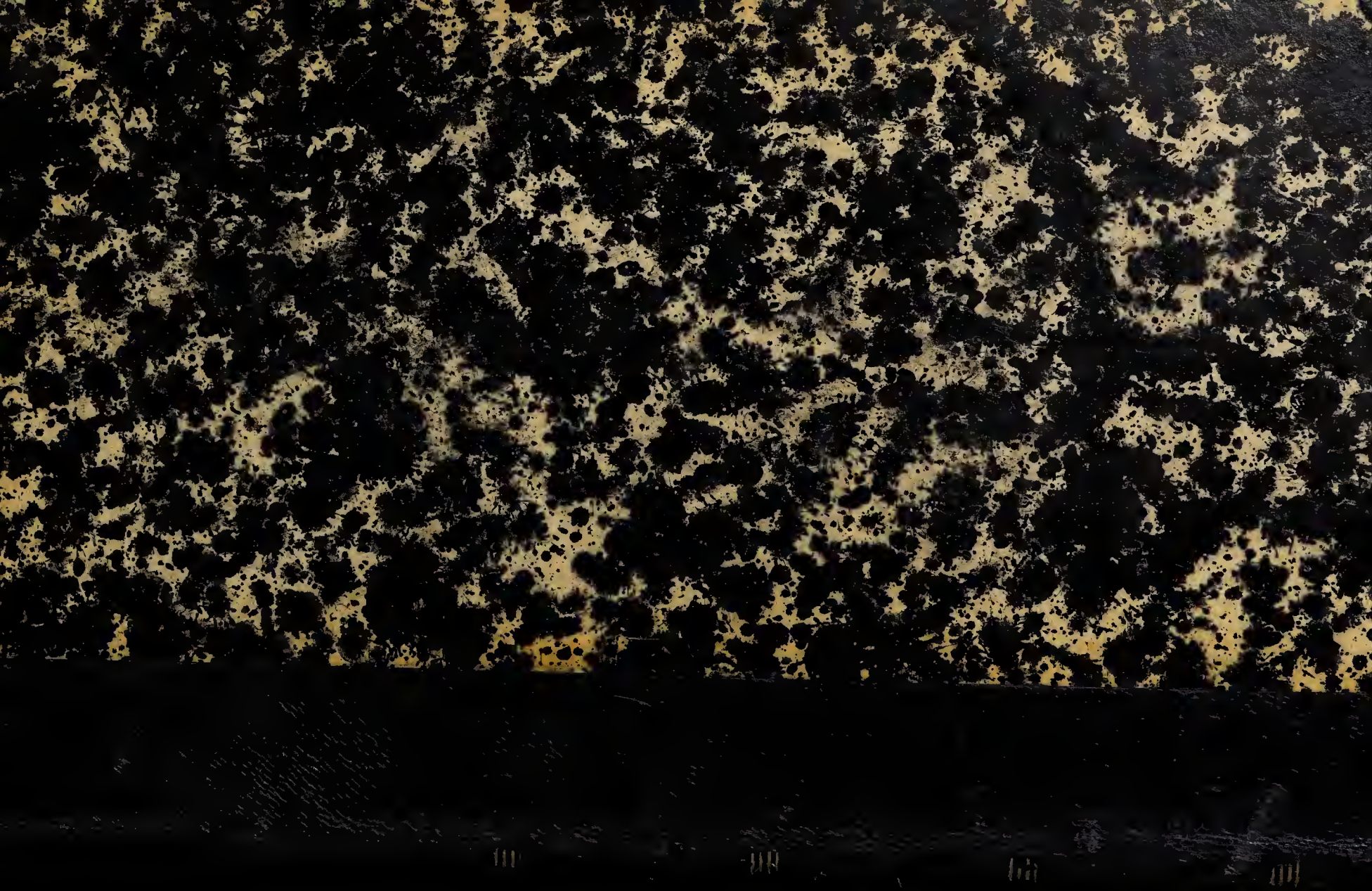
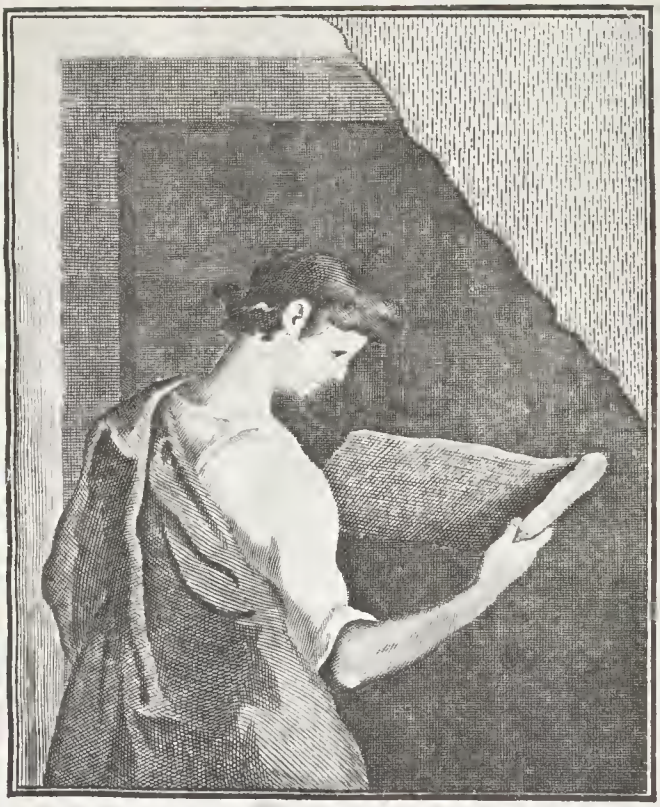


BIBLIOTHECA RESIDENTIAE IN SUL. S.J.



THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/tableaudeparis79merc

TABLEAU
DE
PARIS.

TOME SEPTIEME.

Mercier

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Quod vidi, pinxi.

TOME SEPTIEME.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

SPECIAL
DC
729
.M55
1783
v.7-9

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE DXLII.

Matrônes.

TERME reçu qu'on a ſubſtitué à un mot moins honnête.

Il y a des matrônes de pluſieurs ſortes. Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrônes qui les accompagnent par-tout. C'eſt une Dame de compagnie pour les actrices renommées, ainſi que pour les danſeuſes ; c'eſt une nourrice & une entrepreneuſe pour les filles pauvres, ou pour ces beautés vagabondes, qui vont de ſpectacles en ſpectacles chercher des aventures, c'eſt-à-dire, des ſoupers.

Les matrônes n'ont plus beſoin de mettre en jeu l'art de la ſéduction ; la licence des mœurs modernes, le goût du libertinage & la pauvreté, mauvaiſe conſeillere, conduiſent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

Les matrônes, dites appareilleuſes, font des avances à toutes les jolies griſettes qu'elles apperçoivent. Elles tiennent une ſorte de penſion plus ou moins nombreuſe ; & c'eſt dans leurs maiſons

que ſe rendent ſourdement les petites bourgeoiſes & filles de boutique de toute eſpeces, qui, pour avoir des robes & ſoutenir leur parure, vont paſſer la ſoirée chez les matrônes.

L'étendue de Paris fait qu'elles dérobent l'irrégularité de leur conduite à leurs parents & tuteurs ; elles paroiſſent chaſtes & honnêtes, & n'en ont que l'apparence. Des femmes qui conſervent dans le monde tous les dehors de la décence, ſe rendent auſſi dans ces maiſons, où le libertinage eſt fort à ſon aiſe.

D'autres matrônes diſtribuent des adreſſes, n'appellent les filles qu'au beſoin, & les colportent en fiacre le matin chez les vieux garçons, les hypocondres, les goutteux, les ennuyés & les jeunes gens blaſés.

L'expérience leur ayant appris à deviner les caprices & les fantaiſies des hommes, elles font jouer toutes ſortes de rôles à leurs filles. La marchande de modes devient une petite villageoiſe nouvellement débarquée ; l'ouvrière en linge eſt une timide provinciale toute neuve, qui a foi la cruauté inſigne d'une belle-mere impérieuſe. Le langage répond à l'habillement. Comme nos plaiſirs dépendent beaucoup de l'imagination, les hommes trompés n'en ſont pas moins ſatisfaits.

Viennent enſuite les matrônes qui ont entrepris un ſerrail en grand. Vous y verrez enſemble ou tour-à-tour *la façonnée*, *l'artificielle*, *la niaiſe*, *l'alerte*, *l'éveillée*, *l'achalandée*, *l'émérillonnée*, *l'éventée*, *la ſuperbe*, *la ſollette*, *la fringante*, *l'attiffée*, *la pimpante*. Toutes les nuances ſont là : *la mignonne*, *la graſſe*, *la maigre*, *la pâle*, *l'ardente*, *la mutine*, & juſqu'à *la boîteuſe*. Ainſi que dans les haras, les courſiers ont leur ſurnom, de même ici chaque fille a le ſobriquet qu'indiquent ſa taille & ſa figure.

Des matrônes moins achalandées ne pouvant avoir ni vaſtes appartements, ni lits ſomptueux, établiſſent des ſerrails plus étroits, où les filles ſont logées, nourries, blanchies. L'argent qu'elles reçoivent va à la *mere;* celle-ci ne parle que de la reconnoiſſance qui lui eſt due; elle a décraſſé ce troupeau de Province & des campagnes. Toutes lui doivent ce qu'elles ſont. Si elles ont un déſhabillé blanc pour porter dans la maiſon, un mantelet pour l'été, une peliſſe pour l'hyver, une robe de ſoie pour aller chez *Nicolet*, à *l'Ambigu-comique*, aux *Variétés amuſantes*, à qui ſont-elles redevables de ſi rares bienfaits? Elles devroient porter le caſaquin & le tablier, avoir les mains noires & caleuſes, laver les écuelles, coucher avec des rouliers; & les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte. C'eſt à elles d'intéreſſer le coucheur & d'obtenir des rubans: or rubans, en ſtyle du lieu, ſignifie la généroſité particuliere qui s'accorde quand on eſt content.

Enfin, arrivent les infâmes *marcheuſes*, vieilles matrônes ruinées, échappées de l'hôpital, & ridées ſous le poids des vices: ainſi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de ſon corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans ſon athmoſphere; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiariſées avec l'incontinence & ſes ſcenes journalieres, elles raccrochent & par inſtinct & par beſoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni; celles-ci n'ont qu'une chauſſure & un jupon blanc. Faut-il qu'elles expoſent dans les boues leur unique habillement? La *marcheuſe* affrontera pour elles les chemins fangeux.

Il y a un réglement tacite de police qui défend à toutes ces matrônes de recevoir aucunes filles vierges; il faut qu'elles ſoient déflorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté; & ſi telle fille ne l'étoit pas, on avertiroit ſoudain M. l'Inſpecteur.

On rira peut-être de cette derniere phraſe. On aura tort; je l'écris dans un ſens ſérieux. On a voulu établir un certain ordre dans le ſein du déſordre même, parer à de trop grands abus, protéger l'innocence & la foibleſſe, & empêcher que le libertinage trop hardi, rompant tout frein, ne détruiſe le lien civil, le nœud ſacré des familles. Auſſi aucun pere n'a de plaintes à faire; jamais l'inconduite de ſa fille n'a commencé dans le lieu ſuſpect: c'eſt un grand point que celui-là; & tout obſervateur qui penſe, doit le remarquer à la louange de la police.

Ce ſeroit à un peintre à deſſiner le gradin ſymbolique, où ſeroient repréſentées toutes les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l'eſquiſſe.

Au ſommet l'on verroit ces femmes ambitieuſes & altieres, qui ne couchent en joue que les hommes en place & les financiers. Elles ſont froides, elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les foibleſſes des grands.

Immédiatement au-deſſous d'elles ſe verroient les filles d'opéra, les danſeuſes, les actrices, moitié tendres, moitié intéreſſées, & qui commencent à placer le ſentiment où l'on ne l'avoit pas encore vu.

Enſuite les bourgeoiſes demi-décentes, recevant l'ami de la maiſon, & le plus ſouvent du conſentement du mari: eſpece dangereuſe & perfide, qui voile & pare l'adultere de couleurs trompeuſes, & qui uſurpe l'eſtime dont elle eſt indigne.

Au milieu de cet amphithéâtre figureroit la race innombrable des gouvernantes ou ſervantes-maîtreſſes, cohorte mêlangée.

La baſe en s'élargiſſant offriroit les griſettes, les marchandes de modes, les monteuſes de bonnets, les ouvrieres en linge, les filles qui ont leur chambre, & qu'une nuance ſépare des courtiſannes. Elles ont moins d'art, aiment le plaiſir, s'y livrent, ne raviſſent point les heures précieuſes deſtinées aux devoirs de votre état. On les nourrit, on les divertit, & elles ſont contentes, paiſibles. Si elles ſe permettent un amant à la ſuite de l'entreteneur, voilà où ſe borne leur tromperie.

L'œil en deſcendant ſaiſiroit les phalanges déſordonnées des filles publiques, qui garniſſent impudemment les fenêtres, les portes, qui étalent leurs charmes laſcifs dans les promenades publiques. On les loue comme les carroſſes de remiſe, à tant par heure. Elles ſeroient pêle-mêle confondues avec les danſeuſes, chanteuſes & actrices des boulevards.

Le dernier gradin plongeant dans la fange montreroit les hideuſes créatures du *Port-au-Bled*, de la rue *du Poirier*, de la rue *Planche-Mybray*; & le peintre, pour ne pas trop bleſſer les regles délicates du goût, n'en feroit ſaillir que la tête. Ici le vice a perdu ſon attrait, & le friſſon qui court dans les veines, dit que la débauche ſait ſe punir elle-même.

Il eſt des métamorphoſes très-ſurprenantes parmi ces femmes, & qui les font tout-à-coup changer de place ſur le haut gradin pyramidal. Elles montent & deſcendent, ſelon que le haſard leur amene des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice, l'engouement, des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille & qu'on ne

regardoit pas, eſt préférée à toutes ſes compagnes. Elle roule quinze jours en voiture brillante ſur ce même boulevard où ſes regards ſollicitoient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cents livres, qui lui donnoit à ſouper dans ſon taudis, la reconnoît & ne peut en croire ſes yeux.

L'autre retombe dans l'indigence, après avoir mené un train, & devient dans ſon abaiſſement le partage du laquais qui la ſervoit ſix mois auparavant.

Qui pourra deviner les cauſes de ces viciſſitudes? Qui pourra ſavoir au juſte pourquoi feue Mademoiſelle Deſchamps étoit montée à ce degré d'opulence, qui lui fit adopter le luxe inſolent de border les bourrelets de ſa chaiſe percée de dentelles d'Angleterre, & d'orner de *ſtras* les harnois de ſes chevaux?

Une fille d'opéra qui vient de décéder, laiſſe un mobilier immenſe, une ſomme d'argent conſidérable. Avoit-elle plus de beauté & d'eſprit qu'une autre? Non : ſortie de la plus baſſe claſſe du peuple, elle eut pour elle les faveurs de ce deſtin inconcevable, qui dans ce monde éleve, abaiſſe, maintient, renverſe miniſtres & catins.

La populace regrette beaucoup le ſpectacle de la promenade de l'âne : plaiſir que lui donnoit quelquefois un arrêt ſolemnel du Parlement.

Il s'agiſſoit de la punition exemplaire de ces matrônes, qui, comme le dit naïvement un grave juriſconſulte, *font métier de ſéduire des filles de bonne maiſon.*

Mais l'exemple tomboit ordinairement ſur quelque malheureuſe qui avoit prêté ſon miniſtere à des filles indigentes. On ne s'attachoit point à celles qui, exerçant la profeſſion en grand, avoient ſervi les goûts fantaſques des Princes, des Pré-

lats, des étrangers & même de quelques Philosophes.

Voici une idée de cette promenade, telle que je l'ai vue. A la tête marchoit un tambour, enſuite venoit un ſergent armé d'une pique; un valet conduiſoit un âne par la bride; ſur l'animal à longues oreilles étoit montée à reculon la matrône, appareilleuſe ou ſéductrice, le viſage tourné contre la queue de la bête; une couronne de paille artiſtement rangée ornoit ſa tête. Sur ſon dos & ſur ſa poitrine pendoit un écriteau en gros caracteres, avec ces mots : *Maquerelle publique.*

Imaginez toute la canaille dans le tumulte & l'ivreſſe de la joie, jettant en l'air ſes ſales bonnets, & fermant la marche avec des huées & des cris licencieux.

On n'a point renouvellé depuis pluſieurs années ce ſpectacle indécent, qui ne ſert qu'à réveiller des idées de turpitude, & qu'à autoriſer la populace à proférer des mots ſales & groſſiers. L'écriteau lu, commenté & interprété, devenoit un ſcandale pour les oreilles chaſtes & pour les jeunes filles innocentes.

D'ailleurs, que fait la promenade à cette vile créature? Elle ne ſent pas plus la honte que l'âne qui la porte.

Cette miſérable oſoit ſourire à la dériſion univerſelle; & meſurant de l'œil les croiſées qui s'ouvroient ſur ſon paſſage, elle avoit l'effronterie de dire : *Là, à ces fenêtres, au ſecond étage, ſont des Demoiſelles qui font les prudes, & qui n'oſent ſe montrer; car elles ne pourroient me regarder ſans me reconnoître.*

Si l'on n'a pas donné pluſieurs repréſentations de cette maſcarade, ce n'eſt pas que l'actrice principale ſoit devenue rare; mais on a ſenti que nos

Phrinés & nos Laïs ne dédaignant pas quelquefois de ſe livrer à une complaiſance intéreſſée en faveur de quelques perſonnages tités, il étoit inutile de faire tomber le châtiment ignominieux ſur une malheureuſe errante le long des ruiſſeaux, & mangeant par famine le pain de la proſtitution.

Combien plus coupable eſt celle qui deſcend du trône de la beauté, pour exercer ce vil & infâme métier, & qui immole ſes propres charmes à l'avarice ou à l'ambition ! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes, c'eſt la femme même.

Ces matrônes bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les argus & les agents de la police, parce qu'indépendamment des accointances, elles devinent que leur ſexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudroit uſer à leur égard. Un inſtinct ſecret leur dit que, péchant contre elles-mêmes & contre les loix religieuſes, elles n'ont pas porté une dangereuſe atteinte aux loix de l'Etat, à celles qu'il veut que l'on reſpecte par-deſſus tout.

On diroit auſſi qu'elles ont deviné que la police avoit à Paris un beſoin continuel de leur miniſtere ; & que ſi elles ne pulluloient pas en arrivant des Provinces voiſines & éloignées, on les appelleroit de tout côté pour approviſionner la ville qu'on ne laiſſera point chommer de cette denrée, & pour cauſe.

En effet, un Paſteur s'étant plaint à un Lieutenant de police que ſa Paroiſſe étoit infeſtée de femmes publiques, le Magiſtrat lui répondit tranquillement : *Monſieur le Curé, il m'en manque encore trois mille.*

Voilà un article aſſez étrange ; mais il entroit néceſſairement dans le tableau de la capitale. Je n'ai pu paſſer ſous ſilence ce qui eſt pour ainſi dire de

notoriété publique. J'ai dit ce qui ſe voit, ce qui frappe tous les regards. Le reſte peut ſe deviner; ma main ne ſoulevera pas le rideau.

Le déſordre dont je viens de faire ici le récit, eſt commun à toutes les grandes villes. Il exiſte de tous les temps; mais il eſt aujourd'hui monté à un tel point, qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

Les hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent ſans aucun fruit. Les femmes ſe dénaturent, & prennent un tour d'eſprit mauvais & pernicieux, qui influe ſur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le ſpectacle révoltant & ſcandaleux de la proſtitution non voilée devient une contagion doublement funeſte.

L'original *Rétif de la Bretonne* a propoſé dans ſon *Pornograghe*, un plan pour les courtiſannes de toutes les claſſes, au moyen duquel le libertinage, levant la tête dans les carrefours, n'inſulteroit pas du moins ſous l'œil de la mere & de la fille à la décence publique. Seroit-il donc impoſſible de l'adopter au moins en partie, & par des loix nouvelles adaptées à l'eſprit du ſiecle, de corriger ces vices public qui entrainent néceſſairement la ruine d'une foule d'idées morales ?

Il faudroit avant tout recourir aux travaux modernes de la chymie, pour tuer, s'il ſe peut, le venin que lancent dans le ſang de la jeuneſſe ces femmes, qui, ſous l'air de Vénus, recelent les feux empoiſonnés de Tiſiphone.

Cette réforme ſera difficile; car elle demande un eſprit juſte, & un coup-d'œil vraiment philophique : mais elle devient de toute néceſſité.

Non, il ne faut pas qu'une créature ſéduiſante & pourrie attaque dans la rue le jeune homme, en lui montrant des appas propres à échauffer un

vieillard, ni qu'elle faſſe perdre en un inſtant à ſon malheureux pere le fruit de dix-huit années d'éducation & de ſoins. Non, il ne faut pas que l'époux, juſques-là fidele, rencontre tous les ſoirs de ces femmes, marchant avec un air de volupté, qui ne fut jamais dans la reſpectable mere de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards! Eloignez-les! La parole qui ſort de la bouche de la proſtituée, & qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence, eſt encore plus dangereuſe que ſes appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche eſt caché, pourquoi le premier ne le ſeroit-il pas également? Ce n'eſt pas le libertinage qui étouffe toute vertu, c'eſt ſa fatale publicité. Adminiſtrateurs, liſez ſérieuſement le *Pornographe* de Rétif de la Bretonne.

CHAPITRE DXLIII.

Nouvelles à la main.

Les grands & les riches, après avoir parcouru les gazettes, liſent plus attentivement *les Nouvelles à la main.* Il y en a de pluſieurs ſortes : les anecdotes courantes y ſont conſignées; elles circulent chez un très-petit nombre de perſonnes, leur entrée dans la Capitale ne pouvant ſe faire que par un très-long circuit.

L'auteur anonyme ſaiſit la premiere leçon qui court, & ſouvent il ne s'y trouve qu'un filet de vérité. Le ſtyle enſuite qui viſe à la méchanceté, dénature toujours un peu les faits. Les copies s'alterent ſous la main de ſcribes, & leur erreur enfante d'étranges & ſingulieres bévues.

Il s'y trouve auſſi des narrations hardies. Elles ne ménagent pas ſur-tout les particuliers; la vengeance ſourde s'eſt gliſſée dans ces canaux preſqu'inviſibles, qui voiturent par-tout le fiel de la malignité. Le miniſtere livre cet appât à des perſonnes choiſies & qu'il connoît. Ces *Nouvelles à la main*, moins dangereuſes à meſure qu'elles s'éloignent du centre, ſont plus communes en Province qu'à Paris.

Si les gazettes diſtribuées dans la Capitale ſont toutes d'accord, ſi aucunes ne ſe contrediſent, ſi elles marchent en tutele, ſi elles récitent également bien leur leçon, les *Nouvelles à la main* ont leur caractere propre & particulier. Elles narrent différemment les mêmes faits. Moins aſſervies au protocole des idées miniſtérielles accoutumées, le point de vue qu'elles indiquent offrent les objets ſous une face nouvelle.

Mais ſi l'on veut ſe convaincre combien on eſt ſujet, lorſqu'on prophétiſe en politique, à être trompé par maints événements imprévus, qu'on reliſe de ſuite les anciennes *Nouvelles à la main*; leur fauſſeté ou leur erreur deviendra palpable.

Nous vîmes en 1757 le Roi de Pruſſe à deux doigts de ſa perte. L'Impératrice de Ruſſie mourut: tout changea de face. Fréderic eut des ſuccès brillants, & fit une paix glorieuſe. Qui l'eût dit?

Allez moins avant, prenez toutes ces *Nouvelles à la main*, & voyez ſi une ſeule a ſu prévoir dans le temps le partage de la Pologne, la révolution de l'Amérique, le parti que prit le Roi d'Angleterre, les négociations ultérieures de Francklin, leur ſuccès, le réſultat enfin de la guerre qui vient de finir. Voyez ſeulement ſi l'on a entrevu l'iſſue des affaires de Geneve, dont perſonne ne devine

aujourd'hui la *péripétie*. Ces nouvelliſtes preſſés & confiants ont tous la tête dans un ſac.

Ils ſe trompent moins quand ils frappent de leur plume maligne quelque littérateur, qui ignore ſouvent le mal qu'on a dit de lui ; mais ils ſe trompent encore, & c'eſt à ces *Nouvelles à la main* qu'on pourroit appliquer le dicton : *Il ne faut croire que la moitié de ce que l'on dit.*

Il paroît que c'eſt des débris de ces différentes gazettes que l'on a compoſé les *Mémoires ſecrets de la Littérature*, devenus ſi fameux. Si leurs auteurs approchent quelquefois de la vérité, plus ſouvent ils s'en éloignent par la pente inſurmontable qu'ils ont à vouloir flatter le goût malin du public par le ton immodéré de la ſatyre; mais il ne ſuffit pas d'être mordant pour être véridique.

Dans les Cours étrangeres, on a pour les nouvelles politiques & littéraires des correſpondants qui demeurent à Paris. Ils voyent avec leur lunette dont le verre eſt trouble ou coloré. Paris donne à toutes les idées une précipitation ſinguliere; l'opinion régnante eſt un vrai coup de vent.

Les nouvelles politiques ont une phyſionomie publique & caractériſée; on ne ſe trompe que pour l'avenir. Mais les nouvelles littéraires ont des nuances fines, qui varient au gré des métamorphoſes des différents partis. Elles ſont donc encore plus fautives. Le point précis de la vérité échappe ; il eſt difficile à ſaiſir. Au reſte, l'erreur en ces ſortes de matieres eſt d'une très-petite conſéquence.

Un Ruſſe ayant chargé un Auteur de lui envoyer des détails littéraires, il ſe trouva au bout de cinq années que le Poëte n'avoit loué que ſes propres ouvrages, & par grace quelques productions de ſes protégés. Il avoit voulu faire adopter à ſon lointain correſpondant toutes les petites paſſions

qui l'agitoient dans ſon petit cercle; & l'habitant de la Newa ne ſe laſſoit pas d'admirer toute la fougue de ces tranſports littéraires, qui tendoient à dénigrer quelques futiles brochures.

CHAPITRE DXLIV.

Libelles.

Un libelle bien plat, bien atroce, bien calomnieux, paroît ſous le manteau; c'eſt à qui l'aura. On le paye un prix fou; le colporteur qui ne ſait pas lire, & ne veut que gagner du pain pour ſa pauvre famille, eſt arrêté. On le jette à Bicêtre, où il devient ce qu'il peut.

Plus le libelle eſt défendu, plus on en eſt avide. Quand on le lit, & qu'on voit que rien ne compenſe ſa baſſe témérité, on eſt tout honteux d'avoir couru après. On n'oſe preſque dire, *je l'ai lu.* C'eſt l'écume de la baſſe littérature; & quelle choſe n'a pas ſon écume?

Le mépris ſeroit peut-être l'arme la plus ſûre contre ces miſérables écrits auſſi éloignés du talent que de la vérité.

Quel eſt le libelle qui, au bout de quinze jours, n'a pas été flétri par l'opinion publique, & abandonné à ſa propre infâmie? La recherche qu'on en fait, voilà ce qui lui donne une conſéquence ſérieuſe. La méchanceté eſt avertie, & ſe promet un plaiſir ſecret bien digne d'elle.

Quand les hommes en place ſauront-ils dédaigner également & les louanges intéreſſées des adulateurs intrigants, & les ſatyres que la faim commande.

D'ailleurs, ceux qui ſiegent ſur les gradins ſu-

périeurs doivent toujours s'attendre à quelques traits lancés par ceux qui ſont en-bas ; cela devient preſqu'inévitable. Il faut bien qu'ils payent leur place plus commode : du moins on attribue à ceux qui nous dominent de rares jouiſſances ; ils en ont quelques-unes ; ils l'avoueront eux-mêmes, quand ce ne ſeroit que de ſe ſentir au-deſſus de la multitude. Le cœur humain eſt naturellement envieux. Que les hommes en place pardonnent donc ou diſſimulent à propos. Les ſatyres tomberont ; c'eſt en ſe montrant impaſſibles qu'ils déſarmeront l'ardente malignité.

Je le répete, on n'eſt pas aux premieres loges au même prix qu'au parterre ; & quand on fait obéir les autres ſi facilement, il faut conſentir de bonne grace à payer ce plaiſir qu'accompagnent néceſſairement pluſieurs autres prérogatives. Elles ſont aſſez nombreuſes ; car de fait, tous les Miniſtres tiennent beaucoup à leur place, mais beaucoup.

L'homme qui ne ſait pas pardonner une injure, & qui montre un amour-propre chatouilleux, ſoit dans la carriere de la politique, ſoit dans celle de la littérature, qu'il ſorte des rangs, il n'eſt pas né pour la gloire. Il faut ſavoir écouter celui qui improuve, comme celui qui approuve. On ne devient invulnérable que quand on a pu ſe dire à ſoi-même : *Ceci n'eſt qu'une légere bleſſure ; je n'ai pas ſenti le coup.*

Cependant il eſt un genre de libelles odieux, qui, ayant tous les caracteres de la calomnie, doit être réprimé. Celui-là n'eſt ordinairement que le fruit de la vengeance ſourde & envenimée ; car que fait à tout homme de Lettres le manege ſecret des Cours ? Il ſaura aſſez tôt ce qui doit convenir à la plume de l'hiſtoire.

Mais ſi le libelle audacieux ſe trahit, par ſa fureur, s'il révolte ou dégoûte, plus modéré il devient quelquefois le contre-poids de la trop grande puiſſance; il paſſe les bornes ainſi qu'a fait une autorité abuſive. De petits deſpotes inſolents & nuls l'ont ſouvent provoqué; & le public, à travers deux extrêmes, apperçoit la vérité.

Un libelliſte doit être puni, comme tout ce qui eſt violent doit l'être. Mais que les intéreſſés s'abſtiennent de prononcer; car alors où ſeroit la proportion entre la peine & le délit?

Je n'appelle point libelles ces accuſations atroces & gratuites contre la vie privée des Princes & des particuliers. Ces traits injurieux & ſans but ſont un attentat à l'honneur; leurs auteurs doivent être punis.

On a arrêté un Inſpecteur, qui, prépoſé à la découverte de ces libelles, en propoſoit la fabrique à de faméliques Ecrivains, & qui, après leur avoir tendu ce piege infernal à l'appât de quelqu'argent, alloient les dénoncer & les vendre au Miniſtere.

Le même fourbe annonçoit avec toute l'apparence du zele, qu'il connoiſſoit l'aſyle clandeſtin où ſe forgeoit la foudre ſatyrique. Il ſe faiſoit payer; il ſuppoſoit un voyage lointain, & le coquin receloit chez lui l'édition ſcandaleuſe qu'il vouloit vendre au miniſtere, comme ſi elle lui avoit coûté beaucoup de recherches & de peines.

Ces malheureux, aveuglés par l'âpre ſoif d'un peu d'or, s'amuſent des inquiétudes du Miniſtere; & puis ils le voyent dans les tranſes de l'appréhenſion, puis ils ſe plaiſent à groſſir le danger & à redoubler ſes allarmes.

La liberté a rendu le Miniſtere d'Angleterre

insensible aux libelles. Le dédain est sûr avant que l'ouvrage soit commencé. Si la satyre est ingénieuse, on en rit sans y croire ; si elle est plate, on la mépriſe. Mais de toutes façons, rien ne porte coup.

La licence chez ce peuple singulier s'étend jusqu'aux gravures. Les Ministres y sont représentés sous des figures emblématiques ; le Roi lui-même a sa caricature, suivant qu'il a plu à l'imagination du dessinateur. Toutes ces estampes satyriques restent exposées en grand nombre devant toutes les boutiques. On passe, on regarde, on sourit, on leve les épaules, & l'on n'y songe plus. Rien ne fait tort à l'homme public, ni peinture, ni livre ; ces *charges* se détruisent l'une par l'autre.

Le gouvernement François ne sauroit-il adopter en partie cette insouciance ? Un mépris plus caractérisé pour ces plumes viles & inconnues, qui cherchent à piquer la sensibilité de l'orgueil, dégoûteroit les lecteurs de ces satyres plates & mensongeres, dont ils ne sont si avides, que parce qu'ils s'imaginent que le gouvernement en est véritablement offensé.

Observons que ces écrits qui flattent plus ou moins la malignité publique, dissipent en étincelles fugitives un feu central, qui, comprimé, feroit peut-être le volcan.

L'inquiétude des esprits & la mauvaise humeur se satisfont complétement avec ces pamphlets ; chacun se croit vengé quand le papier est noirci. Ne faut-il pas donner un jouet à un enfant, de peur que l'étourdi, dans son oisiveté, ne se mette à casser les meubles ? C'est un petit tambour qui étourdit, mais qui avertit en même-temps qu'il ne fait point d'autre mal. Enfin, les hommes

mes en place peuvent pardonner aux auteurs de ces écrits ce qu'ils disent, en faveur de tout ce qu'ils ne disent pas.

CHAPITRE DXLV.

Lieutenant de Police d'Athenes.

Le Lieutenant de Police d'Athenes voyoit-il tous les mois à ses genoux deux ou trois cents créatures en linge sale & en fontanges, dont la plupart font soulever le cœur, lui faire une révérence que le genou caractérise fortement contre une seule & misérable jupe, & filer ensuite l'une après l'autre pour se rendre au Cynotarge?

Etoit-il obligé de courir après un misérable pamphlet, dont se plaignoit un prêtre de Cérès? Avoit-il à la fois le département des brochures clandestines & de tous les mouchoirs volés? Se servoit-il de la même meûte pour suivre à la piste un voleur ou un Libraire? Opposoit-il savamment filoux à filoux, délateurs à délateurs, pour mieux inspirer & tirer parti de cette racaille?

Vouloit-il savoir tout ce qui se disoit dans les bains publics, tantôt pour l'intérêt de l'Etat, tantôt par simple curiosité?

Comment recevoit-il Sophocle & Euripide, quand ils alloient à son audience?

Lorsqu'Alcibiade eut contrefait chez lui les mysteres de Cérès & de Proserpine, & qu'il y eut joué, cria-t-il au sacrilege avec le peuple? Non, dit l'histoire.

Comment fit-il relever les statues de Mercure, qui se trouverent mutilées en une nuit?

Que diſoit-il à Timon le miſanthrope, à Diogene? Avoit-il plus de condeſcendance pour Ariſtophane que pour Ménandre, qui n'avoit ni ſon effronterie, ni ſa malice, & qui ne s'énonçoit pas avec la même aſſurance?

On ſait qu'il n'avoit rien à dire à Démoſthenes tonnant dans la tribune aux harangues, & qu'un Exempt très-poli ne venoit pas l'arrêter lorſqu'il rêvoit à une nouvelle Philippique.

Quelles étoient les fonctions parmi ce peuple cauſeur? L'Athénien, naturellement babillard, ne pouvoit retenir ſa langue; il falloit qu'il parlât : l'empêchoit-on de parler?

Comment conduiſoit-il les fêtes des bacchanales, & les farces que les payſans d'Iſcaria repréſentoient à la lumiere?

Quand Anacréon ou Domophyle avoient fait un couplet plaiſant, le Magiſtrat envoyoit-il chez tous les copiſtes pour arrêter ou changer la verſion?

Lorſqu'une affaire publique agitoit trop les eſprits Athéniens; que l'on faiſoit entendre que la navigation & le pilotage des Tyriens & des Phéniciens l'emportoient ſur la navigation d'Athenes; lorſque les vaiſſeaux Tyriens avoient paſſé *preſto* entre les jambes du Général ennemi, faiſoit-il alors nouvelle recrue de bouffons, de danſeuſes & de baladins?

Accordoit-il des frivolités & des maſcarades au peuple, pour mieux lui enlever la cauſerie ſur les affaires de l'Etat?

Redoutoit-il cette cauſerie au point de faire enfermer ou d'exiler ceux qui, au-lieu de parler de la Vénus de Praxitele, de la Minerve de Phydias, ou du drame d'Eſchyle, examinoient la conduite de Thémiſtocle, de Miltiade & de Périclès?

Pardonnoit-il au babil d'un peuple doué d'un eſprit vif, & qui vouloit deviner tout ce qu'on lui cachoit? Faiſoit-il publier quelques faits peu importants pour mieux déguiſer au peuple ceux qu'il vouloit couvrir d'un voile impénétrable?

Comment ſe comportoit-il avec cette académie de plaiſants, dite des *Soixante*, dont l'inſtitut étoit de raffiner ſur les plaiſanteries? Se fâchoit-il ſérieuſement, quand un ſarcaſme que la gaieté plutôt que la méchanceté avoit fait naître, venoit à tomber ſur les Archontes ſourcilleux?

Et les mimes, & les ménades, & les fêtes d'Adonis, comment gouvernoit-il tout cela? Et les ſecrets des grandes Dames, en rioit-il tout ſeul au fond de l'ame? Comment menoit-il de front cette foule de divers emplois, qui n'avoient entr'eux aucun point de contact?

Lui falloit-il répondre tour-à-tour à un Philoſophe, à une jolie femme, à un comédien, à un guerrier, à un eſpion, à un Pontife, à une courtiſanne, à un colporteur, à un Spartiate, à un Exempt, & changer de ton & de langage ſelon l'état de ces divers perſonnages?

Venoit-on lui dire : On a tué un homme, & l'on a fait un vaudeville malin; le feu a pris à tel édifice, & le parterre s'eſt mutiné contre tel hiſtrion?

Si Eſchyle, dans ſon *Prométhée*, haſardoit quelques vers, un Cenſeur à ſes ordres étoit-il là pour tronquer les hémiſtiches? Avoit-il l'oreille au guet pour ſaiſir toutes les alluſions que l'on créoit au théâtre, tantôt craignant de ſupprimer le trait, de peur de lui donner de l'importance, tantôt appercevant avec trop de ſagacité ce que le peuple, à coup ſûr, n'auroit pas apperçu?

De quelle maniere commandoit-il à la frénéſie Athénienne, qui avoit ſes accès & ſes boutades, lorſque rien ne délectoit autant les citoyens que la ſatyre du jour, qu'ils la ſavoient par cœur, & qu'ils la récitoient par-tout comme un chant de victoire?

Dans le temps de la guerre du Péloponeſe, commandoit-il que jamais fâcheuſe nouvelle ne parvînt à la porte de *Dipylon*, où étoit la belle promenade? Et lorſqu'on avoit eu quelques revers, ordonnoit-il une nouvelle Pyrrique?

Avoit-il beſoin également, pour curer la ville, de la pelle du boueur, de l'œil de l'Inſpecteur, & de la main de l'Exempt? Enfin, étoit-il obligé de porter inceſſamment la vue ſur ce qu'il y a de plus immonde & de plus bas dans l'eſpece humaine?

On voudroit bien ſavoir tout ce qui ſe paſſoit dans la capitale de l'Attique, & dans le beau quartier, fameux par ſa loquacité, & par des épigrammes plus fines, dit-on, que celles qui ſe débitoient près du Pyrée.

Or, il faut qu'un Lieutenant de Police de nos jours ſoit un peu *Grec*. Non-ſeulement il a affaire aux Grecs de profeſſion, qui, dans les maiſons de jeu, accumulent toutes les ruſes, & qui vivent aux dépens de la crédulité & de l'inexpérience; mais il faut encore qu'il ait l'œil ouvert ſur ces vilains Grecs qui intervertiſſent un culte déterminé par la nature, & qui, malgré tous les charmes avant-coureurs dont elle a paré les plaiſirs légitimes, méconnoiſſent l'autel & l'hoſtie.

Il a donc à ſurveiller des *Grecs* qui ne ſont pas Athéniens. Quand les faits ſont problématiques, de quelle pénétration n'a-t-il pas beſoin pour démêler la vérité, & ne point faire injure

à l'homme innocent ? D'un autre côté, le scélérat fait composer son front & ses discours. Le profond Desrues ne parut pas coupable dans les premiers instants où il fut accusé.

Il fut une occasion où un Lieutenant de Police de nos jours se comporta en véritable Athénien. Ecoutez.

Sur le point de faire un voyage, un particulier avoit chez lui un capital de vingt mille francs qui l'embarrassoit ; il n'avoit qu'un domestique dont il se défioit, & la somme pouvoit le tenter. Il alla prier un de ses amis de vouloir bien la lui garder jusqu'à son retour.

Quinze jours après, l'ami nia le dépôt. Point de preuves : les loix civiles ne pouvoient prononcer dans cette affaire.

Il eut recours au Lieutenant-Général de Police, qui rêva un moment, & envoya chercher le dépositaire. Il fit passer l'accusateur dans un cabinet.

L'ami arrive, & soutient qu'il n'a pas reçu les vingt mille livres. Eh bien, dit le Magistrat, je vous crois ; & comme vous êtes innocent ; vous ne risquez rien d'écrire à votre femme le billet que je vais vous dicter. Ecrivez.

Ma chere amie, tout est découvert ; je suis puni si je ne restitue ce que tu sais. Apportez la somme ; ce n'est qu'en venant vîte à mon secours que je sortirai d'embarras, & que j'obtiendrai mon pardon.

Ce billet, ajouta le Magistrat, va pleinement vous justifier. Votre femme ne pourra rien apporter, puisque vous n'avez rien reçu, & votre accusateur sera débouté.

Le billet fut envoyé. La femme effrayée accourut avec les vingt mille livres.

Ainſi le Lieutenant de Police peut ſuppléer journellement à l'imperfection & à la lenteur de nos loix civiles; mais il doit uſer de ce rare & beau privilege avec une extrême circonſpection.

Je ne voudrois pas être Lieutenant de Police; mais ſi je pouvois ſavoir la moitié de ce qu'il ſait, ſuivre la moitié de ce qu'il voit, aſſiſter à pluſieurs de ſes opérations, comme je ſerois plus avancé dans la connoiſſance du cœur de l'homme, & combien mes opuſcules y gagneroient!

Quand Bacon eut fait ſon Traité ſur le cœur humain, & qu'il l'eut intitulé: *De Spelunca* (de la caverne), il ſe ſervit d'une image effrayante. Je ſuis trop ſûr, hélas! qu'elle ne manque point de juſteſſe aux yeux d'un Lieutenant-Général de Police. Quel abyme profond, obſcur & tortueux ne faut-il pas qu'il ſonde, & preſqu'à chaque inſtant!

CHAPITRE DXLVI.

Athenes rétablie.

Qu'entends-je! Quoi! Athenes renaîtroit ſous la main vivifiante d'un digne Empereur, ſous celle d'une Impératrice à jamais célebre, & dont toutes les idées ſont marquées au coin de la vraie grandeur? Quoi! un projet neuf, vaſte & ſublime, rendroit aux Orateurs, au Hiſtoriens, aux Philoſophes, aux Poëtes leur antique patrie? L'univers reverroit Platon & Alcibiade, Anacréon & Périclès? La liberté dirigeant ſon vol vers ces belles contrées, où tous les arts ont germé comme ſur leur ſol natal, nous permettroit de rire tout à notre aiſe des Philippe de Macédoine, & d'écouter encore Démoſthenes?

Vîte, mes amis, embarquons-nous ; allons ſous le ciel fortuné où l'eſprit eſt vif & fin, ingénieux & profond. Nos Archontes, venus du Nord, ont encore la glace aux talons ; ils ne ſavent pas répondre à nos bons mots ; ils font la guerre à nos brochures. Retournons, nous favoris des muſes, retournons aux lieux d'où nous ſommes ſortis.

Je me ſens un peu Athénien, mes amis. Tout pays où l'on ne cauſe pas en liberté, eſt un triſte pays, & bientôt tout le reſte s'en reſſent.

Reſſaiſiſſons la gloire des talents ; r'ouvrons le ſéminaire de l'éloquence, de la philoſophie, du goût & de la politeſſe ; montrons à l'univers le peuple qu'il regrette encore. Nous ſerons mieux là que dans la ville barbare, où la hache de la ſottiſe coupe les racines de l'arbre des beaux-arts, où l'on veut lier notre langue, fermer notre bouche ; où l'on métamorphoſe quelquefois en vil carton nos productions les plus ingénieuſes !

Adieu, groſſier-pays, où le génie eſt obſédé de mouchards. Je vais reſpirer l'air pur du Prytannée.

Oh, ſi les bouquetieres d'Athenes avoient avec les fleurs qu'elles vendoient, une reſſemblance que les nôtres n'ont pas ; ſi les courtiſannes avoient autant d'eſprit que nos filles entretenues ſont bornées ; ſi les vendeuſes d'herbes étoient douées d'un tact particulier, qui leur faiſoit ſentir toutes les nuances d'un dialecte : oh, quel plaiſir, mes amis, de pouvoir être libres dans nos propos, de ſouper avec une Aſpaſie, & de rire de nos peſants perſécuteurs, qui prennent tout au ſérieux, qui ne ſavent pas plaiſanter avec les gens d'eſprit, qui vous envoyent des Exempts à la mine de Sy-

cophante, au-lieu de vous décocher finement un trait ſpiriuel qui vous ridiculiſe; ce qui leur épargneroit des gages de geoliers!

Allons, mes amis, nous avons eu tort de prodiguer nos talents pour ces Viſigoths des bords de la Seine, de chauſſer le ſoc & le cothurne pour l'amuſement de ces ames froides & ingrates. Enfants des Grecs, reportons dans notre aimable patrie le dépôt égaré des ſciences & des arts. Fuyons, dérobons-nous à d'impertinentes entraves; allons parler la langue d'Homere, de Platon & d'Euripide, & laiſſons les prohibiteurs avec les livres qu'ils approuvent.

Chantera déſormais qui voudra ſous le privilege ſcellé de cire jaune. Je vais trouver la place où le gentil Anacréon faiſoit réſonner ſon luth, où Socrate ironiſoit; & les Pariſiens ne ſeront plus pour moi que ce qu'étoient pour les Athéniens les peuples qui végétoient au-delà des colonnes d'Hercule.

Grands Empereurs, qui voulez tirer les anciennes Républiques de la Grece de leur anéantiſſement, & reproduire le peuple qui honora jadis l'univers, ſauvez les arts & nous du régime moderne des barbares!

CHAPITRE DXLVII.

Vinaigriers.

On les voit dans les rues avec le bonnet rouge & le tablier, roulant la brouette ſur laquelle eſt le baril plein de l'acide ſalutaire, & criant, *bon vinaigre!* Ainſi fit mon héros *Savalette*, il y a cent ans; & ſans moi, ce modele des bons peres

ſeroit oublié. Rien n'eſt plus ſain que le bon vinaigre; & j'aime les gens qui reſſemblent au *pere Dominique*. Quand je rencontre la *brouette du vinaigrier* dans les rues, je me dis : & moi auſſi je l'ai fait rouler à ma maniere ſur tous les théâtres de l'Europe, au grand étonnement des critiques ; & maintenant la *brouette* y eſt naturaliſée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis*. Je l'avois prédit dans la préface de cette piece. Le bon pere Dominique, dans ſon coſtume, & avec ſon langage paternel, a fait autant de plaiſir qu'un autre perſonnage. L'éloquente brouette eſt ennoblie de ma façon.

Le vinaigre a des propriétés admirables; le plus ſimple eſt toujours le meilleur. Livrez-vous aux acides, mes chers lecteurs, & vous vous porterez bien. Liſez enſuite ma *Brouette du Vinaigrier*, que l'envie a attaquée, & aidez-moi à terraſſer l'envie.

Ce n'eſt pas un mauvais métier; *Savalette* & *le Comte* y ont fait fortune. Tant mieux; car plus cette marchandiſe ſera répandue, mieux nous nous porterons.

Mais le coryphée des Vinaigriers eſt le Sieur *Maille*. C'eſt le génie le plus inventif en fait de moutardes. Il a ſu compoſer quatre-vingt-douze ſortes de vinaigres, tant de propriété que de ſanté. Avant lui, il n'en exiſtoit que de neuf eſpeces. La réputation & l'argent ont récompenſé ſes travaux, & il jouit aujourd'hui du titre de *Vinaigrier diſtillateur ordinaire du Roi & de Sa Majeſté Impériale*.

Les moutardes & les vinaigres du Sieur *Maille* courent toute l'Europe; & les envieux qui ont voulu rabaiſſer ma *Brouette*, n'ont pas la centieme partie de la renommée dont jouit ce mou-

tardier. C'eſt que leurs critiques ne ſont pas auſſi fines que ſes moutardes, & ne mettent pas comme elles le lecteur en appétit.

Le Sieur *Maille* eſt encore cher aux Dames. Il a compoſé des vinaigres particuliers à leur uſage. Les Demoiſelles connoiſſent le nom & la boutique du Sieur *Maille*; & ſi elles n'en parlent pas, elles n'en ont pas moins dans le cœur un petit ſentiment de reconnoiſſance.

O Paris! tu renfermes tout ce que l'art peut créer de plus ſéduiſant & de plus utile! & la beauté qui veut parer & conſerver ſes charmes achete dans la même matinée un bonnet élégant, & le vinaigre réparateur.

CHAPITRE DXLVIII.

Le Fat à l'Angloiſe.

C'EST aujourd'hui un ton parmi la jeuneſſe de copier l'Anglois dans ſon habillement. Le fils d'un Financier, un jeune homme dit de famille, le garçon marchand prennent l'habit long, étroit, le chapeau ſur la tête, les gros bas, la cravate bouffante, les gants, les cheveux courts & la badine. Cependant aucun d'eux n'a vu l'Angleterre, & n'entend un mot d'Anglois.

Tout cela eſt fort bien, parce que ce coſtume exige de l'uni & de la propreté. Mais quand vous venez à raiſonner avec ce ſoi-diſant Anglois, au premier mot vous reconnoiſſez un ignorant Pariſien. Il dit qu'il faut prendre la Jamaïque; & il ne ſait pas où la Jamaïque eſt ſituée; il confond les grandes Indes avec le continent de l'Amérique. Il s'habille comme un habitant de la cité de Londres,

marche la tête haute, ſe donne des airs d'un républicain; mais gardez-vous d'entrer en converſation ſérieuſe avec lui; car vous ne trouverez pas plus de lumieres dans ſa tête, que dans celle d'un Huiſſier-audiencier au Châtelet de Paris.

Reprends, mon jeune étourdi, reprends ton habillement françois; mets des dentelles; que ta veſte ſoit brodée; galonne ton habit; fais-toi coëffer *à l'oiſeau royal;* porte un petit chapeau ſous le bras, deux montres avec leurs breloques. Ce n'eſt pas aſſez de prendre l'habit des gens, pour en avoir l'eſprit & le caractere. Retiens ton coſtume national, il te ſied; c'eſt ſous cette livrée que tu dois parler ſans rien dire, déraiſonner agréablement ſur tout, & étaler les graces de ta profonde ignorance.

Ne prendrons-nous jamais des Anglois que l'habit? ils ont des fats; mais leur fatuité tient à l'orgueil, & les nôtres n'obéiſſent qu'à une puérile vanité. Ils ont des hommes vicieux; mais ils le ſont là moins qu'ailleurs, parce qu'en tout autre pays ils ſe verroient obligés de faire les hypocrites. Enfin, ils ont des voleurs; mais ces voleurs ont une ombre de juſtice : ils ne vous dépouillent pas entiérement; ils partagent; ils ne font pas couler le ſang, comme le voleur François. Qu'il me tarde d'être volé à l'Angloiſe! Mais nos voleurs de grands chemins ne ſont guere plus avancés que nos fats modernes prétendus imitateurs des mœurs Britanniques.

Les marchands mettent ſur leurs enſeignes, *magaſins Anglois.* Les limonadiers, ſur les vîtres de leurs cafés, annoncent le *punch* en langue Angloiſe. Les redingotes de Londres, avec leurs triples collets & leur camail, enveloppent les petits-maîtres. Les petits garçons ont les cheveux ronds,

plats & ſans poudre. On voit le pere, ſortant de ſon hôtel, vêtu de gros drap, trotter à l'Angloiſe, le dos courbé. Il y a long-temps que les femmes ſont coëffées en chapeau élégant, dont la mode nous eſt venue des bords de la Tamiſe. Les courſes de chevaux établies à Vincennes, rappellent celles de New-market. Enfin, nous avons les ſcenes de Shakeſpear, qui, miſes en vers par M. Ducis, font le plus grand effet.

Ainſi nous n'avons plus tant de peur de nos ennemis. Nous voilà familiariſés avec les formes que nous rejettions avec hauteur & dédain il y a trente années. Mais avons-nous pris ce qu'il y avoit de meilleur? Ne nous reſteroit-il pas à adopter toute autre choſe que le *punch*, les *jockeis*, & les ſcenes du grand Shakeſpear ?

CHAPITRE DXLIX.

Inſcriptions.

TOUTES ſont en latin; & d'où viennent les raiſons qui propagent cette coutume abſurde? Approche, pédant en *us;* dis-moi ce qui te porte à vouloir proſcrire, même pour les monuments publics, la langue nationale? *La langue Latine a plus de préciſion.* Soit. Eh bien, l'inſcription ſera un peu plus longue. Pourvu qu'elle ſoit bonne & intelligible, qu'importent quelques ſyllabes allongées? *La langue Latine durera plus que la langue Françoiſe.* Qu'en ſais-tu, pédant? Qui te l'a dit ? Comment oſes-tu affirmer ce qui ſe paſſera dans mille ans? Et pour qu'un Savant du quarantieme ſiecle puiſſe lire facilement ton inſcription, faut-il que les trois quarts d'une ville ne ſachent

point ce qu'on a voulu leur dire ? Vois ce beau vers qu'on pourroit graver ſur le piédeſtal de la ſtatue de Henri IV :

Seul Roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

Fais mieux ; va, le ſtyle lapidaire ſera toujours admirable quand il énoncera quelque idée ſaine & lumineuſe.

L'Académie Françoiſe a mis ce beau vers au bas du buſte de Moliere, placé dans la ſalle où ſa qualité de comédien l'empêcha d'être admis.

Rien ne manque à ſa gloire, il manquoit à la nôtre.

Lis à St. Euſtache l'épitaphe du brave Chevert ; elle eſt recommandable par ſa noble hardieſſe.

Sans aïeux, ſans fortune, ſans appui,
Orphelin dès l'enfance,
Il entra au ſervice dès l'âge de onze ans ;
Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite,
Et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat.
Le ſeul titre de Maréchal de France
A manqué, non pas à ſa gloire,
Mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modele.

Eh bien, ces lignes de d'Alembert ne diſent-elles pas mieux que n'auroit pu dire un Régent de college dans une langue morte ?

Parmi tant d'autres que je pourrois citer, lis encore celle-ci au pied de la ſtatue de Louis XV, à Rheims ; il ne s'agit au reſte que de l'expreſſion.

De l'amour des François éternel monument,
Inſtruiſez à jamais la terre,
Que Louis dans nos murs jura d'être leur pere,
Et fut fidele à ſon ſerment.

Mais tout pourroit s'arranger encore. Sur le côté de la place tournée vers l'œil des citoyens, ſeroit l'inſcription Françoiſe; & derriere, l'inſcription Latine, pour le ſavant antiquaire qui viendroit la lire dans douze cents années. Ainſi tout le monde ſeroit content. Permis même aux amateurs du Grec de graver auſſi leurs mots; mais toujours derriere la plaque.

Comme ſix cents mille citoyens, faiſant des maiſons, des bas, des ſouliérs, & pétriſſant le pain que mangent Meſſieurs les ſavants, n'ont pas eu le loiſir d'aller au college, il faut que les latiniſtes ayent de leur côté la complaiſance de leur laiſſer l'uſage de leur langue maternelle, & de ne pas mettre ſous les pieds d'un Roi un latin qu'il n'a jamais compris; car il ne pourroit pas expliquer lui-même ce qu'on dit à ſa louange.

Voici un invalide qui s'avance ſur une jambe de bois; il a perdu un bras à la bataille de Fontenoy; il s'approche de la ſtatue du Monarque pour lequel il a verſé ſon ſang. Il ſait lire; il ne peut plus reconnoître le nom de la célebre bataille où il fut bleſſé & vainqueur. Le cruel latiniſte lui a enlevé une grande ſatisfaction, & preſqu'un dédommagement.

Quoi! jamais rien pour le peuple? Il ſera conſtamment étranger à toutes les jouiſſances de l'eſprit & de l'ame? Un porteur d'eau, à la fontaine, tandis que ſon ſéau ſe remplit, regardera bouche béante deux vers latins. La patrie n'aura pas

voulu communiquer avec lui, même à la fontaine. Il auroit pu retenir une inſcription françoiſe, en faire un motif de conſolation dans ſes travaux journaliers. Les pédants veulent qu'il n'entende jamais un mot conſolateur ; qu'il paſſe dans le monde avec le chagrin d'avoir vu juſqu'aux monuments publics repouſſer ſes interrogations, & uſer avec lui d'un langage ſuperbe & inintelligible.

Des inſcriptions choiſies & ſemées à propos dans la ville, pourroient former un cours de morale & graver dans l'eſprit du peuple des maximes courtes à l'uſage de ſa vie. Mais les pédants, avec les vieux levains des ſiecles paſſés, ont gâté la bonne pâte nouvelle. Ils ont ôté aux cantiques offerts à la Divinité l'expreſſion vulgaire qui les rendoit touchants, & j'oſe le dire, ſacrés. Ils ont chargé la peinture des faſtes de la mythologie. Voilà l'ouvrage des pédants, & voilà ce qu'engendre la proceſſion gothique du Recteur, lorſque, traînant dans les rues de Paris les vieux lambeaux des ſiecles barbares, & en faiſant orgueilleuſement parade, il croit, en préſidant les *quatre facultés*, marcher à la tête des ſciences humaines.

On échappoit jadis à la potence en s'écriant au pied de l'échelle : *Sum clericus* ; mais aujourd'hui que l'on pendroit le plus fameux latiniſte de l'Univerſité tout comme un garçon ſerrurier, ce beau privilege anéanti, je ne vois pas ce qui oblige les ſuppôts des colleges à vouloir graver ſur nos monuments un idiôme mort. Seroit-ce pour mieux voiler ainſi le vuide & la petiteſſe de leurs idées ?

CHAPITRE DL.

Sentences de Police.

On a affiché derniérement une ſentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende, pour avoir fait manger aux Pariſiens de la chair d'âne pour du veau. La ſentence ajoutoit, *comme coutumier du fait.*

On a été obligé de propoſer des hommes pour enſevelir les chevaux, parce que pluſieurs aubergiſtes venoient couper une tranche de cheval, & la vendoient pour du bœuf dans les gargottes qui peuplent les fauxbourgs.

On feroit un extrait curieux des diverſes ordonnances rendues par la police; on verroit qu'il y a une infinité de petits & incroyables délits, qui ont un caractere de nouveauté, d'audace & de bizarrerie.

C'eſt toujours après l'accident que vient la loi réparatrice. Le jeu ſubit d'une décoration ayant accroché le jupon d'une comédienne, & coupé ſon rôle, il s'enſuivit une ordonnance de police, qui enjoint à toute actrice ou danſeuſe de ne paroître ſur les planches d'aucun théâtre ſans caleçons.

L'actrice qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie, n'en eſt pas plus diſpenſée que celle qui bondit & fait des cabrioles au-deſſus des têtes preſſées du parterre. Cette loi s'étend depuis la ſalle de l'opéra juſqu'à la loge du *grimacier.*

La tragédienne ſuperbe, ſous ſes majeſtueux habillements, & déja reſpectable par elle-même, doit encore ſe munir de ce voile caché contre les accidents ignorés & imprévus, ainſi que la ſaltin-

banque

banque de chez *Nicolet*, pour qui ce vêtement n'eſt pas une précaution ſuperflue.

Excepté les actrices, les Pariſiennes ne portent point de caleçons; ils ſont d'uſage dans des pays plus froids. S'ils étoient adoptés à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à courir par-tout, ſe préſerveroient d'une infinité de maux que le froid & l'humidité leur occaſionnent.

CHAPITRE DLI.

Baptêmes.

QUAND un enfant eſt né, il faut le baptiſer. La loi veut que ce ſoit dans les vingt-quatre heures. Le baptême d'un enfant exige la préſence d'un parrain & d'une marraine; ce qui ne laiſſe pas quelquefois d'être embarraſſant pour le pere. Il vous ſollicite avec un air un peu honteux; car c'eſt une petite corvée dont on ſe paſſeroit bien. On l'impoſe aux plus proches parents, quand on n'eſt pas brouillé avec eux. En général, le temps du compérage eſt paſſé.

Le parrain donne des dragées à la marraine, & les baptêmes tournent au profit des confiſeurs de la rue des Lombards, qui doivent avoir un reſpect particulier pour ce premier Sacrement de l'Egliſe.

La ſage-femme ne manque pas de dire à l'accouchée, en emportant l'enfant pour le baptême : *Madame, d'un payen nous allons faire un chrétien.* Hélas ! ce pauvre enfant n'eſt rien; on le ſauve de l'enfer ſans qu'il s'en doute.

Pluſieurs riches, pour abréger, font aujourd'hui comme les plus pauvres; ils prennent le bedaud de la Paroiſſe pour parrain, & la mendiante au tronc

pour marraine. Un gueux à qui l'on donne un écu, va répondre devant le Prêtre de la croyance de M. le Marquis.

La ſage-femme couvre le nouveau-né d'une taïolle. Tous vont à l'Egliſe ſous le même coſtume.

Tout parrain doit réciter le *credo*. Sur cent, quatre-vingt-dix-huit ne le ſavent plus. Le Prêtre, pour ne pas donner auprès des fonts baptiſmaux le ſpectacle journalier de Catholiques ne ſachant plus leur ſymbole de foi, permet qu'on le diſe tout bas.

Un *baptiſeur* plus difficile, exigeant d'un parrain que le *credo* fût récité à haute & intelligible voix, le parrain répondit : *J'en ai bien retenu l'air ; mais j'en ai oublié les paroles.*

Le Prêtre verſe de l'eau froide ſur la tête de l'enfant : ce qui n'eſt pas toujours ſans inconvénient. On lui met enſuite un grain de ſel dans la bouche : quelquefois ce grain de ſel ſe trouve trop gros ; ce qui fait crier l'enfant ; il devient violet. Le ſel étant ſuperflu pour l'effet du Sacrement, c'eſt aux naturaliſtes à juger ſi un gros grain de ſel, dans une petite bouche, ne pourroit pas être dommageable.

Après le baptême vient toujours une collation. Chargé d'un enfant de plus, le petit bourgeois n'en boit pas moins, tandis que le nouveau-né, remis entre les mains d'une nourrice, part pour la campagne. Le pere & la mere ne le reverront que dans deux ans ; & l'enfant fuyant alors leurs embraſſements, ſe rejettera ſur le ſein de la payſanne dont il aura ſucé le lait.

Le baptême eſt une cérémonie très-importante ; il donne lieu à un acte civil, qui déterminera l'exiſtence, le rang & la fortune d'un individu. Il ſera obligé de reproduire cet acte baptiſtaire dans toutes les circonſtances de ſa vie. La moindre tranſ-

poſition, la moindre erreur peuvent avoir des conſéquences infinies. Il faut beaucoup de formalités pour redreſſer une erreur dans un pareil acte; on ne ſauroit donc y apporter trop d'attention.

Quand on s'eſt trompé ſur le ſexe de l'enfant, il faut, malgré toute l'évidence de l'erreur, recourir encore à l'autorité pour redreſſer l'acte.

S'il eſt touchant de voir ſur les regiſtres de la Paroiſſe le nom du fils du Roi régnant, placé à la date du jour de ſa naiſſance, & couché entre deux noms obſcurs, ce qui rappelle l'image de l'égalité des enfants des hommes, on ne voit pas avec le même intérêt la layette du Dauphin, apportée en pompeuſe cérémonie à Verſailles par le Nonce du Pape, & le tambour battre aux champs. La maiſon du Roi ſous les armes, pour recevoir au paſſage les langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le regiſtre où le Monarque a inſcrit ſon fils, comme le frere de celui qui naquit la veille.

O combien il dépendroit, avec des uſages ſimples & éloquents, d'inſtruire à la fois les Princes & les ſujets, de concilier leurs idées, & de donner reſpectivement à leur ame des conceptions juſtes & grandes !

CHAPITRE DLII.

Faillites.

Ce délit contre la ſociété s'accroît, parce qu'il eſt impuni. En ſe multipliant, il a banni la confiance du commerce.

Quelles ſont les cauſes qui font des faillites une eſpece de jeu qu'on renouvelle pluſieurs fois? C'eſt

qu'il exiſte des hommes qui poſſedent la ſcience funeſte de préparer, de conduire & de terminer une faillite de la maniere la plus avantageuſe pour le débiteur. Ces hommes ont l'adreſſe perfide de préſenter le négociant qui a manqué ſous les dehors intéreſſants d'un commerçant malheureux; ils exagerent ſes pertes, & lui créent des recouvrements imaginaires, pour en impoſer à la crédulité & à la bonne foi de ſes créanciers.

Le débiteur, de ſon côté, commence par jouer le rôle d'un homme délicat, réduit au déſeſpoir d'être forcé de manquer à ſes engagements. Il prodigue l'éloquence captieuſe; il fait entrevoir qu'en venant à ſon ſecours, en lui donnant du temps, en lui faiſant quelques remiſes, il conſervera aux créanciers leur propriété.

Le but de ſes démarches eſt de préparer une aſſemblée générale, dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus diſparates ſont tout étonnés de ſe trouver enſemble. Le marchand de chevaux & la marchande de modes tiennent en main leur mémoire, tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préférence.

Le débiteur ne ſe trouve point à cette ſéance; il laiſſe les créanciers évaporer leur feu, & lui prodiguer les épithetes honorables qu'il mérite.

L'orateur qu'il a choiſi ſe leve, calme les eſprits courroucés, pérore, harangue, fait l'éloge du débiteur, vante ſa probité. Dans l'aſſemblée tumultueuſe ſe trouve un créancier qui s'annonce ſous les apparences impoſantes d'un homme ruiné; il a la fureur dans les yeux, & l'injure à la bouche. Il commence par tonner contre les banqueroutes. Lorſqu'il a échauffé les eſprits par des tableaux qui annoncent qu'il faut prendre un parti violent, il s'interrompt bruſquement; & changeant de ton, il

dit d'une voix baſſe & diſſimulée : Oui, Meſſieurs, je vous le répete, il ne faudroit aucune pitié contre ces débiteurs qui ruinent le commerce & lui portent chaque jour des coups ſi terribles. Cependant, Meſſieurs, je dois vous obſerver que la marche qu'il faut ſuivre pour arriver à ce but effrayant eſt longue, incertaine & diſpendieuſe. On expoſe les débris de la fortune du débiteur à être dévorés par les fraix, & l'on doit craindre d'être forcé de ſacrifier des capitaux utiles à des pourſuites douteuſes. Je ſuis donc d'avis, Meſſieurs, qu'il faut préférer un arrangement à un procès.

Quelques créanciers indignés crient qu'il faut dénoncer le coupable à la juſtice ; mais comme ce n'eſt pas le nombre des ſuffrages qui l'emporte, & que trois hommes qui ſe montrent créanciers de ſommes qui excedent le total des trois quarts de la banqueroute, ſont préférés à trente particuliers à qui il n'eſt dû que le quart, ce ſont ordinairement trois ou quatre créanciers qui font la loi aux autres.

L'orateur inſiſtant toujours ſur les fraix conſidérables de juſtice, diſpoſe à un accommodement.

Après beaucoup de rumeur, le plus grand nombre ſigne. Alors le débiteur timide leve une tête audacieuſe ; on diroit qu'il a fait grace à ſes créanciers, en ne leur faiſant perdre que ſoixante pour cent. Quelquefois il demande encore des délais, & les obtient, parce qu'il a ſu d'avance faire la loi dans les aſſemblées, en s'aſſociant des complices qui, par des actes ſimulés, ſe ſont rendu maîtres des conditions.

Ce n'eſt point un roman que nous traçons, ce ſont d'affligeantes vérités. Comment l'aſtuce & la duplicité ſont-elles venues à bout d'éluder à ce point les précautions du légiſlateur, & de tourner contre la ſûreté du commerce une loi humaine dans ſon

origine, mais qui eſt totalement annullée par la malice & la perfidie ?

Nous avons peint le banqueroutier juſqu'au moment du contrat qu'il fait avec ſes créanciers ; mais le tableau ſeroit imparfait, ſi nous ne le montrions pas après cette époque.

Si l'on imagine qu'il ſera modeſte, qu'une honnête pudeur couvrira ſon front, qu'une ſage prudence déterminera ſes actions, on ſe trompe. On le verra pouſſer l'impudence & l'oubli de toutes les bienſéances juſqu'au point d'afficher une dépenſe plus conſidérable ; on le verra continuer ſon commerce, & en étendre même les branches avec une audace téméraire. Pluſieurs, après avoir fait une ceſſion générale de leurs biens, ſont montés le lendemain dans un carroſſe, ont pris un hôtel ſomptueux à la ville, & une maiſon délicieuſe à la campagne. Un ſpectacle auſſi révoltant s'offre tous les jours dans la capitale. Et quelle eſt la cauſe funeſte de ce ſcandale public ? il n'y en a point d'autre que celle que nous avons dévoilée : l'extrême facilité de faire une banqueroute lucrative, en la combinant & en la faiſant conduire par des hommes exercés à ſoutenir le débiteur infidele.

Comme le miniſtere des Procureurs, des Avocats, intervient dans ces diſcuſſions juridiques, & qu'il ſe fait une grande conſommation de papier timbré, ces ſortes d'affaires s'allongent, & les officiers de la chicane prélevent leur dû ſur la maſſe des créanciers. C'eſt une bonne aubaine pour eux, & ils ſeroient très-fâchés que les faillites fuſſent plus rares.

Le commerce a beſoin d'une loi nouvelle, vu le raffinement de la cupidité & le génie de la mauvaiſe foi ; il la faudroit ſimple, ſévere & irréfragable. C'eſt une honte, c'eſt une tache nationale,

que de voir la confiance particuliere inceſſamment léſée; elle ne pourra renaître qu'après que le légiſlateur aura ſévi contre des manœuvres infâmes & journalieres, qu'on ne prend pas même ſouvent la peine de couvrir d'un voile, & que les Magiſtrats, enchaînés par le code, ſont dans l'impuiſſance de punir.

Si les négociants malheureux, que des circonſtances cruelles ont mis dans la triſte néceſſité de faire faillite, ont droit à quelque pitié, il n'en eſt pas ainſi du débiteur ruſé, & il y auroit des regles ſûres pour le reconnoître & le livrer à toute la rigueur des loix. Mais elles ont tellement molli, que le plus grand frippon combat l'infamie avec un front arrogant, & ſouvent il triomphe.

CHAPITRE DLIII.

Courtiers.

QUI pourroit nombrer la foule de ces miniſtres de l'uſure, qui courent toute la ville pour découvrir & reconnoître ceux qui ſont tourmentés par des beſoins pécuniaires? Leur métier eſt de faire prêter de l'argent, & leur premier mot eſt toujours qu'ils n'ont point d'argent.

La moitié des Pariſiens brame après l'eſpece monnoyée : où eſt-elle? Il y a trente fois plus de papier que d'argent. Comment rafraîchir une terre perpétuellement altérée? Les courtiers ſont ceux qui portent l'arroſoir; ils ſavent où puiſer. Infatigables commis des agents de change & des capitaliſtes, ils rient de votre détreſſe, & ſongent à en tirer tout le parti poſſible.

L'homme qui vous propoſe de l'argent a l'air-

have, famélique ; il porte un habit uſé. Il eſt toujours las; il s'aſſied en entrant : car il arpente dans un jour tous les quartiers de la ville, pour faire correſpondre les ventes & les achats, & pour lier les fréquents échanges de différentes marchandiſes.

Vous livrez d'abord entre ſes mains vos billets ou lettres de change. Il ſort : toute la clique des courtiers les aura ſcrutés en moins d'une heure. Alors il reviendra vous offrir une pacotille de bas, de chapeaux, de galons, de toile, de ſoie crue, de livres; il vous amenera juſqu'à des chevaux. C'eſt à vous de méramorphoſer ces objets en argent. Vous voilà tout-à-coup chapelier, bonnetier, libraire, ou maquignon.

Nombre d'exemplaires de l'Encyclopédie, *cordes ſur balle*, circulent dans les affaires; & un jeune homme, pour mettre une fille d'Opéra dans ſes meubles, commerce des ballots de ſcience, ſans connoître autre choſe du volumineux Dictionnaire que ſon titre. Un autre reçoit des tonneaux de vin, & n'a point de cave.

Voilà donc votre billet payé en marchandiſes. Vous obtenez quelquefois un quart en argent; & le même courtier, auquel vous êtes obligé de recourir, eſt encore l'homme propre à vous débarraſſer des marchandiſes qui vous peſent. Nouvel agiotage qui réduit bientôt votre billet au tiers de ſa valeur.

Le courtier, après vous avoir prouvé que ſon entremiſe vous a été fort heureuſe, vous demande, outre vos pertes, un louis d'or ſur mille livres, parle de ſa conſcience, & s'en va.

Ces courtiers ſe rencontrent ſur le pavé qu'ils battent inceſſamment, s'accoſtent, parlent ſur le bord des allées, & ſe donnent mutuellement des

clartés vigilantes ſur le degré de néceſſité où ſont réduits les emprunteurs, ainſi que ſur leurs reſſources préſentes ou futures.

Ils entrent par-tout; chez le pauvre Auteur qui veut négocier un billet de Libraire, & qui voit le courtier rire & ſecouer la tête à cette ſignature; & chez la belle Dame qui s'eſt oubliée la veille au ſallon de Marly, & qui les ſupplie preſqu'à mains jointes de venir à ſon ſecours.

Il faut entendre leurs réflexions plaiſantes; on eſt tenté d'en rire, malgré qu'on enrage. Voilà que l'Auteur reçoit une caiſſe de quincaillerie, & que l'on donne à la belle Dame huit cents aunes de drap; il faut que le Poëte pacifique vende des lames & des couteaux, & que la belle Dame demande à tout ſon voiſinage, *qui veut habiller des domeſtiques? j'ai du drap.*

Le Marquis de *** faiſant des affaires de cette nature, on lui alloua un magaſin complet de bieres pour enſevelir les morts; de ſorte que pendant trois mois, il vendit au rabais à toutes les fabriques de Paris des cercueils de toute grandeur. Le débit étoit ſûr; & plus d'un affamé d'argent ne demanderoit pas mieux que de rencontrer une pareille pacotille.

Quand l'emprunteur lâche ſa lettre de change, le courtier ne lui en donne point de reconnoiſſance. Le courtier ne vole jamais le billet en entier; il ne fait perdre que les deux tiers ou les trois quarts. Mais le gain n'eſt pas pour lui, il eſt pour des uſuriers au front voilé. Il a ſoin de vous en avertir, ſans les nommer: ce qui l'enhardit à donner à ſes opérations particulieres le caractere de la plus haute impudence. Il ne rougit point, il ſourit, & vous traite aſſez familiérement, qui que vous ſoyez, pendant que vous avez beſoin de ſon office.

Plus vous criez famine, plus leur joie augmente. Le confrere accuſe ſon camarade, quand il n'a pas été aſſez adroit, & que ſes fripponneries ſautent aux yeux; & le lendemain celui-ci vous enveloppe dans un artifice de création toute nouvelle. Il y a de grands coups de maître en ce genre.

Connoiſſant bien la marche des affaires de commerce & leurs formes juridiques, c'eſt avec ces mêmes formes qu'ils enlacent tous ceux qui veulent réaliſer du papier en argent. Vous auriez vingt procès contr'eux que vous les perdriez tous. Quand l'eſcroc veut joûter avec eux, l'eſcroc eſt déſarçonné. On en a vu cependant qui les ont fait tomber dans le piege; mais c'eſt un exemple preſqu'unique & cité éternellement parmi eux, qui doit préſerver d'une pareille erreur trois générations conſécutives de courtiers.

CHAPITRE DLIV.

Notre-Dame.

QUEL eſt l'architecte Goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien? N'avoit-il pas un génie hardi, & ne ſentez-vous pas en entrant dans cette Egliſe, que l'étendue & la majeſté du monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulieres & délicates de nos temples modernes?

La figure coloſſale de Saint Chriſtophe frappe d'étonnement au premier coup d'œil.

La *Chapelle du damné* fait réciter l'hiſtoire de ce Prédicateur célebre, de plus Chanoine de *Notre-Dame*, qu'on croyoit mort en odeur de ſainteté, & qui, tandis qu'on récitoit pour lui

l'office des morts, ſortit la tête de la biere, & cria : *Je ſuis damné !*

Eh bien, cette hiſtoire ne vous pénetre-t-elle pas d'effroi ? N'eſt-elle pas compoſée d'une maniere pathétique ? Quand elle eſt récitée dans ce monument vaſte & majeſtueux, dans un demi-jour impoſant, en préſence de Saint Chriſtophe, ces trois objets me ſemblent parfaitement d'accord. Je ſuis ému profondément ; j'ai du plaiſir à voir la haute ſtatue, à entendre, ſous ces voûtes élevées, l'hiſtoire du Chanoine qui ſe releva trois fois de ſon cercueil, pour dire : *Je ſuis jugé par le juſte jugement de Dieu...* L'auditoire pâlit.

Si le *bourdon*, un inſtant après, vient à ſonner, c'eſt encore une ſenſation forte que je reçois. Là tout eſt grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'apperçois plus cette Capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaſte Paris a une phyſionomie particuliere ! Il exhale la fumée, & il ſemble me dire, *tout eſt fumée.*

L'empreinte gothique de l'édifice, le portail noirci, les cloches énormes, les eſcaliers tortueux, les antiques vîtraux, la ſculpture rongée, tout me fait rétrograder dans les ſiecles écoulés. Je redeſcends, je me promene, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguſte. Je repaſſe vingt fois devant ces objets vaſtes & mélancoliques ; & quand la muſique du chœur ſe mêle au ſon majeſtueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du bénitier, m'allonge une longue perche pour me donner de l'eau bénite, tout me paroît dans une proportion égale ; & mon ame plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'Egliſe *Notre-Dame* que dans tout autre temple.

J'ai vu avec regret qu'on avoit reblanchi cette Egliſe, qui me plaiſoit beaucoup mieux lorſque ſes murailles portoient la teinte vénérable de leur antiquité. Ce demi-jour ténébreux invitoit l'ame à ſe recueillir; les murs m'annonçoient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf; les temples doivent être vieux. Je ne me conſole qu'en voyant les tours, Saint Chriſtophe, & la *Chapelle du damné.*

Oh, les beaux vîtraux! quel effet! ils brillent depuis des ſiecles! O quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine!

Quand j'entre dans la grande ſacriſtie, que je vois cet amas d'or & d'argent, ce qui rappelle les tréſors du Mexique; le calice enrichi des grands offices, la croſſe, la mître dont on coëffera la tête de Monſeigneur l'Archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts, tout cet appareil fait naître une foule d'idées graves & riantes par leur enchaînement.

Cependant Monſeigneur l'Archevêque ſort de la riche ſacriſtie, croſſé, mîtré, & me bénit en paſſant tout comme un autre. Oh! je ne donnerois pas cette heure-là, où je fléchis le genou avec le peuple, pour la plus belle répréſentation dramatique.

Les Chanoines, les Chantres, les bedauds, la muſique, la multitude, l'Egliſe, le palais archiépiſcopal, tout m'arrête; & dans mon admiration, je demeure le dernier témoin de la cérémonie.

Si je m'occupe à lire les épitaphes, lorſque le temple eſt déſert, je ſuis encore intéreſſé. Quarante-cinq chapelles m'offrent en foule des monuments hiſtoriques, & je m'arrête devant la tombe de la Maréchale de Guébriant, la ſeule femme qui ait eu de ſon chef la qualité d'Ambaſſadrice.

De jeunes enfants proprement vêtus & d'une aimable figure, choisis parmi les enfants trouvés, me font admirer les soins de la charité. C'est une nuance touchante, qui adoucit l'empreinte de tant de graves objets.

Non, il m'est impossible de traverser le parvis, sans faire une fois le tour de l'Eglise *Notre-Dame*. J'aime moins Saint-Sulpice. L'édifice de Sainte-Genevieve est magnifique; mais ce n'est pas un bâtiment gothique, érigé sous Childebert Ier., & où tous les Rois de France & Charlemagne sont enterrés.

Qu'on remette les tableaux, qu'on ne détruise rien du portail & des ventaux, qu'on n'abatte point Saint Christophe; c'est l'ouvrage, non d'un statuaire, mais d'un maçon. Il me représente mon Shakespear : voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs assez de belles statues; mais Saint Christophe, il est unique.

On ne finiroit pas, si l'on vouloit parler en détail de cette basilique. Mais que vous importeroit de savoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV sont là; qu'on y a découvert les tombes de plusieurs Evêques & Archevêques, qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon, plus incorruptibles que les ossements des Prélats.

Je vous parlerai plutôt de la châsse de Saint Marcel, contemporain & ami intime de Sainte Genevieve.

Quand on porte processionnellement ces deux châsses, & qu'elles viennent à se rencontrer, la sympathie qui les lioit autrefois, agit encore si fortement, qu'elles tendent à se réunir; il faut l'effort de douze robustes porteurs pour entraîner St. Marcel, & rompre l'attraction sentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de dompter cette tendance réci-

proque, les deux châſſes viendroient tout-à-coup à ſe joindre, & reſteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de ſuite. Quel étonnant privilege a l'amour des Saints ! Mais les porteurs, avertis par l'ancienne tradition, ont ſoin de promener le Saint & la Sainte à une diſtance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'Egliſe *Notre-Dame* n'eſt pas auſſi pathétique que celui de la *Chapelle du damné;* mais dans ſon genre, il n'eſt pas moins précieux. Revenons à des traits hiſtoriques.

En 1728, lorſqu'on faiſoit quelques réparations dans la nef, & que les échafauds étoient dreſſés, des voleurs s'aviſerent d'un expédient pour piller tout à leur aiſe. Ils choiſirent le jour de Pâques, comme devant raſſembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verſet du ſecond pſeaume des vêpres, deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter ſur les échafauds les plus élevés, firent tomber quelques moëllons, quelques outils d'ouvriers, renverſerent quelques échelles, & crierent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent le verſet du ſecond pſeaume, & penſerent à ſe ſauver. Mais les portes étoient trop étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte, les voleurs travaillerent dans les poches, pillerent montres & tabatieres. Les femmes qui avoient les plus belles boucles, furent les plus à plaindre; on leur arrachoit l'oreille & les diamants. Les auteurs de ce coupable ſtratagême ſe conduiſirent avec une ſi profonde adreſſe, qu'on ne put jamais les découvrir.

L'Egliſe de *Notre-Dame* vit jadis un grand débat entre le Parlement & la Chambre des Comptes, pour le pas & la préſéance du rang. C'étoit à la proceſſion ſolemnelle, le jour de l'Aſſomption de la Vierge, inſtituée par le valétudinaire

Louis XIII, lorſque ſa femme devint groſſe après vingt-trois ans de ſtérilité.

La Chambre des Comptes fut repouſſée en corps & vigoureuſement par le Parlement en corps. Après pluſieurs paroles & voies de fait, ces hommes de robe, à la ſuite de ce débat, furent trente années ſans aſſiſter à la proceſſion. Le Roi, pour les accorder, fut obligé de ſéparer leur brigade.

Le Premier-Préſident de la Chambre des Comptes, qui fut le battu, eſt obligé aujourd'hui de marcher à la gauche du Premier-Préſident du Parlement; & il porte encore ſur ſon front l'air humilié de ſon ancienne défaite. Le peuple le remarque, dit tout haut : *Il a la gauche, il n'oſeroit faire un pas vers la droite.* Quel inſigne revers dans les grandeurs, être battu & céder encore le pas! Il faut marcher ainſi le 15 Août, ſous l'œil de tout le public attentif, & ſortir queue traînante du chœur par la ſeconde porte, tandis que le Parlement en triomphe ſort par la premiere.

Un grenadier regardant un jour la Cathédrale de Paris, s'écrioit : *Oh, le beau chêne, le beau chêne! — Que dis-tu là?* lui diſoit ſon camarade. *Rêves-tu! un beau chêne? Ne vois-tu pas deux groſſes tours, un clocher pointu? — Eh, non*, reprit l'autre; *c'eſt un chêne; regarde, regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre.* En ce même inſtant, les Chanoines fleuris, gros, gras, fourrés, ſortoient de vêpres, leurs aumuces ſous le bras.

Les actions de graces que la Cour rend à Dieu pour la naiſſance d'un Prince, pour le gain d'une bataille, pour la convaleſcence d'un Monarque, enfin pour la paix, ſe célebrent dans l'Egliſe *Notre-Dame*, au ſon d'une muſique bruyante.

Les étendards & drapeaux enlevés aux ennemis,

ſont ſuſpendus aux voûtes de ce temple. Le peuple appella jadis un Général, conſtamment vainqueur, *le tapiſſier de Notre-Dame.* Quelle préciſion énergique dans ce mot.

CHAPITRE DLV.

Le petit-Dunkerque.

C'EST la boutique d'un marchand bijoutier, à la deſcente du Pont-Neuf. Elle étincelle de tous ces bijoux frivoles que l'opulence paye, que la fatuité convoite, que l'on donne aux femmes honnêtes, qui n'acceptent point de l'argent, mais bien des coliſichets en or, parce qu'ils ont un air de décence.

Rien n'eſt plus brillant à l'œil que cette boutique : rien n'eſt plus triſte à la réflexion ; on ne ſait ſi l'on doit ſourire ou gémir de ce luxe puérile. On admire les graces qu'on a ſu donner à des riens. Ces ſuperfluités ſont les joujoux des grands enfants, & c'eſt dans ce lieu ſur-tout qu'un philoſophe pourroit dire : *Que de choſes dont je n'ai pas beſoin !*

De nombreux tiroirs ſont remplis de mille bagatelles, où le génie de la frivolité a épuiſé ſes formes & ſes contours. Le prix de façon vaut dix fois le prix de la matiere. L'or a pris toutes les couleurs ; le cryſtal, l'émail, l'acier, ſont des miroirs taillés à facettes, & les enfantillages de l'induſtrie délicate ſont là ſur leur trône. Un homme deſcend de voiture, entre dans la boutique du bijoutier, & achete des breloques à un tel prix, que la moitié auroit ſuffi pour faire ſubſiſter pendant une ſemaine entiere pluſieurs familles néceſſiteuſes.

Nos petits Seigneurs prennent ces petits bijoux

à crédit, les distribuent d'un air de nonchalance ; & ces dépenses de fantaisie excedent les dépenses nécessaires. Il est triste de voir des sommes considérables offertes à un luxe aussi petit. Dans les premiers jours de l'année, la boutique est remplie d'acheteurs ; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire, en étalant une boîte : *C'est du Petit-Dunkerque ?* Chaque année on baptise ces petits bijoux d'un nom particulier bizarre.

Mais après avoir gémi en philosophe, il faut rendre justice au goût du maître. Il anime, il dirige les artistes ; il imagine ce qui doit plaire. En donnant la vogue à plusieurs colifichets, il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands fraix de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès, depuis qu'elle a mis sous les yeux du public des modeles élégants & variés, qu'elle n'en avoit fait depuis long-temps.

D'ailleurs, chez lui le prix des bijoux est fixe & invariable ; & si la rivalité fait dire aux autres marchands, qu'on paye le double au *Petit-Dunkerque*, c'est la jalousie qui parle. La grace & le fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

Voltaire, lors de son dernier séjour à Paris, se plaisoit beaucoup dans le riche magasin de cette maison curieuse. Il sourioit à toutes ces créations du luxe ; il appercevoit, je crois, une certaine analogie entre ces bijoux brillants & son style.

Comme le luxe change continuellement d'objet, & que les modes varient avec rapidité, les ouvriers du luxe éprouvent des vicissitudes ruineuses ; & leur sort est toujours incertain, tandis que celui de l'agriculteur ne l'est pas. Tel colifichet perd de sa faveur, & voilà des hommes qui tombent inopinément dans le besoin.

Un autre jour s'accrédite un nouveau genre : des ouvriers qui mouroient de faim ſe trouvent dans une abondance imprévue, & ſuffiſent à peine aux demandes des amateurs. Mais ces artiſans, ſoumis aux idées de fantaiſie, n'ont que des moments de vogue ; ils ne ſavent à quel objet s'attacher, pour aſſurer leur ſubſiſtance. Quand le caprice vient à changer, pluſieurs ne ſont plus en état d'embraſſer une profeſſion nouvelle. La pénurie les deſſeche, & l'Etat perd des citoyens dont les bras & la tête ſont devenus abſolument oiſifs.

Si l'on dit que les ouvriers favoriſés jouiſſent à leur tour de la ſouffrance des autres, & dédommagent l'Etat de la perte des malheureux, il faudroit pouvoir ajouter que cette abondance ſera durable. Mais non ; ils tombent invinciblement dans l'abyme de la miſere, ces futilités changeantes exigeant une adreſſe particuliere. Priſée la veille, nulle le lendemain, cette induſtrie n'eſt point applicable à des objets utiles ; elle eſt trop ou trop peu payée, ſelon le cours de ces joujoux bizarres. Auſſi l'artiſan qui connoît lui-même l'inſtabilité de ſa profeſſion, n'oſe jamais ſtatuer ſur rien, & la population ordinairement ne gagne pas avec lui.

Chaque ſiecle a ſon moule qui paſſe de mode. Tout s'y jette ; on le change : les deux ſiecles n'ont preſque plus la même phyſionomie.

Qui découvrira les chaînons imperceptibles, mais exiſtants, par leſquels nos manieres tiennent les unes aux autres ? Quand les femmes portoient de grands paniers, on forgeoit chez les orfevres des aſſiettes d'une grandeur extraordinaire. Les bijoux du Petit-Dunkerque ſemblent d'accord aujourd'hui avec nos petits appartements, nos jolis meubles, notre habillement & notre coëffure. Il eſt donc en tout des rapports ſecrets, qui ont leur origine & leur liaiſon.

CHAPITRE DLVI.

Concert ſpirituel.

On eſt ſi affamé de ſpectacles à Paris, que le beau monde ne ſauroit encore s'en paſſer dans les jours les plus ſolemnels, marqués par la religion, & conſacrés par elle aux offices divins.

On ferme l'opéra le jour du vendredi-ſaint, de Pâques, de Noël, de la Pentecôte; mais l'orcheſtre de l'opéra, les chanteurs & les chanteuſes vont ſur un autre théâtre qu'on appelle *Concert ſpirituel*, & ſous de nouvelles affiches en lettres rouges, débitent toutes les modulations de leur goſier harmonieux. Ils n'ont pas leur habit de théâtre; voilà toute la différence.

On chante le *Miſerere* & le *De profondis* à grand *chœur*; mais cela ne touche perſonne, religieuſement parlant. Lorſque la même voix qui a chanté la veille le rôle d'Armide ou d'Iphigénie, chante un verſet d'un pſeaume du Roi David, le Roi David a l'air un peu profane. Quinault & le Pſalmiſte, dans la bouche de la même actrice, font ſourire l'imagination. Tous ces motets deviennent des repréſentations vraiment théâtrales. On bat des mains, & l'on parle d'un cantique ſacré comme d'une ariette dans le goût Italien.

Quelqu'aguerri que ſoit l'obſervateur aux ſingulieres contradictions de nos coutumes, il ne ſe fait pas à l'idée de voir les membres excommuniés de l'opéra chanter ſous des parures mondaines, ces pſeaumes que les Prêtres chantent le même jour en habits ſacerdotaux dans les temples, où la multitude recueillie ſe proſterne & adore.

La chanteuſe ne comprend pas toujours le ſens des paroles qu'elle profere; mais elle obéit à la note, & beaucoup de gens n'ont point entendu dans toute leur vie d'autres vêpres que celles qui ſe diſent au *Concert ſpirituel* par l'organe enchanteur des acteurs de l'opéra.

Les Abbés, qui s'interdiſent ſcrupuleuſement l'*Académie royale de muſique*, ſe permettent le *Concert ſpirituel*. Par ce moyen, ils connoiſſent la figure, les graces, la voix & le talent des chanteuſes, ſans avoir ſcandaliſé leur protecteur; car leur Evêque dans ſon rigoriſme ne ſauroit déſapprouver le *Concert ſpirituel*, puiſque le Roi David s'y trouve, & que ſes vers, accompagnés de la harpe, ſemblent purifier les levres de l'actrice chantante.

CHAPITRE DLVII.

Hôtels nouveaux.

LA belle rue que forment tous ces bâtiments nouveaux! Que le coup-d'œil en eſt régulier & magnifique! Quel eſt cet hôtel qui s'éleve? Qui doit l'habiter? C'eſt un homme qui a laiſſé mourir dans les hôpitaux une foule de ſoldats languiſſants. A côté eſt l'hôtel d'une courtiſanne, dont l'adreſſe a raſſemblé une immenſe fortune. Plus loin eſt celui d'un homme de Cour, qui, pour tout mérite, a broyé le pavé de Verſailles; il n'a pas fait ſa cour en *préſence des batteries*. En face eſt la demeure de l'homme qui a vendu ſa patrie. Ces hôtels ſi brillants au-dehors, recelent des êtres ſéparés de la multitude autant par leur froide inſenſibilité que

par leur opulence. Pas un de ces bâtiments qui ne ſoit cimenté de larmes.

L'un a fait diſparoître des voitures de farine; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là eſt un Intendant qui a traité une Province comme un pays ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hôtels? A des uſuriers, à des concuſſionnaires, à des agioteurs, à d'infatigables agents d'oppreſſion.

Comme la réflexion rend hideux ces hôtels ſuperbes! Quoi, les beaux-arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à l'amour, eſt deſtiné à la prêtreſſe du libertinage! Cette jolie maiſon appartiendra à un avide calculateur, dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés!

Toutes les fortunes de ces uſurpateurs ſont grandement établies; ils en jouiſſent ſans remords.

Architectes, doreurs, peintres & ſtatuaires,
Accourez, hâtez-vous, Damon veut un palais;
Bronzes, marbres, tableaux, raſſemblés à grands fraix,
L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable,
A force d'être beau, ceſſe d'être habitable.
On le montre, on le voit, mais on n'y loge pas,
Et ſon maître diſcret s'exile au galetas.
La table de Damon gémit ſous dix ſervices,
Tout, l'air, la terre & l'eau, fournit à ſes délices.
C'eſt un gala de noce, un feſtin, un banquet,
Un ſuperbe hécatombe, & Damon vit de lait.
De ſa bibliotheque admirez l'étendue :
Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.
Les fameux Elzévirs imprimerent ceux-ci,
Deromme, en maroquin, couvrit ceux que voici.
Ceux-là de Baskerville ont illuſtré la preſſe;
D'autres qui trompent l'œil par une heureuſe adreſſe,
Ne ſont que du bois peint; ils lui ſervent autant.

Il les montre, il les cite, & chacun ſemble dire :
Le bel emploi d'argent... Si Damon ſavoit lire !
Quoi ! déja vous ſortez ? Un moment : il faut voir
Ce temple faſtueux, qu'il nomme ſon boudoir.
Avancez... De Vénus, voici le ſanctuaire ;
Un Amour à la porte, apoſté par ſa mere,
Défend aux indiſcrets d'approcher de ces lieux.
Damon eſt cependant comme Titon le vieux.
Au-dedans on reſpire une riche molleſſe ;
Glaces, tableaux, ſofas, tout parle de tendreſſe,
Tout peint la volupté, tout invite aux plaiſirs.
Quel malheur qu'on ne puiſſe acheter des deſirs !
(*Anonyme.*)

Aucun Philoſophe n'a d'hôtel. Rarement un nom reſpecté du public loge dans ces magnifiques demeures. Les arts ont travaillé pour les commodités faſtueuſes & recherchées de ces hommes nouveaux & dangereux.

D'où viennent ces fortunes rapides qui étonnent ? Comment en dix ou douze années un homme paſſe-t-il de la miſere à la plus extrême opulence ? & qu'a-t-il fait ? On a vu un courtaut de boutique gagner douze millions, un commis vingt-cinq, un ex-laquais dix-huit, ſans compter les fortunes ſubalternes de ſix à ſept millions, qui ſont venues engraiſſer des hommes de la plus baſſe extraction, ſans que leurs travaux ayent honoré ou ſervi la patrie. Un travail obſcur, une ſcience particuliere & infernale, voilà ce qui a tout-à-coup décoré & élevé au-deſſus de nos têtes ces hommes de néant. *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.*

Encore ſi l'on pouvoit compter qnelques fondations utiles ; quelque bienfait au public ; ou ſi leur exceſſive opulence s'écartoit dans ſon emploi des puérilités d'un luxe petit & concentré, on leur pardonneroit leurs richeſſes. Mais non ; ils

jouiſſent ſeuls, ils jouiſſent dans le cercle étroit de quelques paraſites. Comme tout leur eſt venu par le jeu voilé d'un rampant & vil égoïſme, n'attendez pas que ces inſolents millionnaires laiſſent après eux un monument qui ſerve à ſauver leur nom d'un juſte opprobre. Les richeſſes d'un luxe perſonnel reſteront ſeules après eux, & ſeront l'objet d'une oiſive curioſité. Auſſi leur mort ſemble ſoulager l'humanité; elle eſt ordinairement reçue avec un ſourire qui condamne leur vie entiere. Quand le magnifique autel ſera tendu de noir, que tout le Clergé de la Paroiſſe formera le convoi, que les ſonneurs mettront en branle les groſſes cloches, le peuple n'aura aucune réflexion touchante à faire ſur le mort. *Il n'a pu emporter ſon argent dans l'autre monde*: voilà les paroles qu'on entendra autour de ſon cercueil.

CHAPITRE DLVIII.

Couvents, Religieuſes.

Les Couvents ſont jugés. Les curioſités exceſſives, la bigotterie & le cagotiſme, l'ineptie monaſtique, la bégueulerie clauſtrale y regnent. Ces déplorables monuments d'une antique ſuperſtition ſont au milieu d'une ville où la philoſophie a répandu ſes lumieres; mais les murailles de ces priſons ſacrées ſéparent les victimes de toutes les idées régnantes.

Quelques directeurs ont droit de contrôle ſur l'adminiſtration de cet Empire. Un mélange adroit de décence & de mondanité les en rend le génie tutélaire.

On voit d'un côté la plus implicite obéiſſance, & de l'autre les petiteſſes du commandement. Ajoutez enſuite le déſeſpoir du plus grand nombre, la réſignation pacifique de quelques-unes, & l'abrutiſſement d'eſprit des plus ſpirituelles. Là le devoir n'eſt plus qu'une routine; on fait le bien par contrainte & ſans goût; on prie ſans ſavoir ce que l'on demande, & l'on ſe mortifie pour obéir à la regle.

L'habitude adoucit un peu le joug; mais les imaginations ne ſont pas aſſujetties. On apprend aux novices à craindre le démon, tellement qu'elles déſapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auroient fait par amour.

Les paſſions ne dorment pas dans le ſilence de la retraite; elles s'éveillent, & jettent un cri plus long & plus perçant. Que de larmes ſecretes! Les moins infortunées tombent dans une ſtupeur machinale; les autres, après s'être abandonnées aux ſourdes imprécations du déſeſpoir, meurent à la fleur de l'âge.

Le nombre de ces victimes diminue; mais qu'il eût été facile de détruire ces priſons triſtes, en reculant l'époque des vœux à vingt-cinq ans! une loi timide eſt ordinairement une mauvaiſe loi.

Autrefois de jeunes Sœurs étoient ſacrifiées à l'avancement d'un frere au ſervice; & plus d'une mere coquette voyoit avec déplaiſir auprès d'elle une fille qui grandiſſoit.

On a tant écrit ſur cet abus, que les meres les plus ambitieuſes & les plus dénaturées n'oſent plus parler de Couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les Monaſteres ſont des filles pauvres & ſans dot.

Mais les Demoiſelles y reſtent juſqu'à ce qu'on les marie ; & quand elles ſont femmes, elles racontent à voix baſſe les hiſtoires ſecretes que tout le monde ſait, & les ſingulieres paſſions qui y regnent. Ce qu'il y a d'étrange & d'inconcevable, c'eſt que cette même mere ne manquera pas d'y mettre un jour ſa fille, quoique bien inſtruite du danger que l'innocence y court.

Je ne ſais ſi les pauvres Religieuſes étrillent tous les jours leur dos & leurs épaules à grands coups de diſcipline ; ſi elles s'éveillent conſtamment à minuit ; ſi elles regardent leur Directeur comme un doué d'une ſcience ſurnaturelle : mais je ſais qu'on ne ſe jette plus aux pieds de ces vertus ſublimes, & qu'on a ceſſé de les admirer.

Ainſi les monuments de l'extravagance humaine ſubſiſtent, lors même que la raiſon en a montré les abus & les dangers. Le vœu de virginité, loin d'être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté tous ces Moines rubiconds, aux épaules larges, à la taille nerveuſe ; & jugez de la loi qui éleve des grilles, des verroux, des portes pour condamner ces malheureux priſonniers des deux ſexes, à des plaintes & à des tourments qui ſe renouvellent à la naiſſance de chaque aurore.

Je n'ai jamais vu une Religieuſe placée derriere une grille de fer, ſans la trouver ſouverainement aimable ; il n'y a point d'ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile, ces habits lugubres, la mélancolie de leurs regards, qui dément leur parole ordinairement vive & précipitée ; l'impoſſibilité de changer leur état, le ſentiment que tant de charmes ſont perdus, & que le ſoupir de l'amour malheureux ſera éternel dans leur

cœur ; tout m'attriſte devant la barriere impénétrable, que rien ne peut briſer. Quand je m'éloigne, je ſens avec amertume qu'il n'eſt point au pouvoir d'un mortel d'adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont ſans doute quelque jouiſſance qui leur aide à ſupporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu'il n'y a plus de félicité pour elles, & je répete tous bas ce vers de Lucrece, qu'on eſt forcé de redire ſi fréquemment dans les Etats Catholiques :

Quantum religio potuit ſuadere malorum!

Si les vocations ne ſont plus forcées, la ſéduction a toujours lieu dans les cloîtres, pour conduire l'inexpérience aux vœux monaſtiques & éternels.

Voici un fait ſingulier, arrivé à Paris en 1773. Un pere voulant marier ſa fille qu'il avoit miſe dans un couvent pour y recevoir ſa premiere éducation, éprouva l'oppoſition la plus décidée. Il reconnut ſans peine l'inſpiration des filles indiſcretes & pieuſes qui l'avoient élevée. Il ne permit pas qu'elle retournât dans ce couvent, & ſe chargea du ſoin de guérir cette grande averſion pour le monde, & de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après, il reçut la lettre ſuivante.

„ Dieu, à qui tout appartient, Souverain de
„ l'univers & de toutes créatures, Juge des vivants
„ & des morts.

„ Ecoute, impie, les paroles de ton Dieu. Si
„ tu les mépriſes, je commande à l'Ange exter-
„ minateur de te frapper avant la fin de l'année.
„ Oſes-tu préférer ta fortune au ſalut de ton ame,
„ & ſatisfaire tes vues ambitieuſes en allant con-
„ tre mes volontés! Ne ſais-tu pas que tous les

„ biens ſont dans ma main puiſſante, & que je les
„ diſtribue ſelon qu'il me plaît? Ta fille eſt à moi,
„ ſa volonté & ſon être m'appartiennent. N'es-
„ tu pas trop heureux que je la range parmi mes
„ épouſes pacifiques, & que je conſente à ce qu'elle
„ déſarme, par ſes prieres, ma juſtice irritée? Tes
„ crimes ont mérité les plus grands châtiments,
„ & mon bras eſt encore ſuſpendu. C'eſt ſon in-
„ nocence & ſes larmes qui ont arrêté ma ven-
„ geance; c'eſt le lieu qu'elle habite qui a fléchi
„ mon courroux. Si tu oſes balancer la vocation
„ qui l'appelle vers moi, tremble; mon bras va
„ ſe baiſſer & te percer dans ma colere ".

Le pere vit bien que Dieu n'avoit pas écrit une pareille lettre; il mépriſa aſſez le fanatiſme qui l'avoit forgée, pour ne pas daigner en faire la recherche. Il maria ſa fille à un militaire aimable, qui lui fit perdre le goût de la retraite. Le pere vit encore, & embraſſe dans la joie de ſon cœur les enfants de ſa fille, qui, au-lieu d'être l'épouſe ſtérile de Jeſus-Chriſt, fait une excellente mere de famille.

CHAPITRE DLIX.

Portrait d'une Abbeſſe.

TOUTES les paſſions ſe ſont calcinées dans ſon ſein, & il en eſt réſulté une maſſe froide & inſenſible. La ſucculence des aliments a énervé ſon ame, & enveloppé toute ſa ſenſibilité. Elle ne ſent point les peines de celles qui ſouffrent ſous ſa regle. Le calme de la froideur s'eſt étendu ſur ſa ronde face unie; elle eſt devenue liſſe & dure comme le bois qui forme le tour du couvent. Elle com-

mande, elle tourmente ; voilà ſa grandeur & ſa volupté.

Le grade où elle eſt parvenue ne fera qu'ajouter à cette pétrification morale, qui lui donne l'air du repos, & peut-être enfin le repos même.

Quant à celle chez qui l'embonpoint n'a point étouffé les paſſions actives, elle eſt maigre & jaune ; le feu ſombre de ſes regards annonce que du fond de ſon cloître elle voudroit tout remuer & tout agiter dans le monde. Elle s'y promene ſans ceſſe ; elle fait tranſpirer au-dehors toutes les petites tracaſſeries, afin que le monde revienne à elle ; & avec les mots d'ordre, de religion & de zele, les Prélats ſont forcés d'abaiſſer leurs regards ſur les murailles qu'elle habite. L'affaire dont elle ſe mêle devient tout-à-coup embrouillée, & il ne faut qu'une heure de converſation avec elle, pour avoir des ſoupçons injurieux ſur les actions des hommes que l'on eſtime le plus.

Voilà ce que fait la profonde retraite. Toutes les paſſions s'y corrompent ; l'orgueil y prend un caractere encore plus dur. Point de milieu dans ces murs ſolitaires ; c'eſt là que l'ame s'anéantit, ou qu'elle monte au plus haut degré de perverſité.

CHAPITRE DLX.

Théâtre national.

Comment a-t-on repréſenté ſur ce théâtre tant de tragédies où les Rois ſont toujours des tyrans qu'il faut détrôner, pour le moins ; où il ne s'agit que de poignarder & d'empoiſonner des Souverains qui déplaiſent aux fiers amants de la liberté, logés au fauxbourg Saint-Germain ?

Comment nos Poëtes ont-ils placé dans la bouche de leurs perſonnages, les mêmes maximes tant de fois reprochées aux Jéſuites, qui du moins ne les ont pas miſes en vers?

Comment a-t-on ſi fort exalté les gouvernements républicains au ſein d'une Monarchie? Comment Corneille n'a-t-il point paſſé pour Poëte ſéditieux, en nous faiſant déteſter la Royauté, en nous la peignant des plus révoltantes couleurs, en nous montrant *Cinna*, *Emilie*, en ennobliſſant tout rôle de conſpirateur, en conſacrant la coupe & le poignard?

Comment une foule de tirades modernes, qui reſpirent le meurtre des Rois, ont-elles circulé chez un peuple ſoumis qui adore ſes Monarques? Notre tragédie n'eſt-elle pas pleinement & conſtamment en contradiction avec les principes monarchiques?

Que d'injures dites aux Rois dans ces pieces doublement approuvées! Mais la cenſure voyant qu'il eſt queſtion d'un Prince Aſiatique, & que le ſtilet & la coupe empoiſonnée ſont apprêtés dans un palais ſitué à ſix cents lieues du fauxbourg Saint-Honoré, ne refuſe pas d'écrire : *Permis de repréſenter & d'imprimer.*

Des écoliers font des vers abominables, dits tragiques. L'un fait dire à un conſpirateur qui tient le couteau levé;

Tu vois
La reſſource du peuple & la leçon des Rois.

Un autre :

Et j'ai beſoin d'un bras
Qui du meurtre d'un Roi ne s'épouvante pas.

Ces hémiſtiches monſtrueux paroiſſent forts à

l'oreille de ces faiſeurs de tragédies, qui s'attablent dans le coin d'un café, pour y réciter le plan de leurs pieces inſenſées, où le parricide ſe commettra au nom de la liberté. Le Commiſſaire qui arrêta le Poëte *Pechantré*, lequel avoit tracé ſur du papier, *ici le Roi ſera tué*, ne concevoit pas en homme de ſens qu'une tête pariſienne pût appliquer, dans une auberge, ces mots au cinquieme acte d'une tragédie. Il faiſoit ſon devoir en homme étranger à ces folies théâtrales, qui peuvent avoir des conſéquences, & qui, quoiqu'extravagantes, ont un caractere atroce.

Comment a-t-on avili enſuite ſur ce même théâtre l'ordre de la bourgeoiſie? Pourquoi le Marquis, le Comte y ſont-ils toujours légers, ſémillants, & le bourgeois toujours plat & bête? Dans telle piece, l'Officier donne des croquignoles au Marchand; & le parterre, compoſé de boutiquiers, n'en rit pas moins de toutes ſes forces?

Comment a-t-on récité & récite-t-on encore ſur la ſcene ces deux vers de Voltaire, dans un pays où le Clergé eſt ſi puiſſant?

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Comment a-t-on repréſenté Cartouche ſur le théâtre de la nation avec une affluence extraordinaire?

Comment a-t-on joué & rejoué *le Roi de Cocagne*, ſi ſinguliérement couru & applaudi?

Comment prévient-on d'un côté toutes les alluſions poſſibles, & comment de l'autre laiſſe-t-on les alluſions nouvellement enfantées ſur des vers anciens?

Ce qu'il y a encore de remarquable ſur ce théâ-

tre national, c'eſt que les comédiens qui ont commencé par ſe modeler ſur quelques hommes de qualité, donnent enſuite le ton à ces mêmes hommes. J'ai vu tour-à-tour Grandval, Belcourt, Molé faire de nombreux imitateurs qui répétoient leur tic devant le miroir de nos cheminées. L'un ſe grattoit légérement le deſſous du nez; l'autre faiſoit le gros dos dans un à-plomb à-peu-près immobile; celui-ci ſautilloit comme s'il avoit du vif-argent dans les jambes, affectant tour-à-tour la gravité & l'étourderie. Voilà les leçons que les jeunes gens prennent au théâtre; ils viennent enſuite dans les maiſons achever le rôle du comédien.

Que l'étranger ſe mette au fait des manieres de l'acteur en vogue, & il pourra juger celles qui ſont dominantes.

L'engouement pour tel acteur ceſſe quand il a été ſuffiſamment copié. Il vieillit; lui ſeul ne s'en apperçoit pas; il voudroit encore donner le ton: on vole à d'autres modeles, & l'on court les rechercher juſques ſur les théâtres du ſecond ordre. Jeannot n'a-t-il pas eu ſes imitateurs?

Auſſi les jeunes gens qui fréquentent les ſpectacles, ont tous une légere nuance du comédien à la mode. Il n'y a que l'homme de Cour qui échappe à la contagion, & qui ſache compoſer ſon attitude d'une maniere originale, que le grand acteur lui-même n'imite jamais qu'imparfaitement.

Le dernier terme de la fatuité & de l'impertinence ſe rencontre chez tel comédien; il eſt impoſſible d'ajouter au ridicule des airs & des tons qu'il ſe donne. Qu'il parle, qu'il écrive, il eſt toujours impertinent.

Il y a telle lettre imprimée qui feroit croire que tel acteur eſt devenu fou, & que c'eſt ſa raiſon, au-lieu de ſa perſonne, qui eſt enterrée. Vous riez

de lui. Soyez sûr qu'il est complétement dans l'illusion. Parce qu'il a foulé les planches du théâtre, il croit son existence précieuse à l'univers. Il parle de l'intérêt qu'il a inspiré aux têtes couronnées avec une crédulité complaisante. Il a perdu le point de vue de sa place ; il est en l'air ; il ne sait plus ce qu'il dit.

Voilà la maladie des gens de théâtre. Tous n'en sont pas atteints ; mais ceux chez qui elle domine, sont devenus des êtres curieux, à raison de l'importance qu'ils ont donnée réellement à leur personne.

Or, dites-nous, moralistes, pourquoi le talent de la déclamation ou du chant, quelques applaudissements publics inspirent-ils tant de vanité, lorsque l'auteur, le peintre, le statuaire, le compositeur de musique, le géometre sont modestes par comparaison ? Je voudrois bien deviner ce qui, chez un comédien, met dans un jeu si prodigieux, si constant, les fibres de son amour-propre. Pourquoi ce sentiment fermente-t-il chez lui à un degré inconnu dans toutes les autres professions ? Qui au moral prendra le scalpel pour découvrir la cause de cette irritation, de ce prurit, que je ne me lasse point d'examiner ?

Le parterre de ce spectacle a perdu ses droits antiques ; il n'exerce plus avec vigueur une autorité dont on lui a contesté l'usage ; qu'on lui a ravie enfin ; de sorte qu'il est devenu passif.

On l'a fait asseoir, il est tombé dans la léthargie. La communication des idées & des sentiments ne se fait plus sentir. L'électricité est rompue, depuis que les banquettes ne permettent plus aux têtes de se toucher & de se mêler.

Autrefois un enthousiasme incroyable l'animoit, & l'effervescence générale donnoit aux productions théâtrales un intérêt qu'elles n'ont plus. Aujourd'hui

d'hui le calme, le ſilence, l'improbation froide ont ſuccédé au tumulte.

Il a auſſi perdu ce tact prompt qui l'éclairoit ſur les convenances. Si l'on avoit à ſe plaindre de ſa ſévérité, elle devenoit utile.

Le parterre ancien, beaucoup mieux compoſé, peuplé d'amateurs, non-ſeulement jugeoit la piece, mais encore il devinoit les forces & les reſſources de l'auteur. Quand on donna *Warvick* en 1763, le parterre dit d'une voix unanime : *C'eſt bien, c'eſt ſage ; mais le Poëte eſt ſec. On ſent qu'il n'ira pas plus loin.* La prophétie s'eſt vérifiée. L'auteur depuis vingt ans ſe tourmente pour pouvoir donner à *Warvick* un pendant, & il ne ſauroit en venir à bout.

Des bons mots de toute nature circuloient dans l'ancien parterre. Un homme un peu gros incommodoit ſon voiſin : *Quand on eſt auſſi épais*, dit celui-ci en élevant la voix, *on devroit bien reſter chez ſoi.* — *Monſieur*, reprit l'homme gros, *il n'appartient pas à tout le monde d'être plat.*

CHAPITRE DLXI.

Le Calvaire ou le Mont-Valérien.

PETITE montagne à deux lieues de Paris, habitée par des hermites qui ſont en poſſeſſion de ce lieu depuis quatre ou cinq ſiecles. C'eſt pendant la ſemaine-ſainte & aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple & de bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles & le grand crucifix où Jeſus-Chriſt eſt mis en croix entre le bon & le mauvais larron. Tel badaud croit pieuſement que ce Calvaire eſt la montagne même où

les Juifs crucifierent Jesus, & qu'il expira réellement sur ce Calvaire, où le peuple prie & s'agenouille. Il n'a point de connoissance de la montagne *Golgotha*, située hors de Jérusalem du côté du septentrion; il ne sait pas même où Jérusalem étoit placée : il prend l'imitation pour l'objet réel.

Sept chapelles environnent cette croix, & dans chacune est représenté quelqu'un des mysteres de la passion. Des figures en plâtre de grandeur naturelle frappent le peuple de componction. Le statuaire a donné aux Juifs & aux bourreaux des mines rébarbatives, qui font sanglotter la multitude.

Il y a quelques années qu'il se faisoit des pélerinages nocturnes la nuit du jeudi au vendredi saints. Quantité de femmes, de couturieres, de jeunes filles accompagnées de pélerins chargés de croix, traversoient le bois de Boulogne, & gravissoient avec ferveur la montagne un peu haute & rude. On a réprimé avec sagesse ce que cette piété avoit de suspect. Aujourd'hui les pélerines & les pélerins, cahottés dans une charrette pour leurs cinq sols, s'y rendent pendant le jour. On y entend la messe, & l'on redescend ensuite dîner gaiement dans les cabarets de Surêne. Les pélerinages eurent en tout temps plus d'une utilité; & la population de la France doit infiniment au P. Dupleſſis, grand planteur de Calvaires.

Les vues des terrasses du Mont-Valérien sont uniques pour leur étendue & pour la beauté des objets qu'elles offrent. On y découvre les beaux payſages des environs de Paris, le vaste canal de la Seine, ses détours, & les villages qui décorent ses rives.

Un confesseur ayant ordonné à son pénitent, pour l'expiation de ses fautes, de faire un pélerinage au

Calvaire avec des pois dans ſes ſouliers, celui-ci, trouvant la tâche trop pénible, & voulant toutefois obéir, les fit cuire au premier bouchon, & continua ainſi ſon chemin. Ainſi le petit comme le grand ſait compoſer avec la loi & ſa conſcience. Qui n'a pas fait cuire ſes pois !

On fait des retraites dans la maiſon des Prêtres & chez les hermites qui y ſont établis. On y jouit d'un bon air, d'une vue magnifique; & le corps s'en trouve tout auſſi-bien que l'ame.

CHAPITRE DLXII.

Jours ouvrables.

DANS les pays catholiques, les fêtes occupent la quatrieme partie de l'année. On vient d'en ſupprimer treize à quatorze, après un demi-ſiecle de réclamations. Il y en avoit quelquefois cinq de ſuite, & aſſez ſouvent trois. On auroit dû les rejetter toutes au dimanche; mais la ſuperſtition a bataillé, & le bien ne s'eſt fait qu'à moitié.

Savez-vous quel eſt le corps qui ſeroit le plus fâché de la réforme entiere, & qui s'y oppoſe le plus par ſes diſcours? C'eſt la ferme générale, parce que ces jours-là l'Egliſe donne le ſignal d'aller au cabaret, & que l'on ne voit que des ivrognes qui y conſument le gain d'une ſemaine.

Le peuple appelle *jours ouvrables* les jours que les boutiques ne ſont pas fermées: diſtinction que ne connoiſſent pas les gens du beau monde, tous les jours de la ſemaine étant égaux pour leurs plaiſirs.

C'eſt un jour de fête qu'il faut voir l'affluence du peuple aux Champs-Elyſées, aux Boulevards,

& conſidérer ces phalanges bigarrées de promeneurs qui offrent une variété bizarre, de phyſionomies & d'accoûtrements. Là, vous pourrez lire ſur le front du Pariſien ſi ce que j'ai écrit de ſon air ſoucieux, gêné ou compaſſé, n'eſt pas vrai; & ſi l'étranger qui lui attribuoit, il y a ſoixante ans, un air riant, libre, ouvert, dégagé, n'eſt pas autoriſé à prononcer aujourd'hui qu'il a dans ſes manieres quelque choſe de contraint & de triſte.

Je parle de la petite bourgeoiſie, la claſſe aſſurément la plus nombreuſe, & dont l'attitude & le regard me paroiſſent exprimer un caractere ſouffrant: indice d'une vie contentieuſe & pénible. Le peuple, quand il travaille, me paroît plus gai que lorſqu'il ſe promene.

Rien ne doit plus étonner que de le voir s'amonceler dans un jardin public, & là ne faire autre choſe, pendant une après-dînée entiere, que de parcourir les allées & s'aſſeoir ſur des bancs ou des chaiſes. On voit qu'il ne ſait ſe créer aucun amuſement, & qu'un jour de fête eſt encore pour la petite bourgeoiſie un jour où il ne faut rien dépenſer; car l'avertiſſement preſſant de la capitation, envoyé par le terrible receveur, & qui menace de pourſuivre, ſemble écrit ſur toutes les phyſionomies.

Ce receveur de capitation eſt un rabat-joie perpétuel, un publicain décidé; c'eſt une eſpece de financier dont on vient d'ériger l'emploi fatal en charge, & qui va rechercher des têtes contribuables juſques dans les flancs des veuves. Il vous impoſe arbitrairement; & l'on a beau lui dire, *ma tête vaut peu de choſe*, il vous ſoutient que votre tête eſt excellente pour lui payer tant. Dès que ſon tarif eſt tracé, rien ne l'efface, pas même le malheur imprévu. Le mort paye la capitation,

dès que ſa vie a entamé de quinze jours l'année financiere.

CHAPITRE DLXIII.

De Raoul Spifame.

Je vais parler de lui, quelqu'obſcur qu'il ſoit, parce que je me ſens une certaine analogie avec ſon caractere & ſa tournure d'eſprit. Cet homme du ſeizieme ſiecle s'étoit établi Roi dans ſon cabinet, réformateur de tous les abus qui le choquoient; & là il travailloit à loiſir à une manufacture d'arrêts concernant preſque tous les objets de la légiſlation. Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets? Qui n'a pas dit quelquefois : *Si j'étois Roi!*

Ce qui eſt aſſez plaiſant, c'eſt que *Brillon*, auteur du Dictionnaire des arrêts, l'Abbé *Abel de Sainte-Marthe* & pluſieurs autres écrivains ont pris pour un recueil de véritables ordonnances de Henri II, ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un particulier ſans caractere & ſans autorité : tant il avoit imité parfaitement le ſtyle & le ton de ces édits royaux.

Dans ſa ſouveraineté imaginaire, il forgeoit des arrêts qui étoient auſſi l'ouvrage de la haine ou du reſſentiment; (car il faut bien que l'homme ſe montre.) Il foudroyoit les juges du Châtelet & ceux du Parlement, qui ne lui avoient pas été favorables. Il dépoſſédoit les Avocats ſes confreres, de leur état, en cas de déſobéiſſance à ſes réglements. Il aboliſſoit leur ordre, non ſeulement comme ſuperflu & inutile, mais encore comme dommageable & pernicieux.

Ce nouveau légiſlateur exaltant ſon imagination, s'approche du trône ; il voit le Roi qui le félicite, le comble de louanges & de faveurs, l'adopte même pour ſon fils par *arrogation civile.*

Reconnoiſſant de cette faveur, notre politique ordonne que les ordonnances émanées du Roi ſoient exécutées ſans aucune *remontrance* ni délai. C'eſt vouloir ce que nos Rois n'ont jamais voulu. Mais *Spifame*, en ſe créant Monarque, ſe faiſoit Monarque abſolu. Vous le voyez enſuite inſtituer vingt-quatre Cardinaux, pour aider le Roi à conduire l'Egliſe gallicane, dont il lui donne la *ſur-Intendance.*

Il eſt plaiſant qu'en ſe faiſant Roi dans ſon cabinet, on y ſoit deſpote. Cette obſervation, je penſe, ne doit pas échapper au moraliſte.

Mais il s'en faut bien que tous les arrêts de *Spifame* ſoient auſſi extravagants. En courant après des chimeres, il a quelquefois rencontré le germe de pluſieurs loix & de pluſieurs établiſſements utiles à la ſociété.

Si l'année commence dans toute la France au premier Janvier ; ſi l'on a ſenti les abus de nos juſtices ſeigneuriales ; ſi l'on a entrepris des travaux qui ont contribué à l'embelliſſement & à la commodité de la ville de Paris ; ſi ſon Egliſe Cathédrale a été décorée du titre d'Archevêché ; ſi la bibliotheque du Roi eſt devenue un dépôt public, où ſe trouvent réunies toutes les richeſſes littéraires, &c. c'eſt peut-être à *Spifame* qu'on en a l'obligation : du moins tous ces établiſſements ou réglements ſont-ils annoncés dans ſa *Dicéarchie* bien avant leur exécution.

Parmi une multitude d'arrêts émanés de ce trône idéal, on remarque celui qui ordonne la réſidence aux Evêques, celui qui établit des penſions ſur les

bénéfices pour la ſubvention des guerres & autres néceſſités de l'Etat; celui où le Roi invite ſes ſujets à l'avertir des malverſations. (Voilà le germe d'un édit précieux :) celui qui regle qu'à l'avenir le Pape ſera tenu de prêter foi & hommage pour Avignon.

On voit que les idées de *Spifame* ſe rapprochent de celles des Souverains de l'Europe, qui ſe diſtinguent le plus aujourd'hui par la prévoyante ſageſſe de leurs loix. Il a obſervé le premier que l'Etat, par la ſuppreſſion des fêtes, obtenoit plus de travail; la religion moins de profanation; il a auſſi parlé d'une autre réforme non moins utile, celle des couvents. Eh ! quelle audace pour le temps où il écrivoit!

Il s'eſt montré jaloux de conſerver la pureté dans les mariages, & il condamne aux travaux publics ceux qui ſeront convaincus du crime d'adultere.

Ce légiſlateur ſans couronne & ſans miſſion a donné une loi bien faite pour être méditée, ſurtout dans un temps où l'on eſt occupé dans tous les pays à tirer le meilleur parti du fonds de ſon territoire. Comme il ne voyoit de terres ſtériles que celles qu'on ne veut point cultiver, il ordonne par ſon édit que ces terres incultes ſeront abandonnées aux premiers occupants. Cela me paroît admirable.

Il établit enſuite des chambres agraires, rurales, arpentaires, pour gouverner & régenter la culture & la fécondité des terres négligées. Cet établiſſement, tel que le conçoit celui qui le propoſe, me ſemble d'une toute autre utilité que nos ſociétés d'agriculture. Ainſi nos Ecrivains économiques n'ont point le mérite de l'invention ſur bien des détails agronomiques, qu'ils nous préſentent tous les jours comme une ſcience abſolument neuve.

Ce curieux faiſeur d'édits ne s'étoit pas oublié. Par un de ſes arrêts, il ſe fit créer *dictateur & garde-de-ſceau dictatoire & impérial.* Il l'étoit en imagination, ainſi que d'autres ſe font Miniſtres, Généraux d'armées, Contrôleurs des finances. Mais qui ne veut pas régner quand il ne dort pas? Qui, la tête doucement appuyée ſur l'oreiller, ne croit pas fermement que ſa volonté eſt plus droite, plus lumineuſe que celle de l'adminiſtrateur en charge?

Raoul Spifame, dans ſon travail réformateur, nous préparoit cinq cents arrêts; mais la mort l'arrêta au milieu de ſa régénération des choſes. Nous n'avons que trois cents neuf édits de ſa fabrique, (on ne ſauroit être Roi à moins) & ils ſeront recherchés ſans doute par nos politiques autant qu'on les avoit négligés juſqu'à ce jour.

Le réſultat de ces divers arrêts, c'eſt que tout le poids des impôts devroit être porté par les riches; ils le payent toujours en dernier reſſort: autant vaudroit commencer par eux. C'eſt là qu'il faut trancher dans le vif; car la réduction de ce luxe ne ſera pas un mal pour les riches, pas même un mal de vanité, puiſque la réduction ſera proportionnelle. Mettez donc des impôts ſur les cartes, les parfums, les liqueurs, ſur la poudre à cheveux, ſur les étoffes d'or & de ſoie, ſur les galons, ſur la porcelaine, ſur les laquais, ſur les valets & femmes-de-chambre, ſur les maîtres-d'hôtels, ſur les parcs, ſur les roues de carroſſe, &c.

Quoi, le Royaume a trente-cinq mille lieues quarrées, & vous demandez de l'argent pour l'entrée d'une livre de beurre; & vous ſaiſiſſez ballots, marchandiſes, pour effrayer & tuer le commerce qui entretient la circulation & la vie

du corps politique ; & vous taxez la tête d'un malheureux ſans pain ; & vous créez chaque jour de petites & miſérables loix qui ont toutes la phyſionomie du vol, du dol, de la rapine ; & vous avez des bras qui vous demandent du travail, & que vous laiſſez ſans travail ! Liſez *Spifame* ; il a vu en grand dans un ſiecle où le génie & l'expérience n'avoient pas encore aſſemblé leurs idées.

Monteſquieu l'a preſque copié lorſqu'il a dit : *Chacun ayant un néceſſaire phyſique égal, on ne doit taxer que l'excédent. Taxer le néceſſaire, c'eſt détruire.* Mais on n'a écouté ni Spifame, ni Monteſquieu. *Si tout homme de bien*, comme le dit Platon, *eſt légiſlateur*, quel danger y a-t-il à lui abandonner la théorie de la légiſlation ?

CHAPITRE DLXIV.

Inventaires. Ce qu'on ne voit point.

Le Gouvernement n'empruntant plus qu'à rentes viageres, l'inventaire eſt bientôt fait au décès de la moitié des particuliers. On trouve des parchemins, & ſix mois d'arrérages à toucher. Plus de ces coffres-forts, où nos aïeux inquiets ſur l'avenir dépoſoient, ſelon leur expreſſion, *une poire pour la ſoif.*

Le parchemin qui fait du Roi un légataire univerſel, rompt les nœuds de la parenté, de la reconnoiſſance, de l'amitié, de la généroſité ; il renforce l'intérêt perſonnel, raffine l'égoïſme des particuliers. Qu'importe ! Le pere ſe ſépare de ſon fils, l'oncle de ſon neveu. Tous les liens ſont

diſſous; on ſe ſaigne pour porter ſon argent à dix pour cent; il ne faut plus qu'une maladie épidémique pour tout concentrer dans une ſeule main.

Qui pleure donc aujourd'hui un parent, un pere, un oncle? Le fils d'un porte-faix, d'une blanchiſſeuſe, d'un cordonnier. Dans le monde, on ne pleure plus ſes parents; on viſite la ſucceſſion, on l'a calculée d'avance, on en vient à la preuve, on ſe fâche ou l'on ſe réjouit, ſelon que la mort a trompé ou réaliſé les eſpérances.

C'eſt à la mort que la pauvreté des trois quarts des hommes eſt évidente. Point d'argent pour le convoi; il faut que les parents & amis ſe cotiſent. On ne ſait comment le mort auroit fait pour ſubſiſter encore ſix mois; il paroît auſſi nud en ſortant de ce monde que lorſqu'il y eſt entré.

Voyez les héritiers qui accourent & qui attendent la levée du ſcellé. Quelle ſera la ſucceſſion? Comment ſe fera le partage? La veuve, les enfants, les collatéraux, c'eſt à qui offrira ſes droits à l'héritage.

On veut trouver plus de bien qu'il n'y en a.

Un financier qu'on ſavoit théſauriſer, mourut il y a quelques années, & les héritiers en grand deuil n'eurent rien de plus preſſé que de chercher ſes eſpeces. On n'en trouva point. Le coffre-fort étoit vuide. Grande rumeur. Où eſt ſon or? ſe diſoit-on, où eſt ſon or? On empriſonne les domeſtiques, on ſonde les murailles, on creve les antiques fauteuils, on leve les parquets, on creuſe la terre des caves: point d'or. Les héritiers ſe lamentent; on fait l'inventaire des bijoux, meubles, tapiſſeries; mais le mobilier ne dédommageoit pas de l'abſence des eſpeces monnoyées.

On va en dernier lieu à la bibliotheque pou-

dreuſe, l'endroit le moins fréquenté de l'hôtel. Au ſommet régnoit un long cordon de gros volumes non ouverts; c'étoit la collection des Peres de l'Egliſe, collection faſtidieuſe pour notre ſiecle. L'huiſſier veut en déranger un pour l'offrir au Libraire priſeur, qui demandoit à voir quelle étoit l'édition. Le volume peſant lui échappe des mains, tombe à terre, & voici que trois mille louis d'or jailliſſent du ventre crevé d'un gros Saint Chryſoſtôme. Ses voiſins, Grégoire, Jérôme, Auguſtin, Baſile, rendent également l'or qu'ils receloient. Les héritiers émerveillés ſourirent, pour la premiere fois, aux pages ſacrées des Peres de l'Egliſe. Ils ne reprocherent point à ces ouvrages théologiques leur peſanteur.

Le financier avoit caché ſon or, objet de tant de recherches, entre les larges feuillets collés de ces livres, bien ſûr qu'on ne s'aviſeroit pas dans ſa maiſon d'aller ouvrir ces volumes reſpectés. Il avoit imaginé que ces gros in-folio, ſous un frontiſpice qui éloigne la main, pouvoient devenir de véritables coffres-forts, où ſon or repoſeroit d'une maniere plus ſûre que ſous la clef & les bandes de fer.

Quelquefois, après la mort d'un riche particulier, la main qui appoſe & qui leve les ſcellés, tremble de toucher à certaines armoires ſecretes, parce que l'Officier de juſtice ſait par expérience que la ferrurerie moderne, ſoudoyée par la défiance ou l'avarice, a inventé des reſſorts particuliers & dangereux, qui jouent après le décès d'un homme comme de ſon vivant, & qui couperoient la main d'un Commiſſaire comme celle d'un voleur. Plus le particulier eſt opulent, plus les inveſtigateurs uſent de circonſpection au milieu de leurs avides recherches.

Notre ſiecle préſente un exemple terrible des inventions, dont la ſerrurerie a aidé l'avarice de l'homme opulent.

T****, riche financier, ayant fait conſtruire une porte de fer à un caveau où il entaſſoit ſon or & ſon argent, deſcendoit chaque jour pour y contempler à ſon aiſe la Déeſſe *Mammona*. Le ſerrurier, auteur de cette induſtrieuſe ſerrure, lui avoit dit : Prenez garde à tel reſſort; il eſt formidable : car s'il ſe refermoit ſur vous, vous ſeriez pris immanquablement dans le piege que vous tendez aux autres.

Pluſieurs années s'écoulent, & l'inſatiable financier voyoit chaque jour groſſir ſon tréſor, qu'il viſitoit aſſiduement. Il ſe rouloit avec volupté ſur ces ſacs entaſſés, & prenoit plaiſir à les compter, à les ranger dans ce caveau obſcur, où il rendoit une eſpece de culte à ſon idole. Un jour, dans ſon tranſport, ſavourant les plaiſirs de l'avarice, & plein de ſon dieu infernal, il négligea d'attacher le reſſort fatal.

Le voilà enfermé avec le déſeſpoir & ſon tréſor. Il appelle, il crie; mais ce lieu étoit une eſpece de tombeau ſouterrein inacceſſible aux vivants, & d'où la voix ne pouvoit ſe faire entendre. Il rugit ſur ſon or; il eſt là avec ſes richeſſes & la faim; il meurt dans la rage, au milieu de ſes ſacs amoncelés; il les auroit tous donnés pour un verre d'eau, pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long ſupplice, & le ſouvenir d'une ſeule action charitable, ne vient point conſoler ou adoucir l'horreur de ſa ſituation. Quel dénouement d'une vie financiere ! Et quel monologue nouveau & terrible il reſte à tracer au Poëte dramatique ! Qui le fera pour épouvanter le théſauriſeur ?

Cependant on le cherche de tous côtés; car cha-

cun ignoroit l'aſyle clandeſtin qu'avoit creuſé ſa taciturne avarice. Le ſerrurier apprend cette diſparition; il ſoupçonne l'événement, va trouver ſon épouſe, indique l'endroit myſtérieux: on briſe avec des maſſes de fer la porte du caveau. Quel ſpectacle effrayant! On trouve le malheureux T**** mort de faim; & qui s'étoit mangé les poings, couché ſur des ſacs d'argent.

Pauvres qu'il dédaigna, dont il n'écouta ni les ſoupirs, ni les gémiſſements, je vous connois; vos cœurs émus s'attendriront encore ſur cette image, & vous déplorerez ſa deſtinée!

L'indigence, la pauvreté, la richeſſe, l'opulence ſe trouvent quelquefois dans la même maiſon. L'opulent habite le rez-de-chauſſée, le riche eſt au-deſſus; la pauvreté eſt au quatrieme étage, & l'indigent ſous les tuiles du grenier entr'ouvert. Quand on fait l'inventaire au quatrieme étage, le boulanger voiſin ſe préſente, réclamant le prix de ſept à huit pains de quatre livres. Le crédit, qu'il accorde ne paſſe jamais le quatrieme étage, tandis que le lapidaire marchande au premier les diamants du défunt, & en offre quarante mille écus. Or, dites-moi, ſpéculateurs de tous les gouvernements poſſibles, eſt-ce ici le chef-d'œuvre de la ſociété policée?

Il n'y a rien de ſi rare qu'un teſtament généreux. Les plus riches meurent; & ce qui prouve la dureté exceſſive de leurs cœurs, ils meurent ſans faire de legs à qui que ce ſoit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres. Ils ſont égoïſtes même dans le tombeau. Infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aiſé néanmoins que de prendre une plume, pour diſperſer un peu de ſes biens lorſqu'on n'en pourra plus jouir! Les

fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas quitter la vie ſans laiſſer quelques traces de bienfaiſance.

On n'a point encore vu, que je ſache, un millionnaire à Paris, laiſſer un legs à un homme pauvre & utile, que lui déſignoit la voix publique. Les arts, les ſciences ont beſoin de ſoutien, d'appui, ainſi que ceux qui les cultivent. Le riche, inſenſible dans les bras de la mort comme pendant ſa vie, repouſſe toute idée de donation; il cherche les jouiſſances de la vanité, jamais celles du légitime orgueil de la célébrité; & ce qui ſeroit plus pur encore, ce ſentiment conſolateur qui accompagne la généroſité & en devient la récompenſe.

Rien n'accuſe plus l'humanité que le vuide, la ſéchereſſe, l'inſenſibilité, l'oubli des tendres affections qui caractériſent les teſtaments. Il en faut dix mille pour en citer un digne d'un être qui mérite de juſtes regrets. De grands hommes même n'ont pas ſu faire cet acte, le plus important à tracer, puiſqu'il eſt le dernier ouvrage de notre volonté. Eſt-ce foibleſſe, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous ſurvivre? Comment ne compoſe-t-on pas à loiſir cette œuvre finale où l'ame paroît à nud?

CHAPITRE DLXV.

Homme de Goût.

POINT d'auteur, & ſur-tout d'académicien, qui ne prenne ce titre, & ne s'en pare excluſivement.

Le mot *goût* eſt peut-être le mot de la langue le plus inintelligible, parce que, fait pour concilier

étroitement la nature & l'art, il n'y a pas deux personnes qui voyent également & l'art & la nature. Il faudroit avoir une idée profonde, juste, & de l'image réelle, & de l'imitation parfaite, pour déterminer avec précision le sens de ce mot abstrait.

Le meilleur Ecrivain est toujours celui qui se fait une objection secrete à lui-même sur ce qu'il écrit, qui l'écoute, qui la pese, & qui ne continue à écrire qu'après y avoir répondu d'une maniere satisfaisante. Les Ecrivains ordinaires ne trouvent aucune objection à ce qu'ils écrivent; ils partent & bondissent en criant, *j'ai du goût*, avec une aisance qui décele leur confiance présomptueuse.

Les peuples policés appellent *goût* ce qu'ils imaginent être la perfection de leurs arts, & les individus ce qui forme la limite réelle de leurs talents. L'orgueil de toutes les nations, a donc créé à son avantage ce mot, qu'elles appliquent ensuite à tous les objets, afin de proscrire plus sûrement ce qui n'entre pas dans leurs usages, ou ce qui choque leurs habitudes. Les artistes dans leur petit domaine ont imité les nations, parce que chacun veut établir tranquillement sa supériorité sur ses rivaux & fermer la barriere, afin que personne ne vienne le chagriner en lui contestant le triomphe.

Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait un goût relatif. La Transfiguration de Raphaël, le Milon de Puget, le *Stabat* de Pergolese, le second livre de l'Enéïde, doivent également plaire aux peuples qui se rapprochent par le même degré de perfectibilité.

Mais est-il constant qu'on ne puisse peindre un tableau fort opposé pour la maniere, le ton & la couleur, à la Transfiguration de Raphaël, & qui seroit néanmoins aussi beau & peut-être plus parfait encore? Ne peut-on faire une statue plus expres-

ſive que celle de Puget, compoſer un chant plus pénétrant que le *Stabat*, écrire un morceau de poéſie plus fier, plus animé que l'embraſement de Troye ? Que deviendroient alors ces prétendus prototypes de perfection ? La nature s'eſt-elle empriſonnée toute entiere dans les premieres formes qui ont été tracées ? A-t-elle ſoumis toutes ſes couleurs au pinceau de Raphaël, toute ſon énergie au ciſeau de Puget, toute la profonde ſenſibilité du cœur humain aux notes de Pergoleſe, toutes les images qui décorent ſa face riante & majeſtueuſe aux dactyles & aux ſpondées de Virgile ? Ils ont réuſſi : d'accord. Eſt-ce une raiſon pour dire : voilà le ſeul & unique point de vue. Quiconque ne prendra pas cette maniere, ne pourra jamais ſaiſir la magie des beaux-arts. Et quoi ! ces artiſtes n'ont peint qu'une attitude, qu'un moment, n'ont touché qu'une fibre du cœur humain, ſont morts en appercevant bien au-delà de ce qu'ils ont fait ; & l'on oſera dire en leur nom : voici les formes conſtantes & éternelles qui conſtituent la beauté par exellence ! La nature peut maintenant périr, ce qui reſte d'elle eſt groſſier & bizarre, & ne mérite pas les fraix du tableau. Le tableau eſt tout aujourd'hui, & le modele eſt peu de choſe.

Ainſi l'habitude eſt chez les hommes la regle la plus durable qui décide de leurs opinions ſur le caractere du beau & du vrai ; & les prédicateurs du goût nous ramenent inceſſamment à ſuivre ce qui s'eſt fait plutôt qu'à réfléchir ſur ce qu'il faudroit faire. Le cercle de nos plaiſirs eſt rétréci par les arrêts excluſifs qui flattent la pareſſe & l'inſuffiſance de ceux qui les rendent ; & au bout d'un certain temps, il n'eſt plus permis de s'élever contre des préjugés invétérés, que la vénération de pluſieurs ſiecles a rendu reſpectables. Heureux le

peuple

peuple neuf, qui modifie à ſon gré ſes idées, ſes ſentiments & ſes plaiſirs ! Aimable & libre éleve de la nature, loin des modes & des caprices des ſociétés, il ne connoît point ces pratiques fauſſes, arbitraires & minutieuſes, qui obſcurciſſent la ſource des voluptés de l'ame. Il eſt tout entier à l'objet qu'il contemple & dont il reproduit naïvement l'image. Il ſe livre à l'effet & ne raiſonne point ſa cauſe. Son cœur n'attend pas l'examen pour treſſaillir de joie, la regle pour pleurer d'attendriſſement, le goût pour admirer. Il ſe paſſionne vivement dans ſon heureuſe ignorance, & il jouit de même : tel un corps ſonore frémit au ſon qui lui eſt propre.

A Paris, il eſt vrai, les diſputes ſur le goût ne vont pas ſi loin ; elles n'embraſſent pas les coutumes, les habitudes, la légiſlation des peuples, leur fierté plus ou moins grande, le degré d'énergie de leurs paſſions, leur ſol, leur climat. Ces diſputes ſe réduiſent à dire que Racine a du goût, puiſqu'il fait de beaux vers, & que Shakeſpear eſt un barbare, qui n'a point fait de piece à la françoiſe ; que celui qui écrit le mieux, eſt l'écrivain par excellence ; & l'on ne s'entend pas plus ſur le ſtyle que ſur tout le reſte. On regarde en pitié tout ce qui n'a pas le ſuffrage de la bonne compagnie : & l'on décide que l'on n'a des yeux, des oreilles, un cœur, que dans la Capitale ; que tout ce qui ſe fait ailleurs eſt de très-mauvais goût. Après avoir ainſi anathématiſé les jouiſſances des autres nations, on les plaint, & l'on demande ſi elles ont dans leur langue *Andromaque* & *Vert-vert*.

CHAPITRE DLXVI.

Ventes par arrêts de la Cour. Encan.

La plupart de ces ventes ſont ſimulées. Un marchand voudra vuider ſon magaſin d'un ſeul coup; ſon confrere établira contre lui une procédure qui aboutira à la ſaiſie, & les effets ſeront vendus avec toutes les formalités requiſes.

Ce n'eſt qu'un jeu. Le marchand, maître de retirer ſous main, ne laiſſera adjuger les effets que lorſque les acheteurs ſeront tombés dans le panneau. Il y aura une ligue dans l'aſſemblée; on s'écriera de tous côtés, *c'eſt pour rien!* Et le public croyant avoir grand marché, parce que c'eſt une vente autoriſée, ſera dupé dans tous ſes achats. Il aura acquis tout ce qu'il y a de défectueux dans le magaſin du marchand.

Ces ventes portent un grand préjudice au commerce, répandent une grande quantité de mauvais effets, & privent les bons de leur valeur réelle.

Ces ventes trop multipliées jettent dans le peuple un eſprit brocanteur, qui le détermine à la ruſe, & à une artificieuſe cupidité.

Il y a enſuite dans ces ventes une confédération ſecrete, dont on doit perpétuellement ſe défier: elle s'appelle *la grafinade*. C'eſt une compagnie de marchands qui n'enchériſſent point les uns ſur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui ſont préſents à l'achat y ont part; mais quand ils voyent un particulier qui a envie d'un objet, ils en hauſſent le prix, & ſupportent la perte qui, conſidérable pour une ſeule perſonne, devient légere dès quelle ſe répartit ſur tous les membres de la ligue.

Ces marchands égrefins ſe rendent donc maîtres des prix, parce qu'ils font en ſorte qu'aucun acheteur n'aille au-deſſus de celui qu'un membre de la *grafinade* aura offert.

Quand un objet a été pouſſé aſſez haut, pour écarter du bénéfice tous ceux qui ne ſont pas de la clique, alors dans une aſſemblée particuliere, ils adjugent l'effet entr'eux.

Il y a de ces ligues pour le bijou, le diamant, l'horlogerie : elles empêchent le public de profiter du bon marché ; elles agiſſent ſous l'œil des Magiſtrats inſtruits de ces ſubterfuges, & qui ne peuvent rompre les complots de cette phalange armée & invincible ; car tout ſe paſſe au nom de la loi, & ce n'eſt que derriere le rideau que cette bande, en partageant le bénéfice, ſe vantera d'avoir mis en défaut la défiance du public & la vigilance de la magiſtrature.

Voilà pourquoi tel homme inexpérimenté s'étonne de trouver tel objet ſi cher dans les ventes. La *grafinade* veut qu'il n'y remette plus le pied, afin que les marchandiſes tombent au bas prix auquel elle prétend les acquérir.

Cette conſpiration, contre la bourſe des gens, chaſſe de la ſalle des ventes un nombre infini d'acheteurs, qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *grafinade*, que par la *grafinade* entiere, qui, ſelon l'expreſſion populaire, a les reins forts, & joûte de maniere à écarter les plus intrépides.

Les crieuſes de vieux chapeaux, les revendeuſes imitent parfaitement ſur ce point les lapidaires, les orfevres & les marchands de tableaux.

Nos Seigneurs, ſous le nom de *curieux*, ſont des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, & ſeulement pour avoir de

bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes, antiques, &c. Ils ſont des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins. On les croiroit paſſionnés pour les beaux-arts; ils aiment l'argent.

Ces vaſes, ces bronzes, ces chef-d'œuvres auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiennent à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas au médaillier. Malgré tout l'étalage du propriétaire, on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés uſurpent ainſi les profits des claſſes commerçantes; ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artiſtes, tandis qu'ils en ſont les tyrans.

Au reſte, c'eſt aux ventes que le prix réel des tableaux ſe manifeſte, & qu'ils n'en impoſent plus, comme dans le ſallon de l'orgueilleux poſſeſſeur. Là finit le rôle avantageux de l'homme uſurpateur & médiocre: là les prétendus connoiſſeurs voyent leur prononcé chimérique réduit à zéro: là, la ſuperbe école françoiſe apprend à rabattre de ſa faſtueuſe préſomption. Un peintre a beau s'appeller premier Peintre du Roi, on donne pour dix écus (c'eſt-à-dire pour la toile) une de ſes compoſitions de quatre pieds de hauteur. L'Huiſſier-priſeur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une antichambre enfumée, ou une ſalle à manger.

Philippe, Duc d'Orléans, Régent du Royaume, s'amuſoit à peindre; mais la main de Son Alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne ſurpaſſoit pas en peinture celle du plus miſérable barbouilleur. Qu'eſt-il arrivé? Son principal tableau, (quoique décoré de ſon nom) ſucceſſivement chaſſé de tous les cabinets, ſe trouve actuellement expoſé dans

un paſſage public des Tuileries, ſollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un aſyle. On le regarde, on lit le nom auguſte, on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres. Ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

CHAPITRE DLXVII.

Bois à brûler.

O COMBIEN ces innombrables cheminées exigent & conſomment de bois ! On le brûle à Paris comme on y diſſipe la vie, ſans y faire trop d'attention.

La cuiſine, l'anti-chambre, le ſallon, vingt chambres particulieres dans la même maiſon dévorent le bois. On oublie tout ce qu'il en coûte pour le faire venir. Qu'importe à un homme qui a cent mille livres de rentes, de brûler deux cents voies de bois inutilement ? Sait-il qu'être prodigue de ce côté, c'eſt tout comme s'il achetoit & anéantiſſoit l'air qu'on reſpire ? Il faut alors qu'un grand nombre de petits ménages ſe contentent de deux voies de bois ; le riche a brûlé leur portion néceſſaire.

Le bois a manqué tout-à-coup à Paris le premier Mars 1783. On n'en avoit plus pour de l'argent. Il fallut mettre un Commiſſaire dans les chantiers, pour empêcher les marchands de faire la loi. Les charretiers eux-mêmes exigeoient ſix livres pour la voiture, qu'on ne leur payoit que vingt ſols la veille.

Pourquoi les chantiers ſe ſont-ils trouvés dégarnis ? L'un dit : C'eſt parce que le Prévôt des

Marchands a voulu faire payer d'avance aux marchands de bois le *droit d'entrée*, qu'ils ne payoient qu'au bout de l'année; ils ſe ſont entendus pour ne faire venir que très-peu de bois, ſûrs que la diſette rendroit plus traitables ceux qui reçoivent l'impôt. D'autres diſent: Les groſſes eaux ont empêché la proviſion d'arriver. Pendant ce temps-là, la marmite qui doit bouillir pour l'accouchée & pour le vieillard malade, n'a plus été échauffée; & les Pariſiens qui eſtiment que le pain, le vin & le bois deſcendent dans la capitale à-peu-près comme les rayons du ſoleil, ont été fort étonnés de ne plus voir ces hautes piles de bûches, géométriquement rangées, tandis que l'aſtre du jour n'avoit pas manqué de les éclairer. On a ſongé en ce moment à le moins prodiguer; & les cuiſiniers qui brûloient les groſſes bûches comme des alumettes, ont reçu ordre pour la premiere fois de le ménager.

Quand on voit arriver ces longues maſſes de bois appellées *trains*, qui ont juſqu'à deux cents cinquante pieds de longueur, que conduiſent ſeulement quatre hommes, & qu'on admire avec effroi leur intrépidité à l'approche des ponts, dont ils enfilent les arches, on ne ſonge point aſſez à l'inventeur ingénieux & hardi du bois flotté, à ce *Jean Rouvet*, qui imagina en 1549 le projet d'abandonner des bois coupés au courant des eaux. On le traita d'inſenſé avant le ſuccès, puis on le tracaſſa lorſqu'il eut réuſſi.

Ainſi le bois qui fait la ſoupe pariſienne vient de quarante lieues ſans voitures ni bateaux. Jetté dans des ruiſſeaux, il deſcend ainſi juſqu'aux rivieres; & la main induſtrieuſe compte alors ces maſſes longues & flottantes, dont toutes les pieces ſont parfaitement liées enſemble.

Il faut un nouveau travail pour déchirer ces *trains*. Des hommes, Tritons bourbeux, vivant dans l'eau juſqu'à mi-corps, & tous dégouttants d'une eau ſale, portent piece à piece ſur leur dos tout ce bois humide qui doit être brûlé l'hyver ſuivant.

Ce que le chauffage de la capitale coûte de peines, de ſoins & d'induſtrie, ne ſauroit être compris que par ceux qui ont ſuivi ces travaux; & perſonne ne réfléchit ſur les détails immenſes qui préparent cette conſommation prodigieuſe.

Cette diſette imprévue fera ſonger ſans doute aux moyens de trouver un chauffage moins expoſé aux revers. Le charbon de terre, malgré la perfection qu'on lui a donnée depuis peu, n'eſt encore adopté que par les ouvriers de forge.

Au reſte, il n'eſt rien de tel qu'un accident dans une partie de l'adminiſtration, pour lui rendre aujourd'hui ſa vigilance & ſon reſſort.

Sully, dans ſes *Economies royales*, a prédit que toutes les denrées néceſſaires à la vie hauſſeroient conſtamment de prix, & que la rareté progreſſive du bois à brûler en ſeroit la cauſe.

CHAPITRE DLXVIII.

Rue Plâtriere.

JEAN-JACQUES Rouſſeau a parlé aſſez ſouvent dans ſes écrits des beaux payſages du lac de Geneve, des forêts, des lacs, des boſquets, des rochers, des montagnes dont l'aſpect parloit puiſſamment à ſon ame. Son imagination ne repoſoit que ſur les prés, les eaux, les bois & leur ſolitude animée. Cependant il eſt venu preſque ſexagénaire

ſe loger à Paris, rue *Plâtriere*; c'eſt-à-dire, dans la rue la plus bruyante, la plus incommode, la plus paſſagere & la plus infeſtée de mauvais lieux.

Qui l'eût dit que J. J. Rouſſeau auroit paſſé les dix dernieres années de ſa vie dans les fanges & le tumulte de la capitale, tandis que l'auteur de la *Pucelle* a vécu trente années ſans y mettre le pied?

Quoi, celui qui avoit entendu le cri des aigles planants ſur les forêts de ſapin, le rugiſſement des torrents bleuâtres, lime ſourde & éternelle qui fend les rocs, creuſe les vallons, nourrit les lacs & les fleuves, eſt venu habiter un plancher étroit, reſſerré, où parvenoient ſans ceſſe à ſon oreille les jurements des forts de la halle, & les glapiſſements des crieuſes de vieux chapeaux! Et Voltaire qui travailloit inceſſamment pour les petits ſoupés de Paris, demeuroit au pied du mont Jura. Son œil embraſſoit l'horiſon du lac & des montagnes, & c'étoit là qu'il s'occupoit à peindre des ridicules fugitifs & lointains, à careſſer des louangeurs, à piquer quelques inſectes littéraires qu'il appercevoit encore. Les petiteſſes de l'amour-propre le tourmentoient ſans qu'il ſût les dompter; tandis que J. J. Rouſſeau, au milieu d'une ville tumultueuſe & féconde en ſcenes variées qui appelloient ſes pinceaux, avoit poſé cette plume immortelle, univerſellement admirée.

Je l'ai viſité, rue *Plâtriere;* & de quelle douleur profonde ne fus-je pas pénétré, lorſque, me trouvant en face de l'auteur d'*Emile*, je vis que ce fameux Ecrivain étoit malade du cerveau! Je ſoupirai lorſque je l'entendis me parler de ſes chimériques ennemis, de la conſpiration univerſelle formée contre ſa perſonne; & je me diſois tout bas, les larmes de compaſſion me roulant dans les yeux:

Quoi, cet homme que j'ai tant admiré eſt un maniaque ! Je ne ſavois pas alors qu'il confirmeroit ce premier & triſte apperçu par des œuvres poſthumes, indiſcrétement publiées, & qui nuiront infailliblement à ſes autres écrits.

Oui, J. J. Rouſſeau, mû par une imagination trop ardente & plein d'un orgueil inconnu à lui-même, s'imaginoit voir autour de lui une ligue d'ingénieux ennemis qui avoient déterminé les décrotteurs à lui refuſer leurs ſervices, les mendiants à rejetter ſon aumône, & les ſoldats invalides à ne pas le ſaluer. Il croyoit fermement qu'on ſuivoit tous ſes pas, qu'on épioit tous ſes diſcours, & qu'une foule d'émiſſaires, ſentinelles aſſidues, étoient répandus dans toute l'Europe, pour le dénigrer, tantôt dans l'eſprit du Roi de Pruſſe, tantôt dans l'eſprit de la fruitiere ſa voiſine, qui ne ſe relâchoit du prix ordinaire de la ſalade & des poires que pour l'humilier. Tel je l'ai vu, & je dois cet hommage à la vérité; car ſon caractere eſt devenu un problême; il ne l'eſt pas pour moi. J. J. Rouſſeau, dans ſa vie privée, étoit attaqué d'une manie folle, & d'autant plus incurable, que ſon extérieur demeuroit toujours calme & tranquille.

O bon ſens ! bon ſens ! n'es-tu pas mille fois préférable à ce génie qui tourmente ſon poſſeſſeur, & lui dérobe la vue des choſes ordinaires pour le jetter dans un monde particulier & bizarre?

Lorſqu'après la mort de l'auteur d'*Emile*, les comédiens François, comme pour ſe venger de ſon ombre, reproduiſirent la mauvaiſe & méchante comédie des *Philoſophes*, & que l'on vit une alluſion injurieuſe au caractere moral de cet écrivain dans un vil perſonnage que le poëte faiſoit marcher à *quatre pattes*, un cri d'indignation géné-

rale s'éleva, & proſcrivit cette ſcene plate & ſcandaleuſe. Rien n'a mieux prouvé combien la mémoire du Philoſophe étoit en honneur, que cette juſtice éclatante du parterre qui redreſſa le poëte.

CHAPITRE DLXIX.

Bancs.

Les bancs en pierre qui bordent les boulevards ſont inſalubres; la pierre eſt froide, & les femmes & les jeunes filles ne peuvent guere s'y aſſeoir impunément. Il en réſulte des accidents qui influent ſur leur ſanté. Pourquoi tous ces bancs ne ſont-ils pas de bois? Ce ne ſeroit pas une grande dépenſe que de les entretenir & de les renouveller.

Aux promenades publiques, on voit l'empreinte de la léſinerie dans la rareté des bancs; ceux qui reſtent ſont mal taillés ou vermoulus : on les épargne pour favoriſer le bail d'une loueuſe de chaiſes.

Qu'arrive-t-il? Un ouvrier convaleſcent, une femme nouvellement accouchée s'aſſeyeront ſur l'herbe humide; ils voudront épargner la piece de deux ſols, & cette économie leur ſera dangereuſe.

Un intérêt vil & ſordide devroit-il contrebalancer la commodité publique? Les loueuſes de chaiſes aident en conſéquence du bail à la deſtruction des bancs; & bientôt on n'en trouvera plus un ſeul dans les promenades qui ſoit bon & ſolide.

Ainſi ces petits privileges qui enrichiſſent quelques obſcurs particuliers, donnent à la choſe publique je ne ſais quelle phyſionomie avare & meſ-

quine. Jusques dans les Eglises, il n'y a plus de bancs pour le peuple; celui qui veut s'asseoir pour écouter le sermon doit encore payer. Ces petites remarques paroîtront superflues; elles disent beaucoup pour prouver que la cupidité particuliere contredit à chaque pas l'intérêt général.

CHAPITRE DLXX.

Dix-huit ans.

A DIX-HUIT ans, un Parisien a fait ses études. Il croit tout savoir; il ne sait rien : mais il n'est plus censé devoir rien apprendre, étant hors de la férule des régents. Nous lisons que Cicéron, Césat, à l'âge de vingt-cinq ans, portoient encore le nom de disciples. Ils se préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. Césat & Cicéron avoient de l'esprit; mais ils ne pensoient pas qu'il dût remplacer des connoissances, ou qu'on pût se reposer sur des subalternes pour les fonctions du ministere public; se réserver le brillant du projet, & en dédaigner les détails utiles.

Ces anciens vouloient connoître par eux-mêmes les hommes, examiner les poids, les ressorts, les mouvements de la machine politique. L'esprit ne devine pas tout cela; il faut voir, calculer, peser, & c'est ce qu'ils faisoient sans rougir.

De nos jours, à vingt ans, le fils d'un Président commence à caqueter sur des matieres importantes; les enfants des hommes en place passent d'une timidité excessive à une arrogance remarquable. On songe à faire de ces jeunes gens des Orateurs, des Colonels, des Juges, de futurs

Evêques ; l'Inſpirateur, le Secretaire eſt déja choiſi : c'en eſt aſſez pour le ſuccès. Si l'on oſoit, on les déclareroit adjoints au miniſtere ; on n'uſe néanmoins de cette licence, qui date de notre ſiecle, que pour quelques bureaux déja tout montés.

L'homme qui oſe parler à vingt ans ſera au-deſſous du médiocre à trente ; c'eſt ce que j'ai été à portée de vérifier ſur nombre de ſujets. Mais les faveurs des femmes, quelques mots ſaiſis à la volée, un peu d'imagination, donnent à la jeuneſſe actuelle une confiance & une témérité qui n'appartenoient pas à la génération précédente. Les jeunes gens ont réellement trop de cet eſprit fondé ſur les phraſes qui circulent ; il faut que leur ame d'emprunt ſe diſſipe bientôt en frivoles bluettes ; ce babil eſt l'infaillible marque d'un eſprit ſans conſiſtance ; ils parlent beaucoup, ils tranchent ; & choſe ſinguliere, ils ſont tous d'un ſérieux qu'on pourroit appeller triſte.

CHAPITRE DLXXI.

Le Temple.

Les Religieux Templiers, le plus ancien de tous les Ordres militaires, ont été détruits par le Pape Clément V & le barbare Philippe-le-Bel. Leur ancienne demeure eſt devenue un lieu privilégié, qui ſert d'aſyle aux débiteurs qui ne payent point.

C'eſt à qui n'acquittera pas ſes dettes. L'un demande du temps, l'autre obtient un arrêt de ſurſéance ; celui-ci un ſauf-conduit. Il eſt des hommes habiles, qui, connoiſſant le dédale des for-

mes, font naître des incidents, déclinent des juriſdictions, croiſent des oppoſitions. Ceux qui ne connoiſſent pas cette reſſource, ſe refugient dans l'enclos du Temple.

Là, l'exploit de l'huiſſier devient nul; l'arrêt qui ordonne la priſe de corps expire ſur le ſeuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ſes créanciers ſur ce même ſeuil, les ſaluer, leur prendre la main. S'il faiſoit un pas de plus, il ſeroit pris: on fait tout pour l'attirer au-dehors; mais il n'a garde de tomber dans le piege.

Il paye cher une petite chambre étroite, toujours préférable à la priſon. Du fond de cette retraite, il arrange ſes affaires; il traite, il négocie. Si les créanciers ſont intraitables, il reſte dans l'aſyle que lui ont ménagé les Religieux Templiers, qui ne s'en doutoient guere.

Il n'y a point d'inconvénient à laiſſer ſubſiſter ce lieu privilégié, parce que les créanciers s'arrangent toujours beaucoup mieux avec le débiteur préſent qu'avec le débiteur abſent.

La viſite des Jurés des communautés n'a plus lieu dans le temple; toutes les profeſſions y ſont libres; en voici un exemple récent.

Un épicier ruiné ayant trouvé la recette d'une tiſane purgative & confortative, la débite aujourd'hui dans le Temple avec un prodigieux ſuccès. Elle fait beaucoup de bien; & le peuple, las du charlataniſme des médecins, des drogues empoiſonnées des apothicaires, a trouvé dans cette tiſane un remede vraiment ſalutaire: du moins l'expérience confirme chaque jour ſa bonté & ſon utilité générale.

Le débit de cette tiſane monte juſqu'à douze cents pintes par jour; & comme l'efficace d'un remede n'eſt conſtatée que par l'expérience, tous

les raiſonnements contre l'empiriſme deviennent fautifs, quand l'empiriſme guérit encore mieux que la médecine qui raiſonne. Il ſe pourroit faire qu'il n'y eût au fond qu'une ſeule & même maladie, & qu'un ſeul remede conſéquemment pût détruire le germe des maladies chroniques. La colere des *guériſſeurs* de profeſſion contre l'épicier chez qui tout Paris accourt, eſt une des choſes qui m'ont le plus réjoui.

Il eſt bon qu'il y ait dans une grande ville un aſyle ouvert aux victimes de cette foule de circonſtances qui agitent ſi diverſement la vie humaine; il eſt bon que les petites tyrannies des corps que immolent tout à leurs intérêts particuliers diſparoiſſent, pour laiſſer à l'homme ou à l'art la liberté trop ſouvent ailleurs gênée & fatiguée.

Ainſi le terrein du Temple devient précieux. On parloit d'y établir un ſecond théâtre; il ſerviroit à donner à l'art dramatique une plus grande étendue, & à détruire ce privilege incroyable qui a tué Melpomene & Thalie aux pieds de Meſſieurs les Gentilshommes ordinaires de la Chambre.

Monſeigneur le Duc d'Angoulême, fils de Monſeigneur le Comte d'Artois, frere du Roi, eſt Grand-Prieur du Temple.

On enterre dans l'Egliſe du Temple tous les Commandeurs & les Chevaliers de l'Ordre de Malthe qui meurent à Paris.

Ainſi les Chevaliers de St. Jean de Jéruſalem habitent la maiſon qu'occupoient les Templiers, dont la deſtruction forme dans notre hiſtoire une époque qui exerce & qui trompe notre vive curioſité.

CHAPITRE DLXXII.

Habillements.

QUAND je vois les bedauds, je me dis : Ainſi tout le monde étoit habillé ſous le regne de Charles VI. Les Capucins me rappellent la ſoutane qui deſcendoit juſqu'aux pieds avec une eſpece de capuchon, & une queue pendante par-derriere. Nos coureurs me repréſentent l'habillement ſous François Ier., un pourpoint étroit, & ſi étroit qu'il effarouchoit la pudeur. On ne montroit alors qu'une oreille ornée d'une perle ou d'un diamant, & l'on tenoit l'autre ſoigneuſement cachée ſous la toque.

Quand je ſonge qu'un Chevalier François étoit jadis un peu plus ridiculement habillé qu'un Capucin, & que ce Chevalier plaiſoit beaucoup à l'Empereur Fréderic II, je ne puis m'empêcher de rire par anticipation de nos élégants Marquis ; car il faudra bien qu'ils deviennent bizarres un jour, & toutes les graces qu'ils croyent placer dans leur habillement & leur coëffure ſeront baffouées avec un peu de temps.

Pourquoi ne rions-nous pas de l'habillement oriental qui ne change point, & pourquoi nos tailleurs ſont-ils toujours à couper & à recouper différemment les étoffes? C'eſt que l'habillement oriental eſt fait pour la taille humaine.

C'eſt un grand plaiſir pour un bourgeois que de pouvoir s'habiller comme un Seigneur. Quand le commis s'eſt vêtu comme l'homme à équipage, ſon cœur eſt dans la joie. Quand le marchand a l'épée au côté, il ſe croit de niveau avec l'Officier. *Tout*

eſt confondu, dira quelqu'un à l'œil peu exercé : *on ne connoît plus perſonne.* Eh non, laiſſez-les faire ; on diſtingue tous les états, quelqu'extérieur qu'ils prennent ; *l'air qu'on veut ſe donner gâte celui qu'on a.* Ceux qui ont recours aux tailleurs devroient bien méditer cette maxime ; ce qui n'eſt plus nous ſaiſit d'abord l'œil ou l'oreille. Un faquin ſous le plus riche habit ſe trahit toujours, & quelque choſe en lui vous dira, *c'eſt un faquin.*

CHAPITRE DLXXIII.

Luxe, bourreau des riches.

On juge des objets, non ſur leur bonté réelle, mais ſur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés ſimples : on veut ſans ceſſe retoucher l'ouvrage de la nature ; de frivoles ornements l'alterent & la rendent méconnoiſſable. De-là le caprice qui varie inceſſamment les formes. Les goûts ne ſont pas ſatisfaits, mais amortis ; & au-lieu d'une variété piquante, des bizarreries ſomptueuſes n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change, les modes, les parures, les uſages, l'idiôme, ſans raiſon & à tout moment. Les hommes opulents ſont bientôt réduits au malheur de ne plus rien ſentir. Leurs ameublements ſont une décoration changeante, leurs habillements une ſervitude journaliere, leurs repas une parade ; & le luxe les tourmente, je crois, comme le beſoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout ſacrifier.

J'étois aſſis ces jours derniers à la table d'un homme opulent. Il ſoupiroit. Qu'avez-vous ? lui dis-je ? Vous n'êtes point malade ; vous n'avez à craindre

craindre ni le préſent, ni l'avenir ; votre femme, vos enfants ſont en bonne ſanté ; aucun malheur ne les menace. Il ne dit mot. Il me préſenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris ; un ver en rongeoit le cœur. Et moi auſſi, me dit-il, un ver me ronge ; mais ce ver eſt inviſible. Je ne pus en ſavoir d'avantage.

Ce qui tourmente les riches à Paris, c'eſt peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenſes : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes ſi horriblement coûteuſes, qu'il n'y a point de fortune, pour ainſi dire ; qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais ſiecle n'a été plus prodigue que le nôtre. On conſomme ſes revenus entiers, on dévore ſes capitaux, on étale une ſurabondance ſcandaleuſe, on veut effacer ſon voiſin ; & pour ſe ſoutenir dans un état forcé, l'on a recours à des reſſources qui devroient rendre les richeſſes odieuſes.

Quoi ! ne ſauroit-on manger & faire bonne chere ſans avoir un ſervice coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pouſſiere ? Faut-il que la vaiſſelle ſoit de l'orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans ſon argenterie ? Faut-il un maître-d'hôtel tout galonné, pour tenir une ſerviette derriere votre fauteuil, & qui vous ruine pour bâtir des deſſerts auxquels on ne touche preſque pas ? Faut-il pluſieurs laquais pour être plus mal ſervi que s'ils étoient réduits à un petit nombre ? Faut-il trente chevaux pour aller ſouper en ville deux fois la ſemaine ?

Quelle eſt cette extravagance de l'imagination ? Elle n'eſt que puérile, & c'eſt cependant pour ces miſeres-là que ſe commettent toutes les baſſeſſes qui aviliſſent l'homme, & la multitude des

petits crimes qui ne laiſſent pas les riches en paix avec eux-mêmes.

Sors de la tombe, ſors, réveille-toi, Boileau ;
Rembrunis tes couleurs, affermis ton pinceau.
Mais laiſſe en paix Cotin, miſérable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaiſes mœurs que ſont les mauvais vers ?
Laiſſe là nos écrits, & combats nos travers.
Viens ; je veux à tes traits les livrer tous enſemble :
Le luxe dans lui ſeul ce monſtre les raſſemble.
Quoi ! ſur nos mœurs encor des ſermons importuns,
Des déclamations, de triſtes lieux communs ?
Des lieux communs ! Non, non. Si je diſois : Dorante
Fait briller à ſon doigt deux mille écus de rente ;
Ce commis échappé de l'ombre des bureaux,
Fait courir deux valets devant ſes ſix chevaux ;
De l'épais Dorilas, que Paris vit ſi mince,
Le ſallon coûte autant que le palais d'un Prince ;
Ce traitant dans un jour conſume plus dix fois
Qu'il ne faut pour nourrir ſon village ſix mois :
Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.
Mais ſi je dis : Cet homme attendu ſur la roue,
Pour ſon faſte orgueilleux, courbe tout devant lui ;
Ce qui perdit Fouquet, l'abſoudroit aujourd'hui ;
Ce vieux Prélat ſe plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,
Qu'un million par an n'eſt pas trop pour bien vivre ;
Cette beauté vénale, émule de Deſchamps,
Des débris de vingt Ducs ſcandaliſe Longchamps ;
De ſa vile moitié ce traſiquant infâme
Etale impudemment l'or que paya ſa femme :
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux ?
Non ; grace à vos excès, mes vers ſeront nouveaux.
Mais n'outrons rien : je hais ceux dont le zele extrême
Donne tort au bon droit & rend faux le vrai même.
Equitables cenſeurs, fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
Sur un petit Etat jugeant un grand Royaume,
Je ne viens point loger nos Princes ſous le chaume,
Ravaler nos Craſſus aux Romains du vieux temps,
Des pois de Curius régaler nos traitants ;
A nos jeunes Marquis, ſi foux de leur parure,

Du vieux Cincinatus faire endoſſer la bure ;
A nos galants Seigneurs citer le dur Caton.
Non, je ſerois gothique ; & le morne Barton,
Fier du ſuperbe hôtel qu'il veut que l'on admire,
A de pareils diſcours ſe pâmeroit de rire.
Il eſt un luxe utile & décent, j'en conviens ;
Permis aux grands Etats, aux grands noms, aux grands biens ;
Qui juſqu'au dernier rang refoulant la richeſſe,
Fait redeſcendre l'or qui remonte ſans ceſſe.
Il eſt un autre luxe, au vice conſacré,
De l'active induſtrie enfant dénaturé.
L'orgueil ſeul éleva ce coloſſe fragile ;
Son ſimulacre eſt d'or, & ſes pieds ſont d'argille.
La vanité le ſert, l'orgueil à ſes genoux
Immole ſans pitié, fils, femme, pere, époux.
Squélette décharné, ſon étique figure
Affecte un embonpoint qui n'eſt que bouffiſſure.
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
Et ſon trône s'éleve au milieu des tombeaux.
Mais j'entends murmurer de graves politiques,
Gens d'Etat, financiers, auteurs économiques.
De leurs diſcours ſubtils j'aime la profondeur ;
Mais enfin avant tout il s'agit du bonheur.
Voyons : d'un luxe adroit les ſavants artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui ſe fie à ſes preſtiges vains !
De nos biens, de nos maux, les reſſorts ſouverains,
Quels ſont-ils ? La nature, & ſur-tout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude :
Sous l'humble toît du ſage, heureux ſans tant de ſoins,
Le vrai plaiſir ſe rit de tes pompeux beſoins.
Dis-moi : quand l'air plus pur & la roſe nouvelle
Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,
Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
Mille vaſes brillants ne contiennent les fleurs,
Si l'oiſeau n'eſt captif dans de vaſtes treillages,
Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,
En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiſeaux ?
L'art ſe tourmente en vain ; la fraiſe que le verre
Par de fauſſes chaleurs couvre au fond d'une ſerre,

A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois vérds,
Pour flatter ton palais, insultent aux hyvers ?
Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche,
D'un jus plus savoureux parfume-t-il la bouche ?
Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature & de gâter ses biens.
L'art te donne à grands fraix d'imparfaites prémices ;
Des fruits dans leurs saisons je goûte les délices.
Ces dons prématurés sont moins piquants pour toi
Que ceux que la nature assaisonne pour moi.
Va, rassemble ces fruits que méconnoît Pomone ;
Joins l'hyver à l'été, le printemps à l'automne ;
Transporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité ;
Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change ;
De tous ces attentats la nature se venge,
Et ne laisse en fuyant que des sens émoussés,
Un cerveau vaporeux & des nerfs agacés.
Puis, vante-nous le luxe & ses recherches vaines !
Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines ?
Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
A-t-il du fier Chrisés chassé les maux secrets ?
D'importuns tintements frappent-ils moins l'oreille
Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
Demande au vieux Narcis si sa bague une fois
Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts.
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
Prétend-il vivre ? Non, il ne veut qu'éblouir.
Dans les discours publics il met sa jouissance.
De l'éclat ruineux de sa folle dépense,
Veut-on le corriger ? Le moyen n'est pas loin,
Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.
Faites qu'*incognito* sa maîtresse soit belle,
Et je veux, dès demain, le voir époux fidele.
Que pour son cuisinier, il ne soit plus cité,
Et je me fais garant de sa frugalité.
Lor, pauvre genre humain, vous fut donné, je pense ;
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement ;
L'autre, au-lieu d'en user, le jette follement.

Dis-moi de ces deux fous lequel l'eſt davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'uſage,
Ou le ſot faſtueux qui, fier d'un vain fracas,
Le dépenſe en objets dont il ne jouit pas?
Le chef de ſes concerts lui choiſit ſa muſique,
Des peintres ſes tableaux, des auteurs ſa critique,
Un cuiſinier ſes mêts. Jouiſſant par autrui,
Il ne voit, ni n'entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encor, heureux, ſi les airs qu'il ſe donne
Font rire à ſes dépens ſans ruiner perſonne!
Car nous ſommes bien loin de ce ſiecle groſſier,
Où l'on croyoit encor qu'acheter eſt payer.
O quels pleurs verſeroit un nouvel Héraclite!
Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
S'ils voyoient chaque état d'un vain faſte s'enfler,
Juſqu'à l'homme opulent le pauvre ſe gonfler,
Le Seigneur aux commis diſputer l'élégance,
Le Duc des traitants même affecter la dépenſe,
Et ceux-ci dans un wiſt haſarder ſans effroi
Plus qu'en ſix mois entiers ils ne valent au Roi!
Toutefois dans le luxe il eſt un train que j'aime,
C'eſt qu'au moins il nous venge & ſe détruit lui-même:
Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſes ſuccès;
Car dans un temps fécond en monſtrueux excès,
En vain vous m'étalez des ſottiſes vulgaires;
Vîte engloutiſſez-moi tous les biens de vos peres:
Ou dans votre quartier, obſcurément fameux,
Dans vos ſallons bourgeois, végétez donc comme eux.
Mondor de cet avis ſentit bien l'importance.
Déployant dans ſon faſte une noble inſolence,
Mondor ſe ruinoit avec un goût exquis.
Boucher lui vendoit cher ſes élégants croquis.
Géliote chantoit dans ſes fêtes ſuperbes,
Préville & Coqueley lui jouoient des proverbes.
Sa Laïs à prix d'or lui vendant ſon amour,
Traitoit aux fraix du ſot & la ville & la Cour.
Enfin, ſon bilan vint: plus d'amis; ſa maîtreſſe
D'avance avoit ailleurs ſu placer ſa tendreſſe.
Lui, ſans pain, ſans aſyle, & d'un fatal orgueil
En habit jadis noir portant le triſte deuil,
Dans quelque vieux grenier va cacher ſa miſere,
Et pour comble de maux... il eſt époux & pere.

Damis vous soutiendra, qui l'eût pu soupçonner!
Que pour faire fortune il faut se ruiner.
Je le veux : toutefois peut-être est-il peu sage
De risquer ce qu'on a pour avoir davantage.
Il a beau répéter, prodigue intéressé :
» Le Roi sait qu'aux Etats j'ai seul tout éclipsé.
» Au dernier camp, la Cour en doit être informée,
» J'ai tenu table ouverte, & j'ai traité l'armée ".
Le Roi, la Cour, malgré des services si beaux,
Laissent en pleine rue arrêter ses chevaux.
Tout heureux le mortel, dont la sage balance
Donne un juste équilibre à sa noble dépense,
Qui sait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaisir la santé!
Sans prodigalité comme sans avarice,
Qui l'eût cru que le luxe unît ce double vice!
Tout est plein cependant d'avares fastueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux,
Il pouvoit rendre heureux sa famille & lui-même;
Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime;
Un bon maître eût instruit ses enfants; ses amis
A sa table à leur tour se seroient vus admis;
Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde
Eût fait courir les ris & la joie à la ronde.
Mais, placé par le sort près d'un riche voisin,
Sur sa magnificence il veut monter son train;
Et pour l'air d'être heureux, perdant le droit de l'être,
Il s'est fait indigent de peur de le paroître.
Pour son leste équipage il fondit ses contrats;
Le soin de ses chevaux est pris sur ses repas.
En faveur des rubis, dont la femme étincelle,
Hier chez l'usurier on porta la vaisselle.
Son cocher coûte cher. En revanche à son fils
Il achete au hasard un pédant à bas prix.
Et le cruel enfin condamne dans sa rage
Sa fille au célibat, & sa femme au veuvage.
Eh, mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié :
Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pied;
Et ton char fastueux promene la misere.
» En effet, me répond ce gros millionnaire;
» Ce discours que j'approuve est bon pour un faquin,
» Dont l'aisance éphémere expirera demain.

» Avoir du goût chez lui ſeroit une inſolence ;
» Mais moi, chargé du poids d'une fortune immenſe,
» Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
» Que demande mon nom, qu'impoſe mon état ".
Quoi, ton or t'importune ? O richeſſe imprudente !
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfants dans leur fleur deſſéchés par la faim,
Et ces filles ſans dot & ces vieillards ſans pain ?
Ton or te peſe, ingrat ! Connois la bienfaiſance ;
Sois pour les malheureux une autre providence.
Aux mains de ton Paſteur cours dépoſer le prix
Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.
Dote les hôpitaux ! qu'une aumône ſecrete
Surprenne l'indigent au fond de ſa retraite.
Du moins ſi tes bienfaits n'oſent reſter obſcurs,
Encourage nos arts & décore nos murs.
La peinture à tes ſoins remet ce jeune éleve ;
Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'acheve.
Ce monument gothique offenſe tes regards. . .
Mais que parlé-je ici de chef-d'œuvres & d'arts ?
Vois-tu près de tes parcs, ſous ton château ſuperbe,
Ces ſpectres affamés qui ſe diſputent l'herbe ?
Vois-tu tous ces vaſſaux, filles, femmes, enfants,
De ton domaine ingrat abandonner les champs ?
Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile ;
Laiſſe-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile,
Et que ſes humbles toîts réparés à tes fraix,
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

(*Anonyme.*)

Apicius ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient ſa table, raſſemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit ſon eſclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de ſavourer. Il fut obligé de s'empoiſonner ; car en réviſant ſes comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que ſoixante mille écus pour vivre : il craignoit de mourir de faim.

CHAPITRE DLXXIV.

Plumes de Commis.

COMPTEZ, ſi vous le pouvez, toutes ces plumes machinales qui arment la main de ces commis, dreſſant de toutes parts comptes, quittances, bordereaux. Sur combien de regiſtres un pauvre écu ne doit-il pas être couché avant de parvenir à ſa deſtination! Que de bureaux peuplés de ſcribes qui rongent ce pauvre écu pendant qu'il circule! Quelle race innombrable de tailleurs de plumes, chiffrant, calculant, faiſant de la ronde & de la bâtarde!

Quand il s'agiroit de reſſuſciter toutes les ſciences humaines, lors de la deſtruction de toutes nos bibliotheques, on ne feroit pas couler plus d'encre, on n'employeroit pas plus de papier. Comptez enſuite les commis des Fermiers-généraux, des Sous-Fermiers, des Régiſſeurs, des Adminiſtrateurs, des Receveurs-généraux & des Receveurs des tailles!

Que de plumes occupées à griffonner ſur les droits des domaines, gabelles, tabacs, aides, entrées, ſorties, péages, papier marqué, contrôles, centiemes deniers, inſinuations, enſaiſinements, échanges, lods & ventes, marc d'or & d'argent, marque des cuirs! Joignez-y enfin les *dix ſols pour livre*, que les traitants appellent ſi ingénieuſement *la rocambole.*

Ajoutez les commis des Adminiſtrateurs ou Régiſſeurs des poſtes, des loteries, des meſſageries, des rentes; vous verrez un tiers de la ville qui verſe l'encre ſur le papier ſous le drapeau de la maltôte.

Quand je vois ces regiſtres qui égalent en groſſeur les volumes de l'Encyclopédie, & qui ne renferment que des noms & des chiffres, il me prend un frémiſſement comme ſi j'étois condamné à parachever la triſte beſogne. Que de gens, me dis-je, à qui il eſt fort indifférent de faire un *bordereau*, & qui ſont inhabiles à ſentir l'ennui attaché aux arides calculs! Quelles têtes fortes & privilégiées que celles qui, tel que le balancier d'une horloge, font tous les jours exactement ce qu'elles ont fait la veille! L'emploi des Procureurs, des Notaires, des Greffiers, me paroît amuſant, en comparaiſon de la fonction ſédentaire qui barbouille gravement & tranquillement les pages d'un énorme regiſtre.

Le moindre de ces commis a ſix cents livres. Il a le canif en poche, l'épée au côté; il ſait un peu d'arithmétique : voilà ſa ſcience, voilà ſon gagne-pain. O frere du fils de Vaucanſon, dis-moi ce que devient tout ce papier barbouillé! On le garde, on l'entaſſe, on en fait des piles. Bien!

S'il arrivoit un jour un bouleverſement dans la partie du globe que nous habitons, & que dans les débris de nos villes enſevelies un peuple nouveau, cherchant des monuments de ce que nous avons été, trouvât un regiſtre des *rentes ſur l'Hôtel-de-Ville*, au-lieu d'un volume du Dictionnaire des arts, comme le ſavant ſcrutateur ſeroit déçu! Comme il gémiroit d'avoir ſu lire la quittance d'un tontinier, au-lieu de l'art du fondeur! Brûlons, de grace, ce fatras pour l'intérêt de la pauvre poſtérité qui pourroit ſe méprendre. Ainſi, après bien des peines pour déchiffrer les manuſcrits trouvés dans *Herculanum*, il n'en eſt reſſuſcité que quelques fragments d'un miſérable ſcholiaſte ſur la rhétorique.

Qui l'eût dit à l'Empereur Charlemagne? qui l'eût dit à celui de nos Rois qui trempoit ſon gantelet dans un pot d'encre, & appliquoit ainſi ſa ſignature de toute ſa main royale, qu'on auroit un jour un régiment de griffonneurs qui immortaliſeroient un payement de douze ſols, qui conſtateroient l'entrée d'un lapin, & qui, à l'apparition d'une bouteille de vin, ſigneroient le reçu du droit royal avec la date du lieu, du jour, & le paraphe?

Il n'y a point de coup-d'œil comme celui que jette un financier ſur un commis de ſes bureaux. Le Préſident ne regarde pas ainſi le procureur, ni le Prélat le porte-verge. Et pourquoi le Financier regarde-t-il ainſi un commis? Par l'idée que la diſtance qu'il y a de ce ſerviteur à lui, n'eſt pas déja ſi grande que le haſard ne puiſſe la lui faire franchir.

Que je voudrois être peintre pour rendre le coup-d'œil que jette un ſupérieur en traverſant ſes bureaux! Non, le dernier commis n'a pas eu l'honneur d'être éclairé du rayon de ſa vue. Sa marche hautaine, ſa tête en-arriere ſemblent dire à tous ces ſubalternes : *Je vous nourris; mais je ne vous apperçois pas.*

CHAPITRE DLXXV.

Séminaire.

Ce mot formé du ſubſtantif latin, qui ſignifie *ſemence*, annonce aſſez l'alluſion au mot *ſéminaire.*

Là eſt donc la ſemence de tous les Théologiens qui ſe répandront ſur le globe pour ergoter.

En attendant, ils jeûnent & s'ennuyent. Dans l'âge des paſſions, ils s'occupent de theſes ſorbonniques; ils ont renoncé à leur ſexe pour l'appât d'une place qui les nourrira ſans le travail des mains; mais trop peu nourris, ils cherchent dans des petits-ſoupers clandeſtins, une reſtauration que ne leur offre pas la rigoureuſe frugalité de la table du réfectoire. D'un côté, un violent appétit; de l'autre, une abſtinence forcée les obligent d'appeller des mêts auxiliaires. Ils ſe livrent en tremblant à ces agapes furtives qui conſiſtent à boire quelques bouteilles de mauvais vin, & à manger quelques gâteaux qu'un ſommelier complice a introduits malgré la regle : ce qui cauſe un bouleverſement total lorſque le ſupérieur en eſt inſtruit.

Il ne manque pas d'appeller ces goûtés des ſymptômes d'irréligion & d'incrédulité; & il met ſur le compte des *livres philoſophiques* l'amour des pâtiſſeries & des liqueurs. Sans ces maudits livres, on chériroit des plats de la maiſon, & ils ſuffiroient à des eſtomacs dociles, qui n'auroient pas ſongé, dans leur rébellion, à la nourriture des gens du monde.

Ces Séminariſtes, reclus au moment où la puberté jette dans le cœur de l'homme ſes plus vives étincelles, n'ont pour recours que des queſtions théologiques. Quand quelques livres défendus y pénetrent, la baſe de ſes fameuſes theſes chancele, & les Séminariſtes n'ont plus la conviction des vérités dont ils étoient imbus.

Le troupeau en général eſt ſtupide, parce qu'il eſt compoſé d'une eſpece de payſans qui n'ont reçu qu'une éducation collégiale, & qui accourent des campagnes s'enfermer dans ces demeures, pour aller enſuite ſe faire Sous-Diacres, & paſſer de-là à quelqu'emploi de porte-faix eccléſiaſtique.

Ces épreuves ſacerdotales n'embelliſſent pas leur phyſionomie. Quand on rencontre le noir troupeau, l'on voit dix viſages groſſiers & laids pour une figure agréable. Cela doit frapper dans des hommes qui n'ont pas vingt-cinq ans. La laideur eſt plus caractériſée chez les Séminariſtes que dans tout autre aſſemblage d'hommes.

La moindre ſuſpicion défavorable à la piété vous fait taxer d'*encyclopédiſte*; le nom de *ſocinien* fait trembler les voûtes du Séminaire. Il ne faudroit qu'un tome des Œuvres de J. J. Rouſſeau pour ſouiller la maiſon, & faire accuſer ſon profeſſeur d'avoir porté la gangrene du libertinage dans tous les cœurs.

Tous ces Prêtres futurs logent dans leur tête les mots qui obſcurciront leur entendement, & les feront déraiſonner le reſte de leur vie.

Mais tel jeune Prêtre qu'on a diſpoſé à des idées intolérantes, quand il a obtenu une cure à la campagne, au milieu de l'innocence & de la tranquillité des champs, environné de travaux ruſtiques, conçoit tout-à-coup le vuide des queſtions oiſeuſes, s'occupe d'objets champêtres, ſourit à la nature, fait le bien, abandonne au milieu des plaines rianres & cultivées ce fatras indigeſte qui ſurchargeoit ſon entendement dans ces ſolitudes où l'imagination échauffée ſe repaît d'idées creuſes. Il eſt à remarquer que le corps le plus utile, les Curés de campagne, ont paſſé par les Séminaires : mais ils n'ont fait qu'y paſſer; & je parle ici de ceux qui s'imbibent d'idées théologiques.

Je ne leverai point le voile qui couvre quelques déréglements preſqu'inévitables dans ces maiſons où l'on entaſſe à côté l'un de l'autre des jeunes gens dans un âge où l'imagination oiſive a le plus d'activité, où les paſſions, encore ſans objets, ne peuvent que s'égarer.

Les Princes jadis ſe ſont diſputés à qui établiroit des Séminaires ; & l'on a imprimé du Séminaire de Saint-Sulpice, *qu'il étoit plutôt l'ouvrage de Dieu que celui des hommes.*

CHAPITRE DLXXVI.

Saiſies.

RIEN de plus fréquent, & rien qui déshonore plus notre légiſlation. On voit ſouvent un Commiſſaire avec des huiſſiers, courant après un vendeur de hardes, ou après un petit quinquailier qui promene une boutique portative.

Les communautés ſe font des niches perpétuelles : ce qui engendre des procès interminables, que les Avocats & Procureurs choiſiſſent de préférence.

Les communautés n'ont plus, il eſt vrai, de ces repas prolongés, où Syndics, Jurés & maîtres s'enivroient de concert ; mais on n'a point renoncé au plaiſir des ſaiſies.

On dépouille publiquement une femme qui porte ſur ſon dos & ſur ſa tête une quarantaine de paires de culottes. On ſaiſit ſes nippes au nom de la majeſtueuſe communauté des frippiers ; on enleve le miſérable étalage d'un vendeur de boucles, parce qu'il a offenſé les droits impreſcriptibles de quinquailliers privilégiés ; on arrête un homme en veſte qui porte quelque choſe enveloppé ſous ſon manteau. Que ſaiſit-on ? Des ſouliers neufs, que le malheureux avoit cachés dans un torchon. Les ſouliers ſont enlevés par ordonnance, cette vente frauduleuſe devenant attentatoire à la cordonnerie Pariſienne.

Que ne saisit-on pas aux barrieres, aux douanes! Que de droits sur toutes les balles & ballots du commerce ! On ne sait où commence, où finit le chapitre des prohibitions. Il faudroit avoir passé sa vie à étudier le code ténébreux que les intéressés amplifient & interpretent à leur guise.

Mais le triomphe de la rapine s'exerce aujourd'hui sur la librairie. Une cupidité subalterne a calculé qu'il lui seroit avantageux de s'emparer, sans mot dire, de tous les livres étrangers. Alors tous les ballots qui renferment la pensée humaine, ont été confisqués. C'est à qui se disputera la propriété des typographes qui travaillent hors du Royaume.

Je ne parle pas de ces livres scandaleux ou satyriques que tout gouvernement a droit de supprimer. Je parle d'ouvrages honnêtes, utiles, avoués, réclamés par leurs auteurs. Tandis que les éléments qui composent le matériel du livre viennent de la France, ont mis en jeu ses manufactures, ont servi son commerce, & vont contribuer encore à la circulation intérieure, un brigandage secret saisira ces marchandises sans aucune formalité légale. On crevera les ballots; un mouchard adroit y glissera subtilement l'exemplaire d'une brochure prohibée. Ce lâche artifice deviendra le prétexte de la saisie, ou plutôt de ce vol honteux. Le mouchard ira s'applaudir du triomphe, avec les commettants qui s'empresseront à partager les dépouilles du typographe étranger.

Les hommes en place ignorent sans doute que ces infamies s'operent sous leurs noms; que leurs créatures ont fondé un revenu annuel sur ces exactions. Mais ces mêmes livres que la ligue secrete des brigands à fait mettre de côté, sont bientôt re-

tirés par eux, vendus, distribués. C'étoit d'abord, à les entendre, un poison infernal qui alloit s'exhaler de ces ballots, & pestiférer la ville entiere. Quand le prétendu poison a passé par leurs mains, il a perdu toute sa malignité; on peut en amuser le peuple, c'est-à dire, faire entrer dans leurs poches tout le bénéfice des saisies.

Le goût de la lecture est donc assujetti à un impôt tacite, qui, n'étant ni déclaré, ni fixe, redouble l'appétit de ceux à qui le produit en est confié. Ils commencent par tout prendre, les écrits raisonnables & ceux qui sont marqués au coin d'une licence effrénée, sottise & génie, éloquence & galimathias: rien n'est exempt de leurs mains avides.

Ces glorieuses conquêtes faites sur la librairie étrangere composent des masses énormes. Et que fera-t-on de tout ce papier noirci? Le typographe absent est ruiné; mais le livre n'est pas détruit.

Il est des saisies qui deviennent légitimes, quand elles tombent sur des libelles ou sur des écrits contre la morale. Mais faudroit-il envelopper dans la même proscription la sagesse & le cynisme, l'écrit instructif, & la satyre imprudente?

Les livres qui ont cet odieux caractere, on fait bien de les mettre au *pilon*, c'est-à-dire, de les broyer sous une machine faite exprès, & qui métamorphose ces pages scandaleuses en cartons utiles. Ils forment les tabatieres que chacun porte en poche. L'ouvrage impie & obscene, mis en pâte & verniſſé est dans la main du Prélat; il joue & badine avec l'objet de ses anciens anathêmes; il prend du tabac dans ce qui composoit jadis *le Portier des Chartreux*. Ainsi tout change & s'épure; & pourquoi l'ame de l'auteur, dans une autre planete, ne secoueroit-elle pas la fange où elle s'étoit plongée?

CHAPITRE DLXXVII.

Hôtel des Enfants-trouvés.

On n'entre point dans l'hôpital des Enfants-trouvés ſans reſſentir une profonde émotion. Dans une grande ſalle ſont plus de deux cents enfants nouveaux-nés, couchés dans de petits berceaux rangés ſur deux files. Ces petites créatures innocentes, que la honte, la miſere ou l'inſenſibilité ont conduites dans ce lieu de miſéricorde, ſont abandonnées de leurs parents. La charité va leur donner la premiere goutte de lait, & ils périroient ſans la main qui les a recueillis. Eſt-il au monde un ſpectacle plus touchant!

A qui appartiennent ces enfants? Le Prince & le ſavetier, l'homme de génie & l'imbécille ont pu également les procréer. Là, à côté d'un enfant de J. J. Rouſſeau, dort peut-être celui de Cartouche! Dans cette crêche où tous ces berceaux ſont placés, le ſang le plus noble eſt confondu avec le plus abject. Que d'idées cette vue fait naître!

Séparés à jamais du ſein maternel, privés des tendres careſſes, des ſoins vigilants d'une mere, ils ne recevront point d'elle ces premieres inſtructions qui ſe gravent dans l'ame en traits ineffaçables. Ils ne prononceront pas même ce nom ſacré. Quand le deſtin leur ſouriroit un jour, quand la fortune les combleroit de ſes dons, jamais ils n'embraſſeront les genoux d'un pere. La maiſon paternelle, aſyle du bonheur domeſtique; le devoir filial, ſi conſolant à remplir; tous ces liens ſi doux, qui nous attachent à la ſociété dès notre naiſſance, & nous diſpoſent aux vertus, n'exiſtent point pour

eux

eux. La ſociété injuſte les flétrit du nom de bâtards; & pourtant qu'ont de commun ces enfants innocents avec le déréglement de ceux qui leur ont donné la vie?

Huit mille enfants ſont dépoſés chaque année dans cette maiſon. On les reçoit à toute heure, ſans s'informer d'où ils viennent; & le lendemain ils ſont emmenés à la campagne par des nourrices mercenaires, qui en prennent deux à la fois. Il en meurt à-peu-près la moitié dans les deux premieres années. Toutes ces foibles créatures, marquées en naiſſant du ſceau de l'indigence, enveloppées de langes que la pitié a découpées d'un ciſeau économe, ſont deſtinées à une vie laborieuſe & pénible. La charité active qui pourvoit à leur ſubſiſtance eſt encore impuiſſante; le grand nombre épuiſe ſes reſſources. Quoiqu'abondantes, elles deviennent inſuffiſantes.

Pauvre enfant! ce qui rend ton ſort plus à plaindre, n'eſt point les travaux, la maladie, ni la mort; la mort dans ton premier âge te ſeroit favorable. Mais pourras-tu échapper au danger d'une éducation négligée? Tu n'auras pas dans ton enfance les leçons d'un pere dont la voix auroit fait germer les vertus dans ton ame. Eh, qui ne retient pas les leçons d'un pere! Et ton ame dégradée par le malheur ſuivra peut-être l'abandon où tu es tombé.

Quelquefois de jeunes amants, près de devenir époux, vont enſemble tenir un de ces enfants ſur les fonts de baptême, *brûlant au fond de leurs cœurs*, comme dit Rouſſeau, *d'en donner autant à faire à d'autres*. Cette cérémonie eſt pour eux d'un heureux augure, & la relation qu'ils contractent leur devient chere.

L'Hôtel-Dieu ſe trouve en face de l'hôpital des

Enfants-trouvés : comme si l'on eût voulu montrer que ces malheureux enfants n'avoient qu'un pas à faire pour y entrer. L'imagination alors les voit croître & grandir, mais pour supporter pendant toute leur vie les rudes travaux qu'impose une société nombreuse. Elle les voit ensuite traverser la rue ; & après avoir reçu là un berceau des mains de la charité, aller chercher à deux pas le grabat qu'elle leur accorde encore pour y expirer.

Non, je ne puis exprimer le sentiment pénible qui me saisit lorsque j'envisage ces bâtiments vis-à-vis l'un de l'autre. Pressé entre ces deux édifices, j'apperçois alors avec effroi tous les malheurs réservés à l'espece humaine.

En traversant ces salles où dorment dans la *créche* tous ces enfants qui ne sentent pas encore leur infortune, en contemplant leur physionomie douce, gracieuse & touchante, une idée m'a frappé. Qu'il me soit permis de la proposer aux Princes, aux grands, aux riches, à tous ceux enfin qui possedent un superflu considérable.

On a des manies puériles, vétilleuses, vicieuses, & l'on n'en a point de vertueuses. Que d'argent pour des tableaux, des médailles, des bronzes, des fleurs, des coquilles, des oiseaux ! Comment ne se trouve-t-il point un amateur de l'enfance, de cet âge riant, aimable, qui fasse élever sous ses yeux des enfants abandonnés qu'il adopteroit ? Tel homme a trente chevaux dans son écurie, qui pourroit, s'il en retranchoit six, voir croître autour de lui six enfants dont il seroit le bienfaicteur. Quelle fête pour un cœur sensible !

Quoi ? parmi tant d'hommes opulents, aucun n'a dit : j'éleverai de ces enfants qui n'ont point de parents, je les adopterai. Vingt jolis garçons m'appelleront un jour leur pere : j'en ferai des

citoyens ; un ſeul qui parviendra à la perfection d'un art quelconque, me récompenſera de tous mes travaux.

Les paſſions ardentes, contrariées par les inſtitutions ſociales, ont peuplé ce ſéjour. „ Ces en„ fants, (dit Shakeſpear avec ſon énergie accou„ tumée) dans l'acte vigoureux & clandeſtin de „ la nature, ont reçu une ſubſtance plus abon„ dante, & des éléments plus forts que n'en peut „ fournir un couple épuiſé, qui va dans une cou„ che inſipide travailler ſans plaiſir à la création „ d'une race d'avortons engendrés entre le ſom„ meil & le réveil (1)". Parmi tant d'individus, que de talents divers à cultiver ? que d'ames fortes à diriger au bien ? Il ne faudroit qu'un cœur pour payer vingt années de ſoins ; il ne faudroit qu'un homme de génie pour dédommager des fraix d'éducation.

Il eſt bien étonnant que l'adoption connue chez les Romains, révérée par les ſauvages, ne ſoit pas en uſage parmi nous. La foule des néceſſiteux augmentant chaque jour en proportion du nombre des riches, une loi qui établiroit l'adoption ſeroit ſans doute une des plus utiles qu'on pût faire aujourd'hui en France. Le pere adoptif auroit tous les privileges de la paternité ſans en avoir les chagrins ; il ouvriroit ſon ame à l'ame qu'il trouveroit ſenſible & reconnoiſſante ; & celui qui montreroit des inclinations vicieuſes ne ſeroit plus ſon fils. L'enfant adopté perdroit totalement le nom de ſon pere, & toute relation avec la ſource dont il ſort.

Qui ſait ſi l'hiſtoire naturelle ne s'éclairciroit

(1) *Le Roi Léar*, Acte I, Scene VI.

pas encore par cette loi bienfaiſante? Si l'homme n'eſt pas connu, c'eſt que l'on n'a pas encore tenté les expériences ſuivies, qui tourneroient au profit des générations à venir. Qui ſait ſi, en élevant de la même maniere vingt garçons nés le même jour & dans le même endroit, on ne parviendroit pas à quelque découverte neuve & importante? & comme l'on diſtingue les vins généreux & les fruits ſavoureux de telle année, ſi l'on n'appercevroit pas de même des générations d'hommes plus actifs, plus éclairés, plus vigoureux les uns que les autres?

J'ai eu occaſion de remarquer que preſque tous les hommes nés en 1742 avoient une teinte marquée de génie & de folie, mais où la folie dominoit, tandis que les années antérieures & ſubſéquentes offroient des hommes d'un ſens plus raſſis.

Je laiſſe à l'imagination le ſoin de développer ce que ce projet a de fécond; je ne fais que l'indiquer; mais ſi je ne me trompe, j'apperçois dans cette loi une foule d'avantages pour la politique, la morale & l'hiſtoire naturelle, qui doit ſervir plus que jamais à nous éclairer ſur toutes les étranges modifications de la curieuſe eſpece humaine.

CHAPITRE DLXXVIII.

Cabale.

QUAND les auteurs tombent, ils ſe plaignent de la cabale; mais quand ils réuſſiſſent, c'eſt à leur propre mérite qu'ils attribuent le ſuccès dans toute ſon étendue.

Autrefois il y avoit des cabales contre la piece:

aujourd'hui il y en a pour. Si l'on eſt ſifflé à la premiere repréſentation, on ſe releve à la ſeconde. L'arrêt du parterre inflexible eſt caſſé deux jours après par un parterre bénévole, qui met une eſpece de gloire à reſſuſciter l'auteur.

La farce du *Barbier de Séville* tombe à plat à la premiere repréſentation. On juge la piece déteſtable; l'auteur en appelle, le public revient, & la piece eſt jouée trente fois de ſuite.

Le cabaleur en chef, qui jadis ameutoit tout un parterre, n'exiſte plus. Ce rôle ſingulier, & que j'ai vu dans ma jeuneſſe, s'eſt effacé & ne figure plus dans nos ſpectacles. Il ſe forme bien quelques petits pelotons d'auteurs infortunés & envieux, mais tous les accès de la jalouſie ne font plus rien contre une piece qui recele de vraies beautés.

Il y a trois ſortes de parterres; celui des gens de lettres, qui ordinairement eſt trop ſévere; celui des gens du monde, qui n'a pas aſſez de ſenſibilité : c'eſt la troiſieme portion du public qui ſait apprécier l'auteur, & le récompenſer de ſes efforts. Les auteurs de profeſſion ſont de mauvais juges, parce que leur maniere propre eſt trop inhérente à leur poétique. Ils veulent la perfection dans autrui, & ne la recherchent pas pour eux-mêmes.

L'hiſtoire du parterre pourroit fournir une foule d'anecdotes curieuſes, qui décéleroient le tour d'eſprit de la nation.

Peu de pieces bonnes ou mauvaiſes, qui n'ayent produit un bon mot, quelquefois plus fin & plus profond que l'ouvrage qui y avoit donné lieu.

De tout temps le parterre a été le ſiege des brigues & des partis les plus échauffés. On s'eſt diſputé auſſi vivement pour & contre la ſtructure de quelques hémiſtiches, que pour l'exportation des grains & la guerre d'Amérique. Ces véhémentes

diſcuſſions paroiſſent toujours incroyables à quelques hommes de ſens, qui d'ailleurs aiment les vers & le théâtre.

L'orgueil des auditeurs a toujours été aux priſes avec la vanité de l'auteur. De ce conflit il en eſt réſulté des ſcenes très-plaiſantes, où le cœur humain ne s'eſt pas moins développé & montré nud, que dans les révolutions les plus ſérieuſes.

Le public veut que l'auteur ſoit modeſte. Le plus habile eſt donc celui qui ſait déguiſer ſon amour-propre, & qui ſemble prêt à l'immoler devant ſon arrêt : alors ſa déférence lui ménage le ſuccès. Le public aime à commencer la réputation d'un auteur ; & puis quand elle eſt généralement établie, il ſe plaît à en retrancher. Il ne veut pas que l'arbre s'éleve trop haut, ni qu'il pouſſe ſes branches en toute liberté ; il ſe réſerve le droit du ciſeau.

Quand un auteur voit jouer ſa piece, tout au milieu de ſes craintes, de ſes allarmes, de ſes friſſons, il établit en lui-même un petit dialogue avec l'aſſemblée redoutable qui le juge. Ce moment inſpirateur lui fait naître de ſingulieres idées ; mais il ne les produit point au-dehors : c'eſt là ſon ſecret.

Je crois que la partie qui gouverne dans un Etat, fait auſſi ſes petites réflexions mentales, & ſourit en ſecret plus d'une fois ; car on ne ſauroit dominer le troupeau de l'eſpece humaine, en quelque genre que ce ſoit, ſans être tenté d'en rire : c'eſt un mouvement involontaire.

Auteurs & Rois, vos idées particulieres ſont plus rapprochées que vous ne penſez ; & votre coup-d'œil ſur la maſſe des ſpectateurs, au moment où ils prononcent ſur vous, a, ſi je ne me trompe, plus d'un rapport. Pourquoi ne converſez-vous pas plus fréquemment enſemble ? Vous pourriez-vous

communiquer des apperçus délicats, qui aideroient à ſavoir manier légérement la bride inſenſible qui mene le courſier ombrageux, mais docile; car, pour en impoſer à un parterre tumultueux & à une nation en efferveſcence, les moyens, du moins je l'imagine ainſi, ſont à-peu-près les mêmes.

Que de Rois ſifflés ſur le grand théâtre, qui, avec des riens, auroient pu ſe faire applaudir à toute outrance!

CHAPITRE DLXXIX.

Lorgnettes.

Il y a des grimaces de mode. De-là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, & qu'on braque à tout propos. D'excellents yeux diſſimulent leur perfection pour uſer d'un inſtrument inutile, & qui n'annonce le plus ſouvent que l'affectation. N'en eſt-ce pas une que celle qui met dans la main de la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'ame, du foyer de l'amour, & qui lui enleve ce trait ſi délicat, ſi tendre, que l'art & le caprice gâtent & défigurent?

Que devient l'expreſſion de cet organe éloquent, lorſqu'on ne peut l'appercevoir qu'à travers un cryſtal qui le fatigue?

Que l'homme du jour craigne de montrer ſon ame toute entiere; que, ſachant qu'elle ſe refugie dans les regards, il en vole le mouvement expreſſif; que cette formule, favoriſant ſon orgueil, le diſpenſe de ſaluer, l'enleve aux rites officieux d'une politeſſe fatiguante: je vois qu'il veut paſſer au milieu de la foule ſans y reconnoître perſonne. Mais pourquoi cette affectation perpétuelle

dans nos promenades & nos ſpectacles ? Eſt-ce parce que nos fats modernes ont entendu dire que les vues miopes appartiennent aux gens doués d'un entendement fin ?

Tandis que la lorgnette eſt dans la main de la hauteur & du dédain, la coquetterie donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvements preſque convulſifs, qui déparent les plus beaux viſages.

Ici, c'eſt une prunelle vive & active qui fait ouvertement la guerre; mais l'envie de bleſſer les cœurs eſt trop fortement caractériſée, & elle n'en atteint aucun. Là, c'eſt un regard languiſſant & étudié, qui ſe porte avec nonchalance à gauche & à droite; elle croit ſe donner ainſi l'air du ſentiment, & l'on ne montre que le menſonge dans cet organe de la penſée.

On apperçoit dans la même loge les deux extrêmes, l'air diſtrait & l'air agaçant, qui ont le même but. Je ne parle point de l'effronterie immobile de certains regards qui appartiennent à des femmes aguerries; je parle de cette affectation de promener inceſſamment ſes yeux, comme ſi la curioſité étoit toujours dans le même degré d'activité, & de détruire, par une pétulance bizarre ou une langueur menſongere, cette expreſſion naturelle que l'ame donne. La manie de lorgner fait grand tort à de très-beaux yeux; & les femmes, quelle que ſoit la foibleſſe de leur vue, devroient plutôt renoncer à voir l'objet lointain, que de défigurer ainſi le trait du regard pour ceux qui les environnent.

CHAPITRE DLXXX.

Philoſophie.

Il eût été peut-être à deſirer que l'idée de la *double doctrine*, que les anciens Philoſophes enſeignoient ſuivant qu'ils croyoient devoir s'ouvrir ſur leurs propres idées, fût tombée dans la tête des premiers Ecrivains de la nation. Ils n'auroient pas expoſé la philoſophie aux furieuſes & outrageantes déclamations des ſots, des ignorants, des méchants; ils n'auroient pas encouru la haine & la vengeance des Prêtres & des Souverains. L'uſage d'une double doctrine auroit ſatisfait les génies élevés & les eſprits vulgaires. Le bien public, ou ce qui le repréſente, le repos public, exige quelquefois que l'on cache certaines vérités. Quand elles tombent ſans préparation au milieu d'un peuple, elles cauſent une exploſion qui ne tourne pas au profit de la vérité, & ne fait qu'irriter les nombreux ennemis de toute lumiere. D'ailleurs, chacun ſe croit appellé à juger & à prononcer ſur ces graves & importantes matieres; il en réſulte une confuſion & une diſcordance qui ne produiſent que du bruit; les ſciences livrées indiſcrétement à tous les eſprits perdent de leur majeſté; elles ſe dégradent ſous des mains téméraires, folles ou baſſes, qui les défigurent ou les vendent au pouvoir.

Le but de la *double doctrine* n'étoit pas un artifice pour conſerver la réputation des ſciences & de ceux qui les cultivoient; mais une précaution ſage pour empêcher les eſprits eſclaves de toucher aux vérités politiques & morales, dont la

discussion ne convient qu'aux ames généreuses, parce que les ames timides les abaissent à leur niveau, tandis que les esprits violents déplacent au-lieu d'arranger.

Un naturel pervers & corrompu décompose la signification précise des mots, & loge les idées les plus fausses dans les termes les plus sacrés. La multitude ne sait plus à qui elle doit demander l'instruction; & les nuages pâles, formés par les passions les plus contraires à la recherche de la vérité, obscurcissent les notions morales qui méritent le plus de respect.

Ces réflexions sont superflues, on le sait; la découverte de l'imprimerie a fait déborder le fleuve des sciences: mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à la *double doctrine* des anciens, lorsqu'on lit ces brochures licencieuses ou frénétiques, où l'on touche étourdiment à tous les objets, où les expressions sont dénaturées de leur véritable sens, où les mots qui réveillent l'attendrissement du sage sont profanés; où l'on ne sait plus si c'est la folie ou la perversité qui a pris la plume.

Ce paragraphe demanderoit un certain développement : ce sera pour un autre ouvrage; il n'est applicable ici qu'à quelques livres qui ont affligé les hommes de bien, & dont il faudroit combattre les principes sans en indiquer les auteurs; car on voudroit ménager ceux-ci, en sévissant contre leurs dangereuses idées.

CHAPITRE DLXXXI.

Point central.

APRÈS avoir conſidéré les différentes parties qui forment la Police de la Capitale, on apperçoit encore tous les rayons qui s'échappent du centre à la circonférence. Combien de ramifications ſortent du même tronc! comme les branches s'étendent au loin! Quelle impulſion cette ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes voiſines?

La Police de Paris a une correſpondance étroite avec la Police de Verſailles, de Saint-Germain-en-Laye; & s'étendant plus loin, avec celles de Lyon & des autres villes provinciales: car on ſent bien qu'elle ſeroit imparfaite, ſi elle ne pouvoit ſuivre le perturbateur de l'ordre public, & ſi la diſtance de quelques lieues le mettoit à l'abri des recherches.

La correſpondance de la Police pariſienne ne ſe borne donc pas à ſon enceinte; elle regne plus loin, elle va juſqu'à Bruxelles; & c'eſt dans les villes où la langue imprudente ou téméraire croiroit pouvoir ſe donner le plus de licence, que l'adminiſtration vigilante épie les diſcours, & ſurveille ceux qui établiroient leur audace ſur le dégré d'éloignement.

Ainſi la Police de Paris, après avoir embraſſé la France, pénetre encore en Suiſſe, en Hollande, en Allemagne; & quand il en eſt beſoin, l'œil eſt ouvert de toutes parts ſur ce qui peut intéreſſer le gouvernement. Quand il veut être inſtruit, il l'eſt à coup ſûr; quand il veut frapper ſérieuſement, il eſt rare qu'il manque ſon coup.

On comprend que la machine ne ſeroit pas entiere, & que ſon jeu manqueroit l'effet deſiré, ſi elle n'embraſſoit pas une certaine étendue. Il n'en coûte guere plus pour donner au levier la longueur néceſſaire. Que l'eſpion ſoit ſoudoyé à Paris, ou à cent lieues, la dépenſe eſt la même, & l'utilité devient plus grande.

Il eſt en politique des nuances ſi fines, que la Police de Verſailles, par exemple, n'eſt plus celle de Paris. Elle a une autre forme, une autre marche, un autre caractere ; il faut qu'elle compoſe inceſſamment avec des hommes attachés à la Cour, & l'on conçoit au premier coup-d'œil qu'elle doit ſuivre un autre régime.

Ce qui eſt indifférent à Paris ne le ſeroit pas toujours à Verſailles ; & la ſévérité dont on uſe dans la Capitale contre quelques déſordres, échoueroit auprès de la maiſon du Roi & des nobles gardiens du Trône.

Ces obſervations fondées ſur l'expérience admettent donc des différences eſſentielles dans les branches de la Police ; il faut changer de poids & de meſure, ſelon les temps, les lieux, les perſonnes & les circonſtances. Il n'y a point de regles fixes ; on doit les créer ſur-le-champ, & les actions les plus verſatiles ont leur ſageſſe & leur raiſon.

Voilà ce que les légiſlateurs en gros n'apperçoivent point : c'eſt à la pratique qu'il eſt réſervé de ſaiſir ces nuances ; il faut une politique uſuelle, &, pour ainſi dire, journaliere, pour bien décider ſans précipitation, ſans foibleſſe & ſans rigueur : ce qui ſeroit une faute grave à Verſailles, une ſimple imprudence à Paris, une choſe indifférente à Lyon, & le tout ainſi réciproquement.

Or, cette ſcience a non-ſeulement ſes détails

& ſes fineſſes, elle a encore ſes variations, & quelquefois même ſes oppoſitions. Il faut dans les adminiſtrateurs un coup-d'œil calme, une grande expérience du local, pour ſavoir frapper juſte, & frapper à propos ſans épouſer des terreurs imaginaires; ce qui, en fait de police, eſt la plus grande faute qu'on puiſſe commettre.

Or, vous, Lycurgue, Solon, Locke & Penn, vous avez fait de très-belles loix, des loix majeſtueuſes; mais auriez-vous deviné celles-ci? Quoique ſecretes, elles exiſtent, elles ont leur ſageſſe, & même leur profondeur. Quatre lieues de diſtance donnent aux objets de police deux couleurs qui n'ont entr'elles aucune reſſemblance; & il n'y a point de ville principale qui ne ſoit obligée, en modelant ſa police ſur celle de Paris, d'y apporter les plus grandes modifications. La deviſe de tout Lieutenant de Police doit être celle-ci: *La lettre tue, & l'eſprit vivifie.*

CHAPITRE DLXXXII.

Prédicateurs.

QUAND un Moine s'ennuye dans ſon Couvent, il compoſe quelques Sermons, afin de jouir d'une plus grande liberté. Quand un Prêtre veut ſortir de la claſſe commune, & ſe mettre un peu en recommandation hors de l'enceinte du presbytere, il ſonge auſſi à prêcher.

C'eſt à qui attrapera un bon *Avent* ou un bon *Carême;* car les honoraires augmentent ſelon les fonds de la *fabrique.* Tantôt il y a cent écus pour le Prédicateur, tantôt il y en a cinq cents.

La loueuſe de chaiſes influe ſur le choix des

Sermonneurs; elle ſtipule verbalement dans ſon bail avec la *fabrique*, qu'on choiſira des Orateurs accrédités, & elle hauſſe le prix en conſéquence. Le jour du début, elle prend des gardes à la porte de l'Egliſe, & renchérit les chaiſes. Il faut la voir trotter dans le ſaint lieu; on ne peut s'y aſſeoir que ſous ſon bon plaiſir : elle vous fait la loi.

Entrez dans une Egliſe. Si la loueuſe de chaiſes a la mine humble, le Prédicateur eſt médiocre; mais ſi elle eſt inſolente, aſſeyez-vous.

Tous ces Sermonneurs rêvent d'aller prêcher à la Cour; ils ſe bercent tous de cette eſpérance, à-peu-près comme le jeune Rimeur, en fabriquant ſes vingt premiers vers, ſonge à l'Académie Françoiſe. C'eſt qu'un *carême* à la Cour rapporte bien mille écus, conduiſoit autrefois à de bons bénéfices, & même à une Abbaye. Autre avantage. Le Jeudi-ſaint, on dit en face au Roi de France tout ce qu'on veut lui dire; il écoute d'un bout à l'autre la *veſpérie* du Prédicateur, avec toute ſa garde, & il ne fait pas le moindre geſte d'improbation. Pluſieurs même ont paſſé les bornes ſans qu'il en ſoit rien réſulté : ce n'étoit qu'un ſermon.

On diſtribue la liſte imprimée des Prédicateurs, & c'eſt à vous de vous décider d'après leur réputation. L'un eſt admiré de la petite bourgeoiſie, l'autre attire les gens à équipage.

Il y a de quoi s'amuſer pour un obſervateur, en allant, dans le temps de Carême, d'Egliſe en Egliſe. La différence des états & des caracteres frappe encore dans un genre d'éloquence, d'ailleurs ſi uniforme. Ici, c'eſt un gros Moine tout bouffi & tout ſuant, qui s'agite dans ſa robe craſſeuſe; là, vous verrez un Prêtre de Paroiſſe,

qui, vêtu d'un ſurplis blanc, dans un élégant coſtume, & friſé *à la déiſte*, débite avec prétention, & d'un ton mielleux, des fleurs de rhétorique; il fait briller ſa parfaite éloquence devant le Curé, les gros Marguilliers, & les Dames placées à l'*œuvre*, qui le rejoindront à la collation.

Plus loin, c'eſt un fanatique bourru, qui ſe déchaîne, écume & ſe tranſporte contre ce qu'il appelle la *philoſophie* & les *Philoſophes*. Il veut pénétrer ſon auditoire de ſa pieuſe rage; il tonne devant des Janſéniſtes qui ſont accourus en foule, & devant quelques hommes de lettres qui ſont venus auſſi; mais pour rire tout bas des contorſions & du ſtyle de l'énergumene.

Tout Sermonneur, en deſcendant de chaire, obtient une collation; il eſt en nage, il faut qu'il change de chemiſe. Le bedaud lui apporte du vin & du ſucre; & cette bouche qui vient de foudroyer l'auditoire, d'annoncer le terrible jugement dernier, l'anathême épouvantable de la damnation éternelle, radoucit ſa voix tonnante, & dit aux Dames : *Prenez ce macaron, mangez ce maſſepain, partageons, de grace, ce biſcuit.*

Les Dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apoſtoliques aux travaux de la guerre; l'éloquence de la chaire a ſes martyrs.

On complimente l'Orateur; c'eſt le moment de ſon triomphe. Il avale les louanges & les ſucreries. Tous les Abbés de la Paroiſſe le félicitent d'avoir terraſſé *la philoſophie moderne*, & il eſt encore humble d'un pareil ſuccès.

Le plus beau droit du Prédicateur eſt de n'être jamais interrompu, quoi qu'il diſe, il acheve toujours ſon monologue en paix. Il a encore le pri-

vilege excluſif de débiter les phraſes d'autrui pour les ſiennes. Jamais les Journaliſtes ne s'aviſeront de relever les Orateurs qui auront débité des pages entieres de la célebre traduction des *Nuits d'Young*. M. le Tourneur prêche à Paris & dans les Provinces par la bouche de maints Abbés & de maints Religieux ; cela me fait grand plaiſir. Je m'arrête alors, & j'écoute. Toutes les richeſſes de la langue Françoiſe ſortent de deſſous un capuchon.

Point de métier plus aiſé que celui de prêcher des ſermons; il ne faut que de la mémoire & une prononciation paſſable. On eſt même diſpenſé des fatigues de toute compoſition, quand on connoît le magaſin dont je vais parler.

Sur le mont Saint-Hilaire eſt un parcheminier (que ne trouve-t-on pas dans ce ſingulier Paris!) qui tient depuis long-temps la plus étrange boutique qui ſoit dans toute l'Europe. Dans une vaſte armoire, il a entaſſé les manuſcrits de deux à trois mille ſermons ramaſſés de toutes parts, & qu'il a fait copier par des ſcribes de toute eſpece.

Quand le jeune Eccléſiaſtique, qui s'eſt vainement frotté la cervelle pour enfanter quelques phraſes oratoires, ne ſe ſent pas inſpiré, d'un pied furtif il va à neuf heures du ſoir dans la boutique cloſe du vendeur de ſermons.

L'armoire s'ouvre, on le prévient. Que voulez-vous, M. l'Abbé? Une *Conception*, une *Nativité*, une *Aſſomption*. Voilà quinze *Jugement dernier*, douze *Pardons des injures*, trente-deux *Paſſions :* choiſiſſez. — Non, dit le Diacre, c'eſt une *Conception immaculée* qu'il me faut. — Une *Conception immaculée !* Mais cela n'eſt pas ſi commun que le reſte. — Il me la faut. Je voudrois

drois de plus un Sermon *ſur la vaine gloire*, & puis y joindre un Panégyrique de la Magdelaine, conſidérée comme non péchereſſe. — Je vous entends, Monſieur, je n'en ai que trois copies; après les *Conceptions*, les *Magdelaines non péchereſſes*, ſont ce qu'il y a de plus rare. Je ne puis vous les céder qu'à huit livres piece. Si vous vouliez des *Sermons de charité*, ou des *Grandeurs de Dieu*, je vous les paſſerois à cinquante ſols.

L'Abbé monte ſur une chaiſe, armé d'un flambeau; il choiſit parmi ce tas d'écritures, ne marchande guere, emporte ſous ſa ſoutane à pas précipités, un bon rouleau de ces pieux manuſcrits; s'enferme, pille des phraſes à droite & à gauche, fait un *centon* de tous les morceaux dérobés, & que perſonne ne réclamera. Son Sermon & ſon Panégyrique ainſi parachevés, il les débite en chaire avec la plus ferme aſſurance; & les vingt écus qu'il a laiſſés chez l'homme à la grande armoire, fructifieront au centuple.

Quand un ſermonneur eſt venu à bout de ſe compoſer de cette maniere un *Avent* & un *Carême*, ce qui peut ſe monter à une vingtaine de diſcours, & qu'il les a bien appris, il eſt auſſi ſûr de ſon exiſtence, qu'un comédien qui ſait un pareil nombre de rôles. L'Eccléſiaſtique peut parcourir toutes les Provinces du Royaume : par-tout il trouvera des chaires à battre, comme l'autre des planches à fouler.

Eh bien, tous ces ſermons ſont bons, excellents, quoique mauvais; ils contiennent toujours quelques principes de morale; car elle a cela d'admirable, qu'elle intéreſſe tous les cœurs, quel que ſoit le ſtyle. Le peuple, ennuyé des cantiques latins qu'il ne comprend pas, ſe réveille lorſqu'il entend un Prêtre qui lui parle françois. Qu'importe qu'il ait volé ces

phraſes à tous les orateurs décédés? les idées ſorties de la favorable armoire, n'en ſont pas moins bonnes. Il les diſtribue au peuple qui a beſoin d'inſtructions. Pour peu qu'il déclame avec juſteſſe, l'éloquence paroît jaillir de ſa tête. Il touche, il pénetre, il attendrit; & les traits empruntés de l'heureuſe boutique ſont impreſſion aux deux bouts de la France.

Les ſpectacles où la morale touchante eſt montée ſur la ſcene ne s'ouvrent qu'à prix d'argent. La morale chrétienne retentit ſous les voûtes des temples, & il n'en coûte rien pour la recevoir. Il y a toujours dans ces ſermons quelques paſſages qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme; & celui qui les entend ſe parle quelquefois mieux à lui-même, que celui qui a prêché. Plus l'auditoire eſt nombreux, moins la parole eſt perdue; car chacun s'applique en ſecret ce qui lui convient.

Les habiles prédicateurs ont éloigné depuis quelques années les théologiques diſcuſſions de myſteres & de dogmes; ils ſe ſont rapprochés des Proteſtants, ſi ſupérieurs en ce genre aux Catholiques.

La prédication chez les Proteſtants eſt ſimple, populaire, inſinuante, remplie de détails fins, propres à être ſaiſis par tous les eſprits & par tous les caracteres : elle n'eſt ni orgueilleuſe, ni dure; la controverſe, ſource de tant de querelles, en eſt bannie. Ces diſcours, prononcés au peuple chaque dimanche, font une partie conſidérable du culte. Le Catholique, le Luthérien, l'Anglican peuvent les entendre avec édification; & plus d'un bon Paſteur eſpere qu'un jour tous les Chrétiens réunis prieront Dieu de la même maniere.

Les Prédicateurs Catholiques, qui affectent de dédaigner les Prédicateurs Proteſtants, ne les con-

noiſſent pas; ou bien ils obéiſſent aux préjugés que leur inſpire quelquefois leur double état de Prêtre & d'écrivain académique. Jacques Saurin, ſans parler des autres, vaut pour le moins Bourdaloue. On trouve dans tous ſes diſcours des traits de la plus forte éloquence. On citera toujours ſa ſublime apoſtrophe à Louis XIV : *Et toi, Prince, que j'honorai jadis comme mon Roi, & que je reſpecte maintenant comme le fléau de Dieu, tu auras auſſi part à mes prieres!*

Le Prédicateur que j'ai entendu & ſuivi avec plus de plaiſir, c'eſt le P. Elizée, Carme déchaux. Il a du ſtyle, de la raiſon & de la dignité.

On a fait beaucoup de livres ſur l'*éloquence de la chaire*, comme on fait beaucoup de poétiques pour l'art du théâtre. Il ſe trouve que ceux qui ont fait les meilleurs ſermons, comme les meilleurs drames, n'ont ſuivi aucun des préceptes donnés.

CHAPITRE DLXXXIII.

Parcs.

TERRES incultes & qui ne ſont pas rares aux environs de Paris. Ce vaſte enclos fermé & ſolitaire s'ouvre une fois l'année pour recevoir ſon ennuyé poſſeſſeur. De triſtes maronniers jettent leurs fruits épineux dans les allées. Ce terrein eſt perdu pour l'agriculture; & l'impôt qui devroit le frapper, le reſpecte. Si la charrue s'étoit promenée ſur ces terres en friche, le collecteur ſeroit venu, & n'auroit fait aucune grace au cultivateur laborieux. Mais dès que la terre eſt oiſive, à l'exemple du maître, elle écarte la taxe qui va fondre

ſur le champ où fleurit la vigne, où croiſſent les épis.

Ces parcs recelent du gibier qui n'appartient pas aux propriétaires; il eſt au Roi; lui ſeul a droit de le tuer. Les murs qui ceignent ces enclos, s'ouvrent quand il veut y entrer. On fait ſortir le gibier quand Sa Majeſté eſt dans la plaine, afin que toute piece paſſe à la portée de ſon fuſil.

CHAPITRE DLXXXIV.

Francs-Maçons.

Les Francs-maçons ne ſont point perſécutés à Paris; on leur laiſſe tenir loge tant qu'ils veulent; *loge d'adoption*, ou loge à femme. Ils n'ont pas rencontré un Marquis Taſcani, Florentin, qui, ſous l'autorité de Sa Majeſté Catholique, a pourſuivi, avec la plus grande rigueur, une ſociété qui s'eſt fait une loi de ne parler jamais ni de religion, ni d'affaires d'Etat.

Les loges de Francs-maçons s'ouvrent, & l'on n'a point empriſonné *les freres*; on ne les a point mis au ſecret de juſtice comme à Naples. Les Francs-maçons mangent, boivent enſemble, font de la muſique, liſent des vers ou de la proſe, ſans qu'aucun Miniſtre ſoit tenté d'imiter la bizarre adminiſtration du Florentin, qui probablement voulant perdre quelques jeunes Seigneurs *maçons*, qui approchoient du Roi, enveloppa dans la proſcription toute la ſociété. On a dû bien rire de la fougue du Florentin, lorſqu'il fut renvoyé, & que cette grave affaire ſe fut tournée en plaiſanterie; car c'eſt ainſi qu'elle devoit finir.

Les Francs-maçons rigoureux trouvent un ſi

grand relâchement dans les assemblées maçoniques qui se tiennent à Paris, qu'ils regardent tous les Francs-maçons de la capitale comme des profanes qui s'occupent d'enfantillages. Ils ont tort.

Les *fendeurs*, les *dévorants*, les *gavots* sont presque inconnus, parce que ces sociétés fondées par la nécessité & le besoin, & qui se rendent, dans les forêts ou dans les lieux déserts, des services importants, ont dû se fondre dans un tourbillon où l'on ne cherche que la distraction, l'amusement, le goût du plaisir. Voilà le seul nœud de ces petites associations, qui n'ayant point l'esprit de parti, sont fort éloignées de tout fanatisme; & il n'y a que le fanatisme, comme l'on sait, qui fasse les bandes, les sectes & les bonnes confréries.

Aussi la Police laisse-t-elle en repos toutes ces assemblées nouvelles, qui, loin de l'inquiéter, ne lui déplaisent pas; & les hommes qui ont le besoin & le plaisir de se rassembler, s'embarrassent peu du signe qui les réunit, pourvu qu'ils s'assemblent.

La loge des *neufs Sœurs* s'est distinguée par des fêtes brillantes qu'on pouvoit regarder encore comme des séances académiques. Le charme de la littérature en faisoit le principal agrément. On a vu tous les hommes célebres & contemporains fraterniser dans cette loge, malgré la différence de leur art. Ce rapprochement unique avoit un intérêt qui prêtoit à la réflexion. Plusieurs loges joignent à leurs travaux la pratique assidue de la bienfaisance; & on a honoré publiquement une pauvre fruitiere qui, ayant onze enfants, en avoit adopté un douzieme avec le sentiment de la tendresse & le courage de la charité. Cette récompense de la vertu sans faste a été imaginée par des Francs-maçons; ils s'amusent, & ils sont charitables.

CHAPITRE DLXXXV.

Latrines publiques.

Elles manquent à la ville. On eſt fort embarraſſé dans ces rues populeuſes, quand le beſoin vous preſſe; il faut aller chercher un privé au haſard dans une maiſon inconnue. Vous tâtez aux portes & avez l'air d'un filou, quoique vous ne cherchiez point à prendre.

Autrefois le jardin des Tuileries, le palais de nos Rois, étoit un rendez-vous général. Tous les chieurs ſe rangeoient ſous une haie d'ifs, & là ils ſoulageoient leurs beſoins. Il y a des gens qui mettent de la volupté à faire cette ſécrétion en plein air : les terraſſes des Tuileries étoient inabordables par l'infection qui s'en exhaloit. M. le Comte d'Angiviller, en faiſant arracher ces ifs, a dépayſé les chieurs qui venoient de loin tout exprès. On a établi des latrines publiques, où chaque particulier ſatisfait ſon beſoin pour la piece de deux ſols; mais ſi vous vous trouvez au fauxbourg St. Germain, & que vos viſceres ſoyent relâchés, aurez-vous le temps d'aller trouver l'entrepreneur? L'un ſe précipite dans une allée ſombre, & ſe ſauve enſuite; l'autre eſt obligé, au coin d'une borne, d'offenſer la pudeur publique; tel autre ſe ſert d'un *fiacre* ou d'une *vinaigrette;* il transforme le ſiege de la voiture en ſiege d'aiſance : ceux qui ſe ſentent encore des jambes, courent à demi-courbé au bord de la riviere.

Aujourd'hui les quais qui forment une promenade & qui ſont un embelliſſement de la ville, révoltent également l'œil & l'odorat; il n'appartient peut-être qu'à un médecin de ſe promener de ces

côtés-là : ce ſeroit pour lui un véritable thermometre des maladies régnantes ; il ſauroit dans quelle ſaiſon de l'année les eſtomacs manquent de ton ; & la mal-propreté publique tourneroit du moins au profit du génie obſervateur.

Mais les médecins ſont devenus orgueilleux ; ils ne regardent plus à la chaiſe percée ; ils ſe moquent même des inſpecteurs d'urine. Ils dédaignent avec hauteur une ſcience nouvelle, longuement écrite & grandement caractériſée ſur les quais de la capitale. C'eſt là où ſe réfléchit ſans voile l'état de tous les ventres actifs & paſſifs ; & les médecins vont feuilleter les livres poudreux des bibliotheques, tandis qu'ils ont ſous les yeux la vraie démonſtration des épidémies, occaſionnées par la nature des aliments, ou par l'inclémence de l'air.

Et d'où vient ce dédain ? Autrefois ils étoient obligés de voir. On leur demandoit plus encore. Voici les propres mots d'un réglement fait par Henri II : „ Sur les plaintes (dit le Roi) des hé-
„ ritiers des perſonnes décédées par la faute des
„ médecins, il en ſera informé & rendu juſtice
„ comme de tout autre homicide, & ſeront les
„ médecins mercenaires tenus de goûter les excré-
„ ments de leurs patients, & de leur impartir toute
„ autre ſollicitude ; autrement ſeront réputés avoir
„ été cauſe de leur mort & décès ".

Nous ne renvoyons pas les médecins au réglement de Henri II ; nous diſons ſeulement qu'ils pourroient faire dans la capitale les obſervations les plus détaillées, les plus amples, les plus ſuivies, juger des formes & des ſimilitudes, étudier enfin ces phyſionomies mortes, mais qui parlent encore. Si l'on établit quelque jour des *latrines publiques*, ils regretteront peut-être alors la ſcience expérimentale décédée, qui s'offroit pour les inſ-

truire ; & ſi l'on marque dans le *Journal de Paris* la hauteur de la riviere, l'état du ciel, le vent, le degré du barometre, pourquoi à ces obſervations météorologiques ne joindroit-on pas l'*état des quais ?*

Les endroits où l'on a mis pour inſcription : *Défenſe, ſous peine de punition corporelle, de faire ici ſes ordures*, ſont juſtement ceux où ſe rendent les affairés. L'inſcription, au-lieu de les écarter, ſemble les inviter. Il ne faut qu'un exemple iſolé pour amener trente compagnons.

Tel eſt le réſultat d'une immenſe population. Toute ſéance à table en exige une à la garderobe ; & puiſqu'il y a des auberges publiques, pourquoi n'y a-t-il pas auſſi des latrines ?

Les perſonnes les plus propres & les plus délicates, dont l'imagination eſt toujours fleurie, ne vivant point avec ces hommes impolis, qui ſatisfont groſſiérement les beſoins de nature, les repouſſant même loin d'elles & de leur ſociété, ſont obligées néanmoins de communiquer par la vue avec ce qu'ils dépoſent en plein air. Les excréments du peuple avec leurs diverſes configurations ſont inceſſamment ſous les yeux des Ducheſſes, des Marquiſes & des Princeſſes. O quelle moralité n'y auroit-il pas à faire là-deſſus ! Mais, quel dommage ! on ne lit plus Rabelais.

Les femmes ſur ce point ſont plus patientes que les hommes ; elles ſavent ſi bien prendre leurs meſures, que la plus dévergondée ne donne jamais le ſpectacle qu'offre en pleine rue l'homme réputé chaſte. Les obſervations deſirées des médecins, ſi un jour elles avoient lieu, ne pourroient déterminer, d'après la notoriété publique dont nous parlons, que les tempéraments maſculins ; il faudroit recourir ailleurs pour conſtater celui des femmes.

CHAPITRE DLXXXVI.

Egouts publics.

La magnificence romaine s'imprima ſur-tout dans ces utiles établiſſements, néceſſaires à la ſanté, à la vie des citoyens. Des Ediles étoient principalement chargés de leur entretien, & puniſſoient tous ceux qui avoient commis quelques fautes à cet égard.

Il fut conſtruit à Paris un grand égout, appellé l'*égout Turgot*, parce qu'il fut ordonné dans le temps qu'il étoit Prévôt des marchands.

Ce grand égout commence au bas de Menil-Montant, parcourt de-là du côté du nord preſque la moitié du circuit de la ville de Paris. Un grand nombre des égouts particuliers des rues verſent dans ce grand égout, dont l'embouchure eſt dans la riviere de Seine, à l'une des grilles de Chaillot.

Cet égout aſſez vaſte & profond n'étoit point couvert, les ouvriers pouvoient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer. On le lavoit à l'aide d'un réſervoir & d'une pompe. Quelques muids d'eau ſuffiſoient pour entraîner les immondices.

Il a plu au corps de ville de vendre le terrein de cet égout; on l'a couvert, on a permis de bâtir deſſus, avec la précaution de défendre d'en faire la décharge des cuiſines & des latrines; précaution inutile ſans doute, par la facilité de s'en affranchir. C'étoit viſiblement enfermer des foyers peſtilentiels.

Dès 1778, on s'apperçut dans le fauxbourg St. Honoré qu'une odeur putride ſe répandoit & incommodoit beaucoup les voiſins de quelques-

unes des ouvertures pratiquées près du Coliſée, pour recevoir dans cet égout les eaux de pluie. Quelques citoyens de ce fauxbourg, peu inſtruits, attribuerent cette odeur à la piece d'eau du Coliſée. La véritable cauſe de l'odeur infecte répandue dans le fauxbourg, vient de ce que les égouts des cuiſines & les ſieges de latrines verſent inceſſamment dans ce grand égout; abus inconcevable. Ce grand égout, dans l'état où il eſt, ne ſera jamais nettoyé. S'il vient à s'engorger, aucun ouvrier ne pourra eſſayer d'y entrer; il y perdroit la vie. Quel ſera le remede aſſez prompt, aſſez efficace, pour détruire ou pour clorre ces abymes de putridité? Il n'y en a plus; la moindre ouverture forme un éolipile dangereux; l'air & les rayons du ſoleil abſorboient du moins auparavant ces terribles exhalaiſons. Ainſi l'intérêt de quelques particuliers a empriſonné la peſte dans un quartier ſalubre. Puiſſe-t-elle ne pas s'échapper! ou recourons du moins aux chymiſtes modernes, qui ſe jouent de tous les miaſmes meurtriers, & qui offrent de deſcendre dans les latrines avec la même confiance qu'un danſeur de la foire voltige ſur la corde lâche ou tendue.

CHAPITRE DLXXXVII.

Cabarets borgnes.

AUTREMENT dits *tavernes.* Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs; j'y ſuis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, & cela vous épargnera quelques ſenſations déſagréables.

C'eſt là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une franchiſe qui mérite d'être

obſervée; car les paſſions qui ſont à nud, ont une originalité piquante.

Curieux de voir ce monde, (placé dans le monde élégant) je me couvris un jour d'une redingote brune, & je m'enfonçai dans un fauxbourg. J'entrai au lieu déſigné, & je demandai à ſouper. Il me fut ſervi ſur un bout de table; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une ſalle, où étoit une longue table qui pouvoit contenir ſoixante couverts.

Sur les dix heures du ſoir, je vis tout-à-coup entrer tumultueuſement dix-neuf pendards, ſeize créatures & dix enfants, qui s'emparerent de la table, la chargerent de débris de viande, poiſſons, légûmes, morceaux de pain; puis l'on fit venir du vin, qui ne fut pas ſervi dans des pintes de plomb, mais dans des vaſes de grès.

Je fis ſemblant de ſortir, & me jettai dans un petit cabinet, d'où je pouvois tout voir & tout entendre.

Cette horde qui devenoit plus nombreuſe, jetta tout-à-coup ſur la table, tant en monnoie qu'en liards, une ſomme de quatre-vingt-quatorze livres dix-ſept ſols neuf deniers, dont ces mendiants ne paroiſſoient pas ſatisfaits, diſant que la ſurveille leur recette avoit paſſé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommoient le *tréſorier*. Un autre, qui avoit le titre de *maître de garde-robe*, s'empara, après un inventaire fait, d'un nombre conſidérable de vieux bas, ſouliers, culottes, habits, jupons, & promit que le tout ſeroit remis à leur frippier de l'Abbaye Saint-Germain. On eſtima qu'il retireroit de ces guenilles au moins deux louis. Tel étoit le réſultat d'une infinité de trocs

particuliers faits en parcourant les rues & les carrefours.

Ces gueux demanderent encore du vin, dont ils burent vingt-deux pots ; plus quatre bouteilles d'eau-de-vie ; ils conſommerent auſſi deux livres de ſucre, un quarteron de tabac à fumer, ſeize cotterets & fagots.

De ces femmes, pluſieurs avoient des enfants qu'elles allaitoient & torchoient. Les chiens étoient de la partie, & c'étoit à qui leur feroit une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer ſinguliérement leurs chiens ; car ils les embraſſoient & leur parloient avec une affection ſentimentale que n'a pas la plus jolie femme baiſant ſon épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paroiſſoit le chef calculateur ; il régla les comptes, diſtribua l'argent, & parla long-temps des affaires de la ſociété. Il s'agiſſoit de trafiquer des lambeaux d'étoffe, de vieilles hardes, & de les dépoſer chez tel gargotier qui les acheteroit en maſſe.

Cette eſpece d'hommes ne connoît ni la diſſimulation ni l'hypocriſie. A la moindre contradiction, le viſage de telle femme ſe tuméfioit ; l'autre juroit avec emportement : mais les hommes cédoient conſtamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée, & une femme ayant pris au collet un homme, & le ſecouant vigoureuſement, ſon voiſin calma tout-à-coup ſa colere, en lui diſant : *Aſſieds-toi, c'eſt une femme qui parle.*

Les femmes criailloient, & les hommes écoutoient. La langue n'étoit jamais rebelle à leurs expreſſions. Elles avoient un caractere de liberté abſolue, & leur idiôme groſſier rendoit facilement toutes leurs idées.

Cette troupe formoit un ramas de mendiants, de chiffonniers, de ces revendeurs & revendeuſes qui arpentent les rues. Les propos n'avoient point de ſuite; ils ſembloient ſe deviner plutôt que converſer entr'eux. Quoiqu'on fît dans ce temps-là la chaſſe aux mendiants, & qu'on les enlevât par centaines, ils ne parlerent point de cette perſécution : ce qui m'étonna. C'étoient probablement des gueux privilégiés, leur profeſſion étant mixte.

Il m'eſt impoſſible de redire une multitude de mots bizarres qui formoient leur argot; mais leur langage étoit précis, énergique, & aucun d'eux ne tardoit à répondre : ils s'entendoient parfaitement & avec rapidité.

La Religion & l'Etat n'auroient rien eu à reprendre à leurs diſcours. Ils juroient, il eſt vrai, ils employoient fréquemment le Saint Nom de Dieu; mais ce n'étoit chez eux qu'une mauvaiſe habitude; ainſi que chez pluſieurs Pariſiens qui ne ſont pas de la claſſe des gueux.

Leur ſouper étoit des reſtes froids. On leur apporta du cabaret des viandes qui me parurent les débris d'une noce; ils mangerent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s'amuſent. Tout ſe conſomme à Paris; la chymie a beau décompoſer les aliments & nous parler de ſes gaz, l'eſtomac robuſte ne connoît pas tous ces nouveaux ſyſtêmes, vrais ou faux, utiles ou erronnés.

Par la même raiſon que Winſlow, ayant trop étudié l'anatomie déliée de nos fibres, n'oſoit ſe baiſſer pour ramaſſer une épingle, dans la crainte de ſe rompre une fibrelle à lui connue; de même le chymiſte n'oſe quelquefois manger, de peur de s'empoiſonner. Le gueux, qui ignore ce que

révelent le ſcalpel & le creuſet, mange ce qu'il trouve, ainſi qu'il ſe charge du fardeau qui lui eſt offert.

La délicateſſe ne régnoit pas parmi eux ; mais il y avoit profuſion. Ils ſe faiſoient ſervir d'une voix aſſez impérative, eux qui me paroiſſoient ne devoir commander à perſonne. Le garçon du cabaret, en veſte blanche, étoit tancé vertement quand il n'avoit pas répondu à la demande d'un gueux, dont les habits tomboient en lambeaux.

Bientôt étourdi du bruit & ſuffoqué d'une odeur déſagréable, je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avois pas touché ; & prenant le garçon à part, je lui demandai où tout cela coucheroit. Il me répondit : Pluſieurs demeurent dans les environs ; mais le plus grand nombre n'uſe pas de draps blancs : car ils couchent tous enſemble ſur de la paille, faiſant chambrée commune.

Dans d'autres bouchons, j'ai eu occaſion de voir ce qu'on appelle *boire pinte*, ou *chopine*. La pinte eſt ſur une table de bois informe à deux pieds de diſtance d'un ménétrier qui fait danſer une populace de déguenillés ; c'eſt un ſoldat & une ſervante qui boivent enſemble ; c'eſt le rire & la miſere qui s'accolent près de ce vaſe de plomb enduit d'une craſſe rouge.

S'il ſurvient une rixe à la ſuite des fumées du vin frelaté, le jurement & la main partent enſemble ; la garde accourt ; & ſans elle, cette canaille qui danſe alloit ſe tuer au ſon du violon. La populace, accoutumée à cette garde, en a beſoin pour être contenue, & ſe repoſe ſur elle du ſoin de terminer les fréquents débats qui naiſſent dans les cabarets.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette ſoldateſque, ce guet qui met le *hola*, eſt compoſé de ſavetiers habillés de bleu, qui, le lendemain quand ils auront dépoſé leur fuſil, ſeront arrêtés à leur tour s'ils font tapage, après avoir vuidé la pinte de plomb. Ainſi c'eſt le petit peuple qui agit ſur le petit peuple; les recrues du guet ne manqueront point : on appelle ces ſoldats, *les ſoldats de la Vierge Marie*, parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les ſoldats du Pape. Quand on leur voit faire l'exercice, on rit involontairement. Toute la troupe eſt aſſurée d'une longue vie; ils ne riſquent que quelques taloches quand le délinquant eſt ivre & récalcitrant; & alors ſerrant les menottes à celui qui a réſiſté, ils s'en vengent cruellement. Les coups de croſſe de fuſil, qu'ils n'épargnent pas à la populace, font plus de mal que le bâton des Chinois. Autrefois la troupe qui repréſente le guet, n'avoit que des houſſines; ce qui ne bleſſoit pas comme le canon du fuſil ou comme les cordes tranchantes qui coupent les mains. Ils appellent cela, par dériſion, *ganter* un homme. Quelquefois ils paſſent les bornes de la ſévérité, & cela devient révoltant.

Les vins, la bierre & les liqueurs ſont toujours frelatés pour ceux qui tiennent ces cabarets & tabagies où s'abreuve la multitude, & je ne ſais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoiſonneurs. Un Conſeiller au Parlement dans ce ſiecle, opina à la mort contre un cabaretier falſificateur, ſoutenant que cet artifice meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens dans Paris que tous les autres fléaux réunis enſemble.

Ces perfides diſtributeurs qui altèrent un breuvage fait pour reſtaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux-mêmes ſans doute les

funeſtes accidents qui doivent réſulter de leurs mêlanges. Plus inſtruits, ils ne s'expoſeroient pas à commettre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit ſimple & raiſonné, qui inſtruiroit tout-à-la-fois le cabaretier & le peuple; qui feroit ſentir d'un côté l'énormité du crime, & de l'autre le danger, ſeroit très-utile, ſur-tout s'il indiquoit encore le remede contre les accidents de la boiſſon frelatée.

Qui fera donc un catéchiſme à l'uſage du peuple pour lui donner à la fois quelques idées ſaines de morale & de phyſique?

CHAPITRE DLXXXVIII.

Lettres de Cachet.

Je ne rechercherai point quand & comment elles ont commencé. Elles exiſtent, qu'importe leur origine. Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L'auteur d'une brochure ſe voit priſonnier par la même force qui arrêteroit un Prince du ſang dans ſon palais. L'auteur auroit-il bonne grace de ſe plaindre quand S. A. R. obéit tout auſſi promptement que lui?

Clovis, Charlemagne, Hugues-Capet n'ont point donné de lettres de cachet : cela eſt démontré. Louis XIV & Louis XV en ont diſtribué une belle quantité, & n'en ſoupoient pas moins de bon appétit. Cela n'eſt que trop vrai.

Blackſtone les condamne ouvertement. Linguet, ſorti *de la Foſſe-aux-lions*, *de la moderne Babylone*, ne fera plus l'éloge des gouvernements qui les diſtribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* ſont contraires au droit naturel; que tout homme eſt né ici-bas avec l'entiere propriété de

de ſa perſonne ; que le Sieur *Henri* ne peut pas couper ſa promenade légalement ; mais tous les livres poſſibles ne détacheront pas une ſeule pierre des crénaux de la Baſtille, n'abaiſſeront pas les ponts-levis d'un demi-pouce, & n'ôteront pas une ligne à la longueur ni à l'épaiſſeur des verroux. Le géolier ne lira pas l'ouvrage éloquent ou déclamateur, il continuera ſes fonctions ſilencieuſes ; & le philoſophe qui aura dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus illégitime au monde que les lettres de cachet, en recevra une le lendemain. Trois cents mille hommes armés, cinq cents millions de revenu, voilà de quoi enfermer, je crois, toutes les éditions & tous les auteurs dans cent Baſtilles différentes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'arrêté de la part de Sa Majeſté, votre nom n'a pas toujours l'honneur de repoſer dans ſa mémoire. La petite *eſtampille* (1) vous a fait paſſer rapidement les *guichets*, & la ſignature de la main auguſte, qu'on liroit avec reſpect, ſeroit du moins une conſolation pour le pauvre priſonnier qui ſe diroit à lui-même : *Le Roi de France ſait que je ſuis ici ; ſa volonté ſoit faite.*

Mais cette petite *eſtampille* déſœuvrée, qui, dans un moment de mauvaiſe humeur, peut ſe promener un dimanche matin à Verſailles dans un certain cabinet ſur des feuilles de papier, & qui vous arrête le lundi au lever de l'aurore, tandis que vous méditez une promenade reſtaurante, ô voilà ce qu'on ne ſauroit digérer ! Or il faut avouer qu'on ne peut enviſager qu'avec un peu d'effroi (quelque ferme

(1) L'étranger ne manquera pas de demander qu'eſt-ce que l'*eſtampille ?* Je lui ôterois tout ſon plaiſir, ſi j'allois lui expliquer tout de ſuite ce que c'eſt. Qu'il s'enquierre,

que l'on ſoit) un *eſtampilleur*, d'ailleurs fort gracieux, point méchant; mais qui, d'un coup de *griffe* allongé par diſtraction, peut vous faire plus de mal que tous les ongles crochus & pointus de certains animaux qui marchent ſur la terre ou qui planent dans l'eſpace des airs.

Combien délivre-t-on de lettres de cachet année courante? Je n'en ai point la liſte; ce que je puis affirmer, c'eſt qu'on n'en accorde pas autant qu'on en demande : on en refuſe. Peſez bien ce mot, cher lecteur, & diſpenſez-moi du dangereux commentaire.

Les priſons d'Etat ſont déſertes, en comparaiſon de ce qu'elles contenoient de priſonniers autrefois. Les atrocités, les privations barbares ou ridicules n'y ont plus lieu : enfin, l'on revient d'une *lettre de cachet* européenne, & l'on ne revient pas du *cordeau* aſiatique.

Le Cardinal de Fleury a ſigné trente mille *lettres de cachet* dans l'affaire de la *Bulle*. On a reconnu que c'étoit un peu trop dans toute affaire quelconque. Les Janſéniſtes ne ſont plus empriſonnés, & le trône de Pharamond ne paroît pas pour cela en grand danger.

Tant d'allarmes imaginaires ou gratuites ont beaucoup refroidi le zele des *eſtampilleurs*, qui apperçoivent aujourd'hui les objets avec plus de lumiere & de modération. Il faut leur en ſavoir gré.

Ces empriſonnements arbitraires & indéfinis ne peuvent tomber, à tout prendre, que ſur un très-petit nombre d'hommes; c'eſt-à-dire, ſur les agents publics & ſecrets des *affaires d'Etat* quand ils prévariquent, ou ſur ceux dont la plume ou la langue eſt trop indiſcrete. Sur dix mille hommes, neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix ne ſont pas dignes

d'une *lettre de cachet*. Les trois quarts & demi des Parisiens ont plus peur d'un Commissaire que d'un *estampilleur*.

Le temps n'est plus, il est vrai, où la vengeance & l'or commandoient ou achetoient des *lettres de cachet*; où il y avoit un bureau ouvert à toutes les passions violentes, sourdes ou cupides, où l'on avoit le tarif des empriſonnements. Ce temps que j'ai vu est absolument passé, Dieu soit loué!

La *lettre de cachet* enferme ou exile. L'exil est devenu depuis peu plus commun que l'empriſonnement; c'est d'abord une économie pour l'Etat. Ensuite ne vaut-il pas mieux respirer l'air au fond d'une Province, même dans le lieu le plus sauvage, que d'entendre le cri lugubre des serrures, sous la rude main *des porte-clefs*, plus terribles que les *muets*, en ce qu'ils ne proferent que des monosyllabes atterrants.

Le prisonnier d'Etat, seul avec son imagination, son plus grand bourreau, envie le sort des portefaix, des fiacres & des décrotteurs du Pont-Neuf; & si la voix glappissante d'un porteur-d'eau parvient jusqu'à son oreille, il voudroit avoir la sangle entre les deux épaules, monter deux séaux en équilibre à un septieme étage par un escalier obscur & tortueux.

Ce doit être un grand supplice que cette inaction forcée; & la solitude doit donner à toutes les idées que l'on enfante une couleur noire, plus désespérante encore que la perte de la liberté!

Mais tel qui déclame contre les *lettres de cachet*, qui les appelle abusives, tortionnaires, lorsque son neveu a commis un délit, qui va le livrer à la justice & l'exposer à la rigueur des loix, abandonne tout-à-coup ses propres principes. Que fait l'oncle? Il va se jetter tout éperdu aux pieds du Ministre;

il implore un *ordre*, pour dérober ſon neveu à la mort, à l'infamie. Heureux d'obtenir cette *lettre* qui ſauvera ſa famille du déshonneur!

Un autre a en main la preuve d'un forfait caché; c'eſt ſa femme qui en eſt l'auteur; il ne peut publier le crime, ſans flétrir ſix enfants innocents dont le nom eſt encore cher à la patrie. Le crime reſtera impuni, & la vie même du mari eſt en danger, ſi l'autorité ne vient promptement au ſecours. Les loix ordinaires ne peuvent rien; la trahiſon eſt à ſon comble ſans la main du pouvoir ſuprême. N'eſt-il pas du devoir du gouvernement de prévenir le danger & d'arrêter le coupable?

Un pere ſe rend accuſateur de ſon fils auprès du Miniſtre; c'eſt un vieillard déshonoré, ſi la juſtice qu'il implore eſt lente & contentieuſe. N'a-t-on pas vu un Ecrivain, un philoſophe, ſolliciter juſqu'à vingt lettres de cachet contre ſa famille? Sans un plus grand examen, il doit être par-là même le plus infortuné des hommes.

Mais quel tribunal humain ne prêtera l'oreille à la voix accuſatrice d'un pere? N'eſt-il pas un juge ſacré? Nos formes juridiques ſont trop groſſieres pour deſcendre dans le ſecret des familles; & ſi elles ſont diſſoutes tout-à-coup par des paſſions non réfrénées, que deviendra l'Etat qu'il faut conſidérer comme un aſſemblage de pluſieurs familles? Les Miniſtres (il ne faut point chicaner ici ſur les mots) ne ſont-ils pas auſſi des juges?

Dans les *affaires d'Etat*, dont les ramifications pénetrent & s'étendent de pluſieurs côtés, qui deſcendent dans pluſieurs conditions, ſe trouve un traître qui va vendre un ſecret important, qui va donner une clarté fatale. La nation eſt léſée, ſi la foudre ne l'atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux, d'ailleurs ſi étrangers à ces faits, don-

neroient au coupable le temps de compléter ſon audace avec pleine impunité.

Toutes les *lettres de cachet* ne ſont donc pas injuſtes ; il en eſt de néceſſaires, même d'inévitables. Si le bien qu'elles ont produit étoit mis au grand jour, on jugeroit de leur importante utilité dans certaines circonſtances. Plus d'une fois l'autorité a purgé l'Etat & la ſociété des monſtres ténébreux, qui ſe flattoient que les loix civiles ſeroient impuiſſantes à leur égard.

Le mal, c'eſt qu'on les a trop employées pour des fautes indifférentes ou pardonnables, ou ſur de faux apperçus. La *lettre de cachet* devroit être conſidérée comme la foudre du redoutable Jupiter, faite pour terraſſer les géants ambitieux ou téméraires, pour les enſevelir en un clin d'œil ſous leurs rochers audacieux. Mais il eſt indigne, je crois, de la majeſté de ſes fleches foudroyantes, de tomber ſur ces roſeaux babillards, où le barbier a enfoui ſon fouffle, pour ſoulager la démangeaiſon de ſa langue intempérante.

Il eſt des délits d'une nature ſi particuliere, dans une conſtitution monarchique, qu'elle a beſoin quelquefois de cette force coercitive, prompte & terrible. Heureux ſans doute les gouvernements dont toutes les parties ſont tellement jointes, que la vigilance active de tous les citoyens ſupplée aux priſons d'Etat ! Mais ces gouvernements ainſi organiſés ſont rares ſur la face du globe.

Quand il n'y aura ni vengeance, ni ſurpriſe, ni petiteſſe dans la diſtribution des *lettres de cachet ;* que ce tonnerre, s'élançant à propos du ſein du paiſible Olympe, n'aura point l'air d'une miſérable fuſée qui vous bleſſe au haſard, cette foudre des Rois abſolus, ce témoignage de leur grand courroux retentira avec majeſté à l'oreille des ci-

toyens. Loin de redouter ces traits de force & de puiſſance, ils les regarderont comme la ſauve-garde de l'Etat & du Trône.

On ne ſauroit détruire, hélas! ce qui eſt fondu aujourd'hui & incorporé avec tout le reſte. L'autorité qui s'éclaire & qui n'eſt plus inhumaine, rendons-lui pleinement juſtice, admet chaque jour des modifications; elle a ſenti qu'il étoit de ſa dignité, & même de ſon intérêt, d'effacer les anciens abus. Ils tomberont inſenſiblement, du moins tout le promet, tout l'annonce.

Le comique (car où n'eſt-il pas?) ſe mêle au ſérieux d'une *lettre de cachet*. La foudre qui va vous terraſſer eſt dans la poche de l'exempt, perſonnage qui n'exerce pas ſans plaiſir ſes fonctions redoutables. Il eſt orgueilleux en ſecret de la foudre qu'il porte; il ſe croit l'oiſeau de Jupiter: mais il marche à la maniere des ſerpents; il ſe gliſſe, vous guette, ſe courbe devant vous, s'approche de votre oreille, & l'œil baiſſé, d'une voix flûtée, vous dit en ployant les épaules: *Je ſuis au déſeſpoir, Monſieur; mais j'ai un ordre, Monſieur, qui vous arrête, Monſieur, de par le Roi, Monſieur.* — *Moi, Monſieur?* — *Vous-même, Monſieur.* Vous balancez un inſtant entre la colere & l'indignation, prêt à vomir toutes les imprécations... Vous ne voyez qu'un homme poli, révérencieux, honnête, qui s'incline, qui a la parole douce, les manieres civiles. Vous ſeriez le plus furieux des hommes, que vous voilà tout-à-coup déſarmé. Vous auriez des piſtolets, que vous les tireriez en l'air, & jamais contre l'Exempt affable. Bientôt vous lui rendez ſes révérences; il s'établit même entre vous un combat de politeſſe & d'honnêteté. C'eſt une réciprocité de mots civils, de compliments, juſqu'à l'inſtant où les verroux retentiſſants vous

ſéparent de l'homme poli qui va rendre compte de ſa miſſion, & dont le métier, aſſez lucratif, eſt d'enfermer les gens avec toute la grace, la douceur & l'urbanité poſſibles.

CHAPITRE DLXXXIX.

Corbillard.

VASTE char ſervant aux magnifiques obſeques des Princes, où l'on porte à ſon dernier gîte un grand perſonnage mis en plomb. Il va au lieu de ſa ſépulture ſe repoſer, le plus ſouvent de quels travaux? des fatigues journalieres de la chaſſe.

La marche lourde & lente de ce corbillard traîné par huit chevaux caparaçonnés, & portant le deuil de S. A., quel ſpectacle bizarre! Les crêpes du cocher pendent juſqu'à terre. Les chevaux, ſous la caſaque noire & blanche qui les couvre, ſont indociles à l'ordre des funérailles. Le volume de ce char eſt élevé & fort ample, comme ſi le corps qu'il recele étoit celui d'un géant, ou d'un homme extraordinaire. Les armes du défunt ſont peintes au-dehors d'une maniere également large & tranchante.

Mais tandis que le deuil environne ce char funebre, ſous ſa vaſte toile qui eſt très-épaiſſe, doublement & triplement tendue, ſont des ouvriers en veſte, qui jouent aux cartes & aux dez ſur le cercueil royal pour ſe déſennuyer de la longueur de la marche. Ce que j'avance ici eſt un fait.

On diroit que ce corbillard eſt l'image des courtiſans qui ſemblent s'affliger, & que l'étiquette conduit à cette lugubre cérémonie. Les dehors

peignent la triſteſſe; au-dedans des cœurs eſt la diſtraction.

Non, rien ne peint mieux le revers de la grandeur & le néant des repréſentations humaines, que ces bourreliers, ces garçons ſelliers, ces charrons, qui, commandés pour raccommoder le corbillard en cas d'accident, ſont cachés ſous la toile tendue, & roulent les dez ſur le corps de l'éminent perſonnage, lorſque tout l'appareil d'un deuil faſtueux, les flambeaux, les crêpes, le cortege ſacerdotal, les aumôniers à cheval, les timbales voilées font mettre toute la ville aux fenêtres.

CHAPITRE DXC.

Guerre des Auteurs.

QUELQU'UN a voulu les réconcilier : ce n'étoit pas là un petit projet. On parle beaucoup de leurs diviſions. On rit, & ſelon la coutume, on charge les couleurs. Il eſt vrai que les autres états malheureuſement ne préſentent pas plus de concorde & de fraternité. Les querelles les plus vives éclatent dans les profeſſions les plus graves. Rien ne lie les Auteurs, & tout ſemble les déſunir. Ils manquent d'un point de ralliément; ils peuvent vivre trente années dans la même ville ſans ſe rencontrer une ſeule fois. On eſt toujours fort empreſſé à leur faire des rapports infideles ou chagrinants. Le public s'amuſe de leurs rixes, & ſemble les exciter à ſoutenir le combat. Il ſeroit très-fâché de les voir tous en bonne intelligence; il y perdroit des ſcenes plaiſantes, ſans compter ce que cette union auroit de force & d'aſcendant pour en impoſer à ſes vagues déciſions.

Ainſi le public, qui, tout-à-la-fois veut rire & conſerver ſa dignité, aime & condamne les querelles littéraires. Dès qu'un homme du monde fait une ſottiſe, on la cache avec ſoin. Si c'eſt un auteur, mille bouches ſont ouvertes pour la porter ſur les toîts. On ne ſe met pas aſſez à la place d'un homme à qui l'on diſpute un ſtérile laurier qui lui a coûté tant d'efforts, & qu'on veut inhumainement rabaiſſer au milieu de ſes premiers ſuccès. Harcelé quelquefois par d'indignes rivaux, il a peut-être le droit de ſe montrer ſenſible. On a été ſouvent injuſte, violent à ſon égard; on l'a attaqué indécemment, & l'on exigera néanmoins qu'il chériſſe ſon adverſaire: comme ſi dans tous les Etats tout concurrent ou tout critique ne faiſoit aucun ombrage.

Malgré les diſcours exagérés de la malignité, les auteurs (nous oſons le dire) ont moins de haine que d'orgueil, moins d'envie que d'ambition. Ils ſe voient & ſe rencontrent avec plaiſir; ils ſentent qu'ils ſont néceſſaires les uns aux autres; ils ſe plaiſent dans leurs diſputes vives & intéreſſantes; & quoique prolongées, elles finiſſent paiſiblement. Un rien les brouille, un rien les raccommode. Nous oſons croire que, s'ils ſe fréquentoient davantage, ils apprendroient à s'entr'aimer. Faute de ſe connoître, ils tombent dans des préventions extrêmes, autant ſur leur caractere reſpectif que ſur leurs talents. Il pourroit réſulter de leur fréquentation mutuelle un grand avantage, l'échange inſenſible de leurs idées. Il ne faut pas s'étonner s'ils tiennent opiniâtrément à leurs principes; leſquels ſont le reſſort actif & néceſſaire de leurs travaux. Mais en même-temps il eſt aſſez commun de les voir adopter des vérités qu'ils avoient d'abord méconnues ou combattues.

Quand au reproche qu'on leur fait d'avoir le ſang un peu trop chaud, doit-on être ſurpris que des hommes qui ont la fibre auſſi irritable, aient un amour-propre exalté lorſque des ſots, nés pour l'apathie, ſe permettent d'être chatouilleux à l'excès?

Il faudroit auſſi diſtinguer l'agreſſeur de celui qui ne fait que repouſſer l'injure; peſer les circonſtances qui transforment telle critique en un véritable outrage. Il faudroit ſuivre les démêlés des perſonnages, examiner les procédés antérieurs. Mais le public ne peut ni ne veut deſcendre dans ces détails; il prend les apparences pour la réalité. Cependant, malgré tout ce qu'on oublie, il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes de lettres ſincérement liés entr'eux, qui s'aiment, qui font plus encore, qui s'eſtiment. Sans quelques tyrans qui ont conçu le deſpotiſme au fond de leur cœur, & qui ſe reconnoîtront ou que l'on reconnoîtra ici ſans que nous les nommions, les gens de lettres vivroient peut-être tous en paix. Tout les y ſollicite, & nous appercevons le temps peu éloigné, où, avertis par le ridicule, ils ſe pardonneront la différence de leurs opinions. L'inimitié ſe concentrera alors toute entiere contre les ſatyriques de profeſſion. Ceux-ci ſont les vrais ennemis de l'eſpece.

Notre averſion contre toutes les claſſes de tyrans ne nous permet point d'être modérés, quand nous les rencontrons ſur notre chemin; & nous n'avons jamais pu lire qu'avec un ſouverain mépris les rimes de leur chef, du trop renommé verſificateur *Boileau*, qui, au-lieu d'armer la poéſie contre le vice & les méchants, en a fait l'art puéril d'injurier en vers ſes rivaux. Exemple fatal, que l'innocence dépourvue de tout talent n'a que trop imité.

Cet Ecrivain froidement exact n'avoit ni génie, ni enthouſiaſme, ni ſenſibilité. Aſſervi à l'eſprit dominant, il loua avec excès toutes les actions imprudentes de Louis XIV. Il le remercioit d'avoir terraſſé l'héréſie, & l'encourageoit, en rimes bien ſonores, à pourſuivre ſon ſyſtême d'intolérance. Puis il jettoit de l'opprobre ſur ceux qui réuſſiſſoient moins bien que lui dans l'art difficile qu'il cultivoit; il ſe moquoit, lui bien penſionné, du Poëte pauvre; il railloit cruellement Colletet de ſon indigence qu'il eût pu ſoulager.

Tandis que Colletet, crotté juſqu'à l'échine,
Va demandant ſon pain de cuiſine en cuiſine,
. . . . . .
Horace a bu ſon ſoul quand il voit les Ménades,
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le ſuccès d'un ſonnet.

L'homme qui a laiſſé ces vers ſubſiſter dans la réimpreſſion de ſes œuvres pendant quarante années, ſans que le moindre retour à l'honnêteté l'ait engagé à les effacer, n'avoit que l'ame d'un rimeur.

Tous les critiques de nos jours, qui ſe croient des Boileau, veulent marcher ſur ſes traces, & appellent les injures littéraires *la défenſe du bon goût*. Mais leurs ſatyres, auſſi inutiles que dures, tombent dans le mépris; on ne les lit plus, & ils ſentent la vérité de cet aveu fait par leur maître :

C'eſt un mauvais métier que celui de médire.

Cette fureur de dénigrer les productions de ſon confrere au nom du *goût*, de l'invectiver en renonçant aux premieres regles de l'honnêteté & de la juſtice, de tranſporter dans le paiſible

champ de la littérature la fougue des paſſions tumultueuſes, eſt une vraie maladie qui ne ceſſe d'agiter quelques Ecrivains ; mais ils en ſont punis : aucun de ces détracteurs n'a ſu faire encore un bon ouvrage. Ils ne ſortent pas de la médiocrité. En répétant ſans ceſſe que tout décline, il ne reſte d'eux que le ſouvenir infâmant des injures qu'ils ont adreſſées aux hommes de Lettres les plus eſtimés & les plus connus.

CHAPITRE DXCI.

Meches à lampe.

C'EST pour vous, mes chers confreres, hommes de Lettres, veilleurs déterminés, que je fais ce chapitre. J'ai à cœur que vous ménagiez votre vue ; je vous annonce des *meches* qui n'exhalent ni fumée ni odeur. Votre lampe ſtudieuſe pourra brûler ſans incommoder vos yeux ni votre poitrine. Ces meches ſont compoſées de coton, & treſſées ſur le métier ; elles ſont enduites d'une ſubſtance graſſe, d'une odeur légérement aromatique. En brûlant, elles ne donnent aucun noir de fumée, quelle que ſoit l'huile qu'on employe ; elles jettent une flamme claire & toujours égale.

Ces *meches* ont mérité l'approbation de l'*Académie des Sciences ;* elles ſont de l'invention de M. *Léger*, demeurant rue *Serpente*. En ayant vu par moi-même le bon effet, je m'empreſſe de les annoncer à mes amis, mes compagnons d'étude, qui veillent pour le plaiſir & l'inſtruction du monde. J'ai fait jadis ces deux vers :

Sur un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'apperçus le génie, il méditoit encore !

CHAPITRE DXCII.

Tête tranchée.

C'EST un phénomene, tandis que les pendus ſont communs. Une tête tranchée laiſſe un long ſouvenir, & l'on en parle comme d'un événement extraordinaire. La derniere qui tomba ſous le fer du bourreau fut celle du Comte de Lally. Il fut décapité le 9 Mai 1765, après avoir été conduit à l'échafaud dans un tombereau, lié & bâillonné. Le bourreau le manqua.

Le préjugé veut que le parent de celui que le bourreau a étranglé avec la corde ſoit flétri ; mais quand il tue en ſéparant la tête du corps avec le glaive, aucune honte n'eſt imprimée ſur le front de ceux qui tiennent au *décollé* par les liens du ſang. Ainſi rien de plus faux parmi nous que la maxime que renferme ce vers :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud (1).

C'eſt préciſément le contraire. L'opinion régnante eſt viſiblement déraiſonnable & injuſte ; elle pouvoit avoir ſon équité lorſque les familles étoient patriarchales, & qu'on puniſſoit, pour ainſi dire, les chefs qui n'en avoient pas ſurveillé les membres. Mais aujourd'hui que toute famille eſt

(1) Ce vers fameux a fait naître ceux-ci, auxquels je ſouhaite une bonne fortune :

L'échafaud n'eſt honteux que pour le criminel ;
Quand l'innocent y monte, il devient un autel.

hachée, que le fils à peine adulte quitte ſon pere, que le frere eſt étranger à ſon frere, comment l'abſurdité & la cruauté de ce préjugé n'ont-elles pas encore ſervi à le ruiner de fond en comble ?

Un deſcendant des Montmorenci, des Biron, des Marillac, comptera avec gloire les têtes tranchées dans ſa maiſon. Les parents du Comte de Horn, coupable du plus lâche aſſaſſinat, ne ſeront pas déshonorés, quoique celui-ci ait été rompu vif en place de Greve, ſous la régence ; & un marchand de drap, parce que ſon beau-frere, qu'il n'a jamais vu, ſe fera pendre, ne pourra parvenir aux petites charges diſtinctives de ſa petite communauté !

Quoi ! les Grands ont ſu s'affranchir de ce préjugé, & ils l'impoſeront encore aux petits, & les petits ne ſauront pas raiſonner comme les Montmorenci & les Biron ! Quoi ! pour le crime d'un ſeul, diffamer toute une famille ! Quoi ! cette déraiſon ne tomberoit pas devant l'exemple de nos voiſins, qui, ſe dérobant à toutes les eſpeces de tyrannies, ont détruit ce préjugé révoltant !

Qu'arrive-t-il parmi nous ? C'eſt que le Juge qui va prononcer l'arrêt contre un criminel, s'arrête quelquefois en voyant une famille bientôt déshonorée. Les punitions ne tombent plus, pour ainſi dire, que ſur des gens de la lie du peuple ; les autres claſſes forcent l'impunité : le châtiment a perdu ſa terreur, & les loix leur majeſté.

On a vu ſans frémir le plus monſtrueux des ſpectacles. Des parents, avertis que leur couſin ſeroit exécuté, pour éviter la honte d'une telle mort, pénétrer dans la priſon, & mêler du poi-

ſon aux aliments du condamné ! Cet attentat, qui offenſe toutes les loix divines & humaines, a été préconiſé : tant le point d'honneur aveugle l'homme, & le prive des lumieres naturelles. Une famille entiere, qui empoiſonne par orgueil un de ſes membres plutôt que de laiſſer aux loix leur dignité, & à la punition ſon exemple, eſt-il un plus grand crime contre la ſociété ?

Tel malheureux qui monte à la potence n'aura volé qu'une petite ſomme ; mais tel qui ſera condamné à perdre la tête aura cauſé les plus grands maux à la patrie & à l'humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur ; le fils du ſecond aura encore droit aux diſtinctions honorifiques. Il eſt ignoble d'être pendu pour un vol très-réparable ; il eſt preſque honorable d'avoir la tête tranchée pour avoir trahi ſon pays, délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des idées auſſi abſurdes, méritent d'être dominés en tout point par le joug le plus dur & le plus aſſujettiſſant ; car il ne tient qu'à l'opinion publique de ſe réformer elle-même. Les Nobles ont dit : Nous monterons ſur l'échafaud ſans honte ; que les roturiers aient le courage & le bon ſens d'en dire autant, & le préjugé tombera.

On ne ſait plus trancher les têtes, diſoit un ancien Officier un peu chagrin, ſe promenant aux Tuileries. Du temps du Cardinal de Richelieu, les bourreaux étoient bien plus habiles ; le cimeterre brilloit, frappoit, & paſſoit comme l'éclair. Et comment tranchoit-on alors les têtes ? demanda un badaud. L'Officier paſſant du grave au plaiſant avec cette légéreté qui n'appartient qu'aux François : Un Gentilhomme continua-t-il, condamné à mort ſous Louis XIII, recommanda au bourreau de ne frapper que lorqu'il feroit un

certain ſignal. Il le répéta, croyant que le bourreau n'y avoit pas pris garde. L'exécuteur lui dit : *C'eſt fait*, *Monſieur*, *ſecouez-vous* ; & la tête tomba.

Le badaud eut une grande idée de l'habileté des bourreaux ſous le regne de Louis XIII, & déplora le ſiecle où l'on a perdu l'habitude de bien couper les têtes.

CHAPITRE DXCIII.

Laitieres.

UNE ordonnance de police a ſagement défendu d'apporter du lait dans des vaſes de cuivre : mais le payſan opiniâtre les a gardés chez lui ; & pour contrarier la loi, il tire le lait de la vache dans le cuivre, & le tranſvaſe au matin dans les nouveaux pots de fer-blanc.

On falſifie le lait comme le vin : on y met de l'eau ; & la villageoiſe trompe la bonne-foi publique, comme ſi elle étoit de la ville. Mais une faute plus grave, une cauſe réelle d'inſalubrité, c'eſt que le lait provient quelquefois d'une vache pleine trop avancée.

Les laitieres arrivent le matin, jettent leur cri accoutumé & perçant : *La laitiere*, *allons*, *vîte!* Auſſi-tôt les petites filles à moitié habillées, en pantoufles, les cheveux épars, s'empreſſent de deſcendre de leur quatrieme étage, & chacune de prendre pour deux ou trois liards de lait. Si les laitieres manquoient d'arriver à l'heure, ce ſeroit une famine dans les déjeûnés féminins. A neuf heures, tout le lait aqueux eſt diſtribué.

Cette conſommation eſt devenue conſidérable, depuis

depuis que le peuple, ne ſachant plus que boire, vu les impôts & la falſification, a pris un goût effréné pour le café; c'eſt une habitude journaliere dans les trois quarts des maiſons de la ville (1).

Ces laitieres en cotte rouge, baſannées, & le plus ſouvent ridées, ne reſſemblent pas à celles que Greuze a deſſinées. Les tableaux de ce Peintre ſont tout auſſi menteurs que les idylles des Poëtes, qui copient Théocrite & Geſſner, près des choux & des carottes du fauxbourg Saint-Marceau. Nous tâchons dans nos eſquiſſes rapides de nous rapprocher de la vérité, en les privant de ces embelliſſements factices qui défigurent le trait réel. Greuze a fait des portraits de fantaiſie; mais ces figures voluptueuſes & ſéduiſantes qu'il s'eſt plu à repréſenter, ne ſont pas celles qui viennent nous vendre du lait, du beurre & des fruits.

---

(1) Dans les montagnes de la Suiſſe, ſur les rochers eſcarpés, où le luxe le plus ordinaire n'a pas encore pénétré, l'on trouve l'uſage du café au lait pouſſé juſqu'à l'excès. De quel étonnement ne fus-je pas frappé en voyant chez des pâtres la *cafetiere*, le *moulin à café*, le *ſucrier*, parmi les uſtenſiles de premiere néceſſité! D'où vient que le goût de cette boiſſon a pris ſi généralement & preſqu'à la même époque dans des climats différents? C'eſt une fureur. Mais que la Suiſſe pauvre paie un tribut auſſi conſidérable à l'opulente Amérique, n'y a-t-il pas lieu d'admirer la fortune de cette feve qui donne à la canne à ſucre un débouché nouveau & prodigieux? Les harangeres de la Halle, les vendeuſes de marée, ces femmes robuſtes, prennent le matin leur café au lait, comme la Marquiſe & la Ducheſſe. C'eſt aux gens de l'art à déterminer en derniere analyſe l'effet de cette boiſſon ſur les tempéraments. Je ne vois plus perſonne à Paris déjeûner avec un verre de vin.

CHAPITRE DXCIV.

Contraſte des Pariſiens avec l'habitant de Londres.

Les mœurs & le caractere de deux peuples voiſins, rivaux conſtants dans la carriere du génie & de la gloire, offrent des contraſtes remarquables, qui peuvent également ſervir à leur curioſité & à la perfection de leurs uſages. Ils peuvent s'enrichir de leurs découvertes reſpectives; & ſaiſis d'une viviſiante émulation, ſe diſputer avantageuſement le ſceptre des arts, & l'honneur plus grand encore, de ſervir & reſpecter l'humanité. Cette prévention, qui les éloignoit l'un de l'autre, commence à tomber, graces aux progrès de la philoſophie, qui tempere les fureurs erronnées de la politique; & le temps n'eſt pas éloigné peut-être, où chacun d'eux ſe réconciliera avec les idées qui lui ſemblent aujourd'hui les plus étranges.

Il eſt vrai que la nature n'a jamais imprimé une différence plus marquée entre deux nations qui ſe touchent. Elle s'eſt plu à établir une ſéparation morale, qui a droit d'étonner quiconque ſait réfléchir. De Calais à Douvres, tout change, au point que, dans pluſieurs choſes, ce ſont les contraires qui font contraſte.

L'eſprit philoſophique, qui enviſage toujours la gloire de l'eſpece humaine avant celle d'une nation particuliere, prenant un juſte milieu entre l'orgueil national de ces deux peuples, a balancé plus d'une fois les avantages & les inconvénients, mais ſans vouloir déterminer à qui appartient la prééminence. Il les a invités ſagement à profiter de l'échange de leurs idées: commerce digne d'eux,

& fait pour le élever à la vraie grandeur, qui ne germe point ſur le ſol ſanglant des batailles.

Cet eſprit de ſageſſe & de prévoyance pourroit aller plus loin dans ſon eſſor. Il pourroit annoncer d'une maniere non équivoque, la poſſibilité d'une alliance neuve, prochaine, conſtante & ſinguliérement avantageuſe pour ces deux peuples: alliance qui ne ſera regardée comme une chimere que par le vulgaire des politiques, ſervilement attachés au vieux protocole des plus funeſtes idées.

Ces politiques à vue courte n'apperçoivent pas que tout s'éclaire, que tout change autour d'eux, & que le progrès des lumieres néceſſite aujourd'hui l'union la plus utile & la plus convenable.

Quand le philoſophe lit l'hiſtoire, il eſt aiſément convaincu que les nations ont fait juſqu'ici à-peu-près le contraire de ce qu'elles auroient dû faire.

Si l'Anglois & le François, par un plus fréquent commerce, & par l'épreuve mutuelle de leur caractere, pouvoient affoiblir cette ancienne jalouſie qui les a aveuglés juſqu'ici ſur leurs vrais intérêts; s'ils vouloient reſpirer dans une concorde parfaite, & dans l'oubli de toute diſparité d'opinion, ils ſentiroient bientôt que leur antipathie n'eſt ni fondée, ni réelle; qu'elle peut s'évanouir aiſément, & qu'ils ſont plutôt nés pour mêler & accroître leurs lumieres, &, s'il faut ſe permettre l'expreſſion, pour jouir de leur ſupériorité naturelle ſur les autres nations de l'Europe.

Cette alliance ſi plauſible aux yeux du philoſophe, & ſecretement deſirée par quelques politiques à vue profonde & élevée, verſeroit des deux côtés l'inſtruction, l'abondance & l'exemple ſalutaire des plus heureuſes innovations.

Si la nation Angloiſe, en général, paroît avoir l'avantage quant à la douceur de la vie, la ſimplicité des mœurs, & les vertus tranquilles & domeſtiques, il ne tient qu'aux François de rencontrer le même bonheur, en préférant le luxe de commodité & d'aiſance à ce luxe faſtidieux & ridicule, qui ſemble éloigner les vraies jouiſſances à meſure qu'on appelle la prodigalité.

Nous pouvons donc adopter pluſieurs des ſages coutumes de ce peuple voiſin & reſpectable; & ce n'eſt qu'en l'étudiant ſans préjugés & avec le deſir du bien public, que nous parviendrons à cette prodigieuſe variété d'inventions & d'améliorations, qui cauſent une ſi agréable ſurpriſe aux étrangers qui abordent en Angleterre.

Malgré toute notre induſtrie, il faut avouer que le travail manuel, la philoſophie expérimentale, la dextérité dans les arts & les manufactures ne ſont point encore montés parmi nous au même niveau de perfection, auquel on les a portés chez nos voiſins. Heureuſe patrie, qui offre de plus le gouvernement le plus propre à concilier dans un juſte équilibre l'aſſujettiſſement aux loix & la dignité de l'homme! Puiſſe ce peuple qui vient d'éteindre ſes diſcordes civiles, après avoir donné, dans cette criſe violente, l'exemple des plus étonnantes reſſources, offrir à ſes voiſins la communication de ſes richeſſes, de ſes lumieres, de ſes arts, & les doubler en les échangeant contre les nôtres! Ce ſera l'époque fortunée où chacune de ces deux nations jouira enfin de ſes véritables avantages, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui lui ſont accordés par ſa ſituation, ſes loix & ſon génie.

Déja les Dames portent ſur leur tête la coëffure dite *l'union de la France & de l'Angleterre.* Il

y a plus de ſens & de raiſon dans ce chapeau de nouvelle création, que dans maints ouvrages diplomatiques.

CHAPITRE DXCV.

Athéiſme.

Nous ne le diſſimulerons pas; il n'eſt que trop répandu dans la Capitale : non parmi les infortunés, les pauvres, les êtres ſouffrants, parmi ceux enfin qui auroient peut-être le plus de droit de ſe plaindre du fardeau pénible de l'exiſtence; mais parmi les riches, les hommes aiſés, qui jouiſſent des commodités de la vie.

Il faut conſidérer en même-temps que cette déplorable erreur n'eſt pas raiſonnée chez le plus grand nombre, & que c'eſt plutôt oubli, inſoucience, diſtraction, amour effréné du plaiſir. Chez d'autres, l'athéiſme eſt la goutte ſereine de l'ame; leur ame manque de toute eſpece de ſenſibilité. Ceux qui l'affichent ne ſont plus dans les ſociétés honnêtes que de miſérables perroquets, répétant des phraſes vieilles & décréditées. Rien ne tolere aujourd'hui cette montre déteſtable, & ce ſcandale eſt proſcrit preſqu'univerſellement.

L'athéiſme eſt la ſomme totale de toutes les monſtruoſités de l'eſprit humain. Il y entre de l'orgueil, du fanatiſme, de l'ignorance, de l'audace; c'eſt une manie deſtructive, qui fait un déſert du brillant ſpectacle du monde, & qui avoiſine beaucoup la démence.

Oui, l'orgueil de réformer les opinions vulgaires, de paroître n'avoir rien de commun avec les penſées les plus reçues, a donné naiſſance à l'a-

théiſme, d'autant plus que ce cruel ſyſtême a une fauſſe apparence d'élévation, de grandeur. C'eſt un coup téméraire de l'imagination hautaine de quelques hommes qui ont mis dans leurs bouches, dans leurs écrits, ce qui n'étoit peut-être pas bien imprimé dans leur conſcience. Ne croyez pas qu'ils ayent digéré leurs idées licentieuſes; ils ſe ſont étourdis pour étourdir les autres; ils veulent paroître plus orgueilleux, plus inſenſés qu'ils ne le ſont en effet. Au reſte, le plus hardi ne ſauroit franchir le doute; & quand il dit je nie, cela veut dire *je doute.*

Avouons en même-temps que l'eſprit de parti s'eſt ſervi trop fréquemment du terme d'athée pour frapper tout adverſaire, & lui faire une bleſſure profonde. Le Janſéniſte appelle le Moliniſte athée; celui-ci le lui rend bien, & tous les deux crient à l'athéiſme contre le Philoſophe.

Qu'un homme dans ſa maiſon mette ſon pot au feu le vendredi, la dévote en mangeant ſon brochet, décide qu'il eſt athée. C'eſt un reproche mutuel que la haine, & non l'amour de Dieu, enfante. Un habitué de Paroiſſe appelle athée quiconque écrit une brochure. Tous les prétendus vengeurs de la religion ont voulu faire paſſer pour athées des hommes dont les écrits reſpirent la morale la plus ſaine & la plus intéreſſante. Cette accuſation portoit autrefois des coups terribles; mais trop prodiguée, elle ſe détruit d'elle-même.

L'athée par ſyſtême eſt un être dangereux; & l'homme le plus éclairé doit penſer comme le peuple, qui juge par inſtinct que le plus ferme appui de la morale ſera toujours dans la connoiſſance du grand Etre qui ſcrute le fond des cœurs, tandis que celui que n'environne pas cette majeſtueuſe idée, eſt néceſſairement plus près qu'un autre de

tromper ſon ſemblable, de ne contraindre aucune de ſes paſſions, & d'immoler tout à lui-même.

Après y avoir long-temps réfléchi, j'affirmerai que j'aime encore mieux le fanatique que l'athée endurci dans ſon malheureux ſyſtême : par la même raiſon que je préférerois de me voir enfermé avec un furieux plutôt qu'avec un cadavre.

CHAPITRE DXCVI.

Babil.

POINT de peuple qui égale le François pour la volubilité de la langue. Le Pariſien ſe diſtingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-long-temps ſans rien dire, ou plutôt en diſant des riens. Ecoutez une converſation de deux perſonnes qui ſe connoiſſent à peine ; c'eſt une foule de compliments, puis de queſtions coup ſur coup ; tous deux parlent à la fois, & aucun ne ſe pique de répondre.

Au moindre marché dans une boutique, on entre en converſation ſur un tas de choſes étrangeres à l'objet ; c'eſt un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, & la diminution de quelques ſols uſe la poitrine des deux diſcoureurs.

On a déja beaucoup parlé dans une chambre ; mais ce n'eſt pas encore aſſez : il eſt d'uſage de recommencer la converſation à la porte, ſur le palier & tout le long de l'eſcalier. On ſe répond encore quelques mots juſques dans l'éloignement, & toute cette abondance de paroles ſe réduit à des répétitions.

Dans les cafés ; oyez les diſputes criardes, bavardes & ſottiſieres. Ici ſont des rimeurs échauffés,

qui ſe tranſportent pour ou contre des hémiſtiches; plus loin, d'épais bourgeois qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue eſt ſi familiere aux Pariſiens, que chaque table de café a ſon parleur. S'il eſt ſeul, il entretient le garçon affairé, la cafetiere qui change la monnoie; & à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

Les cochers & charretiers, après les jurements uſités, commencent entr'eux une rixe de paroles groſſieres; les gourmades n'arrivent qu'à la ſuite du bavardage, & le bavardage reprend après les coups de poing.

Dans les coches d'eau, on ne s'entend point; c'eſt une rumeur confuſe, perpétuelle. Les mariniers ont peine à ſe communiquer les mots de la manœuvre. Quand deux coches viennent à ſe rencontrer, il s'élance de chaque tillac quelque voix *forte en gueule*, qui devient excitative pour tous les paſſagers. Alors c'eſt une bordée d'injures précipitées, c'eſt à qui réduira ſon voiſin *aux abois*. Les voix tonnantes & aiguës ſe répondent; & les coches ſont à deux cents toiſes, qu'une clameur prolongée vient encore porter à l'oreille une ſottiſe modulée ſur un ton particulier.

Il eſt donc impoſſible au gouvernement de lier la langue du Pariſien. Affilée, aiguiſée, babillarde, pétulante, elle s'exerce ſur tout & par-tout. On babille dans le ſallon doré, comme dans la tabagie enfumée; on s'arrête dans les rues pour cauſer. Les voitures ſéparent les dialogueurs, qui, malgré le danger & la remontrance du cocher, ſe rejoignent auſſi-tôt pour achever leur phraſe futile.

Eſt-ce dans l'organiſation du Pariſien qu'il faut chercher la ſource de ce déluge verbeux, inta-

riſſable ? Les vers de Voltaire & les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entieres, & les journaliſtes ont reverſé enſuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

Les journaliſtes ne ſont-ils pas des eſpeces de babillards, qui entaſſent par jour, par mois, par ſemaine, des mots vuides de ſens, & qui, pour démontrer le vice d'une période & la mauvaiſe ſtructure d'une hémiſtiche, employent à cette grande réformation pluſieurs feuilles de papier ? Si l'intimé des *Plaideurs* remonte au-delà du déluge, tout journaliſte ne commence-t-il pas ſon rapport par vous parler du ſiecle d'Auguſte & du ſiecle de Louis XIV, & le tout pour infirmer la naiſſante célébrité d'un auteur ? N'a-t-on pas imprimé dix mille brochures ſur la prééminence de Corneille ou de Racine ? N'a-t-on pas répété faſtidieuſement dans toutes les ſociétés leur ennuyeux parallele, & les jeunes rimeurs ſavent-ils dire encore autre choſe ?

Phocion appelloit les babillards, *larrons de temps*. Il les comparoit enſuite à des tonneaux vuides, qui rendent plus de ſon que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés, orateurs des ſallons, orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n'êtes que des futailles !

Vainement voudroit-on étouffer dans le Pariſien un babil indiſcret ou préſomptueux qui lui eſt naturel ; ce penchant eſt irréſiſtible. Depuis la tête du Miniſtre juſqu'à la jambe du danſeur, il faut qu'il diſe ſon mot ſur tout ; il faut qu'il répete l'épigramme du jour ; c'eſt pour lui un triomphe. Mais ſon caquet eſt auſſi inconſtant que ſes idées. Attendez huit jours, & ce parler bruyant qui ſembloit devoir tout renverſer, quittera un édit

ou un Miniſtre, pour tomber ſur une ariette ou ſur un demi-poëte.

CHAPITRE DXCVII.

Fat, Fatuité.

Le Magiſtrat, quand il eſt fat, l'eſt beaucoup plus que l'homme d'épée.

Qui croiroit que le fat de nos jours eſt une eſpece de miſanthrope qui fronde tout, affiche un grand fond de mépris pour tous les hommes, & ſeroit infiniment cauſtique s'il avoit le talent de l'être? Sa mémoire n'eſt plus meublée d'un amas de mots nouveaux, de noms d'étoffes, de ragoûts, de vins, de chevaux, de chiens, de bijoux, d'équipages; il eſt ſilencieux & froid. Il veut qu'on le croie profondément occupé de quelque grand objet.

La fatuité prend ſa ſource à la Cour, & n'y exiſte pas, parce que le courtiſan ne prononce pas même l'orgueil qu'il a dans le cœur; mais le fat veut imiter le courtiſan, & les manieres fauſſes, affectées, naiſſent en foule. De-là vient qu'un fat de cette eſpece dit à la ville : *J'arrive de la campagne. — Voilà donc pourquoi vous êtes d'une rareté ſi ſinguliere; quelle manie avez-vous de vous inviſibiliſer? — Voilà que nous avons chaſſé la groſſe bête.*

Les ſottiſes pariſiennes ſont ordinairement ſi fugitives, qu'on ne peut plus les conſidérer que comme des ombres légeres, qui doivent fuir dans le vague du tableau. Le perſifflage a diſparu avec les agréables du jour; le ton des Halles, illuſtré pendant un moment par Vadé, n'eſt plus en vogue

nulle part. Les pages des auteurs ne ſont plus *divines.*

Il faut avertir les Allemands qu'on ne voit plus les petits-maîtres papillonner de loge en loge, faire le ſinge par le trou de la toile, traverſer le théâtre, tracaſſer les actrices dans les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres. On ne les voit plus ſe ranger en haie aux portes des ſpectacles, penchés mi-corps, pour critiquer plus à l'aiſe les jambes des femmes qui deſcendent des équipages. Aujourd'hui c'eſt le paſſe-temps des clercs de procureurs; il faut leur dire auſſi, que les petites maiſons n'ont plus l'air de myſtere, & que les petits ſoupers ſe font tout bonnement chez ſoi.

Je regrette le temps où les gens du bel air ne ſavoient pas lire. Aujourd'hui ils parlent de tout: tel Marquis converſe, comme un Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur pourroit écrire.

Louis XIV diſoit à Philippe V ſon fils, partant pour l'Eſpagne : *Ne paroiſſez pas vous choquer des figures extraordinaires que vous trouverez à Madrid ; ne vous en moquez point.* Voilà bien l'eſprit de la nation fidélement empreint dans les paroles du maître. N'étoit-ce pas dire, en d'autres termes : on ne ſait s'habiller, marcher, converſer, qu'à Verſailles; mais ſupportez un peu ces Eſpagnols, ſur leſquels vous allez régner.

Du clinquant, des graces, une nuance d'eſprit ſur un grand fond d'arrogance, telle eſt l'eſſence du fat de nos jours. Il paroît dans telle ſociété infiniment aimable, & dans telle autre infiniment ſot. Il parle de l'*extrêmement* bonne compagnie avec un ſérieux, un flegme remarquable; il ſe peint tout en laid, excepté ſon propre individu.

Le fat ne conçoit pas pourquoi l'on s'entretient journellement des artiſtes célebres, de tous ceux

qui ſe diſtinguent dans les ſciences & dans les arts, & pourquoi l'on n'a preſque rien à dire de lui.

Mais les fats les plus curieux ſont parmi les Abbés de Cour ; ils ont toujours des migraines, des rabats de gaze, des manteaux de ſoie, de petites graces maniérées. Il parlent d'un ton modeſte de leur crédit ; ils ne veulent paroître ni philoſophes ni dévots ; ils ont un amour-propre qui viſe à toutes les ſortes de diſtinctions : ce ſont néanmoins les êtres les plus inutiles qui végetent à Verſailles.

Il eſt auſſi des fats parmi quelques Ecrivains qui s'encenſent d'abord réciproquement, & ſe font paſſer les uns les autres pour de ces génies dont la nature eſt avare, & qu'elle produit avec effort. Cela va bien dans la même maiſon pendant ſept à huit mois : mais au bout de ce temps, une brouillerie ſurvient ; ces grands génies ſe tranchent l'un l'autre leur tête de coloſſe, & ne s'appellent plus que pygmée.

Quelle eſt l'ambition d'un fat de cette eſpece ? C'eſt le plus ſouvent de captiver la ſtupide admiration de quelque plat perſonnage.

Le philoſophe, jetté dans cette foule d'hommes à prétentions, ſe croit quelquefois obligé de ſacrifier aux bizarreries & aux uſages de la ſociété. C'eſt une erreur de ſa part, & qui eſt même déſavantageuſe à cette ſociété ; car qui rompra le premier le torrent de ces folles habitudes, ſi ce n'eſt lui ? Qui oſera s'écarter de la route commune, ſi ce n'eſt l'homme diſtingué par ſes lumieres & par ſes mœurs ?

Pourquoi donc le courage manque-t-il à celui qui a le front de braver la tyrannie ? C'eſt qu'il redoute le ridicule, arme légere & perçante du beau monde ; mais lorſqu'enfin les hommes, harraſſés de leurs propres préjugés, auront conſenti à ſecouer les

plus tyranniques, ils ſeront tous étonnés que perſonne n'ait oſé le premier porter la main à un édifice auſſi fantaſtique.

Juſqu'à quel point peut-on braver la mode? C'eſt une grande queſtion.

Notre politeſſe a pris la teinte d'une ironie malicieuſe : on ſubſtitue le compliment à la penſée. Il eſt convenu qu'on pourra nuire, pourvu qu'on ne diſe rien en face que d'agréable & de flatteur. Cette méthode eſt le ton de la bonne compagnie; & il eſt preſque permis d'être pervers, lorſque l'on eſt très-poli.

On diſſimule les propos déſagréables qui ſont venus à notre connoiſſance, parce que ce n'eſt plus le temps où un mot équivoque, un geſte d'inadvertance exigeoit du ſang. On n'a plus la même attention dans ſes paroles, & l'on ſe venge ouvertement avec les mêmes armes qui nous ont bleſſés.

Quand la logique ſcholaſtique jouiſſoit encore de quelqu'honneur, on raiſonnoit de ſuite en diſcutant le pour & le contre. Aujourd'hui que le ſtyle épigrammatique a pris faveur, on paſſe de branche en branche, & une converſation raiſonnée & ſuivie paroîtroit inſoutenable.

On diſoit autrefois, *menteur comme un laquais.* Cela vouloit dire que les hommes d'une certaine condition ne mentoient pas. Aujourd'hui, avec quelle effronterie ne prodiguent-ils pas de vaines promeſſes !

Si la vraie politeſſe conſiſte dans l'intention, qu'eſt au fond la nôtre? Mais dans ſon menſonge, elle met du liant dans le commerce du monde, & perſonne pour ſon intérêt ne s'aviſe de pénétrer au-delà de la ſurface.

Il nous eſt venu depuis peu une clarté fatale; on s'eſt apperçu que le deſir d'une grande répura-

tion étoit un préjugé. Et qui nous a donné cette idée deſtructive? C'eſt le ridicule que le fat moderne a ſu jetter ſur une vertu, & le plus ſouvent ce ridicule a été l'ouvrage d'un bon mot.

CHAPITRE DXCVIII.

Table.

On ne dîne plus qu'à trois heures, & les repas ſont devenus très-courts. Qui oſeroit arriver dans une maiſon pour ſouper avant neuf heures & demie! On aime mieux tuer le temps, ou reſter à bâiller chez ſoi au coin de ſon feu, que de ſe préſenter avant l'heure décidée par l'uſage.

Pour ne pas avoir l'air d'un déſœuvré, l'on arrive deux minutes avant que le maître-d'hôtel apparoiſſe; car le maître-d'hôtel ne dit plus à haute voix, comme ci-devant, *Madame eſt ſervie:* il ſe montre.

Pourquoi prie-t-on à ſouper? Pour faire voir qu'on a un excellent cuiſinier; pour étaler ſa vaiſſelle & ſa porcelaine. Pourquoi préſente-t-on différentes liqueurs & différents vins? A peine y goûte-t-on, on n'a pas le temps de boire; on ſe leve de table précipitamment; on n'a voulu montrer que ſa magnificence.

Le Poëte, qui dévore comme un loup, trouve que le temps des repas eſt furieuſement abrégé. Il a beau ſe rabattre chez le Fermier-général, celui-ci raccourcit ſes repas comme le grand Seigneur, & le Financier lui-même n'a plus de ventre.

O comment le Poëte n'a-t-il pas déja fait une ſatyre contre ces repas ſuccincts! Il eſt paſſé le

bon temps de la gourmandiſe. Le ſervice change en un clin-d'œil, comme une décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas, ne ſervant & n'écoutant perſonne, de très-mauvaiſe humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'eſt un Académicien vorace ; il ſait qu'il n'a pas de temps à perdre ; il regrette le ſiecle de Charlemagne, où l'on reſtoit quatre heures à table. O quelle force prodigieuſe a l'eſtomac d'un Académicien ! Venez-le voir manger. Cela eſt plus curieux que tout ce qu'il pourroit vous dire.

C'eſt à table, c'eſt à la clarté des bougies que les femmes aiment à ſe montrer. Toutes ont aujourd'hui les cheveux de la même couleur. On fut indécis long-temps ſur le choix des brunes & des blondes : on mit d'accord ces rivales, en préférant les rouſſes. Les femmes affectent cette ardente couleur, en uſant d'une poudre qui leur en donne le teint & les cheveux.

CHAPITRE DXCIX.

Poſtérité des vrais Philoſophes.

Vous ne la trouverez cette rare poſtérité, que dans les murs de la Capitale. Là ſont cachés une foule d'hommes aimables & inſtruits, qui partagent leur temps entre les douceurs de la ſociété & l'étude, qui jouiſſent de tous les arts, qui vivent tranquilles dans un loiſir ingénieux. Allez les voir, allez les entendre ; ils poſſedent la raiſon dans toute ſa pureté, la raiſon accompagnée des bienſéances.

Voilà ce qui fait chérir Paris, voilà ce qui compenſe la foule de ſes incommodités. Vous y

trouverez des Philoſophes dont la converſation eſt un charme toujours renaiſſant. Tout ce que les arts & les ſciences ont de plus délicat & de plus ſublime, vous eſt révélé par ces hommes, qui, ſans être ſéparés des affaires, ne s'y abandonnent point, & pour qui l'Europe entiere eſt un ſpectacle mouvant & curieux dont ils jugent les acteurs divers, riant aux *farces*, & pleurant aux *tragédies*.

Quand le François eſt ſage, il eſt le chef des Philoſophes. Ceux dont je parle jugent tout ce qui ſe fait ſans enthouſiaſme & ſans froideur, ſavent apprécier tous les talents, prononcent pour eux-mêmes, & non pour autrui. Le point de vue réel des objets ne leur échappe pas; mais c'eſt à l'oreille de la confiance & de l'amitié que toutes ces curieuſes vérités ſe débitent. Le papier n'eſt pas fait pour les recevoir.

Ces Philoſophes, qui n'en affichent pas même l'extérieur, vivent avec décence, avec ſageſſe; ils font grand cas du repos & de la tranquillité; ils gardent leurs idées pour leur propre conduite. Leur caractere, tout-à-la-fois grave & gai, pourroit être comparé à un fond ſérieux, égayé par des fleurs.

Cherchez à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Londres même, vous ne trouverez point autant d'individus de cette claſſe diſtinguée, qui raiſonnent & qui plaiſantent, qui allient la fineſſe à la profondeur, qui gardent toujours une porte ouverte aux vérités nouvelles, & qui auſſi éloignés des bavardes académies que des bureaux miniſtériels, ne laiſſent rien paſſer de ce qui ſe fait ſans le juger à leur maniere.

Ils ont fait revivre l'ancienne liberté de la philoſophie; & l'on peut affirmer que c'eſt la portion d'hommes

d'hommes la plus éclairée & la plus impartiale qui repoſe ſur aucun point du globe.

Il ne faut pas les confondre avec ces ridicules connoiſſeurs déſœuvrés & ſtériles, qui veulent que l'on honore leur oiſiveté, & qui ſont tout étonnés quand on ne leur demande pas leur ſuffrage.

Les Philoſophes dont je parle ne vivent pas dans l'oiſiveté abſolue; ils ſavent travailler dans le cabinet, & parler dans le monde. Ils ont étudié, & connoiſſent bien la liaiſon des ſciences avec le bonheur & la richeſſe de l'Etat; ils ſeroient tentés de parler plus haut: mais malgré l'amour de la patrie qui les domine, la complication des abus leur paroît un nœud ſi embrouillé, que les circonſtances les forcent à s'envelopper dans une vertu à-peu-près ſtérile. Quelques-unes de leurs idées, ſi elles tranſpiroient, feroient du bien probablement. Ce ſeroit aux hommes en place à épier, à conſulter ces Moraliſtes éclairés, qui cultivent la vraie philoſophie morale & politique; mais l'ambition a des mains & n'a point d'oreilles.

Quelques étrangers ont été à portée de reconnoître ces Philoſophes, qui n'en ont pas arboré l'enſeigne. Ils ont ſu les eſtimer; ils ont emporté d'eux l'idée la plus favorable: ce n'eſt que dans une grande ville, ouverte à la communication de tous les arts, que pouvoit ſe propager cette foule d'hommes inſtruits, qui ont ſu échapper pendant leur vie aux traits d'une double perſécution, garder leur ame pour eux, & ne point compromettre, dans un ſiecle tel que le nôtre, leur tranquillité ni leur bonheur.

Voilà le modele d'une race d'hommes que les autres nations envieront vainement. Il n'y a que Paris & ſes mœurs aiſées & ſociales pour renfermer de pareils individus, & pour donner le

développement néceſſaire à leurs obſervations multipliées.

Ce que le gouvernement apporte de gêne & de contrainte ne fait qu'aiguiſer leur conception & raffiner leur ſtyle. Il eſt unique, il n'appartient qu'à la Capitale; c'eſt pour ainſi dire, la fonte heureuſe de pluſieurs ſortes d'eſprits; il en réſulte une raiſon aſſaiſonnée, & la tournure la plus piquante dans l'expreſſion.

Ce ſtyle-là ne peut pas s'imprimer, parce qu'il dépend d'une foule de nuances particulieres que l'on s'entend, que l'on ſe devine au premier mot, & que l'on rit du ſimple rapprochement qui devient un trait de lumiere.

Ces Philoſophes vivent au milieu de la ſottiſe & de la folie, & paſſent entre deux ſans toucher. Habiles dans la ſcience du cœur humain, ils ſe rapprochent de la ſociété des femmes, parce que la haute philoſophie nous y ramene toujours. N'étoit-ce pas un plaiſir philoſophique que de voir une belle Grecque examiner avec délicateſſe & ſcrupule ce que c'étoit que la véritable gloire, & s'occuper auſſi ſérieuſement de la république que de ſes cheveux? Il eſt auſſi parmi nous de ces femmes dont la ſenſibilité s'étend à tout, & qui ſont habiles à prononcer ſur un édit comme ſur une piece de théâtre.

Voilà, je le répete, le charme de la Capitale; voilà ſon grand, réel & conſtant avantage; voilà ce qui fait que l'homme de Lettres y tend inceſſamment; il cherche l'élément de la penſée. Il ne ſe ſent bien que dans cet athmoſphere philoſophique, où toutes les idées graves, plaiſantes, majeſtueuſes, ſe marient ſans ſe choquer. Il a beſoin de renouveller ſon ame dans la lycée des eſprits qui n'ont rien d'extrême.

Ailleurs ce n'eſt plus le même ton, la même ſimplicité, la même fécondité. L'homme de Lettres n'eſt point entendu, & il n'entend point; il eſt réduit à écouter, ſans pouvoir comprendre. Ce n'eſt plus cette langue de Paris qui effleure & approfondit, qui voltige & qui plane, qui étend les rapports, les varie, montre à-la-fois le côté plaiſant & le côté ſérieux : alors l'homme de Lettres hors de ſa patrie, ne retrouvant plus la juſteſſe ni la netteté des idées, encore moins leur force & leur profondeur, ſe tait plutôt que de profaner ce langage délicat & mixte qui diſtingue ceux qui des mots ſont remontés aux idées. Il ſe recueille en lui-même, étudie les geſtes, & laiſſe trotter les langues; car que de gens prennent la parole pour la converſation!

Les plus grands détracteurs de la Capitale, frappés de cette prompte communication des idées, de cette électricité rapide des eſprits, de ces graces naturelles de ſtyle, ont conſervé un profond ſouvenir de la converſation qui regne à Paris parmi les lettrés, des clartés ſoudaines qu'elle fait naître, de l'urbanité heureuſe qui colore la contradiction la plus évidente; & l'Anglois, l'Italien, l'Allemand qui ont été témoins de cette lutte intéreſſante des eſprits, rendront hommage à l'expreſſion du Philoſophe Pariſien. Il eſt fait pour donner des leçons en ce genre à tous les autres peuples de la terre.

CHAPITRE DC.

Secretaires du Roi.

Le nouvel ennobli qui vient d'acheter cette charge, tout étonné de ſa régénération, eſt preſque honteux d'avoir été roturier. Il s'éloigne de toutes ſes forces de la claſſe dont il ſort. Il a ſi peur qu'on ne ſe ſouvienne de ſa roture décédée, qu'il employe ſes richeſſes à captiver la bienveillance des hommes nobles. Il aime à ſe frotter contr'eux; on diroit du fer qui cherche à s'impregner de l'aimant.

Il ne ſort pas du nouveau tourbillon où il eſt entré; il ſe perſuade bientôt qu'il y a toujours vécu. Ayant paſſé la ligne de démarcation, il ne regarde plus en-arriere qu'avec effroi, & ſa conduite eſt conſtamment en garde contre un roturier.

Oh, comme il voudroit faire boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'environnent! Comment ſe rappeller que l'on tenoit l'aune, le marteau il y a ſix mois; que l'on couroit tout crotté négocier aux quatre coins de la ville, reſcriptions, billets des fermes, actions des Indes?

Le fils d'un Secretaire du Roi ſera plus noble que ſon pere; auſſi l'acheteur de la charge n'enviſage-t-il qu'avec un certain reſpect ce fils qui, épurant la race, devient la tige d'une famille de Gentilshommes. Son imagination ravie ſe proſterne devant ſes petits-fils, qui ſeront décorés de titres, & n'auront rien de commun avec la ſouche originelle.

En attendant ces majeſtueuſes deſtinées, le Secretaire du Roi ne ſauroit abandonner tout-à-coup

les manieres bourgeoiſes. Il a beau s'étudier, c'eſt toujours M. Jourdain dans ſa maiſon. Le noble ne paroît que lorſqu'il traverſe la ville en ſilence dans ſon équipage ; & pour repréſenter comme il faut, il devroit ſe taire toujours.

On croyoit que les négociants, ſatisfaits d'un nom eſtimable, ne feroient plus leurs enfants Gentilshommes, & ſeroient revenus de l'idée d'acheter une nobleſſe qui ne ſert qu'à marquer leur diſtance d'avec la haute & véritable nobleſſe.

Quand le Roi la donne pour ſervices rendus à l'Etat, elle a une valeur bien différente de celle qui ſe paye.

CHAPITRE DCI.

Révolution muſicale.

QUAND on veut donner une jouiſſance nouvelle au Pariſien, il ſe mutine & commence par injurier le novateur : comme ſi en fait de plaiſirs un novateur pouvoit être dangereux !

L'ennui, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra, & je diſois avec la Bruyere : *Je ne ſais comment, avec une magnificence royale, on eſt parvenu à me faire bâiller.* Je regardois le ſéjour de la muſique comme un lieu où je ſerois conſtamment ſourd, & jamais ému. Gluck eſt venu, & j'ai connu les charmes de la muſique. Je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exiſter pour moi. C'eſt à ſon expreſſion ſimple, énergique, que j'ai enfin ſenti couler des larmes que je n'avois jamais verſées dans le ſéjour des enchantements.

Tous les cœurs ont obéi à cette muſique ex-

preſſive & touchante. Il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre; mais le Saxon a de plus grandes puiſſances. C'eſt lui qui eſt terrible, touchant, rapide & vrai. Alceſte! ah, quel opéra!

Le Saxon a eſſuyé le premier feu de nos préventions, & ſon rival a eu moins de peine enſuite à faire ſon effet.

Puiſſe le génie triompher des derniers obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cet art, ſorti enfin pour nous de l'enfance où nous le captivions! Que l'on choiſiſſe des poëmes où l'intérêt ne ſoit ni coupé, ni affoibli, & que le décorateur ambitieux, le deſpotique maître de ballet, le lourd orcheſtre ceſſent d'être rebelles, & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces ſubalternes, & les ſoumettre à ſon autorité.

Je crois qu'il faut renoncer totalement à Quinault; il n'y a rien de ſi inſipide que ſes opéra; il n'a ni rapidité, ni diverſité, ni chaleur. C'eſt une folie à l'académicien Marmontel, que de vouloir le rapetaſſer. Tous les muſiciens perdront leur temps, & haſarderont leur réputation ſur ces canevas vuides, qui repouſſent le génie.

Voici donc qu'à peine le buſte de Rameau eſt-il placé dans ſa niche, qu'il faut l'en déloger. La muſique brillante de Lully a diſparu, & c'eſt ainſi que tout art ſe forme en ſe recompoſant; car s'il s'arrête, il recule.

Depuis que nos opéra-tragiques & nos brillants opéra-comiques ſont en vogue, on raffole de toutes nos ariettes, & l'on entend *ſolfier* à voix baſſe dans les rues, dans les promenades, dans les ſociétés; & c'eſt un air que ſe donnent ceux même qui n'ont ni voix ni oreilles.

Ah, combien le gouvernement doit chérir l'o-

péra! Les factions théâtrales font disparoître toutes les autres factions.

La politique d'Alcibiade, qui coupa la queue à son chien pour distraire les Athéniens de sa personne, est une politique renouvellée de nos jours. Nos bals, nos spectacles, nos historiens nous font dire en d'autres termes : „ Ce chien avoit une „ si belle queue ! Quelle fantaisie prend à cet Al- „ cibiade de la lui couper? Il a dégradé le plus „ bel animal du monde; c'est un fantasque, c'est „ un fou ".

Alcibiade, dans son char doré, portoit un Cupidon armé du foudre : cette devise, qui n'est pas ordinaire, il sut la rendre respectable. Mais ne comptons pas trop sur nos Alcibiades : nos guerriers, à ce qu'on dit, s'efféminent dans ces voluptés trop exquises. Ils auront le même courage : d'accord ; mais auront-ils la force & la santé qui supportent les travaux de la guerre? Sur le champ de bataille, ne se rappelleront-ils pas ces arts qui amollissent l'ame involontairement?

On y achete, année commune, pour près de quatre millions d'arriettes, en y comprenant les violons, les haut-bois, les flûtes & les bassons; cela est un peu cher. La poésie, y compris l'art dramatique, coûte infiniment moins. Il y a trop de musiciens. On a maintenant le droit, pour son argent, de se montrer très-difficile.

CHAPITRE DCII.

Bal d'Enfants.

On ne danſe plus au bal de l'opéra; on ne fait plus qu'y courir; on n'y cherche que la confuſion; on ſe marche ſur les pieds; on s'étouffe: voilà le grand plaiſir; mais plus de contredanſes.

La danſe eſt ſi perfectionnée aujourd'hui, qu'il faut danſer avec une ſupériorité marquée pour s'en mêler. Quand *Marcel*, la tête appuyée ſur une de ſes mains, s'écrioit : *Que de choſes dans un menuet!* Prévoyoit-il lui-même que bientôt il ne ſeroit plus permis de danſer pour ſon plaiſir, que l'homme du monde deviendroit acteur dans un bal paré, & qu'il danſeroit pour être applaudi?

Des perſonnes qui n'atteignent point à ce degré de perfection qui nous rend ſi difficiles, ſe diſpenſent de danſer. Les bals d'enfants ont achevé de proſcrire la danſe. Ces petites créatures déployent tant de graces & de légéreté, qu'il n'eſt plus permis de ſe préſenter après elles. On s'excuſe, parce qu'on ſent qu'on n'atteindroit pas à ces attitudes légeres & naïves; & la mere à vingt-huit ans n'oſe pas joûter avec ſa fille.

Les Prélats aſſiſtent à ces bals d'enfants; ils étalent leurs croix paſtorales, & voyent avec complaiſance les menuets & les quadrilles. Ils cauſent avec les vieilles tantes en coëffe, qui ont en horreur le ſcandale du bal public. Mais quand la danſe eſt concentrée dans l'appartement d'une Préſidente, que des têtes mîtrées ſont témoins des pas & de la cadence de petites filles de douze à treize ans, la danſe proſcrite par l'Egliſe ſem-

ble s'être réconciliée avec ceux qui l'anathématiſent.

Il n'y a rien de plus ſérieux que les bals qui ſe donnent à la Cour. Tous les détails ſont d'une importance extrême. L'étiquette préſide au moindre rigodon, l'étiquette plane ſur les danſeurs : tout eſt calculé, meſuré, arrangé. L'archet du violon marche en cérémonie.

Benoît XIV, tout grand homme qu'il étoit, ne put contenir le rire fou de jeunes François qui ſe trouvoient à ſon audience. Mais ſi le François, monté au Vatican, rit en préſence du Saint-Pere, en revanche, il eſt exceſſivement ſérieux dans un *bal à la Cour*, & il eſt peut-être permis de rire à ſon tour de celui qui eſt ſi grave en danſant à Verſailles, & qui rit à Rome en face de la papauté.

Tandis que les vaiſſeaux couroient les mers pour rapprocher leur tonnerre deſtructeur avec une préciſion géométrique ; que deux nations forçoient les éléments pour rencontrer dans l'immenſité de l'océan le point où elles rougiroient les flots de leur ſang, le jeune Veſtris danſoit à Londres, & ſubjuguoit l'Angleterre. Ses entrechats, plus puiſſants que nos bombes, enlevoient l'aveu de notre ſupériorité, & nous étions ſecretement flattés du triomphe de notre compatriote... Or, il faut ſavoir à qui il appartient dans ce monde de rire profondément, véritablement. Salut Rabelais ; ſalut Montaigne ; ſalut Shakeſpear ; ſalut Moliere ; ſalut La Fontaine ; ſalut Sterne ; & toi leur devancier, ſalut Lucien. C'eſt avec vous, mes chers auteurs, qu'il faut s'épanouir la rate, & ſur la danſe figurée, & ſur la danſe ſolemnelle, & ſur les graves violons... O bals d'enfants.... grands....

CHAPITRE DCIII.

Enrégiſtrement.

Il y a des choſes inconcevables dans les gouvernements modernes, & qu'on aura peine à comprendre un jour. Les contemporains eux-mêmes, quand ils viennent à réfléchir ſur le mot *enrégiſtrement*, ne conçoivent pas ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux.

Un Parlement aſſemblé & que regarde la nation, attentive à ſes mouvements, réſiſte à l'autorité royale. Le peuple en ſilence attend l'iſſue du combat. Le Souverain qui a ſoif d'argent, envoie pluſieurs fois l'ordre d'*enrégiſtrer* ſon édit. Le Parlement s'y refuſe conſtamment; il allegue que le Roi n'a pas un pouvoir illimité, qu'on ne ſauroit forcer *la Cour des Pairs* à *enrégiſtrer* choſes contraires à la juſtice, au bien de l'Etat, à ſa propre conſcience. Le Souverain tonne, éclate, menace, envoie *lettres de juſſion.* Rien n'y fait; chaque membre tient bon, & refuſe d'obéir. Toute une Province dit : *Voyons ce que deviendra ceci, & ſi nous gagnerons à ce grand conflict un dixieme de notre bien.*

Le Parlement bataille avec vigueur; il cite pluſieurs traits hiſtoriques qu'il tâche de faire cadrer avec la queſtion préſente.

Tout-à-coup arrive un papier roulé d'une autre maniere, & qu'on appelle *lettre de cachet.* La volonté du Roi n'y eſt pas plus expreſſe que dans les *lettres de juſſion.* A l'inſtant, c'eſt à qui payera plus vîte des chevaux de poſte pour voler au lieu de ſon exil. L'auteur des hardies remontrances interrompt ſa phraſe commencée; & briſant ſa plu-

me, ſe rend précipitamment au ſéjour indiqué, quelque ſauvage ou quelqu'éloigné qu'il puiſſe être.

Réſiſter d'un côté, obéir de l'autre, ne diroit-on pas que ces deux ordres, ſi différemment reçus, ne ſont pas émanés du même pouvoir? Mais la coutume fait dire & penſer à chaque individu : Hier je combattois en corps pour l'intérêt du peuple, aujourd'hui j'obéis à l'ordre adreſſé à moi ſeul. Les interpretes du peuple peuvent remontrer au Souverain; mais l'individu particulier doit céder à ſa volonté ſuprême. Et voilà l'opinion qui donne à la magiſtrature ces alternatives de réſiſtance & de ſoumiſſion, dont les hiſtoriens auroient peine un jour à rendre compte.

Quelquefois on réſiſte au Miniſtre plutôt qu'au Monarque. On ne peut demander ouvertement le renvoi d'un homme qu'il a choiſi; mais on attaque indirectement l'homme en place juſqu'à ce qu'il ſoit ſacrifié.

Les Parlements auſſi attaquent la Cour avec des mots embarraſſants & captieux, qui d'ailleurs ne ſont pas ſuſceptibles d'un examen raiſonné, encore moins d'un jugement définitif. Que fait la Cour, non moins fine & plus adroite? Au-lieu de vouloir entendre, elle envoie au Parlement des phraſes tout auſſi obſcures, tout auſſi difficiles à expliquer. Les mots s'éloignent de toute interprétation nette & claire; & après l'envoi mutuel de ces ſérieux *logogryphes* où perſonne n'a voulu rien dire de poſitif, le poids de l'autorité ſubſtitue aux vaines paroles ce qui ſubjuguera en tout temps & en tous lieux l'éloquence & les raiſonnements.

Le chef-d'œuvre de la politique, ſeroit ſans doute l'établiſſement réel d'un pouvoir intermédiaire entre les Rois & les peuples, également conſerva-

teur de l'autorité royale & des droits des hommes. Mais comment rencontrer cet équilibre? Quelle conſtitution eſt parfaite? Tout Etat a ſes balancements; pluſieurs principes en politique ſont couverts d'un voile qu'il ne faut pas lever. Un prononcé rigoureux détruiroit la magie de preſque tous les gouvernements modernes.

C'eſt pour cette raiſon qu'on s'abſtiendra, je crois, de part & d'autre, de décider d'une maniere préciſe & authentique la vraie ſignification du mot *enrégiſtrement*. Une heureuſe obſcurité laiſſe à chacun l'idée d'un futur ſuccès. L'équivoque entretient la tranquillité générale. Ainſi les agents moteurs de la nature ſont indéfiniſſables, & il eſt bon qu'en politique la force des agents réels ne puiſſe être calculée ni déterminée. Il faut que l'idée de toute puiſſance qui gouverne nage dans un vague myſtérieux; la cohéſion des parties d'un vaſte Etat tient déja un peu du miracle. Enfin, toute queſtion politique, forcée dans ſes derniers retranchements, devient dangereuſe; c'eſt ce que l'expérience a prouvé dernierement. La paix eſt revenue avec le jour douteux dans lequel ces queſtions doivent reſter enveloppées.

Fin du Tome ſeptieme.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. DXLII. *Matrônes.* Page 1
CH. DXLIII. *Nouvellés à la main.* 10
CH. DXLIV. *Libelles.* 13
CH. DXLV. *Lieutenant de Police d'Athenes.* 17
CH. DXLVI. *Athenes rétablie.* 22
CH. DXLVII. *Vinaigriers.* 24
CH. DXLVIII. *Le Fat à l'Angloiſe.* 26
CH. DXLIX. *Inſcriptions.* 28
CH. DL. *Sentences de Police.* 32
CH. DLI. *Baptêmes.* 33
CH. DLII. *Faillites.* 35
CH. DLIII. *Courtiers.* 39
CH. DLIV. *Notre-Dame.* 42
CH. DLV. *Le petit-Dunkerque.* 48
CH. DLVI. *Concert ſpirituel.* 51
CH. DLVII. *Hôtels nouveaux.* 52
CH. DLVIII. *Couvents, Religieuſes.* 55
CH. DLIX. *Portrait d'une Abbeſſe.* 59
CH. DLX. *Théâtre national.* 60
CH. DLXI. *Le Calvaire ou le Mont-Valérien.* 65
CH. DLXII. *Jours ouvrables.* 67
CH. DLXIII. *De Raoul Spifame.* 69
CH. DLXIV. *Inventaires. Ce qu'on ne voit point.* 73
CH. DLXV. *Homme de Goût.* 78
CH. DLXVI. *Ventes par arrêts de la Cour. Encan.* 82

CH. DLXVII. *Bois à brûler.* 85
CH. DLXVIII. *Rue Plâtriere.* 87
CH. DLXIX. *Bancs.* 90
CH. DLXX. *Dix-huit-ans.* 91
CH. DLXXI. *Le Temple.* 92
CH. DLXXII. *Habillements.* 95
CH. DLXXIII. *Luxe, bourreau des riches.* 96
CH. DLXXIV. *Plumes de Commis.* 104
CH. DLXXV. *Séminaire.* 106
CH. DLXXVI. *Saisies.* 109
CH. DLXXVII. *Hôtel des Enfants-trouvés.* 112
CH. DLXXVIII. *Cabale.* 116
CH. DLXXIX. *Lorgnettes.* 119
CH. DLXXX. *Philosophie.* 121
CH. DLXXXI. *Point central.* 123
CH. DLXXXII. *Prédicateurs.* 125
CH. DLXXXIII. *Parcs.* 131
CH. DLXXXIV. *Francs-Maçons.* 132
CH. DLXXXV. *Latrines publiques.* 134
CH. DLXXXVI. *Egouts publics.* 137
CH. DLXXXVII. *Cabarets borgnes.* 138
CH. DLXXXVIII. *Lettres de Cachet.* 144
CH. DLXXXIX. *Corbillard.* 151
CH. DXC. *Guerre des Auteurs.* 152
CH. DXCI. *Meches à lampes.* 156
CH. DXCII. *Tête tranchée.* 157
CH. DXCIII. *Laitieres.* 160
CH. DXCIV. *Contraste des Parisiens avec l'habitant de Londres.* 162
CH. DXCV. *Athéisme.* 165
CH. DXCVI. *Babil.* 167
CH. DXCVII. *Fat, Fatuité.* 170
CH. DXCVIII. *Table.* 174
CH. DXCIX. *Postérité des vrais Philosophes.* 175

Ch. DC. *Secretaires du Roi.* 180
Ch. DCI. *Révolution muſicale.* 181
Ch. DCII. *Bal d'Enfants.* 184
Ch. DCIII. *Enrégiſtrement.* 186

Fin de la Table du Tome ſeptieme.

TABLEAU
DE
PARIS.

TOME HUITIEME.

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Non omnia exequi licet.

TOME HUITIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE DCIV.

Bicêtre.

ULCERE terrible ſur le corps politique, ulcere large, profond, ſanieux, qu'on ne ſauroit enviſager qu'en détournant les regards. Juſqu'à l'air du lieu, que l'on ſent à quatre cents toiſes, tout vous dit que vous approchez d'un lieu de force, d'un aſyle de miſere, de dégradation, d'infortune.

Bicêtre ſert de retraite à ceux que la fortune ou l'imprévoyance ont trompés, & qui étoient forcés d'aller mendier le ſoutien de leur dure & pénible exiſtence. C'eſt encore une maiſon de force, ou plutôt de tourments, où l'on entaſſe ceux qui ont troublé la ſociété.

Trop grande lepre pour le point de la capitale! Ce nom de Bicêtre eſt un mot que perſonne ne peut prononcer ſans je ne ſais quel ſentiment de répugnance, d'horreur & de mépris. Comme il eſt devenu le réceptacle de tout ce que la ſociété a de plus immonde, de plus vil, & qu'il n'eſt preſque compoſé que de libertins de toute eſpece, d'eſcrocs,

courage. O Lazzaroni de Naples, nuds & vagants, libres, mais toujours ſous un ſoleil nourricier.... Mais je ſuis à Bicêtre !

Des Sœurs officieres, préſidées par une Sœur ſupérieure, gouvernent cette maiſon. Si quelque choſe doit cauſer de l'horreur pour la pauvreté, & inſpirer l'amour du travail aux fainéants, c'eſt l'image de Bicêtre. Là on trouve trop rarement cette compaſſion, cet abord conſolateur qui adouciſſent le poids de l'infortune. Le pauvre eſt bien un être nul; on lui fait ſentir que c'eſt la charité qu'on lui donne. Le pauvre l'eſt quelquefois par ſa faute; mais il eſt pauvre. Hommes, chrétiens, répondez: *il eſt pauvre!*

Un hôpital eſt néceſſairement le centre de pluſieurs abus, parce que l'œil de l'adminiſtration, quoique cherchant à voir, ne voit pas tout dans ces retraites; & le malheur eſt un abyme ſans fond. *Abyſſus abyſſum invocat.* Oh, que cela eſt vrai! J'ai ſondé la hauteur de l'opulence; je n'ai pas encore pu ſonder les profondeurs effrayantes de l'indigence. Vous qui jouiſſez & qu'un pli de roſe affecte: l'indigence! avez-vous calculé l'abyme de ce mot? Oh, comme l'on prononce les mots, aſſis à une bonne table, commandant des chevaux pour ſon équipage! L'indigence!

Madame Necker, lorſque ſon époux étoit en place, ayant viſité elle-même l'intérieur des ſalles, fut frappée d'un ſpectacle qui parloit puiſſamment à ſon ame. La ſalle dite *Saint-François* renfermoit un air qui, par ſa puanteur, faiſoit tomber évanoui, & ſuffoquoit le plus charitable & le plus intrépide viſiteur. Elle vit ſix malheureux couchés dans un lit, ſtagnants dans leurs excréments, qui communiquoient bientôt leurs principes de mort. Elle mit en uſage le crédit dont elle jouiſſoit pour faire

conſtruire des lits où il ne couche plus que deux perſonnes, & qui par une ſéparation de bois, les met à couvert des miaſmes peſtilentiels.

Il étoit une ſalle affreuſe, où cinq à ſix cents hommes mêlés enſemble s'infectoient mutuellement de leurs haleines & de leurs vices, où le déſeſpoir ſourd aigriſſoit ſans ceſſe des caracteres furieux. On n'y pouvoit entrer pour leur porter des aliments que la baïonnette au bout du fuſil ; c'étoit bien le lieu le plus abominable, le plus pervers & le plus corrompu qui exiſtât, & qui ait exiſté peut-être ſur la ſurface entiere du globe. Que je m'eſtime heureux de n'avoir pas à prendre ſur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux, & d'annoncer enfin, après ce que j'en ai dit dans l'*An deux mille quatre cent quarante*, que cette ſalle infernalle, diviſée dans un local plus étendu, plus aéré, n'exiſte plus, & que les malades qui expiroient pêle-mêle dans cet abyme de corruption, ont des dortoirs où ils échappent à la peſte contagieuſe qui ci-devant les moiſſonnoit & rappelloit en grand le ſupplice de Mezence, où le vivant étoit collé à la bouche du mort.

Il eſt vrai que là étoit la ſentine de l'eſpece pariſienne. Mais faut-il outrager l'humanité dans ceux même qui en ſont devenus le mépris & l'horreur ? Puiſſent les ſoins nouveaux, opérés par une charité active & neuve, ne point ſe ralentir !

Dès la porte de cet hôpital, on reſpire un air que l'odorat ſeul peut juger vicié ; mais cela eſt commun à tous les hôpitaux, & preſque inévitable.

Paſſons aux *cabanons*. La premiere choſe qu'on ſe demande à ſoi-même, c'eſt : *Qu'ont fait tous ces hommes pour être enfermés ?* On voudroit voir au frontiſpice de leurs loges quels furent le délit & le jugement. Mais les juges en France ne mo-

trivent aucun arrêt ; une ſentence, un ordre de police l'eſt encore moins.

Vauvenargues a dit : *On n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons.* Que penſer de ces cachots étroits, bâtis les uns ſur les autres ! Mais on aſſure que ceux qui ſont là ſont punis au-deſſous de leur crime, & qu'on leur a fait *grace* en les traitant ainſi. Perſonne ne peut accuſer les Magiſtrats actuellement en charge, de précipitation ou de barbarie ; ils ſont humains. Je crois à l'homme qui m'a donné ces lumieres, & je ſupprime les détails.

Là, on ne leur laiſſe qu'un petit morceau de fer, avec lequel ils font des ouvrages en paille. Ceux qui ſont en-bas ſont les plus favoriſés ; ils font des envieux ; car ils s'établiſſent marchands, & font travailler les autres, qui ne ceſſent d'admirer le bonheur & de vanter l'avantage de la place d'en-bas.

Un malheureux en arrivant ne ſait comment ſe font ces petits ouvrages : un compagnon de miſere qu'il ne voit pas, lui montre ſon métier, & c'eſt en ſe ſervant de pluſieurs miroirs qu'ils croiſent réciproquement avec un art infini. Par ce moyen ils ſe voyent, ſe parlent, & correſpondent par ſignes ; le plus élevé communique avec celui qui eſt logé le plus bas.

Il y a une eſpece de ſentinelle qui, ſon miroir à la main, avertit les autres de tout ce qui paſſe par l'étroit guichet. *Voilà une femme*, s'écrie-t-il, avec tranſport, *qui eſt vêtue en telle couleur, de telle taille ;* & tous les priſonniers alors ſe mettent à leurs barreaux, pour examiner la femme qu'ils ne voient que par réfraction ; mais chacun croiſant ſon miroir, tous la conſiderent, & elle ne ſe doute pas que chaque priſonnier ſourit & fait des mines à ſa phyſionomie.

La lecture de la gazette de France eſt une récréation permiſe aux priſonniers. Deux fois la ſemaine il ſe fait un grand ſilence ; la plus forte voix paſſe ſa tête aux barreaux, & lit. A chaque nom, l'un s'écrie, *je l'ai connu* ; l'autre, *je l'ai vu* ; & les réflexions ne ſont pas tacites ; ces drôles ont des ſaillies.

On a ſongé à deux choſes dans ces cachots ; à procurer à chaque priſonnier un trou pour les beſoins naturels, & une iſſue pour aller entendre la meſſe. La chapelle eſt au milieu ; ils y vont le dimanche.

Les mouchards de la police, quand ils ont manqué à leurs inſtructions, ſont enfermés à Bicêtre ; mais ils ſont ſéparés des autres priſonniers, parce qu'ils ſeroient mis en pieces par ceux qu'ils ont fait empriſonner, & qui les reconnoîtroient. Ils inſpirent moins de pitié à raiſon du vil métier qu'ils exerçoient. On voit avec ſurpriſe & avec encore plus de douleur, que ces petits drôles ſont très-jeunes. Eſpions, délateurs, à ſeize ans ! Oh, quelle vie perverſe cela annonce ! Non, rien ne m'a plus affligé que de voir des enfants jouer un pareil role... Et ceux qui les enrégimentent, qui les dreſſent, qui corrompent ce jeune âge !...

Il y a des cachots ſouterreins, d'où l'on ne reçoit la lumiere & le ſon que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante-trois années, le complice & le délateur de *Cartouche*. Il avoit ainſi obtenu ſa grace en le trahiſſant. Quelle grace ! Il contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort, pour aller reſpirer au haut de l'eſcalier un peu d'air ; & lorſqu'il mourut tout de bon, on avoit peine à y croire. Le chirurgien fut long-temps ſans oſer lui détacher ſon collier de fer. Il ſembloit qu'il dût vivre éternellement dans ces cachots, après

le miracle d'une ſi longue & ſi rare exiſtence.

Il y a de temps en temps des révoltes à Bicêtre. Le premier Février 1756, les priſonniers renfermés dans l'endroit de cette maiſon appellé *la Petite-Foſſe*, attendirent, pour exécuter leur coup, l'heure des vêpres, comme la plus propre à favoriſer leur délivrance. Ils forcerent la ſentinelle, entrerent dans le corps-de-garde, & ſe ſaiſirent des armes, mais la ſentinelle ayant eu le temps de donner un coup de ſifflet, la garde ſe raſſembla. Il y eut dans le combat deux archers tués, & quatorze des mutins. Pluſieurs ſe ſauverent; mais ils furent bientôt attrapés, parce que l'habit, d'un drap groſſier, qu'ils endoſſent en entrant dans cette maiſon, ſervit à les faire reconnoître.

Les priſonniers interrogés ſur le motif qui les avoit portés à la révolte, répondirent qu'on avoit retranché de leur nourriture ordinaire, quoiqu'elle ne conſiſtât qu'en un peu de pain, & un peu de viande un ſeul jour de la ſemaine; qu'ils n'en avoient voulu qu'au ſupérieur & à l'économe qui les faiſoient jeûner ſi cruellement, afin de rendre leurs tables plus abondantes, & que, las de la vie, ils n'avoient écouté que leur déſeſpoir.

On les prit au mot; pluſieurs furent pendus, les autres fouettés par la main du bourreau, & reſſerrés plus étroitement.

Voici une fable imitée de l'Allemand, qui pourroît être gravée à la porte de Bicêtre. Je voudrois que la populace apprit à la lire; on lui en feroit l'explication & le commentaire.

Les Crimes & le Châtiment.

„ Un jour les Crimes enfermés dans les cachots du Ténare, briſerent la porte de leur priſon, & d'un vol affreux & précipité fondirent ſur la terre

& ſe répandirent en foule ſur ſa large ſurface. On vit l'herbe jaunir ſous leurs pas, les forêts s'embraſer, les villes ſe remplir de diſcordes ſanglantes, ils marchoient ſe tenant tous par la main ſelon leur coutume; ils marchoient tous enſemble dans une joie horrible & triomphante, quand l'un d'eux tournant la tête apperçut de loin le *Châtiment*, qui, d'un pied boîteux & la béquille en main, s'étoit mis à leurs trouſſes. Ah! ah! s'écria avec un grand éclat de rire la troupe infernale: pauvre dieu écloppé, ſi tu vas toujours de ce train, tu feras cent fois le tour du globe avant de nous attraper... — Courez, courez tant que vous pourrez, repartit le Châtiment, je ſerai peut-être fort longtemps ſans vous atteindre; mais quelqu'agile que ſoit votre fuite, mauvais ſujets, je ſuis ſûr de ne vous point manquer ".

Mais s'il y a des coupables dans cet horrible lieu, il y a encore plus de pauvres qui m'arrachent les réflexions ſuivantes.

Un Lapon, en naiſſant, a du moins pour appanage un renne; on lui aſſigne un ſecond renne quand les dents lui percent. Mais je vois des enfants qui viennent au monde ſans pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.

Les bêtes ſauvages ont leurs tanieres, & tel malheureux, preſſé tyranniquement par les loix même, qui ont fait des propriétés excluſives du moindre pouce de terre, ou d'un miſérable plancher, n'a pas de quoi repoſer ſa tête. Il ne pourra habiter un grenier entr'ouvert que ſous le bon plaiſir d'un maître ſuperbe; des propriétaires le pouſſeront depuis l'extrêmité de la ville juſqu'au milieu des champs; tout eſt pris, tout eſt envahi.

L'homme, dans nos gouvernements modernes,

en recevant ſon corps de la nature, n'obtient point des loix civiles une place en propre pour y reſpirer. On lui accorde l'eſpace d'un tombeau, mais celle d'un berceau lui eſt interdite.

Beaucoup d'hommes, n'ont à la lettre que leurs bras pour le ſervice du maître à qui ils ſont vendus. Qui ne poſſede rien, eſt néceſſairement l'ennemi de ceux qui poſſedent.

Le pauvre n'a preſque point de reſſources; il faut qu'il ſoit malade pour qu'on ait ſoin de lui. On l'enterre pour rien lorſqu'il eſt mort, parce que ſon cadavre infecteroit. On le recueille lorſqu'il agoniſſe. Ne vaudroit-il pas mieux prévenir ſa maladie, au-lieu de ne lui donner des ſecours que lorſqu'il eſt près de ſon terme.

La foule des néceſſiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vaſtes & dangereuſes machines qu'on appelle opération du miniſtere, leur rouage dans leur épouvantable frottement, écraſe toujours & ſans pitié la partie la plus foible....

Où eſt le remede à ces maux politiques & anciens. Les bons eſprits s'occupent à le chercher; il ne peut être que le fruit du temps, des réflexions patriotiques, du génie, & ſur-tout du cœur des adminiſtrateurs. Y a-t-il du mal à les produire ces idées de réformation? Dans cent idées outrées ou fauſſes, il s'en trouvera une juſte & praticable; alors ne ſera-t-on pas dédommagé du prix du volume où elle ſera dépoſée?

CHAPITRE DCV.

De la guériſon des maladies vénériennes à Bicêtre.

On reçoit auſſi à Bicêtre les perſonnes des deux ſexes qui ſont infectés du virus vénérien, pourvu qu'ils apportent un billet du Lieutenant de Police, qui ne leur eſt accordé qu'après que leur maladie a été conſtatée par le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Le nombre de ces malades n'eſt point fixe; on n'en reçoit qu'autant que les ſalles deſtinées à cet uſage en peuvent contenir.

La cupidité qui rançonne tout, n'a point reſpecté les regles du fondateur. Un infirmier, qui s'eſt arrogé le nom de gouverneur, exige, dit-on, des malheureux qui viennent ſe faire traiter, quarante-huit ſols, ſans leſquels, malgré leurs billets de la police, il leur refuſe la porte. On comprend quelles doivent être les ſuites de cette inhumanité. On n'admet à la fois que cinquante femmes & autant d'hommes, à moins qu'on ne ſoit obligé, par la gravité des ſymptômes appellant des ſecours urgents, d'augmenter ce nombre. Il eſt bien petit pour le troupeau gangrené qui ſe preſſe en foule à la porte. Ces malheureux ſont réduits à périr, ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel & inviſible vautour qui ne ceſſe de les ronger; leurs ſymptômes s'aggravent, deviennent effrayants; l'œil recule épouvanté, & leur guériſon devient plus difficile.

Que ceux qui ont dit que ce fléau avoit perdu de ſa rage, qu'il n'offroit plus les horribles plaies qu'il étaloit lorſqu'il vint épouvanter l'Europe, que

l'art avoit ſu enchaîner ce poiſon affreux & dévorant, viennent contempler les victimes de l'erreur, du tempérament ou du libertinage.

C'eſt ici que l'implacable Arimane a raffiné ſon génie mal-faiſant. Il lui étoit impoſſible d'attaquer l'eſpece humaine d'une maniere plus hideuſe & plus cruelle : & c'eſt l'attrait immortel du plaiſir qui a formé cette lepre, ces plaies, ces exoſtoſes, cette gangrene, cette pourriture; &, ce qu'il y a de plus horrible, l'ame & la raiſon exiſtent encore au milieu de cette diſſolution affreuſe ; l'entendement eſt ſain, quand tout le corps eſt rongé; la douleur n'a plus qu'une voix languiſſante pour exprimer ſes maux! L'œil aguerri des chirurgiens ſe ferme d'horreur; leur main tremble, leur corps friſonne. Dieu ! c'eſt par le portique de la volupté que l'homme eſt arrivé à cet amas inconcevable de maux que la plume ne ſauroit décrire, & qui fait treſſaillir tous les ſens d'une impreſſion douloureuſe, même quand la mémoire, au bout de nombre d'années, vous en rappelle quelques images.

Il faut, pour ſe faire guérir dans ce lieu redoutable, être inſcrit depuis huit à dix mois; & ſouvent le tour de l'infortuné qui attend n'arrive pas encore.

Ainſi le virus fait tout à l'oiſir des progrès. Cette ſuſpenſion entre le mal & la guériſon, eſt ſi connue, & les aſpirants ſont ſi nombreux, que quelques libertins & pluſieurs femmes proſtituées ont ſouvent fait prendre une inſpection avant que d'être attaqués d'aucun mal. Eh bien, moraliſtes, que direz-vous de ce trait ? Peſez-le, & puis montez en chaire.

Quelques peres de familles, aux froides remontrances des directeurs, aux ſermons des prédicateurs, aux menaces de l'enfer, ont ſubſtitué tout-

à-coup le ſpectacle répugnant du lieu où l'on traite les malheureux de l'un & de l'autre ſexe, dans le pitoyable & déshonorant état de leurs honteuſes maladies; ils y ont conduit leurs enfants, dont les paſſions étoient trop vives; ils ont attaché leurs regards ſur ces écueils du jeune âge, pour modérer, s'il étoit poſſible, les fougues de leur tempérament. Ce moyen extrême a quelquefois réuſſi.

Eh ! qui traverſeroit ſans frémir la file de ces lits douloureux, où ſiegent des figures pâles & plombées? La douleur leur commande une attitude preſqu'immobile : tout mouvement eſt une douleur. Celle-ci, privée de l'organe de la parole, ne peut plus exprimer ſes douleurs que par ſignes, ou par des ſons inarticulés que le déſeſpoir concentré accompagne. Celle-là, à la fleur de ſon âge, à moitié dévorée, offre à la fois l'aſpect de la beauté & l'horreur de la maladie : contraſte plus frappant qu'une plaie univerſelle; elle n'exiſte plus que pour ſouffrir, & ſon état eſt d'autant plus cruel que ſon jeune cœur eſt encore ſuſceptible de remords. Plus loin la vengance du ciel ſemble être deſcendue ſur cette vieille proſtituée, dont les crimes honteux ſont accumulés dans les rides; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence. On voit ſur ſon front repouſſant une vie entiere conſacrée aux trafics du libertinage. Ses longues ſouffrances ne peuvent attendrir ceux qui en ſont les témoins. Le fléau rongeur, attaché à ſa caduque vieilleſſe, ſemble enfin avoir trouvé ſon véritable trône.

Il me faudroit le pinceau du terrible Michel-Ange, qui faiſoit ſaillir les muſcles enflés par la douleur, ou irrités par l'accès du déſeſpoir, pour bien tracer l'image de tous ces fronts où les vices enracinés & les tourments vengeurs ſont empreints; mais là auſſi ſont les victimes que le jeune âge &

l'indigence ont ſoumiſes aux accidents ; leur ame n'eſt pas encore corrompue, & leurs ſens ſouffrent, comme ſi tous les déſordres avoient accompagné les moments de leur exiſtence. La pitié leur paie un tribut dans ce lieu d'horreur.

Par-tout ce poiſon inconnu détruit, ravage, imprime les marques de ſon cours affreux ; il mange les chairs, corrode les os, détruit, comme une lime ſourde & active, tous les organes de la ſenſibilité, & le corps vivant dans cet horrible état eſt cent fois plus hideux que le cadavre enveloppé de tous les vers, enfants de la putréfacton. Car ſi cette maſſe des tombeaux eſt putride, on ſent du moins qu'elle eſt calme, & l'on n'en entend point ſortir le cri lent & prolongé de la douleur aiguë, comme de ces fantômes livides, couverts de plaies vives.... C'eſt aſſez ; fuyons de ce Tartare.

La méthode des frictions eſt la ſeule qui ſoit uſitée à Bicêtre. Mais combien entraîne-t-elle d'inconvénients ? Eſt-il poſſible que l'art, après tant de tentatives, ne ſoit pas plus avancé ?

CHAPITRE DCVI.

La Saint-Louis.

Le jour de la Saint-Louis on ouvre au petit peuple la promenade des Tuileries & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégâts, parce qu'il n'y entre que ce jour-là. S'il en avoit la poſſeſſion toute l'année, il ne ſongeroit pas à mal faire. Il court auſſi à Verſailles, parce que le château lui eſt ouvert. Il eſt ſtupéfait de l'air de magnificence qui y regne ; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

On voit dans les appartements le peuple mal vêtu qui remplace les courtiſans. Il a peur de fouler le parquet. En entrant, il prend le *ſallon d'Hercule* pour la chambre du Roi, & regarde extaſié cette longue file d'appartements dorés. Les Suiſſes rient de voir l'artiſan ébahi conſidérer, le col tendu, les plafonds, & ſe mirer aux glaces. Ces Suiſſes prennent le peuple Pariſien pour un peuple étranger, accoutumés qu'ils ſont à ne voir toute l'année que de beaux habits & des dentelles.

Ce jour eſt la fête des arts; les académies ouvrent leurs ſalles; on donne des prix au poëte, à l'orateur, au peintre, au ſculpteur, à l'architecte. Le matin on récite de tous côtés des panégyriques du Roi, canoniſé, qui ſont des tours de force oratoire, & des chefs-d'œuvres de bavardage. On en a débité plus de ſoixante mille en France, remplis des menſonges les plus impertinents.

L'aſſemblée des quarante Immortels ſe tient le ſoir au Louvre. Les femmes ſe ſont aviſées depuis quinze ans de venir en foule à cette aſſemblée; ce qu'elles n'oſoient auparavant. Elles veulent entendre ce qui ſe lira à l'académie; car les femmes, tout en menant la vie la plus diſſipée, prétendent à juger la littérature, même en dernier reſſort.

Le lecteur a toujours ſoin de gliſſer dans ſa compoſition quelque choſe de flatteur pour elles. Mais la phraſe du bel-eſprit-galant ſent le placage.

Les femmes de qualité, mêlées ce jour-là avec tous les beaux-eſprits accourus en foule, aſſiegent l'académie, & ſe paſſent de dîner. Il y a peu de place, parce que le local eſt étroit. Tant mieux, les académiciens qui ſe ſouviennent d'avoir prêché dans le déſert, ne renonceront pas à ce qu'on diſe dans le monde : *On ne ſauroit entrer à l'académie.* Plus on ſe plaint, plus ils jouiſſent. On lit des vers,

on lit de la proſe, & les juges orgueilleux ſont jugés à leur tour.

Si le plafond s'abymoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'écrivains à Paris. Adieu la race bruyante des beaux-eſprits. Si un barbare, ennemi des lettres, vouloit faire un Saint-Barthelemi d'auteurs, il pourroit, avec avantage ſaiſir ce jour académique. Dieu! le ſang oppoſé des poëtes tragiques & comiques, mêlé enſemble, coulant à grands flots & ſe confondant avec celui des romanciers, des orateurs & des hiſtoriens; le poëte épique tombant ſur le chanſonnier; le verſificateur mourant pardonnant au proſateur; l'académicien égorgé à côté du journaliſte qui crieroit, *je ne ſuis point auteur*, les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens ſénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leurs chaires curules, tandis que le ſecretaire, déclamant contre cette barbarie, leur citeroit quelques paſſages de Tacite... Quel chapitre pour l'hiſtoire! quelle déſaſtreuſe époque!... Mais je m'apperçois que ce tableau, quoique chimérique, n'en fait pas moins frémir le prêtre, le financier, le courtiſan, ces amis des lettres & de la philoſophie. Epargnons-leur des images qui offenſent leur profonde ſenſibilité.

M. d'Alembert eſt heureux le jour de la Saint-Louis; il va, il vient, il ouvre les tribunes, il commande aux Suiſſes, il a ſous ſes ordres deux Abbés panégyriſtes, il place les Dames à panaches, il préſide les quarante Immortels. Aſſis enfin au haut de la longue table que couvre un tapis verd, il ouvre la ſéance, & diſtribue des proſpectus; puis il donne la médaille immortaliſante à ſon protégé, qui deviendra un petit ingrat.

Il lit enſuite un éloge par fois malin, où il a ſemé de petites vérités modeſtes, avec une prudence,

dence, un ſel, un enjouement qui divertiſſent l'aſſemblée. Il ne dit preſque rien ; mais on voit ce qu'il voudroit dire ; on l'entend dans ſes petites alluſions, & l'on bat des mains. Tout cela ne ſignifiera abſolument rien dans vingt ans. Mais où parle-t-il ? Au Louvre. M. d'Alembert eſt le courtiſan de la vérité ; il l'aime, il lui fait des mines, quelquefois des grimaces ; mais le mauvais goût académique eſt cauſe qu'il lui tient un langage toujours trop apprêté.

Il eſt des académiciens qui ne liſent jamais, & on doit leur en ſavoir gré.

Ce qui prouve qu'il n'y a plus de poéſie parmi nous, & qu'il ne faut point en attendre, ce ſont les vers qu'on y lit depuis dix ans. Dieu nous garde de la poéſie de l'académie Françoiſe ; elle va toujours en déclinant, & voilà où aboutit le ton préceptoral que quelques-uns de ſes membres ont eu la confiance de prendre.

Quand l'académie Françoiſe a prononcé ſes arrêts, le public, comme de raiſon, s'avance pour juger l'académie elle-même ; & c'eſt alors un beau train dans les cafés d'alentour.

On examine de nouveau les pieces du concours ; & les diſputes vives qu'enfantent les débats élevés à ce ſujet, ſont curieuſes pour l'obſervateur, en ce qu'elles lui donnent une idée de la chaleur ſinguliere avec laquelle chaque homme défend par perſuaſion ou par entêtement l'opinion la plus indifférente.

L'académie Françoiſe a décidé d'avance que tous les ouvrages de ſon crû ſeroient réputés des morceaux de goût ; elle l'a tant dit & répété, qu'on pourroit croire qu'elle eſt vraiment perſuadée de ce qu'elle avance. Faut-il la troubler, lui ôter une illuſion ſi douce ? Non, laiſſons-lui cette jouiſſance innocente.

On donne le ſoir au peuple dans le jardin des Tuileries, à l'entrée de la nuit, un grand charivari, qu'on appelle concert. C'eſt toujours l'ancienne muſique qu'on exécute; on fait bien, car perſonne n'écoute. Mais c'eſt un des plus ſinguliers tableaux & des plus animés que celui qu'offre tout ce peuple immenſe raſſemblé, ſur-tout quand il y a clair de lune. C'eſt une fête demi-nocturne, que les femmes aiment de prédilection. Elles montent toutes ſur des chaiſes, leurs amants à leurs pieds; ce qui varie le ſpectacle & le rend nouveau, pittoreſque, curieux. L'oreille s'ouvre à la galanterie qui la touche beaucoup plus que les airs de feu Rameau. Cette confuſion d'états, de perſonnes & de phyſionomies donne aux Tuileries un aſpect unique. Elles peuvent contenir alors environ deux cents mille ames.

CHAPITRE DCVII.

Triomphe de Voltaire. Jeannot.

L'AUTEUR de la Pucelle, au fond de ſa retraite, brûloit du deſir de revoir la capitale, parce que dans cette ville il y avoit un théâtre, & qu'il avoit une tragédie à faire applaudir du parterre.

Tout le monde vouloit voir le poëte Seigneur de Ferney. L'étranger qui avoit voyagé ne pouvoit revenir dans ſa patrie ſans dire, *je l'ai vu.* L'Auteur ſe déroboit le plus qu'il pouvoit aux importuns; il ſe cachoit, il crioit qu'il étoit mort : mais il ſe montroit bien vîte pour tout homme titré, ou qui venoit lui apporter des hommages.

Tandis qu'une curioſité épidémique s'empreſſoit à contempler ſa figure, comme ſi l'ame d'un écri-

vain n'étoit pas encore plus dans ſes ouvrages que ſur ſa phyſionomie, l'Empereur ſeul trompa ſon attente, en paſſant au pied du château de Ferney ſans daigner s'arrêter, & ne voulant pas voir celui que chacun vouloit avoir vu. Ce dédain bleſſa la vanité de l'écrivain.

Arrivé à Paris, la ſecte encyclopédique arrangea ſon triomphe. Elle ſaiſit l'occaſion de prouver que le nom d'un auteur pouvoit rivaliſer avec les plus grands noms. C'étoit le moment d'oppoſer à l'orgueil fondé ſur des armoiries, l'orgueil peut-être plus légitime qui tient aux travaux & aux ſuccès de l'eſprit.

On prépara à loiſir l'impromptu ſolemnel auquel tout le public averti devoit aſſiſter. La ſecte encyclopédique mettoit ainſi la Cour dans l'alternative d'être témoin de ce triomphe, ou de l'interdire: ce qui eût été un triomphe encore plus complet. On laiſſa faire la ſecte, quoique pluſieurs grands & tous les prêtres murmuraſſent beaucoup de voir un roturier & un incrédule l'objet des attentions & des acclamations publiques. Les nains de la littérature venoient, lettre en poche, lui dire, *vous m'avez loué;* & le vieillard avoit oublié leurs noms & tous les brevets d'immortalité dont il n'étoit pas avare.

Les ennemis & les rivaux furent percés d'un glaive de douleur; mais la ſecte qui n'exiſtoit que par ſon chef, & qui ſe couvroit de ce grand nom, ordonna le couronnement.

On ne vit pas ſans intérêt un vieillard qui s'étoit attiré tant de ſortes d'adverſaires, jouir avec ſécurité de ſa renommée orageuſe, & offrir un front qui n'avoit pas ſuccombé à tant de traverſes & à de ſi longs travaux. Il ſembloit triompher en ce moment & de la haine ſacerdotale, & de l'envie litté-

raire. C'étoit en effet un prodige que ce chêne échappé aux coups de la foudre, qui depuis un demi-ſiecle menaçoit d'embraſer ſa cime.

Ce vieillard, trop fidele à l'art qu'il avoit cultivé, ne ſongeoit nuit & jour qu'à ſa chere tragédie d'*Irene*; & ce qui le flattoit, c'étoit de la voir repréſenter. Il rapportoit là tous ſes deſirs & toutes ſes idées. Le quarré du parterre, voilà ce qui l'intéreſſoit le plus dans l'immenſe capitale, abſolument changée depuis ſon départ. Il n'y vit rien, ne ſongea à y rien voir; il n'y vécut que pour des comédiens, qu'il fatiguoit en voulant leur donner des leçons de déclamation.

Les viſites & les louanges, auxquelles ſon amour-propre voulut ripoſter, uſerent bientôt ſes forces; ſa carriere fut abrégée par ſes bons amis, & l'apothéoſe tua le poëte.

Ce fameux couronnement ne fut qu'une farce aux yeux des gens ſenſés. Qui poſa ces couronnes de laurier ſur le buſte, en face de l'original? Des mains d'actrices & de comédiens. Une comédienne ſoubrette s'émancipa même juſqu'à careſſer & flatter de la main en plein théâtre le buſte triomphant de l'Auteur; mais le public, qui s'étoit imaginé qu'on vouloit perſécuter ſon poëte, redoubloit d'enthouſiaſme, comme pour le prendre ſous ſa protection; & cet enthouſiaſme ne lui permit pas de voir ce que cette facétie avoit d'incohérent & d'étrange.

Les encyclopédiſtes, cachés dans un coin, croyoient voir réjaillir ſur eux une partie des applaudiſſements. Le poëtereau, diſciple du grand Poëte, ayant fait auſſi une tragédie, s'imaginoit que les lauriers du couronnement devenoient fraternels, & s'étendoient juſques ſur ſa tête. Enfin, les philoſophes académiciens, en portant ce *Pharamond*

ſur le pavois, vouloient inſinuer qu'ils avoient conſenti à rompre l'égalité, mais en faveur des circonſtances & pour l'exemple. Ces honneurs indiſcrets qui lui furent rendus de ſon vivant, le privèrent des honneurs funebres, ou plutôt, après avoir accordé à la ſecte encyclopédique ſon petit divertiſſement, on ne voulut pas refuſer au clergé le ſien, on tint la balance égale. Il valoit mieux, après tout, faire tomber la perſécution ſur le cadavre que ſur l'homme, & tout étoit concilié par ce moyen.

Il fut ordonné que, ſans pompe & ſans funérailles, ſon corps ſortiroit de Paris pour aller chercher au haſard un tombeau ſur la route. On vit pour la premiere fois un mort prendre la poſte pour ſe faire enterrer. Après le couronnement, on redoutoit la ſolemnité du convoi ; la foule des aſſiſtants n'eût pas manqué d'obſerver le cercueil de Voltaire, environné de prêtres Catholiques, portant un cierge béni, & diſant la meſſe ſur ſon corps pour le repos de ſon ame. On ne voulut pas de cette ſeconde repréſentation.

Soit qu'on ſe fût repenti d'avoir permis le bizarre couronnement, ſoit toute autre raiſon, on pouſſa tout-à-coup la ſévérité juſqu'à interdire aux journaux l'annonce de ſa mort. On ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers ſoupirs dans la capitale, lieu de ſa naiſſance. La même défenſe s'étendit ſur J. J. Rouſſeau, lorſqu'il décéda à Ermenonville, deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient univerſellement connus, & la rumeur que leur décès occaſionna, piquerent ſans doute l'orgueil des rangs, puiſqu'il eut recours à des moyens auſſi petits, & que la poſtérité ſans doute aura peine à croire.

Il falloit tout uniment laiſſer faire Jeannot,

dont la réputation commençoit à poindre. Jeannot fut le vrai ſucceſſeur de Voltaire ; Jeannot tout ſeul eût appaiſé la fermentation, & rétabli l'équilibre dans tous les eſprits.

Trois mois après le triomphe de Voltaire, le Pariſien oubliant les trente-neuf Académiciens qui reſtoient, accueillit ce Jeannot avec le même enthouſiaſme. Il repréſentoit dans une farce qui, plus heureuſe qu'*Irene*, n'eut depuis que cinq cents repréſentations. L'idiôme de la derniere claſſe du peuple s'y trouvoit exprimé au naturel ; & le jeu naïf de l'acteur, ſon accent ſûr, formoient un tableau, qui, dans ſa baſſeſſe, avoit un mérite extrêmement rare ſur la ſcene françoiſe : la parfaite vérité.

Pourquoi n'a-t-on pas enterré Voltaire? Cette queſtion a été bien vîte étouffée, par ces mots plus fameux encore : *C'en eſt, ce n'en eſt pas ;* tirés de la parade dont je viens de parler.

Ces mots ont fait une fortune incroyable ; on les a prononcés dans les meilleures ſociétés & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant ſix mois que ces mots, pris & reçus dans tous les ſens poſſibles, & commentés avec tout l'eſprit dont le Pariſien aſſaiſonne les nouveautés.

Enfin, on a modelé Jeannot en porcelaine, ainſi que Voltaire. On trouve aujourd'hui l'acteur forain ſur toutes les cheminées, faiſant pendant au Préville ; & pourquoi ne fraterniſeroient-ils pas?

Il eſt donc prouvé qu'il n'eſt pas beſoin de perſécuter un vivant, ni même un mort. Quand il s'élevera quelque Voltaire, il y aura toujours quelque Jeannot à lui oppoſer. Si la foule trop nombreuſe environne tel homme monté ſur un tréteau & commence à s'échauffer un peu plus qu'il ne faut, voulez-vous diſperſer cette foule ſans violence? Etabliſſez à trente pas un autre tréteau ; le premier

orateur verra ſon auditoire ſe diſſoudre, & jettera ſa parole au vent.

Depuis le triomphe de Voltaire, la ſecte encyclopédique ne bat plus que d'une aîle. En ramaſſant toutes les forces de ſon génie, elle ne peut pas faire une fugitive de Voltaire, pas même une de ſes tragédies. O que deviendra-t-elle! Bien fou, bien repentant, je crois, qui s'eſt enrôlé ſous ſes drapeaux : voilà le régiment qui naguere marchoit d'un air ſuperbe, le voilà licencié par Apollon, & devenu étranger aux neuf Muſes.

CHAPITRE DCVIII.

Jockeis.

LORSQU'ON haſarde de groſſes ſommes au ſort d'une courſe, l'on purge, la ſurveille, les Jockeis, afin de les rendre moins lourds & plus diſpos. Il ne faut pas les confondre avec les coureurs, *qui*, dit un Poëte, *ſont des animaux*.

Précédant un carroſſe & qui font faire place,
Automates courants & Biſcayens de race,
Qu'on équipe à grands fraix, portant viſage humain,
Légers comme le vent, eſpece d'homme enfin,
Qui conçoit, qui répond, qu'on dreſſe, qu'on éleve,
Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il creve.

Un jockei eſt plus conſidéré aujourd'hui qu'un coureur. Les femmes aſſiſtent aux courſes, & ne paroiſſent avoir aucune pitié de ces adoleſcents aux cheveux tondus, qui ſe rendent pouſſifs ou aſthmatiques, pour faire gagner M. le Duc, lequel remporte le prix de la courſe dans ſon lit.

Lorſque les femmes ont vu le matin la *courſe*, & le ſoir *d'Auberval*, elles parlent de leur ſenſibilité. On ne voit plus entr'elles, que des ajuſtements de cheveux. Elles portent des *autels à l'amitié*, elles récitent des *hymnes à l'amitié*. Le portrait de la *délicieuſe amie* eſt caché dans le bracelet, elles ne parlent plus qu'en s'extaſiant des charmes de l'amitié. Cet étalage de *ſenſiblerie* date de la même époque que les Jockeis; mais l'on ne ſait ſi les chiffres brodés par l'amitié dureront autant que les courſes des chevaux.

Par une ſuite du même eſprit, les femmes conduiſent des caleches; & après avoir paſſé des nuits au bal, il faut qu'elles prennent parti pour telle ou telle jument. Le jockei perd ſon nom, & ne porte plus que celui de la bête qu'il monte; il eſt toujours jugé fort inférieur à l'animal qui réunit tout l'intérêt & tout l'eſpoir.

Ce n'eſt pas-là tout-à-fait l'ancien eſprit de la chevalerie; mais il eſt entiérement éteint. Et qu'importe un ridicule de plus, ajouté à nos incroyables petits ridicules? Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos engouements, enfin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale, qui nous honore & nous diſtingue aux yeux de l'Europe.

On a reconnu, il eſt vrai, qu'un courſier impétueux & docile ſuppoſoit à-la-fois la perfection d'une branche d'économie domeſtique, & l'art important de croiſer les races. Mais l'extravagance s'eſt mêlée aux premieres ſpéculations; & ce qui pouvoit tourner au profit de l'eſpece, n'eſt plus devenu qu'un luxe, fantaiſie de Prince. L'eſſentiel étoit que la race des chevaux allât toujours en ſe perfectionnant: elle n'a point gagné avec ce goût, qui, pu-

rement de parade, n'a voulu que faire ſpectacle, tantôt à la plaine des Sablons, tantôt à Vincennes.

Au mois de Novembre 1754, Mylord Poſcool fit la gageure de venir de Fontainebleau à Paris en deux heures. Il y a quatorze lieues de diſtance; le Roi ordonna à la maréchauſſée de lever ſur la route tous les obſtacles qui pourroient cauſer au coureur le moindre empêchement. Mylord Poſcool ne ſe ſervit point de jockei; il partit de Fontainebleau à ſept heures du matin, arriva à Paris à huit heures quarante-huit minutes; il avoit encore douze minutes. Ainſi il gagna cette gageure, & l'on en parla pendant ſix mois, tant les eſprits commençoient à s'échauffer ſur les courſes.

CHAPITRE DCIX.

Diamants.

CLORIS n'eſt que parée & Cloris ſe croit belle,
En vêtements légers, l'or s'eſt changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamants,
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent ſur ſon ſein, pendent à ſes oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin, couleroient d'heureux jours,
Riches des ſeuls tréſors perdus pour ſes atours.
Fille de Scipion, illuſtre Cornélie,
Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie?
Pour montrer à ton tour des bijoux précieux,
Tu fis voir tes enfants, dignes de leurs aïeux;
Tu fis voir des héros. Es nos meres coquettes,
Etalent des colliers, arborent des aigrettes.

(*Gilbert.*)

S'il eſt permis aux Rois & aux Princes d'employer des ſommes conſidérables à l'achat des dia-

mants, n'eſt-ce point une folie inſigne chez les particuliers de mettre tant de prix à des brillants qui ne donnent point la beauté ?

Que le *pytre* & *le grand-ſancy* appartiennent à la couronne, qu'ils rivaliſent avec le diamant du grand-Mogol, avec celui du grand-Duc de Toſcane, ce ſont là jeux de Princes; mais que des hommes ſenſés conſacrent en bagues, en pendeloques, en bracelets, ce qui ſuffiroit à l'entretien des enfants, à la nourriture des pauvres, n'eſt-ce point une honte, un crime au tribunal de l'humanité?

Ce délire de l'opulence n'eſt plus toutefois auſſi vif qu'il étoit jadis. Le lapidaire ne vend plus ces petites pierres au prix exceſſif où la concurrence les avoit fait monter. Ce luxe avili, pour ainſi dire, par nos courtiſanes, commence à tomber.

Créſus, revêtu de ſes habits royaux & tout couvert de pierreries, demanda à Solon, s'il avoit jamais vu une pompe ſi belle. Oui, dit le philoſophe, je trouve un paon vêtu plus magnifiquement que vous; ſa beauté eſt naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Le philoſophe devroit s'étudier à flétrir les diamantaires, les lapidaires, à les repréſenter comme des peſtes publiques, moteurs d'un luxe odieux, & engendrant cette foule d'êtres corrompus, qui ſe proſtituent pour des pierreries.

Le diamant eſt à mes yeux l'enſeigne de l'inſenſibilité morale; le diamant ſemble endurcir tous les êtres qui ſe pavanent de ſa pompe frivole. Quand je vois une femme porter à ſon bras la valeur de quatre riches métairies, ſon bras ne m'inſpire plus l'envie de le baiſer. Mais un homme orné de diamants, uſurpant cette parure des femmes, me fait frémir, & je m'éloigne de lui avec une répugnance invincible. Tous ces petits cailloux bril-

lants dont il eſt vain, ſont l'emblême de ſon ame froide & dure ; & plus il eſt élevé en grandeur, plus il me paroît petit & livré à un égoïſme ridicule.

On a vu, dit-on, Rodolphe, Empereur & Roi de Bohême, écorcher ſes ſujets pour amaſſer une quantité prodigieuſe de pierreries. Il en avoit compoſé une table ſi artiſtement garnie, qu'elle repréſentoit un payſage au naturel. Il perdit ſes bijoux avec ſon Royaume, & mourut de chagrin.

O que j'aime la ſeconde femme de Phocion! Une de ſes amies lui montrant des colliers & des braſſelets magnifiques, elle lui dit : Pour moi, je n'ai point d'autre ornement que Phocion, qui, depuis vingt années, eſt toujours élu Général des Athéniens.

Puiſſent tous les ſots & durs amateurs de ces miſérables ſuperfluités, qui aſpirent la ſubſtance du pauvre, partir pour le pays de Golconde, dans les Etats du grand-Mogol, à cent milles de Mazulipatan !

Il n'y a de bon & de curieux dans le diamant, que l'expérience nouvelle ſur ſa volatiliſation. Quant à l'éclat, des verroteries font le même effet.

La poudre de diamant eſt-elle un poiſon ſans remede, ainſi que pluſieurs le prétendent? Le diamant en lui-même eſt un ſi grand poiſon au moral, qu'il peut l'être au phyſique ; & cette dangereuſe qualité, je la lui ſouhaite, afin que tout homme l'ait en horreur, & ne voie qu'avec mépris l'homme qui arbore ce luxe puéril & barbare.

Le *Mont de piété* regorge de pierreries, & leur valeur eſt tellement diminuée, que les diamants n'ont plus qu'un prix médiocre : les plus priſés autrefois ſont réduits au quart de leur ancienne valeur. Mais quel philoſophe ne voudroit voir tous les

joailliers obligés de renoncer à ce commerce futile & dévorant. Il faut eſpérer qu'il tombera tout-à-fait, & que le moraliſte n'aura plus à reprocher aux hommes des goûts auſſi extravagants, qui révelent tout-à-la fois l'inſenſibilité & la nullité de l'ame.

CHAPITRE DCX.

Petites filles. Marmots.

DÈs la plus tendre enfance, on impregne, pour ainſi dire, l'ame des femmes de vanité & de légéreté. Tout le monde y concourt; le papa, la maman, la bonne & les amis de la maiſon. Le maître de danſe, dans l'éducation d'une jeune Demoiſelle, a le pas ſur le maître à lire, & ſur celui même qui doit lui inſpirer la crainte de Dieu & l'amour de ſes devoirs futurs. La marchande de modes & la couturiere ſont des êtres dont elle évalue l'importance, avant d'entendre parler de l'exiſtence du laboureur qui la nourrit, & du tiſſerand qui l'habille. Avant d'apprendre qu'il y aura des objets qu'elle devra reſpecter, elle ſait qu'il ne s'agit que d'être jolie, & que tout le monde l'encenſera. On lui parle de beauté avant de l'entretenir de ſageſſe. L'art de plaire & la premiere leçon de coquetterie ſont inſpirés avant l'idée de pudeur & de décence, dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice ſur cette premiere couche d'illuſion.

Qu'on daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l'on voit dans nos promenades, préluder aux ſottiſes & aux erreurs du reſte de leur vie. *Le petit Monſieur*, en habit de tiſſu, & *la petite*

Demoiſelle, coëffée ſur le modele des grandes Dames, copiant, ſous les auſpices d'une *bonne* imbécille, les originaux de ce qu'ils ſeront un jour. Toutes les grimaces & l'affectation du petit-maître ſont raſſemblées chez *le petit Monſieur*. Il eſt applaudi, careſſé, admiré en proportion des contorſions qu'il ſaiſit. *La petite Demoiſelle* reçoit un compliment à chaque minauderie dont ſon petit individu s'aviſe; & ſi ſon adreſſe prématurée lui donne quelqu'aſcendant ſur le petit *mari*, on en augure, avec un étonnement ſtupide, le rôle intéreſſant qu'elle jouera dans la ſociété.

C'eſt dans la capitale ſur-tout que ces abus exiſtent. Si l'on vouloit me permettre de prendre le ton de la philoſophie, je demanderois ſi le lien de l'hyménée n'eſt pas trop ſacré pour en faire ainſi l'objet de la premiere farce de la vie.

Quand la petite Demoiſelle a amuſé pendant ſes ſept ou huit premieres années le papa & la maman par ſon caquet & ſes ſingeries, lorſqu'elle a bien appris à contrefaire les poupées du Sieur Audinot, la plus mauvaiſe des écoles pour le théâtre comme pour les mœurs, on ſonge à la mettre au couvent pour y prendre quelque teinture, & remplir les premiers actes extérieurs de religion.

Ici la ſcene change. Aux premieres impreſſions des leçons de coquetterie & de vanité, ſuccedent celles que peuvent faire la bégueulerie, le pédantiſme femelle, la morale rendue ridicule à force d'être mince & ſuperſtitieuſe. C'eſt à travers ces ſentiers qu'une femme deſtinée à être épouſe & mere marche juſqu'à l'âge de nubilité. Pendant tout ce temps, pas un mot des devoirs dont elle devra s'occuper au ſein de ſa famille. Cette négligence, à la vérité, eſt un peu juſtifiée par la corruption de nos mœurs; car ſi l'on oublie d'inſtruire les

femmes de leurs devoirs, on les dispense de les remplir. Mais n'est-ce pas les rendre mépriſables, & nous rendre malheureux?

Examinons donc encore combien les deux partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer: on *n'aime plus*, *on n'eſtime plus*. L'amour & l'eſtime ſont cependant les deux plus grands tréſors de l'humanité.

Paris eſt donc plein de jolis enfants, mais qui deviennent des hommes mauſſades. Quand je vois dans une maiſon qu'on ſerre, qu'on embraſſe, qu'on étouffe de careſſes un enfant de ſix ans, à raiſon de quelques ſaillies qui ſont au-deſſus de ſon âge, qu'on l'appelle *un prodige*; que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémis ſur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ſes gentilleſſes fatiguent l'homme ſenſé, il plaint le ſort de cette jeune tête; & voici pourquoi.

La trop grande ſoupleſſe de ſes fibres annonce leur affaiſſement prochain; elles ne réſiſteront pas à tout ce qu'on entaſſe dans ſon cerveau; il eſt trop tôt mûr, trop tôt développé, & l'enfant tant admiré ſera un homme médiocre à coup ſûr.

Un jeune enfant, plein de vivacité & de graces, court au jardin, apporte un poire vermeille, fruit précoce. Rempli de joie, il la donne à ſa mere, comme une rareté merveilleuſe; la mere y goûte, & dit: *Ce fruit eſt trompeur, il ne vaut rien.* Un ſage diroit à ſon oreille: *Pauvre mere abuſée, vous voyez l'image de votre fils!*

D'après les avis de Jean-Jacques Rouſſeau, on a reſtitué à l'enfance cette liberté précieuſe qu'elle tient de la nature, & qui convient à l'eſſor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même-temps ce qu'il n'avoit pas recommandé.

On associe les enfants aux hommes faits, on leur donne la permission de tout dire, on les invite au babil, on loue leur ton familier & indécent; ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées, & ces applaudissements indiscrets ne feront plus que les disposer à l'orgueil de la fatuité & à l'insolence de la présomption.

Aussi je crois remarquer que la génération qui s'éleve a un caractere dénigrant, dédaigneux, froidement hautain. Le temps de la jeunesse est le temps de l'enthousiasme. Si, au-lieu de le ressentir, elle veut juger & discuter, jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la sécheresse, parce que la source de nos sentiments tarit bientôt, lorsque, rejettant l'instinct, nous voulons examiner de trop près la raison de nos jouissances.

CHAPITRE DCXI.

Journaux, le vrai Journaliste.

Les critiques en un sens, troublent toutes nos jouissances. Un art dans son enfance excite des transports très-vifs. Marche-t-il vers la perfection? la critique vigilante le suit du même pas. Il reste à savoir si le plaisir n'est pas interrompu par ces observations qui marquent toutes les taches & les font appercevoir, & s'il n'étoit pas plus entier, plus égal, plus profond, lorsque l'auditeur, moins fin, ou plus grossier, se livroit naïvement à la maniere dont il étoit affecté.

Qu'avons-nous gagné en raffinant? Plus de gloire sans doute, moins de volupté peut-être. Le cordon-

nier qui fit changer le tableau du peintre qui avoit manqué la chauſſure, avoit raiſon ; mais il n'y avoit qu'un cordonnier qui pût voir la difformité du ſoulier. Appellez le tailleur, le chapelier, l'anatomiſte, chacun dans ſa partie trouvera des fautes ; mais le gros du public ne les voyoit pas de même : ſans quoi l'art deviendroit auſſi effrayant que la nature.

Si l'art aujourd'hui n'avance point vers ſa perfection, ce n'eſt pas aſſurément faute de regles & de préceptes. Indépendamment de toute cette multitude de journaux qui, d'une voix monotone & lamentable, crient tous également à la décadence, on voit éclore tous les ans de gros volumes ſur les théâtres & ſur les genres. Ils ne ſont point remplis de réflexions neuves ; on y concentre toujours l'art dans la ſeule maniere de Corneille & de Racine, & l'on ſe diſpenſe d'aller au-delà. La petite théorie des auteurs convient merveilleuſement à leur pratique.

Qui voudroit acheter tout ce qui s'eſt dit depuis cent ans ſur l'art dramatique, compoſeroit une bibliotheque immenſe & inutile. Je crois que la poſtérité rira bien de cette idolâtrie, qui a ſaiſi toute une nation, pour des tragédies bizarres, & qui la fait tourner ſervilement dans le même cercle, toute excurſion lui paroiſſant chimérique & inſenſée.

On a vu paſſer ſous les yeux de tant d'ariſtarques cinq à ſix cents tragédies, qui ont abſolument la même phyſionomie, toutes pâles & ſans expreſſion, parce que le ſouffle du génie ne les a point vivifiées. La forme, la coupe des ſcenes, le rang des perſonnages, la diction rimée, tout eſt uniforme & faſtidieux. A quoi ſervent les ariſtarques?

La même piece a été retournée tous les vingt-cinq ans ; & c'eſt en cela que la pauvreté de la tragédie françoiſe ſe manifeſte. Elle n'eſt point avertie de

de ſa foibleſſe, parce qu'elle croit remplacer par une vaine élégance toutes ces richeſſes de l'art & de la nature.

Il n'y a qu'une bonne poétique, c'eſt celle qui enſeigne à jetter au feu toutes ces feuilles, où des juges tranſcendants & des légiſlateurs ſuprêmes, s'érigeant en hommes de goût par excellence, vous diſent à Paris ce qu'il faut penſer de tout ouvrage littéraire compoſé chez les nations voiſines, dont ils n'entendent ſeulement pas la langue.

Le critique de nos jours n'eſt plus qu'un ſatyrique. Mais voyez-vous cet inſecte aîlé, qui tourbillonne autour d'un flambeau? C'eſt l'image d'un folliculaire, qui fait cent tours, & qui finit par être écraſé d'un coup de mouchette.

La critique en littérature eſt la choſe du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine eſt imprimé; les fautes ſont commiſes, & le temps qui plonge dans l'oubli les productions ſtériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliſte. On ne revient point de ſes jugements; il n'écoute ni la cabale, ni les préventions; il abſorbe le livre dans ſon gouffre, ou le fait ſurnager ſur l'abyme.

Pourquoi donc ſe dévouer à la haine de ſes rivaux, & offenſer l'amour-propre des hommes vivants, pour opérer ce que le temps doit faire mieux que tout autre?

D'ailleurs, l'invective eſt preſqu'inſéparable de la critique littéraire: on a beau choiſir ſes termes, on veut toujours dire que tel écrivain eſt un ſot ou un ignorant. On verſe le ridicule ſur ſon œuvre; & de-là à ſa perſonne il n'y a qu'un pas.

Les lettres faites pour répandre quelque charme ſur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme, qui aura mal réuſſi en voulant inſtruire ou amuſer les autres. Le

critique le plus ſage a encore quelquefois le foible de la jalouſie ou de l'envie. Puis, quel eſt l'homme aſſez maître de ſes paſſions, aſſez impartial, aſſez éclairé & doué d'un tact aſſez ſubtil pour être le juge ſuprême des talents & des réputations? Que le temps prononce; c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet emploi.

Mais ce qui doit conſoler les auteurs, c'eſt de voir que le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé. Qui ſe ſent des forces pour courir dans la carriere, ne s'amuſe pas à jetter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

Tous ces *jugeurs* ſont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le ſont de leurs productions. Ils prennent le talent d'injurier & de nuire pour la preuve d'une ſupériorité réelle & décidée.

Ainſi l'on ne voit plus dans l'attelier des arts,
Que légions de rats & groupe de lézards.
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées,
Le Pinde eſt envahi par d'inſolents Pygmées.
. . . . . .
Ces docteurs pointilleux dans leur triſte manie,
Le ſcalpel à la main, diſſequent le génie;
Et veulent qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux, il penſe, écrive, & qu'il rampe comme eux.

(*M. Guyetand.*)

CHAPITRE DCXII.

Tréteaux des Boulevards.

La foule y abonde; & c'eſt une raiſon de plus pour examiner l'attrait qui porte la multitude vers

des théâtres, que chacun dit dédaigner, & que chacun fréquente. Le grand nombre de tréteaux, leur diverſité, leur prix modique, des ſcenes changeantes & perpétuellement renouvellées, tout entraîne le citadin. Eh! c'eſt-là qu'on peut voir combien la curioſité oiſive eſt ſur-tout affamée de ſpectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon.

On voudroit ſavoir pourquoi dans cette foule de théâtres de toute eſpece, libres & ouverts, on proſcrit toute piece décente & réguliere; pourquoi un privilege excluſif, dont on n'apperçoit pas l'utilité, ôte au peuple une nourriture agréable & ſaine, & défend de mêler un grain de raiſon au breuvage groſſier qu'on lui verſe de toutes parts.

Les plus plates bouffonneries ſont autoriſées, & l'on fait *haro* ſur toute piece qui a l'apparence d'être inſtructive & morale. Deux comédiens (qui le croiroit!) ſont les cenſeurs nés, les rédacteurs en charge, & les mutilateurs ſans rappel de toutes les pieces qui ſe jouent ſur les boulevards.

Cette incroyable prohibition, au ſeul avantage de deux troupes privilégiées, vient de céder cependant à l'intérêt des mœurs & à celui du public.

On a ſenti qu'il étoit ridicule de repouſſer tout-à-fait la raiſon de deſſus les tréteaux des boulevards, & que le peuple qui couroit à des ſpectacles étoit juſtement celui qui avoit le plus beſoin de recevoir quelqu'inſtruction ſalutaire. On s'eſt donc relâché de cette loi bizarre qui n'admettoit que la ſottiſe & le mauvais goût : on a permis à quelques pieces raiſonnables de paroître ſur les tréteaux; mais il faut qu'elles ſoient *en un acte*.

Un auteur qui auroit dans ſon porte-feuille des pieces touchantes & régulieres en trois actes, ne

pourroit les donner à la troupe qu'il voudroit choisir. On borne, on rétrécit les plaisirs du public, en ne permettant pas à l'art de se faire entendre sur le théâtre de son choix.

Ces petits spectacles sont toujours pleins, parce qu'ils n'ont point la gêne des grands. On voit le parti que l'on pourroit tirer de ce goût universel pour les représentations dramatiques, si l'on savoit mettre par-tout le public à son aise.

Il seroit beau de présider tout-à-la-fois à l'amusement & à l'instruction publique, en brisant toutes ces vieilles & misérables ordonnances, qui, pour l'intérêt de quelques comédiens, empêchent l'essor du talent, & substituent des farces ou des pieces étranglées à des compositions nobles & intéressantes. Et qu'importe à l'Etat que l'auteur parle sur les planches du théâtre des boulevards, ou sur les planches du théâtre François? Pourquoi rencontre-t-on, au-dessus de l'art dramatique, la main impérieuse qui coupe, qui hache, qui desseche & qui tue? Eh quoi! ne verra-t-on jamais sortir de la bouche du ministere que le mot, *je défends*, & jamais le mot, *je permets?* Sans la massue pétrifique qui frappe tous les arts, le génie des François auroit déja surpassé en tout genre les autres nations.

Nicolet a gagné sur ces tréteaux cinquante mille livres de rente; & son frere qui a fait long-temps le même métier, a mal fait ses affaires. Ainsi deux fameux Cardinaux, Ministres, eurent des freres qui vécurent obscurément sous la pourpre, & qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire.

Taconnet a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il est mort à la Charité. *Volanges* enrichit les *Malteres*, & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paisiblement dans son sallon, tandis

que ſes petites actrices lui gagnent de l'argent. *Sic vos non vobis.* Le boulevard reſſemble là-deſſus au reſte du monde.

Là, on met dans la bouche des petites filles, encore dans l'enfance, des obſcénités choquantes, & rien ne révolte plus que d'entendre les expreſſions du libertinage paſſer par de ſi jeunes organes. Jamais peuple, que je ſache, n'a offert ce genre de corruption.

Ces petits ſpectacles ſont des lieux de proſtitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage ſcandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théâtres décents ſont fermés à neuf heures, ces théâtres immodeſtes ſont ouverts la nuit. Ce ſcandale vient cependant de ſouffrir une interruption.

CHAPITRE DCXIII.

Egoïſtes.

RICHES! je commence à me réconcilier avec vous; vous devenez moins égoïſtes; vous donnez. Oui, vous êtes plus humains que vos devanciers.

Paris eſt pour un riche un pays de Cocagne.

Tant mieux, je veux que le riche jouiſſe; mais qu'il ne jouiſſe pas ſeul.

Je te félicite, homme riche, tu te trouves dès ta naiſſance plus près de la probité qu'un autre homme, tu a moins d'occaſions d'être injuſte; tu ſeras exempt de ces deſirs violents qui, non ſatisfaits, jettent l'indigent dans le crime ou dans le déſeſpoir.

Les tréſors des champs, les fruits de la terre ſont à toi. On s'empreſſe, on te ſert, on t'aime avant de t'avoir vu. La haine, l'envie, la jalouſie ne doivent point germer dans ton cœur. Tes richeſſes donneront de l'éclat à tes moindres vertus; on te tiendra compte de chaque acte de bienfaiſance, la renommée enfin les publiera.

En voyant des heureux, tu verras tes ſemblables, & tu ne ſeras point tenté de les haïr. Tu auras le loiſir des études, & la facilité de pénétrer l'enceinte des arts.

Tu peux donner, car tu poſſedes; & quand tu mourras, en voyant tes rejettons t'environner, tu ſeras débarraſſé d'une vive inquiétude; tu ſauras que tu leur laiſſes de quoi ſatisfaire les beſoins de la vie, & la vue du contraire eſt le ver rongeur qui fait que le pauvre gémit de mourir, & n'oſe regarder ſes enfants avant d'expirer.

Homme riche, que tu es heureux! tu peux eſſuyer des larmes. Un peu de cet or ſuperflu, en paſſant de tes mains dans celles de ce malheureux, va changer de prix & de nom; il s'appellera bienfait. Antoine, après ſa défaite, s'écria : *Je n'ai plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné.*

Ce château ſuperbe ne flattera qu'une fois ton œil; cette collection ne ſera jamais parfaite; ces magnifiques jardins t'inſpireront du dégoût; mais le ſoupir d'un malheureux qui t'exprimera ſa reconnoiſſance, ne ſera jamais perdu tant que tu conſerveras un cœur!

Le riche eſt plus près de la vertu que tout autre homme. S'il s'en éloigne, il devient plus coupable; car le pauvre eſt plutôt exempt de vices que vertueux; il n'a pas les moyens de l'être. Qui le croiroit? La gloire elle-même, à mérite égal, favoriſe bien plus le riche que celui qui eſt né ſans

fortune. Elle ſemble vouloir, a dit quelqu'un, *le récompenſer de s'être occupé d'elle.*

Bullion, Miniſtre dans le dernier ſiecle, imagina de donner un dîner d'une eſpece nouvelle. Il fit ſervir des plats remplis de pieces d'or & d'argent, & dit aux convives d'en prendre ſur leurs aſſiettes à diſcrétion. Chacun ſe jetta avidement ſur ce fruit nouveau, en remplit ſes poches, & s'enfuit avec ſa proie.

Ce n'eſt point là de la généroſité, il s'en faut. Riche, ſache mieux donner. Cette grande ville offre un vaſte champ à une ame ſenſible & humaine; les quartiers éloignés ſur-tout recelent nombre d'infortunés qui vont en gémiſſant y réfugier une miſere dont ils rougiſſent. Va les déterrer, & ſonge que le bienfait n'eſt ſublime & méritoire que quand il s'élance au-devant de l'infortuné, & qu'il le ſurprend.

Que tout s'accorde aujourd'hui pour les flétrir ces êtres vils & mépriſables, qui concentrent toutes leurs penſées dans leur cercle étroit & borné, & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils réſident. Ils ont tout à la fois une ame inſenſible, qui ſe peint ſur leurs phyſionomies avides, & une raiſon bornée qui ſe décele dans leurs moindres diſcours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des ſociétés; ils ont interrompu la circulation des ſervices mutuels. Si chacun ſuivoit malheureuſement le ſyſtême qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde; on ne verroit plus que des individus armés les uns contre les autres.

Et comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant perſonne, que quelqu'un les aime; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les eſtime; qu'ayant opprimé l'Etat, ſans lui rien ren-

dre, leurs noms ſoient à côté des hommes qui en ſont la gloire & l'honneur? Ils oſeront regarder d'un œil dédaigneux l'écrivain incorruptible, qui, loin d'envier leurs coupables richeſſes, les a en horreur. Qu'ils tremblent! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front du ſceau de leur infamie.

Egoïſtes, que deviendront au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité, tout ce qui ôte à l'homme une partie de ſes miſeres & ſa foibleſſe? Ingrat! ſi tu n'es pas totalement endurci & mort au bien, ouvre les yeux, regarde autour de toi, conſidere ce que tu dois à tes concitoyens. On a ſongé que tu viendrois ſur la terre bien avant ta naiſſance; on t'a préparé des jouiſſances dont tu n'es pas digne aujourd'hui, puiſque tu veux jouir ſeul. Ces maiſons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus, ces arts conſolateurs, ces vaiſſeaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres, ces loix ſages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'aſſurent la propriété du tréſor que tu couves des yeux, tout porte l'empreinte d'un génie bienfaiſant, qui a étendu ſes vues dans l'avenir, qui ne s'eſt point borné à des commodités perſonnelles & paſſageres, qui a embraſſé dans une prévoyance généreuſe les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant; & lorſqu'avançant dans l'âge & participant à des ſiecles de travaux accumulés & de combinaiſons infinies, tu jouis des agréments de la ſociété perfectionnée, lâche! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un perſonnage opulent & iſolé, tu rapporterois tout à toi ſans honte & ſans pudeur; tu croirois pouvoir diſpoſer ton or à ta volonté, pour ſatisfaire tes vains caprices & tes folles fantaiſies; tu ne feras rien d'utile, rien de grand!.... Tu me fais horreur: ta froideur an-

nonce une corruption profonde, & le dernier degré d'insensibilité. Ah ! puisque ton cœur est mort & ne peut sentir la joie de l'homme qui a été utile à ses semblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette premiere & sacrée, quand il a laissé sur la terre quelques traces d'une ame généreuse & bienfaisante. S'il t'est interdit de goûter les satisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme juste & bon, sois témoin de l'estime, de l'admiration, du respect qui accompagnent ses pas, & vois qu'il est d'autres avantages que ceux que l'or procure; car il ne s'ennoblit réellement, qu'en servant au bonheur des humains.

Il y a ensuite des égoïstes littéraires, c'est-à-dire, ces auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui sont dans une adoration perpétuelle de leurs talents. Insupportables dans la société, on ne peut les écouter, que pour suivre curieusement toutes les ruses mal-adroites de l'amour-propre, & pour voir jusqu'à quel point il rabaisse quelquefois un homme d'esprit au niveau d'un sot.

CHAPITRE DCXIV.

Du Style.

Une dispute familiere à Paris, c'est celle qui roule sur le style. Chaque écrivain ne dissimule pas qu'il préfere le sien à tout autre, & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchisse à la maniere dont se forment nos idées.

En quelque langage que ce soit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, sur-

tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui ſe forme en notre cerveau eſt vive & nette ; & quand nous voulons la tranſmettre ſur le papier, nous choiſiſſons les mots qui nous ſont les plus familiers, & qui nous paroiſſent les plus expreſſifs. Mais ces mots ſont plus bornés que les penſées & que les images. Le lecteur, faute d'être au ſens fixé à ſon juſte point par celui qui a mis en avant ſa maniere & ſon expreſſion, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit. Ainſi l'imagination du lecteur part, & va plus loin que la penſée de l'auteur ; il crée ſoudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la penſée de l'écrivain. Il eſt mécontent de ſon expreſſion, parce qu'il ne l'auroit pas employée, & il y ſubſtitue ſa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, ſoit à tort, ſoit avec raiſon, & exige, pour ainſi dire, que l'auteur ait rendu ſa propre idée. Il ne lui permet pas la tournure d'une phraſe qui choque ſa tournure habituelle ; il blâme, parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait ; il blâme encore, parce qu'il a apperçu le tableau ſous un tout autre point de vue ; il blâme enfin, parce qu'il a une couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le deſireroit.

Comme il n'y a point d'auteur au monde qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de ſon confrere, il ne doit pas ſe formaliſer, ſi l'on trouve à reprendre à ſon ſtyle, chacun ayant ſa maniere d'écrire, qu'il lui eſt tout auſſi impoſſible de changer que ſon geſte & ſa démarche.

Pourquoi tel mot expreſſif, harmonieux, néceſſaire, eſt-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'exiſtence ſans raiſon & fera fortune, & ſans avoir d'autre mérite que ſa nouveau-

té ? Pourquoi ne reſſuſciteroit-on pas telle expreſſion vieillie ? Quoi ! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue ce que l'ouvrier fait de l'inſtrument qui obéit à la main qui le guide ? Le ſtyle le plus fort eſt toujours le meilleur, & l'expreſſion la plus nette eſt celle que l'on doit employer de préférence.

Il y a dans les langues quelque choſe d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le ſtyle chargé de trop de mots, laiſſe l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point raſſaſier, voilà l'art d'écrire.

Aujourd'hui la forme d'un livre l'emporte ſur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des termes, de l'arrondiſſement des phraſes, de leur cadence ; on n'entend que ces mots : *c'eſt mal écrit* ; & le ſens, la vérité, la juſteſſe des idées, ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt ſuperficiels.

Le ſtyle à la mode, le ſtyle académique, eſt celui qui affecte d'être précis, qui raffine les idées & les expreſſions, qui met de l'eſprit à tout propos, qui, loin d'être naturel, ſent la gêne & la recherche ; peiné, fin, compaſſé, il viſe conſtamment à l'épigramme. Il eſt fort en vogue chez quelques auteurs depuis quinze à vingt ans ; il proſcrit les images, les métaphores ; il évite ſagement l'enflure, mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce ſtyle eſt toujours un peu froid ; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

Cette maniere étroite, quoiqu'ingénieuſe, ne fera pas fortune, j'oſe le prédire. Il faut, au-lieu de tant de fineſſe & d'eſprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon ſens. Tout auteur

qui n'a point de naturel, n'aura jamais le ſuffrage de la multitude.

Un bon ſtyle, comme celui de J. J. Rouſſeau & de l'Abbé Raynal, mâle, clair, ferme & ſimple, eſt ſemblable à la baguette de Moïſe changée en ſerpent. Ce ſtyle dévore & anéantit tous les ſtyles inférieurs, ainſi que le ſerpent dévora les couleuvres égyptiennes.

On s'eſt aviſé depuis peu de vanter le ſtyle des hommes de cour, comme le ſtyle par excellence, & même de le propoſer pour modele. Je ne crois pas qu'il puiſſe jamais ſubir l'épreuve de l'impreſſion. Il eſt ſimple, dira-t-on, d'accord ; mais pourquoi le ſtyle des gens de cour eſt-il ſimple ? Par une bonne raiſon, parce qu'il ne s'y montre jamais de paſſions. Elles ont perdu dans ce pays, non-ſeulement leur expreſſion, mais juſqu'à leur accent. Tout eſt uniforme, parce que tout ſe travaille derriere la tapiſſerie. Il faut paroître ſerein lorſqu'on brûle d'ambition ; calme, lorſqu'on eſt dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe ſon ennemi avec tranquillité. Point de couleur prononcée même légérement. On évite juſqu'au ton de l'indifférence, qui pourroit marquer & dire quelque choſe.

Or, malgré les éloges prodigués à ce prétendu ſtyle, il n'eſt point convenable à l'homme de lettres, qui eſt par eſſence l'homme paſſionné, parce qu'il faut qu'il ſe pénetre, qu'il ſe tranſporte pour faire repaſſer dans les autres les ſentiments qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner : qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle déclamation devient même néceſſaire, puiſque ce n'eſt que de cette maniere que l'on émeut la multitude ; or, l'eſſentiel eſt de lui faire

épouſer vos idées. Soyez concis, laconique, compaſſé, elle ne croira pas à vos ſentiments. Elle aime à voir le flot la frapper à pluſieurs repriſes; c'eſt ainſi qu'on l'entraîne.

J'aime l'innovateur en fait de ſtyle; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux; j'entends une ſignification neuve, donnée à telle expreſſion; des mouvements plus précipités, des termes creuſés & approfondis, un langage pittoreſque; celui-ci nous trouve toujours éveillés & ſenſibles.

Cette facilité ſinguliere que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'aſſurance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune connoiſſance des regles; l'uſage y ſupplée, la routine leur tient lieu d'études. Mais quand ils prennent la plume, leur inſuffiſance eſt à découvert, leur ſtyle révolte les étrangers même, & il eſt de fait qu'à la Cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on poſſede mieux la grammaire de la langue françoiſe qu'à la Cour de Verſailles.

On ne conçoit pas aiſément toute la diſtance qui ſe trouve entre bien parler & bien écrire. Tel homme parle très-bien, vous rend attentif pour le choix & la netteté de l'expreſſion; s'il écrit, il eſt lâche & vuide. Tel autre ne forme point ſes phraſes en parlant, les acheve encore moins, mais il penſe fortement, & la préciſion énergique de ſon ſtyle, quand il écrira, vous fera rêver.

Je n'ai jamais pu définir un auteur de ma connoiſſance. Claire, rapide & chaud, quand il converſe; obſcur, lourd, embarraſſé quand il écrit. C'eſt qu'il parle avec ſes amis d'abondance de cœur; & quand il eſt à ſon bureau, il ſonge au public, il en a peur,

Il ne le traite pas comme ſes amis; il a recours à l'art, il ſe fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieuſement difficile, il fuit la maniere aiſée qui lui eſt naturelle, pour ſe jetter dans des combinaiſons recherchées où lui ſeul ſe reconnoît & s'entend.

L'homme qui parle le mieux à Paris ſur tous les arts, & dont la converſation intariſſable n'eſt pas inférieure au ſtyle; l'homme qui vous échauffe dans ſon cabinet encore plus que dans ſes ouvrages, c'eſt Diderot. Je n'ai point entendu d'homme plus éloquent, plus net, plus varié, mariant avec le plus d'aiſance & de force tous les tours, faiſant jaillir enfin plus d'idées, plus d'expreſſions vivantes & pittoreſques. On peut le conſidérer comme un improviſateur du premier ordre. Ce mérite eſt aſſez rare parmi les hommes de Lettres de nos jours; ils converſent, mais ils n'ont pas le flot de l'orateur. L'eſprit ſubtil & railleur a deſſéché l'éloquence.

CHAPITRE DCXV.

École Vétérinaire.

ETABLISSEMENT utile & remarquable, qui a beaucoup contribué à la conſervation du ſuperbe animal qui ſert à l'homme dans tous les temps, & qui a fait ſa force dans tous les ſiecles; car le cheval doit être conſidéré comme une ſource de puiſſance.

Cette école eſt ſituée à Charenton. Ce ne fut d'abord qu'un ſimple eſſai. Comme tout eſt tardif, on ne s'étoit pas encore occupé de la guériſon des épizooties; le plus noble compagnon de

l'homme n'entroit point dans l'ordre de la médecine.

Les écoles vétérinaires ont manifeſté en peu de temps leur réelle utilité. Les animaux ont rencontré des médecins plus heureux dans leurs travaux que l'homme qui eſt leur maître.

Enſuite l'anatomie comparée a donné lieu à pluſieurs idées qui peuvent devenir fécondes.

Les maladies des chevaux ſont ſuivies avec plus d'attention que ne l'ont été les maladies de l'eſpece humaine.

Au fond de la ſalle eſt un écorché avec un regard terrible & menaçant. Il eſt exécuté en cire; mais l'artiſte a eu le ſecret de cacher tellement ſon art, que l'œil, après l'examen, eſt tenté de le confondre avec la nature. Ce morceau unique en ſon genre m'a toujours ſinguliérement frappé.

Les avantages non-interrompus qui ont réſulté des écoles vétérinaires, prouvent qu'il faut multiplier ces établiſſements utiles.

Si l'école de chirurgie eſt de toutes les ſociétés de France celle qui a rendu le plus de ſervice au genre humain, il paroît que les écoles vétérinaires rendront un ſervice égal, puiſque l'homme vit ſur ces créatures qu'il s'eſt aſſujetties.

Le quinquina, employé par les membres de cette école, a produit des effets miraculeux ſur les animaux; leurs ſoins s'étendent juſques ſur les oiſeaux de baſſe-cour : on leur tâte le pouls ſous l'aîle.

CHAPITRE DCXVI.

Uſuriers.

Ce terme eſt ſuſceptible de plus d'une interprétation. L'argent eſt une marchandiſe comme tout le reſte; il a ſa rareté; on ne fait rien ſans argent; il eſt le principe & le nerf de toute affaire. Que fait un négociant en gros, qui n'eſt point manufacturier? Ne place-t-il pas ſon argent à un gros intérêt? N'a-t-il pas calculé juſqu'aux revers? De même, il ne faut point ranger dans la claſſe des uſuriers, les eſcompteurs à ſix, à ſept, & même à huit pour cent par an, ſelon les circonſtances; ils font un métier honnête & réciproquement utile. L'intérêt de l'argent hauſſe & baiſſe; il eſt ſubordonné au cours des événements politiques. Le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidents ou des retards. L'eſcompte peut donc être proportionné à ces différents riſques; le contrat enſuite eſt volontaire; & quand des loix bizarres ont voulu régler, d'une maniere fixe & invariable, l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques qui vouloient emprunter à bas prix.

Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie que ces petites loix eccléſiaſtiques; loix aveugles qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne, fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

L'uſurier dangereux, l'uſurier qu'il faudroit flétrir, eſt l'uſurier voilé, qui, chaque année, ſait gagner

gagner le tiers de ſon capital ſans induſtrie & ſans riſques. Il dérobe à l'œil d'autrui les voies criminelles qu'il emploie. Agioteur, d'autant plus tyrannique, d'autant plus effronté, que toutes ces opérations ſont des œuvres de ténebres.

On ſoupe ſouvent en bonne compagnie à côté d'un uſurier de cette ſorte, mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agents ſubalternes qui expoſent leur front à la honte & au mépris. Pour lui, prêteur en chef, on ne le voit jamais; auſſi conſerve-t-il une conſidération uſurpée, quoiqu'on ſoupçonne qu'il fait valoir ſon argent de cette maniere; mais on eſt convenu dans les grandes villes d'appeller vertus les apparences.

L'affaire du Comte de Morangiés, (ſi fameuſe par les plaidoyers de Linguet, & ſur-tout par ſon iſſue) véridiquement détaillée, mettroit peut-être dans un jour éclatant de quelles ſources illuſtres découle ſouvent l'uſure qui ravage la capitale.

Les Pariſiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc avant le pain bis.* Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaiſies pour des beſoins, & ils ne ſe réveillent de cette folie que dans l'âge où l'on eſt incapable de réparer le vuide.

C'eſt à eux ſur-tout que les uſuriers s'attachent. Je ne parle pas ici de cette foule de mercenaires qui prêtent à la petite ſemaine; ceux-ci ſont ſouvent moins âpres, moins barbares; d'ailleurs, ils ſont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foibleſſes & leur inexpérience, & qui jouiſſent de leurs larcins *par des contrats paſſés devant notaires.* Comment les qualifier? On dit néanmoins: Monſieur un tel vient d'acheter une terre; on ne dit pas que le même

qui l'a fait saisir par-dessous main, est celui qui se l'approprie pour une somme modique.

Ces usuriers-là ne prêtent pas sur gages, ils sont cent fois plus dangereux; ils escamottent les biens & appanages des familles les plus distinguées, & l'opprobre n'accompagne point leurs pas.

CHAPITRE DCXVII.

Egoïsme des Corps.

Les corps qui sont permanents, tandis que les particuliers passent, sont sans yeux, sans oreilles. Privés de sensibilité, ils ne connoissent point d'autre honneur que leur *point d'honneur*. Etres abstraits, tandis que le moindre individu présente une physionomie où la honte s'exprime, les corps ne savent point rougir; ils ont en gros peu de probité. Ennemis de tout ce qui n'est pas eux, ayant obtenu ou surpris, à l'aide des temps, quelques privileges particuliers, ils sont tous exclusifs & petitement orgueilleux.

Le Général des Capucins, arrivant à Paris du côté du Pont-Royal, & voyant l'illumination des quais du Louvre & des Théatins, crut fermement qu'on avoit éclairé la ville pour célébrer son entrée. Point de chef d'un corps qui ne ressemble plus ou moins dans ses prétentions au Général des Capucins.

Entendez le Recteur de l'université; il vous dira emphatiquement qu'on ouvre *les deux battants* quand il entre chez le Roi. Il prend un vieil usage pour la marque infaillible de la supériorité de son corps.

Lors de l'institution de l'académie Françoise, le

Parlement ſe montra jaloux; il étoit ſur le point de faire des *remontrances*, lorſqu'on lui prouva qu'il ne s'agiſſoit que de *diſeurs de mots*. Tous les petits corps ſe modelent ſur les grands, & adoptent leurs principes. Ainſi dans les claſſes des colleges, l'on voit *l'Empereur*, *le Dictateur*, *les Conſuls*, &c.; & le Syndic de ſa communauté, qui ſourit quand ſon fils vient lui dire : *Je ſuis Conſul*, va jouer le même rôle au milieu de ſes confreres, & il s'enflera des dignités les plus riſibles.

Par la même raiſon que dans la communauté des cordonniers, le maître ne regarde pas l'étranger qui n'a pas prêté ſerment par-devant *Monſieur le Procureur du Roi*, fît-il un ſoulier plus parfait que les maîtres jurés; de même dans les académies on a beaucoup de peine à ſuppoſer qu'au-dehors un écrivain ſoit un écrivain. Auteurs Anglois, Allemands, Italiens, Eſpagnols, on les plaint de n'avoir pas le goût d'un académicien du Louvre. J'ai entendu dire très-ſérieuſement à des gens de lettres, *qu'on ne ſavoit faire un livre qu'à Paris.*

Or, qui ne reconnoîtroit un académicien, de quelqu'académie qu'il ſoit, à ſon air avantageux? Imaginez-vous un homme qui ſe dit en lui-même: On m'a jugé avoir un mérite éminent, diſtingué; je ſuis du nombre des élus. Qu'eſt-ce qu'un homme, s'il n'eſt académicien?

Le peintre recommandera deſpotiquement ſa maniere; le poëte fera ſecte pour ſes vers; l'orateur prônera excluſivement ſon goût; chaque membre de l'académie, quoique diviſée entr'elle, ſe réunira contre l'étranger, & le regardera comme un profane.

Que fait là, dans ce café ou dans ce ſallon, cet académicien, pilier de l'endroit? Quel eſt ſon emploi? il fait l'oracle; il prend le dédain pour de la

hauteur; il enſeigne à la jeuneſſe à beaucoup reſpecter les écrivains qui n'écrivent pas, preuve inconteſtable, ſelon lui, de ſupériorité & de goût. Il gémit enſuite de la décadence de la littérature. Le ſiecle eſt indigne de le lire; il faudroit que les eſprits fuſſent d'abord préparés, pour pouvoir bien goûter ſon ſtyle & ſes idées; auſſi, s'enveloppant dans un dédaigneux ſilence, il paracheve académiquement ſon rôle de nullité, qu'il ne ſurmontera point, malgré les deux muſcles rengorgeurs de ſa tête capable.

CHAPITRE DCXVIII.

Sybarites.

Je te vois, jeune Sybarite, je te vois ſur un lit de fleurs! Tu défends à ta penſée le plus léger exercice; tu défends à ta penſée la plus légere réflexion; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs; les travaux de tes eſclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouiſſances; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux, mais je redoute ce moment où la douleur viendra te ſaiſir ſur ton lit de roſes. Ne la connoiſſant pas, ſon dard ſera cent fois plus acéré. Je te plains; tu n'as voulu ouvrir tes ſens qu'aux voluptés; tu n'as fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs.

Mon imagination perce cet appartement reculé. Qu'y vois-je? Une bibliotheque ſcandaleuſe, des miniatures d'une laſciveté qui fait honte à la nature; voilà ce qui orne le cabinet ſecret d'un ſybarite moderne. Il lui faut des auteurs dépravés, des peintres criminels, qui ont mis leur gloire à contribuer

au délire des hommes, & à faire naître leurs égarements.

Le ſybarite dans l'analyſe de ces ouvrages corrupteurs, cherche un raffiniment coupable. Mais dans ce réduit clandeſtin, où l'on appelle les plaiſirs, la volupté n'y pénetre pas. La réalité n'a plus de charmes ſur des cœurs blaſés. Le ſybarite n'a plus de deſirs; il tombe dans l'aſſoupiſſement.

Quand on a dreſſé un autel au vice, il vous punit du culte offert. Les travers de l'eſprit humain n'ont jamais enfanté une ſenſation agréable; la honte la plus humiliante navre le cœur du ſybarite au milieu de ces portraits voluptueux, de ces ſtatues indécentes, de ces livres diſſolus; & il ſent trop tard qu'il n'eſt plus de douce jouiſſance, dès que l'on a paſſé les bornes du reſpect que l'on doit à la nature.

En ſortant de ces boudoirs, il eſt des hommes qui, ayant payé architectes, peintres, décorateurs, ſculpteurs, veulent paroître avoir tous les avantages, tous les talents; qui s'eſtiment capables de tout connoître, de tout apprécier. C'eſt le ridicule de certains grands qui ont une idée exagérée d'eux-mêmes : témoin ce Satrape de Perſe, qui alla viſiter Appelles dans ſon attelier. Le peintre connoiſſoit le faſtueux perſonnage, & ne voulut pas perdre un coup de pinceau. Le Satrape errant avec toute ſa ſuite, la robe de pourpre déployée, faiſoit tout haut ſes obſervations, & ſe permettoit de diſſerter ſur les tableaux & ſur la peinture. Appelles, qui l'entendoit de loin, lui dit : „ Mégabyſe, tu te découvres mal-
„ adroitement; il falloit reſter muet ſous ta robe de
„ pourpre; tes bracelets, tes pierreries, ton tur-
„ ban t'auroient fait paſſer pour un connoiſſeur;
„ mais vois-tu les petits garçons qui broyent mes
„ couleurs, & qui rient ſous cape de tes diſcours?

„ J'en ſuis fâché ; ils n'auront plus le même reſpect „ pour toi ".

CHAPITRE DCXIX.

Champs-Elyſées.

Les Champs-Elyſées ſont trop alignés, pas aſſez diverſifiés, & trop corrects pour une promenade. D'ailleurs, la proximité de la grande route de Verſailles y répand une pouſſiere inſoutenable. Comme on n'y voit aucun baſſin, & que l'eau y manque totalement, tout y a l'empreinte de la plus grande ſéchereſſe. C'eſt dommage ; car l'endroit d'ailleurs eſt vaſte, & l'affluence de toutes les conditions y produit un ſpectacle varié. Mais il n'y a point de promenade agréable, dès que l'œil n'apperçoit pas l'élément fluide qui ſemble rafraîchir la penſée. Pourquoi tel endroit ſauvage devient-il attachant ? C'eſt qu'on y voit un ruiſſeau qui tombe, murmure, ſerpente & fuit.

CHAPITRE DCXX.

Journal de Paris.

Il a fallu faire une eſpece de violence au miniſtere pour pouvoir l'établir. Après toutes les contradictions uſitées, le gouvernement a reconnu de quelle utilité cette feuille pouvoit être. En un inſtant tout Paris eſt inſtruit ou déſabuſé ſur ce qu'il lui importe de ſavoir au juſte.

Louis XVI, voulant couper une branche d'ar-

bre, ſe bleſſe de ſon couteau-de-chaſſe à la cuiſſe. La capitale eſt en allarme; on apprend en peu d'heures que la bleſſure eſt légere, & les eſprits ſont calmés. Il y a mille circonſtances qui intéreſſent le public; il pourroit ſe tromper dangereuſement, il eſt redreſſé tout-à-coup par la vérité des faits, & la fermentation tombe en un clin d'œil.

Mais ce qui rend cette feuille infiniment précieuſe, c'eſt qu'elle eſt devenue le véhicule de la charité univerſelle. L'exemple du bienfait invite à la bienfaiſance; la vertu qui ſommeille au fond du cœur de l'homme eſt avertie, & il s'établit une ſucceſſion de bonnes œuvres.

La correſpondance des lumieres gagne à la publication de cette feuille. Chaque art eſt pour ainſi dire ſtimulé, parce qu'aucun fait intéreſſant dans les arts n'eſt paſſé ſous ſilence.

On pourroit en retrancher la partie littéraire, qui donne d'inutiles extraits d'une foule d'ouvrages éphémeres; car l'art du *ſouligneur* n'eſt pas celui du critique. Cette feuille devroit être uniquement conſacrée à ce qui peut intéreſſer la curioſité publique.

Un fait de la veille dit plus que ces réflexions vagues ſur les arts. Les réflexions communes ſont bientôt épuiſées, les faits ſont toujours nouveaux.

Il ſeroit bon qu'on y trouvât le récit fidele de tous les accidents qui arrivent ſur le pavé de la capitale. Les gens à équipages rougiroient peut-être, en liſant que tel & tel homme a péri ſous les roues de leur char; & que, pour gagner trois minutes au ſpectacle, ils ont écraſé un fantaſſin ſurchargé d'un fardeau qu'il voituroit pour l'intérêt de la ſociété.

On a vu avec étonnement tel malheureux demander au barbare inconnu qui l'avoit mutilé, le prix

de ſes bras & de ſes jambes. Un habitant de Londres, qui liſoit cet article, n'en pouvoit croire ſes yeux. Là, un boîteux traverſant une rue, arrête à plaiſir une enfilade de voitures. Mais puiſque le gouvernement a permis la publication d'une annonce auſſi extraordinaire, c'eſt qu'il veut mettre un frein à l'inſenſibilité cruelle des gens qui n'ont pas fait la leçon la plus ſévere à leur cocher. Il faudroit les nommer publiquement. Celui qui a paſſé ſur le corps d'un de ſes concitoyens, reverroit l'image ſanglante, elle ſe marieroit à ſon nom, & ce ſeroit là ſon premier châtiment.

Toutes les violences commiſes & impunies pourroient être ſoumiſes de même à l'animadverſion publique; & cette feuille en exerçant une juſte cenſure des délits difficiles à réprimer, mais qui nuiſent au repos public, en expoſant les extravagances puériles ou barbares des riches qui ſe permettent tout, appuyés qu'ils ſont de leur crédit ou de leur opulence, les retiendroit peut-être par la crainte du mépris ou du ridicule, & feroit plus de bien que les ſemonces particulieres des Magiſtrats.

La feuille de Londres paroît tous les ſoirs; mais comme il faut que Paris contraſte avec cette ville dans les plus petites choſes, la feuille françoiſe paroît tous les matins.

Le Journal de Paris ſoutient le Journal des Savants, qui ne produit pas de quoi payer les fraix d'impreſſion: c'eſt un enfant en train de faire fortune, qui nourrit ſon vieux pere.

Les Journaux ſont claſſés rigoureuſement; & comme on les aſſujettit à des penſions, on conſerve leurs privileges, quelqu'ennuyeux & ſots qu'ils puiſſent devenir. Mais pourquoi ne laiſſe-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de

productions, ainſi qu'il eſt permis de cultiver tout autre ?

Au bout de deux ou trois ans, les bons Journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même ſomme d'argent, & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres iroit trois fois plus vîte : tout cela nourriroit le pays latin, où ſont les imprimeurs, les brocheurs, les relieurs, les colporteurs, &c. &c. qui commencent à crier famine.

Le gouvernement penſionne pluſieurs écrivains ; mais il ne débourſe pas pour cela de l'argent. Il aſſujettit les Journaux à une taxe, & paye les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une penſion ſur une feuille ſatyrique, où il eſt déchiré à belles dents : ainſi *il boit & mange ſon jugement & ſa condamnation ;* ce qui eſt aſſez plaiſant.

On trouve ſur la même feuille l'article des ſpectacles & celui des enterrements. *Mon Dieu !* s'écrie-t-on, *Monſieur un tel eſt mort ; le voilà enterré ! Vîte, allons à l'Ambigu-comique, on y donne la pantomime de Dorothée.*

Quand aux *petites affiches*, elles ne rendent ſervice qu'aux ſelliers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes Seigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamants ; on y annonce les ventes après décès.

Il eſt clair qu'avec de l'argent on peut meubler une maiſon de la cave au grenier, en moins de vingt-quatre heures ; ce qui ſeroit impoſſible dans une ville du ſecond ordre. Les choſes invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

La répétition des articles, enterrements & ſpectacles, tels qu'ils ſont dans le Journal de Paris, fait qu'on lit deux fois la même choſe dans le mê-

me inſtant. Les rédacteurs ne pourroient-ils pas s'accorder pour faire diſparoître ce double emploi?

Les petites affiches, quoiqu'elles paroiſſent journellement, ne contiennent pas ce qu'elles devroient contenir. Le rédacteur, au-lieu de faire ſon métier, qui eſt d'annoncer les garde-robes & les meubles à vendre, a la rage de vouloir juger des pieces de théâtre, auxquelles il n'entend rien. Il eſt deſpote à ſa maniere, avec ſon privilege excluſif. On lui apporte, par exemple, un article qui annonce une chaiſe de poſte à livrer *gratis* à celui qui la ramenera de Paris à Bruxelles, ou à Bordeaux. Le rédacteur refuſera d'annoncer au public cet avantage, cette commodité qui ſatisfait deux particuliers, ſous prétexte que cela feroit tort aux *loueurs de carroſſes*, aux *meſſageries*; & voilà comme le privilege met de la partialité & des entraves au bien général, juſques dans une miſérable feuille. Ainſi du reſte. On diroit que le rédacteur de cette feuille a peur de rendre ſervice aux particuliers, & de faire quelque choſe d'avantageux au bien public.

CHAPITRE DCXXI.

D'un ſecond Théâtre François.

Le public, les auteurs, demandent à grands cris deux théâtres; les Gentilshommes de la chambre s'y oppoſent. Les comédiens en Province appartiennent au public, au-lieu qu'à Paris le public appartient aux comédiens. Pour remédier à cet étrange abus, l'on a généralement penſé que le parti le plus prompt & le plus ſûr, ſeroit de rétablir la concurrence, ainſi qu'elle exiſtoit aux jours bril-

lants des Corneille, des Racine, des Moliere; mais les Gentishommes de la chambre ſont conſtamment oppoſés à la création d'une ſeconde troupe. Ils peuvent ſe vanter de contredire à cet égard l'opinion publique, l'attente univerſelle, & le vœu de tous les auteurs.

On dit qu'il ſeroit impoſſible de former deux troupes ſupportables, quand nous ſommes ſi loin, ſi loin d'en avoir une! Eh, c'eſt parce que nous n'en avons qu'une qu'elle ſera toujours foible, indolente, inactive, inſuffiſante, parce que chaque membre écarte de toutes ſes forces tout nouveau comédien qui lui fait ombrage; parce que l'emploi de chacun d'eux, par une loi qu'ils ſe ſont faite, n'eſt jamais rempli par un autre, & que le premier en date anéantit conſéquemment tous les rôles qui ne lui plaiſent pas; parce qu'ils ſe permettent tour-à-tour des abſences combinées, que le public paye & ſouffre en murmurant tout bas; parce qu'ils bâtiſſent à leur gré mille petits codes ridicules, inconnus, qui ne tendent qu'à légitimer leur pareſſe & à rabaiſſer les ouvrages à leur niveau. L'anarchie intérieure de leur gouvernement nuit & nuira toujours aux progrès d'un art qui expire au milieu de leurs interminables débats.

On voit dans les foyers les buſtes radieux des Corneille, des Racine, des Moliere, des Voltaire; ils y regnent en maître: mais l'homme de génie, qui s'apprête à courir cette lice glorieuſe, tombe & pleure aux pieds d'une barriere invincible qui arrête ſa noble impatience. Déſeſpéré, il laiſſe échapper ſes crayons & ſa palette chargée de couleurs, il reſte dans une inaction funeſte à l'art & à lui-même. Obligé de renoncer, en ſoupirant, à la gloire qu'il idolâtre, il frémit en vain à la porte de la carriere qui ne s'ouvre point. C'eſt ainſi qu'au-

lieu de favoriſer l'eſſor impétueux du génie, on ſe plaît à l'anéantir.

Le public y perd de grands tableaux, qui intéreſſeroient ſa ſenſibilité, qui ajouteroient à ſes plaiſirs délicats; mais il faut tout immoler aujourd'hui à la troupe des comédiens, les privileges des auteurs, & la gloire nationale. Qu'eſt-ce après tout qu'un chef-d'œuvre nouveau, touchant, inſtructif, ſi on le compare au minois d'une actrice ?

Au milieu de ces entraves, on ne craint point de toucher à une queſtion délicate. Les gens du monde vous diſent : Pourquoi ne fait-on pas aujourd'hui des comédies ſemblables aux comédies de Moliere ? on répond ſans héſiter : Eh ! c'eſt la philoſophie moderne qui en eſt la cauſe ; car de quoi ne l'accuſe-t-on pas ?

Si Moliere revenoit parmi nous, il pourroit, il eſt vrai, changer l'habit de ſes perſonnages; mais il auroit la même force, la même franchiſe de pinceau, la même naïveté. Tout entier à l'action & à la vérité, il n'auroit ni bel-eſprit, ni phraſes gentilles, ni papillotages, ni tout ce qui tue la nature en montrant l'art. Il devineroit le trait ſimple, fait pour nous faire rire malgré nous, parce qu'il auroit la connoiſſance du cœur humain. Ce trait exiſtant & caché, il eſt ſans ceſſe ſous nos yeux, & nous ne le voyons pas ; mais lui, avec ſon coup-d'œil, le ſaiſiroit habilement, & nous ririons alors, autant du plaiſir de le voir, que de ſurpriſe de l'avoir manqué.

C'eſt le génie qui maîtriſe une nation indépendamment de ſes formes particulieres & changeantes. Il ne reçoit point la loi; il la donne. Le luxe, la mode, les idées du jour, les nuances nouvelles, la confuſion des rangs, les variations, l'eſprit des différentes claſſes de ſpectateurs, frivoles excuſes ! vains fan-

tômes ! que n'apperçoit ſeulement pas celui qui va droit au cœur, ſouleve & pince la fibre cachée, à laquelle répond cette joie vive & prompte que donne une ſenſation agréable & profonde ; c'eſt une corde ſecrete, qui n'eſt mue que par une main particuliere. L'inſtrument, l'homme eſt toujours le même ; mais il attend le maître qui ſache arracher l'expreſſion naïve, & faire treſſaillir notre enjouement à l'aſpect du tableau.

Nous citerons ici un paſſage de la plume du traducteur de Shakeſpear ; il vient ouvertement à l'appui de la cauſe à tous les gens de lettres.

Les lettres & les arts n'ont pas droit d'occuper les ſoins journaliers de l'Etat. Que la terre ſoit bien préparée ; que le pere de famille écarte ſeulement de ſes jeunes chênes, les ronces & l'ombrage qui les refroidiſſent & les étouffent ; que l'air libre circule autour d'eux, & ils s'éleveront alors d'eux-mêmes à la hauteur marquée par la nature & par la vigueur de leurs germes. C'eſt moins de faveur que de juſtice, que le talent a beſoin.

Ce qui le décourage & le tue, c'eſt lorſqu'après avoir épuiſé ſes forces à produire, à vaincre les difficultés de ſon art, il lui faut encore lutter obſcurément & à forces inégales contre les vices & les paſſions des hommes, flatter le deſpotiſme, les préjugés & les petits intérêts des corps ; c'eſt lorſqu'à l'entrée des tranquilles élyſées des arts, il trouve des ſouterreins tortueux, où il faut ramper, des Cerbere qu'il faut aſſoupir, des Caron qui ne paſſent aux rives fortunées de la gloire que des artiſtes déja morts, & tous ces fantômes légers & fugitifs de la médiocrité, tandis qu'ils rebutent avec dédain des hommes pleins de vie & nés pour l'immortalité.

CHAPITRE DCXXII.

Trente Ecrivains en France, pas davantage.

CHEZ les anciens peuples, la conſidération publique étoit vivante; notre gloire eſt terne en comparaiſon des ces honneurs qui payoient les ſervices rendus au genre humain.

Pour ſe délivrer parmi nous du fardeau de la reconnoiſſance, on s'écrie de toutes parts : *Le nombre des auteurs eſt immenſe!* Oui, de ceux qui uſurpent ce nom, ou qui ont fait une ſeule brochure dans leur vie. Mais de fait, il n'y a point en France plus de trente écrivains (1), conſtamment livrés à leur art.

Le dégoût, la ſéchereſſe, l'indigence, la crainte des perſécutions, & ſur-tout la pareſſe, font ſortir les trois quarts & demi de la carriere, dès qu'ils y ont fait les premiers pas. Ils ſe jettent dans le che-

(1) A bien compter, il n'y en a pas davantage. Je ne parle pas ici des Médecins, des Juriſconſultes, des Chirurgiens qui écrivent ſur leur art; je ne parle pas des compilateurs, des journaliſtes, des traducteurs à tant la feuille; je ne mets dans la liſte des écrivains que j'ai en vue, que ceux qui donnent au public des ouvrages d'imagination ou de philoſophie, & qui rempliſſent ſon attente par des productions ſucceſſives, qui arrivent tous les ans ou à certaines époques encore plus éloignées, mais à peu-près égales, relativement à l'importance ou à l'étendue de l'objet. Or, ſur ces trente hommes de lettres, cultivant les lettres avec aſſiduité & conſtance, la moitié habite la capitale. Quoi, s'écriera-t-on, il n'y a que quinze écrivains dans la ville de Paris! Oui, dignes de ce nom; comptez : mais n'y faites pas entrer les pareſſeux ou ceux qui vivent uniquement ſur leur réputation.

min battu de la fortune. Pluſieurs écrivains, même célebres (1), n'entretiennent leur renommée que par quelques ouvrages, ſemés à de prudents intervalles. Or, qu'eſt-ce que trente hommes faiſant profeſſion ouverte de ces honorables travaux, au milieu d'une nation compoſée de plus de vingt millions d'hommes ?

Les écrivains ſeroient dix fois plus nombreux, qu'ils mériteroient encore d'être conſidérés; car ſous quelque rapport qu'on les enviſage, ils ſont utiles. Outre le luſtre qu'ils impriment à la nation chez l'étranger, l'amuſement qu'ils procurent par leurs productions, eſt de tous le plus touchant, le plus varié & le moins coûteux. Leurs livres, leurs pieces de théâtre, leur genre de vie, leurs rivalités même donnent lieu à des converſations intariſſables, qui ſont probablement les plus agréables de toutes, puiſque tout le monde y revient ſi fréquemment. La vie d'une jolie femme eſt moins ſcrutée que celle de tel homme célebre.

On ne peut du moins leur refuſer la gloire de répandre dans la ſociété un langage épuré, le goût du ſavoir, la lumiere de la raiſon, & cette fleur de plaiſanterie qui fait diſparoître toute exagération. Ils contribuent à rendre plus vif ce plaiſir délicat des peuples policés, ce charme de la converſation qui enfante tant de choſes lumineuſes, & qui inſtruit ſouvent mieux que les livres.

Quelqu'un a appellé les gens de lettres eſtima-

(1) On ſait que dès qu'un auteur eſt académicien, il penſe toucher au terme de la gloire littéraire; il ne fait plus rien que de courir les ſociétés. Il eſt plus ſouvent à table qu'à ſon bureau; & quand il a paſſé des années entieres ſans payer aucun tribut au public, il appelle cela le *reſpecter*. A qui convient donc le fauteuil académique ? A tout homme qui ne veut plus écrire.

bles, *les ſubſtituts de la magiſtrature.* Ce mot eſt très-bien trouvé. Ils font auſſi la police, en frondant les abus les plus dominants. On les a vu s'élever contre les vices politiques, contre les ridicules dangereux & les opinions fauſſes. Ils ont fait valoir les droits de la raiſon, depuis la ſatyre *Ménipée* juſqu'à la derniere brochure politique; & depuis peu, dans des criſes très-importantes, ils ont décidé l'opinion publique. Elle a eu, d'après eux, la plus grande influence ſur les événements. Ils ſemblent former enfin l'eſprit national.

Les gens du monde, qui, par envie ou par ignorance, s'efforcent de rabaiſſer tout ce qui eſt au-deſſus d'eux, ſecretement irrités de voir qu'on ne parloit plus de leurs occupations futiles, voudroient, s'il leur étoit poſſible, humilier les gens de lettres, comme des rivaux qui occupent à leur détriment les bouches de la renommée. Ils ont imaginé en conſéquence de rendre les gens de lettres reſponſables en corps de toutes les ſottiſes que font quelques-uns d'entr'eux. Il faut obſerver que les gens de lettres ne forment point un corps, & conſéquemment n'ont point de juriſdiction les uns ſur les autres. Ils ne peuvent impoſer ſilence au folliculaire effronté, au détracteur inſolent, au calommiateur, à l'écrivain ſatyrique ou ordurier; ils ſont iſolés dans leur genre de vie, ainſi que dans leurs travaux; ils ſe cherchent d'abord par curioſité, & ſouvent ne ſe cultivent point par le peu de reſſemblance de leur caractere; car l'amitié ne ſe commande pas; & pourvu qu'ils ſe reſpectent, on n'a rien à leur reprocher. Tel homme célebre n'a jamais rencontré dans le cours de ſa vie tel autre homme célebre, ſon rival ou ſon antagoniſte, quoiqu'habitant tous deux la même ville; il n'a ni le droit de réprimande, ni celui de remontrance.

Il

Il me prend fantaiſie de donner ici la liſte complete des inévitables ennemis des gens de lettres; on verra qu'ils ſont en nombre & en force. Commençons par les demi-littérateurs. Comme les déſerteurs ſont les ſoldats les plus acharnés contre le régiment qu'ils ont quitté, & les apoſtats les ennemis les plus perfides de leur religion; de même l'homme qui n'a pu réuſſir dans les lettres, devient à coup ſûr l'ennemi le plus implacable de ceux qui les cultivent. Les adverſaires les plus ſourds & les plus redoutables ſont toujours ceux qui n'ont fait qu'un pas dans la carriere de la littérature, & qui ſe ſont retirés, ſoit par impuiſſance, ſoit renvoyés par les ſifflets. Les lettres ont commencé le plus ſouvent leur fortune, & ils ſont ingrats envers les lettres; leur avancement eſt un ſecret reproche qui leur dit, ce qu'ils voudroient ſe déguiſer à eux-mêmes, qu'ils n'avoient que le talent de faire fortune.

Eh! pourquoi, étant riches, envient-ils la célébrité orageuſe de l'homme de lettres? Voici, ſi je ne me trompe, le ſecret du cœur humain pleinement dévoilé à cet égard. Les richeſſes, toutes aimables qu'elles ſont, ne frappent qu'une ſeule fois par leur éclat, & l'on ne leur paie pas un tribut conſtant d'eſtime. Elles n'apportent rien de perſonnel, rien de ce qui flatte tant l'amour-propre; les dons du génie ſont brillants, exiſtent par eux mêmes, & intéreſſent la curioſité. Quelques perſonnes dînent chez un riche; mais des milliers d'hommes liſent un excellent ouvrage, & ne ſont pas maîtres de ne point être reconnoiſſant du plaiſir qu'ils ont eu. Voilà pourquoi les riches, au milieu de leur opulence, ſont preſque tous plus ou moins jaloux des hommes qui cueillent les palmes de la littérature.

Pour peu qu'un riche ne ſoit pas ſot, on lui

donnera du goût : par conſéquent, il paſſera pour avoir de l'eſprit, & de-là au génie il n'y a qu'un pas. S'il ne ſe fait point un beau livre, c'eſt qu'il ne le veut pas, & qu'il emploie mieux ſon temps à d'*illuſtres affaires*. Il dit mille impertinences, & on l'écoute parce qu'on eſt à ſa table, & que ſon gros cuiſinier, au tact délicat, a de la fineſſe pour lui. Il fronde hautement toute idée patriotique, pour peu qu'elle tende à diminuer l'embonpoint exceſſif qui fait maigrir tant d'autres. Il trouve fort mauvais l'examen public de pareilles matieres. Il s'étonne de ce qu'on n'arrête pas tous les ouvrages qui ne ſont point remplis d'un reſpect profond envers le travail de la finance moderne, & de ce qu'on ne célebre pas, par exemple, les fortunes rapides, comme les exploits guerriers & les talents littéraires.

Qu'il jouiſſe de ſes richeſſes : d'accord ; qu'il accumule autour de ſa perſonne toutes les voluptés ; qu'il s'en raſſaſie, à la bonne heure : les plaiſirs qu'il achete lui appartiennent ; qu'il les goûte en paix : mais pourquoi veut-il qu'on le conſidere, qu'on ait pour lui de la vénération ou de l'eſtime ? A quel titre ? que nous fait ſon opulence ? Elle n'eſt utile qu'à lui ſeul. Que toutes les jouiſſances l'environnent dans ſa maiſon ; mais que hors de-là, il laiſſe à l'homme de lettres l'eſtime publique qui lui eſt due, ſeule récompenſe de ſes nobles travaux.

Tout lecteur doit de la reconnoiſſance à tout auteur. Celui qui ne lit pas doit ſavoir encore que la langue, la ſociété & les mœurs doivent infiniment à la claſſe des écrivains.

CHAPITRE DCXXIII.

Carrabas, pots-de-chambre.

QUI connoît le majeſtueux carrabas, attelé de huit chevaux, leſquels font quatre petites lieues en ſix heures & demie de temps. Il mene les gens à Verſailles; il renferme dans une eſpece de longue cage d'oſier vingt perſonnes qui ſont une heure à ſe chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude, tant elles ſont preſſées; & quand la machine part, voilà que toutes les têtes s'entre-choquent. On tombe dans la barbe d'un Capucin, ou dans les tettons d'une nourrice. Un eſcalier de fer, à larges degrés, oblige vieille & jeune à montrer au moins ſa jambe à tous curieux paſſant.

Ce carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Verſailles (1). Tous les enfants qui vont ſucer le lait des nourrices Normandes, font leur entrée le lendemain de leur naiſſance dans le carrabas de Poiſſy; c'eſt un choc dur & perpétuel à caſſer la tête affermie des adultes.

Quand le carrabas chemine ſur la route royale, le leſte équipage, paſſant comme l'éclair, le regarde en pitié. Ce carrabas n'a pas l'air de conduire les gens à une Cour brillante. S'il fait ſoleil, vous y arrivez grillé; s'il pleut, vous êtes trempé comme une ſoupe. C'eſt dans cet état qu'on débarque les

(1) On connoît le mot de Duclos. *Quand je dîne à Verſailles, je crois manger à l'office; je n'entends que des valets qui parlent inceſſamment de leur maître.*

Parisiens empressés de voir la majesté du trône, devant le château magnifique & la grille dorée du riche Souverain.

Quand cette lourde & vilaine cage croise un équipage royal, il n'y a plus d'expression pour rendre le contraste qu'offre le coup-d'œil; il faut en rire malgré soi. On diroit qu'on a voulu conserver la premiere voiture qui fut imaginée pour rehausser l'éclat & la légéreté des voitures nouvelles. Le bon Henri IV n'avoit cependant qu'un coche de cette espece, & il écrivoit à Sully: *Je ne pourrai vous aller trouver d'aujourd'hui, ma femme m'ayant pris mon coche.* Comme deux cents années font absolument changer de face aux mêmes objets!

Il faut entrer dans ce carrabas, ou dans des carrosses dits *pots-de-chambre*, moins incommodes, mais constamment ouverts à tous les vents.

Quand vous prenez un de ces pots-de-chambre, vous avez des pages. Le cocher qui n'a point de gages, place à douze sols par tête, quatre personnes, deux sur le devant, & deux sur le derriere. Ceux qui sont sur le devant s'appellent *singes*, & ceux qui sont sur le derriere, *lapins*.

Le *singe* & le *lapin* descendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs souliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, & les voilà qui contemplent à leur aise la Famille royale, & qui jugent de la physionomie & de la bonne grace des Princesses. Ils font ensuite les courtisans tant qu'ils veulent. Ils se placent entre deux Ducs, ils coudoient un Prince trop empressé, qui retient son geste quand il l'a outre-passé, & rien n'empêche le *lapin* & le *singe* de figurer dans les appartements & au grand couvert, comme suivants de la Cour.

Tandis que ces hideuses voitures vous estropient

ou vous ennuient; il eſt défendu à la charrette oiſive, au cabriolet léger, au fiacre vuide, au fourgon commode, de voiturer perſonne ſur cette route royale. Vous devinez bien, Lecteur, ſans que je le diſe, qu'il s'agit là encore d'un beau privilege excluſif.

Mais que le *carrabas* & le *pot-de-chambre* ſont éloquents! Ils ſemblent vous annoncer la foule des déſagréments qui vous attendent dans ce lieu de ſplendeur; ils vous diſent de rétrograder; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-chambre*. On avance, on prie, on ſollicite, on perd des années, on uſe ſa vie dans l'attente.

Que le petit ambitieux, que l'intrigant, que le froid adulateur, que l'extravagant à projets ſoient cahottés dans ces voitures, ils le méritent bien; mais à ceux qui n'ont que la curioſité pour objet, qui veulent voir le même jour, la ménagerie, les ſtatues & les Princes, qu'importent de beaux chemins, s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaiſie, s'ils ſont gênés, contrariés dans leur marche; & pourquoi faut-il encore des bureaux, quand j'ai le deſir d'aller voir, par moi-même, comment ſe porte en ſon château le Roi de France?

Tel qui n'a été à Verſailles qu'en *carrabas*, de retour dans ſon bourg de Province, fait un roman effronté & ridicule ſur ce ſéjour du Souverain. Il a vu le Roi, les Princeſſes, le grand couvert, rien de plus vrai; mais il y ajoute des circonſtances menſongeres, qui ſont reçues avec admiration par la crédulité ignorante: l'exagération a ſon paſſe-port, & le conte le plus bizarre eſt écouté. Le raconteur perſuade à ſes compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la Reine, qui a daigné lui demander des nouvelles de ſon pays, & ce récit inconcevable qu'il imagine, le fait prendre en

haute conſidération. Il s'échauffe en répétant la même hiſtoire, & parvient lui-même à la croire véritable.

On ne ſauroit imaginer ce qui ſe dit de Verſailles au fond de la Gaſcogne, & dans les tavernes Suiſſes. Les deſcriptions fabuleuſes deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'eſt une ſuite de menſonges facécieux, enchaînés les uns aux autres; & j'oſe aſſurer que tel Suiſſe, tandis qu'il boit, l'emporte à cet égard ſur le plus déterminé Gaſcon.

Les *contes jaunes*, les *contes bleus*, les *contes à la cigogne*, n'approchent pas de ces narrations romaneſques, écoutées en ſilence, & qui deviennent encore plus plaiſantes par les remarques ſérieuſes que fait l'auditoire du cabaret.

On a mis en ſcene devant Leurs Majeſtés le dialogue incroyable du Menteur intrépide & des Provinciaux crédules : rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu'on a de s'entretenir partout de la Cour de Verſailles, a créé dans de certains endroits des traditions d'une extravagance ſi rare, qu'on ne ſait ce qui a pu enfanter ces détails imaginaires, dont on auroit peine à déſabuſer les perſonnes qui les ont adoptés, quelques raiſonnables qu'elles ſoient d'ailleurs.

CHAPITRE DCXXIV.

Raretés.

La recherche la plus ſoigneuſe ne découvriroit pas les tréſors cachés dans toutes les branches des ſciences & des arts.

Chaque curieux, dans chaque genre, trouvera

un fonds inépuiſable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les eſtampes peuvent faire ſéparément l'occupation d'une vie entiere.

Tel ſavant qui a demeuré à Paris pluſieurs années, eſt parti, oubliant quelque choſe de ce qu'il avoit à y voir. On fait ſouvent, au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles découvertes auxquelles on ne ſe ſeroit pas attendu.

C'eſt la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des ſcellés, l'inventaire étonne & confond les ſpectateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loiſir d'aſſembler tant d'objets. Mais le temps, l'argent, la patience, & ſurtout l'engouement, ont compoſé ces grandes collections.

La vente du mobilier de la Marquiſe de Pompadour a duré un an; & les richeſſes des quatre parties du monde ſembloient raſſemblées dans les objets du luxe, de fantaiſie & de magnificence qu'offroit ce rare cabinet. On le viſitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

Un Chinois, un Turc, un Arabe, un Guebre, peuvent voyager dans notre ville; ils trouveront à qui parler. Moïſe, Zoroaſtre, Abraham, Mahomet, Confutſée, n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interpretes. Pour Homere, Eurypide, Démoſthene, il eſt ſi ordinaire de les entendre, tant bien que mal, que ce n'eſt plus une diſtinction.

Des talents particuliers ne ſont pas moins communs. Un invalide n'a point de bras; M. Laurent lui en fait un dont il ſe ſert. A un autre, il manque une jambe. M. Perrier lui fait une jambe ſur laquelle il monte & deſcend les eſcaliers.

D'autres talents qui ont un caractere unique ſont

ignorés. Qui ſait, par exemple, qu'une Demoiſelle (Mademoiſelle Biheron) imite des ſquélettes ſi parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muſcles, les nerfs ſont rendus avec une vérité frappante. La matiere qu'elle employe eſt un ſecret qu'elle ſe réſerve. Vous diriez de la cire; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu ſans qu'elles ſoient endomagées; vous pouvez les laiſſer tomber de la hauteur du plancher ſans qu'elles ſe briſent. Le même auteur de cet étonnant travail, vous nommera toutes les parties de l'oſtéologie en grec & en latin. Des éleves font ſous elle un cours anatomique, & le font ſans que les ſens ſoient frappés de ce dégoût qu'on ne ſurmonte pas toujours, lorſqu'il faut voir & manier des oſſements qui ſemblent devoir treſſaillir ſous la main qui les touche.

On peut amaſſer beaucoup de connoiſſances, ſans autres fraix que la ſociété des ſavants, preſque tous communicatifs; & le Baron de Holberg a eu raiſon de dire, *qu'à Paris il n'y a rien qui ſoit à meilleur marché que la raiſon, ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez pluſieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils ſemblent craindre qu'un autre n'y prennent les connoiſſances dont ils ſont privés. Mais pluſieurs hommes diſtingués par leur naiſſance & leur ſavoir, ne rougiſſent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils ſe plaiſent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

Eprouvez-vous quelqu'accident? l'art vient à votre ſecours. On connoît le bras artificiel du ſoldat invalide. Mais ne vous reſte-t-il que quatre pou-

ces de cuiſſes tout au plus à partir de la hanche, on enfermera le tronçon dans une boîte qui formera le haut de la cuiſſe artificielle ; le ſeul mouvement de la hanche ſuffira pour imprimer aux différentes parties de cette curieuſe machine, les divers mouvements qui imiteront ceux de la nature. Ces mouvements s'opéreront à l'aide des lames d'acier, qui, logées le long de la cuiſſe, & formant des charnieres mobiles en toutes ſortes de ſens, vous donneront le genou, le pied & les doigts que vous n'avez pas.

Allez donc, malheureuſes victimes des fureurs de la guerre & du caprice des Rois, allez vous dédommager des membres que vous avez perdus, en trouvant des cuiſſes & des jambes artificielles chez les méchaniciens de nos jours. L'art, par une inconcevable adreſſe, a ſu réparer ce que le boulet frappant comme la foudre avoit emporté.

CHAPITRE DCXXV.

College de Chirurgie.

On a long-temps confondu les chirurgiens avec les barbiers ; c'étoit une confuſion injurieuſe, elle devoit ceſſer.

La fondation d'une école pratique ou de diſſection eſt un de ces bienfaits publics qu'on ne ſauroit trop exalter.

Ce college doit beaucoup à la protection éclatante de Louis XV & de Louis XVI. Plus de huit cents éleves aſſiſtent aux leçons. L'auditoire eſt compoſé de fraters, de garçons perruquiers en habits de poudre. L'un retient un quart de la leçon, celui-ci un ſixieme. Ils l'appliquent enſuite comme ils

peuvent. Quelques pauvres malheureux, pendant l'inſtruction, payent l'apprentiſſage; mais on n'eſt pas habile du premier coup.

Un cadavre, venu de Bicêtre, eſt étendu ſur le marbre noir; huit cents hommes voyent l'intérieur du corps d'un pauvre homme que perſonne ne regardoit la veille. Les miracles du Créateur ſont empreints dans ce corps, comme dans celui du Souverain.

Les membres de cette académie ont compoſé, dans l'eſpace de quarante ans, cinq volumes de diſſertations ſur des faits relatifs à la chirurgie. Cinq volumes paroîtront peu de choſe; mais tous les mémoires qu'ils renferment ſont très-bons, & ont été traduits dans pluſieurs langues.

Tous les jeudis de chaque ſemaine, les chirurgiens s'occupent pendant deux heures à diſcuter le pour & le contre ſur un point de leur profeſſion.

L'académie de chirurgie a cela de bon & de particulier, qu'elle n'admet point d'*académicien honoraire*. Tous les membres ſont libres & parfaitement égaux. Ceux qui ne ſont pas en état de concourir aux progrès de l'art, viennent néanmoins exactement aux aſſemblées pour leur inſtruction, & pour mettre à profit celle des autres, dans le traitement journalier des malades confiés à leurs ſoins. C'eſt un cours toujours ouvert, & qui guide inceſſamment l'œil & la main de l'opérateur.

Tandis qu'on diſſerte théoriquement tous les jeudis ſur des maladies chirurgicales, on a en outre l'avantage d'avoir dans la même maiſon un hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainſi l'on a la théorie & la pratique tout-à-la-fois. Car il y a en chirurgie, comme dans toutes les ſciences pra-

tiques, la ſcience & le métier; & pour réuſſir pleinement, il faut réunir l'un & l'autre.

Cet hôpital particulier eſt un lieu de grande inſtruction, parce que rien ne s'y fait que les profeſſeurs n'ayent d'abord donné leurs avis, & examiné ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Auſſi y a-t-on vu & fait des obſervations très-précieuſes.

Quand un homme de la lie du peuple eſt frappé d'une maladie chirurgicale, grave ou extraordinaire, il devient l'objet des ſoins les plus attentifs. Plus la nature s'eſt montrée impitoyable à ſon égard, plus la chirurgie s'empreſſe à lui offrir des ſecours, & il en trouve de plus conſtants & de plus délicats, que n'en pourroit obtenir un millionnaire avec tout ſon or.

C'eſt un ſpectacle remarquable que de voir tous les hommes de l'art raſſemblés autour d'un miſérable qui a une fracture particuliere. Il eſt heureux dans ſon malheur; il guérit, parce que l'accident a manifeſté un cas privilégié. S'il n'avoit eu qu'une fluxion de poitrine, on l'eût jetté à l'Hôtel-Dieu; mais ſa maladie intéreſſe l'art; l'art enfante des miracles.

L'infortune a donc encore ſon lot; mais il faut qu'elle ſe trouve dans une ville comme Paris. Le porte-faix reportera quelques jours après ſon accident, le lourd fardeau ſur ſes épaules, tandis qu'ailleurs l'homme environné de toutes les commodités périra pour peu que l'accident ſorte du cas des accidents ordinaires. Les prodiges de l'art ſe ſont exercés ſur un mendiant qui revient à la vie pour mendier encore. Les progrès de la chirurgie vont toujours en croiſſant. Toutes les découvertes particulieres aboutiſſent au dépôt commun: l'opération de la main n'eſt jamais voilée; c'eſt au grand jour que tout eſt jugé.

L'académie de chirurgie n'a aucune liaiſon directe ni indirecte avec la faculté de médecine. Ce ſont deux compagnies très-diſtinctes, qui ont chacune leurs travaux à part. Leurs travaux ne ſe mêlent point, quoiqu'ils ſemblent avoir les mêmes rapports, & qu'ils tendent viſiblement au même but.

L'anatomie, quoique cultivée avec le plus grand ſoin, n'a peut-être pas encore fourni à la médecine une obſervation vraiment importante. On a beau interroger le cadavre, le méchaniſme qui entretient la vie échappe; le cadavre eſt couché, l'organiſation qui le tenoit debout, ſe dérobe conſtamment à l'œil. Tous les anatomiſtes ont ignoré comment on digere, comment le chyle ſe change en ſang; comment ce ſang anime le cerveau, le rend l'organe de nos idées; comment dans un autre réſervoir il ſert à la génération.

L'anatomie pourra guérir un coup d'épée, & ſera impuiſſante quand la fleche inviſible d'un miaſme particulier aura pénétré un de nos pores. Entre la chirurgie & la médecine, il y a un eſpace infini que rien ne peut combler.

Le tableau des découvertes faites en anatomie, l'inventaire des connoiſſances naturelles, laborieuſement acquiſes depuis deux mille ans, nous a été donné par M. Laſſus, & l'on ne voit pas ſans étonnement que le dix-huitieme ſiecle a été le moins fécond en découvertes, quoique le ſcalpel, d'un bout de l'Europe à l'autre, ait conſtamment déchiré des milliers de cadavres.

La chirurgie, malgré la profonde attention qu'elle a donnée à l'anatomie, n'a pas caractériſé ce ſiecle, comme devant figurer parmi les ſiecles marqués par les grandes découvertes. La méthode curative eſt plus avancée.

Que de réflexions s'offrent en foule! Nous nous

perdons dans le labyrinthe de notre corps matériel ; nous en avons calculé les parties groſſieres, & les petits rouages qui ſont ſous nos yeux nous ſont inconnus.

Comment lire dans le vrai livre de la nature, lorſque l'intérieur du corps, curieuſement viſité dans tous ſes points, ne nous offre encore qu'une nomenclature ? Les différences qu'il y a entre la ſenſibilité qui appartient excluſivement aux nerfs, & l'irritabilité qui appartient excluſivement aux muſcles, démontrent que l'hiſtoire de l'anatomie ne préſente que des découvertes éparſes, iſolées, ſans but, ſans liaiſon, & qui ne peuvent qu'éclairer foiblement la phyſiologie.

La connoiſſance de la nature de l'homme, par rapport à la guériſon de toutes ſes maladies, appartient viſiblement à une autre ſcience.

Eſt-ce la phyſique ? eſt-ce la chymie qui aura la gloire, par ſes hypotheſes, d'effacer cette ſtérile nomenclature de l'anatomie, de lui ôter cette phyſionomie morte & impaſſible, qu'elle ſemble avoir contractée avec les cadavres qu'elle mutile, & de bannir ces termes muets, propres ſeulement à enfler le catalogue des mots d'une langue ?

CHAPITRE DCXXVI.

Griſettes.

On appelle *griſette* la jeune fille, qui, n'ayant ni naiſſance ni bien, eſt obligée de travailler pour vivre, & n'a d'autre ſoutien que l'ouvrage de ſes mains. Ce ſont les monteuſes de bonnets, les couturieres, les ouvrieres en linge, &c. qui forment la partie la plus nombreuſe de cette claſſe. Toutes

ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail aſſidu dont elles doivent tirer leur ſubſiſtance, ſe ſéparent à dix-huit ans de leurs parents pauvres, prennent leur chambre particuliere, & y vivent à leur fantaiſie; privilege que n'a pas la fille du bourgeois un peu aiſé; il faut qu'elle reſte décemment à la maiſon avec la mere impérieuſe, la tante dévote, la grand'mere qui raconte les uſages de ſon temps, & le vieil oncle qui rabache.

Cloîtrée ainſi dans la maiſon paternelle, la bourgeoiſe attend long-temps un épouſeur qui n'arrive pas. S'il y a pluſieurs ſœurs, la dot médiocre n'en tente aucun, & toute ſa félicité ſe borne à ſe requinquer le dimanche, à mettre la belle robe, & à ſe promener en famille au jardin des Tuileries.

La griſette eſt plus heureuſe dans ſa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle ſe licencie dans l'âge où ſes charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté, & ſon bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artiſan de ſon état, qu'aſſujettiſſement, peine & miſere; elle prend de bonne heure un eſprit d'indépendance. Aux premiers beſoins de la vie ſe joint celui de la parure. La vanité, non moins mauvaiſe conſeillere que la miſere, lui répete tout bas d'ajouter la reſſource de ſa jeuneſſe & de ſa figure à celle de ſon aiguille. Quelle vertu réſiſteroit à cette double tentation? Ainſi la griſette devient libre; à l'abri d'un métier, elle ſuit ſes caprices, & ne tarde pas à rencontrer dans le monde, un ami qui s'attache à elle & l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant, quoique paſſager. Les plus ſages économiſent & ſe marient quand elles ſont ſur le retour.

On remarque avec étonnement cette foule immenſe de filles nubiles, qui, par leur poſition,

ſont devenues étrangere au mariage & au célibat. C'eſt là le grand vice de la légiſlation moderne, & ce vice embraſſe aujourd'hui non-ſeulement Paris, mais toute la France & même une partie de l'Europe. Qui ne ſent pas la néceſſité d'une loi nouvelle, propre à remédier à ce qui ne s'étoit point encore vu dans les ſiecles antérieurs ?

Il ſeroit du moins néceſſaire d'aſſurer une exiſtence plus douce à un grand nombre de filles, en leur apprenant des métiers convenables à leur ſexe. Il faudroit enſuite qu'elles fuſſent autoriſées à exercer celui qu'elles choiſiront ſans maîtriſe, ſans gêne ni contrainte, ſans taxe quelconque. L'homme pauvre a une multitude de reſſources; la fille indigente n'en a guere, & encore ſont-elles embarraſſées d'obſtacles. Pourquoi lui ôter preſque le pain, en grêvant ſon métier d'un impôt ? Quoi, une lingere ſera taxée; il faudra payer avant que de faire une robe !

Qu'aucune eſpece de tyrannie n'empêche ces filles d'embraſſer tous les petits travaux ſédentaires qui aident à les nourrir. Laiſſons-leur toutes les reſſources qu'elles peuvent ſe créer; que l'impoſition pécuniaire leur ſoit inconnue; que la protection due à leur foibleſſe leur ſoit accordée : les mœurs y gagneront, & une induſtrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin, que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouiſſent les hommes, avec qui elles ſont inceſſamment mêlées, ou que, ſuivant l'uſage aſiatique, elles ſoient ſéqueſtrées & n'ayent aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu; car c'eſt le pire.

Une autre idée ſe préſente : c'eſt celle de priver les femmes de toute dot. Cette loi porteroit un coup mortel au luxe, & ne mettroit d'autre différence entr'elles que celle qui naît de la beauté & de la

vertu. Cette idée non encore approfondie, ainſi qu'elle le mériteroit, pourroit être la matiere d'un ouvrage réfléchi. Quelqu'éloignée qu'elle ſoit de nos mœurs & de nos loix, comme tout doit être ſubordonné peu à peu à la vérité & à la raiſon, il viendra un ſiecle où l'on ſentira la néceſſité de cette loi pour le bon ordre domeſtique, l'avantage des mœurs, & le repos public. Cette ſituation de tant de femmes qui couvrent la France, & à qui il eſt défendu tout-à-la-fois d'être concubines & d'être mariées, exige un changement prompt dans des loix que le temps, les mœurs & le luxe ont ſi prodigieuſement altérées.

CHAPITRE DCXXVII.

Vénalité.

Elle eſt par-tout : c'eſt le venin de toutes les places. On pourroit les crier à l'encan ainſi que les meubles. L'argent empoiſonne tout ; ſon beſoin éternel dénature le ſang, l'amitié, la juſtice, la reconnoiſſance. Les places ſe donnent à l'intrigant qui les achete, au traître dont on récompenſe la délation obſcure, au méchant qui ſe fait craindre. La politique ménage certains hommes, leur accorde des faveurs, des emplois. On tâche d'aſſoupir leurs qualités mal-faiſantes ; mais comme on ne craint rien de l'honnête homme, on le laiſſe-là. *A quoi eſt-il bon ?* dit-on ouvertement. Oui, il eſt paſſé en proverbe de dire aujourd'hui, *un honnête homme n'eſt bon à rien.*

Tous les emplois ſe vendent, ainſi que les charges. Le protecteur de nos jours eſt une eſpece de *croupier* qu'il faut payer, & qui ne vous fait participer

ciper aux profits d'un rival quelconque, que quand il a assuré son bénéfice sur ce même travail.

La vénalité des charges de finances amena la vénalité des charges de justice. Comment concevoir que Montesquieu ait jamais voulu excuser cette vénalité, & la raison de Montesquieu, sans doute, c'est qu'il avoit acheté sa charge.

Ce fut le Chancelier Duprat, dont la mémoire sera à jamais odieuse, qui introduisit avec beaucoup d'autres fléaux cette vénalité; ce qui a si bien fait dire à l'auteur de la *Henriade*, en parlant de ces avides calculateurs :

Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'inestimable prix des vertus de nos peres.

Deux siecles & demi ont à peine commencé à dissiper les nuages épais, que les fausses maximes de Duprat avoient répandus sur le droit naturel, sur le droit public, sur les principes de la législation & du gouvernement. C'est lui qui le premier osa dire à un jeune militaire, fier, ardent, impétueux, débauché, prodigue : Vous pouvez tout, & votre vouloir est la loi suprême; ce qui signifioit en d'autres termes : Dépensez, ruinez-vous, ruinez les autres; n'importe, c'est votre droit. Comme si le droit d'être déraisonnable appartenoit à d'autres qu'aux insensés; le droit de nuire & dévaster, qu'aux furieux. La vénalité des charges est une plaie qui saigne encore, & qui ne pourra jamais être guérie.

Louis XII étoit beaucoup plus excusable d'avoir aliéné ses domaines. Que n'a-t-il plutôt suivi ce plan que la vénalité des charges! Le Souverain d'un Etat aussi grand que la France, est sans contredit le plus mauvais propriétaire particulier que puisse avoir un fonds cultivable, de quelqu'espece que ce puisse être.

La dégradation des eſprits eſt peut-être née de ce malheureux ſyſtême réglementaire & fiſcal. Quand mettra-t-on à leur véritable place & les hommes & les choſes? Quand les Empires ſeront-ils aſſis ſur leur véritable baſe ? Quand la confuſion des idées ceſſera-t-elle au milieu de ces termes nouveaux & indéchiffrables, *charges créées*, *places inamovibles ?*

CHAPITRE DCXXVIII.

Femmes de quarante ans.

Il eſt une ſituation cruelle, embarraſſante pour une femme qui a excité long-temps les deſirs des hommes & la jalouſie de ſon ſexe ; c'eſt le moment où ſon miroir lui dit : Vous n'êtes plus charmante comme autrefois ; vous avez beau être indulgente à vous-même, votre beauté s'efface ; & quoique l'éclipſe de vos attraits ſoit inperceptible, elle n'en eſt pas moins réelle.

Elle voudroit démentir le cryſtal véridique ; elle fait tacitement l'examen de ſes charmes, & pouſſe un profond ſoupir. L'amour-propre a beau parler, la vérité terrible eſt plus forte que lui. Une angoiſſe amere abat ſon cœur, en perdant ſes agréments, elle ſent qu'elle perd ſon exiſtence.

Quoi, ceux qu'elle avoit enchaînés à ſon char, bientôt ne laiſſeront plus tomber ſur elle qu'un regard de complaiſance ! Ceux qu'elle a rebutés triompheront en voyant ſes attraits flétris ! Ce monde qu'elle a trompé & dont elle étoit l'idole, à peine ſe ſouviendra d'elle ! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politeſſe ce qu'elle devoit à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ſes

voiſins; dès qu'on l'aura fixée, on détournera les yeux. Quel état pénible, ſur-tout lorſque le cœur eſt encore avide du deſir de plaire, lorſque l'on veut toujours paroître, & que perſonne ne s'empreſſe à vous remarquer!

C'eſt alors qu'une femme, exilée de la ſociété, reſſent un chagrin cent fois plus vif que le Miniſtre ambitieux qui ſe trouve tout-à-coup dépoſſédé du pouvoir dont il étoit ſi fier & ſi jaloux. Tous deux verſent des larmes ſecretes, en jettant de loin un coup-d'œil vers le monde, vers ce maître changeant & tyrannique, qui, dans ſon ingratitude, oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux ſont encore dévorés d'une ambition ſourde; celle d'une femme ſe trouve la plus impuiſſante. N'être plus de miſe dans le tourbillon du monde, lui ſemble un ridicule plus cruel que le déshonneur.

Pour la ſauver de cet état affreux, de cette honte de n'être plus rien, de cet ennui indéfiniſſable, il ſe préſente à elle deux reſſources, la dévotion & le bel-eſprit. Mais ces deux états ſont ſurannés; la dévotion n'eſt plus de mode, & l'affiche du bel-eſprit eſt devenue trop difficile à ſoutenir.

Que fait-elle donc? Elle s'entoure de jeunes Demoiſelles, brillantes de fraîcheur & de beauté; elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs ſecrets, & parvient ainſi à faire encore rechercher ſa ſociété, & à prolonger cette eſpece d'empire dont elle eſt ſi jalouſe.

L'expérience du monde lui a appris que toutes les affaires ſe travailloient comme la tapiſſerie. On voit naître les couleurs, & la main eſt cachée: elle ſe livre donc à l'intrigue, elle a un bureau, un ſecretaire; elle écrit trente lettres par jour, vingt

neuf ſont rejettées. Une réuſſit, & la voilà ſatiſfaite. Elle protege, on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'eſpérance qui vous abuſe, fait qu'on ajoute foi à ſes promeſſes; elle ſe mêle d'un emploi de quatre cents livres, comme de la nomination d'un premier commis. Rien ne la rebute; & pourvu que ſon nom ſoit cité chez les Miniſtres, pourvu qu'on diſe qu'elle négocie des places & des mariages, qu'on a apperçu dans ſon ſallon un Evêque & un Maréchal de France, on lui attribue une grande exiſtence, & quelquefois elle eſt contente de la ſimple apparence du crédit & du pouvoir.

Il faut bien que pluſieurs femmes, qui à la lettre ont leurs bureaux, chériſſent à un certain âge ce genre d'occupation; car dès qu'une petite place vient à vaquer, cent lettres de recommandation la ſollicitent. Chaque poſtulante fait autant d'efforts que s'il s'agiſſoit d'un objet de la plus grande importance.

La femme qui ne ſe ſent pas les qualités requiſes pour ce grand rôle, ou qui n'a pas le crédit convenable, prend le parti de la retraite, joue la petite ſanté, s'environne de médecins, ſans trop goûter de leurs ordonnances. Elle paroît accablée d'une migraine éternelle; mais c'eſt un artifice ingénieux, pour donner à ſes attraits expirants un air de langueur au défaut d'un jour plus piquant. Elle ouvre ſa porte à cette foule de gens qui portent par-tout leur déſœuvrement, qui viennent ſans façon bâiller dans leur viſite, & accuſer l'exceſſive lenteur du temps. Enfin, après avoir eu nombre d'amants, elle doit s'eſtimer heureuſe, ſi elle a ſu en convertir un en fidele ami.

Au reſte, une femme à Paris n'a jamais quarante ans; elle en a toujours trente ou ſoixante; & com-

me perſonne ne dit le contraire, la femme quadragénaire n'exiſte pas.

CHAPITRE DCXXIX.

Feuilles périodiques.

Les journaux ſont les trompettes de la renommée, les plus menteuſes & les plus impudentes. Tel périodiſte annonce un auteur comme un aigle; l'autre le traite d'oiſon; le panégyrique & la ſatyre de l'écrivain, paroiſſent le même jour. A qui s'en rapporter? A ſoi-même; lire l'ouvrage, & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en penſe.

Le critique impartial & ſans préjugés littéraires n'a point encore exiſté. Mais l'homme en état de produire ne ſe rabaiſſe point à analyſer des ouvrages; il en enfante.

Se fait journaliſte qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ſes confreres.

Le miniſtere protege les petites feuilles ſatyriques, où les auteurs ſont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalouſie entre les membres de la république littéraire. Il s'oppoſe par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oiſif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talents & les vertus de l'auteur. Le miniſtere ſent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire ſur les eſprits, ſi l'eſtime univerſelle répondoit à ſes travaux. Il tâche de lui ravir cette eſtime précieuſe; & une foule d'aboyeurs, doués d'un eſprit médiocre & d'une rage incurable, ſervent le miniſtere au-delà de ſes eſpérances.

On ne doit jamais répondre aux journaliſtes, parce que l'ouvrage ſe défend de lui-même. Il ne faut qu'un peu de temps pour faire tomber les critiques les plus envenimées. Le ſilence du mépris eſt l'arme la plus ſûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertiſſant pour l'amour-propre des ſots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces eſprits bornés, tous ces ignorants voient avec joie des hommes célebres ſe donner en ſpectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'eſt pas d'accord ſur-le-champ, plus on diſpute, & moins on ſe rapproche.

Mais le journaliſte veut-il louer? Il ne connoît plus que l'emphaſe. Un acteur vient-il à mourir? le ridicule écrivain s'avance dans le Mercure de France, & dit : *Ce n'eſt qu'un individu qui manque, & c'eſt une nation entiere à conſoler!* Qui diroit-on qu'il regrette? Un Prince bienfaiſant, un Légiſlateur, un Héros protecteur de la patrie, un Naturaliſte du premier ordre? Non, il s'agit de *Lekain.*

CHAPITRE DCXXX.

Diſtribution des aumônes.

Il eſt plus aiſé de donner l'aumône que de la répandre avec une juſte répartition. Les beſoins de convenance ne devroient point paſſer avant les beſoins de premiere néceſſité. C'eſt ce qui arrive néanmoins. Les aumônes montent annuellement à des ſommes conſidérables. Mais on tue, pour ainſi dire, la charité publique par des préférences conſidérables & criminelles; on enleve aux

véritables pauvres les aumônes qui leur ſont ſpécialement conſacrées. Tantôt c'eſt une fille de qualité qu'il faut ſoutenir, & l'on éloigne la pauvre couturiere. Tantôt c'eſt une maiſon jadis opulente, tombée par ſon luxe, & qu'il faut relever. Les pauvres de la Paroiſſe, ignorés dans leurs greniers, & n'en ſortant pas, reçoivent peu, tandis qu'une famille, qui ſe dit importante, va chez le Curé, demande & exige de l'argent avec une fierté impoſante. S'il veut uſer d'une fermeté judicieuſe, on prend un ton preſqu'arrogant; on oſera lui dire, que les pauvres roturiers ſont une canaille inutile à la ſociété, dont l'exiſtence ou le non être doivent être fort indifférents à l'Etat, que les nobles pauvres ont droit d'épuiſer avant tout les reſſources des largeſſes particulieres & publiques.

Les ames pieuſes tombent fréquemment dans les pieges que lui tend l'orgueil importun de ces mendiants titrés, & l'on donne pour le ſoutien du luxe, de la molleſſe & de l'oiſiveté, ce qui étoit réſervé pour ſoulager les beſoins de l'artiſan laborieux, dont la famille, faute de ſecours, périroit de langueur & de déſeſpoir.

Ainſi des noms & des prééminences chimériques égarent la main des diſpenſateurs des aumônes, & on les violente au détriment de l'indigence qui a faim.

Or, un noble pauvre ne demande pas de quoi avoir du pain, mais de quoi avoir des valets. Selon lui, le beſoin n'a pas un droit égal aux dons des cœurs ſenſibles.

La nobleſſe, après avoir mendié au pied du trône tout ce qu'il lui eſt poſſible d'obtenir, ſe rabat après ſes diſſipations au pied de l'autel, & abſorbe les produits que la religion & l'humanité

avoient mis en réſerve pour le ſoulagement des infortunés.

Voilà pourquoi, après tant de largeſſes, les hôpitaux ſont encore le temple éternel du déſeſpoir. Des canaux particuliers détournent le fleuve de la bienfaiſance. Il s'égare, il va trouver ceux qui ont été riches, qui ont traverſé leur fortune, & que le préjugé joint à l'habitude, empêche de recourir à un travail utile.

Graces à leurs demandes audacieuſes, & à la foibleſſe des diſtributeurs, ils trouvent plus de ſecours que ceux qui luttent pour ſortir de l'indigence. *Ils ſont accoutumés à l'aiſance?* s'écrie-t-on; & ce raiſonnement vicieux fait retrancher au pain que réclame le malheureux de la claſſe obſcure.

La bourſe, dans la main de la femme de qualité, ſe remplit, elle leve un impôt ſur quiconque l'aborde; il faut que cette bourſe égale en groſſeur celle que ſa voiſine a ſu créer. Il y entre une ſorte de rivalité, pour ne pas dire d'oſtentation. Mais cet orgueil ſeroit moins blâmable, ſi la main qui amaſſe ne ſavoit pas pour qui elle amaſſe, à qui elle offrira ce pompeux tribut. Ce n'eſt plus obéir à la compaſſion; c'eſt faire entrer dans le ſentiment de la charité une eſpérance confuſe de vaine gloire, & tirer vanité d'un bienfait dont le premier mérite eſt d'être caché à l'œil du monde.

Mais que l'homme charitable ſe nomme publiquement, j'y conſens; & il le peut, pourvu qu'il ait appris à n'admettre d'autre diſtinction que celle de la plus grande infortune. S'il craint de ſe tromper, qu'il écoute la voix publique; elle lui apprendra ſur quel terrein deſſéché doit tomber la roſée que le Créateur, jugeant en ſilence les actions des hommes, a confiée entre ſes mains.

A Dieu ne plaiſe que j'accuſe ici les diſtributeurs des aumônes de détourner une obole des ſommes ſacrées qui leur ſont remiſes ! C'eſt un forfait dont la ſuppoſition ne doit pas entrer dans notre eſprit. Mais on violente de tous côtés les Paſteurs & les Aumôniers de la Capitale. Ils cedent malgré eux aux ſollicitations preſſantes. Tel nom leur en impoſe, & tous les noms doivent être égaux devant l'œil de la charité. N'eſt-ce pas ici qu'il faudroit appliquer ce beau vers de Voltaire?

Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.

On dit qu'il y a en fondations charitables de quoi nourrir le tiers de la France. Comment ſe peut-il après cela qu'il y ait tant de miſérables? Le vice vient donc de la diſtribution. Ce qu'il y a de plus difficile, n'eſt pas de faire le bien, mais de le bien faire.

Le peuple aveugle & qui ſouffre accuſe les adminiſtrateurs des maiſons de charité. Quand il les voit, au bout de quelques années, étaler un équipage brillant, ouvrir une maiſon magnifique, dreſſer une table ſomptueuſe, il penſe que cette opulence eſt priſe ſur la part du pauvre. Mais ce crime me paroît ſi monſtrueux, que, malgré les apparences, je perſiſte à le croire impoſſible, ou du moins chimérique.

Des ames charitables, au-lieu de déclamer inutilement, ont pris à tâche d'eſſayer la pratique, & de vaincre les préjugés & les obſtacles qui s'oppoſoient aux projets d'une bienfaiſance active. Leurs yeux ont vu, leurs mains ont palpé; les détails n'ont point rebuté leur vigilance journaliere; le ſuccès a confirmé leur théorie éclairée; & l'on eſt parvenu, ainſi qu'il réſulte des regiſtres du

nouvel hoſpice de charité, à concilier le double but d'humanité & d'économie. C'eſt un grand exemple récemment offert à ceux qui ſont chargés de l'adminiſtration ou de la direction des hôpitaux. Cet *hoſpice de charité* pourra dorénavant ſervir de modèle à tous les établiſſements de ce genre, & l'on conçoit qu'il appartient encore au temps de le perfectionner, c'eſt-à-dire, de l'étendre. Voilà le vrai point de difficulté qu'il s'agit de vaincre.

CHAPITRE DCXXXI.

Ecole de Boulangerie.

Il y a plus de deux mille ans que l'on fait du pain, & il y a deux mille ans qu'on ne ſait pas lui donner ſa perfection : cela eſt démontré. C'eſt parce que tout le monde a cru le faire bien, & que tout le monde l'a fait aſſez mal.

La panification du froment eſt une opération chymique, qui doit être éclairée par les Chymiſtes. La routine aveugle la dénature. L'expérience ſeule peut la conduire au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. Les arts de premiere néceſſité ſont reſtés dans l'enfance, préciſément parce qu'ils étoient abandonnés à la multitude.

Il n'y a point de ſervante qui ne croie fermement qu'il eſt impoſſible de lui apprendre quelque choſe ſur la maniere de faire le pain. Les ſervantes pourroient ſe ſuccéder pendant vingt ſiecles, & n'avoir aucune idée d'amélioration. C'eſt ce qui eſt déja arrivé.

Le pain ſe fait mieux à Paris que par-tout

ailleurs, parce que d'abord quelques boulangers ont ſu raiſonner leur art. Enſuite les Chymiſtes ont ſu nous inſtruire à analyſer le bled, & ſuivre cet art depuis la préparation des levains juſqu'à la cuiſſon; & graces à ces profeſſeurs, le pain qu'on mange dans les hôpitaux eſt meilleur que celui qui eſt ſervi ſur la table la plus opulente de la Suiſſe, où l'on ne ſait pas faire le pain, parce que toutes les ſervantes croient le ſavoir faire.

On laiſſera les ſervantes gâter le bled, & en diminuer le poids; mais la Suiſſe, qui a peu de bled, & où le pain en général eſt très-mal fait, devroit ſavoir que l'amélioration, loin d'ajouter à la dépenſe, donne des bénéfices conſidérables, parce qu'en boulangerie, l'économie marche de front avec la perfection.

L'école de boulangerie eſt gratuite, & doit changer inſenſiblement la routine pour y ſubſtituer des procédés plus ſimples & plus heureux. Elle enſeigne tout ce qui concerne cet art, juſqu'ici méconnu dans ſes premiers principes. Elle expoſe les manipulations différentes qui doivent être employées pour toutes les eſpeces de pains.

Voilà une ſcience toute nouvelle qu'on ne ſoupçonne point ailleurs, & dont on ſe moque peut-être avec la bêtiſe de l'ignorance. Pendant ce temps, le profeſſeur chymiſte tire une farine belle & ſavoureuſe de ce qu'on livroit précédemment à l'amidonnier, & de ce qu'on abandonnoit à la nourriture des animaux.

Mais comment recevoir des profeſſeurs dans l'art de faire le pain? Ne voyez-vous pas tous les mitrons, toutes les ſervantes, & même leurs maîtreſſes, qui ſe liguent pour dire qu'il n'y a rien à ajouter à la perfection du pain tel qu'on le fait, & que c'eſt ainſi que le mangeoient les grands-peres.

Pluſieurs villes étrangeres ſeront peut-être encore un ſiecle avant de lire l'*Avis aux bonnes ménageres des villes & des campagnes.* Mais on lira de ſottes gazettes.

Les femmes feront venir de Paris des chapeaux à l'angloiſe, des rubans & des ariettes; mais on ne fera pas venir un boulanger inſtruit à l'école des Chymiſtes. Les étrangers diront: Qu'eſt-ce que la chymie? Nous prend-on pour des barbares qui ne ſavent pas faire le pain? Et ces étrangers, admirateurs de leurs ſervantes, & n'en ſachant pas plus qu'elles, quoiqu'ils aient peu de bled, perdront par leur entêtement, & ſur la qualité & ſur la quantité.

Vous qui mangez de mauvais pain, & qui accueillez avec tranſport un cor-de-chaſſe de la capitale, faites venir un diſciple de l'école de boulangerie, & votre petite ville y gagnera quelque choſe de plus ſubſtantiel que le ſon du flûteur.

On entre à l'école de boulangerie dans tous les détails des ſoins les plus néceſſaires à la ſubſiſtance & à la conſervation de l'homme. On y joint l'expérience manuelle. Ceux qui enſeignent ſe ſervent du langage populaire, & les leçons qu'ils donnent ſont à la portée des mitrons. Voilà comme on s'éleve en paroiſſant s'abaiſſer.

Le pain qu'on mange à Paris eſt devenu excellent. On a réprimé tout-à-la-fois les fraudes & les inattentions des boulangers. Il eſt à deſirer que dans le reſte du Royaume on ne néglige rien de ce qui peut ajouter à l'art de la boulangerie, & cet art doit être ſurveillé; car le pain eſt en France le principal aliment du pauvre dans les grandes villes, & il compoſe à la campagne preſque ſa ſeule nourriture. Or, qui dit le pauvre, dit la moitié de la nation.

Quand je ſonge aux huit ou neuf cents mille ames qui peuplent la Capitale, & que je tiens des pommes de terre, je ne puis plus les quitter. Les économiſtes ne les aiment pas; elles dérangent un peu leur ſyſtême. Les pommes de terre, réuniſſant toutes les propriétés alimentaires, ſont ſuſceptibles d'une infinité de préparation, & peuvent remplacer les gruaux, la ſemoule, le ſalep, le ſagou. Quelles reſſources ouvertes pour la miſere!

Ces végétaux, à ce qu'il paroît, ſont tous doués des propriétés nutritives, qu'on n'attribuoit ci-devant qu'au froment. Il n'exiſte point de végétal ni même de partie végétale qui ne recele une ſubſtance propre à la nourriture de l'homme, quand l'art aura ſu l'extraire; & cet art eſt bien moins compliqué que celui de faire du pain.

Quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas aux Chymiſtes, tels que MM. Parmentier, Cadet de Vaux, qui, par ces découvertes ſimples & utiles, auront tué le monſtre de la famine, cet enfant de notre ignorance qui domine les Empires! Ils auront juſtifié la Providence, en montrant aux Rois & aux peuples que la ſtérilité n'eſt qu'apparente, & que tout ce qui végete offre à la faim une ſubſtance nourriſſante; que la diſette eſt un mot qui s'effacera des langues modernes, quand on aura appris à extraire des plantes qui nous environnent les propriétés panaires, & pluſieurs en ſont pourvus plus ou moins.

C'eſt donc l'ignorance de l'homme qui lui a fait adopter de préférence le froment, & avec une ſorte d'opiniâtreté. Le regne alimentaire eſt par-tout, ainſi que l'eau qui nous ſert de boiſſon.

Probablement le vin eſt par-tout auſſi. Ces ſubſtances précieuſes qu'on n'attribuoit qu'au bled & à la vigne, répandues avec profuſion ſur le ſein de

la nature, n'attendent que la main de l'art pour ſe développer, nourrir & protéger l'humanité entiere contre la fureur des éléments, & le monopole non moins redoutable.

Plus de ces années déſaſtreuſes où l'on a vu l'homme, couché ſur le ventre, brouter l'herbe à l'exemple des animaux. Plus éclairé, & connoiſſant mieux toutes les plantes dont on peut tirer de la farine; il ne craindra plus les révolutions phyſiques ni politiques. Par-tout où le Créateur a fait lever un végétal, là ſe trouve de quoi l'adorer & le remercier de ſes bienfaits.

Honneur au nouveau Triptolême, qui le premier a développé ces importantes connoiſſances! Si les Indiens mangent la caſſave, le tapioca, après une certaine préparation, ſi d'autres uſent du manioc & de l'yuca, plus de plantes pernicieuſes. Le ſyſtême qui admet une Providence éternelle & bienfaiſante n'avoit pas beſoin de ce nouvel appui pour la reconnoître & la bénir. Mais obſervons que c'eſt après la compoſition de l'*Iliade* & de l'*Eſprit des Loix*, que l'homme a enfin ſoupçonné que la bonne nature avoit pu placer dans tous les végétaux une propriété nutritive.

Venez, économiſtes, qui, comme des étourdis, avez prêché en 1767 l'exportation illimitée du bled, & avez donné à la cupidité la plus effrénée le ſignal d'affamer le Royaume; vous qui n'avez vu que du froment, accourez, & ſongez qu'une ſeule découverte en chymie vous condamne au ſilence. Il ne faut qu'une pomme de terre pour ruiner de fond en comble votre ſyſtême. Que deviennent vos grands mots devant une ſeule expérience chymique? N'affirmez donc jamais rien, ayez une idée qui vous manque, celle de votre profonde ignorance au-delà de quelques phraſes

oratoires. Eh! vous n'avez jamais ſoupçonné l'influence que pourroient avoir ſur le gouvernement des Empires certaines découvertes. Réfléchiſſez-y, il ſe peut très-bien qu'elles entraînaſſent la diſſolution de nos ſociétés, ſi horriblement inégales, & qu'elles portaſſent au plus haut degré la perfectibilité humaine.

Avant peu, un chymiſte nous donnera, peut-être un vin généreux qui n'aura pas été fourni par le bois noir & tortueux, dont la façon coûte tant de peines. L'acide, le ſucre ſont ſur nos mains. La nature eſt une, mais nous ne la voyons pas.

Les économiſtes & leurs ſemblables s'étourdiſſent de mots qu'ils n'entendent point. Ils ſe plaignent enſuite du peu de conception d'autrui; mais il faut bien avoir l'air d'édifier un grand ſyſtême. Comme tout cela rit à l'œil ſur le papier!

CHAPITRE DCXXXII.

D'Argenſon.

Il monta en 1697 la machine de la police, non telle qu'elle exiſte aujourd'hui; mais il en a imaginé le premier les reſſorts & les rouages principaux. On dit que cette machine roule aujourd'hui d'elle-même. Pas tout-à-fait. Son jeu admet des modifications variées; mais elles ne ſont pas toutes également difficiles, parce que la machine eſt toute dreſſée & ſubordonnée dans toutes ſes parties bien jointes à la main du chef: ce qui étoit néceſſaire; les agents de la police devant être ſoumis à une diſcipline exacte, qui doit ſe rapprocher beaucoup de la diſcipline militaire.

D'Argenſon fut ſévere, peut-être parce qu'il

ſentit, en donnant la premiere impulſion, une réſiſtance que ſes ſucceſſeurs ont moins éprouvée. On a cru long-temps qu'un Lieutenant de Police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Pluſieurs ont trop appeſanti la main, parce qu'ils ne connoiſſoient pas le peuple de Paris; peuple chaud, mais ſans férocité, dont tous les mouvements ſe devinent, & par conſéquent facile à mener. Qui ſeroit ſans pitié dans cette place, ſeroit un monſtre.

Le peuple qui a toujours des idées confuſes de licence, & qui craint le Lieutenant de Police, comme les écoliers craignent le correcteur du college, n'a pas toujours eu pour cette place le reſpect qu'elle mérite. Des étourdis de qualité ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une eſpece de Commiſſaire dont on pouvoit baffouer la robe; & cette magiſtrature a paru plaiſante à la folie inconſidérée de quelques jeunes Colonels. Mais on a ſenti de nos jours que l'adminiſtration d'un Lieutenant de Police devoit avoir ſa force, ſon poids, ſa dignité.

Le peuple qui aime à voir le *correcteur* ſubordonné à ſon tour, répete les mots que lui adreſſe, à ce qu'il prétend, le Premier-Préſident du Parlement : *Clarté*, *propreté*, *ſûreté.* Il prend ces mots pour des mots impératifs. Il ne ſait pas que ce n'eſt qu'une vaine formule, & que le Parlement ne commande que pour la forme le Lieutenant de Police, comptable de tout à une autre autorité.

Il eſt aſſez plaiſant d'imaginer que l'on eſpionne, en temps & lieu, celui qui fait eſpionner à ſon gré les autres citoyens. Ainſi les chaînons qui lient les hommes dans l'ordre politique, ſont réellement incompréhenſibles. Celui qui n'admire pas comment la ſociété exiſte & ſe ſoutient, par la réaction ſimultanée de ſes membres, & qui ne voit pas la *queue*

du

du ſerpent rentrant dans ſa *gueule*, emblême antique de tout gouvernement, n'eſt pas né pour réfléchir.

On ne ſera peut-être pas fâché de retrouver ici le morceau de Fontenelle, ſur la police de Paris & ſur M. d'Argenſon, premier du nom. On pourra faire une comparaiſon ſecrete de ce qui reſſemble encore aujourd'hui avec ce qui ne reſſemble plus. Je me diſpenſerai du commentaire.

„ Les citoyens d'une ville bien policée jouiſſent „ de l'ordre qui y eſt établi, ſans ſonger combien „ il en coûte de peines à ceux qui l'établiſſent, ou „ le conſervent, à-peu-près comme tous les hom- „ mes jouiſſent de la régularité des mouvements „ céleſtes, ſans en avoir aucune connoiſſance; & „ même plus l'ordre d'une police reſſemble par „ ſon uniformité à celui des corps céleſtes, plus „ il eſt inſenſible; & par conſéquent il eſt toujours „ d'autant plus ignoré, qu'il eſt plus parfait. Mais „ qui voudroit le connoître & l'approfondir, en „ ſeroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans „ une ville, telle que Paris, une conſommation „ immenſe, dont une infinité d'accidents peuvent „ toujours tarir quelques ſources; réprimer la ty- „ rannie des marchands à l'égard du public, & en „ même-temps animer leur commerce; empêcher „ les uſurpations mutuelles des uns ſur les autres, „ ſouvent difficiles à démêler; reconnoître dans „ une foule infinie tous ceux qui peuvent aiſément „ y cacher une induſtrie pernicieuſe, en purger la „ ſociété, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils peu- „ vent lui être utiles par des emplois dont d'autres „ qu'eux ne ſe chargeroient pas, où ne s'acquit- „ teroient pas ſi bien; tenir les abus néceſſaires „ dans les bornes préciſes de la néceſſité qu'ils „ ſont toujours prêts à franchir, les renfermer dans

„ l'obſcurité à laquelle ils doivent être condamnés,
„ & ne les en tirer pas même par des châtiments
„ trop éclatants; ignorer ce qu'il vaut mieux igno-
„ rer que punir, & ne punir que rarement & uti-
„ lement; pénétrer par des conduits ſouterreins
„ dans l'intérieur des familles, & leur garder les
„ ſecrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'eſt
„ pas néceſſaire d'en faire uſage; être préſent par-
„ tout ſans être vu; enfin, mouvoir ou arrêter à
„ ſon gré une multitude immenſe, & être l'ame
„ toujours agiſſante, & preſqu'inconnue de ce grand
„ corps: voilà quelles ſont en général les fonctions
„ du Magiſtrat de la Police. Il ne ſemble pas qu'un
„ homme ſeul y puiſſe ſuffire, ni par la quantité
„ des choſes dont il faut être inſtruit, ni par celle
„ des vues qu'il faut ſuivre, ni par l'application
„ qu'il faut apporter, ni par la variété des condui-
„ tes qu'il faut tenir, & des caracteres qu'il faut
„ prendre; mais la voix publique répondra ſi M.
„ d'Argenſon a ſuffi à tout.

„ Sous lui, la propreté, la tranquillité, l'abon-
„ dance, la ſûreté de la ville furent portées au plus
„ haut degré. Auſſi le feu Roi ſe repoſoit-il entié-
„ rement de Paris ſur ſes ſoins. Il eût rendu compte
„ d'un inconnu qui s'y ſeroit gliſſé dans les téne-
„ bres; cet inconnu, quelqu'ingénieux qu'il fût
„ à ſe cacher, étoit toujours ſous ſes yeux; & ſi
„ enfin quelqu'un lui échappoit, du moins ce qui
„ fait preſque un effet égal, perſonne n'eût oſé ſe
„ croire bien caché. Il avoit mérité que dans cer-
„ taines occaſions importantes, l'autorité ſouve-
„ raine & indépendante des formalités appuyât ſes
„ démarches; car la juſtice ſeroit quelquefois hors
„ d'état d'agir, ſi elle n'oſoit jamais ſe débarraſ-
„ ſer de tant de ſages liens dont elle s'eſt chargée
„ elle-même.

„ Environné & accablé dans ſes audiences d'une
„ foule de gens du menu peuple pour la plus grande
„ partie, peu inſtruits eux-mêmes de ce qui les
„ amenoit, vivement agités d'intérêt très-légers &
„ ſouvent très-mal entendus, accoutumés à mettre
„ à la place du diſcours un bruit inſenſé, il n'a-
„ voit ni l'inattention ni le dédain qu'auroient pu
„ s'attirer les perſonnes ou les matieres. Il ſe don-
„ noit tout entier aux détails les plus vils, enno-
„ blis à ſes yeux par leur liaiſon néceſſaire avec le
„ bien public ; il ſe conformoit aux façons de pen-
„ ſer les plus groſſieres ; il parloit à chacun ſa lan-
„ gue, quelqu'étrangere qu'elle lui fût ; il accom-
„ modoit la raiſon à l'uſage de ceux qui la con-
„ noiſſoient le moins ; il concilioit avec bonté des
„ eſprits farouches, & n'employoit la déciſion
„ d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quel-
„ quefois des conteſtations peu ſuſceptibles ou peu
„ dignes d'un jugement ſérieux, il les terminoit
„ par un trait de vivacité plus convenable & auſſi
„ efficace. Il égayoit même, autant que la magiſ-
„ trature le permettoit, des fonctions ſouveraine-
„ ment ennuyeuſes & déſagréables, & il leur prê-
„ toit de ſon propre fonds de quoi le ſoutenir
„ dans un ſi rude travail.

„ La cherté étant exceſſive dans les années 1709
„ & 1710, le peuple injuſte, parce qu'il ſouffroit,
„ s'en prenoit en partie à M. d'Argenſon, qui ce-
„ pendant tâchoit par toutes ſortes de voies de re-
„ médier à cette calamité. Il y eut quelques émo-
„ tions qu'il n'eût été ni prudent ni humain de
„ punir trop ſévérement. Le Magiſtrat les calma ;
„ & par la ſage hardieſſe qu'il eut de les braver,
„ & par la confiance que la populace, quoique
„ furieuſe, avoit toujours en lui. Un jour, aſſiégé
„ dans une maiſon où une troupe nombreuſe vou-

„ loit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, ſe
„ préſenta, parla, & appaiſa tout. Il ſavoit quel
„ eſt le pouvoir d'un magiſtrat ſans armes; mais
„ on a beau le ſavoir, il faut un grand courage
„ pour s'y fier. Cette action fut récompenſée ou
„ ſuivie de la dignité de Conſeiller d'Etat.

„ Il n'a pas ſeulement exercé ſon courage dans
„ des occaſions où il s'agiſſoit de ſa vie autant que
„ du bien public, mais encore dans celles où il
„ n'y avoit pour lui aucun péril que volontaire.
„ Il n'a jamais manqué de ſe trouver aux incen-
„ dies, & d'y arriver des premiers. Dans ces mo-
„ ments ſi preſſants & dans cette affreuſe confu-
„ ſion, il donnoit les ordres pour le ſecours, &
„ en même-temps il donnoit l'exemple, quand le
„ péril étoit aſſez grand pour le demander. A l'em-
„ braſement des chantiers de la porte Saint-Ber-
„ nard, il falloit, pour prévenir un embraſement
„ général, traverſer un eſpace de chemin occupé
„ par les flammes. Les gens du port & les déta-
„ chements du régiment des Gardes héſitoient à
„ tenter ce paſſage. M. d'Argenſon le franchit le
„ premier, ſe fit ſuivre des plus braves, & l'incen-
„ die fut arrêté. Il eut une partie de ſes habits
„ brûlés, & fut plus de vingt heures ſur pied,
„ dans une action continuelle (1).

„ Quelqu'étendue que fût l'adminiſtration de la
„ police, le feu Roi ne permit pas que M. d'Ar-
„ genſon s'y renfermât entiérement; il l'appelloit
„ ſouvent à d'autres fonctions plus élevées & plus
„ glorieuſes, ne fût-ce que par la relation immé-

---

(1) Fontenelle ajoute : *Il étoit fait pour être Romain, & pour paſſer du Sénat à la tête d'une armée.* C'eſt une phraſe collégiale, & qui déparoit, je crois, ce beau morceau. Je l'ai retranchée.

„ diate qu'elles donnoient avec le maître, relation
„ toujours ſi précieuſe & ſi recherchée. Tantôt il
„ s'agiſſoit d'accommodement entre perſonnes im-
„ portantes, dont il n'eût pas été à propos que les
„ conteſtations éclataſſent dans les tribunaux ordi-
„ naires, & dont les noms exigeoient un certain
„ reſpect auquel le public eût manqué. Tantôt
„ c'étoient des affaires d'Etat qui demandoient des
„ expédients prompts, un myſtere adroit, & une
„ conduite déliée. Enfin, M. d'Argenſon vint à
„ exercer réglément auprès du Roi un miniſtere
„ ſecret & ſans titre, mais qui n'en étoit que
„ plus flatteur, & n'en avoit même que plus
„ d'autorité".

Fontenelle n'a point parlé de la ſévérité de M. d'Argenſon, de ſon penchant à punir; ce qui eſt plutôt un indice de foibleſſe que de force. Hélas! les loix humaines, imparfaites & groſſieres, ne peuvent deſcendre dans l'abyme du cœur humain, & y ſurprendre la cauſe des délits qu'elles ont à punir! Elles ne jugent que des ſurfaces; elles abſoudroient peut-être celui qu'elles condamnent; elles frapperoient celui qu'elles laiſſent échapper. Mais elles ne peuvent faire autrement, je l'avoue. Cependant elles ne devroient pas négliger tout ce qui ſert à révéler l'intérieur de l'homme. Elles doivent eſtimer la force des paſſions naturelles & indeſtructibles, non dans leurs effets, mais dans leurs principes; avoir égard à l'âge, au ſexe, au temps, au jour; ce ſont des regles fines, qui n'ont pu ſe trouver dans la tête du légiſlateur, mais qui doivent ſe rencontrer dans celle d'un Lieutenant de Police.

Il y a auſſi des erreurs épidémiques où la multitude de ceux qui s'égarent ſemble diminuer la faute; où il faut une ſorte de circonſpection, pour

que le châtiment ne ſe trouve pas en oppoſition avec l'intérêt public, parce qu'alors le châtiment paroîtroit ridicule ou barbare, & que l'indignation pourroit rejaillir ſur la loi & ſur le Magiſtrat.

Je voudrois bien avoir quelques notions ſur le caractere de pluſieurs Lieutenants de Police, ſavoir ce qu'étoient M. *Gabriel Tachereau de Baudry*, M. *Nicolas-Jean-Baptiſte Ravol d'Ombreval*, M. *René Hérault*, & quel degré précis d'autorité avoit le premier de cette dynaſtie, qui s'appelloit M. *Gabriel-Nicolas de la Reynie.* Les autres plus liés aux événements publics me ſont connus.

M. Le Noir eſt aujourd'hui le quatorzieme Lieutenant-Général de Police de Paris. Il a changé pluſieurs fois en un miniſtere de compaſſion & d'indulgence un miniſtere de juſtice & de rigueur, & l'ordre public n'en a pas ſouffert.

CHAPITRE DCXXXII.

Maître-ès-Arts.

C'EST un homme qui a mis dans ſa tête quelques fragments de la pitoyable logomachie, baſe de cette philoſophie ſcholaſtique, l'opprobre de la raiſon humaine. On appelle ces cahiers obſcurs, *Cours complet de philoſophie.* Ces cahiers ne ſont qu'induire la jeuneſſe en erreur, lui rendre l'eſprit faux, l'accoutumer à ſe payer de mots, alimenter ces queſtions frivoles qui ont retardé les progrès de l'eſprit humain. Il faut que le *centoniateur* qu'on interroge ait grand ſoin de n'avoir rien dans la tête qui reſſemble aux idées de Locke, de Newton & de Deſcartes; après quoi il lui eſt permis d'enſeigner les mêmes ſottiſes à ſa claſſe.

On avoit propoſé l'impreſſion des cahiers ; mais le Profeſſeur fait prudemment de s'y oppoſer. Que ſeroit ce galimatias dicté dans la pouſſiere des claſſes, devant les lumieres de notre ſiecle ?

C'eſt avec raiſon qu'on a dit : Comment ſe fait-il qu'il y ait eu des milliers de grammairiens, & pas une bonne grammaire ; des milliers de profeſſeurs en éloquence, & pas un ſeul profeſſeur éloquent ; des milliers de rhéteurs, & pas une bonne rhétorique ; des milliers de profeſſeurs de philoſophie, & pas un ſeul bon ouvrage philoſophique émané d'eux ; des milliers de régents, & pas un bon plan d'études ? C'eſt qu'il n'appartient qu'à la voie de la preſſe de réformer les erreurs, de propager les vérités. Telle eſt la vraie langue de l'inſtruction univerſelle.

Il ne faut donc, pour être maître-ès-arts, que de la mémoire & pas le ſens commun ; ainſi qu'il ne faut que douze ſols à un homme & la trouvaille d'un vieux bouquin pour en faire un académicien de l'académie des inſcriptions & belles-lettres. Il rencontre ſur le quai un volume vermoulu, de ces péſants érudits du quatorzieme ſiecle. Ce bouquin traitera des noms & ſurnoms de tous les dieux de la fable & de l'antiquité. C'eſt un fatras immenſe, mais étonnamment docte. De tout ce déluge d'érudition & de mots grecs que perſonne n'aura eu le courage de lire, mon aſpirant tirera ſans peine quatre ou cinq diſſertations qui obtiendront trois médailles ; & le voilà dans l'anti-chambre de l'Académie françoiſe.

CHAPITRE DCXXXIII.

Du Siecle littéraire de Louis XIV.

On le vante perpétuellement dans les journaux, afin de mieux rabaiſſer les écrivains actuels. Il eſt temps de les venger. Le ſiecle de Louis XIV n'a produit que des poëtes ſous le nom même d'orateurs. Rien ſur la morale politique.

La morale, dont le nom effarouche le plus grand nombre d'eſprits, eſt peut-être la ſcience la plus ſuſceptible des ornements de l'éloquence. La morale ſe prête à toutes les formes agréables; & comme elle embraſſe les plus petites regles du devoir, elle imprime une certaine importance à tous les détails, qui, dans les autres ſciences, ſont froids & inanimés.

L'attraction Newtonienne eſt admirable ſans doute; mais celle qui nous rapproche les uns des autres, qui nous rend plus ſociables, qui perfectionne en nous le ſentiment de la bienfaiſance, eſt bien préférable à peindre & à démontrer. Elle exiſte, cette attraction intime; elle eſt le bien des hommes & le chef-d'œuvre de la légiſlation.

Notre éloquence, fondée ſur ces principes, eſt donc bien ſupérieure à celle du ſiecle dernier. Des poëtes rampants, des orateurs mercénaires, ont fait fumer un encent dédaigné des idoles mêmes auxquelles il étoit offert. Jamais la proſtitution du bel-eſprit n'a été pouſſée ſi loin qu'aux pieds de Louis XIV.

Les hommes ſont de grands enfants. Quelques ſtatues; quelques tableaux, quelques morceaux de poéſie font donner à un ſiecle, qui d'ailleurs a

été malheureux, le nom pompeux de ſiecle des beaux-arts, de ſiecle de gloire.

La révocation de l'Edit de Nantes en 1685 a paſſé ſans réclamation quelconque de la part des gens de lettres. Nous diſons donc hardiment que ce ſiecle, malgré ſa renommée, n'étoit pas véritablement éclairé. Il n'en ſeroit pas de même aujourd'hui. La littérature ſurveille le gouvernement, & lui ſauveroit un pareil écart.

Qu'importe que l'on ait eu alors des épîtres poétiques de Boileau, groſſier flatteur, & des tragédies de Racine, ſimple & fin courtiſan, qui s'occupoit de la grace verſatile? Ce ſont là des niaiſeries en comparaiſon des matieres politiques ſur leſquelles on peut répandre d'ailleurs tout l'intérêt & l'agrément que peuvent avoir ces deux écrivains.

Un grand bien que la philoſophie moderne a fait aux hommes, c'eſt de les convaincre, après tant de ſiecles d'erreurs & de perſécutions, que la religion ſe perſuade & ne ſe commande pas; que le premier doute ſur la vérité d'une religion naît de la violence qu'on emploie pour la faire embraſſer. L'expérience prouve que cette ſage tolérance eſt avantageuſe à tous les pays qui l'ont adoptée; que la paix y regne, & que les eſprits y ſont plus diſpoſés aux vertus qui caractériſent le vrai chrétien.

Toute la littérature du ſiecle dernier a été infeſtée non-ſeulement de l'adulation la plus contagieuſe, mais encore des idées les plus fauſſes & les plus ridicules; & nous n'appercevons, dans ces prétendus modeles d'éloquence, qu'un aſſemblage de mots oiſeux, qu'un jargon inſoutenable, pour peu qu'on ſoit accoutumé aux ouvrages modernes & ſubſtanciels, où la raiſon élevée parle, touche & convainc.

C'eſt encore là une de ces vérités combattues; mais tout en la combattant, elle rendra certains bons eſprits attentifs. Ils examineront les reproches juſtement faits à cette éloquence du dernier ſiecle; & avec le temps cette même vérité que l'on couvroit d'outrages, ſortira de deſſous le nuage, & ſera généralement admiſe.

Il ne faut donc point s'étonner des contradictions; elles ſont néceſſaires; elles ſervent plus qu'elles ne nuiſent; elles portent la lumiere dans les yeux qui refuſoient de voir; & ce n'eſt toujours qu'après la plus belle défenſe que la prévention & la ſottiſe abandonnent les préjugés littéraires.

Celui qui le premier a eu le courage de les combattre, eſſuie le torrent d'injures que le pédantiſme tient en réſerve. Mais il faut ſourire des attaques du pédantiſme.

L'humanité, ce mot que le *journaliſme* voudroit encore proſcrire : ce mot, commenté dans les écrits de pluſieurs ſages modernes, eſt celui qui réveille le plus d'idées grandes & attendriſſantes: il a mérité conſéquemment de devenir le plus beau qui ſoit dans la langue. Ce mot a démontré l'égalité des hommes & leurs devoirs reſpectifs. Ce mot a fait appercevoir le laboureur dans ſon ſillon, a rendu ſes travaux reſpectables, a enfanté des lumieres nouvelles ſur la culture, la population, l'induſtrie, le commerce, toutes relatives à la félicité publique. Plus ce mot ſera développé, plus grande ſera la gloire de l'homme; & c'eſt aux écrivains, qui hâtent les progrès de la raiſon univerſelle, auxquels on ſera redevable du bien qui ſe fera au nom de ce mot, qu'ils doivent s'appliquer conſtamment à faire révérer du fond de leur cabinet.

Notre ſiecle, malgré ſes avantages, doit cependant être conſidéré, moins comme le ſiecle des vérités, que comme le ſiecle de tranſition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d'abattre, qu'on n'a pas eu le temps de fixer, d'une maniere invariable, des principes ſolidement établis. Auſſi, (faut-il l'avouer?) regne-t-il encore dans nos opinions quelque choſe d'arbitraire & de flottant, qui s'oppoſe à la perfection de la morale & de la politique.

Préſentement que les principales erreurs ſont expulſées, il ſeroit utile de rectifier ce qu'un zele trop prompt a pu avancer de haſardeux. Il faut ſoumettre à l'examen juſqu'aux inſtruments employés à renverſer l'édifice du menſonge. Entourés de ruines, devenons architectes.

Séneque a dit quelque part: il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt; on le ſeroit de même, ajoute-t-il, ſi l'on ſouhaitoit d'y venir mille ans plus tard. J'avoue que je ſuis fou de cette maniere. Je voudrois que l'inſtant de ma naiſſance eût été marqué dans cinq à ſix cents ans, parce qu'il y a à préſumer que les arts conſolateurs iront en ſe perfectionnant; que l'imprimerie, qui ne fait que de naître, & qui a déja produit un très-grand bien, achevera d'éclairer l'univers, & d'enſeigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'eſt en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philoſophie. Le fanal eſt allumé & domine l'Europe. Le vent du deſpotiſme, en courbant la flamme, ne peut que l'attiſer & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti

à prendre, que celui d'être juſtes & modérés. S'ils ne le ſont pas, ils verront de leur vivant leurs iniquités gravées ſur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre? Il écraſe, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laiſſe la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre, la vérité s'écriera: *Tel homme eſt un oppreſſeur & l'ennemi des hommes!* Alors les ſyllabes qui compoſent ſon nom, ſeront une injure. Dès qu'il ſera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un ſon odieux.

L'homme a connu ſes droits. Le regne du menſonge eſt paſſé. L'homme ſait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliſte, le chantre de la vertu; tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la ſociété. Il déteſte l'oiſif adulateur, habitant des cours; il mépriſe la trop grande foule de ces hommes inutiles qui diſent ſervir les autels; il marque du doigt les *narciſſes*, les tyrans de la penſée, & ceux qui prennent le maſque de la religion pour la déshonorer; & ce qui augmente la force légitime de cette philoſophie, qui étincelle d'un bout de l'Europe à l'autre, c'eſt que les connoiſſances des écrivains ſont détaillées aujourd'hui à l'uſage de tous les individus de la ſociété.

Mais les Pariſiens, gâtés par tant d'écrivains efféminés livrés à leurs miſérables journaux & aux prononcés académiques, ſont encore preſque tous eſclaves des mots. On ne demande aujourd'hui que des termes doux, coulants, de la grace & de la molleſſe dans la langue, comme s'il s'agiſſoit de mettre en chant toutes les phraſes de la langue. Telle eſt l'ame d'un écrivain, tel eſt ſon idiôme.

On devroit rappeller plutôt les mots hors d'uſage; on devroit même en inventer. Les idées dans

chaque genre étant prodigieuſement accumulées, il faudroit étendre la langue & la renforcer. N'eſt-il pas déplorable que notre penſée ſoit toujours au-deſſus de notre expreſſion, & que l'inſtrument qui devroit obéir ſe trouve rebelle ? Qu'il ſoit moins poli, qu'il ait plus de mouvement, & il aura plus de juſteſſe. Tant que notre eſprit eſt bon, notre diſcours eſt excellent.

Quand vous verrez un auteur obéiſſant à ce goût conventionnel dont le langage ſera affecté & fardé, penſez la même choſe de ſon ame ; la parole eſt le viſage du caractere intérieur : n'attendez rien de mâle, ni rien de ferme de cet écrivain maniéré.

J'apperçois la franchiſe & la probité de Corneille dans ſon ſtyle plein & négligé. Je crois appercevoir dans celui de Racine un homme ſouple & adroit. Fénelon trempe ſa plume dans ſon cœur lorſqu'il écrit. Je vois le front ingénu de la Fontaine empreint à chaque vers de ſes fables. La préciſion de la Bruyere m'annonce un caractere ferme & ſévere. Le ſtyle de Rouſſeau me révele un homme ardent & paſſionné. Enfin, je goûte la réponſe de Zénon, à qui un orateur demandoit un moyen ſûr de dompter tous ſes rivaux : *Mon fils, vivez bien*, lui dit-il, *à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le ſont pas.*

CHAPITRE DCXXXIV.

Originalité.

RIEN ne diſpenſe des uſages, des modes & des cérémonies, comme l'originalité. Tel ſe fait original pour dire ſans façon tout ce qui lui vient dans l'idée, & pour ſe diſpenſer des devoirs & des

bienſéances de ſociété. On l'excuſe de tout, & en tout, parce qu'il eſt original; mais quand on manque ce rôle difficile, on tombe au-deſſous de l'homme médiocre. Ainſi l'originalité touche à la ſottiſe, quand on ne ſait pas s'y maintenir avec une ſupériorité décidée. On ne ſauroit étudier ce rôle; il faut qu'il vienne d'inſtinct.

De même qu'il eſt toujours permis aux femmes de ne ſavoir point l'orthographe, à condition qu'elles mettent beaucoup d'eſprit dans leur ſtyle, on accorde à un homme le privilege d'être original, s'il a vraiment une maniere à lui, & bien caractériſée. On paſſe auſſi la bizarrerie à celui qui excelle dans une ſcience ou dans un art.

Mais ce n'eſt point dans la foule immenſe de la capitale, parmi cette multitude dont le langage & les manieres ſont uniformes, que l'on trouvera l'homme vraiment original; c'eſt dans la Province, dans la campagne, au fond d'un cloître, hors de l'empire tyrannique de l'uſage, que les caracteres ont leur trait particulier, que l'on découvre au premier coup-d'œil. Les Anglois different eſſentiellement des François ſur ce point; les uns, comme dit Sterne, ſont des médailles dont l'empreinte eſt entiere; les autres, des pieces de monnoie où elle ne paroît plus, à raiſon du trop grand frottement qu'occaſionne l'abus de la ſociété.

CHAPITRE DCXXXV.

Bâtiments.

La maçonnerie a recompoſé un tiers de la Capitale depuis vingt-cinq années. On a ſpéculé ſur des terreins; on a appellé des régiments de Li-

mouſins, & l'on a vu des monceaux de pierres de taille s'élever en l'air, & atteſter la fureur de bâtir.

Si ce goût ſervoit à la commodité publique, on pourroit lui donner des éloges; mais c'eſt la maçonnerie, & non l'architecture, qui triomphe : le parvenu veut avoir des appartements ſpacieux, & le marchand prétend ſe loger comme le Prince.

Tandis que les ſalles de ſpectacles s'élevent de toutes parts, qu'on a rebâti l'opéra, le théâtre françois, le théâtre dit Italien, l'Hôtel-Dieu demeure reſſerré dans ſon enceinte mal-ſaine; on a conſtruit des boudoirs, des ſalles de bains; chacun a bâti pour ſoi, s'eſt livré aux recherches voluptueuſes, & les lits des hôpitaux ſont demeurés les mêmes.

Les ſpéculateurs ont appellés les entrepreneurs, qui, le plan dans une main, le devis dans l'autre, ont échauffé l'eſprit des capitaliſtes. Les jardins ſe ſont pétrifiés, & de hautes maiſons ont frappé les regards au même lieu où l'œil voyoit croître des légumes.

Le milieu de la ville a ſubi les métarmorphoſes de l'infatigable marteau du tailleur de pierres : les Quinze-vingts ont diſparu, & leur terrein porte une enfilade d'édifices neufs & réguliers; les Invalides, qui ſembloient devoir repoſer au milieu de la campagne, ſont environnés de maiſons nouvelles; la Vieille-monnoie a fait place à deux rues; la chauſſée d'Antin eſt une quartier nouveau & conſidérable.

Plus de porte Saint-Antoine. La Baſtille ſeule a l'air de tenir bon, de vouloir épouvanter ſans ceſſe nos regards de ſon hideuſe figure. Sur ces foſſés, témoins des jeux ſanglants de la fronde, s'élevent des bâtiments qui feront douter s'il y eût jamais là des remparts que le boulet a frappés.

Les grues qui font monter en l'air des pierres énormes, environnent Sainte-Genevieve & la Paroiſſe de la Magdelaine. Dans les plaines voiſines de Mont-Rouge, on voit tourner ces roues qui ont vingt-cinq à trente pieds de diametre, & qui épuiſent les carrieres.

Malgré cette multitude de bâtiments nouveaux, les loyers n'ont pas baiſſé de prix; la population n'a point augmenté, il eſt venu une foule d'étrangers, de curieux, de provinciaux oiſifs, de laquais. On demeure à Paris, mais on n'y ſéjourne que l'hyver. Paris eſt déſert l'été : il n'en faut pas moins des appartements vaſtes qui demeurent vuides pendant la moitié de l'année.

Les chambres trouvent toujours des locataires; & tandis que pluſieurs hôtels n'ont que le portier pour gardien & pour habitant, les petits ſe diſputent des tanieres & des manſardes.

L'architecture a cherché des formes nouvelles; & ce caractere d'élégance & de bizarrerie qu'on a imprimé aux bijoux, on l'a appliqué aux bâtiments modernes. On voit des colifichets au contour fantaſque, & les palais ſont devenus des bagatelles. La maiſon de feue Madame Theluſſon offre un domicile étrange; mais on dit qu'il étoit temps d'ôter à l'architecture ſa peſante gravité, & de la ſouſtraire à ces regles monotones qui imprimoient par-tout l'ennuyeux compas.

L'architecture, jadis majeſtueuſe & qui ne dérogeoit pas, s'eſt ployée à la licence de nos mœurs & de nos idées. Elle a prévu & ſatisfait toutes les intentions de la débauche & du libertinage; les iſſues ſecretes & les eſcaliers dérobés ſont au ton des romans du jour. L'architecture enfin, complice de nos déſordres, eſt non moins lincencieuſe que notre poéſie érotique.

Il paroît qu'on ne ſonge pas à déſerter Paris ; car c'eſt à qui ſe logera d'une maniere plus magnifique. L'architecte, étranger à tous les goûts raffinés du ſiecle, eſt jugé ſans imagination, eût-il quelque choſe du ſtyle de Michel-Ange.

On rebâtit le palais de la juſtice. Oh, ſi l'on pouvoit rebâtir de même l'art de la rendre, & que l'on vît tomber avec ces gothiques murailles, ce code ténébreux & ces formes barbares où ſe plaît & ſe nourrit la chicane, comme dans un labyrinthe approviſionné & digne d'elle !

Verra-t-on la population s'augmenter lorſqu'il y a de quoi loger le double d'habitants ?

Les maçons ont dû faire fortune : auſſi ſont-ils fort à leur aiſe, après quelques années de travaux. Aucun métier n'a été plus lucratif que le leur ; mais le pauvre Limouſin, qui plonge ſes bras dans la chaux, ſemblable au ſoldat, reſte au bout de dix années toujours pauvre, tandis que le maçon qui voit la truelle, mais qui ne la touche pas, viſite en équipage les phalanges éparſes de ſon régiment plâtreux, & reſſemble à un Colonel qui fait une revue.

Tandis que l'on ne parle que de quitter Paris & d'aller vivre à la campagne, l'on bâtit ſans ceſſe à la ville.

Je ne ſais ſi les maiſons appellent tôt ou tard les habitants ; s'il faut qu'elles ſe rempliſſent inévitablement ; ſi la caſe ſuppoſe néceſſairement l'animal qui doit en remplir le vuide ; ſi les murailles attirent & fixent l'eſpece humaine : mais ce n'eſt pas tout que d'être logé.

En attendant que toutes les autres aiſances ſe joignent à celle-ci, on déſerte les provinces beaucoup plus que l'on ne faiſoit autrefois. On retombe l'hyver & de toutes parts ſur la Capitale ; c'eſt un

penchant univerſel & preſqu'invincible. On dit qu'on aime le lieu où triomphent les beaux-arts, & l'on n'avoue pas que c'eſt le goût du plaiſir & ſouvent du libertinage qui vient chercher ces aſyles, où l'on file à ſon gré une vie voluptueuſe & clandeſtine.

CHAPITRE DCXXXVI.

Ouvriers en bâtiments.

MAIS celui qui veut bâtir, en achetera le plaiſir bien cher. Les ouvriers dévorent le citoyen qui veut être logé chez lui. Le voilà environné d'architectes, de maçons, de charpentiers, de ſerruriers, de menuiſiers, de couvreurs, de carreleurs; & puis ſurviendront les jurés-experts, qui ont leur marche oblique.

Vainement aura-t-il fait un devis avec un ſeul homme, pour que celui-ci lui livre la maiſon, *les clefs à la main*. Des loix bizarres proſcrivent ce marché pour la bonne ville de Paris; elles y défendent les marchés en gros; il faut en faire un pour chaque ſorte d'ouvrage.

Un ſeul homme ſe contenteroit d'un profit honnête; mais il faut être mangé par pluſieurs artiſans, chacun dans ſon métier.

Il faut donc appeller *deux entrepreneurs*, l'un pour la maçonnerie, l'autre pour la charpente. Il faut traiter ſéparément avec eux; mais le maçon & le charpentier s'entendent d'abord entr'eux, enſuite avec les autres ouvriers, pour cacher reſpectivement leurs fautes & leurs malverſations. Cette multitude de petits protégés que l'architecte encourage ſous main à multiplier les fraix, ſe liguent

pour accabler le propriétaire. Si celui-ci découvre quelque fraude, par un uſage antique & verbal, ils ſont unis pour ſe répondre des événements, & pour partager la perte, ſi contre toute attente leur manœuvre étoit dévoilée.

Le prononcé des jurés-experts eſt préparé d'avance; ils ſont d'intelligence avec les ouvriers en bâtiments; ils partagent entr'eux tout ce qu'ils appellent le bénéfice. Le propriétaire une fois livré à ces hommes de plâtre, ne ſortira point du dédale où il ſe trouve enfermé. Chaque ouvrier, ſa toiſe en main, viendra lui demander le double; le procès-verbal du juré-expert diminuera quelque choſe pour la forme; & la beſogne, fût-elle mauvaiſe, ſera payée, parce que les jurés-experts ſont les juges de tous ceux qui refuſeroient d'être ruinés à l'amiable.

Les ouvriers en bâtiments ſont plus ruſés & encore plus heureux que les procureurs dans ce qu'ils piratent; car ils ont eu l'art juſqu'ici de conſerver leur réputation.

Un procureur, lorſqu'il manque à la probité, eſt obligé, pour s'enrichir, de travailler ſur deux cents affaires courantes. Il ne le fait pas impunément; car ſes adverſaires & ſes clients deviennent ſes antagoniſtes, & ne lui épargnent pas les épithetes. Pluſieurs voix le dénoncent, & exhibent tout le papier marqué qu'il a employé de trop. Mais l'architecte, l'ouvrier en bâtiments ne ruinent ordinairement chaque année qu'un citoyen, qu'un pere de famille. Ne voilà donc qu'une voix qui s'éleve; & la bâtiſſe d'une maiſon vaut plus que dix procès.

L'architecte ne manque jamais de prétexte à changer de plan, & à demander des augmentations. Le moindre embelliſſement doublera la ſomme.

Tel *devis* ne monte ſur le papier qu'à trois ou

quatre cents mille livres; l'architecte a donné ſa parole d'honneur que la dépenſe n'ira point au-delà. On commence la conſtruction; l'édifice à moitié achevé coûte déja ſept cents mille livres; parce que le propriétaire a eu une petite fantaiſie; c'eſt la tache du péché originel. Le propriétaire eſt dégoûté; il ne peut ni vendre ni continuer; il faut qu'il ſe ruine; il l'eſt méthodiquement, l'architecte le lui prouvera avec ſon plan. Le propriétaire n'a ni terrein, ni hôtel; il a des pierres & des terraſſes qui attendent leur toîture.

C'eſt l'architecte qui a inſpiré lui-même au bâtiſſeur l'idée de quelques changements. Dès que celui-ci a donné dans le piege, le marché devient nul, & les jurés-experts accourus en foule, dévoués aux ouvriers preſque toujours leurs confreres, ſoutiennent leurs prétentions déréglées.

CHAPITRE DCXXXVII.

Maçons.

QUI eſt-ce qui pourroit s'imaginer qu'un ouvrier de cette eſpece fît de la *muſique*, en conſtruiſant un mur? Voici comment il veut participer à l'art des Pergoleſe, des Gluck & des Grétri.

Tous les murs des maiſons de ville doivent être conſtruits en totalité, ou en pierres de taille, ou en moëlons; ou partie en pierres de taille, & partie en moëlons. Ces trois conſtructions appartiennent aux maçons. Le plus grand vice dans un mur de maçonnerie, conſtruit de l'une des trois manieres citées, eſt de ne point ſe trouver d'à-plomb. Il eſt rare que le maçon commette cette faute; elle eſt trop viſible; il en ſeroit trop tôt convaincu.

A l'égard des murs en moëlons, il y emploie du *débris* de cheminées abattues, parce que ces débris ne lui coûtent que très-peu de choſe, ou rien du tout. L'emploi qu'il en fait lui épargne même les fraix de voiture, pour les tranſporter dans les lieux indiqués par la police.

Mais où la ruſe & la fripponnerie du maçon triomphent & ſe cachent, c'eſt dans les murs en pierres de taille, en tout ou en partie. Chaque pierre doit avoir l'épaiſſeur du mur, pour que le mur ſoit très-ſolide; & le proprétaire paie cher pour cette dépenſe fondamentale.

Que fait le maçon impoſteur? Il emploie du carreau de pierre de trois pouces d'épaiſſeur, il le met debout de chaque côté du mur, de maniere que les deux carreaux reſſemblent parfaitement à une pierre de taille. L'œil eſt trompé. Si le mur doit avoir vingt pouces d'épaiſſeur en un ſeul morceau de pierre, il n'en a que ſix en deux morceaux; & ſi le morceau en pierre vaut ſix livres, les deux morceaux ne valent que vingt ou trente ſols.

Il reſte un vuide de quatorze pouces entre les deux carreaux. Quelquefois le dangereux maçon laiſſe le vuide par économie; mais quand il a un reſte de pudeur, il le remplit avec des débris de cheminées, ou par de petits morceaux de moëlons liés avec du mortier ou du plâtre.

Ce délit puniſſable, en terme de coterie ou de maçonnerie, eſt appellé *faire de la muſique*, par reſſemblance des lignes & des eſpaces dans les papiers de muſique. Ainſi, non-ſeulement le maçon vole, mais il en plaiſante encore.

Il enleve au propriétaire la ſolidité de ſon mur, & à ſa bourſe quatre livres dix ſols, ſur ſix livres, chaque fois qu'il répete ce vol.

Beaucoup de maçons s'en rendent coupables,

d'autant plus intrépidement, que les gens du métier ſont les ſeuls qui puiſſent s'en appercevoir; encore faut-il que le maçon ſoit groſſier dans ſon travail. Quand il ne l'eſt pas, quand il a eu recours à une certaine ruſe, les gens du métier eux-mêmes n'y connoiſſent plus rien qu'en perçant la pierre au milieu, ou le mur à côté de la pierre *ſoupçonnée carreau.*

On s'en apperçoit ſi la pierre n'eſt point piquée à la pointe du marteau, ou ſi elle n'eſt pas ſciée dans le ſens du plat de la pierre; mais les maçons habiles la font piquer ou ſcier dans le ſens du plat repréſentant la pierre.

Qu'on s'étonne encore de la prompte fortune de ces entrepreneurs. C'eſt en faiſant de *la muſique* de cette ſorte qu'ils parviennent à avoir une voiture pour aller à l'opéra; & Gluck n'a point tant gagné en traçant les lignes de ſa muſique ſublime.

Ce délit, rarement dévoilé, n'eſt jamais puni, même quand l'entrepreneur en a été convaincu. Le maçon décrédité dans l'eſprit d'un particulier, ou d'une communauté, manque ſeulement de profiter du vol qu'il auroit fait dans la ſuite; il va abuſer un autre citoyen que la ruineuſe manie de bâtir a ſaiſi, & qui ne ſait pas que le maçon eſt expert *en muſique.*

Les conſtructeurs du Colyſée ont été de grands *muſiciens.* Auſſi contemplez ſa figure.

On voit encore des veſtiges du Colyſée bâti par les Romains; mais le nôtre n'a pas vécu intact pendant quinze mois. Chaque année on a vu une portion ſe briſer, ſe fendre ou s'écrouler. A la ſeptieme année, il a été interdit pour toujours, à cauſe de ſa mauvaiſe conſtruction & des riſques que le public courroit en le fréquentant. Il ſeroit déja

écroulé entiérement, ſi, en attendant le jugement des procès, il n'y avoit pas été mis bien des étais; mais avant peu il n'en exiſtera plus rien par ſa chûte univerſelle.

Les procès réſultants de ſa vicieuſe conſtruction ont mis dans un jour évident les fautes graves des ouvriers en bâtiments, & combien les malheureux propriétaires ont été trompés par ces hommes à lourd marteau.

La tête la plus fortement organiſée ne ſauroit débrouiller ce chaos juridique; & cette leçon doit avertir les propriétaires à ne point bailler déſormais des fonds pour tout édifice où ils ne ſeront pas maîtres abſolus.

Monſeigneur le Comte d'Artois vient de purifier ce terrein par une acquiſition ſolemnelle.

Les ouvriers plaident encore contre les propriétaires du Colyſée. Quel que ſoit l'arrêt qui interviendra, il eſt de fait que les architectes, maçons, charpentiers, menuiſiers, ferruriers écraſent encore plus les citoyens avec le marteau, que les gens de juſtice ne les égratignent avec leurs plumes. Un entrepreneur de bâtiments n'a aucun reproche à faire à un Procureur de la Cour. *Quod erat demonſtrandum.*

CHAPITRE DCXXXVIII.

Charpentiers.

Ils commencent par demander au propriétaire qu'il leur fourniſſe les *bois de charpente.* La hache les a bientôt défigurés; alors demande nouvelle. Les mémoires de ces ouvriers ſuppoſent quelquefois plus de chevrons que la longueur

& la largeur du plancher ne pourroit en contenir, quand même tous les chevrons ſeroient mis à côté l'un de l'autre & ſans aucun eſpace.

Un mémoire qu'un charpentier fait monter à cinquante mille écus, il le réduit de lui-même à quarante-cinq mille livres.

On vient d'imaginer tout récemment une nouvelle conſtruction qui économiſera la charpente en groſſes poutres, partie très-coûteuſe.

On donnoit aux charpentes une peſanteur inutile, & qui écraſoit les bâtiments. On va dreſſer les charpentes d'une maniere non moins ſolide & infiniment plus légere. C'eſt une coupe géométrique, très-ingénieuſe & très-ſimple; mais il faut la décrire avec le crayon, & non avec la plume.

On dit que tout le bois employé depuis trente années dans les édifices de la Capitale, n'ayant point été coupé dans les temps convenables, eſt ſujet à pourrir avant un demi-ſiecle, & que dans cent ans, toutes les charpentes des maiſons feront vermoulues & tomberont en poudre. Ceux qui ſeront alors vérifieront ſi cette aſſertion eſt fondée.

Si elle l'étoit, les charpentiers auroient légué à leurs enfants des travaux fructueux, & leur négligence intéreſſée auroit peut-être eu une prévoyance toute particuliere comme très-favorable à l'eſprit de corps, que l'on reconnoît dans toutes ſes œuvres.

Je n'ai pas beſoin de dire que les charpentiers ont pris ſaint Joſeph pour leur patron; pluſieurs s'eſtiment ennoblis d'exercer le même métier qu'exerçoit l'époux de la Vierge Marie. Ils mêlent à des plaiſanteries bouffonnes des actes de piété; car tout ſe concilie dans la tête des charpentiers comme dans celle des autres hommes. Les charpentiers ne paſſent pas néanmoins pour irréligieux, malgré les

gaudrioles licencieuſes qu'ils ſe permettent, en préſence de leurs femmes & de leurs enfants, ſur la bonhommie du patron. Il eſt raillé & invoqué.

CHAPITRE DCXXXIX.

Jurés-experts.

Il eſt défendu aux Jurés-experts de recevoir aucun préſent des parties. Croyez-vous que cette loi ſoit religieuſement obſervée ? Ces Jurés-experts ſont quelquefois les véritables entrepreneurs ſecrets; & quand ils ne le ſont pas, ils ſe font nommer par les ouvriers ; & pour y parvenir, ils les favoriſent de préférence.

La dangereuſe vénalité des charges a fait créer ces offices qui ne manquent pas d'être achetés par des maçons ; & tous les bourgeois qui faiſoient bâtir, alloient être infailliblement ruinés par le dévouement des Jurés experts pour les ouvriers leurs confreres, ſi l'on n'eût imaginé deux colonnes de ces Jurés-experts, l'une ſous le titre d'*Architectes Jurés-crieurs bourgeois*, avec défenſe d'entreprendre aucun ouvrage ; & l'autre de *Jurés-entrepreneurs*, c'eſt-à-dire, de maçon ou de charpentier-entrepreneur.

Quand les deux experts nommés ne ſont pas du même avis dans une conteſtation relative à un bourgeois, ſurvient un troiſieme expert ; mais il ne peut être pris que dans la premiere colonne. Le troiſieme expert fait donc pencher la balance ; mais il prend ordinairement un parti moyen, un peu plus haut que l'un, & un peu plus bas que l'autre : cela s'appelle *ſavoir ſon métier*. Auſſi l'ouvrier devine-t-il d'avance & ſans ſe tromper à quoi ſon mémoire

ſera réduit; il triomphe encore avec cette réduction qu'il a parfaitement prévue. Le bâtiſſeur paie donc trois Jurés-experts; &, gagnât-il, il eſt toujours foulé par les fraix en juſtice réglée.

Le Juré-expert pince toujours un ſol pour livre de ſa taxe. N'eſt-ce pas inviter l'ouvrier à enfler ſon mémoire? Il eſt de fait que le plus honnête homme le groſſit d'un ſixieme de trop. Que penſer des autres? Et comment parer à la ſéduction à prix d'argent? Comment ôter aux Jurés-experts la facilité de ſe laiſſer corrompre?

CHAPITRE DCXL.

Du ton militaire.

Le ton militaire a long-temps régné en France. On ne pouvoit ſe préſenter ſans un air diſpos, leſte & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté. Mais on paſſoit les bornes.

Des lumieres nouvelles ont répandu l'eſprit de juſteſſe, & l'on a tempéré cet air, qui, dans ſon excès, n'avoit plus bonne grace.

Depuis on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé ſenſément qu'il y en avoit de plus réelles. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conſéquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens, à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt, le point de la vraie politeſſe a été enfin rencontré.

Le militaire ne craint point le péril, mais la fatigue, & ſur-tout l'abſence du luxe. Il faut que le militaire traîne des chariots de cuiſine & de garde-

robe. Il renonce plutôt à la vie qu'à ſon équipage. Auſſi les vivres & les fourrages abſorbent-ils toute l'attention des Généraux. Et dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux Officiers du pain de Paris ſur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

Paris amollit les militaires plus que toute autre ville du Royaume. Ils y perdent l'habitude indiſpenſable de la diſcipline, & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raiſonnements dangereux qu'ils ne doivent point connoître. Il eſt donc d'une ſaine politique de les éloigner de la Capitale, de ſes plaiſirs & de ſa licence, autant qu'il ſera poſſible.

Le penchant à l'inſubordination & à un examen téméraire ſe fortifie au milieu de cette foule d'hommes oiſifs & aiſés, qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expreſſions de l'indépendance & de la ſenſualité.

Les jeunes Officiers ſont ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement. Quelques militaires, orgueilleux de leurs noms & échappés de la Cour, dans un âge éloigné de l'expérience, ſe ſont mis en tête qu'ils commandoient ſouverainement le corps qui leur étoit confié. Ils ont imprimé des codes de leur pleine autorité ſous les noms d'*Inſtructions*, d'*Extraits de l'ordonnance*. L'Officier, fatigué d'une ſoumiſſion toute nouvelle, à laquelle l'ordre du Souverain pouvoit ſeul l'aſſujettir, rebuté de la multiplicité des exercices & leur contradiction avec les manœuvres de *l'ordonnance* qu'il falloit ſavoir pourtant, (au moins pour la revue de l'Inſpecteur) a pris ſon état en dégoût, & a fait retomber ſur le ſoldat la mauvaiſe humeur que lui inſpiroit le caprice de ſes chefs.

Le grand art de tout Général, eſt de bien con-

noître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'uſage. Le François, bouillant, impétueux, eſt capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre ſans témérité.

Quelques chefs ſe ſont trop écartés d'un plan calculé ſur le vrai génie de la nation. Comment n'ont-ils pas tous ſenti la néceſſité de conduire une nation d'après ſon caractere ? La manie de la plupart de nos Colonels, de traiter Officiers & ſoldats à l'allemande, n'ayant point eu une certaine gradation, offenſoit le caractere national, & pouvoit faire paſſer le ſoldat par tous le degrés du déſeſpoir. Et la nation Françoiſe eſt peut-être la ſeule qu'avec ces deux mots, l'*honneur* & la *confiance*, on élevera, dans tous les temps, à tous les genres de prodiges.

On a donné quelquefois aux Dames dans le *Champ de Mars*, attenant l'école militaire, le ſpectacle d'une revue au-lieu d'un bal. Elles y ont été invitées nommément; & les ſoldats, cheveux poudrés, le Roi *de carreau* pommadé, formant une boucle de face, ont manœuvré pour elles. Or, il faut avouer que la *parade* des Princes Allemands eſt toute autre choſe.

CHAPITRE DCXLI.

Duels.

Aujourd'hui les duels ſont peu communs, graces à la philoſophie. Les jeunes Officiers ne mettent plus leur bravoure à figurer dans les rixes particulieres. On avoit pris d'eux la leçon du duel; on a abandonné à leur exemple cet uſage inſenſé & barbare.

On ne ſe bat donc plus, lorſque les gardes de deux épées viennent à ſe choquer dans un paſſage étroit, lorſqu'on ſe marche ſur le pied par inadvertance, lorſque les regards ſe rencontrent ou ſe prolongent ſans une indécence marquée, ou bien lorſqu'on n'eſt pas de même avis, & qu'on défend ſon opinion avec une entiere & libre franchiſe. Les hommes ne ſont plus des bêtes féroces, prêtes à ſe déchirer pour un *oui*, pour un *non*.

Il n'y a pas ſoixante ans que la manie de ſe battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus ſage & le plus circonſpect ne pouvoit éviter une querelle ſanguinaire, & que l'honneur étoit compromis dès que l'on ne s'appelloit pas ſur le pré au moindre geſte équivoque, & pour le motif le plus futile.

Du temps de la régence encore, chaque jour étoit marqué par la mort de pluſieurs hommes obéiſſants au préjugé qui vouloit qu'on s'égorgeât ſans réflexion. On ſe choiſiſſoit même un ſecond dans toutes les diſputes qui intéreſſoient la vanité. Ce ſecond n'étoit pas libre de refuſer l'honneur dangereux qu'on lui faiſoit, & il alloit ſe couper la gorge complaiſamment, & ſans trop ſavoir pourquoi.

Des ſpadaſſins qui priſoient leur exiſtence ce qu'elle valoit, jouoient leur vie à tout venant. Ce miſérable point d'honneur, d'autant plus tyrannique qu'on ne ſavoit comment l'enterpréter, obligeoit l'homme le plus réſervé au moindre défi d'offrir ſa poitrine à l'épée de ſon adverſaire, fraîchement endoctriné par un prévot de ſalle d'armes.

Cette inconcevable frénéſie eſt tombée, ſans que la légiſlation s'en ſoit mêlée. On ne s'en reſpecte pas moins dans la ſociété; mais on y eſt

beaucoup plus libre en paroles : & ce droit étant réciproque, perſonne ne s'en formaliſe. Athenes fut ſubtile & diſputante ; on diſpute tout autant à Paris, & la diſcuſſion vive ne fait qu'aiguiſer les eſprits ſans les aigrir. Il faut qu'il y ait dans la répartie un caractere d'inſulte bien prononcé, pour qu'on ſoit obligé d'en tirer vengeance. On contredit un homme fort & long-temps, & avec tous les droits que donne la raiſon ou la fine raillerie, ſans qu'on ſoit réputé l'avoir offenſé : ce qui n'étoit pas encore reçu dans le monde il y a ſoixante ans.

Les militaires, plus ſuſceptibles que les autres claſſes, ſouffrent eux-mêmes la contradiction ; ils n'en ſont pas moins courageux, moins prompts à repouſſer un affront : mais ils ſavent quand ils doivent employer leur bravoure, pour réprimer la légéreté indiſcrete, ou punir l'inſolence.

On va par-tout ſans armes ; on ne porte plus l'épée du matin au ſoir ; on entre dans les jardins publics ſans cette arme inutile ; on ne le met au côté que lorſqu'on s'habille.

On n'auroit pu déſarmer le Pariſien qu'avec beaucoup de peine ; il s'eſt déſarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas ſongé à l'y contraindre.

Les Maréchaux de France connoiſſent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce qu'il eſt reçu, quand on ſe bat, que le tribunal n'en ſoit pas importuné ; & l'on augure fort mal de ceux qui ſe laiſſent prévenir par *les gardes de la Connétablie*.

Il eſt de fâcheuſes circonſtances où l'honneur perſonnel force le plus doux, le plus honnête des hommes à ſe meſurer avec ſon adverſaire. L'opinion publique alors juge & abſout l'un des combattants, parce que chaque corps, chaque état

a ſes loix, & qu'ils penſent qu'il ne ſeroit pas bon d'étouffer ce ſentiment légitime qui repouſſe l'inſulte à propos, & maintient la dignité de chaque individu dans le poſte où il ſe trouve placé. Mais ces cas deviennent très-rares aux yeux de la prudence, de la raiſon & de la vraie valeur.

Quant à ces ſpadaſſins obſcurs & forcenés, qui, dans les garniſons, vont au-devant des diſputes, qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à ferrailler, qui penſent couvrir leur mauvaiſe conduite, en expoſant leur vie, en attaquant celle d'autrui, je ne vois pas, dit le Docteur Swift, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entre-tuer réciproquement, & de nous débarraſſer de leur perſonne par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la ſageſſe des loix n'avoit jamais pu trouver.

Les édits de Louis XIV contre le duel n'ont pu empêcher qu'une multitude d'hommes ſe ſoient égorgés ſur le pré, ſans que la haine ou la vengeance entraſſent pour quelque choſe dans leurs ſanglants démêlés. Les paroles de quelques Philoſophes, plaidant la cauſe de la raiſon & de l'humanité, ont obtenu de ces hommes furieux ce qu'ils avoient refuſé au Monarque & à ſes loix ſolemnelles.

CHAPITRE DCXLII.

Tribunal des Maréchaux de France.

On voit dans l'hiſtoire qu'ils avoient une juriſdiction ſouveraine, & ſans appel ſur les gens de guerre & la nobleſſe. De nos jours, ils prennent

encore connoiſſance de tout billet & engagement d'honneur.

Le Tribunal des Maréchaux de France eſt le ſeul qui ſoit redoutable aux égrefins; & il faut avouer que quelques militaires ne ſont point aſſez délicats, lorſqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il ſeroit à deſirer que les citoyens portaſſent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur ſur leſquelles nos loix groſſieres ſont muettes ou inſuffiſantes.

Les Tribunaux n'écoutent nos demandes que lorſqu'il s'agit d'*argent;* & cette foule d'offenſes qui chagrinent les ames délicates & ſenſibles, reſtent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas des juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étoient plus heureux que nous; ils avoient des tribunaux ouverts pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

Les Maréchaux de France ont deux juriſdictions, l'une volontaire, quoiqu'en partie contentieuſe, concernant le point d'honneur entre la nobleſſe & les gens de guerre; l'autre, purement contentieuſe, & qui ſe régit par les formalités ordinaires aux loix générales, inſtituées pour l'adminiſtration de la juſtice. Les Maréchaux de France exercent la premiere eux-mêmes dans leur tribunal; ils y terminent les différends qui viennent à leur connoiſſance.

Le ſiege de la Connétablie du palais eſt une juriſdiction ſous l'autorité immédiate des Maréchaux de France; on y juge toutes les affaires contentieuſes de particuliers avec Gentilshommes ou militaires, les rébellions envers la Maréchauſſée. Les jugements de ce ſiege ſe rendent toujours au nom des Maréchaux de France.

A l'égard de la compétence des perſonnes qui peuvent être traduites devant les Lieutenants des Maréchaux de France, il n'a pas encore été déterminé bien préciſément l'extenſion que l'on pourroit y donner; c'eſt l'objet d'un réglement auquel on travaille depuis long-temps.

Tout homme d'honneur devroit, de ſon propre mouvement, ſe rendre juſticiable de cet auguſte Tribunal, lui ſoumettre d'avance ſes engagements, ſes paroles & ſes actions. S'il connoît de toutes les conteſtations concernant le point d'honneur entre les Gentilshommes & les Officiers, n'y a-t-il pas une nombreuſe claſſe d'hommes, qui, ſans être militaires, vivent noblement, & qui ont auſſi leur point d'honneur? Si l'engagement de tout homme libre étoit porté devant ce Tribunal; s'il embraſſoit toutes les perſonnes qui ont reçu cette éducation diſtinguée, laquelle établit une différence réelle entre les hommes, une foule de procédés honteux qui déshonorent la ſociété diſparoîtroient. On ne connoîtroit plus ces débats qui donnent un ſpectacle ſcandaleux, & tendent à avilir des profeſſions honorables: les engagements les plus ſacrés ne ſeroient pas annullés par la lenteur des loix; le reſpect de ſoi-même, ce ſentiment énergique, connu de nos ancêtres, renaîtroit dans toute ſa dignité; la parole deviendroit un contrat; toute injure ſeroit effacée; toute accuſation gratuite ſeroit punie; le fourbe, l'intrigant, le menteur, n'ayant plus pour égide les formes tortueuſes & ténébreuſes de la chicane, ſeroient à découvert devant la franchiſe & la loyauté des Juges. Le regne de l'honneur reparoîtroit; on ſeroit ſoumis à d'auguſtes loix, & le lâche ſeroit celui qui eſquiveroit ou voudroit infirmer les ſentences émanées d'un pareil Tribunal.

Le Doyen des Maréchaux de France porte, par distinction des autres, au côté droit de ses armes une épée nue ; & au côté gauche, un bâton d'azur semé de fleurs de lys d'or, soutenu & porté par deux mains droites.

Louis-François-Armand du Plessis, Duc de Richelieu & de Fronsac, Pair de France, est aujourd'hui Doyen des Maréchaux de France. Il a pris au bas de ses armes le titre de *Connétable*. C'est chez lui que se tient le Tribunal, & que la compagnie de la Connétablie y fait un service des plus assidus. Il est né le 13 Mars 1696 ; & son nom, ses services, son caractere, sa fortune, sa renommée, l'influence de son esprit & son âge lui donnent rang parmi ces hommes peu communs qui piquent la curiosité de leur siecle, & dont le portrait ressemblant ne manquera pas d'être transmis à la postérité, à qui seule il appartient de les juger en dernier ressort.

CHAPITRE DCXLIII.

Vins.

Parce qu'il n'y a que de mauvais vignobles aux environs de Paris, & des marchands de vins à pendre, n'imaginez pas que l'on y boive que de mauvais vins. Il n'y a pas plus de comparaison entre la cave d'un cabaretier & celle d'un gourmet, qu'entre le savetier & le Prince.

O pouvoir de l'argent, aimant universel ! Le vin, ce liquide précieux a beau croître dans des régions éloignées, a beau tendre à s'échapper, on l'enchaîne, on le fait voyager ; il n'est pas pour la bouche de celui qui a foulé la cuve. Le ri-

che, avec une piece de monnoie, lui défend de le boire. Ce liquide, tranſporté avec art, arrive des quatre coins de l'Europe, & deſcend dans les caves voûtées & ſablées du fauxbourg Saint-Germain & du fauxbourg Saint-Honoré.

Là, ſont les robinets des fontaines abondantes & pourprées, d'où coulent les vins les plus exquis, comme s'ils croiſſoient aux portes de la Capitale. Le tonneau de l'excellent Bourgogne, du délicieux Champagne (1) ne paye pas plus d'entrée que le tonneau de Brie; & le vin qui déchire le goſier du tailleur, eſt taxé au même taux que le nectar qui parfume la bouche du Conſeiller d'Etat.

Vous, beaux-eſprits, philoſophes, peintres & muſiciens, qui poſſédez un grenier, mais qui n'avez point de cave, deſcendez & venez à la table des riches; ce qu'on y ſert le mérite bien. Après avoir bu la veille du vin de cabaret, ſentez l'extrême différence qu'offrent les celliers de la même ville. Goûtez les vins de la *Romanée*, de *Saint-Vincent*, de *Cîteaux*, de *Chambertin*, de *Saint-George*, de *Grave*, tant rouge que blanc; humez le vin de *Rota*, de *Chypre*, de *Pacaret*, de *Samos*, la *malvoiſie de Madere*, le *Malaga*, le *Malaga-muſcat*, le *Syracuſe;* donnez quelques faillies aux convives pour la bouteille d'*Aï*, de *Rozé*, & appuyez ſur le *Tokai*, ſi vous le rencontrez, car c'eſt, à mon avis, le premier vin de la terre, & il n'appartient qu'aux maîtres de la terre d'en boire.

O renverſement de la joie Françoiſe! On ne boit plus, ou plutôt l'on craint de boire; on

(1) Le vin rouge Champagne me paroît préférable au Bourgogne; les avis ſont partagés depuis long-temps. Ma voix au Champagne rouge.

avale de l'eau devant ces flacons qui rafraîchiſſent dans des ſéaux d'argent & dans la glace pilée. La gaieté légere & brillante, ſi néceſſaire aux écrits & à la ſanté, n'eſt cependant qu'au fond du verre; mais l'avide eſprit de calcul ſuit les gens à table. On y rêve encore à ſa fortune; on y parle de ſes projets ambitieux; on y immole ſes victimes ſous les traits de la ſatyre. Quoi, être encore dur à table! O forfait! On n'y jouit plus; & l'on a peur que Bacchus, qui chaſſe quelquefois de force toute diſſimulation, ne vienne à dérouler le premier pli du cœur.

Riches! que faites-vous de vos vins exquis? Vous les avalez: mais vous ne les ſavourez pas. Faites-les boire aux enfants des arts; leur verve en ſera échauffée; il en naîtra quelques traits heureux; & vous qui ne faites rien, vous ſerez à moitié abſous.

CHAPITRE DCXLIV.

Aller à pied.

Ce ſera bientôt une choſe ignoble. Tous les hommes de génie dans tous les genres vont néanmoins à pied. Il y a de l'eſprit dans les voitures; mais le génie eſt à pied.

Quand l'homme à talent, maltraité de la fortune, ſort d'un ſallon peuplé de gens à équipages, & qu'il traverſe la cour quarrée, où la bouche des chevaux oiſifs ronge le frein & diſtille l'écume, tandis que leur pied bat le pavé blanchi, il file honteuſement à travers les roues encore immobiles, cherche de l'œil ſon fiacre grommelant, qui eſt dans la rue; il ſe précipite dans

la vieille caiſſe avec une ſorte de confuſion, & ſans oſer regarder derriere lui. Si les flambeaux des chars dorés qui ſortent éclairent ſon malencontreux équipage, il n'oſe ſaluer les Dames qui paſſent, & avec leſquelles il converſoit il y a ſix minutes. Le cocher à mouſtaches humilie le carroſſe à trente ſols par heure, & tout ce qu'il renferme, portât-il Homere ou Platon.

Or, une voiture eſt le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin ſcabreux de la fortune. Au premier pas heureux, il établit un cabriolet qu'il conduit lui-même : au ſecond, vient le carroſſe coupé ; au troiſieme, carroſſe pour Monſieur ; puis enfin, carroſſe pour Madame.

Quand la fortune s'eſt arrondie, le fils a ſon *cabriolet* ; l'homme d'affaires de la maiſon a ſon *cabriolet* ; le maître-d'hôtel va à la halle en *cabriolet* ; bientôt le cuiſinier aura le ſien, & tous ces cabriolets, voitures infernales, livrées le matin à la valetaille impudente, roulent diaboliquement dans des rues ſans trottoirs.

La premiere choſe que fait un médecin, c'eſt de ſe donner un carroſſe. Son extérieur eſt modeſte ; la remiſe eſt ſous la porte cochere, & la bouche entiérement. Les chevaux ſont preſque dans l'anti-chambre du docteur ; le cocher a ſoixante & dix ans : n'importe, c'eſt un équipage pour tout le quartier où il demeure. Il ſort de ſa porte bâtarde avec ſa perruque poudrée, ſon habit noir, & ſon cocher ſeptuagénaire. On ne pourra monter l'eſcalier que lorſqu'il ſera ſorti : qu'importe encore ? C'eſt un médecin à équipage, on le conſulte. Imaginez Boerhaave allant à pied ; on n'iroit point le chercher, & s'il faiſoit des viſites, on ne le payeroit pas.

Tel garçon, au-lieu de ſe donner une maiſon de

campagne, une bibliotheque, une jolie maîtreſſe, ſe donne une voiture. Il y employe la moitié de ſon revenu. Tout-à-coup cette voiture lui tient lieu de cuiſinier & de maiſon de campagne ; il ſoupe tous les ſoirs en ville ; il reconduit les Dames, il les mene à leurs loges, le lendemain aux courſes ; il leur envoye ſa voiture deux fois par ſemaine, tandis que les incivils maris, toujours bêtement affairés, font trotter ailleurs leurs chevaux (1). C'eſt donc un homme précieux qu'un garçon qui a voiture ; il eſt le lien de toutes les parties de la campagne ; on prend tour-à-tour, mais ſéparément & pour cauſe, ſes chevaux & ſa perſonne. Auſſi les femmes, depuis l'inattention des maris, ont-elles adopté le ſyſtême de ne plus regarder tout garçon qui n'a pas une voiture ; & tout conſidéré, elles ont raiſon.

Et comment une femme pourroit-elle exiſter ſans chevaux ? Ne faut-il pas, dans l'eſpace de douze heures, avoir vu l'opéra, la revue, la foire, avoir aſſiſté au bal, au pharaon ? Puis il lui eſt auſſi impoſſible de manquer l'audience du Miniſtre, que la danſe du petit-diable. Les femmes, menant la vie la plus diſſipée, ſe montrant par-tout, ont mis dans leur genre de vie la mobilité de leurs traits.

Ainſi la premiere choſe que doit faire un provincial, n'eût-il que dix mille livres de rentes, c'eſt de prendre une voiture ; il en ſera quitte d'abord pour cent écus par mois, & l'on ſaura alors à quoi l'employer. Il payera la voiture, & ne s'en ſervira guere : tant mieux pour lui. S'il a ce trait de politique, il s'avancera. Tout calculé, une voiture qu'il

(1) Un grand ſujet de débat à Paris entre maris & femmes du plus haut partage, c'eſt l'emploi journalier des chevaux. Je m'étonne qu'on n'en ait pas fait encore une comédie.

prêtera obligeamment, deviendra pour lui un objet d'économie; s'il s'obſtine à ne point faire cette dépenſe, il eſt ruiné.

Certains garçons ne louent une voiture que pendant l'hyver : ils vont à pied l'été, diſant qu'il fait beau; mais c'eſt qu'ils n'ont réellement que dix-huit cents livres à placer ainſi. Forcés d'opter entre les deux ſaiſons, ils montent tout-à-coup en équipage le 1er. Décembre, & en deſcendent le 13 Mai, lorſque le beau monde s'écoule vers la campagne. Mais c'eſt un grand problême à réſoudre de ſavoir, lorſque l'on n'a que dix-huit cents livres à dépenſer ainſi, laquelle des deux ſaiſons l'on doit préférer. Il y a le pour & le contre là-deſſus, & la choſe reſte encore indéciſe. Ainſi tel garçon joue à lui ſeul le perſonnage de *Caſtor* & de *Pollux*. Tantôt il eſt dans l'Olympe, & tantôt dans la boue. Tantôt il éclabouſſe, & tantôt il eſt éclabouſſé. Or, le mérite, le talent, le génie, la vertu, & toutes les vertus que vous pourrez imaginer, ne ſont rien, logées chez l'homme qui va à pied. Suppoſez le contraire en tout point; mais roulant dans une voiture élégante, & voici que toutes les portes s'ouvrent, que tous les regards deviennent careſſants, & que le rang s'établit. Pauvres humains, ainſi vous êtes faits !

CHAPITRE DCXLV.

Mémoire de la Société royale de Médecine.

CHAQUE jour l'utilité de ſon inſtitution ſe fait plus ſentir. Le goût du ſiecle, heureuſement dirigé vers les ſciences qui intéreſſent l'homme, s'eſt occupé de l'art de guérir.

Les médecins répandus dans leurs Provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs visites, ne se communiquoient point leurs lumieres, & vivoient isolés. L'établissement de la Société royale de médecine les a réunis en un seul corps. Leurs correspondances avec elle sont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes & les observations nouvelles sont transmises avec la plus grande promptitude d'une extrêmité du Royaume à l'autre.

Aussi-tôt qu'il regne une épidémie, la Société royale en est informée, & le traitement convenable est indiqué. On a mis en question si la médecine existoit; & ce doute des incrédules étoit en quelque sorte justifié par l'inertie de ceux qui la cultivoient. Ce problême va bientôt être résolu: & l'on saura si elle est réellement susceptible de perfection; ce que je crois très-fort, par les progrès mêmes faits depuis vingt années.

La Société royale de médecine est comptée parmi les académies établies au Louvre, où elle tient aussi ses assemblées deux fois par semaine, sans aucune vacance quelconque. Celles qui sont publiques & qui ont lieu deux fois par an, sont très-brillantes; & l'on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réussit, tout aussi bien qu'aux autres corps académiques. Au reste, tout dans ce bas monde a besoin d'affiche & d'enluminure.

Les ennemis de la Société royale sont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refusé de consulter avec les membres de la Société royale; mais ils ont conçu bientôt qu'il n'y auroit rien de plus injuste, de plus criminel & de plus barbare que de dire à un malade : *Je possede des remedes qui diminueroient tes souffrances, & te rendroient la santé; mais j'aime mieux te laisser*

souffrir & mourir, que de me trouver chez toi avec un confrere que j'eſtime, mais que je n'aime point, parce qu'il eſt membre d'une académie légalement établie par le Roi, & tenant ſes ſéances au Louvre, comme l'académie royale des ſciences.

Les adminiſtrateurs des Provinces ont demandé en 1779, 1780 & 1781, des avis ſur le traitement des diverſes épidémies; & les conſeils donnés par cette compagnie ont été ſuivis avec plein ſuccès.

La Société royale de médecine s'occupera ſans doute des moyens de ſimplifier les pharmacopées. Elle fera diſparoître la cuiſine dégoûtante des apothicaires; elle proſcrira ces épouvantables mêlanges que l'ignorance hardie faiſoit avaler aux malades; car, à la honte de l'art, la médecine, par ſon alliance étroite ou intéreſſée avec l'apothicaire, avoit ôté toute confiance : & le temps eſt venu, que la chymie & la ſaine phyſique proſcriront ce *galimatias* en boutique, ainſi que la ſaine philoſophie a proſcrit enfin le jargon ſcholaſtique qui triomphe dans les claſſes.

CHAPITRE DCXLVI.

Queſtions.

Eh! qu'eſt devenu le Maire du palais, qui avoit la triple ſur-intendance de la guerre, de la juſtice & des finances? Il s'eſt repréſenté néanmoins ſous la troiſieme race, dans la perſonne de Richelieu.

Qu'eſt devenu le Connétable, dont l'épée rivaliſoit avec le ſceptre?

Où eſt le Grand-Maître de la Maiſon du Roi?

On en a conſervé le titre ; mais où eſt ſon gouvernement ?

Le Grand-Tréſorier a diſparu auſſi : les anciens feudataires de la couronne ne ſont plus que des ſimulacres qui aſſiſtent, comme acteurs pantomimes, au couronnement de nos Rois.

Il ne reſte de nos anciennes charges, dont l'autorité étoit inveſtie, que le Chancelier, qui jouit encore de ſingulieres prérogatives. Mais un mot du Souverain exile ſa perſonne.

Le Sur-Intendant des finances a fini dans la perſonne de l'infortuné Fouquet, que ſes paraſites abandonnerent, & que les hommes de Lettres défendirent conſtamment.

Le Contrôleur-général des finances n'eſt ni *ordonnateur* ni *comptable*, il eſt perpétuellement dans une ſinguliere ſituation ; car il ne peut ni braver les financiers ni agir de concert avec eux.

C'eſt le Miniſtre aujourd'hui ſur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, & non ſans raiſon. Autant les opérations des autres Miniſtres ſont voilées, & pour long-temps, autant les ſiennes ſont éclatantes. Il eſt jugé chaque jour ; & comme il eſt l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'eſpérance & la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inſpire ! Il ſoutient ſeul la confiance publique ; il l'invite à venir au-devant de ſes projets ; il fait une douce violence à la bourſe des ſujets, quand il a ſu confirmer ſon déſintéreſſement & ſon habileté.

Les autres Miniſtres ne peuvent guere être jugés lorſqu'ils ſont encore en place : toutes leurs opérations ſont, pour ainſi dire, ſecretes ; on ne ſauroit les diſcuter, & il faut attendre que le temps ait donné une certaine maturité à leurs travaux. Il y a même des points de vue qui embraſſent un

demi-ſiecle pour certaines opérations miniſtérielles, leſquelles s'étendent ſur les deux mondes.

Mais en fait de finances, celui qui ne fait que paſſer ſur la terre, & qui attend ſon revenu annuel, crie, parce qu'il eſt ſenſible, & qu'il faut qu'il faſſe deux repas par jour.

Quand Terray nous mangeoit... Cet hémiſtiche de feu Voltaire eſt excellent, & reſtera. Jamais on ne vit un deſtructeur plus leſte ; il travailla ſur la nation comme s'il eût fait une opération chirurgicale. Supprimer, recréer, anéantir, prendre un quart, une moitié, mettre de nouveaux impôts, en étendre d'anciens, fut pour lui un jeu. Avec des *arrêts du Conſeil*, il alloit, briſant les engagements les plus ſolemnels. Enfin, il força une caiſſe étrangere, prit l'argent des reſcriptions & des billets des fermes, & mit une audace inouie dans ces violations de la foi publique.

Il eût été capable en finance d'un grand coup politique, d'où il auroit pu réſulter quelque choſe de grand ; mais il n'a pas ſu frapper ce coup important, quoiqu'il fût fort au-deſſus de la crainte & du remord.

Son ſucceſſeur, M. Turgot, trop entêté de ſes idées, avec des lumieres & des vertus, n'avoit aucune connoiſſance des hommes. Une ſecte irréfragable, d'une dureté preſque théologique, vouloit qu'il fût entiérement ſoumis à ſes vues. Demi-économiſte, pétri de bonnes intentions, voulant le bien & le cherchant, l'entêtement le mit de niveau avec l'ignorance, parce qu'il lui ôta la connoiſſance détaillée, & la vraie conduite de l'homme d'Etat proprement dit.

Avec des projets hardis qu'il ne déguiſoit pas, il débuta par deux réformes abſolument inutiles, au-lieu de profiter de l'inſtant de faveur & d'enthou-

ſiaſme qu'il avoit inſpiré, & dont il jouiſſoit, pour frapper avec force & fermeté un coup régénérateur, qui l'auroit invinciblement lié à ſa place, en ſoumettant juſqu'à l'opinion de ſes antagoniſtes.

Il annonçoit une métamorphoſe univerſelle, & il ne ſut ni étonner ni réduire ſes adverſaires au ſilence. Connoiſſant peu la marche des affaires, encore moins la Cour, battu des vents contraires, il tendoit au port ſur une ligne droite, mais roide & impraticable. Il crut que l'évidence de ſes propres principes étoit dans tous les eſprits comme dans ſa tête; & le cœur plus vertueux ne laiſſa que des ſpéculations ſtériles. Mais on lui doit l'idée heureuſe & patriotique de mettre toutes les Provinces de France en pays d'Etats.

On nomma à Verſailles une petite tabatiere plate, *turgotine* ou *platitude;* ce qui devint ſynonyme. Pluſieurs courtiſans la porterent en poche, affectant de peſer ſur ſa dénomination. Ces miſeres-là peignent les Cours & les hommes.

La mort, en enlevant M. de Clugny, dont le miniſtere ne dura que cinq mois, arrêta le cri public ſoulevé contre lui. Il paroiſſoit avoir en vue d'abymer tout ce qu'avoit fait ſon prédéceſſeur.

J'ai vu paſſer quatorze à quinze Contrôleurs-généraux, & je m'amuſe quelquefois à retracer dans ma mémoire le portrait de leur eſprit miniſtériel: c'eſt la lanterne magique.

Je ris tout ſeul quand je ſonge qu'un verſificateur avoit hiſſé, dans une éminente place, un homme ſur qui la France entiere a tourné ſes regards; que ce poëte, renonçant tout-à-coup aux *héroïdes* avec eſtampes, ainſi qu'aux madrigaux, s'étoit mis en tête de toucher au gouvernail du vaiſſeau, & qu'il s'en étoit approché de très-près. Trame ſinguliere! Rêverie politique!

Le ſpectacle le plus curieux pour un homme déſintéreſſé, c'eſt d'attendre qui, de la banque d'Angleterre ou des finances du Royaume de France, criera la premiere *miſéricorde*. La France eſt bien robuſte, puiſqu'elle a réſiſté à tant de remedes violents, à tant d'opérations ruineuſes. La banque d'Angleterre eſt le plus inconcevable phénomene politique qui ait jamais exiſté. Elle donne à la nation une force, une énergie, un nerf qui promettent une baſe durable à ſes ſingulieres deſtinées. Le parchemin de nos contrats ſera-t-il plus fort que le papier fin des billets de banque? C'eſt ce qu'on verra d'ici à cinquante ans.

La place de Contrôleur-général des finances eſt devenue conſéquemment le fardeau le plus peſant pour un adminiſtrateur. C'eſt en France le limonier de l'Etat; toute la charette porte ſur lui, il a beſoin de toutes les lumieres. Et ſous le miniſtere de M. de l'Averdy, on vit paroître une *déclaration du Roi*, défendant de rien écrire ni publier ſur la réforme ou l'adminiſtration des finances. Il y a auſſi une *ordonnance du Roi*, qui défend de rien écrire contre la religion, *ſous peine de mort*. Il y en a auſſi une d'un ſiecle antérieur, qui condamne *quiconque mangera de la viande le vendredi, à avoir toutes les dents arrachées ſur la place publique*. Le temps, qui eſt auſſi un légiſlateur, heureuſement fait tomber en déſuétude ces loix, quoique nouvelles, parce qu'elles ont un caractere d'erreur & de barbarie, qui ne permet plus aux hommes aſſemblés de les mettre en exécution, quelques jours après leur publication ſolemnelle.

Quel avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penſer & d'écrire ſur l'adminiſtration des finances! Donne-t-il une bonne idée? fait-il naître un réglement utile? Il eſt examiné, diſcuté,

adopté, perfectionné. Déraiſonne-t-il ? On rit, & la brochure diſparoît. La clarté part du centre de la nation ; elle obéit à ſa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténebres myſtérieuſes, refuge des eſprits bornés ou incertains. Si les clameurs partiales, les exagérations, les écrits mercénaires & ſatyriques obſcurciſſent quelquefois la vérité, elle n'eſt auſſi que le réſultat du choc des opinions : alors elle ſorte de la profondeur des nuages ; & la raiſon, dans tout ſon éclat, fait taire la populace des Ecrivains. D'ailleurs, l'eſprit national prend une conſiſtance, a une phyſionomie ſur laquelle on lit & dont on devine les mouvements. Ce qui en politique devient le gage du ſuccès.

La finance, c'eſt-à-dire, la machine preſſoir qui nous foule, a tant d'agents particuliers, que ſon apologie commence aujourd'hui à ſe rencontrer dans pluſieurs bouches. On plaint ſérieuſement un traitant de ce qu'il gagne moins que ſes devanciers.

Le travail de la finance eſt toujours un objet curieux à examiner. Il met dans le preſſoir le cultivateur, le manufacturier, le marchand, l'acheteur, le vendeur, celui qui fixe ou qui promene la marchandiſe ; il diviſe, il ſubdiviſe les impoſitions, il invente tous les noms poſſibles pour déguiſer ce qui n'eſt que la même choſe. Enſuite il imagine les affaires extraordinaires qui, comme une grêle meurtriere, ruinent & déſolent un canton ſans profit pour le canton voiſin.

La finance enfin arrache conſtamment à l'autorité la plus ſacrée, la plus terrible des fonctions, celle de faire les loix. Elle dreſſe, elle prépare des embûches, afin que la bonne foi ne manque pas d'y tomber. Quand elle tient ſa proie, elle l'em-

porte, la ſouſtrait aux tribunaux du Prince ; & dans ſon antre obſcur, elle eſt à la fois témoin, juge, partie & bourreau ; mais on commence à Paris à oublier tout cela, & peut s'en faut qu'on ne ſoit réconcilié avec les gens de finances ! Et déja l'on abſout pleinement ce métier, en attendant qu'on l'honore ! Quel changement dans nos idées !

. . . . . *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri ſacra fames !

CHAPITRE DCXLVII.

Gouvernement.

L'Anglois aura dit : le Roi de France jouit d'une autorité preſqu'indéfinie ; il a le fer dans une main, l'or dans l'autre ; il fait ployer les corps intermédiaires avec une feuille de papier ; il eſt ſûr que la Nobleſſe ſera à ſes ordres quand il le voudra ; la Magiſtrature lui apporte des remontrances, & ſe retire ; le peuple n'a aucune voix, aucune force ; il a livré ſes biens & ſa perſonne à ſon maître, qui de plus poſſede depuis cent ans ſa fortune pécuniaire, & qui d'un mot peut libérer ſes immenſes dettes. Il a un plus grand pouvoir encore : il défend à la penſée de paroître ; il flétrit ou ridiculiſe les idées qui ne lui plaiſent pas ; & s'il n'y parvient pas pour toujours, il y parvient pour un certain temps. Il n'y a pas juſqu'à la place d'Académicien qui ne ſoit de ſon choix ; & Louis XIV pouvoit dire à Corneille : *Vous ne ſerez pas de l'académie.*

Voilà bien des prérogatives ! Eh bien, l'Anglois

ſe trompe, d'après les apparences. Les François, avec tout cela, ne ſont pas aſſervis; les mœurs s'oppoſent au pouvoir abſolu, & le rendent modéré, civil, policé, lui ordonnent des égards & des ménagements. La puiſſance du Souverain, fondue, pour ainſi dire, dans le caractere des Miniſtres fréquemment déplacés, devient prudente, circonſpecte, & ne trouble point la ſécurité continuelle où vit la nation. Elle a une certaine confiance en elle-même, qui éloigne les coups trop arbitraires. Les privileges de pluſieurs corps ne peuvent être ſubitement anéantis: des barrieres antiques contre l'autorité qui deviendroit oppreſſive, quoique foibles & pourries, ſont obſtacle, & le génie national en défendant aux ſujets de déſobéir, ne permet pas au Souverain d'abuſer durement de ſon pouvoir.

Relativement aux lumieres dont il jouit, jamais peuple ne fut plus ſoumis que le peuple François; mais c'eſt qu'il a calculé, pour ainſi dire, avec une raiſon qu'on pourroit appeller inſpirée, qu'il devoit céder la moitié de ſa liberté, pour jouir ſûrement & agréablement de l'autre.

Le Prince eſt légiſlateur ſuprême, & poſſede toute l'autorité; mais il n'oſe anéantir les droits & privileges de pluſieurs ordres de citoyens : il les reſpecte, ou ne les attaque que d'une maniere lente, adroite, détournée, qui laiſſe aux adverſaires le temps & le pouvoir de ſauver les propriétés perſonnelles.

En ſuppoſant le Prince naturellement dur & méchant, ou abuſant de ſa grande puiſſance, bien propre néanmoins à calmer ſes paſſions, la politique l'avertiroit de ſes devoirs, & lui repréſenteroit les ſuites de ſes entrepriſes téméraires. La ſatyre audacieuſe & indeſtructible mineroit inſenſiblement

blement ſon pouvoir dans l'eſprit des peuples ; il ſe trouveroit bientôt ſeul, environné de quelques Courtiſans pervers, qui ne rencontreroient plus leur ſûreté que dans le palais ; & qui tremble-roient autant devant le Monarque que devant le peuple.

Ce mauvais Prince (& nous en ſommes bien éloignés) étoufferoit, dans l'ame de ſes ſujets, ce courage gardien du trône ; & en détruiſant cette qualité, il feroit auſſi diſparoître le principe de ſa force. Le Prince en France ſe trouve, comme il l'a dit lui-même, dans l'heureuſe impuiſſance de frapper ces coups d'autorité, qui épouvante la liberté des citoyens. Il eſt des bornes qu'il ne ſauroit franchir ; & comme tout le bien général qu'on en pourroit attendre (à raiſon de tant d'anciens abus incorporés avec l'Etat) lui eſt interdit, un grand mal eſt hors de ſon pouvoir.

Les ſujets obéiſſent ſans oppoſition à ce Prince tout-puiſſant, parce qu'ils ſe contentent des probabilités qui ſont un garant, qu'il ne paſſera point de ſon côté les limites que la raiſon & la politique lui preſcrivent.

C'eſt une eſpece de démonſtration morale qui leur ferme les yeux ſur des *abus*, qui, ne détruiſant pas le *gouvernement*, leur ſemblent pardonnables, comme s'ils admettoient d'inévitables déſordres dans la Monarchie, & qu'ils ne vouluſſent pas courir à la liberté orageuſe & inquiete des Républiques.

Ils croyent enfin que le Monarque puiſſant ne peut manquer d'appercevoir que l'intérêt des ſujets n'eſt point ſéparé de l'intérêt de ſa couronne, & qu'il ſeroit extravagant de ſe déclarer l'ennemi d'un peuple capable de tout endurer, hors le joug inſultant & deſpotique.

Pluſieurs individus reſſentent donc par erreur le poids ou le caprice de l'autorité. Les *Lettres de cachet*, qui quelquefois volent au haſard, immolent un petit nombre de victimes; mais le corps de la nation eſt à l'abri de ces actes hardis & violents; & en ruinant ouvertement les loix, le Monarque ſe briſeroit lui-même contre l'écueil.

La confiance le ſoutient; la défiance le priveroit de ſa force réelle.

Ainſi parmi nous la liberté publique, vivante malgré de terribles atteintes, s'appuye avec plus de ſuccès encore ſur les coutumes & ſur les mœurs que ſur les loix écrites. L'empire des mœurs, plus abſolu que les loix, parce qu'il eſt perpétuel, commande la modération à ceux qui ſeroient tentés de ne pas la connoître; car les loix ne ſont reſpectées & ſuivies qu'autant que le légiſlateur a eu l'art de les enter ſur les mœurs & les idées nationales. Enfin, la plume des écrivains, vigilante & protectrice des privileges que la raiſon a créés, les maintient, & défend aux Souverains d'oſer les attaquer.

Et ne voilà-t-il pas un gouvernement qui préſente un vrai phénomene, puiſqu'il offre une eſpece d'équilibre, tandis que toute la force écraſante eſt d'un côté, & que de l'autre il n'y a pour contre-poids que les lumieres, les mœurs & le principe inné de l'honneur? Lorſqu'on ſonge à ce qui arrête le poids immenſe de la ſouveraineté, on demeure immobile de ſurpriſe, & l'on contemple avec une ſorte de reſpect cette autre autorité tranquille & déſarmée, qui contrebalanceroit les paſſions trop fougueuſes du pouvoir.

Les mœurs du François & ſes lumieres ont dicté ces loix non écrites, parce que la baſe réelle des Empires repoſe ſur les coutumes & les idées. Il

ſeroit donc impoſſible à nos Monarques de les détruire, & même de les altérer; il faudroit qu'ils nous fiſſent perdre tout ſentiment d'honneur, toute idée de liberté par un eſclavage prompt & entier. Ils n'y ſongent pas, & ils auront plutôt fait d'intéreſſer leurs ſujets à leur haute fortune en les rendant heureux.

On dira qu'une telle Monarchie eſt plutôt l'ouvrage du ſort que de la politique. Je l'avouerai. Auſſi dès que la maſſe de la nation renoncera aux lumieres que les écrivains lui ont données, elle marchera à l'eſclavage, & ſes Souverains au deſpotiſme; car il y a un certain rapport entre l'audace du pouvoir & l'ignorance ignominieuſe des peuples; mais ceci n'eſt plus à craindre. Le gage d'un gouvernement modéré ſera toujours la foule d'hommes inſtruits, & inſtruiſant les autres.

La grande force du gouvernement extérieur eſt dans le génie de la nation, qui me paroît indeſtructible. Louis XIV le connoiſſoit bien, inſtruit par l'expérience de cinquante années de regne, lorſqu'il diſoit au Maréchal de Villars, en lui ordonnant de donner une bataille dont la perte pouvoit ébranler ſon trône: *S'il vous arrive quelque malheur, vous me l'écrirez à moi ſeul. Je monterai à cheval, je paſſerai par Paris, votre lettre à la main; je connois les François, je vous menerai deux cents mille hommes, & je m'enſevelirai avec eux ſous les ruines de la Monarchie.*

Ce moyen ſera toujours infaillible; le Monarque a dans ſa main le cœur de ſes ſujets; il peut les enflammer à ſon gré d'un enthouſiaſme preſqu'inconnu chez les autres nations. Un peuple auſſi chaud, auſſi abandonné dans ſon affection, & qui a tant donné de preuves d'un zele ardent, & d'un amour qui monte juſqu'à l'héroïſ-

me, doit être ménagé; & ce reſſort incroyable ſera toujours le même, tant qu'un Monarque ſaura traiter noblement avec une nation auſſi généreuſe.

Il y a dans les Etats des prépondérances qui viennent de la place qu'ils occupent. La France, placée au centre de l'Europe, doit exciter la jalouſie des Empires voiſins. Cette jalouſie a dû la rendre guerriere, vive, vigilante, quelquefois remuante; une fois victorieuſe, elle a dû donner le ton par ſes habits, ſes modes, ſon goût.

Un des plus grands avantages de la France, ſont les chemins. Si elle peut y joindre les canaux, principes de vie & d'action, elle touchera au plus haut degré de ſplendeur. Les chemins, les canaux ſont les vrais miracles du corps politique. Par-tout où coule une riviere, ou s'étend un chemin, le mouvement & le travail y établiſſent l'induſtrie. L'obſtruction, au politique comme au phyſique, donne la mort. Percez des routes nouvelles, ouvrez des iſſues, la vie pénétrera avec ces ouvertures; tout s'animera, parce que dès qu'il y a lieu au mouvement, le reſſort ſe débande & le talent éclate.

Il n'y a point de pays où l'induſtrie ait été plus gênée à la ſuite des privileges morcelés de l'ancien gouvernement féodal, & que n'a pas fait cependant l'induſtrie captive! Les penſées étendues que roule tel homme dans ſa tête, y meurent trop ſouvent, à cauſe des difficultés qu'il prévoit ou qu'il rencontre.

Le gouvernement de la France eſt monarchique; mais il ne l'eſt pas eſſentiellement tous les jours de l'année. Ce gouvernement a ſes oſcillations; mais bientôt il reprend ſon point fixe, & qui paroît devoir être durable. Sa maſſe aſſure ſon repos intérieur. Il n'y a point de ferment moderne

capable de faire lever la pâte; les vieux levains ſont tous ſans activité.

Mais que de queſtions ſur ce gouvernement! L'un dit : eſt-il réellement monarchique, & dans tous les temps, lorſqu'à chaque entrepriſe le ſuccès dépend, pour ainſi dire, de cent capitaliſtes environ, qui, ayant en main toutes les richeſſes monnoyées, peuvent les prêter, peuvent les refuſer? Les grands moyens appartiennent à ces capitaliſtes. Point d'opérations majeures ſans leur concours; la puiſſance du Roi ſe trouve ſubordonnée à leur volonté.

Ceci, malgré ſes difficultés, ne change rien à la conſtitution. Le monarque, jouiſſant du trône de l'Europe le mieux affermi, le plus honoré, le plus tranquille; environné de tous les reſpects, de tout l'amour de ſes ſujets, enfin de toutes les jouiſſances, pourroit-il être méchant? Non; l'idée de peſer ſur un ſujet par caprice ou par haine, ne peut pas plus entrer dans ſon eſprit, que dans celui d'un ſujet le projet inſenſé d'attenter à ſon autorité.

Or, quand un gouvernement modéré eſt toujours au-deſſus d'un particulier, ou d'un corps, quel qu'il ſoit, ce gouvernement, ſans être parfait, eſt bon, & l'ordre & la tranquillité naiſſent de ce premier & indiſpenſable moteur. Le reſte, à ce qu'il me ſemble, ne ſauroit être préciſément calculé.

Tout conſidéré, vingt-deux millions d'hommes paiſibles & non aſſervis, jouiſſant de leurs privileges garantis par la main qui les gouverne, offrent, à tout prendre, une adminiſtration qui n'eſt pas malheureuſe. Ses avantages contrebalancent une partie de ſes défauts; & la preuve en eſt que la nation en gros ſubſiſte ſans avoir viſiblement perdu

de ſa force & de ſa félicité, que le citoyen en général ne ſonge pas à quitter le ſol de la patrie, & que l'étranger, contemplant les mœurs douces que commandent des loix modérées, y eſt perpétuellement attiré par un charme que rien n'affoiblit.

Cette foule de petites loix, diverſement interprétées, ſont encore un rempart pour les propriétés. Le caractere de la barbarie eſt ſans doute une complication de loix contradictoires; mais il ne faut pas confondre avec cette complication, cette multitude de loix de judicature, qui ſont une ſuite néceſſaire d'un nombre infini de poſſeſſions.

Dans un Etat où l'induſtrie eſt pouſſée loin, où chacun a & doit avoir ſa maniere d'exiſter, ces réglements, ſubdiviſés d'après des principes généraux, appuyés par les divers tribunaux où chacun eſt cité, deviennent utiles; & Monteſquieu a très-bien obſervé qu'ils défendoient & protégeoient les poſſeſſions particulieres. Il faut que la légiſlation en grand ſoit réduite à des principes ſimples & clairs. L'état des perſonnes, les mariages, les héritages ne ſauroient être ſoumis à des loix trop poſitives : mais quant à ces débats journaliers que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne ſauroit prévoir, qui ſont le fruit de toutes ces propriétés nourricieres qui ſe touchent & qui ſe croiſent, ces débats multipliés prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun ſaura défendre ſes droits contre les Princes, & le Prince lui-même; ce qui établira une eſpece d'égalité.

Que ces petites loix ſoient donc mouvantes & mobiles, comme les actives paſſions qui les mettent en jeu. Plus le mouvement ſera vif, plus l'Etat ſera ſain & deviendra robuſte.

CHAPITRE DCXLVIII.

Paillaſſe.

TOUT théâtre veut un *paillaſſe*. Point d'habile entrepreneur de ſpectacle, qui, avant l'ouverture, ne ſe muniſſe d'un *paillaſſe*. Le grand acteur figurant ne peut pas toujours être en ſcene; ſon attitude haute eſt toujours un peu roide. Il pourroit à la longue faire rire, ſi *paillaſſe* ne venoit détourner l'attention, divertir l'aſſemblée, & renforcer le ſérieux de ſon camarade. D'ailleurs, dans toute piece il y a des entr'actes où perſonne ne paroît: *paillaſſe* vient à propos, & remplit le vuide. Il repréſente pour les abſents.

Lorſqu'à la comédie françoiſe le moucheur de chandelles faiſoit jadis le *paillaſſe*, & qu'on crioit: *Il rira, il ne rira pas*, & qu'enſuite on levoit la toile, le Roi des Rois de la Grece, le ſuperbe Agamemnon paroiſſoit alors plus majeſtueux. Ces vers devenoient plus ronflants & plus ſonores:

Oui, c'eſt Agamemnon, c'eſt un Roi qui t'éveille;
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

Agamemnon conſervoit ſa dignité juſqu'au bout de ſon rôle. Peut-être nos tragédies modernes ne ſont-elles ſifflées que parce qu'il n'y a plus de moucheur de chandelles. Les choſes les plus graves deviendroient comiques, ſi l'on n'avoit pas-là *paillaſſe* pour plaſtron de la riſée publique.

On en fait davantage à la foire. Le *beau Léandre* doit intéreſſer conſtamment: il a un bel habit, il doit jouer un rôle de ſentiment; mais en-

fin la gaieté publique l'environne tout comme un autre ; elle pourroit tomber ſur ſa perſonne. La piece alors iroit mal. Que font les entrepreneurs du grand ſpectacle ? Ils ont ſenti, par inſtinct ou par réflexion, qu'il falloit que quelque comédien de la troupe ſe chargeât journellement du rôle de *paillaſſe*, pour relever la ſageſſe, le ſang-froid, & le maintien du *beau Léandre*.

Quand *paillaſſe* aura tourné ſon chapeau comme ceci, aura coupé ſes cheveux comme cela, aura fait un grand ſaut qu'on n'avoit point encore fait avant lui, aura mis ſa tête ſous les jupes d'*Argentine ;* or, voyez ſi *Léandre*, le grand & ſérieux acteur, le chapeau ſous le bras, dans tout ce qu'il dira, & dans tout ce qu'il fera, n'offrira pas dès-lors la raiſon, la bonne grace & la dignité.

Vous ſavez que le *paillaſſe* fait le niais ; mais il a plus d'eſprit à lui ſeul que tous les autres acteurs enſemble. Au milieu de ſes apparentes balourdiſes, il perſiffle camarades & ſpectateurs. L'entrepreneur du ſpectacle le choie, lui donne de bons gages ; s'il vouloit quitter ſa troupe ou ſon rôle, il en ſeroit allarmé, il a beſoin de ſes mines pour captiver le parterre, accoutumé à lui ſourire. Il ripoſte avec le parterre, tandis que le *beau Léandre* ne s'abaiſſe jamais juſques-là.

Eh ! comment jouer telle piece ſans *paillaſſe ?* s'écrieroit l'entrepreneur attriſté. Qui fera donc rire l'aſſemblée ? qui communiquera avec mon public ? Il faut bien que quelqu'un communique avec lui ; car enfin... ſans *paillaſſe*, on va s'appercevoir de la roideur & de la gaucherie de mes autres acteurs. On ſe moquera peut-être à la fin du *beau Léandre* & de la Demoiſelle *Izabelle*. Mon théâtre tombe, ſi *paillaſſe* ne paroît plus.

Si les étrangers ne comprenoient pas ce petit chapitre, ils se feroient expliquer ce qu'est un *paillasse* des boulevards, & progressivement. Ils trouveront dans le dictionnaire, *paillasse de corps-de-garde*, femme qui boit de l'eau-de-vie, qui s'abandonne aux soldats, & qui n'a pas besoin de boire de l'eau-de-vie pour s'abandonner au premier venu; mais ils n'y trouveront pas mon *paillasse*. Cela fait voir combien les dictionnaires sont imparfaits. Nous tâchons de nous élever de toutes nos forces au-dessus du Grand-Vocabulaire.

CHAPITRE DCXLIX.

Noblesse.

Après l'entiere destruction du gouvernement féodal, le peuple n'auroit dû sentir que l'autorité d'un seul, puisqu'il avoit détruit tous les pouvoirs rivaux, & qu'il avoit aidé au Roi à les détruire. Mais la noblesse s'est bientôt rassemblée autour du trône qu'elle ne pouvoit plus combattre; elle a formé un corps séparé; il n'a point abandonné ces maximes orgueilleuses qui lui faisoient mépriser tout ce qui ne tenoit pas à lui.

La noblesse, dans son origine, marchoit entre le Roi & le peuple. Il seroit difficile aujourd'hui d'affirmer au juste ce qu'elle est dans l'Etat.

Les grands ont été humiliés sous le Monarque; mais ils ont conservé leur crédit, leur opulence, une foule de privileges qui pesent en détail sur la multitude. Les Rois, en leur arrachant la puissance dangereuse qui leur étoit contraire, n'ont pu leur enlever qu'en partie celle qu'ils exerçoient sur les classes inférieures.

Les châteaux hériſſent nos provinces, englobent une partie des grandes poſſeſſions, ont des droits abuſifs de chaſſe, de pêche, de coupe de bois; & ces châteaux recelent encore de ces fiers Gentilshommes qui ſe ſéparent réellement de l'eſpece humaine, qui joignent des impôts particuliers à ceux du Monarque, & qui oppriment trop facilement le payſan pauvre & abattu, s'ils ont perdu le privilege de le tuer en mettant dix écus ſur ſa foſſe.

L'autre portion de la nobleſſe environne le trône, les mains ſans ceſſe ouvertes pour mendier éternellement des penſions & des places. Elle veut tout pour elle, dignités, emplois, préférences excluſives; elle ne permet aux roturiers ni élévation ni récompenſe, quels que ſoient leur génie & les ſervices rendus à la patrie; elle leur défend de ſervir ſur terre, de ſervir ſur mer; puis elle veut des évêchés, des abbayes, des bénéfices, &c. pour tout ce qui ne veut pas ſervir.

Il eſt vrai que ce corps répand ſon ſang pour la défenſe du trône & de la patrie. Mais ſous prétexte qu'il porte l'épée, ſon avidité eſt inſatiable. Jaloux de tout envahir, il ne permet point à d'autres d'approcher du Monarque. Après avoir obſtrué toutes les avenues du trône, il aſpire tout ce qui pourroit être diſtribué avec plus d'égalité.

Pourquoi cet orgueil inſultant de la nobleſſe dans un Etat monarchique? Qu'il y ait diſtinction; ſoit: mais pourquoi veut-elle établir une ſi grande diſtance entr'elle & les autres citoyens? C'eſt la forme du gouvernement féodal, qui vient ſe mêler à un autre gouvernement, où il étoit dit que nous n'aurions plus qu'un maître.

La nobleſſe ſert-elle mieux dans les armées que cette foule de ſoldats intrépides, qui, ſortis des claſſes du peuple, ont tout auſſi-bien qu'elle l'honneur

pour mobile? Qu'a-t-elle fait de plus que tant de citoyens zélés, qu'elle appelle obscurs? Le grenadier, qui, pour monter à l'assaut, plante sa baïonnette dans la muraille, ne sert-il pas noblement?

Sortons de la profession militaire, & voyons les trophées de la noblesse dans l'Eglise, dans la robe, dans les arts, dans le commerce; je ne lui vois pas un caractere distinctif de supériorité & de grandeur.

Depuis que l'éducation a donné aux hommes à-peu-près les mêmes lumieres, ils sont également propres au service de la patrie. Les lumieres ont rendu les hommes à-peu-près égaux, en ce que pouvant tous faire les mêmes choses, il n'y a plus lieu à une séparation outrageante, puisqu'il y a aujourd'hui beaucoup plus d'hommes que d'emplois; ce qui étoit le contraire il y a trois cents ans.

La foiblesse & l'ignorance ont fait les nobles dans les siecles précédents, parce qu'ils avoient à eux seuls toute l'éducation du temps, l'équitation, l'adresse dans les tournois, le style de la galanterie usitée, & des connoissances conséquemment bien supérieures au vulgaire.

Aujourd'hui que la noblesse n'a ni plus de vrai courage, ni plus de vrai génie que la portion éclairée & patriotique de la nation, l'égalité revient insensiblement & de plein droit. Les services rendus au trône, à la nation, aux arts, ne doivent plus se distinguer d'après des syllabes plus ou moins longues. L'homme plus que jamais est le noble fils de ses œuvres. Les races qui n'ont pour elles qu'un orgueil stérile, doivent retomber dans la foule, jusqu'à ce qu'elles ayent montré des vertus vivantes & non décédées.

Le peuple qui paie au Souverain l'impôt & l'hommage, qui lui voue l'obéissance & le respect, de-

vroit-il encore connoître le poids de cette nobleſſe qui lui eſt devenue étrangere, & qui voudroit admettre une ſéparation perpétuelle, injurieuſe & conſtante, entre les ſujets du même Prince; qui les frappe de ſon orgueil quand elle ne peut les opprimer autrement; qui parle de ſes prérogatives antiques qu'elle a perdues; qui dit au cultivateur, *tu es payſan, tu n'es rien*; & qui étale la forme abuſive d'un vieux gouvernement au milieu d'un gouvernement nouveau, dont l'intérêt général a voulu qu'il n'y eût plus déſormais qu'un Monarque & des citoyens?

Si l'homme noble n'a été que l'ouvrage de la politique, & ſes titres une juſte récompenſe du mérite réel, cette même politique ne doit plus éloigner les uns pour admettre les autres, n'élever ceux-ci que pour abattre ceux-là, adopter des préférences éternelles; ce qui ſeroit injurieux au corps de la nation, & imprudent pour le ſervice de la patrie.

Un auteur a dit derniérement, dans un gros livre ſur la nobleſſe, que la nobleſſe d'Adam étoit inconteſtable, & que Jeſus-Chriſt étoit né *gentilhomme.* Si cet auteur eſt conſéquent, il ne proſcrira aucun enfant de la noble famille du premier pere, ſur-tout ſi le deſcendant vénere ou adore le *gentilhomme.*

Le même auteur a imprimé ces deux phraſes inconcevables : *L'homme noble n'eſt point l'ouvrage de la politique, il eſt par excellence le chef-d'œuvre de la nature. C'eſt dans l'homme noble que la nature a placé ſes vues les plus hautes, & que toutes ſes forces ont été réunies.*

C'eſt bien ici le cas de dire qu'on trouve de tout dans les livres. Mais l'auteur devroit, pour juger lui-même ſon ouvrage, ſuivre deux cours d'accouchements.

Et pourquoi, me dira-t-on, *un cours d'accouchement?* C'eſt que le même écrivain a encore imprimé la phraſe ſuivante: *C'eſt à l'époque même de ſa naiſſance* (l'homme noble) *qu'il parut s'annoncer comme un être ſupérieur à l'eſpece humaine. Les témoins de ſes premiers inſtants le virent s'élancer avec force des entrailles d'une mere courageuſe, pour tomber & bondir ſur la terre qui devoit la porter. Son regard prompt, &c.*

CHAPITRE DCL.

Baiſers, Embraſſades.

L'on embraſſe très-facilement à Paris; rien de ſi commun que cette marque extérieure d'affection. Il y a de ces *embraſſeurs* auxquels on ne s'attend pas, qui vous provoquent; & c'eſt quelquefois un homme indifférent, oublié, preſqu'inconnu, qui vous ſerre entre ſes bras au détour d'une rue.

Tantôt il y a incertitude, tantôt il y a ſuſpenſion, & tantôt l'accollade ſe fait pleinement & de bonne grace. Cependant on ne ſait trop quand & qui l'on doit embraſſer : tout cela ſe regle par le caprice ou l'appel. L'un ſollicite une accollade que l'autre eſquive ou retarde, parce qu'il n'y ſongeoit pas, ou parce qu'il a quelque choſe dans l'ame qui s'y oppoſe.

On s'embraſſe dans les rues, dans les maiſons. Parmi la bourgeoiſie, on court embraſſer les femmes qui s'y attendent. Une mere ſe préſente, on la baiſe ſur la joue, & la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois on ſerre bien fort la mere,

pour avoir le droit de poſer ſa joue contre celle de ſa fille.

Il eſt des *embraſſeurs* impitoyables, qui épouvantent les Demoiſelles avec leurs baiſers appuyés, tandis que l'homme délicat craint d'effleurer cette jeune peau; il redoute l'approche, c'eſt-à-dire, l'étincelle; il eſt trop ſenſible pour imiter ces muſeaux épais, qui vont tomber ſur ces viſages de roſes: c'eſt une pierre qui tombe ſur un pot de fleurs. L'homme ſenſible ne craint rien tant que d'embraſſer une femme ſur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher ſa main, que dis-je, le bout de ſa robe, que d'avoir un témoin.

Les femmes ſe baiſent toujours vivement en préſence des hommes; mais c'eſt une agacerie: elles veulent montrer leur tendreſſe, & combien elles ſauroient rendre douce cette faveur. Ces baiſers redoublés ſont artificiels; l'œil n'eſt pas d'accord avec la bouche; le baiſer a beau crépiter, il n'eſt ni abandonné, ni dérobé.

Il devroit être défendu d'embraſſer de jeunes enfants. Des phyſionomies bourgeonnées, des nez barbouillés de tabac, des barbes dures s'emparent de ces viſages délicats, ſans craindre de ternir le velouté d'une peau douce & fraîche. On ne porte point la main ſur les meubles d'un homme, & l'on applique la bouche ſur la joue de ſa fille âgée de cinq ans! Les gens qui ſe précipitent ſur les enfants, m'ont toujours paru manquer d'une ſenſibilité délicate. On croit preſque voir le vice qui embraſſe l'innocence.

En Angleterre, les hommes ne s'embraſſent point; ils ſe prennent la main, ſe la ſerrent, ſans ôter le chapeau ni faire des courbettes, comme nous voyons dans les rues, où les deux perſonnages ſemblent jouer un rôle. Mais lorſqu'on eſt pré-

ſenté à une femme, on la baiſe, non ſur le viſage, mais ſur la bouche ; c'eſt un vrai baiſer qu'on lui donne. Une Angloiſe, accoutumée à être ainſi *ſaluée*, trouveroit inſignifiant & même inſultant le *ſalut* de l'étranger qui ſe contenteroit de poſer ſa joue contre la ſienne.

Le premier jour de l'an eſt marqué chez nous pour tous ces baiſers d'uſage & d'étiquette. Que de careſſes on ſe fait en public ce jour-là ! Mais voyez ces *embraſſeurs :* plus ils étendent les bras, moins ils ſentent.

Toutes ces froides embraſſades, images imparfaites d'une faveur précieuſe quand le cœur la donne & la reçoit, devroient être à jamais ſupprimées. On diroit que le Pariſien eſt très-chaud en amitié ; & preſque toujours l'homme qu'il embraſſe avec tant de zele, n'eſt ni ne peut être ſon ami.

CHAPITRE DCLI.

Vieux Garçons.

Il y auroit bien des choſes à dire ſur le célibat, ſi commun dans notre ſiecle, & triomphant dans la capitale. En examiner les cauſes & en indiquer les remedes, ne ſeroit pas une petite affaire. Toutes les déclamations morales, ou de mauvaiſes comédies, ne feront pas faire un mariage de plus.

Il faudroit réformer le vice qui établit un mur de ſéparation entre deux êtres que la nature appelle, & qui ſe fuient dans la crainte d'augmenter la peſanteur de leur chaîne.

La nature elle-même a donné à l'homme la prévoyance, & l'homme frémit en appercevant l'aſſociation forcée du luxe & de la miſere. Il voit naî-

tre des enfants, dont tous les cris peut-être feront des cris de beſoin, & qui ſont mieux dans le néant que ſur le plancher d'une ville, où ils n'auront à leur avénement au monde pas un pouce de terre.

Le lait nourricier leur manquéra, s'il n'eſt arrhé; & s'ils parviennent à un certain âge, ce ne ſera le plus ſouvent que pour être les ſerviteurs précaires de la portion opulente.

C'eſt ainſi que le célibataire raiſonne ſon ſyſtême; mais pour éviter un danger, il embraſſe un vice. Il eſt ſeul; ſon cœur ſe durcit ou ſe deſſeche; il fuit les embraſſements de la tendreſſe, pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refuſé une compagne; il rencontre une maîtreſſe impérieuſe, qui n'a point d'intérêt économe, qui lui donne des liens plus peſants que ceux qu'il a voulu éviter, dont l'affection, rétrécie par la cupidité, écarte l'économie, qui dérobe tout ce qu'elle peut dérober. L'habitude l'attache à une femme qui groſſit clandeſtinement ſa fortune des débris de celui qu'elle pille. Il vieillit inſenſiblement, & il s'eſt préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans ſa vieilleſſe, ayant repouſſé ceux que la nature lui préſentoit. Il n'a pas joui d'un cœur qui ſe ſoit pleinement fondu dans le ſien; & fût-il ſuſceptible d'amour, le délicieux ſentiment de l'eſtime ne s'y joindra pas; car il ne pourra nommer publiquement la compagne de ſa couche; & les baiſers qu'il donnera à des enfants que la loi flétrit, feront des baiſers furtifs, qui feront toujours quelques reproches à ſon ame paternelle.

Vieux garçon, *vieux coquin*, dit le proverbe. En général, il n'eſt pas menteur; les exceptions ſont rares. Une vieille fille peut dire : *On n'a pas voulu de moi, j'étois laide, j'étois pauvre; je n'ai point*

point refuſé. Mais le vieux garçon qui, dans la carriere de ſa vie, n'a point eu le courage d'adopter une femme, & (celle qu'il cherchoit n'exiſtât-elle pas) qui n'a point ſu créer une ame propre à ſympathiſer avec la ſienne, quelle excuſe peut-il donner? De quelle foibleſſe ne s'accuſe-t-il pas?

Que ſont ces célibataires? Errants dans la ſociété, ils vont tendant des pieges à l'innocence, & ſemant le trouble dans les familles. Idolâtres d'eux-mêmes, ils comptent pour rien la honte de la beauté, les larmes & les ſoupirs de la foibleſſe abuſée.

D'autres, plus coupables encore, attaquent le lien conjugal; & réfléchiſſant ce crime, joignent à leur perfidie l'eſpoir affreux de croire mieux cacher leurs déſordres, & de ſe tranquilliſer ſur les ſuites.

Ce fut un célibataire qui le premier inventa ce dangereux langage qui enivre l'amour-propre féminin, en outrant la louange due à la beauté.

Le plus grand argument des célibataires eſt, qu'ils ſont libres. Eux, libres! eux eſclaves le plus ſouvent des plus viles courtiſanes; eux qui portent à leurs pieds leur fortune; eux qui ſont le jouet de leurs caprices, de leurs fantaiſies; eux qui en comptant trouver la volupté, ne rencontrent que des faveurs meurtrieres; eux trompés dans leur jeune âge, volés dans leur vieilleſſe, & qui ſeront abandonnés à leur lit de mort, ſi l'inſenſibilité qui les environne, juſte punition de leur vie paſſée, ne précipite point leur trépas.

CHAPITRE DCLIII.

Déſeſpoir.

Qui entre chez moi le viſage pâle, abattu, ſe frappant le front avec le poing? C'eſt le même homme que j'ai vu la veille, tranquille, ſerein, ne redoutant ni le préſent ni l'avenir, concentré dans ſes jouiſſances perſonnelles. Il s'écrie : Je ſuis ruiné! Hier j'avois du pain, je n'en ai plus aujourd'hui. J'ai écouté une voix qui m'a dit : Que vous importent vos freres, vos neveux, vos parents, vos amis? venez chez moi, déshéritez vos proches, & vous aurez onze pour cent ſur votre tête. J'ai écouté cette voix inſidieuſe ; j'ai répété : Que m'importent mes freres, mes neveux, mes parents, mes amis? j'aurai onze pour cent ſur ma tête. J'ai couru chez un notaire, & j'ai déshérité mes proches. Mais je ſuis puni ; la banqueroute de l'emprunteur eſt déclarée, & aucun huiſſier ne peut l'arrêter. Que vais-je faire à préſent? Je ne ſais que ſouper en ville, aller au ſpectacle, & ſigner une quittance quatre fois l'année. Quel conſeil me donnez-vous? Pourquoi ne m'avez-vous pas averti que l'emprunteur pourroit manquer? Quelles loix irai-je implorer? Quels tribunaux me rendront mon argent? Encore, ſi l'on empriſonnoit toute la maiſon, & qu'on la vendît à l'encan, bêtes & gens, & juſqu'au ſinge.

Il marche à grands pas. Heureux, s'écrie-t-il, ceux qui n'ont pas un ſol de rentes viageres! Lorſqu'il a bien exhalé ſa fureur, il dit qu'il va s'enſevelir dans le fond d'une Province, & quitter cette indigne capitale, où les gens vous perſuadent de

déshériter vos parents, pour s'appliquer à eux-mêmes tout l'héritage ; où après avoir placé toute sa fortune pour doubler l'intérêt de son argent, on se voit condamné un beau jour, malgré le contrat en parchemin, à travailler lorsqu'on s'étoit si bien arrangé pour vivre uniquement pour soi, & passer le reste de ses jours dans une commode oisiveté.

Ainsi l'égoïsme qui se croit éclairé, s'aveugle & se punit lui-même ; & la banqueroute devient un excellent avis.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

CHAPITRE DCLIV.

Poëmes lyriques.

C'est bien à tort qu'on a voulu rétrecir le genre de l'opéra, lequel, étant par sa nature le spectacle de l'imagination, n'est point fait pour recevoir des limites. La magie, la mythologie, l'histoire, tout lui appartient. Le pays de l'illusion ne sauroit être trop vaste, parce que cette ruine fantastique ne vit & ne se plaît qu'au milieu d'une magnificence prodigue & merveilleuse. Vouloir borner l'espace immense où elle plane, c'est l'anéantir. Elle ne souffrira jamais qu'on trace un cercle autour d'elle.

Aussi, dès que le poëte a fait pacte avec la brillante chimere, il est, pour ainsi dire, livré à cet agent surnaturel qui a droit de lui commander despotiquement. Il faut qu'il monte aux cieux, qu'il descende aux enfers, qu'il visite les dieux & les diables, les temples & les cavernes ; qu'il danse, qu'il chante, qu'il sommeille, qu'il vole sur les nuages, & qu'il ne se plaigne jamais des chaînes ou

des aîles que le monſtre lui donne. Il eſt entiérement ſubordonné à cette baguette magique, qui commande aux éléments, aux airs, aux ritournelles, aux ballets & aux décorations. Il s'eſt enfin donné à une eſpece d'enchanteur qui lui a ravi ſa logique.

Rien au monde n'eſt plus oppoſé que le drame ſimple & le drame lyrique. L'intérêt vif & continu eſt le partage du premier; le ſecond ne ſe fie pas de même à une ſeule & même ſenſation prolongée; il les appelle toutes; il lui faut des moyens immenſes & diverſifiés; le cortege, le concours, la clameur de tous les arts & même leur lutte confuſe, s'il faut le dire, au-lieu de leur accord.

Reſte à ſavoir ſi de tant de choſes diſparates, il peut jamais réſulter cette unité touchante qui pénetre le cœur, & ſi à force de vouloir prodiguer les enchantements, on ne parvient pas à fatiguer l'œil & à étourdir l'oreille. Quoi qu'il en ſoit, l'imagination du ſpectateur rencontre ſon plaiſir dans la variété de ceux qui lui ſont offerts; il ſaiſit à la volée ce qui parle le mieux à ſes ſens. Toutes les impreſſions viennent l'interroger; celles qui plaiſent ſont admiſes.

On a voulu tracer la théorie de cet art. Ce ſeroit vouloir faire raiſonner la folie; & pourquoi lui ôter ſa licence bizarre? L'opéra ne frappe que par ſon extravagance, par la multiplicité & la confuſion des objets. Il faut laiſſer à ce monſtre brillant ſes dimenſions irrégulieres; il ne pique la curioſité, il n'intéreſſe le cœur, il ne produit la ſurpriſe, que par la ſingularité de ſes formes fantaſques & changeantes

On veut donner aujourd'hui aux poëmes lyriques une marche ſage, une contexture raiſonnée, un intérêt unique; ſoit. Le poëme ſera plus conforme

aux regles ; mais j'aurai moins de plaiſir. Un opéra doit être un conte de fée. Je trouverai aſſez ailleurs des pieces raiſonnées & touchantes, qui parleront à la raiſon & à l'amè. Ici, je veux voir un monde étrange & de fantaiſie.

CHAPITRE DCLV.

Ballet.

L'AMATEUR de la vérité & de la nature avoit ſouvent demandé ce que ſignifioit tel ballet, où l'on balançoit les bras, où l'on levoit alternativement les pieds ſans deſſein marqué, où l'on danſoit enfin pour danſer. Les arts ſont tellement ſoumis à une routine puérille & invétérée, que l'on a vu long-temps ſur le théâtre de l'opéra des ſauts bizarres, des attitudes forcées, des mouvements vagues, indéterminés, des maſques *rouges*, *bleus*, *verds*, &c. & perſonne ne ſoupçonnoit alors que l'art pût former une action intéreſſante, noblement imitée par la danſe. Il étoit décidé qu'un *ballet* ne ſeroit qu'un cercle de danſeurs perpétuellement agités ſans cauſe, & dont les pas ne ſignifieroient rien. On étoit loin d'appercevoir, même en ſpéculation, que la danſe pût former une peinture mobile, gracieuſe, animée, créer des tableaux, les varier à ſon gré, & s'élever juſqu'à rendre les paſſions humaines.

Elles ſont cependant d'autant plus expreſſives, que leur langage eſt plus contraint & plus reſſerré. Le ſilence de la pantomime, loin de rien dérober à leur fineſſe & à leur énergie, ſemble y ajouter par les geſtes & les mouvements ingénieux & prompt qu'elles inventent. Dans cette action muet-

te, la gêne paroît allumer l'éloquence. Chez les hommes alors tout devient langue & langage énergique ; le pied parle comme l'œil ; le ſentiment ſe peint dans les moindres nuances ; l'ame s'échappe par toutes les attitudes du corps ; tout eſt réfléchi, déciſif, pittoreſque ; tout frappe l'image & la caractériſe ; elle n'eſt ni fauſſe, ni équivoque.

Eh ! quel plaiſir de voir tel mouvement, rapide & fugitif comme l'éclair, qui rend avec netteté un ſentiment délicat & fin ! L'amour, la crainte, le déſeſpoir changent de phyſionomie, & diſent tout ce qu'ils veulent dire, ſans qu'on ſoit trompé par le menſonge ; il ſemble même ne plus exiſter dès que la bouche de l'homme eſt fermée.

Les anciens avoient porté cet art à un degré de perfection qui nous eſt inconnu. Batyle, Pilade & Hilas partagerent Rome en factions théâtrales. Les hiſtoriens, en nous rendant compte des vifs tranſports que ces pantomimes exciterent, diſent qu'ils faillirent allumer une guerre civile.

Noverre, parmi nous, eſt le premier qui ait raiſonné la danſe ; il eſſuya les contradictions que le préjugé tient toujours en réſerve contre toute invention. Il ſut les braver, & recula les limites de ſon art. Ce fut de ce moment que cet art mérita d'être conſidéré comme une partie importante de l'art dramatique.

Le génie de Noverre chaſſa les *perruques noires*, les *paniers*, les *tonnelets*, & fit ſuccéder des tableaux hiſtoriques ou gracieux, pleins de grandeur, d'expreſſion, de fineſſe & de majeſté, à ces inſipides caricatures qui avoient uſurpé notre admiration.

Les ballets modernes ne ſont plus compoſés de cabrioles, d'entrechats. Une déclamation animée & muette forme des ſcenes neuves, vivantes ; & de

plus grand intérêt. Le ſuccès en eſt ſi prodigieux, que la pantomime eſt deſcendue ſur les petits théâtres, & que l'on craint qu'elle ne vienne à étouffer toutes les autres parties de l'art dramatique. Cette branche muette & éloquente a un attrait qui ſubjugue profondément tous les eſprits.

CHAPITRE DCLVI.

Rime.

La rimaillerie ne paſſe point de mode, les cafés ſont les endroits contagieux, où des poëtereaux s'entichent réciproquement de cette puérilité. Il n'y a rien enſuite de plus ridicule que la maniere dont le Mercure annonce un concours académique. Le plat phraſier, au ſujet de quelque rimaillerie, parle de la *Grece*, des *jeux olympiques*, de la *couronne flottante*; & des mirmidons s'imaginent bonnement qu'une médaille eſt de la gloire, & voilà leur cerveau gâté pour une majeure portion de leur vie. On ne voit que rimailleurs qui s'entre-dévorent pour des hémiſtiches. Rien de plus dangereux que ces prix *de poéſie*. Le gouvernement devroit les interdire. La moitié des jeunes gens fainéantiſent, en diſant qu'ils travaillent pour l'académie.

Tous nos Poëtes regardent la rime comme partie intégrante de la poéſie; elle en eſt le ridicule & le fléau. Il eſt devenu impoſſible d'enfanter un long ouvrage, ſans ſe briſer ſur l'écueil.

Cette rime tyrannique, cette ritournelle de conſonnances, ce tintement puérile, font perdre à la langue ſa netteté, ſa préciſion, ſa flexibilité même. Cette coupe gênante étrangle les penſées, & par-

là le ſtyle devient uniforme & haché. Nulle rondeur, nulle plénitude, nulle majeſté. La proſe la plus commune a un caractere plus libre, & plaît davantage à tout homme ſenſé. Il faut être maniaque ou un Voltaire, pour faire des vers françois après vingt-huit ans, lorſqu'ils ſont ſi peu lus.

Je plains fort cette foule de jeunes gens qui s'adonnent à la rime; ils négligent tout le reſte pour poſſéder leur *Richelet*; ils veulent mettre en vers tous les Poëtes anciens: ce qui annonce d'abord un défaut de jugement. Ils ſe tourmentent en pure perte. Plein de compaſſion pour les tortures qu'ils éprouvent, j'admire en pitié leurs peines infructueuſes.

Nos voiſins ſe ſont dérobés à ce joug barbare que nous nous ſommes ſtupidement impoſé, & la poéſie a commencé a naître parmi eux.

Il me ſembleroit bien digne du ſiecle préſent, de ſecouer le joug de la rime. Nos chefs-d'œuvres dramatiques me paroiſſent gâtés par ce faux agrément que l'habitude ſoutient encore, tandis que nous gagnerions beaucoup à être affranchis de cette inſupportable monotonie.

Les ouvrages en vers ont beau trébucher les uns ſur les autres, preuve frappante du dégoût univerſel, la ſatiété ne corrige point les malheureux rimeurs; ils s'obſtinent à mettre en vers alexandrins, lourds & peſants, Thompſon, Zacharie, Télemaque, Geſner, Buffon; & puis ils appellent poëme un ſalmigondis poétique, qui donne à tout un public une indigeſtion de vers pour dix années.

On n'imagine pas combien la rime coûte à la penſée, même dans nos plus grands poëtes. On conçoit dans une piece de théâtre un ſentiment profond; on ne trouve pas de rime, il s'en préſente une qui n'exprime qu'une idée ordinaire. On s'y

refuſe d'abord ; on s'échauffe la tête pour allonger, raccourcir, tourner, retourner ſa phraſe ; on torture ſon cerveau : l'inflexible langue ne préſente aucun tour que la rebelle rime ne répudie. Celle qui s'ajuſte au trait léger, eſt employée ; & le perſonnage qui alloit avoir une phyſionomie burinée, n'offrira qu'une figure ſans caractere.

La rime rend ſouvent Corneille diffus, embarraſſé, inintelligible, elle gâte pluſieurs morceaux pleins de verve & d'élévation. Racine me paroît conſtamment caché derriere ſes perſonnages, & habile à leur inſinuer ſon langage harmonieux. J'entends ſa flûte douce qui cadence des périodes arrondies, même dans le tumulte effréné des paſſions. Je ne perds jamais de vue le poëte ; & quand Monime, formant le projet de s'étrangler, apoſtrophe le tiſſu fatal, j'oublie preſque cette ſituation touchante & douloureuſe, pour admirer des vers qui ſont le dernier terme de la recherche & de l'art. Ce morceau eſt ſupérieurement écrit ; mais il eſt trop beau, puiſqu'il me montre plus Racine que la plaintive & déſolée Monime.

M. de Voltaire devient épique dans ſon *Œdipe*, dans ſon *Alzire*, dans ſa *Sémiramis*, dans la premiere ſcene d'*Oroſmane* ; entraîné qu'il eſt par cette pompe d'élocution qui enleve les battements de main du parterre. Ses confidents ſont quelquefois chargés de ſes plus beaux vers, parce qu'il aime à ſe faire voir ; mais dès que le vers fait admirer le poëte, le vers tue à coup ſûr le perſonnage. Et que devient l'illuſion ?

On chérira encore cette beauté conventionnelle qui détruit des beautés plus vives, plus précieuſes & plus naturelles. Le Pariſien ſera ſoumis à ce bizarre préjugé encore quelque temps ; mais enfin, lorſqu'en ſe rapprochant de la ſimplicité & de la

nature il aura ſenti le charme de la vérité naïve, il verra que le vers ſur la ſcene n'eſt qu'un faux ornement qui tend à corrompre l'eſprit, lorſqu'il faut être tout entier au ſentiment & à l'image. Et la rime ſera abandonnée aux chanſons & aux vaudevilles, pour qui ſeuls elle ſemble faite.

Notez que tous ces rimeurs ſont abſolument dépourvus de toute invention; ils ſont incapables de faire un roman médiocre.

Or, je n'ai pas bonne opinion de tout auteur qui, dans ſa jeuneſſe, n'a pas fait un roman; il annonce par-là même une ſéchereſſe d'imagination & une ſorte de ſtérilité; & pour former un roman, il faut de l'eſprit, de l'uſage du monde, la connoiſſance des paſſions; & les verſificateurs, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas ſu faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulſion du génie. Ces ouvrages rimés reproduiſent les mêmes tours, les mêmes idées; & rien de plus rare qu'un auteur original. Tel qui n'a fait que de mauvaiſes tragédies, incapable de compoſer cent pages de la couleur des écrits de Rétif de la Bretonne, aura l'inſolence de ſe croire ſupérieur à lui, tandis qu'il n'eſt pas ſon égal; il répétera *la médiocrité orgueilleuſe*, ſans ſonger qu'il prononce ſa condamnation.

Auſſi, que ſont ces rimailleurs? Ambitionnant d'abord de travailler au Mercure, ils s'enrôlent ſous les drapeaux d'une petite ſecte; & dès ce moment ils blâment tout ce qu'elle blâme, & ne louent que ce qu'elle loue. Ils forment un petit bataillon littéraire, par cet inſtinct que les eſprits médiocres & ſubalternes ont à faire ligue offenſive & défenſive. En applaudiſſant au petit chef qu'ils ont choiſi, ils penſent applaudir à eux-mêmes.

Ils ſe rendent tracaſſiers & méchants pour lui plaire, en attendant qu'ils le détrônent.

CHAPITRE DCLVII.

Gens bleſſés.

A la ſuite des accidents auxquels on eſt expoſé dans la capitale, ſe joignent des circonſtances non moins douloureuſes. Le peuple qui s'aſſemble & qui donne mille avis contraires, embarraſſe le malheureux bleſſé. Le brancard qu'il faut aller chercher n'eſt pas ſous la main; le commiſſaire qu'il faut trouver eſt loin; le procès-verbal à rédiger ne s'acheve point; la lenteur de ces cruelles formalités, pendant leſquelles le patient eſt abandonné à ſes tourments, fait que l'infortuné périt avant que d'être arrivé à l'hôpital.

Qui n'eſt pas expoſé à être bleſſé dans ces rues tumultueuſes? Une tuile, un carroſſe, une poutre branlante, un marteau de maçon, un cheval, un chien danois, un porte-faix ſourd & muet, vous font plaie, boſſe, contuſion, fracture.

Au défaut de ces graves accidents, un citoyen honnête & inconnu peut être ſurpris d'un coup de ſang; & faute de renſeignements, on le portera à l'Hôtel-Dieu. En revenant de ſa léthargie, il ſe trouvera lui quatrieme ou cinquieme dans un lit fort différent du ſien. C'eſt ce qui eſt arrivé à un Avocat de ma connoiſſance, il y a quelques années. En ſe réveillant, il retomba dans ſon évanouiſſement, lorſqu'il ſe vit couché entre deux moribonds qu'il ne connoiſſoit pas.

On avoit imaginé, pour obvier à ces cas imprévus, de placer dans chaque quartier de la Capi-

tale, ſoit chez un commiſſaire, ſoit chez un chirurgien, un hoſpice, c'eſt-à-dire, une chambre baſſe & commode où ſeroit un lit diſpoſé pour les bleſſés, un petit coffre de chirurgie & de pharmacie, de maniere qu'on pût tranſporter ſur-le-champ & ſecourir tout citoyen qui auroit éprouvé quelques accidents.

On avoit d'abord accueilli ce projet hoſpitalier, mais il n'a pas reçu ſon exécution ; de ſorte qu'un homme dangereuſement bleſſé ſe trouve à la merci du peuple ; & s'il n'eſt pas reconnu, ou s'il n'intéreſſe pas quelque bonne ame, il voyage douloureuſement au corps-de-garde, du corps-de-garde chez le Commiſſaire, de chez le Commiſſaire à l'Hôtel-Dieu. Il ſeroit plus heureux dans ſon infortune, s'il eût été écraſé au centre de la ville.

Ainſi le bien ne s'opere pas aiſément. Ce plan charitable, & qui devoit intéreſſer toutes les claſſes de citoyens, n'a point été exécuté faute du concours de pluſieurs volontés. La puiſſance ordonnatrice ne ſuffit pas, il faut la réunion de ceux qui peuvent agir ; & cette réunion, M. le Noir ne l'a pas trouvée, malgré l'importance & l'utilité de l'objet.

CHAPITRE DCLVIII.

Miracles.

On a danſé ſur la tombe du diacre Pâris ; on a mangé de la terre de ſon tombeau. Quoi de plus miraculeux que cette frénéſie ? Voir l'homme éteindre le flambeau de ſa raiſon, une ville entiere ſe repaître de preſtiges : quoi de plus étonnant ?

Enſuite eſt venue la guériſon miraculeuſe d'une

Dame *de la Foſſe*, qui, pour preuve, a ſuivi la proceſſion du Saint-Sacrement pendant trente années. Il n'y avoit rien à répondre à cela : auſſi point de contradiction.

Le dernier miracle qui s'eſt fait à Paris, ou plutôt que le peuple a imaginé, regardoit une Vierge de plâtre du fauxbourg Saint-Antoine. Cette Vierge étoit dans ſa niche à l'encoignure d'une rue, ſans qu'aucune perſonne eût jamais pris garde de quel côté elle avoit la tête tournée. La proceſſion du Saint-Sacrement venant à paſſer, quelqu'un s'écria qu'elle venoit de tourner la tête du côté du Prêtre, comme pour ſaluer ſon divin fils. Ce miracle paſſa de bouche en bouche; la populace accourut; une vieille alluma un cierge au pied de la Vierge; le lendemain cinquante mille ames ſur pied environnoient la ſtatue de plâtre. C'étoit en 1752.

Notez que la Vierge de plâtre adoſſoit la boutique d'un marchand épicier, qui vendoit des cierges; il eut bientôt vuidé ſon magaſin; c'étoit à qui en allumeroit. Le concours devint ſi conſidérable, que la police ne ſut trop comment amortir cet enthouſiaſme, & diſſiper la foule incroyable qui rempliſſoit ce fauxbourg. On enleva la Vierge; elle fut tranſportée ailleurs & enfermée.

On dit que le marchand épicier, qui étoit mal dans ſes affaires, avoit décollé l'image de plâtre, & au moyen d'un fil-d'archal, lui avoit fait tourner la tête, perſuadé qu'il étoit, qu'il vendroit aſſez de cire aux dévots pour remonter ſa fortune délabrée.

Le Prophete de la rue des Moineaux ne demeura pas auſſi paiſible; il guériſſoit, avec le ſimple attouchement, tout le peuple par une commotion électrique vraiment inexplicable. *Il guérit*

comme faiſoit Jeſus-Chriſt ; il en a reçu ſes pouvoirs. Le Prophete fut renvoyé doucement ; & cette fermentation qui avoit gagné la ville entiere, tomba tout auſſi précipitamment qu'elle s'étoit formée.

Il y a vraiment des épidémies morales qui naiſſent tout-à-coup, & dont on ne ſauroit aſſigner la cauſe, ni prévoir les effets. Une police qui rompt avec adreſſe ce vent impétueux, & qui éteint l'extravagance publique, ainſi qu'on fait d'un embraſement dans ſon origine, eſt un bienfait réel du gouvernement. Que de déſaſtres dans les ſiecles antérieurs faute de n'avoir pas ſu arrêter l'étincelle qui a certaines époques allume les cerveaux !

CHAPITRE DCLIX.

Livres.

PARIS eſt la ville de l'univers qui en contient le plus. L'érudit & le compilateur y ſont fort à leur aiſe : auſſi foiſonnent-ils. On refond des livres comme on refond des ſuifs. Voyez Pankoucke ; n'eſt-il pas un maître chandelier ?

L'ignorance même par air érige un trophée en l'honneur du ſavoir. Que de ſots poſſeſſeurs d'une immenſe bibliotheque reſſemblent aux Libraires, qui ſe promenent tous les jours au milieu d'une foule de bons livres qu'ils n'ont jamais ouverts !

Dans un ſens, on fait trop de livres, & dans un autre on n'en fait point aſſez. On en fait trop, ſi l'on conſidere que l'on écrit de nos jours bien des choſes ſavantes & inutiles. On n'en fait pas aſſez, ſi les ouvrages tendent à établir un rapport moral entre les faits.

Il y a plus d'hommes que de penſées, & l'on a vu des ſiecles s'écouler ſans rendre au dépôt commun une ſeule idée juſte ou utile. Qu'eſt-ce donc qu'un Tacite, qu'un Bacon (1), qu'un Locke, qui ſe ſont diſtingués au milieu du genre humain par la grandeur & le nombre des idées?

Mais de pareils auteurs ne paroiſſent qu'à de longs intervalles. Ces auteurs penſent trop pour la multitude; il en faut d'autres qui, comme dit Rouſſeau, *ſemblables à la bonne, coupent le pain aux enfants;* & ces Ecrivains, quand ils ont ſu tracer des ouvrages populaires, où la morale eſt à la portée de tout le monde, méritent des éloges.

Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles; paſſé cela, le reſte qui n'eſt que curioſité ſemble abandonné au vuide des hypotheſes pour former des diſputes interminables. C'eſt le luxe de l'eſprit humain; il prouve ſa ſagacité, ſa profondeur: mais il n'ajoute ni à ſon repos ni à ſon bonheur.

L'on ne parvient à ces connoiſſances utiles qu'après avoir beaucoup comparé. La multitude de livres eſt donc un inconvénient; mais n'eſt point un mal: on prend, on choiſit; & tel livre qui ne dit rien à l'un, parle beaucoup à l'autre. Je ſerois donc de l'avis de Madame de Sévigné, qui dit, avec ſa grace ordinaire: *Pour Pauline, cette dévoreuſe de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que de ne point aimer à lire.*

Un Miniſtre nommant ſon parent à la place de bibliothécaire de la bibliotheque royale, lui dit en pleine audience: *Mon couſin, voici une belle occaſion pour apprendre à lire.*

---

(1) Quand Bacon dit de l'argent, *c'eſt un bon ſerviteur & un méchant maître*, n'a-t-il pas fait un volume dans ce peu de mots?

Ce mot très-plaisant, & qui peint de quelle maniere se donnent en France les premiers emplois, le devient davantage par l'application dont il est susceptible. Que de fois a-t-on pu dire depuis : *Ah, Monsieur, la belle occasion pour apprendre ce que vous devriez savoir !*

CHAPITRE DCLX.

Empiriques.

Ils sont les médecins du peuple. Le peuple n'a pas de quoi payer ceux qui roulent en voiture. Il va chez ceux qui donnent en même-temps la consultation & le remede : par-là il est dispensé de payer l'apothicaire.

Les Empiriques ne sont pas despotiques. On va chez eux, on marchande, on tâte de leur remede ; s'il réussit, on continue ; s'il ne fait pas du bien, on le met de côté. Mais le Médecin ne se relâche pas de la rigueur de ses ordonnances.

Le Médecin qui raisonne, tantôt tue, & tantôt guérit. L'Empirique en fait autant ; mais du moins il ne raisonne pas. Il se conduit par l'expérience ; & comme nous sommes tous plus ou moins pyrrhoniens, lorsqu'il s'agit de cette science très-obscure, nous ne voyons pas de mauvais œil les Empiriques qui peuvent citer aussi leurs merveilleuses guérisons.

L'Empirique sera constamment le médecin du pauvre, de l'indigent. Celui qui n'a point de temps à perdre, monte chez l'Esculape grossier : *Me guérirez-vous ?* lui dit-il d'une voix impérative ; *je n'ai pas le loisir d'être malade.* L'Esculape répond affirmativement : *Oui, je vous guérirai.* Quand il

il n'y auroit que ce ton ferme, assuré qui frappe le malade, ce seroit déja un grand bien; car il commence par fortifier l'ame; & le médicin de la faculté, avec sa parole incertaine & ses tâtonnements, ne verse pas dans l'ame le courage ni le beaume restaurant de l'espérance. Il est froid, tandis que l'autre, chaud & véhément, vous dit d'une voix forte & convaincante: *Prenez & guérissez.*

Ce ton éloquant ranime & conforte le malade, chasse la peur, & commence peut-être la guérison. Il ne faut pas compter pour peu cette force d'imagination ordinaire aux Empiriques, & qui leur fait dire à des squélettes ambulants: *J'en ai guéri bien d'autres; vous ne digérez pas; eh bien, dans quinze jours vous mangerez un aloyau avec moi.*

Un médecin blême avec une voix flûtée, l'œil indécis, vous tâte le pouls mollement, profere de ces phrases élégantes, mais dont on sent le vuide. Il semble vouloir temporiser avec la maladie, en faire un objet de curiosité. Son ton doux & mielleux a la constitution vaporeuse des femmes & des élégants de nos jours. L'Empirique, au contraire, a la parole hardie, l'œil sûr; il fait tourner son malade, lui bat l'épaule, s'empare de son imagination, & en le félicitant d'être venu le trouver, il a déja changé la situation de son esprit.

Le peuple trouve donc que les médecins n'ont pas le talent de la parole; & conformément à sa maniere de juger, il a recours aux Empiriques qui ont le ton populaire, qui font rire les agonisants, en leur prouvant qu'ils se porteront bien avant peu, & qui distribuent l'apophtegme médical & la bouteille pour vingt-quatre sols.

Dites à un de ces hommes, *un tel a dit que vous étiez un empirique*; il répond sans se décon-

certer & avec hardieſſe : *Il m'apelle un empirique, & moi je l'appelle un médecin. Il ne ſait pas bien mon nom. Grace à Dieu, je ne ſuis point médecin, je ſuis guériſſeur.* Et le peuple ſoumis à cette voix forte, à ce viſage décidé, à ce geſte ferme, répete, *il eſt guériſſeur !* Et comme il compte être guéri, il l'eſt déja à moitié.

Tous ceux qui diſtribuent des remedes ſont enrégiſtrés à la police; ils ſont tolérés lorſqu'ils ont dépoſé le ſecret de leur compoſition entre les mains du premier Médecin du Roi. Pluſieurs remedes dont on fait uſage dans la médecine, ſont dus originairement à des Empiriques. Et ne peut-il pas ſe trouver un remede bon au corps humain, dans preſque toutes les circonſtances? Ne voyons-nous pas aujourd'hui, que toute l'apothicairerie, entre les mains des véritables gens de l'art, ſe réduit au tartre ſtibié, au jalap, au quinquina, au mouſſe de Corſe, à l'éther, voilà ce qui ſauve la vie. Un bon remede applicable dans une foule de maladies, peut donc ſe trouver entre les mains d'un Empirique; & un remede non univerſel, mais bienfaiſant dans preſque tous les cas, n'eſt pas auſſi chimérique qu'on voudroit le dire.

Quoi qu'il en ſoit, le peuple qui n'a pas plus envie de mourir que les grands, court chez les Empiriques, croit aux Empiriques, ne renoncera pas aux Empiriques; il a droit de les interpeller, de les tancer. Le malade diſpute, ſe plaint, gronde, ce qu'il ne peut avec le médecin irréfragable.

Il réſulte que les Empiriques guériſſent & ne tuent pas plus de monde que les médecins endoſſant robe fourrée.

Certains médecins diſent qu'il y a deux mille maladies, comme les caſuiſtes diſent qu'il y a cinq

cents mille péchés. Les médecins ſont au phyſique, ce que les caſuiſtes ſont au moral. Ils connoiſſent mieux la nature des maladies, les ſymptômes & les criſes que les anciens ; mais le remede ! Voilà le pont. Le pont ! direz-vous ; qu'eſt-ce à dire ? Je vais vous l'expliquer.

Il y avoit un torrent qui coupoit un chemin ; des ingénieurs vinrent, & déterminerent la rapidité du courant, la profondeur du torrent, la maſſe des eaux, la hauteur des bords. Bref, tout étoit meſuré géométriquement avec une préciſion rigoureuſe ; mais le chemin étoit toujours coupé ; le pont ne joignoit pas les rives oppoſées. Un maçon vint, qui n'étoit ni architecte, ni géometre, & dit : Je m'embarraſſe fort peu de la groſſeur, de la rapidité du torrent, du lit qu'il occupe, qu'il creuſe ou qu'il ronge ; mais je vous ferai un pont, & vous paſſerez deſſus : ce que ne peuvent faire ces Meſſieurs, qui vous diſent le mieux du monde comment le torrent vous empêche de paſſer.

Et ſans calculer ni meſurer la force & l'étendue du torrent, il fit une arche ſolide. Le pont fut bâti, & l'on paſſa. Les géometres furent très-bien ce qu'étoit le torrent ; & le maçon ſut que quand il y avoit un torrent, le tout étoit d'y faire un pont.

Les médecins ſont les jaugeurs du torrent, le guériſſeur eſt le maçon.

CHAPITRE DCLXI.

Ventilateur des Spectacles.

Les chymiſtes nous ont appris qu'il régnoit dans une ſalle de ſpectacle trois ſortes d'air. Dans

le bas, un air lourd méphytique, très-dangereux; dans le haut, un air plus léger & non moins nuisible.

Tout air *respiré* cesse d'être *respirable*. Les petites loges sont toutes dans le haut & dans le bas de la salle; & c'est là que viennent s'empoisonner & s'ennuyer nos femmes aux nerfs délicats.

En construisant la salle provisoire de l'opéra, on nous avoit promis un ventilateur. Ce ventilateur auroit coûté cent écus, & il n'y en a pas à la comédie françoise, il n'y en a pas à la comédie dite italienne: cet honneur est réservé à *Audinot*, à *Nicolet* & aux *Variétés amusantes*.

Cependant rien de plus simple que ce ventilateur, tel que l'avoit proposé l'inspecteur des objets de salubrité, M. Cadet de Vaux, qui s'occupe constamment & efficacement de tout ce qui peut intéresser la santé & la conservation de ses concitoyens.

Ce ventilateur consiste en un tuyau de cheminée, faisant l'office de fourneau à réverbere, partagé par une grille où l'on auroit allumé du charbon de terre purifié au moment du spectacle. Dans le cendrier auroit été établi des tuyaux partant des divers points de la salle, en sorte que le feu auroit aspiré par ces bouches, & renouvellé l'air méphytique.

L'air respiré de nos salles de spectacles, est une source perpétuelle de maladie. L'excessive chaleur qu'on y éprouve, fait qu'on altere sa santé en voulant former son goût. La police qui a soin de bannir des pieces les mauvaises paroles, devroit s'occuper à chasser des salles des spectacles l'air *respiré* qui n'est plus *respirable*.

CHAPITRE DCLXII.

Singulier mariage.

UN Fermier-Général, las des coquettes de Paris, de toutes ces petites filles maniérées que l'on préſente ſucceſſivement à l'enchere, conçut le deſſein de chercher au haſard une femme en Province.

Il va à la poſte, fait mettre des chevaux à ſa chaiſe : *Où aller, dit le poſtillon?* Du côté que tu voudras, n'importe, marche. Mais, Monſieur... — Va devant toi. Le poſtillon le mene à Saint-Denis. A Saint-Denis même ordre au poſtillon, où tu voudras, vas devant toi. De poſte en poſte, il parvint ſur la frontiere, du côté de ***. Il s'arrête, entre dans une Egliſe, regarde à droite & à gauche ; on alloit chanter un *ſalut* avec expoſition du *St. Sacrement*. Il voit entrer une femme précédée d'une belle fille, âgée de dix-huit ans.

Il ſort de l'Egliſe, ſe préſente chez la Dame, & lui dit : Je viens vous demander votre fille en mariage. — Eh! qui vous a conduit ici, Monſieur? — Les poſtillons, Madame. Je ſuis Fermier-général ; faites venir le Directeur, il reconnoîtra bien ma ſignature. Le Directeur vient, & ſe met preſqu'à genoux devant un des Princes de la Finance. On dîne ; après le repas, le Fermier-général dit à la mere : J'ai cent mille livres de rentes, j'en offre la moitié à votre fille en donation. La Dame, qui vivoit d'un médiocre revenu avec ſa fille, ne la refuſa point à un homme opulent ; & quelques jours après, les mêmes

chevaux de poſtes ramenerent triomphamment à Paris la mere, la fille & l'époux.

Que les Demoiſelles de Province qui rêvent inceſſamment à la capitale, ne déſeſperent pas d'y arriver un jour. Plus d'un homme opulent ſaiſira peut-être l'exemple que nous venons de crier. Qu'elles s'accoutument donc à l'idée agréable de voir des maris arriver en poſte, pour mettre à leurs pieds une fortune digne de leurs charmes; & que Paris s'embelliſſant encore à leurs yeux par cette attente, elles cultivent d'autant plus les talents qu'elles négligent. Cette idée ſervira tout-à-la-fois à ne pas rendre inutiles les dépenſes de leurs parents, & à réprimer la trop familiere ivreſſe des petits provinciaux qui les obſedent, & qui étalent une ſuffiſance fondée ſur ce qu'ils s'imaginent être les ſeuls au monde qui puiſſent s'offrir comme amants & comme époux.

CHAPITRE DCLXIII.

Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.

Ces fêtes ont été inſtituées aux environs de la capitale. Salency en a donné l'exemple au reſte du Royaume.

C'eſt une inſtitution touchante que de couronner annuellement les vertus obſcures des habitants de la campagne. Il eſt vrai qu'ils ne doutent pas qu'ils méritent le titre d'hommes vertueux, & qu'ils font le bien par ſentiment, ſans attendre l'œil de l'admiration, & la main de la récompenſe.

Le genre humain a été calomnié par des écrivains qui n'ont voulu appercevoir que le ſommet de la pyramide, & jamais la baſe; c'eſt cependant le

chaume qui couvre les mortels les plus généreux & les plus héroïques. Il n'y a même que l'homme dépravé qui puiſſe s'émerveiller beaucoup de ces traits de généroſité & de grandeur, familiers & communs parmi les claſſes que l'orgueil mépriſe.

Ce n'eſt que parmi les riches que l'on voit des cœurs inſenſibles, des fils ingrats ou inſolents, qui méconnoiſſent leur pere, qui abandonnent leur mere, &c. Chez les pauvres, les liens de la nature ſont plus ſentis & reſpectés. Il eſt ſans doute toujours bon de récompenſer ces vertus paiſibles & ruſtiques; mais la récompenſe à la longue pourroit les avertir qu'il y a un grand mérite dans ce qu'ils font, & que c'eſt un prodige que d'être vertueux; ce qu'ils ſont loin de ſoupçonner.

Mais après le bien qui ſe fait en ſecret & en ſilence, qui ſe répand ſans oſtentation ſur la foule des infortunés, que l'amour profond de l'humanité inſpire, & qui ne ſe découvre qu'à l'œil de Dieu; il n'y a rien de mieux au monde que le bien qui ſe fait publiquement; c'eſt toujours le bien, quoique le motif ſoit quelquefois d'être regardé. Compoſons avec les vertus humaines, & quand nous voyons le bien, ne raiſonnons jamais ſur la cauſe.

CHAPITRE DCLXIV.

Miſanthrope.

Il eſt rare, mais le perſonnage en devient commun. Rien de plus facile à jouer que ce rôle. Auſſi l'eſprit médiocre s'en empare; le bourru, l'attrabilaire, & même l'ennuyé, ſe donnent pour miſanthropes.

Paroître mécontent de tout ce qui ſe fait, décla-

mer contre tous les hommes en général, parce qu'en effet la vertu & la probité n'appartiennent pas à tous, ne point ſe donner la peine d'examiner ce qui ſert à la juſtification des différents états de la vie, & ſe permettre une ſatyre violente & perpétuelle, ſans vouloir reconnoître le bien mêlé avec le mal; ne voir par-tout que des déſordres, & ſembler en vouloir plus aux vicieux qu'au vice même. Voilà le ton qu'affectent certains hommes qui ne ſavent jamais accorder aux autres une indulgence dont ils ont ſouvent beſoin eux-mêmes.

Que plus ſage eſt celui qui ſait vivre avec tous les hommes, paſſer habilement entre leurs vices & leurs défauts, comme on paſſe dans un ſentier à travers des hayes d'épines; qui n'injurie point l'humanité, mais qui la ſert & la plaint; qui cueille les fleurs de la vie ſociale, au-lieu de rembrunir les couleurs qui s'offrent ſous un aſpect ſombre & triſte! Sa vie n'eſt pas une perpétuelle déclamation, un long accès de fureur, un inutile emportement.

CHAPITRE DCLXV.

Accès Banal.

On ſe prête trop indifféremment à ces liaiſons indéterminées qui n'offrent que la ſurface de l'homme.

C'eſt une grande foibleſſe dans les habitants de la capitale de ſe livrer ſur-le-champ & ſans réflexion au premier venu, de parler de tout à un viſage nouveau, de ſerrer la main d'un homme qu'on ne connoît pas, de faire des offres de ſervice à quelqu'un que l'on voit pour la premiere fois.

N'eſt-ce pas un défaut abſolu de ſentiment & de

délicateſſe que cet abandon de l'ame à quiconque ſe préſente, que ces mots d'attachement & d'amitié prodigués en l'air ? N'eſt-ce point déclarer qu'on eſt indigne d'avoir un ami que d'appeller amis quarante perſonnes ?

Ce ſallon qui s'ouvre tant de fois eſt-il un lieu public ? Eſt-ce une comédie que l'on va jouer ? Qu'eſt-ce que ces prévenances, ces révérences, ces compliments affectueux qui ne trompent perſonne ? Le ſot, l'homme d'eſprit, l'honnête homme, le frippon, reçoivent le même accueil ; eſt-ce pour chaſſer l'ennui ? Mais cet ennui ne doit-il pas naître au milieu de tant d'hommes qu'on n'aime point, & qui ne ſe raſſemblent que pour ſe prêter mutuellement leur figure ?

Rouler dans ce tourbillon, c'eſt gâter ſon ame. Quel temps ne fait pas perdre cette manie de liaiſons paſſagères qui tuent la véritable amitié, & qui la font diſparoître totalement ? Comment faire choix ou conſerver un ſolide, un tendre ami, quand on ſe fuit chaque jour, & qu'on ne ſe cherche pas ſoi-même ?

Rien ne caractériſe plus le vuide de l'ame que cet accès banal, que cette vie purement repréſentative ; & néanmoins, c'eſt d'après une expérience auſſi légere qu'on veut juger les perſonnes. On haſarde effrontément le portrait d'un homme qu'on n'a vu qu'une fois. Le deſſinateur n'auroit pas eu le temps de ſaiſir le profil de ſon viſage, & l'on veut décider ſur ſes qualités morales.

Cet accès banal eſt le grand vice de la ſociété. Une femme devient le centre de trente perſonnages différents ; on eſt fort mal jugé, on juge plus mal encore. Il faut parler lorſqu'on ne ſent rien ; celui qui parle cherche du relief dans le nombre de ceux qui l'écoutent. C'eſt toujours là le premier

acte de fatuité. Si vous avez une opinion, elle se trouve noyée dans les opinions d'autrui; ce n'est plus un entretien, c'est une conversation vague, froide & sans caractere.

Autant une société choisie & peu honorable devient la source de plaisirs vifs, délicats & variés, autant ces sallons ouverts à la foule qui se renouvelle, ressemblent à des cafés, & n'offrent qu'un mouvement uniforme & fatigant. L'indifférence la plus absolue est sous le masque de la représentation; on le devine, & tout ce qu'on dit de part & d'autre s'en ressent.

Cet accès banal a engendré les lettres de recommandation, demandées, obtenues avec une si dangereuse facilité, où l'ostentation sert le plus souvent la bassesse, & où l'on a la témériré de parler du caractere d'un homme qu'on n'a point étudié, & qu'on offre sur le rapport d'autrui. On ne se permettroit point cette légéreté, s'il s'agissoit d'un cheval; & l'on envoie à tout hasard un homme de confiance, comme si l'on ne cherchoit qu'à se débarrasser d'un importun.

L'homme en place est obligé de donner un accès libre à beaucoup de personnes; il se plaint de cette gêne. Pourquoi des gens à qui leur état n'en fait pas un devoir, se l'imposent-ils volontairement? C'est par air. Une femme n'est contente que lorsqu'elle a reçu toute la ville; quand elle a beaucoup de visiteurs, elle dit tout bas à sa voisine : mon sallon est bien meublé.

CHAPITRE DCLXVI.

Etabliſſement à Vaugirard.

QUE l'adulte porte la peine de ſon libertinage ou de ſon imprudence, on le plaint : cependant il connoiſſoit le péril ; la raiſon & la morale ne l'ont point arrêté ſur le bord du précipice. Mais voir des enfants nouveaux nés attaqués du virus vénérien, & ce fléau rongeur attaché à leur débile enfance ; qui ne verſeroit des larmes de compaſſion, & quel ſpectacle au monde commande plus puiſſamment la miſéricorde & la pitié !

Ces enfants ſortis d'une ſource empoiſonnée, ſeroient condamnés à ſentir juſqu'à l'âge de puberté les tourments qui puniſſent le vice, pour expirer enſuite à la fleur de leur âge, ſi la charité éclairée ne venoit à leur ſecours.

C'eſt peu. Leur couche innocente verſeroit dans le ſein de la nourrice qui les allaiteroit ce venin ſubtil ; & pour prix de ſes bienfaits, ces nouveaux nés lui apporteroient le long ſupplice d'une mort douloureuſe, qui pourroit embraſſer encore ſon époux, & ſe tranſmettre à ſa poſtérité... De tels déſaſtres ne ſeroient pas croyables ſi l'expérience, hélas ! ne les avoit confirmés. O cruel arimane ! quoi, juſques ſur des enfants !

Il étoit donc important d'arrêter la contagion qui, cachée dans des êtres innocents, n'en devenoit que plus formidable. Ces levres enfantines n'en récelent pas moins le poiſon & la mort ; & la fonction la plus ſacrée alloit être interrompue par la crainte légitime & par la plus juſte horreur.

On a établi à Vaugirard un hôpital où tous les enfants attaqués du mal vénérien ſont traités avec leurs meres, ſi le fatal préſent qu'elles ont fait à leur fruit n'affoiblit pas ici le reſpect qu'inſpire ce nom ſacré.

Les nourrices trompées, & qui, pour prix d'une fonction maternelle, ont reçu dans leurs veines un trépas commencé, ont droit aux ſoins de cette charité pieuſe, & il ſembloit en effet que l'Etat leur dût un dédommagement.

On ſauve le tiers des enfants qui, à l'entrée de la vie, portent le ſceau honteux du libertinage de leurs peres, & ce tiers que l'on ſauve eſt un vrai miracle; car aux Enfants-trouvés, de ceux qui naiſſent ſans accident, on n'en ſauve pas autant; mais ici les ſoins ſont délicats & multipliés.

Cet établiſſement qui ſuffiroit à immortaliſer le nom de ſon fondateur, eſt dû à l'adminiſtration prévoyante de M. Le Noir.

O trop nombreuſe population, entaſſée dans une grande ville, ſi vous offrez le ſpectacle des arts & les ouvrages majeſtueux du génie, quelle corruption réſulte de cet aſſemblage d'individus, & quel ſpectacle que ces triſtes berceaux où une génération naiſſante porte ces taches honteuſes! L'image ſeule que cet hôpital préſente ſera un vrai phénomene & bien effrayant pour des pays même voiſins, qui n'ont ni chefs-d'œuvres à montrer, ni plaies hideuſes de cette eſpece à voiler.

CHAPITRE DCLXVII.

Bonnes Œuvres.

On en fait, & ſans elles Paris ne ſubſiſteroit pas. Les écrits qui ont recommandé la bienfaiſance, qui en fait la baſe des autres vertus, n'ont pas été infructueux. On doit beaucoup au mot *humanité*, que les Ecrivains ne ſe ſont point laſſés de reproduire ſous toutes ſes formes. Par le mot de *charité*, on n'entendoit que l'aumône ſeule. Par *humanité*, les devoirs vont plus loin, & les idées de bienfaiſance univerſelle ſe ſont étendues.

On fait beaucoup de bonnes œuvres, & ce n'eſt plus l'eſprit de parti qui répand les ſecours. Le Janſéniſte ne s'informe plus ſi le pauvre qu'il aſſiſte penſe comme lui; le Proteſtant eſt aidé par le Catholique. On eſt libéral ſans être fanatique.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. On peut affirmer qu'elles arrêtent ſouvent la main du déſeſpoir; & c'eſt ce qui épargne à la capitale des crimes plus nombreux. Le gouvernement doit quelque reconnoiſſance à ceux qui, dans les livres, & ſur les théâtres, ont recommandé l'*humanité* au point d'en déſoler les journaliſtes; mais ces généreux auteurs ſavoient bien ce qu'ils faiſoient; ils aimoient mieux manquer au goût qu'à la morale.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. Tout examiné, il faut les publier. Le bien aujourd'hui ſe fait par communication. J'ai toujours remarqué qu'une bonne œuvre publiée, en faiſoit naître une ſeconde. Nous portons tous en nous-mêmes un germe bon, qui ne demande qu'à être développé. Le récit d'une action généreuſe nous touche: nous

voilà émus, & nous voulons reſſembler à l'être à qui il ne nous a pas été poſſible de refuſer notre eſtime & notre admiration.

Que le *Journal de Paris*, que tous les journaux publient donc les actes de bienfaiſance & de généroſité ; qu'ils ſoulevent les vertus cachées dans la maſſe des vices ; qu'ils les montrent au public, & chacun devant ces nobles & touchantes images rendues plus animées par le contraſte, s'écriera au fond de ſon cœur : *Et moi auſſi je ſuis homme, & ferai de bonnes actions.*

L'exemple vaut le plus beau ſermon ; l'exemple ne l'étouffons jamais ; les nations elles-mêmes ſont le bien par l'exemple. Tout établiſſement utile a été plus ou moins imité, & l'homme vertueux peut ſe dire à lui-même : *Le bien que je ferai ici ſe propagera plus loin.* Donnons la plus grande publicité à tous les actes de vertu, & que la nature humaine ceſſe d'être calomniée.

Il faut auſſi rendre juſtice à l'adminiſtration. Elle veille plus que jamais à ce qu'on ne diſe plus : à Paris tout eſt fait pour les grands, & rien pour les petits. On cherche réellement à bâtir des commodités à l'uſage du public. Nos enfants jouiront de ce qu'il ne nous a pas été permis de poſſéder. N'eſt-ce pas là du moins une perſpective conſolante ?

L'adminiſtration cherche à faire le bien ; mais malheureuſement, faute d'avertiſſeurs libres & publics, elle ſe trompe ſur les moyens. Les plus intrigants & les plus alertes la déterminent ou la violentent, & le bon & ſage projet vient à éclore après l'exécution du pire.

Mais tous les adminiſtrateurs s'occupent d'objets relatifs au bien public, & auxquels on ne ſongeoit pas il y a quarante années. On a créé *un*

Inſpecteur des objets de ſalubrité; c'eſt un titre glorieux pour un citoyen; mais l'avoir déféré, ce titre annonce qu'on ne detournera pas un inſtant ſes regards de l'utilité publique. C'eſt un engagement ſolemnel contracté avec la capitale; & l'homme qui le premier exerce ce noble emploi, le remplit avec un zele éclairé.

Tout eſt lié par des chaînons imperceptibles, & tout prend aujourd'hui des formes nouvelles. Voici un pont de fer d'une ſeule arche de quatre cents pieds d'ouverture, que l'on va jetter en face de la place de Louis XV. Cette arche immenſe ne vous dit-elle pas, qu'on ne fera plus rien d'étroit en aucun genre; que toutes les idées ſe mouleront à l'uniſſon; que les penſées étranglées & qui nous étranglent n'auront plus lieu; qu'on aura des idées d'adminiſtration auſſi grandes que les arches; car élargir un pont & rétrécir un plan patriotique ſeroit choſe contradictoire.

Les Miniſtres feront comme les Ingénieurs-architectes, & l'arche de quatre cents pieds d'ouverture prélude viſiblement à ma chere *Année* 2440. Il ne ſera plus poſſible d'avoir une auſſi belle arche, & tout à côté des manutentions miſérables & meſquines.

Salut à l'arche de quatre cents pieds d'ouverture. Elle m'annonce qu'en France on va tout traiter en grand déſormais. Plus de ces petiteſſes de commis, plus de ſots piliers. Une grande arche bien liée, qui rendra le pont à jamais majeſtueux & ſolide.

CHAPITRE DCLXVIII.

Couliſſes.

Vous voyez la tragédie de *Zaïre*, le tendre, le jaloux. Oroſmane, la belle Néophyte, le noble Néreſtan, & ce vénérable Luſignan, courbé ſous le poids des années. Vous voyez Iphigénie qu'on va ſacrifier; le Dieu du jour & de la poéſie environné des neuf Muſes deſcend de l'Olympe dans un char étincelant. Acteurs, décorations, jeu théâtral, comme tout cela eſt beau, noble, brillant dans ſon point de vue! C'eſt un enſemble qui plaît à l'œil, & même à la réflexion.

Mais la perſpective du théâtre eſt tout. Ne vous placez pas dans les couliſſes ſi vous voulez jouir; car ſi vous tournez les loges, tout le charme eſt diſparu. Oroſmane a les joues enluminées, & fait peur; Zaïre eſt couverte de clinquant, & parle à ſon perruquier; Iphigénie ne peut pas tendre la gorge au couteau mortel; car elle n'en a point. Apollon eſt ſec & plat, ſa lyre eſt un morceau de bois. Luſignan, le viſage plâtré, porte une perruque de crins blancs enlevés à la queue d'un cheval; les lampions, les garçons de théâtre, les trapes, le derriere des décorations, le rouge plaqué des actrices, tout cela eſt triſte, déſagréable, hideux. Il n'y a plus ni forme, ni proportions. L'acteur rentrant dans la couliſſe au bruit des battements de mains, a un viſage ſi défiguré, qu'on ne peut ſe perſuader qu'il vient d'être applaudi.

Il n'y a rien qui dégoûte de l'art comme ce qui ſe voit dans les couliſſes: l'imagination eſt déſenchantée. Voir ces rouges, ces poulies, cet oripeau,

oripeau, ce plâtrage, ces lampions fumeux, ces dégoûtants valets de théâtre, autant vaudroit briſer une belle figure de marbre, pour conſidérer l'intérieur de la pierre. Que l'art dramatique eſt beau quand on eſt placé au parterre ! Qu'il eſt hideux lorſqu'on le juge à côté des machines qu'il fait mouvoir ! L'auteur & l'acteur voyant là les reſſorts de trop près, n'ont plus les jouiſſances qu'ils communiquent. Il faut perdre de vue les couliſſes, il faut même les oublier pour entreprendre un nouvel ouvrage.

Que celui qui chérit l'art, & qui ne veut pas en perdre le ſentiment exquis, s'abſtienne de voir le jeu anatomique de nos ſpectacles ; il y a de quoi guérir les plus intrépides amateurs de Melpomene & de Thalie. Ces Déeſſes ont perdu leurs attraits à la fumée des lampions ; & tous ces héros de théâtre n'ont plus que des phyſionomies qui vous repouſſent autant qu'elles vous charmoient dans l'heureux point de vue.

Il ne faut donc point le quitter, ſi l'on veut que l'illuſion ſubſiſte ; & le meilleur moyen, je crois, pour convertir le jeune homme trop atteint de la manie du théâtre, ſeroit de le faire circuler dans les couliſſes pendant quelques mois. C'eſt là que le fantôme de la renommée littéraire tout-à-coup ſe décompoſe, & qu'il faut une tête forte pour ſurmonter ce coup-d'œil. Il décourage, attriſte, il émouſſe nos pinceaux.

Il vaut mieux être loin, & ſe confier à ſon imagination, que d'aller ſuivre l'art pas à pas dans ces ruelles où les couleurs groſſieres ſont ſur les toiles & ſur les viſages.

Par *couliſſes*, j'entends auſſi les épreuves par leſquelles un auteur doit paſſer. Préſentation de piece, lecture, répétition, conciliation d'acteurs, ar-

rangement de ſcène ; quelle patience héroïque, quelle conſtance ne faut-il pas à un auteur pour ſurmonter ces importuns & miſérables détails !

On parle d'un jeune homme éperduement amoureux d'une belle femme qui lui refuſoit ſes faveurs. Il la pourſuit, il s'attache à ſes pas, il tombe à ſes pieds, embraſſe ſes genoux ; d'une main impatiente & que le deſire anime, il découvre ſes charmes. La belle femme avoit un cancer au ſein ; l'amoureux guéri, recule & fuit ; ainſi plus d'un adorateur de Melpomene & de Thalie, après avoir convoité leurs charmes, après leur avoir fait une eſpece de violence, découvre un jour l'ulcere ſecrete qui lui fait prendre la fuite.

Vous qui voulez jouir de l'art & conſerver ſes douces illuſions, demeurez au parterre, & n'en ſortez point. Ne montez pas même au foyer, & laiſſez les auteurs, martyrs de vos voluptés, errer dans les couliſſes.

CHAPITRE DCLXIX.

Amitié des Femmes.

C'EST à Paris qu'un homme ſenſé doit chercher une amie dans une femme ; c'eſt là qu'on en trouve un grand nombre, qui, accoutumées de bonne heure à réfléchir, libres, plus libres, éclairées qu'ailleurs, ſe mettent au-deſſus des préjugés, & ont l'ame forte d'un homme, avec la ſenſibilité de leur ſexe.

Liées à toutes les affaires, les femmes ici ont abjuré mille petiteſſes ; elles s'élevent, parce qu'elles en ont la faculté ; elles obſervent attentivement les hommes. Les plus petites nuances ne leur échap-

pent point ; elles les connoiſſent ; & comme elles ont un tact fin & immanquable, elles peuvent donner les meilleurs conſeils.

Quand l'illuſion des premieres paſſions eſt paſſée, leur raiſon ſe perfectionne. Une femme à trente ans devient une excellente amie, s'attache à tel homme qu'elle eſtime, lui rend mille ſervices, lui donne & en obtient toute ſa confiance ; elle chérit la gloire de ſon ami, la défend, ménage ſes foibleſſes, remarque tout, & lui fait part de ce qu'elle apprend ; le ſert efficacement dans les grandes occaſions, n'épargne ni ſes ſoins, ni ſes pas, & le malheureux diſgracié de la fortune & des grands, retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une femme.

L'amitié des femmes a un charme plus doux que celle des hommes ; elle eſt active, vigilante, elle eſt tendre ; elle eſt vertueuſe, & ſur-tout elle eſt durable. Les femmes aiment plus tendrement, plus ſûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amants. Elles trompent quelquefois l'amant, jamais l'ami ; c'eſt pour elles un être ſacré.

Concluons avec J. J. Rouſſeau, qui a parlé des femmes avec ſévérité, parce qu'il les aimoit : „ Je „ n'aurois jamais, dit-il, pris à Paris ma femme, „ encore moins ma maîtreſſe ; mais je m'y ſerois „ fait volontiers une amie, & ce tréſor m'eût „ conſolé peut-être de n'y pas trouver les deux „ autres ".

CHAPITRE DCLXX.

Animaux renfermés.

PLUS les gens ſont pauvres à Paris, plus ils ont de chiens, de chats, d'oiſeaux, &c. pêle-mêle dans une petite chambre. On les ſent avant que d'entrer. La plupart, malgré les défenſes de Police, élevent dans leurs taudis quantité de lapins qu'ils nourriſſent avec des feuilles de choux ramaſſées dans les rues. Ils mangent enſuite ces lapins, & cette nourriture les rend pâles & jaunes. Ils vivent avec les races puantes qu'ils font pulluler tout exprès pour le ſervice de leurs tables; leur garenne eſt à côté de leur lit. De la boîte où ces lapins ſont enfermés à la broche qui les fera rôtir, il n'y a pas une diſtance de quatre pieds Les enfants reſpirent dans cette infection, & c'eſt la miſere qui a fait imaginer à l'indigent cette fétide reſſource. Quand le commis de la capitation arrive ſe bouchant le nez, on lui offre un lapin en payement. Qui diroit que les lapins à Paris viennent ſous les tuiles, le lapin animal terrier?

Les tailleurs, les cordonniers, les cizeleurs, les brodeurs, les couturieres, tous les métiers ſédentaires, tiennent toujours quelqu'animal enfermé dans une cage, comme pour lui faire partager l'ennui de leur propre eſclavage. C'eſt une pie reſſerrée dans une petite cage; & la pauvre bête paſſe toute ſa vie du matin au ſoir à ſauter, à ſe remuer pour chercher ſa délivrance. Le tailleur regarde la pie captive, & veut qu'elle lui tienne éternellement compagnie.

Toutes les femmes du peuple, ſur-tout les vieil-

les Demoiſelles ont des chiens qui font les ordures ſur les eſcaliers ; & l'on ſe paſſe mutuellement cette dégoûtante malpropreté, parce qu'à Paris on aime mieux avoir des chiens que d'avoir des eſcaliers propres.

Et ne voyez-vous pas de petites-maîtreſſes fardées & bien miſes, porter leurs petits chiens à la promenade, & laiſſer leurs enfants à la ſervante ?

Quand le pauvre ne ſe fait pas ſuivre par ſon chien, de peur de le perdre, ou parce qu'il va trop loin, il l'enferme ; l'animal hurle douloureuſement juſqu'à ce que ſon maître ſoit revenu ; le repos des maiſons voiſines eſt troublé ; & le chien d'un gueux, ſi ſon maître eſt ignoré, ſe fera connoître, ſur tous les tons, de tout un quartier.

Un autre tient à ſa fenêtre un perroquet ; il faut que le voiſin qui étudie l'hiſtoire, la médecine ou la muſique, ait dans l'oreille le bavardage ennuyeux & répété de cet animal.

Tous ces animaux, en trop grand nombre, ne contribuent ni à la ſalubrité, ni au repos de la ville. La plupart des chambres en ſont infectées ; mais ce qu'il y a de déplorable, c'eſt qu'ils partagent le pain deſtiné aux enfants du pauvre, qui ſemble les avoir adoptés & multipliés à meſure que ſa charge eſt plus grande.

CHAPITRE DCLXXI.

Epitaphe.

J'AI lu beaucoup d'épitaphes ſur les tombeaux de nos grands. Je ſuis fâché de n'en avoir pas rencontré une ſeule dans nos Egliſes ſemblable à celle qu'on voit à Londres. La voici :

Ci gît le Docteur Fothergill, qui dépensa deux cents mille guinées pour le soulagement des malheureux.

Cet homme bienfaisant avoit formé le projet de rendre en Europe le sucre qu'il jugeoit salutaire d'un usage universel, en faisant descendre le prix de cette denrée à la portée du plus pauvre. L'affranchissement des negres entroit dans ce plan qui mériteroit d'être repris ou suivi par une de ces grandes ames que la Providence accorde quelquefois à la terre, pour la consoler & relever la dignité de la nature humaine.

CHAPITRE DCLXXII.

Eau de la Seine clarifiée.

De quoi ne fait-on pas marchandise dans cette ville extraordinaire! Une compagnie se forme pour nous vendre l'eau de la Seine. La compagnie en fait une espece de liqueur dont elle vante la réputation, à l'aide de trente mille imprimés qu'elle distribue. Elle s'étaie des décrets de la Faculté de médecine, & des certificats de l'Académie des sciences; il ne manque plus que des lettres-patentes. Elle établit des inspecteurs, des charretiers distributeurs de l'eau unique, un bureau, des commis. De quoi ne s'avise-t-on pas pour faire de l'argent dans ce séjour magnifique, puisqu'on nous y vend l'eau de la Seine, avec toute la pompe & l'éclat d'une merveilleuse entreprise!

Que prouve cet établissement? Que l'eau de la Seine est bourbeuse les trois quarts de l'année, & que, malgré tout l'étalage de la régie, ses bureaux & ses inspecteurs, il faut épurer chez soi

l'eau de la Seine, ſi l'on veut la boire légere & ſalubre.

On buvoit l'eau il y a vingt ans ſans y faire beaucoup d'attention; mais depuis que la *famille des gaz*, *la race des acides & des ſels* ont paru ſur l'horiſon immédiatement après les *pantins* & les *ſilhouettes*, on a réfléchi ſur les annonces des chymiſtes; on s'eſt apperçu que tous les ruiſſeaux & les égouts ſouterreins alloient droit à la riviere: alors on s'eſt armé de toutes parts contre le *méphytiſme*. Ce mot nouveau a retenti comme un tocſin formidable; on a vu par-tout des gaz malfaiſants, & les nerfs olfactoires ſont devenus d'une ſenſibilité ſurprenante.

Cela prête à la plaiſanterie; d'accord. Mais il n'y a rien de plus réel que notre ignorance ſur les qualités nuiſibles ou ſalutaires des corps que nous avalons ou reſpirons. On reſte confondu de ſurpriſe & d'étonnement, quand on voit les nouvelles expériences de la chymie ſur les décompoſitions de l'air.

On a donc commencé par analyſer l'eau; & l'on réfléchit aujourd'hui quand on en boit un verre, ce que ne faiſoient pas nos ancêtres inſouciants. On a analyſé enſuite l'air, que ci-devant on reſpiroit en tout lieu, ſans s'enquérir du reſte.

Nous verrons ce que deviendra en dernier reſſort *le magnétiſme animal*, & ſi Meſmer & Deſlon ont voulu nous miſtifier.

Nous ſaurons auſſi, je l'eſpere, dans quelques années ce que nous ne ſavons pas aujourd'hui, & ce dont nous nous moquons en attendant avec notre prudence accoutumée. Nous apprendrons peut-être que la ſanté dépend de certaines attentions qu'on croyoit ſuperflues; mais juſqu'à ces jours de réforme & de ſalubrité univerſelle, la

légéreté pariſienne s'amuſera beaucoup de voir les chymiſtes tranſvaſer l'air comme des joueurs de gobelets, & porter enſuite leurs nerfs olfactoires ſur les lunettes méphytiſées.

On ſait qu'il faut que le Pariſien commence une leçon inſtructive par en rire, afin d'en mieux profiter enſuite. Les bons mots n'en ont pas moins conduit à bon port, & la guerre d'Amérique, & la découverte des gaz. Puiſſe de même le *magnétiſme animal* ſe manifeſter à l'univers entier, comme à M. Deſlon, afin que ce Docteur, qui s'eſt dévoué, rentre dans le giron de la faculté de médecine, pénétrée alors, malgré elle, du *magnétiſme animal !* Il y a cent ans que la faculté de médecine avoit proſcrit le *pain mollet.* Point de Docteur aujourd'hui qui ne déjeûne avec un petit pain mollet. Qu'eſt-ce qu'un ſiecle pour la vérité?

Il ne s'agit, à cette époque, que de bouleverſements. On démolit de toutes parts le vieux temple de l'opinion, qu'on appelle celui de l'erreur. On bouleverſe la phyſique, la chymie, l'hiſtoire naturelle, le ſyſtême Newtonien, la politique, & ce qui eſt cent fois plus abſurde & plus téméraire, la forme ſacrée de la tragédie françoiſe. O Corneille ! ô Newton ! ô Stahl ! ô Becker ! &c. allez-vous être mis tous enſemble dans le même matras, pour que toutes vos idées ſoient refondues à neuf? J'en ai vraiment peur.

CHAPITRE DCLXXIII.

Montreuil.

A Montreuil, village voiſin de la Capitale, avec trois arpents de terre, un particulier ſe fait vingt mille livres de rentes. Il cultive des pêches, les plus belles qui ſoient ſur le globe; des pêches, en certains temps, valent ſix livres piece. Quand un Prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cents louis d'or.

L'arpent de terre y eſt loué ſix cents francs, & l'on en paye au Roi ſoixante pour la taille. Montreuil eſt le plus beau jardin dont puiſſe ſe glorifier Pomone. Nulle part l'induſtrie n'a pouſſé plus loin la culture des arbres à fruit, & ſur-tout celle du pêcher. On ſe diſpute dans l'iſle-de-France un jardinier Montreuillois. C'eſt un territoire fort borné; on y trouve en abondance tous ces fruits plus ou moins délicieux qui réjouiſſent la vue, & qui, lorſqu'ils ſont mêlés ſur nos tables avec nos viandes, l'emportent ſur les mêts les plus recherchés, par cet inſtinct de la nature qui nous dit de préférer les fruits & les végétaux au gibier & à la volaille.

Ces habiles cultivateurs ſe ſont rendu maîtres de la nature, en perfectionnant la taille & la conduite des arbres. Que ne rend pas la terre, quand on a ſu l'interroger?

C'eſt un coup-d'œil bien intéreſſant que ces murailles tapiſſées des plus beaux fruits, tandis qu'entre les eſpaliers ſont ſemés des fraiſes, des pois, des légumes de toute eſpece. La capitale doit quelque reconnoiſſance à l'admirable induſtrie de ces

jardiniers, qui peuplent les marchés de ces excellentes productions, qui plaisent au goût & entretiennent la santé. Ailleurs, le défaut d'émulation, d'intelligence, & l'absurde routine, laissent le jardinage dans un état de dégradation & de barbarie honteuse. Tel pays fera venir des bonnets parisiens, & ne saura ni transplanter ni cultiver un bon fruit. Les progrès du jardinage sont nuls dans de petites villes, où l'on a adopté les coëffures du jour & l'opéra-comique. En coûteroit-il plus de planter un noyau en terre, que de placer un pouf sur sa tête, ou de défigurer une ariette?

CHAPITRE DCLXXIV.

Historiographe de France.

Il y a vraiment un *Historiographe de France*; c'est-à-dire, un homme chargé d'écrire l'histoire du regne, & pensionné en conséquence. Qui croiroit qu'une telle place existe? Elle est de la création de Louis XIV, lequel menoit deux Poëtes à la guerre, pour détailler le récit de ses victoires. C'est M. Marmontel; Auteur de jolis contes, qui est *Historiographe de France.* Il a succédé à Duclos, qui n'a laissé qu'une préface. M. Marmontel qui a fait des contes, & qui rapetasse aujourd'hui des opéra, écrira-t-il l'histoire?

Il y a encore un autre Historiographe de France; mais il a imprimé, & où? A l'Imprimerie royale : c'est M. Moreau. On connoît ses principes en politique, & l'on a su les apprécier.

Boileau & Racine, chargés de transmettre à la postérité l'histoire de Louis XIV, s'écrioient qu'ils ne pourroient jamais élever leur style à la majesté,

à la grandeur, à la dignité du ſujet. En y réfléchiſſant toute leur vie, ils ont empoché les honoraires; & heureuſement pour leur gloire & pour nous, ils n'ont rien écrit.

Quel terrible emploi que d'écrire l'hiſtoire! Les ſiecles s'avancent, & dans peu toutes les actions contemporaines revivront ſous la plume de l'hiſtorien, ou ſous le pinceau du poëte dramatique. On peindra la génération préſente, on verra qui aura menti, flatté, adulé. Quel eſt le lâche qui aura vendu ſon ame & ſon talent pour un peu d'or? Heureux qui pourra dire: je ſuis un homme ſans penſion, ſans place, qui me ſuis enfermé dans un aſyle avec l'indigence & la liberté! Ne pourra-t-il pas ſe flatter de s'être trompé moins fréquemment qu'un autre?

Les adminiſtrateurs des Etats que la flatterie vénale environne, & qui ſe laiſſeroient enivrer des vapeurs ſéduiſantes de l'autorité, pour dompter cette dangereuſe ſituation, n'auroient qu'à lire ce qu'on dit de leurs devanciers. Ils verroient ſoudain la ſubordination éternelle des choſes politiques. Ils apprendroient de la philoſophie à commander & à ſe faire aimer; mais elle ne dit ce grand ſecret qu'à l'oreille de ſes intimes favoris.

CHAPITRE DCLXXV.

Vue des Alpes.

J'AI quitté Paris pour mieux le peindre. Loin de l'objet de mes crayons, mon imagination l'embraſſe & ſe le repréſente tout entier. Je le conſidere avec plus de recueillement. C'eſt au ſéjour de la paix & de la tranquillité, que je décris le bruit tumultueux, l'agitation & les vices de la Capitale.

Le magnifique emphithéâtre des Alpes eſt ſous mes regards, & ma penſée plonge dans la fange de ſes ruiſſeaux infects & de ſes mœurs. Tandis que j'écris ce livre, tout-à-la-fois trop long & trop court, je vois autour de moi des hommes qui n'ont pas la moindre idée du tableau dont j'apprête les couleurs.

Heureux l'habitant des Alpes, élevé ſur un rocher entre le ciel & la terre! Il reſpire un air pur, il voit le ſoleil dans toute ſa pompe, il poſſede la modération, il eſt ſatisfait; & n'appercevant pas les travers & les folies de l'opulence, il ſe croit riche.

La ſuperſtition ne l'approche point; la ſuperſtition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux, qui ſouffrent des attentats d'un fiſc dévaſtateur. Ici, ſon nom même eſt inconnu; les roides formalités des douanes accablantes pour un tribut meſquin, n'épouvantent point une induſtrie libre. Ces petites peuplades qui jouiſſent ſans partage des biens de la terre, ayant une certaine abondance, ſont exemptes de ces craintes de l'avenir, qui tourmentent le Pariſien. L'inquiétude eſt ſon élément; il regarde ſa ſubſiſtance comme pouvant lui échapper le lendemain.

Ici l'habitant des montagnes, avec un peu de travail, s'approprie les richeſſes ſimples qui l'environnent; il ne connoît point ces convulſions de l'ame, qu'enfantent les deſirs trop vifs & les eſpérances trompées. Et comme tout eſt lié, comme le moral dépend du phyſique, la tranquillité du pays ſe réfléchit ſur ſon viſage calme. Les vices honteux n'approchent point de ſa cabane champêtre; le lait de ſes troupeaux ſemble garantir l'innocence de ſes filles; les forces de ſon eſprit ſemblent viſiblement combinées avec celles de ſon corps. Il

n'a point le feu du génie; mais il n'eſt pas ſoumis à de viles erreurs. Il méconnoît les arts brillants; mais les préjugés nuiſibles ne l'obſedent pas. Il ignore les jouiſſances vives; mais il foule aux pieds les opinions extravagantes.

Oh! comme ce ſpectacle change les idées qu'on a reçus dans la Capitale! Qu'il eſt bon, qu'il eſt utile d'avoir plongé ſon ame dans cette athmoſphere de liberté & de ſimplicité; d'avoir vu des peuples imperceptibles à l'œil audacieux de la remuante politique, mais qui n'accuſent point leurs adminiſtrateurs, qui les reſpectent, & qui les regardent comme amis de la patrie (1)!

Oh! c'eſt de deſſus ce rocher ſolitaire qu'il faut contempler les agitations des grandes villes, voir les paſſions cupides ſe heurter, les grands vouloir encore arracher aux petits ce qu'ils poſſedent, & les petits ſe venger par des haines ſourdes & des imprécations concentrées. C'eſt d'ici que l'on pourroit dire la vérité, la dire d'un ton qui maîtriſeroit l'attention, la répéter avec force, avec véhémence, avec dignité. Quand on écrit en face de ces montagnes, le *Cenſeur royal* n'y empêche point d'être le cenſeur des adminiſtrations vicieuſes, & de marquer au front les ennemis de l'humanité ou de la liberté publique.

N'eſt-ce pas ici que le Prophete ſemble vous

---

(1) Dans le canton de Soleure, le 2 Juin 1783, il s'eſt donné un repas ſolemnel, eſpece de célébration annuelle de la liberté helvétique, conſacrée par la préſence des ſavants & des hommes éclairés de l'Allemagne & de la Suiſſe. Tous les convives burent dans un vaſe ſculpté qui repréſentoit *Guillaume Tell & ſon fils avec la pomme*; ils y burent du vin qui avoit crû ſur le fameux cimetiere, aujourd'hui planté en vignes, où s'eſt donnée la bataille de St. Jacques en 1444, entre Louis XI & une poignée de Suiſſes.

dire à l'oreille : Crie, à plein goſſier, ne t'épargne point ; éleve ta voix comme le ſon du cor ; tourmente qui ne veut point entendre ; n'abaiſſe point l'énergie de ton caractere ; charge-toi du miniſtere le plus impoſant. Cenſure, non les abus d'une ville, mais les abus dont la réforme intéreſſeroit l'humanité entiere. Sur ce rocher qui domine l'Europe, écris pour l'univers !

Mais ce moment d'enthouſiaſme qui échauffe un inſtant l'ame de l'homme, eſt trop impétueux & trop grand pour être contenu long-temps dans le ſein d'un être foible & borné. L'homme plus près des cieux a ſenti l'étincelle divine dont ſon ame fut allumée ; c'eſt devant la majeſté du ciel qu'il a reconnu avec plus de force les folies & les malheurs de la terre : mais à force de ſentir, bientôt ce qu'il ſent le mieux, c'eſt ſa foibleſſe, ſa petiteſſe, ſon impuiſſance. Il voit les maux politiques invinciblement liés à la force phyſique, à la force écraſante.

Elle eſt au-deſſus de ſa tête. Cette avalanche roulant avec le bruit du tonnerre, va engloutir l'obſervateur, le réformateur & les plans généreux. Foible & petit, ébranlera-t-il plutôt le mal phyſique ? Dans ce cœur ſi chaudement ému, quelle force, quel moyen trouvera-t-il ? Qu'eſt-il ? Que veut-il ? Que peut-il ?

Reconnoiſſant bientôt qu'un chaînon eſt lié à l'immenſe chaîne, & ne peut rien ſur elle, il ſort de ſon délire, il n'en conſerve que la ſenſation adoucie, comme un mouvement curieux & bon de l'ame humaine ; & ſon cœur ne ſe ſent plus preſſé que du ſoupir de la pitié.

Il vouloit réformer les hommes ; il ne ſait plus qu'admirer la nature. La nature autour de lui ſemble lui crier : je ſuis grande, & tu es petit ; cet

horizon eſt immenſe, & ta conception eſt bornée. Ce rocher a vu les premiers jours de l'univers; s'il pouvoit parler, il te confondroit. Sois en ſilence devant ces maſſes énormes.

Oui, c'eſt ici que cette foule d'abus qui inveſtiſſent l'humanité, ſemble attachée à l'homme qui rampe dans le bas des plaines. Comme la taupe qui a creuſé ſon habitation dans la terre, il s'eſt éloigné de la région céleſte; il n'a point ſu gravir le ſommet des montagnes, pour y reſpirer cet air fortifiant qui monte l'ame au ton de la vertu. L'homme ſecoueroit ſans doute les viles paſſions en graviſſant vers un ſéjour élevé; & toutes ſes penſées ne ſont peut-être baſſes & terreſtres que parce qu'il s'eſt enſeveli dans des maiſons que la boue & la fange environnent. Que l'homme monte ſur les hauteurs, ſa penſée s'élevera avec lui, & il perdra toutes ces petites idées rampantes & uniformes comme le terrein ſur lequel il marchoit. C'eſt ici que l'homme eſt plus fort, qu'il eſt meilleur. La nature ſemble porter plus viſiblement, ſous un aſpect informe, brut & ſévere, l'empreinte d'une main auguſte & créatrice. Ici, les noires forêts de ſapins jettent leur ombrage ſolemnel. Là roule en mugiſſant le torrent qui a coupé la montagne, depuis ſa cime juſqu'à ſa baſe, & qui ſemble tomber dans un abyme ſans fond. On admire, on recule d'effroi; l'œil revient ſonder le gouffre; le pied eſt tremblant, & l'ame eſt en extaſe.

Un vaſte amphithéâtre de glaces éternelles, un payſage majeſtueux, des lacs qui répetent les ſommets irréguliers qui les environnent, des pyramides dont la baſe ſemble les fondements du globe; des ruines immenſes & magnifiques, images & reſtes du chaos; comme ſi une planete étoit tombée ſur notre globe, & eût ſemé inégalement

dans ſa chûte les oſſements ou les membres épars d'un monde diſſous (1); des bouts de rochers pendants en précipices, où l'homme a planté ſa cabane, où il vit libre & heureux au milieu de ces majeſtueuſes horreurs. Voilà les grands objets qui attachent l'ame toute entiere, & la rempliſſent ſans l'épouvanter.

Le naturaliſte & le poëte y reçoivent des leçons fécondes & des images neuves. Le globe laiſſe voir à nud ſes entrailles, ainſi que le travail ſouterrein des fleuves ébauchés, qui doivent ſortir de ſes flancs pour arroſer les Royaumes & alimenter leur opulence.

C'eſt là que l'homme eſt parfaitement libre, & qu'il ne pourra jamais être aſſervi. Le tonnerre darde ſous les pieds de ces heureux républicains, ſes fleches enflammées. Et quand l'Europe eſt en feu, c'eſt de loin qu'ils apperçoivent la fumée des combats, la diſcorde ſanglante des Etats vient expirer aux pieds de ces montagnes, qui ſemblent le véritable ſéjour du ſage & du contemplateur.

---

(1) C'eſt une idée qui m'a frappé, en voyant le Mont-Pilat; & il a été impoſſible à mon imagination de ne pas faire auſſi un ſyſtême.

Fin du Tome huitieme.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. DCIV. *Bicêtre.* Page 1
CH. DCV. *De la guériſon des maladies vénériennes à Bicêtre.* 11
CH. DCVI. *La Saint-Louis.* 14
CH. DCVII. *Triomphe de Voltaire. Jeannot.* 18
CH. DCVIII. *Jockeis.* 23
CH. DCIX. *Diamants.* 25
CH. DCX. *Petites filles. Marmots.* 28
CH. DCXI. *Journaux, le vrai Journaliſte.* 31
CH. DCXII. *Tréteaux des Boulevards.* 34
CH. DCXIII. *Egoïſtes.* 37
CH. DCXIV. *Du Style.* 41
CH. DCXV. *Ecole Vétérinaire.* 46
CH. DCXVI. *Uſuriers.* 48
CH. DCXVII. *Egoïſme des Corps.* 50
CH. DCXVIII. *Sybarites.* 52
CH. DCXIX. *Champs-Elyſées.* 54
CH. DCXX. *Journal de Paris.* ibid.
CH. DCXXI. *D'un ſecond Théâtre François.* 58
CH. DCXXII. *Trente Ecrivains en France, pas davantage.* 62
CH. DCXXIII. *Carrabas, pots-de-chambre.* 67
CH. DCXXIV. *Raretés.* 70
CH. DCXXV. *College de Chirurgie.* 73
CH. DCXXVI. *Griſettes.* 77
CH. DCXXVII. *Vénalité.* 80
CH. DCXXVIII. *Femmes de quarante ans.* 82

Ch. DCXXIX. *Feuilles périodiques.* 85
Ch. DCXXX. *Diſtribution des aumônes.* 86
Ch. DCXXXI. *Ecole de Boulangerie.* 90
Ch. DCXXXII. *D'Argenſon.* 95
Ch. DCXXXIII. *Maître-ès-Arts.* 102
Ch. DCXXXIV. *Du Siecle littéraire de Louis XIV.* 104
Ch. DCXXXV. *Originalité.* 109
Ch. DCXXXVI. *Bâtiments.* 110
Ch. DCXXXVII. *Ouvriers en bâtiments.* 114
Ch. DCXXXVIII. *Maçons.* 116
Ch. DCXXXIX. *Charpentiers.* 119
Ch. DCXL. *Jurés-experts.* 121
Ch. DCXLI. *Du Ton militaire.* 122
Ch. DCXLII. *Duels.* 124
Ch. DCXLIII. *Tribunal des Maréchaux de France.* 127
Ch. DCXLIV. *Vins.* 130
Ch. DCXLV. *Aller à pied.* 132
Ch. DCXLVI. *Mémoire de la Société royale de Médecine.* 135
Ch. DCXLVII. *Queſtions.* 137
Ch. DCXLVIII. *Gouvernement.* 143
Ch. DCXLIX. *Paillaſſe.* 151
Ch. DCL. *Nobleſſe.* 153
Ch. DCLI. *Baiſers, Embraſſades.* 157
Ch. DCLII. *Vieux Garçons.* 159
Ch. DCLIII. *Déſeſpoir.* 162
Ch. DCLIV. *Poëmes lyriques.* 163
Ch. DCLV. *Ballet.* 165
Ch. DCLVI. *Rime.* 167
Ch. DCLVII. *Gens bleſſés.* 171
Ch. DCLVIII. *Miracles.* 172
Ch. DCLIX. *Livres.* 174
Ch. DCLX. *Empiriques.* 176
Ch. DCLXI. *Ventilateur des ſpectacles.* 179

Ch. DCLXII. *Singulier mariage.* 181
Ch. DCLXIII. *Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.* 182
Ch. DCLXIV. *Miſanthrope.* 183
Ch. DCLXV. *Accès banal.* 184
Ch. DCLXVI. *Etabliſſement à Vaugirard.* 187
Ch. DCLXVII. *Bonnes Œuvres.* 189
Ch. DCLXVIII. *Couliſſes.* 192
Ch. DCLXIX. *Amitié des femmes.* 194
Ch. DCLXX. *Animaux renfermés.* 196
Ch. DCLXXI. *Epitaphe.* 197
Ch. DCLXXII. *Eau de la Seine clarifiée.* 198
Ch. DCLXXIII. *Montreuil.* 201
Ch. DCLXXIV. *Hiſtoriographe de France.* 202
Ch. DCLXXV. *Vue des Alpes.* 203

Fin de la Table du Tome huitieme.

Fin de la Table du Tome huitieme.

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME NEUVIEME.

TABLEAU
DE
PARIS.

TOME NEUVIÈME.

TABLEAU

DE

PARIS.

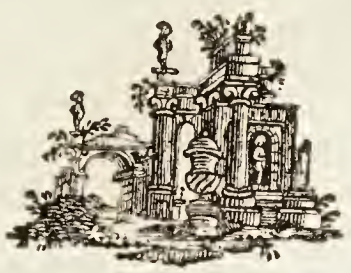
NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Socrates autem primus philoſophiam devocavit è cœlo & in urbibus collocavit & in domos etiam introduxit; & coëgit de vita & moribus, rebuſque bonis & malis quærere.

TUSCUL. Lib. V.

TOME NEUVIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIX.

TABLEAU

DE

PARIS,

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME SEPTIEME.

A AMSTERDAM.

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE DCLXXV.

Les Enragés.

Ce ſont des chevaux qui vont à Verſailles & qui en reviennent en trois heures de temps. Un ſolliciteur de graces, un Courtiſan, veulent ſe montrer à Verſailles & revenir dîner à Paris : ils partent à onze heures, & à deux heures ils ont viſité les bureaux, vu le Miniſtre ou les Commis, & ſont de retour chez eux. Il n'y a pas de pavé dans le monde plus froiſſé que celui de Verſailles à Paris.

On paie vingt-quatre livres pour deux *enragés*. Afin d'épargner ſes chevaux, on prend des *enragés*. L'animal tout en ſueur attend à la grille ; il eſt maigre, efflanqué. On ne nourrit ces chevaux qu'avec du foin, de ſorte qu'ils ſont toujours échauffés.

Mais que ces *enragés* ſont précieux, lorſque, tout dégouttants de ſueur, ils portent rapidement

aux pieds du trône un ſage qui va y préſenter l'examen & le calme de la raiſon, au milieu des paſſions orageuſes, toujours précipitées & toujours mauvaiſes conſeilleres.

Verſailles eſt le pays des chevaux. On en voit de toutes parts des troupeaux nombreux; les écuries des Princes rivaliſent avec celles du Monarque. Malgré les réformes, on y voit encore preſque autant de chevaux que d'hommes. Il y a parmi les chevaux qui ſont à Verſailles, la même différence que parmi les habitants de la ville: ceux-ci, gras, bien nourris, bien dreſſés, ont des graces particulieres; ceux-là ſont d'une triſte encolure, ne voiturant que les valets de cour ou les Provinciaux. On diroit qu'ils ſont humiliés de la préſence des ſuperbes courſiers, qui ne les regardent qu'avec dédain.

Puiſque nous tenons deux *enragés*, & que nous ſommes ſur la route inceſſamment battue, allons à la Cour, accompagnons cette famille provinciale, qui accourt du fond de ſa petite ville pour voir le Roi, les appartements & le grand couvert; (ils ont déja vu le dôme & les marmites des Invalides.) Tous ſont fagotés, Dieu ſait! la robe de Madame reſſemble à une tapiſſerie de haute-liſſe; Mademoiſelle rapporte une mode qui n'a que vingt-cinq ans, & qui eſt toute nouvelle dans ſon pays; elle eſt dans l'attente de l'effet que produiront ſes charmes; elle eſt graſſe & fraîche, mais ſes appas ont une rondeur qui ſent la nullité de la Province. Le pere a un habit de velours qui n'eſt rapé qu'à certains endroits; c'eſt le pli économique de l'armoire qui n'a pu s'effacer. Ce ſont d'honnêtes gens; mais on va ſe moquer d'eux: ils ne s'en appercevront pas; ils trouveront tout le monde

fort poli : c'eſt un peuple ricaneur que celui de Verſailles ; mais le rire eſt là ſi imperceptible !

Me voilà dans la galerie avec la famille, & les remarques ſont déjà faites. Mademoiſelle, dans un excès de politeſſe, a failli ſaluer les Suiſſes à livrée, mais le pere, qui fait la cour, lui en a impoſé d'un regard, & lui dit à l'oreille, qu'on ne ſalue perſonne, pas même les Cordons-bleus : ſans cet avertiſſement, Mademoiſelle auroit bien pu faire une profonde révérence à la Famille royale.

„Je ſuis ſûr que Mademoiſelle dit dans le fond de ſon cœur qu'elle n'a jamais vu nulle part tant de ſi beaux hommes ; mais quoiqu'elle ait paſſé en revue tous les militaires qui compoſent la garde, elle n'en témoigne rien. Ce qui l'intéreſſe le plus enſuite, c'eſt de bien conſidérer de quelle maniere les Princeſſes & les Dames de la Cour ſont coëffées.

Le pere, grand admirateur de Louis XIV, malgré Fénelon & l'Abbé de Saint-Pierre, cherche ſon portrait, & fait des réflexions ſi profondes, qu'il n'oſe me les communiquer ; mais il m'avertit d'un coup-d'œil qu'il remet à un autre temps la manifeſtation des penſées hardies dont il eſt travaillé ; il a peur qu'on ne les ſurprenne dans ſon cerveau, & ſon maintien grave & froid, ſemble recommander à tous la circonſpection & la diſſimulation politique.

La mere, qui faiſoit encore la jeune, & qui paroiſſoit telle aux yeux de M. le Subdélégué, s'apperçoit tout-à-coup qu'elle eſt vieille ; elle ſouhaite que la foule redouble : car un inſtinct ſecret lui dicte qu'elle n'a pas le ton du pays. Cependant la politeſſe eſt ſi grande, que la fa-

mille n'a pu remarquer ſur les viſages le moindre ſigne ; il n'y a que moi qui ai démêlé que tous les regards s'étoient amuſés de l'honnête & plaiſante famille.

Le grand frere ſe tient toujours droit à mes côtés ; mais comme il eſt jeune, & que ſa phyſionomie eſt naïve, on voit ſeulement qu'il n'eſt pas façonné, & les regards malins l'ont toujours épargné dans la diſtribution des ſarcaſmes intérieurs.

Mes bonnes gens ne ſe douteront jamais qu'ils ont diverti la Cour ; & lorſque la mere radotera, ſe ſouvenant de ſon merveilleux voyage, elle dira que ſa fille a été *préſentée*, & elle le dira tant, qu'elle le croira.

CHAPITRE DCLXXVI.

De la Cour.

TANDIS que le Pariſien penſe jouir des avantages les plus précieux, en ce qu'il poſſede des ſpectacles & des courtiſannes, qu'il ſe livre à tous ſes goûts avec la liberté la plus entiere ; tandis que la bonne ville de Paris eſt pour le Monarque *le miroir aux alouettes*, l'étranger, des quatre coins de l'Europe, venant y verſer ſon argent, le Courtiſan, *ingruentium dominationum proviſor*, ainſi que le dit Tacite, devine les diſtributeurs préſents, futurs & cachés des graces qu'il ambitionne. O ! quel Courtiſan me traduira en François ce *proviſor ingruentium dominationum* ? C'eſt à lui qu'il appartient cependant de trouver le mot propre.

Il vaut mieux, ſelon *tout ſuivant de la Cour*,

il vaut mieux être ſujet d'un Monarque que ſujet d'une République. Le Monarque, diſtributeur des honneurs & des graces, les fait tomber ſur qui bon lui ſemble; il éleve un perſonnage; il rabaiſſe celui qui étoit élevé; il place & déplace à ſon gré : chacun à ſon tour a droit de prétendre à ſes faveurs.

On ne peut aſpirer à être Souverain; mais on peut aſpirer du moins à une haute fortune, à un grand crédit, à un poſte diſtingué, à un immenſe revenu *avec charge d'ame*, ce qui n'eſt pas lourd; & l'on n'a rien à craindre dans ces jouiſſances paiſibles des bourraſques populaires.

Il n'eſt pas de ſujet qui, de près ou de loin, ne veuille avoir des nouvelles de la Cour, & qui ne tourne inceſſamment les yeux vers *le Roi.* Il ſe dit : quel eſt donc cet homme qui commande à vingt-quatre millions d'hommes, & au nom duquel tout ſe fait. Tous les plaiſirs de l'opulence l'environnent; on imagine des ſenſations nouvelles pour les lui apporter; il a toutes les jouiſſances, point de beſoin qui ne ſoit ſatisfait : on lui épargne juſqu'aux deſirs : quelle idée, dans ce rang élevé, a-t-il de tout ce qui l'environne?

Tout ſujet donc qui eſt à portée de voir *le Roi*, fait le voyage de Verſailles; il entre dans le château magnifique; il voit défiler toute la Cour : mais il la verroit tous les jours pendant cent années de ſuite, il fouleroit pendant un ſiecle & demi le parquet des longs appartements, que ſes connoiſſances reſteroient préciſément au même point.

L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre, dans un petit contrôleur. Celui qui met un ſoulier à un Prince, (ſoulier qu'il n'a

pas ſu faire) s'eſtime au-deſſus du cordonnier ; car c'eſt une charge.

Autant le grand Seigneur affecte une contenance modeſte, devenu ſouple, de fier & de ſuperbe qu'il étoit la veille, autant les valets prennent un ton qui, par-tout ailleurs, ſeroit l'excès du ridicule.

On marche des épaules, à la Cour ; le Courtiſan ſalue légérement, interroge ſans regarder, gliſſe ſur le parquet avec une légéreté incomparable, parle d'un ton élevé, préſide aux cercles, juſqu'à ce qu'il paroiſſe quelques ſyllables, quelque nom qui le réduiſe au ton général.

La politeſſe de la Cour eſt-elle ſi renommée, parce qu'elle vient du centre de la puiſſance, ou parce qu'elle provient d'un goût plus raffiné ? Le langage y eſt plus élégant, le maintien plus noble & plus ſimple, les manieres plus aiſées ; le ton & la plaiſanterie ont quelque choſe de fin & de particulier ; mais le jugement y a peu de juſteſſe ; les ſentiments du cœur y ſont nuls ; c'eſt une ambition oiſive, un deſir immodéré de la fortune, ſans travail.

Dans la foule des Courtiſans, ſe mêlent des aventuriers qui vont, viennent, ſont par-tout, publient les nouvelles apocryphes ou indifférentes ; voyez leur courſe précipitée : que font-ils là ? on n'en ſait rien, & perſonne ne le leur demande.

Celui qui vous a ſalué dans la rue, ne vous connoît pas au lever ou à la Meſſe ; ſuivez-le : comme il implore un Huiſſier de la chambre ! le Médecin, le Militaire, le Magiſtrat, le Pontife, remplis l'un pour l'autre du plus parfait dédain, n'ont qu'une voix & qu'un langage, & figurent paiſiblement, comme s'ils fraterniſoient.

Là, des gens ſe chargent de vous faire Evêque, Préſident, Colonel, Académicien.

A la chapelle, ainſi que l'a remarqué M. Moore, les aſſiſtants tournent le dos au Prêtre & aux ſaints Myſteres, & ont la face attentive vers le Roi, qui eſt à genoux dans une tribune. Une muſique bruyante étourdit tout le monde, & confond l'*Introït* avec l'*Ite miſſa eſt*.

Quand un Prince eſt malade, & ne peut aller à la chapelle y entendre la ſainte Meſſe, le Prêtre roule l'autel de la Meſſe juſqu'aux pieds de ſon lit, & la lui dit, tandis que *Sa Majeſté* ou l'*Alteſſe Royale* eſt enfermée entre ſes quatre rideaux.

Chacun s'étudie à deviner ce qui eſt voilé: on flaire, pour ainſi dire, la tranſpiration inſenſible du *Trône*, pour former des conjectures preſque toujours haſardées, d'après les craintes ou les eſpérances de tous ces eſclaves de la faveur.

Qui me dira où eſt le ſiege de l'ame dans le corps de l'homme? Je lui dirai où eſt l'ame du gouvernement dans un vaſte Empire.

Quand l'édit du Souverain déplaît aux Pariſiens, ils font une chanſon, & ils croient dès ce moment l'avoir annullé.

On n'apprend donc rien en uſant le parquet de Verſailles; mais il eſt très-curieux pour un Philoſophe de ſe rendre à l'œil-de-bœuf, & là, de contempler les différentes phyſionomies qui paſſent & repaſſent. O Moliere! Moliere! & voilà comme le pauvre genre humain eſt fait!

Au milieu de ce tumulte, de cette agitation brillante, ſe trouve placé le cabinet de la politique: c'eſt là qu'on poſſede l'art de conduire une nation par des moyens ſouples & adroits: le

courſier ne ſe cabre point ; il eſt doux, doux ; il caracole un peu, mais la bride inſenſible le dirige ; il eſt beau, ſes mouvements ſont nobles, gracieux ; il n'a pas beſoin de ſentir la verge, il va de lui-même, il ſe contente de hennir par fois ; ſa houſſe eſt ſuperbe, ſa bride eſt dorée ; il eſt toujours fier de porter ſon maître.

Le Roi, la Reine & les Princes ne communiquent qu'avec les Nobles de la premiere claſſe ; ceux-ci forment excluſivement leur principale ſociété : ainſi, on peut dire que les Princes s'en vont de ce monde ſans avoir cauſé avec un roturier. Ils ne cauſent point, ou bien rarement, avec un commerçant, avec un manufacturier, avec un laboureur, avec un artiſte, avec un bon bourgeois de Paris ; il y a donc une infinité de choſes qu'ils ne connoîtront pas ſous l'expreſſion propre : car le vernis du langage gâtera toujours la fidélité du tableau. Le bon ſens a un idiôme qui vaut mieux que celui de l'eſprit & même du génie.

Les Miniſtres vont juſque dans le cabinet du Prince & s'y établiſſent, tandis que les gens de qualité reſtent dans le ſallon de compagnie : je ne puis rien dire de ce qui s'y paſſe, car je n'y ſuis jamais entré ; mais il eſt certain qu'il n'y a là que des ſurfaces à conſidérer, & que tous les perſonnages n'y ſont guere que des figures de tapiſſerie. Le travail eſt caché derriere la toile ; & l'étiquette a ſi bien arrangé tous les mouvements reſpectifs, que les mots, les pas & les révérences ne dérivent pas d'une ligne.

Les Grands peuvent bien ſaiſir l'eſprit du Monarque, connoître ſon caractere, deviner quelquefois ſa penſée, mais ils n'en ſont pas plus avancés. La bienſéance de palais défend à qui

ce ſoit de parler d'affaires au Roi; & cette regle s'étend ſi loin, qu'il faudroit la volonté expreſſe de ſa Majeſté, pour qu'un ſujet oſât entrer ou dans l'enſemble ou dans les détails.

Quelquefois ſeulement un mot naïf eſt permis; & quand il eſt l'interprete de la voix publique, la vérité alors perce ſubitement aux pieds du trône. Le mot, quand il eſt heureux, eſt répété; mais pour cela, il ne produit pas toujours l'effet deſiré. Là enfin, point de converſation; mais il y regne un beau ſilence, qui n'eſt interrompu que par ces mots qui ne ſignifient rien. L'on ſent bien que, vu la nature des affaires publiques, cela ne peut pas être autrement.

Le Roi, de ſon côté, ne met aucune différence en public entre ſes Courtiſans; s'il y a de l'inégalité dans la faveur, cette inégalité ne ſe fait point ſentir, & la prépondérance n'eſt accordée à aucun Grand; ce ſont des formules de politeſſe que le Monarque ne dédaigne pas: mais de-là aux choſes ſérieuſes, il y a un foſſé profond.

Cependant, comme les Princes ne peuvent pas s'inviſibiliſer, ce ſont les valets qui, à la longue, ſurprennent les traits de leur caractere les plus cachés & les plus fins, & il ne faut plus qu'un demi-Suétone confondu dans la foule, ou inapperçu, pour révéler à la curioſité publique ce qu'elle eſt toujours avide de ſavoir.

A Verſailles, les valets en faveur achetent les charges, deviennent des Officiers; de ſorte que les maiſons des Princes ſont réellement livrées à des domeſtiques, qui ſe tranſmettent tous les emplois, comme une ſucceſſion aſſurée; ils montent de grade en grade: ainſi les ſecrets parti-

culiers appartiennent à une dynaſtie de valets, ce qui leur donnent beaucoup de crédit. Les valets enfin circonſcrivent les Princes à-peu-près comme ces lierres, qui couvrent un tronc de maniere qu'on ne le voit plus, & que l'œil confond leur verdure avec celle de l'arbre.

La Cour eſt un autre élément que celui que l'on reſpire ; c'eſt une autre maniere d'exiſter, de vivre, de penſer.

CHAPITRE DCLXXVII.

Suite du précédent.

L'ART du Prince & des Princes conſiſte en général dans la diſtribution du dédain & du mépris ; c'eſt en doſant ces deux ingrédiens avec des meſures inégales, qu'ils tiennent les individus de leur Cour dans une ſorte de ſtupeur. Nul ne veut être mépriſé, nul ne veut paſſer pour être diſgracié ; & tel qui n'obtient pas un mot, prétend que le ſilence ne lui a pas été défavorable. Les hommes ſont puiſſamment gouvernés par la crainte du mépris ; & les Princes ont paru deviner juſqu'où s'étendoit cette foibleſſe du cœur humain : il n'y a que le Philoſophe qui ſache repouſſer ce mépris, ou en rire au fond de l'ame ; mais un Philoſophe eſt rarement à la Cour.

A la Cour, il ne faut être ni ſot, ni homme d'eſprit ; il faut, là, que le grand homme ne ſoit ni prévu, ni deviné ; quand l'eſprit n'eſt que dans une heureuſe médiocrité, on peut s'attendre à des ſuccès, car on n'aime à élever que ceux qui nous reſſemblent.

A la Cour, on ne fait aucun projet politique; mais on profite de tous ceux que font les autres.

Il faut, à la Cour, ménager un ſot plutôt qu'un homme d'eſprit : un ſot pouſſé à bout dans ce pays-là, eſt infiniment dangereux, & vous devinez pourquoi.

Avoir du génie, cela n'eſt pas trop permis; mais il ne faut pas être un ſot ou du moins paſſer pour tel.

Être un courtiſan eſtimé & un citoyen eſtimable, voilà ce qu'il y a de plus rare & de plus difficile à concilier.

On renvoie un Miniſtre ſi facilement, ſi leſtement, que cette diſgrace devient ſupportable; là, les ennemis timides ſont les plus dangereux de tous; là, celui qui ſait pénétrer les autres, ſans ſe laiſſer pénétrer, a trouvé l'art par excellence; & s'il ſoutient ſon perſonnage, il avance à coup ſûr.

Madame de Maintenon, qui devoit s'y connoître, a comparé la Cour au derriere d'un théâtre, où l'on ne voit que les cordages, les lampions, le ſuif, le vert ſale & groſſier des décorations : de loin la Cour eſt un palais enchanté, un payſage, un jardin; de près, les poulies, les rouages, les machiniſtes & le tiraillement des machines, s'offrent dans leur mouvement déſagréable & dans leur laideur.

A force de ne trouver rien qui vaille ſur ſon chemin, on devient rien qui vaille ſoi-même; cela peut s'appliquer à la valetaille de la Cour.

On voit dans ce pays-là, des teints pâles & des tempéraments cacochymes. Un jeune Seigneur eſt quelquefois auſſi délicat qu'une jeune fille valétudinaire; les femmes ont encore la phyſiono-

mie plus altérée que les hommes. Tous ces visages, malgré leurs masques, ne peuvent pas cacher les passions cruelles qui souvent les dévorent.

Les Princes, sauf les exceptions, ont une double paresse dans l'esprit : comme ils reçoivent leurs idées de ce qui les environne, ils ne savent point avoir les leurs en propre ; par la même raison qu'on les chausse, qu'on les habille, qu'on leur épargne la maindre fatigue, ils s'habituent à recevoir leurs pensées d'autrui, toutes faites & toutes formées.

L'art de penser exige une sorte de méditation prolongée ; & ce n'est que dans le choc de plusieurs idées contradictoires, qu'on apprend à démêler l'idée véritable. Les Princes de tous les pays, raisonnent tout différemment des autres hommes, parce qu'ils ignorent certains usages de la vie, qui ne s'apprennent que par l'expérience. Ils ont quelquefois des idées grandes, mais elles ne sont pas liées à ce qui est ; ils ont de la dignité, & ils marchent mal ; ils sont riches, & ils ne savent pas compter ; ils parlent bien, & ils ignorent l'orthographe, la grammaire. Quand ils se fâchent, ils vont toujours trop loin, &c.

CHAPITRE DCLXXVIII.

Le Chantre de Reims.

Il a le droit de coucher avec la Reine. C'est que le Roi très-chrétien est Chanoine de Saint-Hilaire de Poitiers & *Chantre de Reims*, d'où vient le proverbe dont on embarrasse quelques provinciaux, qui ne savent plus que dire ni que répondre, quand ils l'entendent pour la premiere fois.

CHAPITRE DCLXXIX.

A tombeau ouvert.

On ne dit plus *aller ventre à terre.* Le Roi, la Reine, les Princes du ſang, lorſqu'ils veulent aller vîte, très-vîte, donnent ainſi l'ordre à leurs écuyers, qui le tranſmettent au cocher : *allez à tombeau ouvert.* Cette ſinguliere expreſſion veut dire que le péril eſt égal pour les perſonnes qui ſont dans les voitures, & pour celles qui les conduiſent. Alors les chevaux, qui ſont des chevaux vifs & choiſis, preſſés par le cocher & par le poſtillon, vont à la lettre *à tombeau ouvert.* On peut ſe figurer la rapidité d'une pareille courſe. De loin, c'eſt le bruit du tonnerre, de près, c'eſt ſon vol terrible ; quelquefois les voitures ſe briſent : ce ſont-là jeux de Princes, c'eſt ainſi qu'ils économiſent le temps.

Que direz-vous, Lecteurs, de cette expreſſion nouvelle, reçue à la Cour, fréquemment employée, & qui, réveillant l'idée du danger, n'arrête point l'ordre, encore moins la courſe incroyable qui en eſt l'effet. Je ne voudrois pas cheminer ainſi, à moins que ce ne fût pour me dérober à un péril imminent. Le feu Duc de Choiſeul s'étoit fait un nom, par ce genre de courſe, bien pardonnable à un Miniſtre qui voudroit être par-tout en même-temps.

CHAPITRE DCLXXX.

Porte-chaiſe d'affaires.

Le jour que le Roi prend médecine, c'eſt le grand jour des courtiſans; ils ſont admis, & ne manquent jamais de paroître; la médecine va ſon train, tandis que les hommes de Cour ſont rangés dans la chambre pêle-mêle avec les Médecins, l'Apothicaire, & les valets-de-chambre.

Un jour il ſe préſenta à la porte de la chambre, un homme en épée & en habit de velours, qui dit à l'huiſſier : je viens faire mon ſervice : il entre, & ſe tient debout dans un coin; la médecine étoit priſe.

Le Roi étonné de voir une figure qu'il ne connoiſſoit pas, demande quel eſt cet homme : on ſe regarde; on dit qu'on ne le connoît point. Le Roi envoie demander au perſonnage quel il eſt. L'inconnu répondit en s'inclinant, qu'il avoit l'honneur d'être le porte-chaiſe d'affaires de Sa Majeſté, que ſon ſervice ne l'appelloit à la Cour que lorſqu'elle prenoit médecine, que l'avis lui en étoit toujours donné par l'Apothicaire, parce que leurs fonctions étoient néceſſairement inſéparables, & qu'il attendoit reſpectueuſement.... Le Roi inſtruit & ſatisfait, lui fit dire de reſter, & lui continua les honneurs du ſervice.

Il attendit, & emporta la chaiſe d'affaires, l'épée au côté; puis il revint à Paris, ſigner dans ſes contrats le titre pompeux d'Officier du Roi. Il eſt inutile de dire qu'il y a des privileges attachés à ſa charge.

CHAPITRE DCLXXXI.

Conſeil d'Etat.

TOUT Prince a un Conſeil : il lui ſeroit impoſſible de conduire ſon Royaume ſans Conſeil, car il n'eſt qu'un; il n'a pas, il ne peut pas avoir les connoiſſances de pluſieurs, & le grand art de la politique eſt d'examiner une queſtion ſous toutes ſes faces.

Le grand Fréderic ſe trompa dans la fameuſe affaire du meûnier Arnold. Les Magiſtrats, objets du châtiment royal, n'avoient prononcé qu'un jugement légal & juſte.

C'eſt au conſeil d'Etat que ſe diſcutent & ſe digerent les matieres politiques. Là ſe peſe la fortune des Etats. Donnez à un Monarque beaucoup de lumieres, il n'aura pas encore toutes les connoiſſances; il aura beſoin de conſeil, parce qu'il eſt une foule de détails, qui néceſſitent encore une ſorte de diſcuſſion : beaucoup d'idées particulieres temperent l'idée principale; & les opinions qui ſe croiſent, ôtent toujours à l'autorité ce qu'elle auroit de dur : car, plus une affaire eſt débattue, plus il en naîtra un bon conſeil.

La ſaine politique a banni du conſeil des Princes l'héritier préſomptif & les Princes du ſang. Le Souverain appelle à ſon conſeil quiconque il en juge digne : le dernier ſujet peut y être admis, ſi le Souverain le mande. Comme, en ſa préſence, chacun n'a que voix délibérative, & que le *Roi* décide ſeul, le dernier ſujet peut être conſulté par ſon Souverain; & chaque membre du conſeil eſt mandé particulierement chaque fois

qu'il ſe préſente. Là réſide enfin la ſouveraineté, dans toute ſa force & dans toute ſa plénitude.

Ce dépôt, le plus honorable dont un citoyen puiſſe être chargé, exige les vertus néceſſaires à cette grande confiance, le zele & le ſecret.

Nous ne ſavons rien aujourd'hui de ce qui ſe paſſe dans ce ſanctuaire impénétrable : mais peu-à-peu le temps levera tous les voiles ; rien n'échappera ſucceſſivement à l'œil perçant de la poſtérité ; elle pénétrera tous les replis des cœurs qui nous gouvernent, & ce ſera ſur les effets ſenſibles de leur adminiſtration, que ſe fondera leur gloire ou leur opprobre.

D'après ce centre muet de ſi grands mouvements, qui ſe propagent juſqu'aux extrêmités de l'Europe, il n'eſt pas étonnant qu'à la Cour, tous les objets aient un autre point de vue qu'à la ville ou dans les provinces.

Les comptes de la guerre, de la marine, ſe rendent tous les ſix mois. Louis XV s'enfermoit dans l'*œil-de-bœuf* ; & là, avec deux valets, il brûloit ſoigneuſement juſqu'au moindre papier ; il ne ſe retiroit qu'après avoir bien remué dans les cendres, pour effacer juſqu'au moindre veſtige d'écriture. On brûle encore ces papiers.

Tous ceux qui rêvent politique, travaillent pour le conſeil d'Etat, & voudroient y porter leurs idées, qu'ils croient néceſſairement les meilleures. C'eſt une paſſion innée chez certains hommes, que celle du commandement. Je connois vingt foux qui ſe font Rois régulierement deux heures par jour : ils ſe ſuppoſent au conſeil d'Etat, & là ils reglent ou ils réforment tout. C'eſt que les idées d'ordre, de police, d'adminiſtration, de bienfaiſance, ſont communes à tous les hommes ; mais il n'y a que le génie qui ſache ſe placer au

ſommet

ſommet de la pyramide, & de là en deſcendre, pour en meſurer toutes les parties. Ce génie eſt exceſſivement rare; & plus on a d'eſprit, plus on eſt éloigné ſouvent de ce coup-d'œil calme, qui n'eſt que le ſynonyme de *ſuprême bon ſens.*

Un homme ſe plaignoit à M. de Louvois de lui avoir envoyé quarante cinq projets différents ſur l'adminiſtration, ſans en avoir reçu de réponſe. Le commis qui ouvrit les lettres, les trouva impertinentes; & comme tout commis ſe met à la place du Miniſtre qu'il ſert, il ſollicitoit M. de Louvois à la vengeance. Celui-ci dit au commis de prendre ſa plume, & lui dicta cette lettre :

„ Parmi vos quarante-cinq projets, Monſieur, aucun n'eſt fait pour paſſer ſous les yeux du miniſtere; mais continuez : dans le nombre des projets extravagants que vous ferez, peut-être il y en aura un enfin qui préſentera quelque choſe de raiſonnable ".

Les mémoires que l'on adreſſe aux membres du conſeil d'Etat, pour aider à leur adminiſtration, ſont ſi nombreux, qu'on a pris le parti de les reléguer dans une ſalle immenſe ; & l'on a écrit, dit-on, au-deſſus de la porte, mais en-dedans : *Projets des têtes fêlées.* Voilà un encouragement pour ceux qui, bons citoyens & foibles penſeurs, ſe livrent opiniâtrément à ce genre de travail. J'ai rencontré dans ma vie une infinité de gens qui avoient le caractere moral du bon Abbé de Saint-Pierre.

J'ai lu, manuſcrits, pluſieurs plans pour la régénération du Royaume; tous ſont combinés contre la finance : il faut qu'elle ſoit vraiment deſtructive du bien public, puiſque toutes les plumes intelligentes ſemblent réunies contre elle.

CHAPITRE DCLXXXII.

Petits Appartements du Roi.

C'est un assemblage de salles qui communiquent l'une à l'autre; mais qui toutes n'ont aucune régularité. On a été obligé de les faire en perçant des murs, en interrompant des escaliers, pour en former de nouveaux, qu'il faut perpétuellement monter & descendre, afin de suivre la continuité de ces nombreux appartements. C'est le séjour habituel du Monarque, & c'est là qu'il se livre à la lecture & à l'étude.

Le Roi a trois chambres pleines de livres, qui font partie de ce qu'on appelle *petits appartements du Roi;* ces trois chambres peuvent contenir douze à quinze mille volumes. On y trouve les meilleurs ouvrages des Poëtes Anglois. Un livre usé, dans cette bibliotheque, c'est le *Dictionnaire Anglois de Boyer;* il est usé comme le dictionnaire d'un écolier, ce qui prouve qu'il est consulté journellement. Un ouvrage que le Roi consulte encore avec le plus d'assiduité, c'est la *Gazette de France, en* 100 *vol. in*-4°. C'est à coup sûr le seul exemplaire complet qui existe en Europe.

Cette gazette, témoignage de présentation, monument d'étiquette pour les mariages, pour les cérémonies de toute espece, &c. fait loi; c'est le code de la Cour. Code curieux!

Le Roi lit, & beaucoup; il veut s'instruire, & il est instruit.

Dans les autres salles, grand nombre d'instruments de physique, peu de tableaux. On y voit

le portrait de l'Empereur de la Chine, qu'il a envoyé lui-même au Roi de France. L'Empereur de la Chine eſt vêtu comme un Religieux.

On vous tire de grands tiroirs remplis de cuillers d'or, de fourchettes, de ſalieres & de coquetieres d'or, dont on ne ſe ſert pas; on y voit des chandeliers d'or, &c.

Ce qui eſt conſervé ſoigneuſement, & ce que l'on montre aux curieux, c'eſt la canne de Louis XIV. Elle eſt modeſte, car la béquille eſt de porcelaine. Quand on touche cette canne, on ſe rappelle la main puiſſante qui peſoit ſur elle, & qui a bâti le magnifique château où l'on ſe promene; mais les viciſſitudes du regne de ce Monarque s'offrent auſſi à la mémoire, & cette grandeur paſſée a coûté à la France bien du ſang & des larmes.

Les Poëtes diſent qu'on placera un jour la canne de *Voltaire*, dont M. *Clos* eſt propriétaire jaloux, à côté de celle de Louis XIV; c'eſt une myſtification dont on a uſé envers leur crédulité.

On ſort de ces petits appartements avec la réflexion, que ſi le Monarque repréſente ailleurs, il eſt là dans ſes foyers domeſtiques, & qu'il fait plus de cas ſans doute de ces heures de loiſir, & de ſa paiſible ſolitude, que de ſa vie publique & ſolemnelle.

De tous les métiers, le métier de Roi eſt le plus difficile comme le plus pénible. Sommes-nous heureux, tous tant que nous ſommes, par le métier qu'il a plu à la Providence de nous impoſer? Non; mais bien par ces heures d'intervalle où nous nous livrons à nos goûts ſans contrainte & ſans témoins fâcheux.

Ces trois chambres remplies de livres jettent

de l'intérêt dans ces appartements, & font plus de plaisir à rencontrer que les richesses matérielles qu'ils renferment. Ces livres disent que le Monarque jouit du plaisir le plus délicieux, du plaisir qui ne s'use point, & qu'on retrouve aussi vif dans tous les âges de la vie ; du plaisir enfin qui s'accroît par l'exercice de la lecture.

Le vulgaire pense que les Princes sont perpétuellement dissipés, qu'ils passent leur vie dans le désœuvrement ; c'est que le vulgaire n'apperçoit pas lui-même d'autre plaisir. Je puis certifier que le Roi donne, chaque jour, plusieurs heures à l'étude, & qu'il est peu de particuliers qui les emploient aussi utilement que lui.

Il lit l'histoire, ce grand maître en lumieres ; les époques de la liberté l'intéressent, s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'il a proféré ces paroles : *J'aime ces Républicains ; mais je suis né dans une ancienne Monarchie, & j'en suis le Roi.*

CHAPITRE DCLXXXIII.

Département de Paris.

Le département de Paris est un district qui réunit les choses les plus opposées. Il entre dans cette administration des détails variés, intéressants ; & il faut une grande souplesse d'esprit & d'imagination, pour embrasser, du premier coup-d'œil, les événements singuliers qui naissent en foule. Rien donc n'étonne ou ne doit étonner celui qui est à la tête ; car les caracteres des hommes se portent à tout, & le jeu des passions est vraiment incalculable. L'habitude de voir ces

paſſions dans leur fougue ou dans leur perfidie, inſpire donc une ſagacité qui devient le réſultat des criſes journalieres.

Le Miniſtre chargé de ce département, n'a pas toujours le temps de délibérer; il faut qu'il ſe décide ſur le champ dans des matieres quelquefois épineuſes, & il faut cependant qu'il ſe préſerve de la précipitation qui aveugle, & de la rigueur qui révolte.

Toutes les paſſions vindicatives & voilées aſſiégent ce Miniſtre, parce que le redoutable pouvoir eſt entre ſes mains; & comme la vengeance s'étudie à ſe voiler du maſque de la juſtice, & prend ſon temps pour aſſener plus ſûrement ſes coups, c'eſt avec promptitude qu'il doit reconnoître le véritable motif qui conduit les hommes vers lui : car, quel plus grand malheur que d'égarer l'autorité royale, & de lui prêter les couleurs de la tyrannie!

Ce Miniſtre délivre les lettres de cachet, & il eſt chargé de l'opéra; les châteaux terribles, les priſons d'état le regardent, ainſi que les pas de ballet. La Maiſon du Roi & le Clergé entrent dans ſon adminiſtration; il ſurveille un Maître-d'Hôtel frippon & un Curé libertin. Le même jour, il mande une fille d'Opéra, pour lui dire: *pourquoi ne voulez-vous pas chanter?* S'il y avoit refus de Sacrements, il diroit au Prêtre: *Pourquoi ne voulez-vous pas adminiſtrer le Viatique?*

Ainſi les objets les plus diſparates reſſortiſſent à ſon tribunal; le Clergé, les Chanteurs, les Moines débauchés, & les Danſeurs, le régime des grandes & petites Baſtilles, & les tracaſſeries de l'Opéra. Comment de pareils objets peuvent-ils être dirigés par la même tête? Très-bien, parce

que c'eſt par les oppoſitions, que l'on voit en grand, & que l'on apprend à juger des choſes en politique, c'eſt-à-dire, relativement à l'enſemble.

Le département de Paris eſt une eſpece de Royaume, attendu que le Gouvernement de la Capitale a une très-grande influence, & qu'il s'étend au loin.

Aucun Miniſtre n'eſt mieux placé pour ſupprimer un abus, pour faire pâlir un petit tyran, pour conſoler un infortuné, pour remédier à un déſaſtre. Eh ! n'eſt-ce point là un triomphe qui parle à la partie intime de notre être, & qui épanouit l'ame dans une rare volupté !

Sans ce Miniſtre, la place de Lieutenant de Police pourroit devenir dangereuſe aux citoyens. C'eſt lui qui, ſe conduiſant par des vues plus amples & plus générales, modifie, ſelon les circonſtances, la rigueur ou la foibleſſe de cette branche d'adminiſtration.

De même que la foudre tantôt éclate dans les airs, & frappe à grand bruit, tantôt décompoſe en ſilence, ainſi la *lettre de cachet*, tantôt bruyante, retentit dans l'Europe, tantôt ſourde, ouvre le Secretaire, ou plutôt le coffre d'un pauvre diable logé au quatrieme étage ; quelquefois elle fait plus de peur que de mal, & quelquefois auſſi l'homme qui en eſt atteint ne laiſſe plus de trace.

Qui le croiroit? elle eſt ſerviable pour tel individu, elle devient une grace, elle l'enleve à la rigueur des loix, d'un tribunal qui, dans ſa marche irréfragable, porteroit un jugement plus terrible que celui de la captivité.

Je reconnois donc dans une lettre de cachet tous les attributs violents & cachés de la foudre ; elle agit comme elle, elle imite ſon vol, & juſqu'à ſes caprices ; ce foudre repoſe ſur-tout en-

tre les mains du Miniſtre du département de Paris.

Ce qu'on a dit de plus ingénieux ſur la Baſtille, c'eſt le conte ſuivant :

Deux priſonniers d'État admis à prendre l'air enſemble dans la Cour, apperçurent un chien qui faiſoit autour d'eux maints & maints ſauts. Pourquoi ce pauvre animal eſt-il ici, dit l'un d'eux? que fait-il dans ce château Royal? à ſa place j'en ſortirois bien. Oh ! dit l'autre, il eſt ſans doute retenu de force. — Qu'auroit-il fait pour cela? — Il aura mordu le chien du Miniſtre; — ou du Sous-Miniſtre, bien plus redoutable que le premier.

La ville Capitale d'un grand Royaume donne toujours le ton aux autres. C'eſt un petit Etat dans l'Etat même, & il eſt gouverné d'après l'eſprit du Gouvernement public.

Ainſi la ville de Paris eſt gouvernée d'une maniere abſolue. Le Lieutenant de Police y fait l'office de Cenſeur public, & de Commiſſaire-Général des vivres. Son autorité reſſemble, à bien des égards, à celle d'un Général d'armée ; il punit, il empriſonne, il peut employer les voies les plus exactes & les plus rigoureuſes pour prendre ſes informations. Il tient cette grande ville ſous une diſcipline journaliere, & une eſpece de corps d'armée eſt à ſes ordres pour l'exécution de ſes volontés, qui, en dépit de ſa prudence, ne ſont malheureuſement pas toujours les ſiennes. Eh ! comment démêler le point exact de vérité dans un miroir à facettes?

La forme du Gouvernement décide donc la Police qui regne dans une grande ville. La ville de Londres étant la Capitale d'un pays libre, le Maire y eſt le repréſentant du peuple, & le gar-

dien de ſes privileges. Il eſt obligé de garantir à chaque citoyen ſes immunités perſonnelles & civiles. A Amſterdam, toute l'application des Bourguemeſtres & des Echevins tend à encourager l'induſtrie, & à punir l'indolence. Ils ne doivent jamais abuſer de la confiance de la Bourgeoiſie.

A Veniſe, centre d'un Etat ariſtocratique, l'eſprit de la Police aboutit à prévenir tous les mouvements populaires; & le Conſeil des dix met tout en œuvre de peur que la plus légere atteinte ne ſoit portée à la ſûreté de l'Etat.

Le Lieutenant de Police de Paris uſe aſſez fréquemment de formes purement militaires. Que ne ſont-elles toujours les meilleures, comme à coup ſur elles ſont les plus promptes!

CHAPITRE DCLXXXIV.

Le Grand-Chambellan.

Je ne ſais ce que fait à la Cour le Grand-Chambellan; je ne l'y ai jamais vu; mais il y a des Gentilhommes de la chambre & des valets-de-chambre, une muſique de la chambre & des frotteurs de la chambre.

On dit que la chambre entre, & elle entre. L'aumônier, l'Apothicaire, le Maître-d'Hôtel, l'Auteur avec ſon livre, tous ſont là pêle-mêle.

Ni plus ni moins que les Dieux ſont jaloux de leurs droits éternels, ainſi les Officiers de nos Souverains, depuis le connétable juſqu'au valet-de-pied, chacun a ſes privileges & ſon apanage reſpectés des autres favoris de la même Cour. Celui qui eſt initié dans les myſteres du fiſc, tant national qu'étranger, n'eſt plus un gibier de la

Police, mais du chef de la finance Françoiſe. Le Miniſtre ſur le département duquel on empiete, revendique auſſi-tôt ſon client, ſon protégé, ou, pour mieux dire, ſon ſujet. *Paſſez-moi le ſéné, je vous paſſerai la rhubarbe:* ce mot eſt applicable aux adminiſtrateurs de l'Etat, qui, tour-à-tour, ſe concedent le droit de récompenſer & de punir.

CHAPITRE DCLXXXV.

Chercheurs de la Pierre philoſophale.

TOUJOURS de nouveaux adeptes cherchant la pierre philoſophale. L'ignorance de la chymie en faiſoit jadis un grand nombre; les découvertes nouvelles ont redonné quelque vogue au deſir de tenter le grand œuvre.

Cela ne doit pas étonner dans un ſiecle où l'eſprit humain, audacieux & avide de s'inſtruire, eſt retombé dans les ſciences occultes de la chiromancie, de la magie, de l'aſtrologie, de l'alchymie. La philoſophie hermétique, qui chatouille l'avarice de l'homme, ne pouvoit pas manquer d'avoir des partiſans, car l'or a de nombreux adorateurs.

Parmi ces impoſteurs ou ces hommes trompés, on a vu figurer un ex-Capucin, qui fit des expériences du grand œuvre devant Louis XIII, le Cardinal de Richelieu, & pluſieurs perſonnes de la Cour : l'anecdote eſt aſſez curieuſe pour que je la rapporte ici.

Cet ex-Capucin, nommé Dubois, étoit un de ces hommes dont la vie eſt romaneſque : il avoit voyagé dans le levant, pendant ſa jeuneſſe. Après

avoir vécu dans la débauche, il ſe fit Capucin; ennuyé de ce nouveau genre de vie, il jetta le froc, & s'enfuit par-deſſus les murs des tuileries. Trois ans après, ſon eſprit inquiet le ramena dans l'ordre ſéraphique; il prononça ſes vœux, & fut admis aux ordres ſacrés. Au bout de dix années, il quitta encore l'habit de Capucin, & fut ſe promener en Allemagne. Là, il embraſſa la religion Luthérienne, & trouva des adeptes qui l'initierent à l'étude du grand œuvre. Trompé ou trompeur, il revint à Paris avec le prétendu ſecret de faire de l'or; & comme ſi ce beau ſecret donnoit de l'audace, il brava le regard des Capucins, & cet homme, qui étoit Moine & Prêtre, ſe maria à Saint-Sulpice avec la fille d'un guichetier de la conciergerie.

Tout charlatan eſt cauſeur; & ne parlant que de ce qui l'occupe, il en parle aſſez bien. L'ex-Capucin ayant ſéduit quelques eſprits foibles & crédules, qui le regarderent comme un homme merveilleux, fut admis inſenſiblement auprès du fameux Pere Joſeph, le bras droit & le conſeil du Cardinal de Richelieu. Le Miniſtre ouvrit l'oreille aux promeſſes d'un adepte qui ne ſe vantoit pas moins que d'augmenter la richeſſe de la France, la grandeur de ſon éminence, & de fournir à toutes les dépenſes de la guerre. Le grand beſoin rend confiants les génies les plus profonds : le Cardinal de Richelieu ne croyoit rien d'impoſſible, & ne ſoupçonnoit même pas qu'on pût tromper ſon regard; il crut le Pere Joſeph, & il fut arrêté que le fabricant d'or travailleroit en préſence du Roi, de la Reine, du Cardinal, du Pere Joſeph, du Sur-Intendant & autres, qui priſoient par-deſſus tout cette importante découverte.

Le jour étant pris, Dubois ſe rend au louvre,

apporte une coupelle & un creuſet pour ſon expérience, allume le feu, y met ſes vaiſſeaux; & de peur qu'on ne le ſoupçonne de fourberie, il accepte pour aide de ſon travail, un *Garde-de-Corps* que le Roi lui-même lui choiſit.

Alors Dubois élevant la voix, dit : „ Qu'il „ plaiſe à Sa Majeſté de commander qu'un de „ ſes ſoldats donne dix ou douze balles de mouſ- „ quet, que je vais convertir en or ". On donna les balles, & Dubois fit voir, en même-temps, qu'il jettoit ſur le plomb la valeur d'un grain de ſa poudre de projection, après quoi il couvrit de cendres les balles qui étoient dans la coupelle, & dit encore à haute voix : „ Qu'il plaiſe à Sa „ Majeſté d'écarter peu-à-peu les cendres avec „ un ſoufflet, ou d'en donner l'ordre à qui il lui „ plaira ". Louis XIII ne voulut confier ce ſoin à perſonne; il prit le ſoufflet, & comme il ſouffloit fort, dans l'impatience de découvrir cet échantillon des richeſſes infinies qui lui étoient promiſes; les cendres voltigerent ſur les aſſiſtants, & la Reine, plus curieuſe ou plus intéreſſée, s'en laiſſoit accabler. Toutes les cendres étant ſoulevées, le lingot d'or parut. Ce ne fut qu'un cri de ſurpriſe, & puis d'alégreſſe : Sa Majeſté & ſon éminence embraſſerent Dubois; le Roi, dans ſon enthouſiaſme, le déclara noble, & le fit Chevalier, en lui donnant l'accollade à la façon des anciens preux Chevaliers de la table ronde; & pour combler, en un mot, toutes les faveurs, il lui permit de chaſſer dans toute l'étendue de ſes plaiſirs.

Le Cardinal de Richelieu, que j'ai toujours admiré, parce qu'il avoit une ame forte, eut un beau mouvement : il dit à Louis XIII qu'il falloit ôter les *tailles*, *taillons*, *ſubſides*, & toutes les impoſitions qui ſont à charge au peuple; que le

Roi ne réſerveroit que ſon domaine, avec quelques fermes & droits ſeulement, comme des marques de ſa ſuzeraineté & de ſa puiſſance ſouveraine. L'œil étincelant de joie, il annonçoit la renaiſſance de l'âge d'or, & ce qui flattoit encore plus ſon génie politique, la ſuprême domination de la France ſur toutes les Puiſſances de l'Europe ; il embraſſoit le Pere Joſeph, & lui promettoit à l'oreille le chapeau de Cardinal. Le Garde-du-Corps eut huit mille livres pour avoir aidé à cette belle œuvre, & tous les aſſiſtants, dans le raviſſement & dans l'ivreſſe, reſpectoient l'ex-Capucin. Je le crois ſans peine. Si la poule de la fable, ſi la poule aux œufs d'or exiſtoit, elle pondroit fierement à Verſailles, & les Gardes-du-Corps, loin de la gêner dans ſes fonctions, monteroient la garde & formeroient barriere autour d'elle.

Dubois fit une nouvelle expérience, & le Roi tira lui-même du feu le creuſet avec des pincettes : la vue de ce nouveau lingot cauſa un redoublement de plaiſir ; quand il fut refroidi, il paſſa dans les mains de Sa Majeſté, qui envoya chercher un Orfevre, lequel, après avoir fait l'eſſai de ces deux échantillons, trouva que l'or n'étoit qu'à vingt-deux carats, c'eſt-à-dire, au titre courant de l'eſpece monnoyée. Comme l'ex-Capucin craignoit que ce rapport ſi parfait avec la monnoie ne fît ſoupçonner quelque choſe, il ſe hâta de dire, que pour ſes eſſais il faiſoit l'or à ce titre ; mais que dans ſon travail en grand de la tranſmutation, ſon or ſeroit pur à vingt-quatre carats. L'auguſte aſſemblée, qui ſe plaiſoit dans ſon illuſion, fut ſatisfaite de cette réponſe.

Les expériences étant faites, le Cardinal de Richelieu tira Dubois à part, & lui dit que pour

commencer, le Roi n'avoit beſoin que de huit cents mille francs par ſemaine, mais qu'il falloit qu'ils fuſſent délivrés régulierement. Le charlatan promit tout, pourvu qu'on lui laiſſât ſeulement dix jours pour bien cuire ſa poudre de projection, qui, par un accident, avoit été *incrudée*, jargon de l'art, auquel le Cardinal ne fit point attention, en diſant qu'il lui accordoit non-ſeulement dix jours; mais vingt, s'il en avoit beſoin.

L'ex-Capucin, au-lieu de faire ſon travail & de purifier ſa poudre, prit le plaiſir de la chaſſe, fit grande chere chez lui, aſſembla tous les gens de ſa connoiſſance, les régala avec magnificence, les entretint de ſes ſuccès & de ſa ſcience ſublime; il fut regardé par-tout comme un homme extraordinaire.

Cependant le temps ſe paſſoit, & rien ne ſe préparoit. Le Cardinal envoya le Pere Joſeph ſolliciter le faiſeur d'or de ſe mettre à l'œuvre. Il demanda quelques jours, qu'on lui accorda, & qu'il ne mit pas mieux à profit. Le Roi n'étoit pas moins impatient de voir de gros *ſaumons* d'or de cinq à ſix cents mille livres; car les Rois ne font plus rien qu'avec de l'or ainſi que moi foible particulier; mais comme les *ſaumons* ne paroiſſoient point, on eut des ſoupçons, & bientôt des craintes d'avoir été dupé.

Il y eut des ordres pour veiller de près ce charlatan, & l'empêcher de prendre la fuite, comme en effet il le méditoit. Bientôt le Cardinal, qui ne marchandoit point la liberté d'un homme, le fit transférer au château de Vincennes, où il fut licite à l'ex-Capucin de faire beaucoup d'eſſais qui ne produiſirent rien. Après pluſieurs tentatives encore inutiles, il ne laiſſa plus douter qu'il ne fût un impoſteur. Vainement diſoit-il qu'il lui

étoit impoſſible de travailler n'étant point libre, & que l'eſclavage détruiſoit la vertu de ſa poudre de projection ou de multiplication : il fut conduit à la Baſtille, & mis dans un cachot.

Le Cardinal de Richelieu n'étoit point homme à lui pardonner de l'avoir abuſé ſi publiquement & ſi ſolemnellement ; mais en habile politique, il ne voulut point paroître avoir été trompé par un art ſurnaturel, ce qui auroit donné trop beau jeu aux rieurs. On rechercha dans la vie privée de l'ex-Capucin, tout ce qui pouvoit l'inculper : Richelieu créa une commiſſion ; on repréſenta à l'ex-Capucin la rognure de pluſieurs pieces d'or, & il fut aiſé de le condamner comme ayant altéré la monnoie, ou en ayant même fait de la fauſſe.

Sa vie errante & vagabonde offroit pluſieurs délits ; il fut jugé par la commiſſion, & condamné à être pendu. Comme il alloit mourir, il déclara qu'il avoit trompé de deſſein prémédité le Roi, la Reine, & *Monſeigneur le Cardinal* ; il avoua qu'il n'avoit jamais ſu faire de l'or ; mais qu'ayant reconnu l'extrême crédulité des hommes ſur tout ce qui leur promettoit une immenſe fortune, il avoit mis à profit ce penchant, pour vivre aux dépens de ceux qui l'écoutoient ; il ajouta qu'il avoit compoſé & qu'il vendoit fort cher un petit livret, où étoit renfermé ſon prétendu ſecret de faire de l'or, & que, ſelon les acheteurs intéreſſés & crédules, il hauſſoit ou baiſſoit le prix de ſon ouvrage. Pour dernier aveu, il dit que tout ſon procédé conſiſtoit dans un eſcamotage ſubtil ; que ſous prétexte d'arranger la coupelle, il gliſſoit adroitement, ſans que perſonne s'en apperçût, un certain point d'or ſous la cendre, & en retiroit le plomb. Cet or provenoit de la rognure des pie-

ces d'or; & c'étoit ainſi qu'il avoit eu la témérité de vouloir tromper le Roi, la Reine, & Monſeigneur le Cardinal.

Dubois fut pendu le 25 Juin 1637.

Supprimez la fin tragique de l'ex-Capucin, connoiſſez-vous, lecteur, un ſujet plus plaiſant, ou qui prête mieux aux ariettes & au dialogue d'un opéra-comique? L'éminence rouge, l'éminence griſe, les graves perſonnages autour du creuſet, le fourbe qui ſe joue de tous ces acteurs figurant ſur la ſcene du monde, de ces grands acteurs qui ont beſoin d'or comme nous, qui l'aiment comme nous, qui, comme nous, n'en ont jamais aſſez, qui embraſſent comme nous celui qui leur fait des promeſſes. Oh! quelle comédie philoſophique! J'en ris tout ſeul, au fond de mon cabinet.

CHAPITRE DCLXXXVI.

Démonſtration du Déluge univerſel.

Un Précepteur des Pages de la feue Reine, voulant prouver le déluge, & faire voir que le ſyſtême de Moïſe l'emportoit ſur les raiſonnements de Burnet, de Wiſtou, de Wood, de Pluche, &c. forma un globe terreſtre plein d'eau, armé de ſoupapes, & enfermé concentriquement dans un globe de verre. Il commença par remplir d'eau le globe terreſtre, ferma l'ouverture pratiquée, & donna enſuite au globe intérieur un léger mouvement de rotation. *L'eau n'a point franchi ſes barrieres. Voilà* (diſoit-il) *le temps où Dieu n'étoit point courroucé contre le genre humain. Mais vous allez voir l'inſtant de ſa colere.* Auſſi-

tôt il fit mouvoir le globe avec une vîteſſe accélérée. Bientôt, la maſſe d'eau força les ſoupapes attachées à la ſurface extérieure de ce globe terreſtre, & remplit toute la capacité du globe de verre, en s'échappant avec force. *Ainſi le globe terreſtre* (diſoit le Précepteur aux aſſiſtants) *a été entiérement couvert de ſes propres eaux. Dieu ſe calme. Je vais ceſſer d'agiter ce globe, l'eau rentrera dans le réſervoir, à peu-près juſqu'à l'horizon du globe, & ſe mettra en équilibre avec elle-même. Il n'y a que des impies* (continuoit le Précepteur des Pages de la Reine) *qui puiſſent contredire préſentement le déluge univerſel; car je vous l'ai peint d'une maniere bien conforme au récit de l'hiſtorien ſacré.* Tous les aſſiſtants s'en retournerent, perſuadés de l'exiſtence du déluge univerſel, & que ceux qui avoient l'audace de le nier, alloient contre la raiſon. C'eſt ainſi qu'en 1768 on enſeignoit la phyſique aux Pages de la Reine.

CHAPITRE DCLXXXVII.

Singularités.

LOUIS XVI, dans la premiere année de ſon regne, lut dans un mémoire, *droit de régale.* Qu'eſt-ce que cela ſignifie, demanda-t-il à M. ****, Miniſtre? Le Miniſtre, embarraſſé, lui répondit: C'eſt le droit qu'a Votre Majeſté, lorſqu'elle voyage, d'être régalée par ſes ſujets, dans tous les endroits où elle paſſe. — Je vois, lui dit le Roi, que vous ne ſavez ce que vous dites; ce ne peut pas être cela.

Lorſque je plaidois contre MM. les Comédiens

&

& contre MM. les Gentilshommes de la chambre, l'Avocat adverſe s'aviſa d'appeller les ſpectacles de Paris, *les plaiſirs régaliens*. Puiſſamment raiſonner ! on ne réplique point à cela.

Un muſicien nommé le Mierre, après vingt ans de ſervice à la Chapelle du Roi, vint trouver le Saint-Florentin, pour lui demander ſa retraite & la penſion. Voilà comme vous êtes, vous autres, dit-il, vous vous dépêchez tous de faire vos vingt années, pour être enſuite d'oiſifs penſionnaires.

François Ier traverſant la galerie de Fontainebleau, s'arrêta devant un nommé Bouchet, pauvre homme de lettres, en diſant : *Voilà une bonne tête ; je m'en tiens à celui-là ; il y a bien des choſes dans cette tête-là ; cet homme-là vaut mieux que Duprat.* Auſſi-tôt les Courtiſans environnent Bouchet : cet homme-là va être Miniſtre, dit l'un ; peut-être Chancelier, dit l'autre ; le Roi lui donne un rendez-vous dans le parc, entendez-vous ? il n'en faut plus douter, il eſt Chancelier : eh bien, il faut le louer : il a fait des vers, dit-on ; il faut lui dire qu'il eſt un grand Poëte. Tous les Poëtes croient à la bonté de leurs vers.

Chacun étoit dans l'attente de la prochaine élévation de Bouchet, lorſque François Ier appellant l'inſpecteur des bâtiments, lui dit, en montrant Bouchet : *Voilà le modele qu'il faut prendre pour faire un Neptune ; à quoi ſongiez vous de me propoſer Duprat, une petite barbe friſée, des yeux hors de tête ? Voyez ce grand front, ces rides, cette chevelure négligée, cette barbe longue & tombante : comme le ciſeau rendra cela ! Mon cher Bouchet* ; (continua le Roi) *trouvez-vous à ſix heures dans le parc ; je vous*

retiens pour ſervir de modele à un Neptune que je veux placer dans une de mes pieces d'eau.

Les Courtiſans rirent ſous cape. Ah, ah! c'eſt le gouvernail du dieu des mers qu'on va remettre entre ſes mains; il figurera nuit & jour au milieu du baſſin. Ah! la bonne équivoque! Il ne ſera point Miniſtre; ſes vers ſont mauvais, & je trouve qu'il n'eſt fait que pour ſervir de modele à une ſtatue.

CHAPITRE DCLXXXVIII.

Ex voto.

Un *ex voto* curieux, c'eſt aſſurément celui qui exiſte à Saint Leu & Saint Gille. Il eſt dans le chœur à droite.

A l'âge de ſix ans, on a voué à Saint Leu & Saint Gille le Roi Louis XV, pour la guériſon de la peur; on a dreſſé l'*ex voto*. C'eſt un tableau où l'on voit Louis XV à genoux devant Saint Leu & Saint Gille. Sa Gouvernante, Madame de Ventadour, eſt derriere lui, auſſi à genoux, ainſi que les principaux Seigneurs de la Cour. Les portraits ſont fideles, & le coſtume ne l'eſt pas moins. On les voit tous, les mains jointes, prier Saint Leu & Saint Gille de guérir Louis XV de la peur, foibleſſe dont l'enfant Royal étoit atteint.

Il n'en fut pas guéri; ce Roi fut timide toute ſa vie: jamais Prince n'a été auſſi craintif. Un viſage qu'il voyoit pour la premiere fois, lui cauſoit une ſenſation inquiétante. Auſſi, obligé de reconnoître, par ſon état de Roi, une multitude d'individus, il claſſoit dans ſa mémoire les phyſionomies, & quand on lui préſentoit un homme

qu'il n'avoit jamais vu, ſon premier mot étoit toujours de dire : *il reſſemble à un tel.*

Naturellement queſtionneur, ſoit par excès de prévoyance, ſoit par beſoin d'inſtruction, Louis XV aimoit à ſavoir une infinité de détails, ſurtout l'âge des gens qu'il voyoit. Il aimoit encore à faire juſqu'à un certain point le médecin, en diſant : *vous avez, ou vous aurez telle maladie, prenez garde.*

Un des moyens qu'employa le Chancelier Maupeou pour achever l'impolitique deſtruction des Parlements, ſi contraire à la véritable autorité d'un Monarque, toujours mieux protégée par les loix que par les armes, fut de dire à Louis XV: *Je vous débarraſſerai de ces robes noires.* Ces robes noires affligeoient ou intimidoient ſa vue. Cette crainte habituelle, qu'il ne put jamais ſurmonter, étoit donc en lui un défaut de naiſſance; & cette foibleſſe phyſique, que le moral ne peut pas toujours vaincre, expliquera une partie de ſon caractere, qui ne pourroit trop s'expliquer ſans cette premiere cauſe.

CHAPITRE DCLXXXIX.

Jeudi-Saint.

Le Roi lave les pieds à douze pauvres. C'eſt un uſage antique & reſpectable. Il eſt impoſſible aux Courtiſans & aux Princes même de ne point réfléchir alors, que nous ſommes tous originairement égaux. Le pied nud du pauvre a la même conformation que celui du Monarque.

Le Prédicateur monté en chaire, donne à ſon diſcours quelques traits plus vifs qu'à l'ordinaire;

il dénonce au Monarque les abus les plus frappants, & le ſtyle véhément ſe concilie avec le reſpect.

Un Prince du ſang eſt Maître-d'hôtel; il préſide ce jour-là les Maîtres-d'hôtel du Roi, & il eſt confondu parmi le domeſtique. Tout ce qui ſe fait ce même jour à la Cour, rappelle l'égalité primitive. Si la morale eſt l'eſprit des ſiecles, ce jour eſt fait pour elle; les pauvres ſont ſervis à table, & ils pénetrent le palais du Souverain dans toute ſon étendue.

Le lendemain on dépouille les autels, & ils font alors plus d'impreſſion.

Dites-nous, Pontifes : que fait l'or dans les temples? Saint Bernard répétoit mot à mot Juvénal. Il faut à la Religion des cérémonies, un culte ſolemnel, un appareil impoſant : mais l'autel n'a pas beſoin d'être chargé d'or & d'argent; des tentures, des fleurs, la blancheur du lin, la vives couleur des étoffes, les flambeaux, cet appareil ſuffit. Le luxe des temples eſt le néceſſaire des hôpitaux & des pauvres.

Que ferons-nous, diſoit une femme de qualité à une autre? voici la ſemaine ſainte; il faut cependant faire quelque acte de piété. C'eſt bien dit, dit l'autre; *eh bien! faiſons jeûner nos gens.*

Appliquez ce mot à la ſuite des erreurs politiques, & vous verrez que l'on dit en d'autres termes : *Voici les jours d'abſtinence, faiſons jeûner nos gens.*

CHAPITRE DCXC.

Etiquette.

Les Princes qui commandent à tout, obéiſſent à l'étiquette : le Philoſophe ſourit de cet étrange eſclavage ; & quand il voit les Princes enchaînés eux-mêmes dans les entraves d'un vain cérémonial, il reconnoît l'égalité des conditions ; ces fiers mortels qui diſpoſent de la liberté d'autrui, n'ont plus de liberté ; cette belle Princeſſe, qu'envie tout ſon ſexe, vit dans une gêne perpétuelle : le reſpect les fatigue, & chaſſe la cordialité : l'hommage n'eſt plus naturel ; il eſt factice, ainſi que tout le reſte. Il faut vivre pour la repréſentation ; & c'eſt un théâtre où les couliſſes même ne permettent pas au Comédien de reprendre ſon attitude naturelle.

L'étiquette établie dans les Cours demanderoit les pinceaux d'un Rabelais : mais les Princes eux-mêmes ne doivent-ils pas être étonnés de ſuivre avec tant de ponctualité les ordres d'un être fantaſtique ?

Les Princes, au milieu de gens faits pour les ſervir, attendent quelquefois patiemment que leurs ſouliers ſoient mis, parce que l'Officier qui, par ſa charge, a droit de chauſſer le pied du Prince, ne ſe trouve pas préſent. Cette ſujétion bizarre fait, des Princes, des hommes aſſervis à des coutumes ſingulieres.

On a vu en Eſpagne un ſujet fidele condamné à perdre la vie, parce qu'ayant ſauvé d'un incendie une Reine en chemiſe, il avoit été obligé de la porter entre ſes bras.

Manger avec un Prince eſt une choſe que l'étiquette repouſſe : il converſera avec vous, vous lui ſerez utile & agréable ; mais manger ſur la même nappe vous eſt interdit : ſa volonté expire dans le domaine borné par la circonférence d'une table.

C'eſt l'étiquette qui préſide à la naiſſance d'un Prince. Tous les grands Officiers de la Couronne ſont là. C'eſt l'étiquette qui voudra qu'après ſa mort on lui ſerve une table ſplendide, & qu'on l'interroge, à chaque inſtant, ſur l'état de ſa ſanté.

Les Princes auroient plus de peine à ſe dérober aux loix de l'étiquette qu'aux loix de la conſtitution de l'Etat. Souvent le Monarque s'eſt trouvé dans l'impoſſibilité de faire un voyage, d'entrer dans une maiſon, parce qu'il n'avoit pu concilier les prétentions reſpectives de ſes ſerviteurs.

Nous rions en apprenant certains uſages de peuples éloignés de nous ; de ce que le Roi de Loango, en Afrique, par exemple, prend ſes repas dans deux maiſons différentes ; de ce qu'il boit dans l'une, mange dans l'autre : & l'habitude nous familiariſe avec ces étiquettes, dont l'aſſerviſſement eſt plus encore pour les Princes que pour ceux qui les environnent. On diroit qu'ils ſont livrés, dès le moment de leur naiſſance, à une foule de farfadets capricieux qui arrangent tous les moments de leur vie au gré de leurs fantaiſies.

Les pauvres humains vivent de tout cela ; mais je ſuis fâché qu'on ait banni de la Cour le fou du Roi. De toutes les charges de la Couronne c'étoit la plus néceſſaire. Un naturel enjoué qui avoit la liberté de parler, acquéroit le

droit de dire une foule de choſes que les Rois n'entendent plus depuis qu'ils ont banni le fou, triſtement remplacé par une multitude de fous titrés qui ne le valent pas.

Après l'étiquette vient le protocole. Combien dans le corps d'une lettre faut-il de doigts en blanc? La ſuſcription eſt encore une choſe importante. Telle lettre doit être en papier de Miniſtre. Louis-Armand, pere de feu M. le Prince de Conti, ayant écrit du camp d'Yron à M. le Régent, le pria, s'il avoit manqué au cérémonial, de l'en inſtruire, avouant qu'il ne le ſavoit pas. M. le Régent lui répondit que le cérémonial n'étoit pas propre à nourrir l'amitié, & le pria de lui écrire ſans cérémonie.

La ſéchereſſe du protocole met une différence entre les lettres & les ſimples billets. Il n'eſt pas toujours aiſé pour amener le *très-humble*, *très-obéiſſant ſerviteur*. Quand on écrit *au Roi*, l'on ajoute, *& ſujet*. Un Prince met ſur l'adreſſe: *au Roi*, *mon ſouverain Seigneur*; & *à la Reine*, *ma ſouveraine Dame*. On dit au Pape: *très-humble*, *très-obéiſſant & très-dévot fils & ſerviteur*. Le Pape répond par un bref en parchemin.

Ce protocole varie peu.

Le protocole veut que quand on ſe ſert de Secretaire, la *corteſia* ſoit de la main du Prince.

Le Roi de France a vingt-quatre millions de ſujets; il n'y en a pas deux mille qui ſuſſent lui écrire ſelon les loix du protocole.

On appelle le Dauphin *Monſieur*, en lui parlant; & il a la qualification de *Monſeigneur*, quand on lui écrit.

La ſuſcription, l'enveloppe, tout cela a ſa forme.

Quand on écrit à une Majeſté, il ne faut que quatre ou cinq lignes à la premiere page, & que toute la lettre ſoit de la main de celui qui écrit.

Tantôt la corteſia peut être de la main du Secretaire, tantôt cela lui eſt défendu.

Tout le monde ne ſait pas placer l'*Alteſſe Séréniſſime*, l'*Alteſſe Royale*.

Le protocole change ; & j'avoue que je ne ſuis pas au fait de l'endroit où ſe placent & ſe répetent les trois ou quatre doigts de blanc.

En Juillet 1733, M. de Buſſi manda que l'Impératrice Amélie ſe plaignoit, que dans les lettres des Princes & Princeſſes de la Maiſon de Condé, pour la prier de recommander à l'Empereur leurs affaires de Naples, la ſuſcription ou corteſia, *votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur*, étoit de la main du Secretaire.

Le protocole dit que l'Impératrice avoit raiſon. Les Princes doivent la corteſia aux Electeurs, à plus forte raiſon à l'Impératrice, qui ne la refuſe jamais.

Il faut éviter envers tout particulier, Archevêque ou Miniſtre, l'expreſſion de profond reſpect, qu'on n'emploie que pour le Roi. On dit aux autres, *avec reſpect*, ou bien *avec un grand reſpect*.

La plupart des bourgeois ignorent la différence qui ſe trouve entre une lettre & un billet.

En général on répond comme on vous écrit.

Les particuliers ne ſavent pas écrire : ils vous donnent quelquefois de *votre affectionné ami*, *de votre affectionné à vous ſervir*.

Il eſt plus difficile de ſavoir écrire une lettre dans la véritable préciſion des loix du protocole, que de faire bien la révérence, & d'avoir un maintien devant un Prince.

Et par la même raiſon que le bourgeois ne ſaura ni ſaluer, ni ſe tenir debout, ni parler à un prince, il ne ſaura pas lui écrire.

L'étiquette n'eſt pas preuve de ſervitude : les fiers Anglois ſervent à genou leur Roi ; l'étiquette ne porte aucune atteinte à la liberté d'un peuple. Les François ne ſont pas humiliés en s'aſſujettiſſant à des fonctions domeſtiques. Tout ce qui approche du Roi prend un caractere de nobleſſe.

L'étiquette a ſes minuties ; mais celles-ci tombent de jour en jour : il n'y a que le deſpotiſme qui puiſſe ſe faire de l'étiquette un culte.

Un Prince du ſang eſt *Maître-d'hôtel*. Ceci n'eſt pas ſimplement d'étiquette ; c'eſt qu'il y a un très-gros revenu attaché à cette charge.

C'eſt l'étiquette qui veut que le Roi d'Eſpagne tutoie tout le monde, à commencer par ſon frere, tandis que le Roi de France dit à ſon valet-de-chambre *vous*.

C'eſt l'étiquette qui place la chaiſe-percée d'un Prince au milieu des Courtiſans, à qui il accorde les entrées, & qui fait que tel offre le coton.

Quand on ſort de chez le Roi ou de chez les Princes, on paſſe le premier, & voilà la civilité, la politeſſe par excellence ; pourquoi ? c'eſt qu'en paſſant le premier, vous faites un avantage à celui qui vient après vous ; vous le laiſſez jouir plus long-temps des regards du Prince ; puis enfin vous lui ſauvez l'embarras de partir le premier.

Les entrées deſcendent, & ne montent point ; qu'eſt-ce à dire ? que lorſque vous avez les entrées chez le Roi, vous les avez chez les autres Princes ; ce qui n'eſt point, quand vous n'avez vos entrées que chez un Prince : vous êtes arrêté là.

La feue Reine, très-ſcrupuleuſe ſur l'étiquette, la regardoit comme une portion eſſentielle de la ſouveraineté. Dans ſa derniere maladie, elle tomba dans un évanouiſſement profond; on lui préſentoit quelque choſe à boire, une femme dit, à ſes côtés : *elle ne le prendra point.* Lorſque la Reine fut revenue à elle, ſon premier mot fut de faire ſentir à cette femme l'irrévérence de ſon expreſſion : elle avoit employé le terme vulgaire *elle*, au-lieu de dire *Sa Majeſté;* & la Reine, toute mourante qu'elle étoit, la réprimanda de ſon incivil laconiſme.

Quand certains Princes ſe ſont fait appeller *l'ombre de Dieu*, *le couſin de la lune*, *le frere du ſoleil*, *l'ami des étoiles;* que d'autres, à l'iſſue de leurs repas, ont fait proclamer *que tous les autres Rois de la terre pouvoient dîner;* que tel autre veut qu'on ſe proſterne en terre dès qu'il paroît : il n'eſt pas étonnant qu'on ait aſſujetti les ſourires, les regards, les geſtes & les pas, de maniere à déſigner un air ſoumis.

Ces uſages embraſſent l'art de s'aſſeoir, de ſe tenir debout, de gliſſer ſur le parquet; les ſalutations, les révérences ſont telles, que tout ſe diſtingue.

Quand on voit les petits Princes d'Allemagne, plus ſuperbes que les premiers Potentats de l'univers, faut-il s'étonner ſi la coutume devient rigoureuſe dans des cours antiques?

L'étiquette a des bizarreries & des ſingularités: mais elle gêne encore plus les Princes que ceux qui les ſervent; car ils ſont aſſujettis à la minute, s'ils veulent être ſervis, tandis que tous les allants & venants ne ſont à la gêne que momentanément.

L'étiquette eſt un rempart qui repouſſe une infinité de prétendants incommodes. Ce mot eſt

d'autant plus abſolu, qu'on n'y répond jamais qu'en s'humiliant.

L'étiquette fait que les converſations deviennent ſilencieuſes, & que les Princes voient autour d'eux tant de mouvements d'yeux & d'épaules.

L'étiquette qui faiſoit jadis ſervir à dîner à des Rois morts, ſubſiſte encore de nos jours, & ſubſiſtera juſqu'à la fin de la monarchie : car comment ſupprimer une coutume ſi eſſentielle à ſon bonheur? comment refuſer à dîner au cadavre royal, quand les Officiers de ſa bouche ont ſi bon appétit pour lui?

Le maintien, la marche, tout eſt aſſujetti à des regles qui, pour être verſatiles, n'en ſont pas moins ſuivies.

Pourquoi demander un tabouret, quand on peut avoir un bon fauteuil chez ſoi? dit la comédie : & la Comteſſe qui a ri de ce trait, avec tout le public, poſtulera, quinze jours après, le tabouret chez la Reine.

On a ſubſtitué la politeſſe, l'aiſance & l'affabilité à tous les airs d'oſtentation & de cérémonie; mais les vieilles coutumes!.... Ce qu'il y auroit de plus difficile à un Prince, ſeroit d'anéantir ces formules antiques.

Il faut ſavoir décorer le deſſus des lettres de titres honorifiques. Les adreſſes ſont encore aujourd'hui des objets de conteſtation : ce n'eſt pas une petite choſe que de ſavoir au juſte comment les Princes doivent s'écrire entr'eux. Le Grand-Maître des cérémonies, l'introducteur, ſavent cela : car, que ne ſavent-ils pas? Les naiſſances ſont aſſujetties à des uſages paſſablement ridicules.

Jean-Jacques Rouſſeau eſt le premier qui a refuſé de ſigner, *votre très-humble ſerviteur*. Mais

s'il eût été en place, on l'eût *excellenciſé*, *monſeigneuriſé* & *principiſé* malgré lui.

Les Prélats du ſiecle dernier déciderent, dans une aſſemblée du Clergé, qu'ils s'appelleroient dorénavant *grandeur*.

Les ſuperlatifs ne ſont plus de mode. On n'écrit plus *à très-haut*, *très-magnifique*, *très-excellent*, *très-brillant*, *très-vénérable*; mais ces énumérations de dignités reprennent place dans le billet mortuaire, & vous apprenez que le *très-haut*, *très-magnifique Seigneur* pourrit dans tel coin.

C'eſt une étiquette d'appeller ſes domeſtiques comme des chiens, en criant à tue-tête : *eh ! eh !*

Le François n'a pas manqué d'immortaliſer & d'étendre ces ridicules. La bizarrerie eſt à ſon comble.

Je ne puis apprendre de combien de lignes courbes ſont les révérences d'un Miniſtre ou d'un Duc, & combien il faut lui en donner de pouces.

C'eſt l'étiquette qui fait appeller la femme d'un Préſident Madame la Préſidente, & celle d'un Maréchal Madame la Maréchale; comme ſi elle rendoit la juſtice, ou ſi elle conduiſoit les armées.

L'orgueil, qui connoît beaucoup l'ennui, lequel fraterniſe avec lui, imagina ces paſſe-temps, qui rempliſſent les heures du déſœuvrement, & ſatisfont la vanité. On s'amuſe de voir une femme qui fait des révérences de trois pas, de ſix en ſix pas; un homme qui paroît une ſtatue, & qui parle ſans remuer les levres; des gens qui s'habillent & ſe déshabillent : tout cela fait ſpectacle. On tourne & retourne tant & tant, de toutes façons, on fait prendre aux heures, tant de plis différents, & au jour, tant d'attitudes, qu'à la fin les heures ſont forcées de rendre quelques plaiſirs.

Une Princeſſe, à telle heure, voit ſes femmes qui entrent, la décoiffent & la déchauffent, bon-gré mal-gré; elle a beau réſiſter, il faut qu'elle obéiſſe, & qu'elle ſuive le courant des affaires.

Tantôt il faut qu'une Dame ſoit ſolemnelle, tantôt en déshabillé.

Le perruquier, le tailleur, varient les friſures & les habits d'un goût extraordinaire.

Les nouvelles manieres de ſe coëffer, de ſe préſenter, de ſaluer, de parler, de dépecer, de manger, changent ſans ceſſe par les grands & pour les grands, dont elles ſont la plus ſérieuſe étude, la principale occupation.

Il n'y a pas de minute où l'on ne paie un tribut à l'étiquette. Comptez les geſtes, les minauderies, les airs de tête, & vous verrez que les eſprits ſont plus changeants que les barometres. Il n'y a point de verre à facettes qui préſente plus d'objets.

L'étiquette fut de tout temps, à la Cour d'Eſpagne, une coutume vraiment deſpotique.

Un miſérable régent de ſixieme, comme on ſait, devint Cardinal & Miniſtre plénipotentiaire, pour avoir fourni, en cachette, chaque jour, une bouteille de vin à la Reine d'Eſpagne, qui aimoit le vin; l'étiquette de ſon Palais ne lui permettoit qu'un verre d'eau entre ſes repas.

Quel Lecteur ne s'amuſe pas de voir ceux qui commandent aux autres, ſe ſoumettre à leur tour à des loix imaginaires?

Ce fut donc une grande affaire, de donner à la femme de Philippe V, un Confeſſeur, puis un cuiſinier François, & non Italien; paſſe encore pour cette diſtinction. Pluſieurs membres du Conſeil vouloient un cuiſinier & un Confeſſeur ſavoyards. Il y eut une autre diſpute ſur le perru-

quier du Roi. On l'avoit fait venir de Paris, parce que les barbiers Eſpagnols ne ſavoient pas encore faire une perruque; mais on redoutoit, en même temps, que l'indiſcrétion du barbier François ne mît dans la chevelure artificielle qui devoit coëffer Sa Majeſté, des cheveux tirés de la tête d'un roturier. Or, un Roi d'Eſpagne ne devoit porter ſur ſon Chef que des cheveux de Gentilshommes.

Il fallut batailler long-temps, & gagner le terrein pied à pied, pour changer quelque choſe au deſpotiſme de la religieuſe étiquette, dite par excellence *l'étiquette du Palais.*

Les lettres de la Princeſſe des Urſins ſur cet objet, ſont curieuſes. Cette Princeſſe écrivoit à la maréchale, mere d'Adrien de Noailles : *Je vous ſupplie de dire que c'eſt moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre.* Les plaiſants diſent aujourd'hui que la robe de chambre d'étiquette de Philippe V, étoit un vieux manteau court, qui avoit ſervi à Charles II; que l'épée du Roi, étoit un poignard, qu'on poſoit derriere ſon chevet; que la lampe étoit enfermée dans une lanterne ſourde; que les pantouffles étoient des ſouliers ſans oreilles, &c. Il n'y a pas de mal à tout cela; mais il eſt bon d'appercevoir ce qui étoit maſqué ſous ce cérémonial, que les Courtiſans d'alors exaltoient avec tant d'emphaſe.

CHAPITRE DCXCI.

Cérémonial.

Un Prince du ſang, à la Cour, ôte le ſervice à tous les grands Officiers, tant pour la chemiſe que pour la ſerviette.

Quand le Roi donne des audiences ſur ſon trône, les Princes du ſang ſont ſur la plate-forme, ſuivant leur rang; & quand le Roi donne des audiences des baluſtres, ils ſont à côté de Sa Majeſté en dedans du baluſtre.

Ils ont l'honneur de manger avec le Roi dans les banquets.

Quand le Roi communie, ils tiennent la nappe, lorſqu'ils ſont deux; & quand il n'y en a qu'un, il la tient ſeul : aucun Seigneur ne peut partager avec lui cet honneur.

Quand le Roi *touche*, il lui donne la ſerviette.

Un aumônier du Roi leur apporte tous les ans une ſemaine-ſainte, & un aumônier de la Reine une autre.

Les Princeſſes ont chez la Reine le même ſervice que les Princes chez le Roi.

Les Princes ſervent auſſi la Reine, à l'exception de la chemiſe.

On les traite d'*alteſſe ſéréniſſime* en leur parlant & en leur écrivant, les Ducs comme les autres.

Ils paſſent devant les Grands & les Ducs, en les reconduiſant.

Dans les actes, ils prennent la qualité de *très-haut*, *très-puiſſant & très-excellent Prince*, pourvu que le Roi ou M. le Dauphin n'y ſtipulent point : dans ce cas, ils ne ſont plus *excellents* : ils ne prennent que la qualité de *très-haut & puiſſant Prince*.

Ils épouſent par procuration une Princeſſe étrangere, deſtinée à être Reine ou Dauphine.

Ils ont le cordon-bleu à l'âge de quinze ans.

Leurs fiançailles ſe font dans le cabinet du Roi.

On les annonce chez la Reine.

Les honneurs particuliers qu'on rend aux Princes du ſang, ſont : qu'au ſermon le Prédicateur leur adreſſe la parole ; qu'ils ont un tapis de pied & un prie-Dieu où perſonne ne ſe met avec eux ; qu'on leur porte la Patene & l'Evangile à baiſer.

Au Parlement, ils ont entrée & voix délibérative à l'âge de quinze ans.

Ils paſſent au travers du parquet.

Le Premier-Préſident, dans ce qu'on appelle les *ſéances de Conſeil*, en prenant les avis, leur fait une profonde inclination, le bonnet à la main, ſans les nommer.

La préſéance des Princes du ſang ſur tous autres Pairs, tant au Parlement qu'à la Cour, eſt annexée au droit du ſang.

Que d'obſervations à faire ſur le cérémonial ! la gravité du ſujet m'a gagné malgré moi ; & je n'ai pu raſſembler que quelques traits épars, laiſſant aux amateurs le ſoin de s'enfoncer dans ces curieux détails.

Ce protocole imité & répandu chez les gens de qualité, leur a ſervi de barriere pour éloigner une multitude d'importuns ; & un triſte Conſeiller d'Etat, a autant de formules dans ſon ſallon, qu'il en regne à la Cour.

L'étiquette, dira un Prince, eſt une choſe puérile, & dont je ris tout le premier ; mais c'eſt le ſeul rempart qui me ſépare des autres hommes. Otez-la, je ne ſuis plus qu'un Gentilhomme. L'opinion fait tout ; les hommes vivent de formes, ſont plongés dans les formes ; chaque état a les ſiennes ; mais la baſe de l'opinion repoſe ſur les fondements les plus légers, & il faut traiter avec les hommes comme avec des enfants que l'extérieur frappe.

C'eſt outrer le raiſonnement, comme on a outré

outré l'étiquette. Sans doute il faut connoître le lever & le coucher du ſoleil. Les Rois ont leurs occupations; ils ne peuvent être viſibles à toutes les heures. Il eſt bon qu'on ſoit inſtruit de celles où il eſt permis de les approcher, & de la maniere de parvenir au pied du trône. Mais devoit-on en abuſer au point de charger d'étiquette toutes les minutes de l'année, quand on pouvoit n'aſſervir a ce ridicule eſclavage qu'une certaine quantité de jours de l'année?

Henri III eſt l'auteur du cérémonial tel à-peu-près qu'il s'exécute aujourd'hui. Il fit un réglement pour ceux qui devoient entrer dans ſa chambre & dans ſon cabinet, & à quelles heures. Il preſcrivit un ordre pour le ſervice de ſa bouche. Quand aux cuiſiniers, marmitons, ils datent du ſiecle de Louis-le-Grand.

CHAPITRE DCXCII.

L'Anacade.

QUELQUES Princeſſes de la Cour prirent plaiſir à monter ſur des ânes; il y eut des courſes, & l'animal têtu & capricieux renverſa quelquefois ſa précieuſe charge. Des Poëtes ne manquerent pas de faire parler les ânes, & de les aſſimiler aux courſiers. Une nouvelle fantaiſie fit tomber celle-là.

Ces métamorphoſes ſubites ſont toujours dans l'ordre de la frivolité nationale. Ainſi l'on voit aujourd'hui la *chemiſe* qui a ſuccédé à l'*Angloiſe* qui avoit ſuccédé à la *Lévite* qui avoit ſuccédé à la *Polonoiſe* qu'avoit précédée la *Françoiſe*.

Tout finit par des chanſons, comme dit l'an-

cien proverbe ; car dès qu'une fantaiſie ou qu'une mode a été l'objet d'une chanſon, elle s'évapore, & il n'en reſte aucune trace.

Il n'y a rien d'étonnant dans l'anacade, lorſqu'on ſe rappelle que toute la Cour, ſous Louis XII, avoit pris du goût pour la chair d'ânon, qui ne ceſſa d'être un mets exquis qu'à la mort du Cardinal Duprat. Il étoit Miniſtre, il avoit donné le ton à la Cour : ſon goût bizarre fut adopté.

Ce fut lui qui arrêta le Comte d'Angoulême, lorſque le jeune Prince, amoureux & aimé, ſe gliſſoit, pendant la nuit, pour aller coucher avec la femme de Louis XII. Au détour d'un eſcalier, au milieu des ténebres, le jeune Prince ſentit un homme fort & robuſte qui le prit entre ſes bras, qui l'enleva, & l'emporta loin de l'appartement où il étoit attendu. L'amoureux Comte, interdit & furieux, reconnut Duprat, qui lui dit tranquillement : *Vous alliez vous détrôner.* Le Comte d'Angoulême ſe ſouvint du trait lorſqu'il régna ſous le nom de François Ier. Cette reconnoiſſance du Souverain coûta cher à la nation. Il introduiſit la vénalité des charges, & ne ſervit jamais l'intérêt public. A force de manger & de boire, ce Cardinal Chancelier de France étoit devenu ſi gros & ſi gras, qu'il falloit échancrer ſa table pour faire place à ſon ventre. Ce mangeur de chair d'ânon avoit conçu l'idée de ſe placer ſur le trône Pontifical. François Ier. en prit occaſion de rattrapper une partie de l'argent qu'il lui avoit prodigué.

Si la croupe de nos belles Princeſſes a preſſé par fois la chair d'âne ou d'ânon, j'oſe aſſurer qu'elles n'en ont point mangé.

CHAPITRE DCXCIII.

Indécor des Femmes.

Les femmes ne jouiſſent d'aucune diſtinction particuliere ; la Reine elle-même n'eſt pas décorée ; on la cherche au milieu de ſes femmes. Telle Chanoineſſe a un Cordon bleu, la Reine ne porte aucune décoration extérieure.

Quand on eſt jeune & jolie, on attire, avant tout, les regards. On a vu à Veniſe la femme d'un Procureur au Parlement, qui voyageoit avec un riche Financier dont elle étoit la maîtreſſe, ouvrir le bal avec le Prétendant d'Angleterre, dans une fête publique, parce qu'elle étoit d'une figure céleſte.

La femme d'un Maréchal de France, d'un Préſident à Mortier, d'un Miniſtre d'Etat, n'a aucune diſtinction perſonnelle. Les armoiries ſont ſur les voitures ; il fut un ſiecle où on les portoit ſur les robes : peut-être verra-t-on renaître cette mode, qui me réjouiroit beaucoup. A coup ſûr, les mœurs ne pourroient qu'y gagner, puiſque chaque individu armoirié, craignant d'être reconnu, ſe reſpecteroit davantage. Quand nos jeunes Seigneurs vont en partie de débauche, leurs laquais laiſſent la livrée à la maiſon. La livrée ne devroit jamais quitter le dos du laquais. Il ne lui faudroit qu'un habit, comme au ſoldat.

Il n'y a point communauté de gloire. On a propoſé de donner aux femmes les Ordres & Cordons dont leurs maris ſeroient honorés : cette idée eſt parfaitement ridicule ; toute récompenſe ne doit être accordée qu'à l'individu méritant.

La reconnoiſſance nationale ne doit pas aſſocier un individu à la gloire d'un autre. Qu'il y ait des diſtinctions pour les femmes qui auront joué un rôle extraordinaire, ſoit : mais cette ſorte d'exiſtence eſt une exception à la nature éternelle des choſes. Les vertus domeſtiques, les plus pénibles de toutes; mais auſſi les plus ſatisfaiſantes, voilà leur véritable gloire.

Ce ſeroit enflammer la jalouſie des autres femmes, que d'en décorer quelques-unes, ce ſeroit introduire un ferment de diſcorde dans la ſociété. La fierté naturelle au ſexe s'accroîtroît à l'excès, car la femme pouſſe l'orgueil plus loin que l'homme. Enfin une décoration particuliere, lorſqu'elles ne ſeroient pas l'auteur véritable d'une grande & belle action, ſeroit une dériſion. Comment faire honneur à une femme du gain d'une bataille? J'aimerois autant le ſauvage qui ſe met au lit quand ſa femme eſt en couche, & qui ſe reſtaure pour elle des ſouffrances qu'elle a ſenties pour lui donner un enfant.

CHAPITRE DCXCIV.

Maître des Requêtes.

Les Maîtres des Requêtes ſont les pépinieres des Intendants ou Commiſſaires départis; ils ſont Rapporteurs-nés de toutes les affaires qui ſe jugent à la Cour, ſoit au Conſeil-Privé, ſoit au Conſeil des Finances ou des Dépêches. Ils ſont aujourd'hui quarre-vingts, de neuf qu'ils étoient ſous François Ier; mais il eſt queſtion de les réduire.

Les Maîtres des Requêtes viſent à être Inten-

dants : un Intendant eſt un vice-Roi ; mais ce qu'il y a quelquefois de plus heureux, c'eſt qu'il contre-balance à propos le commandeur des troupes. Point de milieu : il fait à une Province ou le plus grand bien, ou le plus grand mal. C'eſt l'homme qui rend la place utile ou dangereuſe.

Ce poſte ſera toujours glorieux pour un vrai citoyen, & pluſieurs s'y ſont diſtingués de maniere à mériter les bénédictions & les regrets du peuple. Pourquoi cet éloge ne peut il s'étendre qu'au petit nombre d'entre eux?

Dès qu'un Maître des Requêtes eſt Intendant, il cherche un Secretaire, un travailleur, afin de ſe tranquilliſer, tandis que le ſoudoyé fera la groſſe beſogne. Le Secretaire ſurchargé d'affaires, n'en approfondit aucune, & les expédie à la légere.

Il y a le Secretaire de l'Intendant & celui de l'Intendance. Ce dernier eſt comme le premier Commis, le Secretaire d'ambaſſade.

La plupart des Intendants vivent à Paris, & ce qui eſt curieuſement remarquable, les affaires vont tout auſſi bien que s'ils reſtoient à leur intendance.

Un Intendant, dès qu'il eſt nommé, ſe rend dans ſa généralité ; car il faut bien qu'il aille recevoir les compliments, les révérences de tous les corps de la Province. Le nouvel Intendant jouit d'un plaiſir ſecret & bien vif, en voyant la Nobleſſe de Province venir lui faire la Cour ; il ſe divertit à augmenter la capitation des Nobles & autres gens qui lui déplaiſent. N'eſt-ce pas un joli privilege que celui de pouvoir augmenter & diminuer arbitrairement la capitation?

L'Intendant fait enſuite ſa tournée dans ſa Généralité, & en parle dans les cercles comme

d'une beſogne très-importante, & d'une corvée non moins fatigante.

Il s'agiroit de connoître les beſoins & les reſſources de chaque élection, de chaque ville, bourg, village, de chaque famille. Il s'agiroit de connoître l'étendue du commerce, l'induſtrie, l'état des chemins. C'eſt ici que le microſcope auroit ſon effet pour la diminution des miſeres publiques : mais, quoi ! on ne peut tout au plus s'abſenter qu'un mois de Paris.

Ce travail ſi vanté devient une partie de plaiſir. Les Secretaires ont eu ſoin d'avertir les Juges d'élection & autres du jour & de l'heure où les Intendants doivent arriver. Les Subdélégués & Receveurs des tailles ont préparé un grand dîné ; ils ont ramaſſé les mets les plus délicats & les meilleurs vins. Ils préſentent un papier, au bas duquel les Intendants n'ont qu'à mettre leurs ſignatures. Dans une demi-heure de temps, on expédie le département d'une élection.

Les Subdélégués, toujours fortement occupés du bien public (comme on ſait), & les Receveurs de tailles, gens toujours integres, ont tout vu, tout examiné, tout peſé avec l'impartialité la plus ferme & la plus ſcrupuleuſe. S'il y a dix à douze élections dans une Généralité, c'eſt donc une affaire de dix à douze jours, au plus : car, pour abréger l'ennui de Monſeigneur, on fait fort bien venir deux élections dans un même lieu ; & comme les Subdélégués ont fait toutes les affaires de chaque élection, on leur doit aveuglément une entiere confiance, & pareille à celle que les Miniſtres accordent aux Intendants.

Admirez le déſintéreſſement des Subdélégués, de ces grands travailleurs qui épargnent à Mon-

ſeigneur les détails de la beſogne, toujours indignes des hommes en place, leſquels doivent être penſeurs. Ces Subdélégués n'ont pas un ſou d'appointements; mais la Providence les récompenſe : car, malgré cela, ils deviennent preſque tous riches, & trouvent encore le moyen d'entretenir un Secretaire de ſubdélégation auſſi ſans appointements; celui-ci n'en proſpere pas moins. C'eſt que des travaux auſſi patriotiques que les leurs ne peuvent pas faire germer l'ingratitude publique. Rien de plus curieux à mon gré que d'accompagner un Intendant dans ſon département.

Le corps des Intendants a donc ſes racines dans le corps des Maîtres des Requêtes : ce haut & puiſſant corps a deux faces; quoiqu'horriblement financier, il a néanmoins une phyſionomie de Magiſtrature.

Les Intendants ont été d'abord les plus grands ennemis des aſſemblées provinciales; ils ont ſoutenu qu'il valoit mieux leur confier les choſes qu'à des gens de province, l'adminiſtration de leurs propres affaires, parce que, pour bien voir, & pour bien découvrir les objets, il ne faut pas en être ſi près.

Et voilà pourquoi les Intendants demeurent à Paris.

Vous voyez donc, Lecteur, que Paris eſt le vrai point de vue & le ſeul d'où l'on découvre clairement tout ce qui eſt néceſſaire à la Province; & que, pour bien adminiſtrer une Province, il faut un homme abſolument étranger à cette Province. Or, un point capital, c'eſt que l'Intendant ne réſide point ou preſque point dans ſa Généralité : il aura donc un Secretaire, qui arrangera ſes propres affaires en faiſant celles du public.

Or les aſſemblées provinciales auront l'avantage de remédier à cette adminiſtration, & d'offrir un thermometre ſûr.

Lorſqu'un Intendant a ſon bien & ſes terres dans ſa Généralité, alors il eſt Seigneur de village : mais c'eſt bien autre choſe; il faut que tous les voiſins ſacrifient leurs fonds pour former une ville du hameau de Monſeigneur. Il faut que la plus grande partie des fonds deſtinés au ponts & chauſſées, ſoit employée à faire des chemins de tous les côtés du château de Monſeigneur, & les chemins les plus utiles & les plus néceſſaires ſont retardés, ou ne ſe font point.

Les Intendants ſont juges & parties. Si un particulier ſe trouve vexé par un Intendant, & qu'il s'en plaigne, il a toujours tort. Eh ! comment auroit-il raiſon? les Miniſtres ne veulent être inſtruits que par le rapport des Intendants.

La balance de Thémis dans les mains d'un Intendant, cela fait ſourire l'imagination.

Mais voici les adminiſtrations provinciales heureuſement formées. Elles ont fait naître des citoyens, des gens éclairés, des patriotes; car on ne peut s'attacher à la choſe publique, qu'en débattant ſes intérêts. Les projets utiles ne prennent une forme reſpectable, que quand on eſt ſûr d'attacher le regard de ſes concitoyens.

Qui peut mieux ſavoir que les citoyens du canton, les moyens de remédier aux abus du canton, & de pourvoir à ſes beſoins?

Le Monarque le plus puiſſant ſera toujours celui qui partagera ſa puiſſance avec ſes ſujets, & qui excitera leur noble orgueil, au lieu de l'étouffer. Bien loin d'affoiblir ſon autorité, en partageant avec ſes ſujets les détails de l'adminiſtration, le Monarque la doublera.

Quand on diſcute les intérêts d'un Royaume, on voit naître ſoudain des hommes expérimentés, & toutes les entrepriſes ſe dirigent vers la gloire nationale. Un peuple qui ſent ſa dignité fait des choſes étonnantes. Celui qui n'a aucun pouvoir ſur les plus petites entrepriſes, s'accoutume à voir avec indifférence les mouvements du gouvernail moteur, & il ſe ſépare de la renommée de l'Etat.

Aujourd'hui les Intendants ſont tellement fondus avec les aſſemblées nationales, qu'ils ſont obligés d'en ſuivre l'eſprit & la marche. Ils ne pourront plus mettre l'égoïſme de l'autorité à la place des grandes vues de la politique & de la légiſlation.

J'oubliois de dire qu'on avoit choiſi les maîtres des requêtes pour plâtrer le Parlement en 1771, dans cette miſérable guerre où le Monarque avoit ceſſé d'appercevoir qu'il ruinoit l'autorité légitime & reſpectée, pour y ſubſtituer un pouvoir allarmant, & infiniment plus contentieux.

CHAPITRE DCXCV.

Bureaucratie.

Mot créé de nos jours pour déſigner, d'une maniere conciſe & énergique, ce pouvoir étendu de ſimples commis, qui, dans les différents bureaux du miniſtere, font paſſer une multitude de projets qu'ils forgent, qu'ils trouvent plus ſouvent dans la pouſſiere des bureaux, ou qu'ils protégent par goût ou par manie.

Ils ſont d'autant plus forts avec leur plume, qu'ils ſont toujours derriere la toile, lorſqu'ils

agiſſent au gré de leurs préjugés ou de leurs paſſions, & qu'ils n'obtiennent ni gloire pour le bien qu'ils font, ni honte pour le mal, ce qui les met inévitablement dans une ſituation étroite & perſonnelle.

Ainſi, ces coopérateurs ſans dignité ont rarement de l'élévation dans l'ame; leur orgueil devient petit, concentré, & dès-lors inſultant. S'ils ſont ineptes, leurs erreurs, comme celles des médecins, diſparoiſſent dans des ombres épaiſſes; s'ils ſont éclairés, les détails de l'adminiſtration trop ſubdiviſés ne leur permettent de faire qu'un bien partiel, parce qu'ils ſont trop loin du point de réunion qui leur échappe, & qui frapperoit les coups régénérateurs.

Mais ce ſeroit bien peu connoître le cœur humain & ſes foibleſſes tacites, que de ne pas ſentir que le goût de l'autorité abſolue doit néceſſairement germer dans ce qu'on appelle bureau, ſans compter cette eſpece de ligue utile, par laquelle les commis s'aident charitablement pour augmenter leur crédit particulier.

Nous ne voulons point faire une ſatire de ces commis d'adminiſtration, qui n'ont que leur conſcience pour les récompenſer du bien qu'ils peuvent faire, puiſque leurs travaux appartenant toujours à un autre, ne ſont jamais connus du public; nous penſons qu'ils ont tous dans l'eſprit un certain ordre, qualité toujours précieuſe, & qui tend à ramener ſans ceſſe à la regle, la grandeur qui tend ſans ceſſe à s'en écarter. Nous n'avons voulu qu'indiquer l'influence prodigieuſe des bureaux miniſtériels ſi bien reconnue, & ſi généralement reſſentie, que le peuple a créé, pour la peindre, une dénomination nouvelle.

CHAPITRE DCXCVI.

Les Cent-Suiſſes au bal.

Il ſe donnoit un bal à la Cour, dans cette ſaiſon où le peuple, au-lieu de danſer, ſe contente de ſouffler ſur ſes doigts. Il aſſiégeoit la porte, & il étoit repouſſé, parce qu'il falloit être maſqué & en domino pour entrer. On appercevoit, mais à travers les glaces, différents buffets bien garnis de comeſtibles placés dans les vaſtes appartements.

Cette vue excita l'appétit des Cent-Suiſſes qui ſe trouvoient de garde ; mais comment y parvenir avec leur hallebarde & ſans domino? La ſoif, encore plus que l'appétit, leur ſuggéra un ſtratagême qui réuſſit. A l'aide d'un *domino jaune*, le plus hardi ſe préſenta dans la ſalle, & ſous ce taffetas maſquant ſa lourde figure, il s'arrêta devant un buffet, & lui livra bataille. Le premier choc fut vigoureux; mais ſongeant à ſon camarade, ce brave athlete ſe replia, revint à ſon poſte, quitta le domino, & le remit à un nouveau combattant, qui, comme le premier, ſe précipita ſur le buffet, & en fit un ample dégarniſſement. Il ſe retira, & fit place à un troiſieme, qui, ſous le même domino jaune, imita ſes deux Prédéceſſeurs, & le céda à un quatrieme champion, non moins armé de terribles mâchoires. Ils vinrent ſucceſſivement, les uns après les autres, & ſe ſignalerent tous à l'envi. L'air de cour aiguiſe fortement l'appétit; mais les plus grands mangeurs ne ſont pas encore les Cent-Suiſſes.

Un obſervateur, qui s'apperçut que le même

domino mangeoit continuellement & ne ſe raſſaſioit jamais, crut que c'étoit le même perſonnage; il fit remarquer ce phénomene de gloutonnerie aux aſſiſtants, qui furent trompés en voyant le *domino jaune* ſe lever quelques inſtants, & reparoître avec un appétit indomtable. Eſt-ce un Chanoine, eſt-ce un Poëte qui mange ainſi, ſe demandoit-on? La ſurpriſe augmentoit, & l'on s'attendoit à voir crever le domino jaune, lorſque quelqu'un l'ayant ſuivi, & ayant vu la permutation du domino, expliqua le myſtere, & raſſura l'aſſemblée.

CHAPITRE DCXCVII.

Te Deum.

Les Princes ne ſont point ingrats, car dès qu'une bicoque eſt priſe, ils envoient des tymballes, des flûtes, des violons, & des hautbois dans l'Egliſe de Notre-Dame, & là, on exécute cet ancien cantique qui ſouvent a été chanté des deux côtés. Ce triomphe muſical n'en impoſe plus aux peuples, parce qu'ils ſavent qu'un concert eſt plus commun & plus facile qu'une victoire.

Les drapeaux pris ſur des nations proteſtantes, ſaluent, bon-gré mal-gré, la ſtatue de la Vierge Marie, & les étendards aſſiſtent à la Meſſe que rejettent ceux qui les portoient. Si l'on faiſoit la guerre aux Sauvages, on verroit ſans doute leurs armes & leurs caſſe-têtes appendus aux murailles ſacrées de nos temples.

On a vu plus d'une fois un Souverain faire chanter le *Te Deum*, & remercier Dieu d'une victoire qu'il ne lui avoit point accordée. Ce chant

public eſt ordinairement un charivari; & tandis que des familles ſont dans les larmes, le peuple va entendre la muſique. Son érudition ſe borne à répéter le nom du Général; il dit : il a gagné une victoire en Amérique; & chacun répete *en Amérique*, ſans en ſavoir davantage.

Quand le Monarque a un fils, il vient en rendre des actions de graces dans *Notre Dame*; la Reine en fait de même; on chante le *Te Deum*.

Lorſque M. de Beaumarchais alla viſiter l'imprimerie de Kehl, où s'impriment les Œuvres de Voltaire, devinez quelle fut la réception des ouvriers de l'imprimerie : ils ſonnerent les cloches, le conduiſirent à l'Egliſe, & là on chanta le *Te Deum*, pour célébrer l'arrivée de Chryſologue-Figaro, de l'Editeur de la Pucelle; & il y fut, je crois, même encenſé.

CHAPITRE DCXCVIII.

Le Mariage de Figaro.

On peut faire le tour du monde, & revoir à Paris, ſur l'affiche, *le Mariage de Figaro*. Cette comédie eſt toute entiere dans Gil-Blas; c'eſt un imbroglio aſſaiſonné de traits pris à droite & à gauche; elle a eu cent repréſentations, à la barbe de Moliere & de Piron. Elle n'eſt ni gaie, ni intéreſſante; elle n'étoit pas bonne ſur-tout à jouer ſur le théâtre national, en ce qu'elle reſpire une odeur de corruption morale, & voilà ce qui a fait ſon ſuccès. Les Auditeurs ont été plus coupables que le Poëte, car ils ont fait le commentaire, & ils n'y ont pas moins couru en foule.

Si vous ajoutez à cette étrange comédie l'opéra

de *Tarare*, vous verrez qu'il y a dans ces deux Ouvrages de quoi faire à leur Auteur une plaisante & grande renommée.

CHAPITRE DCXCIX.

Discours scandaleux.

Les arts ont conquis l'homme, & l'ont soumis aux Rois.

Ce beau vers est peu connu. Tous les arts travaillent pour les riches, depuis la terrible artillerie, qui assure & protege leurs jouissances journalieres, jusqu'à la verge électrique, qui écarte le tonnerre de leurs hôtels. L'univers entier ne s'occupe que de leurs plaisirs ; rien ne leur échappe des productions de la nature ; ce qu'ils ne peuvent avoir vivant sur leur table ou dans leur maison, ils l'ont, mort ou peint, dans leur cabinet.

Dorment-ils ? des colonnes soutiennent les alcoves de leur lit. Un art voluptueux y fait jouer la lumiere du jour à travers les taffetas de toutes couleurs. S'éveillent-ils ? les bustes vénérables des Philosophes frappent leurs regards, & sont là pour relever la beauté des Vénus & des Dianes demi-nues.

Entrent bientôt tous les valets, qui viennent annoncer au maître les jouissances de sa journée. Chaque heure doit apporter une volupté nouvellement combinée. Jamais les anciens Rois de l'Asie ne rassemblerent autant de plaisirs dans Suze ou dans Ecbatane, que nos jeunes Seigneurs dans Paris.

Eh bien ! c'est du sein de tant de voluptés que sortent les murmures contre la Providence. Ce

ſont les riches qui oublient tous les matins de remercier Dieu des biens qu'il leur a prodigués; ce ſont les riches qui blaſphêment devant leurs valets, comme R——l dans un café, & qui placent dans leur Bibliotheque ces ouvrages impies qui attaquent la Divinité, & qui détruiſent les eſpérances conſolantes de l'humanité plaintive. Dans leurs propos ſuperficiels & dangereux, ils contrediſent l'inſtinct univerſel du genre humain, qui ſe porte vers une autre vie plus durable & plus fortunée. Le mépris qu'ils font du pauvre tend à lui ravir juſqu'à ſon ame immortelle; ils voudroient anéantir l'éternité, avec toutes les notions de la morale & de la juſtice.

Le dirai-je? les concerts de louange qui devroient s'élever des voûtes de ces hôtels, où toutes les commodités de la vie ſont raſſemblées, qui devroient s'élancer vers le Ciel pour bénir l'Auteur de la nature, ou du moins l'Auteur des ſenſations agréables dont jouiſſent les riches du ſiecle, ſortent des greniers, des galetas, des hôpitaux, des réceptacles de la miſere & de l'indigence, tant la volupté eſt dangereuſe au cœur de l'homme, en ce qu'elle l'éloigne de l'adoration! Oui, les athées ſont au milieu des jouiſſances exquiſes, au ſein des richeſſes, & dans les Palais du luxe; & voilà ce que les Prédicateurs de la Capitale n'ont point encore dit aſſez haut, & avec la véhémente éloquence qui appartiendroit à leur miniſtere. Ils ne diſtinguent pas aſſez la claſſe qui gémit, qui ſouffre, & qui adore, de celle qui épuiſe tous les plaiſirs, & qui refuſe l'adoration à l'Etre ſuprême.

Lorſque j'entends ces diſcours ſcandaleux, je répete tout haut & poſément ces paroles ſublimes du livre de Job : *Où étois-tu quand je poſois les*

fondements de la terre? Dis-le moi, ſi tu as de l'intelligence; as-tu pénétré au fond de l'Océan? t'es-tu promené ſur les ſources qui renouvellent l'abyme? Dis-moi où habite la lumiere, & quel eſt le lieu des ténebres? ſavois-tu, lorſque l'univers exiſtoit déja, que tu devois naître toi-même? Et je conſeille à ces inſenſés de lire Job, & de reconnoître, dans le plus ancien & le plus majeſtueux des livres, l'empreinte de cette primitive & grande idée, *qu'un Dieu exiſte.*

CHAPITRE DCC.

D'un Arrêt du Conſeil.

Il eſt curieux; il défend d'appeller l'exécuteur des hautes-œuvres *bourreau :* mais tous les arrêts du monde ne prévaudront pas contre l'opinion publique. L'inſtrument de la peine de mort ſera toujours vil, parce que c'eſt un homme qui ſe leve d'auprès de ſa femme, & du lit où il vient de fabriquer un enfant, pour aller teindre ſes mains de ſang, & revenir près d'elle avec le ſalaire de ſon horrible métier.

Le *bourreau* & la *bourrelle*, chez tous les peuples qui ont quelque ſenſibilité, ſeront toujours regardés avec averſion; & il ſeroit dangereux de combattre ou d'affoiblir cette ſenſibilité naturelle.

Et pourquoi la loi a-t-elle conſenti de dégrader un individu, pour en punir un autre ! Chez les Athéniens, on broyoit la ciguë, on la préſentoit au condamné, qui portoit le gobelet à ſes levres, & ſe donnoit lui-même la mort.

Ne pourroit-on pas inventer une machine qui feroit

feroit périr le criminel dans un inſtant indiviſible, & qui déroberoit aux yeux le ſpectacle effrayant & funeſte d'un homme qui en tue un autre, plein de vie, de force & de ſanté.

N'a-t-on pas vu dernierement, à la porte Saint-Martin, un malheureux condamné à la roue, ſortant de deſſous la barre, au moment qu'on le délioit, ſe dreſſer inopinément ſur ſa jambe non caſſée, & fort de la rage de la douleur, ſaiſir ſon bourreau pour le mordre & l'étrangler. Quelle lutte! & c'eſt en préſence de tout un peuple, d'un peuple humain qu'elle a eu lieu! Ah! *l'exécuteur des hautes-œuvres* ſera toujours un bourreau.

Je viens de lire un autre *arrêt du Conſeil*, qui défend *la Poularde*, *conte*. C'étoit un conte licencieux inſéré dans un journal. Le peuple, qui ne lit qu'à moitié, diſoit : *il eſt inutile de défendre la poularde; il n'y a que les coſſus qui en tâtent.*

Et la *poule au pot* qu'on nous avoit annoncée? Elle viendra, car ſûrement on y travaille; mais cette *poule au pot* eſt encore dans l'œuf.

CHAPITRE DCCI.

Habit noir. Bas blancs.

On a ridiculiſé la mode, qui conſiſtoit à porter des bas blancs, avec habit, veſte & culotte noirs : nous ſavons de ſcience certaine que cette mode a déplu à la Cour & nous l'annonçons à l'univers, afin que l'univers ſe corrige; la réprobation a été juſqu'à appeller cette mode, *la mode hideuſe*, & l'on a bientôt remarqué que les gar-

çons tailleurs dans la comédie du Bourgeois-Gentilhomme étoient habillés ainſi ; cette mode eſt donc proſcrite, & je ne conſeille à perſonne de venir affronter les regards de la Cour, ni même ceux de la ville dans un pareil accoûtrement ; quand on porte l'habit noir, il faut être noir des pieds à la tête & ne plus oſer mettre des bas blancs ; or, vous voilà bien inſtruits, étrangers & provinciaux. Prenez donc garde à l'infraction.

Tel homme eſt en noir, mais il n'eſt pas en deuil ; voilà une de ces diſtinctions ſavantes, & qu'on fait cependant au premier coup-d'œil.

Le blanc eſt la couleur du deuil à la Chine, le bleu ou le violet en Turquie, le jaune en Egypte, le gris-blanc dans l'Ethiopie, & le gris-de-ſouris au Pérou.

De toutes ces couleurs, le jaune ou feuille-morte paroîtroit devoir être la véritable marque diſtinctive du deuil, parce que les feuilles des arbres, quand elles tombent, & les herbes, quand elles ſont flétries, jauniſſent.

Il eſt vrai que le noir, étant une privation de la lumiere, marque la privation de la vie ; mais le jaune détermine bien mieux, ſelon moi, la fin des choſes périſſables, puiſque la face de la terre devient jaune à la fin de l'automne.

Les Militaires en uniforme, marquent le deuil par un crêpe noir autour du bras ; mais lorſqu'ils ſont tout-à-fait en noir, ils portent à leur épée une dragonne en or, parce qu'un Militaire ne doit jamais renoncer à une marque diſtinctive de ſon Etat.

Le Chancelier eſt le ſeul dans le Royaume qui ne porte jamais le deuil, pour quelque ſujet que ce puiſſe être, parce qu'il repréſente la juſtice

dont il eſt le Chef, & que la juſtice étant impaſſible, ne doit changer ni de viſage, ni de couleur.

C'eſt une erreur de penſer que le Roi ne porte jamais le deuil, qu'en habit violet; le Roi porte ainſi le deuil du feu Roi, pendant les trois premiers mois; mais au bout de ces trois mois, Sa Majeſté porté le deuil comme tous ſes ſujets. Nous avions donc commis nous mêmes une grande erreur, & nous nous empreſſons à la réformer, ainſi que nous ferons chaque fois que nous nous ferons trompés.

Et ſi l'on nous demandoit pourquoi le Roi porte le violet; nous répondrions que le violet étant une couleur mêlée de bleu & de rouge, elle eſt le double emblême des ſouffrances de cette vie, même ſur le trône, & de ce qu'on ſouhaite aux morts, parce que le bleu marque le bonheur dont on deſire que les morts jouiſſent; mais enfin le Monarque reprend le noir, pour témoigner le chagrin qu'il a de ſuccéder.

Et comme il eſt évident qu'un Monarque eſt le pere tendre de ſes ſujets, tous les ſujets portent le deuil du feu Roi, comme pour pere & mere, & pendant le même temps.

On ſe plaint qu'on porte aſſez librement le deuil d'un Roi étranger; mais les Pariſiens ſont aſſez généralement portés à croire qu'il n'y a qu'un Roi en Europe.

CHAPITRE DCCII.

Marbres.

Tous les Rois, après leur mort, ont autour de leur effigie des vertus de marbre ou de bronze, les Miniſtres en ont auſſi. Richelieu meurt en Sorbonne, entre les bras de la Religion; Mazarin en ſon College, dans ceux de la Charité libérale; le Cardinal Fleury à Saint-Louis-du-Louvre, dans les bras de la Foi; le Cardinal Dubois a auſſi des vertus qui l'environnent, dans la Chapelle Saint-Honoré; les mains jointes, après ſa mort, il prie Dieu dévotement.

Si vous en croyez le ciſeau, tous ces morts ont été pieux, religieux, & ſans ceſſe proſternés aux pieds des autels. Immortaliſer le menſonge, & le faire peſer ſur la tombe de celui dont la conſcience ſouffre peut-être encore, voilà l'ouvrage des ſculpteurs! Ils traduiſent le faux en un marbre durable, & qui, ſans le burin de l'hiſtoire, iroit tromper la poſtérité, & tranſformer en homme de bien les lâches ennemis de leur ſiecle, & de leurs concitoyens. C'eſt ici qu'il faut redire ces beaux vers:

Briſez-vous ſous mes yeux, ô marbres impoſteurs:
Eh, quoi! des os en poudre ont encor des flatteurs!

Quelquefois des rapprochements inattendus font ſourire le Philoſophe; à Sainte-Genevieve, par exemple, à quelques pas de diſtance, René Deſcartes montre ſon effigie, & Clovis la ſienne.

Oh! que les ſculpteurs ſont pauvres en idées!

ils ne ſortent pas du cercle de la mythologie ; c'eſt toujours la même allégorie copiée & recopiée.

J'ai vu le tombeau du Dauphin & de la Dauphine ; le fils unique de Louis XV mourut d'une maladie de langueur & inconnue. Cette cataſtrophe donnoit ſans doute une grande profondeur aux réflexions ſur la vanité des choſes humaines ; mais dans ce monument on oublia l'objet moral & même touchant. L'artiſte mourut avant d'avoir achevé ſon ouvrage, ainſi que le Prince étoit deſcendu dans la tombe avant de monter ſur le trône. On n'en vit pas moins des ſymboles payens, des figures mythologiques, & rien ſur cette douloureuſe réunion de deux époux dans le tombeau ; rien ſur les deux victimes deſtinées à régner qu'une mort prématurée avoit immolées. Il étoit difficile enfin au peuple François de lire ſur ce marbre la perte qu'il avoit faite, & de deviner même quelle avoit été la tendreſſe de ce couple auguſte.

Au reſte, ſi quelqu'un eſt jaloux de l'honneur du marbre, nous le prévenons avec plaiſir que Coignard, ſculpteur-marbrier, rue des Poſtes, fait tombes & épitaphes, ainſi que l'annonce une enſeigne publique, afin que chacun puiſſe ſe pourvoir d'après ſon goût, & que perſonne n'en ignore.

CHAPITRE DCCIII.

Intéreſſés dans les Affaires du Roi.

On m'a demandé ſouvent chez l'étranger ce que cela vouloit dire. Un commis des barrieres,

un commis plus ſimple encore, un receveur, un petit contrôleur, un agioteur particulier, prennent ce titre impoſant, & le couchent dans leur contrat de mariage & dans leurs billets d'enterrements ; cela ſonne à l'oreille des ignorants, ainſi que pluſieurs autres titres qui ne ſont que des ſyllabes ſans valeur.

Penſionnaire du Roi offre quelque choſe de plus ſolide ; mais il s'agit quelquefois d'une penſion de 400 livres ; & le penſionnaire retiré en Province, fait entendre à ſes voiſins d'un air capable & myſtérieux, qu'il a rendu au Roi & à l'Etat des ſervices importants, qu'il a raffermi le trône dans une circonſtance périlleuſe, & les ſots voiſins de s'extaſier ! Ils ne ceſſent d'admirer ſur l'adreſſe de la lettre timbrée de la grande poſte de Paris, à Monſieur un tel, penſionnaire du Roi. Le penſionnaire leur paroît un des enfants chéris de Sa Majeſté ; & comme tout vit dans ce monde d'apparence, ces ſyllabes lui valent de la conſidération & des honneurs.

Quand un comédien décede, il s'intitule penſionnaire du Roi ; on déguiſe ainſi ſon état dans les papiers publics. Comme le nom de Comédien ſonne mal à l'Egliſe, quand il s'agit d'être parrain ou témoin, le comédien eſquive la déclaration, & ſort d'embarras en diſant au Curé ou au Vicaire, *penſionnaire du Roi.*

CHAPITRE DCCIV.

La Place de Paris.

On ne prévoit pas que d'ici à long-temps, il puiſſe y avoir des révolutions bien remarquantes en Europe ; le démembrement de la Turquie & l'établiſſement des Ruſſes ſur les bords de la mer Noire, voilà la ſeule époque qui pourroit ôter à la France la gloire d'être le centre du commerce ; la place de Paris ſera donc encore long-temps le centre du commerce du monde, outre que c'eſt un lieu favoriſé de la nature & des circonſtances : on ne ſait dans quelle ville de l'Europe il pourroit être tranſporté pour la commodité générale, vu que toutes les cités de l'Europe aboutiſſent, comme par des lignes droites, à la Capitale de la France. Je ne vois, en promenant mes regards ſur la ſurface du globe, que Conſtantinople ou Paris qui puiſſent réunir les avantages convenables pour jouer un premier rôle dans l'hiſtoire du commerce des nations.

Il eſt à deſirer que l'eſprit de commerce ſoit ſubſtitué à l'eſprit d'agiotage, parce que c'eſt l'eſprit de commerce qui traite tout en grand. Un commerce floriſſant augmente à l'infini le nombre des moyens de ſubſiſtance ; & lorſque les moyens de ſubſiſtance ſont très-multipliés, l'aiſance & une bonne nourriture font naître les hommes ſains, & les rendent robuſtes. Il réſulte de là que toute la nation participe à cette premiere ſource de proſpérité.

CHAPITRE DCCV.

Place de Henri IV.

Cette place eſt dangereuſe par ſa pente rapide, par les iſſues qu'elle offre, & par l'incertitude où l'on eſt de quel côté aboutiront les voitures. Pluſieurs fantaſſins y ſont pris; & il ne faut pas être diſtrait en traverſant cette place, à moins qu'on ne ſuive directement le trottoir qui paſſe par-devant la ſtatue. Les accidents enfin y ſont fréquents; il ne faut point traverſer cette place ſans regarder tout autour de ſoi.

L'eſpace étroit qui l'environne ſeroit très-précieux par ſa poſition; mais il eſt fermé, & je n'ai jamais pu toucher, d'une main ſenſible & reſpectueuſe, le piédeſtal de cette ſtatue vénérée.

Pourquoi interdire à l'amour du peuple la jouiſſance de tourner autour de ce monument? La vue & le cœur ſeroient également réjouis, car l'emplacement eſt admirable. Il n'y a point d'étranger qui, en traverſant le Pont-neuf, ne s'y arrêtât, pour contempler un point de vue unique, & pour raſſaſier ſes yeux d'un monument qui rappelle tant de faits importants.

En face de cette ſtatue regne un cordon de marchandes d'oranges : ce fruit, auſſi beau que ſalutaire, abonde en pyramides, comme ſi l'on étoit en Portugal; Voltaire en fut frappé, & il s'émerveilloit d'en voir une ſi grande quantité : car, il y a quarante ans, ces belles pommes d'or étoient rares en France, & ſe vendoient vingt ſous piece. Aujourd'hui, il nous en arrive par milliers, & l'on peut manger tout l'hyver ce

fruit agréable, & qui contribue merveilleuſement à la ſanté : car les acides doux conviennent très-bien aux habitants de la Capitale, en ce qu'il corrige toute putridité.

On ne paſſe point devant ce cordon ſans être tenté de porter la main ſur ces belles pommes du jardin des Heſpérides, qui ſemblent être les fruits du jardin du bon Henri. On les a à bon marché; & lorſqu'on vient à ſonger qu'ils ſont étrangers à notre climat, on admire leur abondance, & l'on goûte mieux leur ſaveur.

Quelquefois la neige couvre les toîts ſous leſquels ils ſe vendent, & ce contraſte paroît les rendre plus agréables à la vue. Je me ſuis guéri d'une eſpece de conſomption, en mangeant de ce fruit pendant un mois entier. Voilà une médecine qui ne rebute ni le goût, ni l'odorat.

C'eſt le commerce qui nous apporte les oranges ; elles ſe ſoutiennent bonnes & ſucculentes juſqu'à la fin du mois de Mai ; après quoi il faut aller les manger dans leur pays natal.

CHAPITRE DCCVI.

Donjon de Vincennes.

J'AI foulé d'un pied libre le pont-levis de ce formidable donjon, enfin détruit, comme priſon d'Etat. Les guérites des ſentinelles étoient vuides; le pont-levis ne s'eſt pas levé après moi. J'ai ſouri à la vue des décombres qui élargiſſoient les premieres iſſues. Je ſuis entré dans ces cachots défendus par trois portes doublées de fer. Que d'idées ſe ſont emparées de mon ame à l'aſpect de ces verroux, de ces ſerrures, de ces

lits de fer où des reſtes de chaînes pendoient encore ! Je pénétrois par-tout, comme ſi un Dieu inviſible en eût précipitamment chaſſé les déteſtables gardiens.

J'ai viſité ce donjon, & je n'étois pas priſonnier ; je donnois le bras à une jolie femme. Là, j'ai fait le deſpote : je me ſuis plu à l'enfermer, malgré ſes plaintes, ſous les triples portes dont les verroux étoient plus gros que ſes bras mignons ; & ſa voix ſuppliante m'a demandé *grace* pendant ſix minutes, à travers les énormes ferrures. En levant la *lettre de cachet*, je reçus d'elle un vrai baiſer pour prix de ma clémence. Mais bientôt plus de joie, car l'effroi nous ſaiſiſſoit par degrés ; & en parcourant ces cachots, je criois involontairement : *Répondez, murailles, rapportez à mon oreille les gémiſſements dont vous avez été témoins. Que d'angoiſſes ! l'ennui, le déſeſpoir ont habité ces lieux. Et pourquoi donc ces portes bardées de fer ? Enfermiez-vous des hommes, des géants capables de les briſer ? Oh ! ſi un geolier négligent avoit oublié de les ouvrir, infortunés captifs ! ces cachots ſeroient devenus pour vous le cachot muré d'Ugolin.*

Ces ſiniſtres réflexions détruiſoient l'empire de la beauté ; & l'impreſſion de la douleur ôtoit à la bouche de celle que je conduiſois le charme inexprimable de ſon ſourire ; elle me ſerroit la main en tremblant, comme ſi elle eût voulu me dire : *ah ! ſi tu avois été ici !* Nos idées ſe rembruniſſoient : le premier ſentiment avoit été de joie ; le ſecond fut amer & triſte. Non, je n'ai jamais vu un homme empriſonné pour ſes nobles écrits ou pour ſon mâle courage, que je n'aie partagé ſes chaînes & ſes malheurs. Quand je ſuis

ſeul, le ſoir, à la lueur de la lampe qui éclaire mes veilles, je me trouve avec lui, je fortifie ſon ame, je l'invite à ſavoir ſouffrir quelques années, pour des ſiecles de reconnoiſſance & de gloire; & penſant comme lui, je me reproche preſque alors de n'être point chargé des mêmes fers. Ici, furent priſonniers le Cardinal de Retz & le grand Condé. Ici, les geoliers, les queſtionnaires, les bourreaux ont tourmenté de grands hommes, & des têtes faites peut-être pour les grandes révolutions. Mais tandis que Monteſquieu écrivoit, ces verroux tenoient des hommes vivants derriere des portes inflexibles. Quel terrible droit que celui qui enferme les hommes ! Une voix dit : *qu'on empriſonne;* & voilà que les cachots s'ouvrent & nous engloutiſſent !

Ici, me diſois-je encore, l'orgueil, la vengeance, l'égoïſme, l'entêtement, l'erreur, la ſottiſe, ont puni (dans des jours moins heureux que les nôtres) une chanſon, une épigramme, une page d'impreſſion : & qui ſait juſqu'à quel point la calomnie a appellé libelle tel ouvrage courageux !

Je ſuis monté enſuite, par des eſcaliers demi-rompus, mais trop uſés, au faîte de cette tour; le dôme étoit à l'abri de la bombe, comme s'il avoit été défendu aux priſonniers qui y furent renfermés, de mourir écraſés ſous ce tonnerre.

Dans ces différents cachots, on voyoit les triſtes jeux de l'inoccupation; des gens qui n'avoient jamais peint, peignoient ſur les murailles, & peignoient à la maniere des Sauvages. Une de ces peintures me frappa; je la trouvai ſublime. Le priſonnier avoit figuré pluſieurs tours d'une priſon, & il avoit placé une tête au ſommet de chaque tour. Cet infortuné ne pouvant plus voir au-deſſus du toit, ni être vu, (ce qu'il deſiroit) s'é-

toit placé en imagination au-deſſus de la tour qu'il habitoit. Il avoit varié & répété ces têtes au ſommet des tours cinq à ſix cents fois de ſuite. Jamais la douleur de la captivité ne s'eſt exprimée, je crois, d'une maniere plus ſimple & plus touchante.

D'autres avoient tracé des Crucifix, ſoit par un ſentiment de religion, ſoit pour s'exhorter à ſouffrir patiemment, par l'idée du juſte ſouffrant.

Et moi, je répétois tout bas : Où eſt la grande charte, baſe du Gouvernement d'Angleterre, & qui fut jadis la nôtre? où eſt l'acte appellé *habeat corpus*, dont les Anglois ſont ſi fiers, & à ſi juſte titre?

Le ſpectre de Richelieu m'apparut dans un coin ; & je crus voir à côté de lui le Pere Joſeph, cet ex-Capucin, qui inventa, pour ainſi dire, les eſpions & les lettres de cachet, tant il leur prêta d'extenſion. Tous deux ſembloient errer autour de moi, en répétant ce mot terrible, & le plus effrayant qui ſoit dans la langue : *raiſon d'Etat !*

Là, je me diſois encore tout bas : Les Anglois & les François ſont cependant partis du même point, pour leur loi politique & criminelle ; car, dans les fameux Etats-Généraux de 1355, le Roi Jean ſigna la même charte qui fait aujourd'hui le fondement, la gloire & la ſplendeur de l'Angleterre. Ainſi, en partant d'une même route, deux peuples voiſins ont divergé eſſentiellement. Mais la jolie femme voyant que je devenois trop ſérieux, me ſerra dans ſes bras, & me dit : *ſortons.*

De ce donjon percé à jour, on apperçoit la baſtille. Le célebre Howard, un de ces hommes rares, qui dévouent leur vie à ſervir l'humanité,

& à en ſoutenir les droits trop oubliés, a péné tré toutes les priſons ſoumiſes au deſpotiſme. Il a viſité les cachots les plus inacceſſibles; il a ſurpris, étonné des malheureux, qui depuis quinze ans n'avoient vu que la figure muette & terrible de leurs geoliers; & jamais cet intrépide ami des malheureux empriſonnés, malgré ſon adreſſe & ſon zele philantropique, n'a pu s'introduire dans cette baſtille, tant la vigilance des ſentinelles en défend l'entrée comme la ſortie.

Or, on pourroit mettre au rang des prodiges le fait incroyable (s'il n'étoit atteſté) de la merveilleuſe évaſion de M. de la Tude. Cet exemple eſt unique; & quand on ſonge à ce qu'il en a coûté au priſonnier, de peines, de travaux, d'angoiſſes & de terreurs, mourir ainſi paroît beaucoup plus doux, que de ſortir de cette périlleuſe fortereſſe.

Si l'amour de la liberté inſpire des moyens ſi pénibles, ſi longs, & encore ſi incertains, quel ſupplice n'eſt-ce donc pas que la privation de cette liberté pour laquelle on tente l'impoſſible; car le ſuccès qu'a obtenu cet étonnant priſonnier, eſt une véritable exception aux probabilités des forces humaines.

J'ai fait lire à ma jolie femme le récit de cette évaſion, qui tient preſque du miracle; & depuis ce temps-là, elle veut abſolument que je la promene dans la baſtille ouverte & ruinée, ainſi que je l'ai promenée dans le donjon à moitié démoli & vuide de priſonniers. Je lui ai promis de faire tous mes efforts pour cela.

En 1562, la foudre tomba ſur une des tours de l'arſenal, & fit ſauter environ vingt milliers de poudre. La fortereſſe que Charles V a fait bâtir, fut épargnée dans cette exploſion. Elle eſt

toujours debout, quoique nous l'ayons rasée dans nos écrits; mais il faut qu'elle tombe un jour.

CHAPITRE DCCVII.

Fouquet.

M. Fouquet, dit-on, étoit réellement coupable. Il avoit fait son marché avec les Anglois pour Belle-Isle. Le Roi Charles II, qui avoit été lié dès sa premiere jeunesse avec Louis XIV, & qui étoit à-peu-près du même âge, lui en fournit les pieces originales à son avénement au trône d'Angleterre, mais sous promesse formelle que M. Fouquet ne seroit jamais recherché pour cela nommément.

On prit le parti de l'attaquer pour malversation dans les finances.

Du temps de M. Fouquet, il y avoit deux *Sur-Intendants*, l'un chargé de la dépense, l'autre uniquement de la recette & de la rentrée des deniers. C'étoit M. Fouquet, & ce fut le fond de sa défense, quand il fut arrêté. Mais il se trouva que dans les fermes il avoit reçu des *pots de-vin*, qui avoient diminué d'autant le montant intrinseque des baux,

Quand il fut envoyé au donjon de Pignerol, on créa pour sa garde une compagnie franche de cent hommes, & l'on fit du donjon un commandement indépendant, qui fut donné à M. de Saint-Marc.

On l'en tira, parce que le tonnerre vint à tomber sur le donjon, & l'écrasa. On croyoit d'abord que M. Fouquet avoit péri; mais ce qui l'avoit sauvé, c'est que dans le moment que le tonnerre

tomba, il étoit à careſſer ſon *ſerin* que l'orage effrayoit, & heureuſement la cage étoit placée à la fenêtre pratiquée dans l'épaiſſeur de la muraille.

M. Fouquet fut alors transféré à la tour de Vigil, & de-là il eut plus d'élargiſſement. A ſon départ, la garde fut diminuée de cinquante hommes.

Il y avoit en même-temps dans le donjon *l'homme au maſque de fer*, ou plutôt l'homme à qui M. de Saint-Marc fit faire un *maſque de fer*, lorſqu'étant nommé au Gouvernement des îſles Sainte-Marguerite, il eut ordre de s'y tranſporter avec lui; ce qu'il fit dans le plus grand ſecret, par des routes détournées, étant enfermé avec lui dans une litiere.

Arrivé aux îſles, M. de Saint-Marc eut ordre de faire bâtir, dans l'intérieur du fort, des priſons d'Etat ſéparées. Il les fit faire avec les plus grandes précautions, toutes en pierres de taille, & ſans autre vue que ſur la mer. Il n'y avoit que lui qui eût la clef de l'homme au maſque. On n'ouvroit, pour lui donner à manger, que toutes les vingt-quatre heures. C'étoit ordinairement une poule bouillie & du rôti, avec du bon vin de Bourgogne. Les porte-clefs apportoient cela juſqu'aux environs de la porte, & un Officier-Major l'entroit dans la chambre, M. de Saint-Marc y étant toujours, & s'y tenant debout.

Ce qu'il avoit jetté par une fenêtre, & qu'un pêcheur rapporta au Gouverneur, qui, à cette occaſion, le tint au cachot pendant un an entier, encore ſur l'aſſurance qu'il ne ſavoit ni lire ni écrire, étoit, à ce qu'on a ſu depuis, une *ſoucoupe* d'argent, armoriée. On mit ſous les fenêtres une ſentinelle, avec défenſe de laiſſer approcher qui que ce fût.

M. de Sommery avoit été nommé au Gouvernement de la Baſtille; mais comme cet emploi demandoit réſidence, & qu'on le deſtinoit à être Sous-Gouverneur des enfants de France, on fit en ſorte que M. de Saint-Marc permutât avec lui, moyennant cinquante mille écus que M. de Saint-Marc donna. Il fut queſtion d'amener avec lui l'homme au maſque.

La ſeule choſe qu'on ait pu entendre dans la route, c'eſt qu'une nuit, pendant qu'ils étoient couchés en la même chambre, dans une auberge, *l'homme au maſque* ayant fait ſonner ſa montre, qui étoit une répétition à timbre, dit à M. de Saint-Marc : Saint-Marc, quelle heure eſt-il à la tienne? Et M. de Saint-Marc fit auſſi-tôt ſonner la ſienne, avec pluſieurs expreſſions *fort reſpectueuſes* à cette occaſion.

Il eſt certain qu'il y a eu un *homme au maſque de fer*; mais dans les îſles Sainte-Marguerite il n'a jamais rien tranſpiré autre choſe de lui que ces ſeuls détails. On renouvelloit tout ſon linge chaque année, & il étoit ſuperbe. Point de ville en France, en Suiſſe, en Allemagne, où l'on ne m'ait demandé ce qu'étoit *le maſque de fer*.

CHAPITRE DCCVIII.

Réverberes.

Les réverberes ſont mal poſés. Ces maſſes de feu forment, comme dit Milton, des ténebres viſibles. On devroit les appliquer contre la muraille. De loin cette flamme rougeâtre bleſſe les yeux, de près, elle donne peu de lumiere, & deſſous, vous êtes dans l'obſcurité. Il manque donc

donc à cette partie de la Police ce degré de perfection qu'on doit porter dans ce qui intéreſſe l'ordre ou le bien public. Il ſeroit à ſouhaiter d'ailleurs qu'on veillât avec plus de ſoin ſur la conduite de ceux qui ſont chargés de les allumer. Ils y mettent le moins d'huile poſſible; & le plus ſouvent dès neuf à dix heures du ſoir, il y en a la moitié d'éteints. Vous n'en appercevez ſouvent que la trace dans certaines rues; vous en voyez un dans le lointain, qui vous avertit de la friponnerie de l'allumeur.

Il y a quelques années qu'on entreprit de numéroter les maiſons; mais, comme beaucoup d'autres, cette beſogne eſt reſtée à moitié chemin. Ces numéros avoient pourtant bien leur utilité, ſur-tout dans les rues d'une certaine longueur. Ils guidoient les pas incertains, & épargnoient bien des courſes en pure perte aux malheureux piétons. En général, ces numéros ſont mal placés, ne reſſortent point aſſez, & devroient être plus frappants, particuliérement pour la nuit. La plupart des Bourgeois ignorent le numéro de leur maiſon, & même ſi elle en a un, tant ils ſont peu apparoiſſants.

CHAPITRE DCCIX.

Champignons.

PLINE demandoit, *quæ tanta voluptas ancipitis cibi!* On a beau prêcher par-tout leur danger, la ſenſualité l'emporte; de nombreux accidents ne corrigent pas les hommes de leur friandiſe; des familles s'empoiſonnent en cueillant des champignons au bois de Boulogne, dans la forêt

de Saint Germain, à Meudon, au bois de Vincennes, à Surenes. Tel prétend s'y connoître, & meurt pour en avoir mangé; il tue à sa table, sa femme, son fils, & son ami; les champignons, loin d'être une nourriture, portent dans notre sang un suc mortel.

Une ordonnance de Police fut affichée aux portes du *bois de Boulogne*, qui faisoit défense d'y ramasser aucune espece de champignons; mais la gourmandise fut victorieuse, & se punit elle-même.

Feu M. le Prince de Conti ayant vu un de ses Musiciens périr avec toute sa famille, avoit un homme à ses gages, un basque, dont l'unique emploi étoit de lui chercher des champignons; beaucoup de Seigneurs en France sont dans le même cas; car l'on peut apprendre à distinguer les salutaires, des vénéneux.

En 1782, on vendoit à la halle une sorte de champignon suspect pour un mousseron. M. Paulet, qui a fait un traité fort savant sur les champignons, en donna avis sur le champ au Magistrat, & l'abus fut réprimé: voilà les bienfaits réels d'une Police vigilante.

Rien ne peut être comparé au parfum & à la délicatesse de certains champignons; on les savoure avec délices, mais quelquefois avec repentir. Il est donc essentiel d'apprendre à distinguer ceux dont on peut faire usage. Combien de suspects pour qui n'a pas étudié l'art de les connoître, la crainte aveugle autant que la sécurité! On foule tous les jours aux pieds des espèces de champignons qui pourroient être servis sans risque sur nos tables, tandis qu'on en adopte de pernicieux. Il vaudroit mieux, dit-on, ne pas manger de champignons; mais toute morale qui prêche la privation absolue, ne sera point écou-

tée. Pourquoi ſe refuſer à un mets délicieux, & qui devient innocent lorſqu'on y porte l'attention requiſe ?

Les champignons ont été funeſtes à des perſonnages illuſtres. L'Empereur Claude, le Pape Clément VII, Charles VI, la veuve du Czar, Alexis, la femme & les enfants d'Euripide, moururent auſſi pour en avoir mangé. Malgré tant d'exemples, il y aura encore des victimes.

Le vinaigre eſt le plus ſûr remede pour corriger & détruire l'action malfaiſante du champignon : car c'eſt une multitude d'inſectes imperceptibles, logés à l'infini dans ſes capſules, qui occaſionnent le danger. Le vinaigre fait périr tous ces inſectes.

On compte aux environs de Paris, environ ſeize cents eſpeces de plantes, & près de ſix mille eſpeces de mouches. On y compte auſſi cent-quatre eſpeces de champignons. Les pluies abondantes du ciel ne les mouillent pas ; ſous leur paraſol ils n'en reçoivent pas une goutte.

CHAPITRE DCCX.

Printemps.

On a bien eu raiſon de ſe moquer de tous ces Poëtes François, qui, non moins glacés que leurs vers, chantent le printemps de Paris & de ſes environs, comme ſi ce printemps exiſtoit. Notre printemps n'eſt qu'une eſpece d'hyver prolongé. Nos fruits, preſque toujours frappés par un vent deſtructeur, tombent lorſqu'ils ſont en fleurs. On n'entend point le roſſignol aux premiers jours de Mai ; on ſe chauffe, tandis qu'une athmoſphere

humide & glaciale nous interdit la campagne, & me condamne à l'Opéra, où Alcindor m'ennuie étrangement.

Tel berger, dans les Alpes, a trois habitations, une d'hyver, une de printemps & d'automne, & une d'été. Il déménage, ſelon les ſaiſons, avec ſa famille, ſes meubles & ſes troupeaux; il a ſon Marly, ſon Compiegne, & ſon Fontainebleau; il viſite l'amphithéâtre des premieres & ſecondes montagnes : le bétail, à chaque époque, connoît le jour du déplacement; il monte ou deſcend ſans ſe tromper.

Voilà de ces jouiſſances que le riche ne connoît pas à Paris. Tel Financier, avec tout ſon or, n'a jamais éprouvé le charme que donne la reſpiration ſur les hauteurs; il ne connoît point l'extaſe des grandes vues : & qu'auroit-il beſoin, ſur ces hauteurs, des idées & des ſentiments qu'on y éprouve? au-lieu de voyager, il ſe loge à Paſſy, & là, il ſe croit bonnement à la campagne.

CHAPITRE DCCXI.

Chanſonnier.

Un chanſonnier devient quelquefois précieux, quand les eſprits s'échauffent. Un couplet ramene tout dans l'ordre naturel. L'animoſité alloit naître entre les parties; on chante le couplet, & les Pariſiens retombent dans leur caractere, qui conſiſte à badiner de tout.

Le théâtre & les chanſons éloigneront toujours les farouches maximes de quelques ſtoïciens outrés; & tant qu'il y aura un opéra-co-

mique bien monté, on ne doit pas craindre une guerre civile.

Jamais peuple n'a fait de plus jolies chanſons que le François. Monteſquieu en avoit fait un recueil écrit de ſa main; il avoit mis ſur le dos de chaque volume : *L'Eſprit François.*

Et la petite *canſonnette*, comment va-t-elle, demandoit Mazarin ? Sur ce qu'on lui répond qu'elle va ſon train : En ce cas, dit-il, tout ira bien.

Qui ſait tout le bien qu'a produit le régiment de la calotte, dans le temps du fameux ſyſtême de Law.

Heureux peuple qui chante, & qui laiſſe à d'autres le cruel & triſte ſoin d'aiguiſer les poignards !

CHAPITRE DCCXII.

Cinq Janvier 1757.

La mort d'un Monarque eſt un événement dans l'univers. Frapper un Roi, c'eſt aſſaſſiner une nation, parce que la main qui le fait tomber, cauſe une révolution dans le gouvernement politique. L'aſſaſſinat d'une tête couronnée précipite dans le tombeau un grand nombre de mortels. On n'attente point à la vie de ces grands Perſonnages aſſis ſur les trônes, ſans ébranler le Royaume dont ils ſont les chefs. C'eſt donc le plus grand des délits que de porter la main ſur la perſonne ſacrée du Prince. Le Roi & l'Etat ſont intimement liés; & comment réparer le vuide que cauſe tout-à-coup la mort d'un Souverain? comment empêcher cette foule de calamités qui

vont naître, à la ſuite de ce grand meurtre? La moitié de la nation peut ſe voir tout-à-coup enſevelie ſous le cercueil royal. Qui peut aujourd'hui calculer les déſaſtres qu'occaſionna le couteau fatal qui perça le ſein de Henri IV. Sully alloit conſommer l'ouvrage de la grandeur de la France, Ravaillac tua ſa félicité. La main d'un ſcélérat hardi changea le ſyſtême de ce Royaume, & bouleverſa celui de l'Europe.

Lorſque Louis XV fut frappé, la nature du délit exigea les plus profondes recherches : le ſoupçon devint conviction : les paroles en l'air furent peſées ; tout devint grave : les paroles des enfants, des foux, des rêveurs, tout fut ſuivi, examiné. Ce crime de lèſe-majeſté au premier Chef avoit ſemblé rendre tous les citoyens coupables. Une foule de gens furent arrêtés, & le moindre mot ceſſa d'être indifférent.

Si les recherches parurent minutieuſes & rigides, c'eſt qu'on ne ſentit pas toutes les conſéquences qui pouvoient réſulter d'un pareil attentat. On établit une inquiſition ſévere : les perquiſitions n'eurent point de relâche.

On ne pouvoit ſe figurer comment il s'étoit trouvé un aſſaſſin de cette eſpece, qui ne pouvoit jamais échapper aux ſupplices & à la mort. Quelle prétention pouvoit-il avoir? que pouvoit-il attendre, eſpérer ? que faiſoit à cet homme de la lie du peuple la mort d'un Prince?

Les précautions que l'on prit pour que le régicide n'échappât point au procès & aux tourments, furent extrêmes. Un lit ingénieux fut imaginé pour qu'il ne pût attenter ſur lui-même. Des Médecins ſembloient répondre de ſa vie. Il étoit devenu un être précieux, & les mouvements de ſa tête & de ſes yeux étoient comptés. Le

lever, le coucher, le mettre sur son séant, étoit une affaire capitale. Ce parricide s'amusoit des soins multipliés dont il étoit devenu l'objet, il voyoit autour de son lit une foule de personnages distingués, qui le traitoient avec une sorte de circonspection ; & ayant osé porter la main sur un Monarque, il étoit traité comme un Monarque enchaîné.

Chacun étoit curieux d'envisager le régicide sur le lit où il étoit couché. Un jeune Chirurgien s'étant glissé, & ayant jetté un œil avide sur ce tueur de Roi, Damien remarqua son coup-d'œil, & dit *qu'on l'arrête.* Le jeune Chirurgien fut arrêté, & Damien dit qu'il n'avoit voulu que lui faire peur, pour le punir de sa curiosité ; mais la peur fut telle dans l'ame de ce jeune homme, qu'il mourut d'effroi.

Le genre de supplices qu'on devoit faire souffrir au criminel, étoit tout décidé. Les Juges ne firent que renouveller l'arrêt porté contre Ravaillac. Il faut bien que ce crime soit le plus énorme, puisque le supplice ne fut point adouci, quoique le Monarque ne fût point mort.

La curiosité fit ce jour-là, de la nation, un peuple avide de contempler ces rares tortures. Les femmes oublierent la sensibilité de leur sexe ; & des lunettes d'approche entre leurs mains amenoient, sous leurs regards, les bourreaux & les angoisses du supplicié. Leurs yeux ne se détournerent point de cet amas de tourments recherchés. La pitié & la commisération s'étoient envolées de la place où le criminel expioit son forfait par le plus long & le plus cruel des supplices. Il fut tel, que la postérité frémira, en en lisant le récit.

On aura peine à le concilier un jour avec nos

mœurs, avec notre philoſophie; mais les loix anciennes ordonnoient que les mêmes tourments fuſſent renouvellés, & le Parlement ne changea rien à l'arrêt rendu en 1610.

Lorſqu'on inſtruiſoit le procès de Ravaillac, un Italien, nommé Balbany, très-habile Mécanicien, ſe préſenta à l'Avocat-général, & lui dit qu'il ſe chargeoit de queſtionner le coupable ſans lui briſer aucun membre; mais de maniere à lui arracher, par la gradation des douleurs, le ſecret de ſes complices. L'Avocat-général en fit ſon rapport au Parlement, qui étoit ſur le point d'agréer la choſe; mais il vint des oppoſitions de la part de la Cour du Louvre. On dit que des queſtionnaires nouveaux & des bourreaux inventifs ſe préſenterent auſſi pour l'interrogation de Damien.

Duclos, en qualité d'*Hiſtoriographe de France*, demanda d'aſſiſter à une des interrogations de Damien. Cela lui fut accordé après quelques préliminaires; mais comme ſon vêtement auroit diſcordé avec l'habillement des Juges, Duclos l'Académicien endoſſa une robe noire, & mit une perruque longue. De cette maniere, il vit & entendit le régicide. C'eſt ce qu'il m'a confirmé de ſon vivant.

CHAPITRE DCCXIII.

Caſſette.

Il y a eu une caſſette fameuſe dont on a longtemps parlé, qui renfermoit, dit-on, (car que ne dit-on pas?) des papiers inſtructifs & importants. On en nommoit le gardien, on en avoit

ſuivi la marche progreſſive, & mille contes ridicules ſe ſont mêlés à un filet de vérité.

Feu Madame la Dauphine chargea le Pere Elyſée de faire l'oraiſon funebre de ſon époux à Sens. Il eut beau alléguer que cela regardoit le haut Clergé, que les Evêques ne pardonneroient point à un pauvre Moine d'avoir oſé ſe charger de l'oraiſon funebre d'un Prince, il fallut obéir: & pour lui faciliter la beſogne, Madame la Dauphine lui promit de lui faire remettre des matériaux par l'Evêque de Verdun. Les matériaux lui furent envoyés; & peu de temps après, étant allé dîner à Châtillon, il fut infiniment ſurpris, à ſon retour, de trouver ſa porte forcée, une perquiſition exacte, faite par la Police, la ſerrure de ſon porte-feuille briſée, &c. On ne trouva pas ce qu'on cherchoit, & on ne lui enleva rien; mais cela produiſit un tel effet ſur lui, que pendant des années, il ne fut pas en état d'écrire une lettre, & que depuis cette époque il n'a pas fait un nouveau ſermon.

Parmi la foule des curieux & des obſervateurs, il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas des *mémoires ſecrets*, écrits par des témoins oculaires; avec le temps on apprend tout, parce que la curioſité étant la paſſion éternelle de l'homme, déroule tous les plis du cœur des Potentats, & de ceux qui ont influé ſur les grands événements. Mais l'hiſtoire du ſiecle où nous vivons n'eſt faite que pour les ſiecles ſuivants. Nous voyons le jeu des décorations, mais le machiniſte & ſes poulies nous ſont inconnus; nous ne devinons pas ce qui eſt ſous nos yeux; les apparences nous en impoſent; & les générations qui nous ſuivront, ſeront tout étonnées de notre ſilence abſolu ſur des faits pénétrés alors de la plus grande clarté.

Nous poſſédons les mémoires manuſcrits du Duc de Saint-Simon ſur le ſiecle de Louis XIV. Ils donnent de nouveaux apperçus; le point de vue eſt tout différent de celui où s'étoit placé Voltaire. Il y a donc des gens nés avec l'eſprit d'obſervation & de curioſité, qui ſont ſur les lieux, qu'on ne ſoupçonne point, & qui ont aſſez de ſagacité pour découvrir l'intérieur, d'après quelques faits poſitifs. Ainſi, en voyant les matériaux épars d'un édifice démoli, l'œil vulgaire n'apperçoit que des ruines, tandis que l'Architecte reconſtruit le temple; il ne lui faut que les proportions d'une colonne pour ſaiſir la majeſté de l'enſemble.

Sachons attendre; il viendra quelque caſſette qui dort actuellement dans un coin, & qui, ſemblable à la fuſée obſcure & immobile, s'élevera dans les airs & illuminera notre athmoſphere d'étincelles brillantes.

CHAPITRE DCCXIV.

Saignée.

Autrefois la ſaignée jouoit le principal rôle dans l'art de guérir. A la moindre indiſpoſition, le Chirurgien tiroit ſa lancette inhumaine; on ne ſavoit pas alors que toutes nos maladies ſont toujours dans nos humeurs, & jamais dans le ſang, qui n'eſt que leur extrait.

Point de Chirurgien qui ne ſaignât abondamment. On regardoit la ſaignée comme un préalable néceſſaire, quel que fût le genre de la maladie.

On ſaigne beaucoup moins, & il n'y a plus

que les vieux Chirurgiens qui ſoumettent encore le bas peuple à cette dangereuſe évacuation.

Les Médecins modernes ſont conſervateurs du ſang, autant que leurs devanciers en étoient cruellement prodigues.

Mais la ſaignée a fait diſtinguer un ſaigneur habile d'un ſaigneur ordinaire : la légéreté, la grace, la promptitude ont fait une réputation à tel homme qui ne ſavoit qu'ouvrir la veine. Le bras d'une Ducheſſe ſe ſoumet à l'inciſion lorſque la lancette a de la vogue. En effet, ſaigner un bœuf, ſaigner une harengere, ſaigner une Marquiſe, ſont trois ſaignées différentes. Les deux premieres ſe confondent : mais un bras potelé, il faut en ſaiſir la veine avec légéreté.

Louis XIV vieilliſſoit ; on avoit l'habitude de le ſaigner tous les mois. Un jeune petit Chirurgien, qui avoit gagné aſſez gros ſur le pavé de Paris, par une très-grande habileté à ſaigner, s'imagina que ſa fortune ſeroit faite, s'il pouvoit parvenir à ſaigner une fois le Roi. Il trouva des connoiſſances auprès de Daquin, pour lors premier médecin, & lui conta ſon affaire, lui diſant que s'il pouvoit lui procurer ce qu'il deſiroit, il y avoit dix mille écus de conſignés chez un Notaire.

Daquin avoit bien envie de les gagner ; mais la choſe n'étoit pas facile à mener, parce que Maréchal, pour lors premier Chirurgien, ne quittoit guere le Roi. Il ne laiſſa pas de lui donner quelques eſpérances, & lui conſeilla de ſe tenir toujours à portée des occaſions, en venant s'établir à Verſailles, ce qu'il fit.

Un jour enfin que Maréchal avoit demandé au Roi un congé de deux ou trois jours, pour aller à ſa petite campagne de Bievre, Daquin crut le

moment favorable ; il tâta le pouls du Roi, le matin à ſon ordinaire, contrefit beaucoup l'effrayé, trouva un battement inquiétant, diſoit-il, & une ſaignée étoit abſolument néceſſaire. Il n'y avoit pas même de temps à perdre.

Le Roi avoit d'abord eu quelque répugnance, n'ayant pas pour le moment Maréchal auprès de lui : la peur l'avoit enfin déterminé à tout, & Daquin avoit propoſé ſon petit Chirurgien, comme étant un des plus habiles ſaigneurs du Royaume. On l'avoit envoyé chercher ; la ſaignée fut faite, & Daquin envoya auſſi-tôt retirer les dix mille écus conſignés chez le Notaire.

Sur ces entrefaites, Maréchal, à qui on avoit envoyé un courier, étoit revenu à la minute. Il n'avoit pas été peu étonné de trouver le Roi ſaigné, qu'il venoit preſque de quitter, & auquel, à ſon retour, il ne trouvoit pas même le moindre ſymptôme de mal. Cela commença à lui donner à penſer.

Comme le petit Chirurgien n'avoit que quelques louis à eſpérer pour ſa ſaignée, & qu'il commençoit à voir qu'il pourroit fort bien s'être trompé dans ſon attente, Maréchal, à force de le tourner, vint à bout de ſavoir le fond de l'hiſtoire ; & le Roi ne fut pas long-temps ſans en être inſtruit, car Maréchal, ennemi de Daquin, avoit été auſſi-tôt lui en rendre compte.

Le Roi entra dans une fureur terrible : il fit arrêter Daquin, & abandonna l'affaire au jugement du Conſeil d'Etat. Toutes les voix y furent pour la mort, diſant que Daquin avoit fait trafic du ſang du Roi. Enfin le Roi, un peu revenu de ſa colere, lui fit grace de la vie ; mais à condition qu'il perdroit ſa place de premier Médecin, & ſe retireroit à Quimper-Corentin.

Cela ne rendit pas l'argent au jeune Chirurgien, à qui il en coûta 28,000 livres, pour avoir eu l'honneur de ſaigner une fois Louis XIV.

CHAPITRE DCCXV.

Pavillon de l'Infante.

On lui donne ce nom, parce que l'Infante d'Eſpagne, partie de Madrid en 1722, pour venir épouſer Louis XV, y demeura juſqu'au moment où ce Monarque la renvoya chez ſes parents, pour ſe marier avec la fille d'un Roi deux fois détrôné, qui, retrouvée par haſard dans ſon enfance au fond de l'auge d'une hôtellerie, lorſque ſon pere fuyoit de Dantzick, avoit été depuis propoſée en mariage à un ſimple Colonel.

Ce pavillon rappelle donc un des événements les plus ſinguliers du ſiecle : le Roi de Pologne à Lunéville; ſa fille ſur le trône, le caractere de la femme de Louis XV. Tous ces faits récents, mais déja effacés par d'autres plus extraordinaires encore, ont droit à l'attention de ceux qui ſont curieux de certaines vérités hiſtoriques.

Le jardin eſt petit, mais il offre une verdure aſſez agréable, qu'on apperçoit dans tous les contours du baſſin que forment les deux ponts & les deux quais. L'été, il eſt plein de petits enfants, qui, par leur nombre & leur abandon, prouvent qne trop de meres laiſſent leurs enfants aux ſoins plus que haſardeux des domeſtiques. Toutes ces ſervantes raſſemblées ſe communiquent entr'elles des documents pour mâter leurs maîtres & maîtreſſes. Il en réſulte un caquetage intariſſable ſur les défauts des maîtres & ſur leur fortune. La

médiſance la plus active occupe donc cet eſpace étroit, tandis que les pauvres enfants jouent ſous les yeux de celles qui calomnient leurs parents, ou qui du moins révelent leurs vices les plus cachés.

En ſe promenant là, & en prêtant une oreille attentive, on peut ſe convaincre que les ſervantes de la Capitale ſont indifférentes à telle ou telle maiſon, & qu'elles en changent ſans témoigner aucun attachement ni aucun regret.

Tous les détails de la léſinerie des maîtres ſont dans leurs bouches. La plus effrontée & la plus aſtucieuſe harangue les autres, & leur enſeigne toutes les petites rebellions de la déſobéiſſance, & toutes les petites ruſes de l'eſcamotage des cuiſines.

Les Bourgeois, qui auront un bon ſujet, & qui ſeront jaloux de le conſerver, feront bien de l'éloigner de ce parloir aérien, où l'on traite à fond les pratiques journalieres qui peuvent déſoler les maîtres, & enfler imperceptiblement la dépenſe des marchés.

Les laquais encore imberbes viennent là trouver les ſervantes. Elles enhardiſſent les timides, & hâtent leur éducation. Les complots d'amour & de ſortie s'achevent dans cette promenade; de ſorte que le lendemain il y a trente révolutions ſubites dans les cuiſines Bourgeoiſes. Tout le quartier en retentit, & l'épicier du coin confirme la réaction de ces déplacements. La ruſée ſervante ſe place avec le laquais qu'elle a choiſi; & les menſonges ſont tout prêts & bien arrangés pour faire accroire aux maîtres nouveaux qu'ils ne ſe ſont jamais vus.

Comme à Paris le maître & le domeſtique ne ſont jamais liés que de leur propre volonté, les mutations ſont fréquentes & rapides. Telle maî-

treſſe eſſaie dix ſervantes dans un mois. Celles-ci, accoutumées à faire leur paquet, paſſent de maiſon en maiſon, en baptiſant du mot de *baraque* toutes celles où la cuiſine eſt maigre, ou ſurveillée de trop près. Un bon maître eſt celui qui ſoupçonne à peine le prix des denrées, que la livre eſt de ſeize onces, & qu'elle doit produire un certain effet. Le meilleur des maîtres ſeroit celui qui s'abreuveroit ſoir & matin avec les eaux du Léthé.

Heureuſe celle qui, jeune encore, entre chez un vieux garçon ! Elle met à profit ce coup du ſort; elle en tire très-bon parti quelquefois; elle devient maîtreſſe abſolue du célibataire, & parvient à l'épouſer. Ces grandes deſtinées, qui ne ſont pas abſolument rares, ſont l'objet perpétuel des diſcours & de l'ambition des ſervantes. Mais comme en général il y a peu d'affection & de réciprocité entre les maîtres & les domeſtiques, telle ſervante a paſſé par quatre-vingts maiſons ſans avoir pu ſe fixer dans aucune. Il y en a de très-heureuſes, il y en a de fort maltraitées; c'eſt une loterie : & cette portion de l'humanité eſt livrée à des viciſſitudes perpétuelles.

Le libertinage des enfants de la petite Bourgeoiſie, commence ordinairement par les ſervantes. C'eſt un déſordre preſque inévitable, à moins que la vigilance des parents ne ſoit pleine & entiere; mais la pureté des mœurs s'allie difficilement avec la pauvreté. Celle-ci conſeille le vice. Les ſervantes, débauchées par leurs maîtres, débauchent à leur tour le fils de la maiſon. On diroit que les prémices des jeunes gens de métier, ou qui ſont en boutique, leur appartiennent de droit; comme celles des fils de famille appartiennent aux femmes-de-chambre, autre eſpece qui

ne le cede pas aux cuiſinieres en malice & en madrerie. Elles ſont, les unes & les autres, ce que les femmes de qualité ſont dans le grand monde. Elles donnent la premiere leçon du commerce amoureux, à la fraîcheur, à la ſanté & à l'inexpérience de la jeuneſſe.

On a vu, dans le jardin de l'Infante, le miroir ardent de M. Berniere. On y fait fondre, au foyer de la loupe, un écu de trois livres, en moins d'une minute, même lorſque le ſoleil eſt encore très-pâle; mais quand cet aſtre eſt monté à ſon dernier degré de chaleur, il fond une cuiller d'argent. Notre Deſcartes nioit qu'Archimede eût fait brûler la flotte de Marcellus, lorſque ce Général Romain vint attaquer Syracuſe, qu'il aſſiégea pendant trois ans. Deſcartes avoit tort; M. de Buffon l'a démontré, en renouvelant l'invention d'un miroir ardent, peut-être ſupérieur à celui du mathématicien ſyracuſain. Que ne ſommes-nous encore au temps où l'on faiſoit la guerre avec un miroir & un phyſicien!

CHAPITRE DCCXVI.

Tavaïolle.

Il faut que le pauvre ſoit Baptiſé comme le riche; il faut qu'il aille à *l'Egliſe;* mais le pauvre enfant n'a qu'une pauvre layette, plus triſte que la nudité abſolue. (C'eſt ſouvent le reſte d'une vieille couverture que les vers ont dévorée à demi.) Que fait alors la ſage-femme? Elle enveloppe le corps de l'enfant d'une *tavaïolle*, grand linge de mouſſeline, qui cache le pauvre accoûtrement. Nous avons parlé d'un *cercueil bannal:*

la

la tavaïolle eſt une redingotte ſpirituelle, qui aſſiſte à tous les Baptêmes. La ſage-femme fait payer la tavaïolle, de ſorte que, ſous ce linge, tous les enfants qui vont aux fonds-baptiſmaux, figurent à-peu-près de même. La *tavaïolle* eſt donc le principal meuble & le plus apparent d'une ſage-femme. Si ce linge-là n'eſt pas ſanctifié, il n'y en a point dans le monde; car il lui arrive d'être *béni* juſqu'à *quatre fois* par jour.

On ſait que les bonbons & les dragées accompagnent le plus petit baptême. La ſage-femme ne manque jamais d'en emporter deux ou trois livres dans ſa *tavaïolle*. L'armoire de telle ſage-femme rivaliſe avec la boutique d'un confiſeur de la rue des Lombards.

La layette du Dauphin fut apportée en grande cérémonie à Verſailles, par le Nonce du Pape, le mardi 7 Janvier 1783. Elle étoit dans de ſuperbes équipages; & le carroſſe principal coûta, dit-on, 10,000 livres de loyer pour cette cérémonie. On fait monter cette layette à environ 1,500,000 liv. La *tavaïolle* avoit été bénie par le Saint-Pere; & celle-là ne ſervira à perſonne.

Mais ce qu'il y a de touchant, je me plais à le répéter, c'eſt de voir le nom du Dauphin inſcrit ſur les regiſtres de baptême de la paroiſſe, à la ſuite du pauvre qui eſt né la veille. Si l'on a appellé un cimetière un cercle d'égalité, ces regiſtres de baptême, qui rangent tous les enfants, à leur naiſſance, ſur la même ligne, & les égaliſent ſous les yeux de la Religion, ont quelque choſe d'auguſte & de philoſophique, qui ne devroit jamais ſortir de la mémoire de tous tant que nous ſommes, avec d'autant plus de raiſon, que pareil regiſtre attend tous les hommes au départ.

Louis XIV, à ſa naiſſance, peſoit quarante-huit marcs. Anne d'Autriche envoya à Lorette ſa figure en or, préciſément du même poids. Comme l'Enfant royal étoit venu au monde avec deux dents, la bouche de l'enfant d'or laiſſe appercevoir ces deux fameuſes dents. Ce fut ainſi qu'Anne d'Autriche remercia la Sainte-Vierge de la ceſſation de ſa longue ſtérilité.

Des femmes de qualité, & pluſieurs autres Dames dans le rang de l'opulence, ont employé depuis peu un genre d'aumôme bien noble & bien touchant. Elles envoient aux pauvres femmes en couche, des layettes, des braſſieres, des bas tricotés. Elles ont ſouvent travaillé à ces pieux ouvrages. Oh! que de bon cœur alors je leur baiſerois la main! Voilà de la charité! Quand les femmes de qualité ſont compatiſſantes, elles le ſont d'une maniere plus ſimple, plus vraie, plus ſentimentale, que les bourgeoiſes; elles n'y mettent point d'apprêt; elles ſavent mieux ſoulager; leur charité eſt tout à la fois plus noble & plus ingénieuſe. Je me plairai à dire qu'il y a aujourd'hui beaucoup de femmes de qualité qui ne montent dans leur équipage que pour exercer, ſans faſte & ſans oſtentation, les œuvres d'une charité libérale & éclairée. C'eſt d'elles qu'on peut dire qu'elles ſont pour les malheureux une ſeconde Providence.

Le ſens du mot charité eſt d'une profondeur ſublime. La charité eſt au-deſſus de la bienfaiſance. C'eſt ſous l'œil de Dieu qu'on ſoulage ſon prochain comme ſon frere. Il y entre de l'adoration, du reſpect, du ſentiment; c'eſt l'amour de la créature, comme ouvrage du Créateur. Après le ſaint nom de Dieu, le mot cha-

rité eſt celui qui doit occuper le premier rang dans toutes les langues humaines.

CHAPITRE DCCXVII.

Mêlange des individus.

PARIS eſt compoſé d'une multitude de provinciaux & d'étrangers, ſous leſquels diſparoît le vrai Pariſien, dont la race ancienne eſt bonne, crédule, mais point ſotte. Naître à Paris, c'eſt être deux fois François; car on y reçoit en naiſſant une fleur d'urbanité qui n'eſt point ailleurs.

Ce tas de provinciaux, accourus de leurs villages ou petites villes, ſont encore plus avides de curioſités que le Pariſien même, & font foule par-tout. Quand on a voulu myſtifier les Pariſiens, en leur annonçant un homme qui marcheroit ſur la riviere, un autre qui creuſeroit la terre à la maniere des taupes, &c. on n'a leurré que les garçons de boutique & quelques mercenaires, qui s'attachent à tout ce qui peut les diſtraire un moment de leurs longs & ennuyeux travaux. Le moindre prétexte leur ſert pour interrompre leurs occupations fatigantes. Le nombre des déſœuvrés commence la foule, & la curioſité enfle le groupe; mais l'indifférence ne ſeroit-elle pas plus condamnable, quand il s'agit d'un accident, d'un homme bleſſé, d'une rixe meurtriere?

L'habitant de Paris n'eſt donc jamais indifférent à ce qui ſe paſſe autour de lui. Il s'arrête ſur ſon chemin au moindre objet nouveau. Qu'un homme leve les yeux en l'air, & regarde attentivement un objet quelconque, vous en verrez pluſieurs s'arrêter auſſi-tôt, & promener leurs re-

gards du même côté, croyant fixer le même objet. Peu-à-peu la foule augmentera, & tous ſe demanderont l'un à l'autre ce que l'on regarde. Pour un ſerin échappé & poſé ſur une fenêtre, voilà toute la rue obſtruée par la foule; & dans l'inſtant qu'il vole d'une lanterne à une autre, les acclamations, les cris s'élevent généralement; toutes les fenêtres s'ouvrent & ſont garnies; l'indépendance momentanée du petit oiſeau, devient un ſpectacle d'un intérêt général.

Qu'on jette un chien à l'eau, les quais, les ponts ſont à l'inſtant couverts de monde. Les uns s'intéreſſent à ſon ſort; les autres diſent qu'il faut le ſauver : on le ſuit de l'œil par-tout où le courant l'entraîne. Cet eſprit curieux a une teinte de ſenſibilité. Souvent le peuple ſépare deux champions, & les femmes les haranguent ſi vivement ſur l'avantage de la paix & de la concorde, qu'ils ſe réconcilient ſur le champ de bataille.

Les farceurs, les baladins, après quelques geſtes, ne tardent pas à ſe procurer un parterre d'auditeurs; mais il s'écoule auſſi promptement qu'il ſe forme : la plupart des paſſants donnent une minute d'attention, & filent en levant les épaules. Je crois qu'il n'y a rien de plus facile que d'ameuter la populace Pariſienne; mais un rien la diſſipe; & les vagabondes phalanges des rues ne ſont pas proprement les petits bourgeois de Paris; mais un compoſé de gens qui, arrivant des petites villes ou des bourgs d'alentour, & peu familiariſés avec les objets, s'arrêtent pour voler le temps qu'ils doivent à leurs maîtres & à leurs emplois. Examinez bien ce grouppe immobile : ſur cent hommes, il y aura quarante domeſtiques & trente apprentifs.

Ceux qu'on appelle gens de peine, ſont preſque tous étrangers. Les Savoyards ſont décrotteurs, frotteurs & ſcieurs de bois; les Auvergnats ſont preſque tous porteurs d'eau; les Limouſins, maçons; les Lyonnois ſont ordinairement crocheteurs & porteurs de chaiſes; les Normands, tailleurs de pierres, paveurs & porte-balles, raccommodeurs de faïance, marchands de peaux de lapins; les Gaſcons, perruquiers ou carabins; les Lorrains, ſavetiers ambulants, ſous le nom de *carreleurs* ou *recarreleurs.*

Les Savoyards logent dans les fauxbourgs; ils ſont diſtribués par chambrées, dont chacune eſt dirigée par un chef ou vieux Savoyard, qui eſt l'économe & le tuteur de ces jeunes enfants, juſqu'à ce qu'ils ſoient en âge de ſe gouverner eux-mêmes.

On a fait de ſages réglements pour ces jeunes Savoyards & autres enfants ſervant le public, & dont l'éducation abandonnée reſtoit autrefois abſolument étrangere à la Religion. On a établi des catéchiſmes, des écoles de charité & des retraites; on y ajoute des ſecours temporels; & quoi qu'en diſent certains eſprits durs & bornés, le plus grand bienfait que l'on puiſſe donner à l'homme, eſt celui des idées religieuſes, parce qu'elles ſont conſolantes, & ſuppléent à toutes les autres, chez les êtres dont les jours ſont voués aux travaux journaliers & aux ordres impérieux de la néceſſité.

Les Savoyards, les gens de peine, porteurs d'eau, gagne-deniers, crocheteurs, décrotteurs, ſont en grouppe au coin des carrefours; & là, attendant qu'on les emploie, ils ſe font des niches en ſe pouſſant l'un contre l'autre. Quand les ſouverains ſe battent, le contre-coup ſe fait

ſentir juſques ſous les chaumieres paiſibles. Quand les crocheteurs guerroient, ils vont heurter un honnête paſſant, fort étranger à leurs jeux groſſieurs, & qui maudit leur maniere de s'ébattre. Ainſi l'homme tranquille ou diſtrait, eſt bleſſé quelquefois par ces poliſſons incommodes, aux pieds larges, armés de ſouliers ferrés, & qui, quand ils ſortent de leur à-plomb, s'ébranlent comme des tours.

On pourra ranger dans cette claſſe ces étourdis dangereux, qui vont portant ſous leurs bras une canne qui tourne avec eux, & toujours prête à vous crever un œil : Heureux ſi l'on en eſt quitte pour une égratignure à la joue. D'autres ont de ces bâtons ferrés, qu'ils appuient ſur le pied de ceux qui viennent à leur rencontre. Il faudroit être doué d'une patience ſéraphique pour ne pas ripoſter de la canne qu'on tient en main, & qu'on porte aujourd'hui en place d'épée, ce meuble inutile, qu'on a ſagement abandonné à la ſoldateſque, aux vils agents de la fiſcalité, & aux portiers, connus ſous le nom de Suiſſes. Au-lieu de ces querelleuſes flamberges, on a des bâtons ; mais pourquoi ne pas les manier décemment & ſans riſque pour ſes voiſins ?

On voit enſuite des garçons perruquiers, populairement appellés *merlans*, parce qu'ils ſont enfarinés des pieds à la tête, & dont il faut éviter la rencontre : car ſi vous êtes en habit noir, vous êtes blanchi & graiſſé : eh ! quel déſaſtre pour celui qui n'a qu'un habit noir ! Ces merlans ſont barbiers & coëffeurs le matin, & chirurgiens l'après-midi. Il a fallu leur défendre l'entrée des écoles de chirurgie autrement qu'en habit bourgeois, ſans quoi l'amphithéâtre royal eût reſſemblé à une ſalle boutique de perruquier.

C'eſt ainſi qu'ils paroiſſoient jadis aux écoles de Saint-Côme. Auſſi, dès que l'heure de tous ces merlans étoit arrivée, ils s'emparoient de la rue des Cordeliers, & il étoit défendu, à tout homme un peu proprement vêtu, de paſſer par cette rue, & même dans le voiſinage.

Ces *merlans*, apprentifs chirurgiens, quand ils ſont dans l'amphithéâtre, ont un objet d'émulation ſous leurs regards; car, en levant les yeux, ils apperçoivent le buſte de M. la Martiniere, qui s'eſt élevé du rang de garçon perruquier, ou *frater*, au grade de premier chirurgien du Roi. Les *merlans* s'enorgueilliſſent d'un tel fondateur, qui ne les a pas oubliés au ſein de ſa haute fortune.

Les meûniers, les boulangers, les forts de la halle, qui voiturent les ſacs de farine, ſont auſſi un peu blancs, mais ils n'ont pas l'impudence des *merlans*. Les charbonniers, qui contraſtent avec eux, ſe détournent un peu, quoique chargés, de peur de vous noircir. J'aime les charbonniers; leurs yeux ſont ſaillants & expreſſifs. Ils ont créé le fameux adage : *Charbonnier eſt maître chez ſoi.* Un jour, j'accompagnois J. J. Rouſſeau le long des quais : il vit un negre qui portoit un ſac de charbon; il ſe prit à rire, & me dit : *Cet homme eſt bien à ſa place, & il n'aura pas la peine de ſe débarbouiller; il eſt à ſa place; oh! ſi les autres y étoient auſſi bien que lui!* Et je le vis rire encore, & ſuivre de l'œil le négre charbonnier.

Ces porteurs de ſacs à charbon portent une médaille de cuivre, qui n'eſt pas plus nette que leurs mains & leur viſage.

La ville, au milieu de ce mêlange d'individus, a beſoin d'un frottement perpétuel d'induſtrie, d'une activité ſoutenue, d'une tentation of-

ferte aux riches, d'un travail de luxe, & de quelques vices qu'il traîne à ſa ſuite ; (car la premiere loi eſt de vivre.) Le prix des denrées & des choſes néceſſaires à la vie ayant augmenté ſucceſſivement, les ſalaires n'ont pas ſuivi dans la même proportion. Ainſi l'abondance de l'or & de l'argent n'a fait que renforcer l'égoïſme des riches, qui ont eu à meilleur marché pluſieurs jouiſſances.

Que ne lit-on pas dans les petites affiches ? une foule d'hommes ſans place, qui ont fait leurs études, & qui même ont été chez les Procureurs & Notaires ; des particuliers qui ſavent le latin, le françois, l'allemand, l'anglois, l'hiſtoire, la géographie, les mathématiques, & qui n'ont point de pain. Mais celui qui ſait ſervir à table, frotter, panſer un cheval, mener une voiture, courir la poſte, trouve à ſe placer comme il lui convient.

CHAPITRE DCCXVIII.

Femmes d'Artiſans & de petits Marchands.

Elles travaillent de concert avec les hommes, & s'en trouvent bien ; car elles manient toujours un peu d'argent. C'eſt une parfaite égalité de fonctions ; le ménage en va mieux. La femme eſt l'ame d'une boutique ; celle d'un fourbiſſeur offre encore une femme qui vous préſente & vous vend une épée, un fuſil, une cuiraſſe. Les boutiques d'horlogers & d'orfevres ſont occupées par des femmes. Enfin, elles vous peſent depuis une livre de macarons juſqu'à une livre de poudre à canon.

Les femmes ſont occupées dans les plus petites parties du commerce, concernant la bijouterie, la librairie, & la clincaillerie; elles achetent, tranſportent, échangent, vendent & revendent; tous les comeſtibles paſſent par leurs mains; ce ſont elles qui vous vendent la volaille, le poiſſon, le beurre, les fromages, & qui vous ouvrent les huîtres avec promptitude & dextérité. Les femmes tiennent encore de petits bureaux de diſtribution de ſel, de tabac, de lettres, de papier timbré, de billets de loterie.

Ces femmes, qui ne ſont pas dans l'inaction, ont plus d'empire dans leur ménage, & ſont plus heureuſes que les femmes d'huiſſiers, de procureurs, de greffiers, de commis de bureaux, &c. qui ne touchent point d'argent, & qui conſéquemment n'en peuvent mettre à part pour ſatisfaire leurs fantaiſies. L'épouſe d'un marchand d'étoffes, d'un épicier détailleur, d'un mercier, a plus d'écus à ſa diſpoſition, pour ſes menus plaiſirs, que l'épouſe d'un notaire n'a de pieces de douze ſous. Les femmes des gens de plume ne font rien, & leur poche eſt à ſec; elles n'obtiennent quelque choſe que des libéralités volontaires de leurs maris, & tous les gens de plume calculent. Le marchand détailleur, dans un commerce toujours renouvellé, calcule moins toutes les fractions. Elles tombent journellement dans la poche de la femme qui tient les clefs du comptoir.

Rien de plus triſte que les moitiés des gens de plume ; elles ſont la moue en comparaiſon de ces groſſes réjouies qui dominent un comptoir, parlent à tout venant, remuent du matin au ſoir la monnoie ; celles-ci ont une gaieté franche, ſe divertiſſent le dimanche ſans recourir

à la générosité maritale ; elles se moquent des femmes de procureurs & même des notaires, qui, voulant faire les femmes de demi-qualité, s'ennuient à mourir ; & sont précisément entre la bonne compagnie qu'elles ne voient pas, & la médiocre où l'on s'amuse pleinement.

N'avoir rien à faire, est un tourment pour tous les êtres ; mais c'est un vice dans une femme : & pour qu'elle ne soit pas malheureuse, il faut qu'elle fasse son ménage ou un commerce, ou bien qu'elle s'agite dans le tourbillon du monde, au point d'être lasse de ses courses. Quand je vois une femme bien ennuyée, je me dis : son mari est un homme de plume.

Les boutiques de Paris recelent donc les femmes les plus gaies, les mieux portantes & le moins bégueules.

La plupart de ces femmes sont sensées ; car elles ne cherchent point à placer leur fils ou dans le bureau de la guerre, ou dans celui de la marine, ou dans les aides, ou dans le cuir, ou dans l'amidon : elles reviennent aussi de leur fausse idée de les envoyer au college, ou à l'école de dessin ; elles les élevent pour le petit commerce de détail, qui n'est jamais ingrat, tandis que tous les emplois sont incertains, comme sujets à réforme.

J'estime les occupations journalieres de ces femmes de boutique, qui n'en veillent pas moins sur leur ménage. Elles sont assidues à leur devoir ; elles ne courent point ; elles voient passer sous leurs yeux l'intarissable brigade des batteurs de pavé, & ces femmes qui, toujours hors de chez elles, vont chercher par-tout le plaisir qui les fuit.

Comme personne ne s'intéresse plus que moi

au bonheur de ces femmes laborieuſes, je crois qu'il faudroit leur rendre tous les métiers qui leur appartiennent. N'eſt-il pas ridicule de voir des coëffeurs de femmes, des hommes qui tirent l'aiguille, manient la navette, qui ſont marchands de linge & de modes, & qui uſurpent la vie ſédentaire des femmes; tandis que celles-ci dépoſſédées des arts qu'elles pourroient exercer, faute de pouvoir ſoutenir leur vie, ſont obligées de ſe livrer à des travaux pénibles, ou de s'abandonner à la proſtitution?

C'eſt un vice impardonnable dans tout Gouvernement, de permettre que tant d'hommes deviennent femmes par état, & tant de femmes, rien. Vous êtes affamé de richeſſes, vous n'êtes occupé que de changer tout en or, & vous permettez que tant de millions de bras ſoient occupés à battre le vent.

Oui, j'en rougis pour l'eſpece humaine, lorſque je vois de toutes parts, qu'au mépris du nom d'homme, des êtres forts & robuſtes envahiſſent lâchement des Etats que la nature a particuliérement deſtinés aux perſonnes du ſexe. Tous ceux qui ont part à l'adminiſtration, devroient réprimer de concert des abus honteux, avec leſquels on ſe familiariſe, & défendre avec plus de ſoin le domaine que la nature a aſſigné aux femmes.

Il y a quelques années que le Portugal en a donné l'exemple aux autres nations: il a défendu aux hommes de ſe mêler de faire telle profeſſion particuliérement réſervée à cette belle moitié de l'eſpece humaine, à qui la nature n'a accordé que ſa foibleſſe & ſes charmes. On devroit condamner tous les hommes qui s'oublient ainſi, tous ces coëffeurs, ces marchands de modes, ces tailleurs de corps, ces fileurs de laine, ces marchands de

darioles, &c. &c. à porter des habillements de femme.

CHAPITRE DCCXIX.

Le Fiacre blâmé.

JÉRÔME, approchez.

(*Jérôme, en ſouquenille, ſon chapeau encore gonflé du ſuc lapideux des gouttieres, les cheveux noirs & humides, ayant laiſſé ſon fouet à la porte de la grand'chambre, approche; il voit, pour la premiere fois de ſa vie, le cercle de Noſſeigneurs de Parlement : ſa vue trouble ne diſtingue ni l'hermine ni le mortier des Préſidents, ni le rabat des Conſeillers-Clercs; il ne voit point les robes rouges à côté de robes noires.*)

Jérôme, approchez.

(*Un huiſſier conduit Jérôme, les yeux ſtupéfaits, juſqu'à la barre. Le parquet réſonne ſous ſes ſouliers ferrés de clous.*)

Jérôme, approchez.

(*Il approche.*)

LA COUR VOUS BLAME.

Qu'eſt-ce c'eſt que ça, dit le fiacre à l'huiſſier? cela m'empêchera-t-il de mener mon fiacre? — Non, mon ami. — En ce cas-là, dit le fiacre, je m'en . . . . . .

(*On n'imprime point l'idiome des fiacres.*)

Tout le monde ſait ce trait. Le blâme n'eſt

rien pour un fiacre ; tant pis. Vous voyez bien que la loi a perdu de ſa force ; il en faut une autre pour les fiacres brutaux & ivres.

J'ai grand'peur qu'on ne raiſonne comme le fiacre, que le mot *honneur* ne s'affoibliſſe, & qu'un homme connu ne diſe & ne prononce comme le fiacre : *je m'en bats l'œil.*

La Cour vous blâme doit être un mot terrible dans notre légiſlation, ou bien tout eſt perdu. On s'accoutumera au blâme, on ne ſera plus animé par les principes qui dirigeoient nos ancêtres ; cette nuance fine & délicate qui ſéparoit l'honnête homme, (je ne dis pas du frippon) mais de celui qui étoit taché ou entaché, n'exiſtera plus. Il faudra que les loix & les Magiſtrats aient recours à des punitions corporelles. Voyez quels changements ! Des peines phyſiques au-lieu d'une réprimande morale ; quel immenſe contraſte ! on ne ſaura plus punir qu'avec le bourreau, & récompenſer qu'avec l'argent.

Ceux qui rient trop légérement de l'hiſtoire du *fiacre blâmé*, me paroiſſent dire en eux-mêmes : *Cela m'empêchera-t-il de jouir de mes quarante mille livres de rente ?*

Oh ! que n'a-t-on ſu apprécier l'opinion, & comment a-t-on voulu du même coup blâmer un fiacre, & entacher un noble ? Où eſt l'échelle proportionnelle des délits & des peines ? L'hiſtoire du fiacre blâmé a fait grand tort au mot *honneur*, que notre profond Monteſquieu a ſi bien défini : *Le reſſort du Gouvernement monarchique.*

Je crois appercevoir, depuis la circulation de cette hiſtoriette, un changement dans nos idées : non que cette hiſtoriette ſignifie quelque choſe ; mais elle a été reçue, débitée, répétée : & comme

on a beaucoup ri de la réponſe du fiacre, j'ai peur qu'elle n'ait influé ſur ceux qui vont en fiacre. Or, j'ai grand regret que Jérôme n'ait pas été ſenſible à ces mots : *La Cour vous blâme.*

J'ai encore regret d'entendre à tous propos le terme de roué. Comment la bonne compagnie a-t-elle pu adopter un mot qui réveille une idée de crime, de ſcélérat, de ſupplice. On dit, un aimable roué, pour ſignifier un homme du monde, qui n'a ni vertu ni délicateſſe ; mais qui a des vices aimables : c'eſt une idée complexe.

Rien de plus pernicieux que la converſation des hommes ſans morale ; ils amuſent, ils plaiſent, on les aime ; mais dès qu'on aime les hommes vicieux, on touche au moment d'aimer le vice ; dès qu'on ſe plaît enſemble, c'eſt une raiſon pour ſe reſſembler. L'eſprit a tout gâté, tout corrompu. Un prétendu bon mot, une ſaillie, font tout pardonner, tout oublier ; car l'honneur n'eſt plus qu'un mot, & ce mot ſeroit même déſhonorant pour ceux qui ſe font un devoir & une gloire d'être roués. La rouerie eſt devenue l'héroïſme de notre âge.

CHAPITRE DCCXX.

Millionnaire ou Roué vif.

On prête cette *deviſe* à pluſieurs perſonnages, parce qu'ils ont agi conſéquemment. Ah ! ſi les intrigants (dont le nom eſt ſi connu qu'il eſt inutile de l'écrire) vouloient faire leur confeſſion, & accuſer vrai ! oh le bon livre ! *Ab uno noſce omnes.* Tel médite ſa banqueroute, & puis un beau jour plaſtronné de quatre porte-feuilles de

maroquin, bien rembourrés de billets noirs, il part pour l'Angleterre.

Combien les ſpéculations modernes des fianan-ciers & les ruſes actives de l'agiotage n'ont-elles pas coûté de bonheur & d'innocence aux ſociétés? Peu de temps & peu de moyens déterminent des bénéfices conſidérables. De-là cette ſoif de l'or, qui toujours enivre & toujours altere. La fauſſeté dans les actions devient l'état habituel de l'intrigant; mais l'homme qui trompe, eſt obligé, pour ſoutenir ſes ſuccès perfides, de vivre dans la torture d'une tenſion continuelle de l'eſprit.

CHAPITRE DCCXXI.

Protêts.

Les Egyptiens hypothéquoient les cadavres de leurs peres; ils les dépoſoient en gage, entre les mains de leurs créanciers; & ils ſe couvroient d'infamie, s'ils ne les retiroient pas avant un certain temps limité. Depuis, on a mis ſa mouſtache en dépôt; & c'eût été une infamie de ne pas payer la ſomme d'or qu'elle repréſentoit. Que notre ſignature eſt chétive, en comparaiſon de ces gages religieux!

Les protêts abondent; des légions d'huiſſiers vivent d'exploits & d'aſſignations; & avec cela, comment eſt-on payé? Notre François Ier. avoit créé cette formule énergique: *Foi de Gentilhomme!* Qu'eſt-elle devenue depuis ce reſtaurateur des lettres?

CHAPITRE DCCXXII.

Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

Ils forment cinq gros volumes in-4°. de diſſertations ſur des faits relatifs à la chirurgie; ils ont été compoſés dans l'eſpace de quarante ans, par pluſieurs Chirurgiens, qui, tous les jeudis de chaque ſemaine, s'occupent, pendant deux heures, à diſputer le pour & le contre ſur un point de leur profeſſion.

Les cinq volumes de mémoires publiés juſqu'à préſent, paſſent pour être très-bons; ils ont été traduits dans pluſieurs langues. J'ai entendu les Chirurgiens de différents pays rendre hommage à l'exactitude des faits; mais je doute que les médecins leur ſoient auſſi favorables. La phyſiologie ne ſe montroit que ſous un habit latin, il y a quarante ans; & alors la chirurgie n'entendoit pas même ſon *Pater noſter.*

Quoi qu'il en ſoit, l'académie de chirurgie a cela de bon & de particulier, qu'elle n'a point d'*académiciens honoraires* dans ſon ſein. Ses membres ſont libres & égaux, & s'aſſemblent, une fois la ſemaine, pour cauſer & diſſerter ſur la chirurgie. Ceux qui ne ſont pas en état de concourir aux progrès de cet art, viennent néanmoins exactement à ces aſſemblées, pour leur inſtruction, & pour mettre à profit celle des autres, dans le traitement journalier des malades confiés à leurs ſoins.

Tandis qu'on diſſerte théoriquement tous les jeudis, ſur les maladies chirurgicales, on a en outre l'avantage d'avoir, dans la même maiſon, un hôpital

hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainſi l'on a la théorie & la pratique tout-à-la-fois ; car il y a en chirurgie, comme dans toutes les ſciences pratiques, la ſcience & le métier. Pour être parfait, il faut ſavoir l'un & l'autre.

Cela forme un lieu de grande & journaliere inſtruction, parce que rien ne s'y fait, que les Profeſſeurs n'aient d'abord donné leur avis, & examiné ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Auſſi, y a-t-on vu & fait des obſervations très-précieuſes. J'ai été témoin bien des fois que des gens de la lie du peuple ont eu, pendant leurs maladies très-graves, plus de véritables ſecours de la part de l'art de guérir, que n'en pourroit avoir un millionnaire avec tout ſon or. Les opérations, réputées, il y a cent ans, les plus difficiles, ſe rapprochent du point de perfection.

Il y a encore, dans l'école, une bibliotheque d'environ dix mille volumes; ce qui eſt un ſecours utile. Auſſi, cet art a-t-il été véritablement en croiſſant. Il n'y a point d'eſprit de corps. L'académie de chirurgie n'a pas plus de liaiſon, directe ou indirecte, avec la faculté de médecine, que le Turc n'en a avec le Pape. Ce ſont, peut-être au détriment de la ſociété, deux compagnies très-diſtinctes, qui ont chacune leur diſtrict à part. C'eſt enfin dans cette académie que l'on peut voir le tableau des connoiſſances naturelles, acquiſes laborieuſement depuis deux mille ans, relativement à l'anatomie. Le pédantiſme eſt étranger à cette école, toute en démonſtration; mais le pédantiſme, en général, n'eſt plus que dans les colléges : il n'exiſte plus ni dans la

ſociété, ni dans les livres, ni dans les académies.

A commencer par François Ier., tous les Rois ont ſpécialement protégé la chirurgie ; ſoit qu'ayant beaucoup de ſoldats, comme Souverains, ils fuſſent intéreſſés à la conſervation de leurs armées ; ſoit qu'environnés d'un plus grand nombre de jouiſſances variées & faciles, ils redoutaſſent, au ſein de leur grandeur, les ſuites de la volupté, qui ne compoſe avec perſonne.

Charles IX ſauva *Ambroiſe Paré*, ſon Chirurgien, du maſſacre de la Saint-Barthelemi, en diſant ces paroles, où l'égoïſme ſe trahit ſi coulamment : *N'ôtons point la vie à celui qui peut nous la conſerver.*

Je trouve, à point nommé, une marque de reconnoiſſance de Henri IV, envers ſon Chirurgien. On a recherché avec empreſſement l'ouvrage de *Louiſe Bourgeois*, ſage-femme, dans lequel on trouve l'hiſtoire de la naiſſance de Henri IV. On ne ſera pas moins curieux peut-être d'apprendre, au ſujet de ce même Roi, un trait inconnu aux littérateurs. Il exiſte dans un livre dédié au Roi Louis XIII, par *M. G. Loyſeau*, *Médecin & Chirurgien ordinaire du Roi*, *imprimé à Bordeau*, *par Gilbert Vernoy*, *en* 1617, *avec privilege du Roi* ; intitulé : *Obſervations médicinales & chirurgicales*, *avec hiſtoires*, *noms*, *pays*, *ſaiſons & témoignages*. Je vais en tranſcrire l'épître dédicatoire. La naïveté des expreſſions prouve qu'on n'attachoit point encore à une maladie déja cruelle des idées honteuſes. Loyſeau parle, au Roi Louis XIII, avec ce ton de bonhommie & de ſimplicité qui caractériſoient les mœurs, ainſi que le ſtyle du temps.

AU ROI.

„ SIRE,

„ Trente ans ſont paſſés que le feu Roy *Henri-*
„ *le-Grand*, voſtre Pere (d'heureuſe mémoire)
„ eſtant ſeulement lors Roy de Navarre, & Gou-
„ verneur de Guyenne, comme prémier Prince
„ du ſang, voyant les heureux ſuccès des cures
„ par moi faictes, ès perſonnes de pluſieurs Sei-
„ gneurs de ſa Cour, & autres; par l'art de la
„ chirurgie, (de laquelle j'ai toujours fait pro-
„ feſſion avec la Médecine,) me fit l'honneur de
„ ſe vouloir ſervir de moy, & m'ayant appellé,
„ me fit coucher ſur l'eſtat au nombre de ſes Chi-
„ rurgiens ordinaires : l'obéiſſance que naturelle-
„ ment je lui devois, jointe l'affection particuliere
„ que Sa Majeſté me teſmoigna en cela, (comme
„ auparavant il avoit fait en autres choſes) me
„ firent volontiers rejetter toutes conſidérations
„ de guain & utilité, que je pouvois faire dans
„ la Guyenne & ailleurs..... Pendant le temps de
„ mon ſervice, eſtant au voyage de la Franche-
„ Comté, Sa Majeſté ſe trouvant mal, d'une dif-
„ ficulté d'urine, me fit l'honneur de m'appeller
„ ſeul, & me communiquer ſa maladie. L'ayant
„ ſondé, je recognus qu'il avoit une carnoſité
„ au méat urinal, près des proſtates, de laquelle
„ (par ſon commandement) je le traittay à Mon-
„ ceaux, au mois de Juillet de l'an 1598; &
„ moyennant la faveur & aſſiſtance de Dieu, l'en
„ guéris entiérement. C'eſt une des principales
„ & plus excellentes cures que j'aye mis dans
„ mes Obſervations chirurgicales dignes de re-
„ marque & de mémoire, tant pour la difficulté

„ d'icelle, que pour la perſonne en laquelle a „ eſté faicte, à ſavoir, le premier Monarque du „ monde "....

Cette étrange épître dédicatoire rappelle les ſervices du fils de l'auteur, auſſi Chirurgien, & Médecin, ſervant, pour ſon pere, le Roi Henri IV, & décédé jeune encore. Après avoir dédié au Roi ſes obſervations, il finit ainſi :

„ SIRE, priant Dieu vous combler de ſes „ ſaintes bénédictions, affermir voſtre troſne, & „ vous faire régner longuement & heureuſement.

„ Voſtre très-humble, très-
„ fidele, & très-obéiſſant
„ ſerviteur & ſubject,
G. LOYSEAU.

On trouve, en tête du livre dédié, la deſcription chirurgicale de la maladie du Roi Henri IV. Elle étoit grave, & les ſymptômes des plus allarmants. Le Chirurgien rapporte enſuite une lettre du Roi, & une lettre de M. de la Riviere, Médecin, qui le preſſoient également d'arriver, parce que le mal empiroit. Le Chirurgien remarque que, pendant le traitement, *le Roi ſe fâchoit, & s'étonnoit de quoi il tardoit tant à guérir;* & à ſes bruſques impatiences, le Chirurgien répondoit au Roi *qu'il le guériroit (avec l'aide de Dieu) au mois de Septembre, pourvu qu'il fût obéiſſant;* mais la carnoſité fut rebelle, *à cauſe de quelques excès que Sa Majeſté avoit faits.* Enfin, le Roi fut guéri radicalement dans cinq ſemaines, *par la grace de Dieu*, ajoute Loyſeau.

Il a donné en Latin la même deſcription, de peur que la poſtérité n'en fût pas inſtruite; il a fait auſſi graver la *ſonde* ou *cannule* d'argent, qu'il

avoit inventée pour cette cure importante. Il entre enſuite dans des détails qui prouvent bien que les idées de décence, de diſcrétion & de reſpect, changent réellement avec les générations humaines.

Tout cela eſt dédié à Louis XIII (à ce même Louis XIII, à qui Bouvard, ſon Médecin, fit prendre, en une ſeule année, deux cents quinze médecines, deux cents douze lavements, & qu'il fit ſaigner quarante-ſept fois); l'impreſſion en fut autoriſée par ſes lettres-patentes, données à Paris, le 21e. jour de Novembre 1616, ſcellées du grand ſcel de la chancellerie; & *ſignées par le Roi en ſon Conſeil.* RENOUARD.

C'eſt bien là le cas de répéter, que l'on trouve de tout dans les livres.

CHAPITRE DCCXXIII.

Jeunes Chirurgiens.

LE jeune Chirurgien, la premiere année qu'il opere, eſt ſenſible & compatiſſant. Il mêle des conſolations à ſes fonctions terribles, mais néceſſaires. La ſeconde année, il eſt encore pitoyable; il parle, il conſole encore, mais moins affectueuſement. La troiſieme année, il opere & ſe tait; mais ſouvent à la cinquieme année il réprimande, hélas! celui qui jette les hauts cris, & il ne ſe ſouvient plus lui-même de la commiſération qu'il a montrée; car il la blâme dans le jeune éleve qui s'attendrit ſur les maux de ſon ſemblable : & voilà comme le cœur humain s'endurcit par l'habitude.

Ce qu'on dit ici du jeune éleve en chirurgie,

doit s'entendre auſſi du jeune Magiſtrat, du jeune Prêtre, & de la plupart des hommes, auxquels le ſort de leurs ſemblables eſt confié. L'habitude triomphe de la nature, & de tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi nous. Quelle différence, par exemple, entre un convoi de village, & tous nos convois de ville! Ce Paſteur, à qui il arrive peu fréquemment de rendre les devoirs funéraires, s'en acquitte avec une décence, une ſenſibilité que laiſſeroient à peine ſoupçonner les enterreurs de nos grandes paroiſſes.

Il faut des cadavres aux jeunes Chirurgiens; mais comme un cadavre coûte un louis d'or, ils les volent : ils ſe mettront quatre, prendront un fiacre, eſcaladront un cimetiere. L'un combat le chien, qui garde les morts; l'autre avec une échelle deſcend dans la foſſe; le troiſieme eſt à cheval ſur le mur, jette le cadavre; le quatrieme le ramaſſe, & le met dans le fiacre.

Celui qui comptoit repoſer en paix dans ſa biere, eſt arraché de ſa ſépulture; c'eſt la paſſion de l'anatomie qui le tranſporte dans un grenier. Là, il eſt diſſéqué par des mains d'apprentifs. Et pour cacher ces dépouilles à l'œil des voiſins, ces jeunes anatomiſtes brûlent les oſſements. Ils ſe chauffent, pendant l'hyver, avec la graiſſe du mort : quelquefois ils ſont ſept à huit dans un lieu fort étroit, promenant d'une maniere hideuſe, leur ſcalpel inexpérimenté. Des miaſmes peſtilentiels s'exhalent du cadavre; & point d'année qu'il n'en coûte la vie à pluſieurs de ces imprudents, qui oſent tout braver.

Si quelque honnête homme s'égare par haſard dans l'eſcalier d'une de ces maiſons, jugez de quelle ſurpriſe & de quelle horreur il doit être pénétré, lorſqu'entr'ouvrant une porte, il apper-

çoit cette ſcene dégoûtante. Il recule d'effroi, il fuit, il tombe; les éclats de rire des jeunes Chirurgiens ajoutent à ſa terreur & à ſon indignation; il maudit l'art dont les rudiments ont un aſpect auſſi horrible.

Comment n'a-t-on pas ſongé à donner des cadavres à ces étudiants, à leur aſſigner un lieu ſéparé, à les préſerver du double péril d'affronter les loix civiles, & l'exhalaiſon des cadavres pris au haſard?

L'anatomie eſt une paſſion. Le jeune Chirurgien boit, mange, s'endort à côté des corps qu'il fouille, oubliant, pour ainſi dire, qu'ils ont été animés d'un feu céleſte.

Les Philoſophes anciens n'ont pas craint d'appeller l'homme un petit monde. Cette dénomination n'a pu ſe faire qu'après l'examen de l'étonnante machine qui porte l'empreinte du grand maître qui l'a créée. L'homme eſt un compoſé ſi admirable, même lorſqu'on exclut de ſon admiration le prodige de ſes facultés intellectuelles, qu'à la vue de tant de reſſorts & de combinaiſons différentes, on peut le comparer à la totalité de l'ouvrage de la création.

De jeunes Chirurgiens ſe retirant le ſoir, entendirent de loin ferrailler; ils s'approchent au cliquetis des armes; c'étoient deux grenadiers qui ſe battoient. L'un d'eux reçut un coup d'épée, & tomba; l'autre s'enfuit. Les Chirurgiens accoururent, ramaſſerent le grenadier, lui tâterent le pouls, qui s'éteignoit, & le chargerent ſur leurs épaules, en diſant: *beau ſujet! excellent ſujet!* Le bleſſé revint à lui, & s'écria: *Ah! ah! Meſſieurs les coquins, qui m'emportez pour me diſſéquer, allez! je vous dénoncerai; car je ne ſuis pas mort.*

A ces paroles, les Chirurgiens le poſerent ſur une borne. *Pardonnez-nous, M. le grenadier! nous vous comptions mort. Ne nous dénoncez pas, & nous vous guérirons! — A la bonne heure!* (reprit le grenadier) *je conſens d'aller avec vous.* Ils rechargerent le grenadier ſur leurs épaules, le guérirent; & le *beau ſujet* ne fut point diſſéqué.

CHAPITRE DCCXXIV.

Abreuvoirs.

Les quais qui bordent la Seine, ſont ouverts, en certains endroits, par des abreuvoirs, qui ſervent aux chevaux & aux bœufs; mais il y arrive quelquefois des accidents, ſur-tout dans les groſſes eaux. Un cheval, attaché à pluſieurs autres, s'avance trop avant, & le courant l'emporte. Les chevaux, mal-adroitement attachés, ſe débattent, & pluſieurs périſſent.

Un bateau qui fermeroit le baſſin, ou une baluſtrade, auroit prévenu ces dangers. Cette petite dépenſe eſt encore à faire; & pluſieurs chevaux ſe noieront, avant que le corps municipal ſonge à remédier à cet abus. Il n'y auroit rien cependant de moins diſpendieux.

On en peut dire autant de ces malheureuſes planches ſur la riviere, où les porteurs d'eau vont remplir leurs ſeaux quand les fontaines ſont gelées. Il en périt pluſieurs tous les ans. On les fait payer, & on a la cruauté de ne pas diſpoſer quelques planches & quelques garde-fous, qui mettent la vie de ces malheureux en ſûreté.

Les porteurs d'eau obſervent réguliérement

leur tour, lorſqu'ils vont puiſer, ſoit à la fontaine, ſoit à la riviere; ils ſont plus polis & plus judicieux que certains Auteurs qui cherchent à empiéter ſur leurs camarades, en faiſant paſſer leurs pieces avant leur tour.

Il eſt défendu à toutes perſonnes de ſe baigner dans la riviere, & de la traverſer à la nage, afin de ne pas bleſſer la décence publique. Auſſitôt qu'il s'en trouve, la garde des portes accourt, & ſaiſit les hardes. Souvent pluſieurs jeunes garçons pourſuivis, au-lieu de revenir au rivage, ſe ſont jettés dans le courant, & ont péri en voulant paſſer de l'autre côté; le tout pour éviter la garde & ſes bourrades.

Ne ſeroit-il pas utile d'établir de larges places de ſûreté, où les pauvres & les gens du peuple ſe baigneroient, & s'exerceroient à nager. Ces gens du peuple, qu'on empêche de ſe baigner ſur les bords de la Seine, vont hors de la ville, ſur des bords déſerts; & là, ne trouvant plus de ſecours, en cas de danger, ils s'y noient plus facilement qu'au milieu de la ville. Des places de bains, où l'on pourroit avoir un eſpace ſuffiſant, & chacun ſon courant d'eau, vaudroient infiniment mieux que ces petits endroits reſſerrés, où tous les corps nuds ſont ſous la même toile. Le bas peuple de Paris a plus beſoin d'être décraſſé que tout autre au monde. *Flava me rigat Sequana.* Cette inſcription de la capitale ſera-t-elle toujours en pure perte? Un fleuve jaune ſe préſente, & coupe en deux la ronde cité, comme pour laver les vieilles ſouillures pariſiennes.

On vient d'établir une école de natation; c'eſt une partie eſſentielle de l'éducation. Combien d'hommes ont péri, faute de ſavoir nager? On

doit cet établiſſement patriotique à M. de Caumartin.

J'ai viſité les bains du peuple : ils ſont incommodes, & même dangereux ; le fond de la riviere n'eſt pas ſeulement nettoyé ; il eſt plein de cailloux, de moules, de plantes, & ſouvent de teſſons, qui vous coupent les pieds ; une mauvaiſe toile, tendue ſur quatre mauvais pieux ; une échelle mal aſſurée, & ſur laquelle on deſcend avec autant de fermeté que d'autres montent au gibet ; tels ſont les bains publics qu'on ne pourra certainement pas comparer avec ceux des Romains.

Si chaque Prévôt des Marchands créoit un nouvel établiſſement populaire, & d'un genre utile, il s'honoreroit, & laiſſeroit moins à faire. On doit à M. de la Michaudiere, d'avoir projetté le boulevard de la porte Saint-Antoine, garni de foſſés, où l'eau ſéjournoit huit mois de l'année, & étoit nuiſible à ce quartier ; on lui doit l'élargiſſement de la place de Greve, qui trop auguſtiée, faiſoit la honte & la confuſion de la ville. On lui doit encore tout le bel établiſſement en faveur des noyés : la boîte fumigatoire a ſauvé la vie à nombre de perſonnes. La garde de Paris ſait s'en ſervir avec beaucoup d'adreſſe & de ſuccès, tandis que les Suiſſes groſſiers, ſur les bords de leurs lacs, n'ont jamais pu imiter cette manipulation aiſée. Ils attribuent à la qualité des eaux, ce qui eſt le produit de leur inhabilité.

Tout ce qui concerne la navigation de la Seine, eſt du reſſort de la police municipale ; or elle s'étend juſque ſur les rixes qui ſe paſſent ſur les ports ; il y a même une priſon, où l'on enferme ceux qui commettent des délits ſur les bords de la riviere.

CHAPITRE DCCXXV.

Trouveur.

C'est un métier à Paris. Le *trouveur* se leve le lundi de grand matin, parce que la foule s'est promenée le dimanche. Il va battant les chemins, les boulevards, les routes fréquentées; il a un coup-d'œil particulier pour distinguer de loin ce qu'on a laissé tomber. Son regard rase incessamment la terre : vous passez auprès de lui, il ne vous apperçoit pas; mais il distingue une clef de montre que la poussiere couvre à moitié; il voit des deux côtés, & presque derriere sa tête. Notre œil a huit muscles; les huit muscles de cet homme travaillent, le long des routes, avec une mobilité surprenante. Il marche hâtivement, comme pour aller au-devant de l'objet qu'il cherche; il ramasse vîte ce qu'il trouve, & paroît prendre une chose qui lui appartient, tant il y met de célérité & d'assurance.

Les premiers rayons du jour éclairent ses attentatives recherches; & quand le soleil se montre, il n'y a plus rien à rencontrer sur ses traces.

Une multitude immense laisse toujours tomber quelque chose; le *trouveur* le sait par expérience. Le lendemain d'une revue, d'une fête publique, vous le rencontrerez sur le terrein; & c'est un proverbe à Paris, qu'*un homme seroit très-riche de ce qui se perd en minuties.*

Mais la garde de Paris rapporte fidélement ce qu'elle trouve; elle ne se l'attribue pas, comme fait le *trouveur.* Que ne fait-on pas des hommes? Un soldat ramasse, dans les ténebres, une

montre, une canne à pomme d'or; elle eſt remiſe au dépôt, comme s'il l'avoit ramaſſée en plein jour. Les fiacres reſtituent ce que les diſtractions & la négligence ont oublié dans leurs voitures. Les ouvreuſes de loges remettent ce qu'elles trouvent. Il y a *le point d'honneur*, qui en général meut la nation, & qui influe dans les dernieres claſſes.

Mais le *trouveur* n'eſt pas ſuſceptible de cette délicateſſe. Ce n'eſt point un eſcroc, ce n'eſt point un filou; cependant il marche immédiatement après eux. Il dit que c'eſt la Providence qui lui envoie ce qu'il trouve; enfin, il s'imagine que c'eſt une profeſſion, parce qu'il précede l'aurore, & qu'il rend quelquefois, par pudeur, un bijou de grand prix, qu'il n'oſe s'approprier. Voilà une vertu, qui chez lui, comme chez les autres hommes, ſert à lui déguiſer les autres délits ſur leſquels il s'aveugle.

Mais revenons à l'œil exercé du *trouveur*. L'œil exercé, dans toutes les profeſſions, voit à travers l'écorce; par exemple, ſous la grande parure, la parure endimanchée d'un artiſan, l'œil exercé le diſtingue de ceux qui ont toujours joui d'une vie douce & aiſée. Les travaux rudes, en tiraillant perpétuellement ſes muſcles, lui ont ôté les belles formes, & l'ont rendu contrefait à trente ans. Les premiers mouvements ne ſe perdent jamais. L'homme qui écrit, a l'épaule droite un peu plus haute que la gauche. Voyez la main d'un peintre; ſon pouce gauche ſera renverſé. Le marchand enrichi ſe deſſine toujours un peu, comme s'il tenoit encore une aune.

En entrant dans un café, l'œil exercé voit, à la courbure du dos, que les habitants de ce lieu s'y ennuient: l'inſipidité du jeu qu'ils exercent,

ſe peint ſur leur viſage. Le chien qui chaſſe dans une plaine, le cheval qui galope en liberté dans une prairie, me ſemblent plus beaux que l'homme qui joue au *domino* avec réflexion.

Enfin, l'œil exercé de l'exempt découvre un frippon; le Commiſſaire diſtingue celui qui ment; l'inſpecteur odore un filou. Ainſi chaque ſcience a ſes obſervations fines & particulieres.

Qui peut calculer ce qui réſulte du commerce fréquent avec les autres hommes, & tout ce qu'on y apprend? Il y a une choſe vraie, c'eſt qu'on ne devine rien; il faut voir pour juger ſûrement. Les faits! les faits! voilà ſur quoi il faut baſer; c'eſt du ſein des faits, & non de celui des conjectures, que les idées les plus inattendues prennent naiſſance; ainſi des mélanges chymiques produiſent, par la fermentation, de nouveaux êtres.

CHAPITRE DCCXXVI.

Scellés.

Dès qu'un Bourgeois tombe malade à Paris, on lui donne vîte un médecin, un Chirurgien, un Apothicaire & un Notaire. Chacun tâche, en voyant le Notaire appellé, de gagner la confiance du malade, afin d'être couché ſur le teſtament.

Le moribond dicte, d'une voix foible, ſes dernieres volontés; mais, comme il eſt enfermé ſeul avec le Notaire ou les Notaires, ceux que le Notaire protege, ont beau jeu; car il peut dire au teſtateur que cela n'eſt pas permis par la coutume. Ce mot *coutume* renverſe les idées d'un Bourgeois.

Comme on n'a pas envie de diſcuter quand on

ſe meurt, on cede facilement à l'aſcendant d'un Officier de juſtice. Le Notaire fait ſa beſogne d'après ſes préjugés, ſes caprices, & ſort ſans rien dire à perſonne. Ainſi, un homme qu'on n'a jamais vu, diſpoſe de vos idées dans vos derniers inſtants.

Le malade meurt; & la premiere opération à laquelle on ſonge, c'eſt l'appoſition des ſcellés. Sera-t-on héritier? ſera-t-on légataire? cela occupe tellement les eſprits, qu'on ne ſonge ni à enſevelir le mort, ni à commander ſon enterrement.

Tandis que le corps eſt encore chaud, le Commiſſaire du quartier, inſtruit déja d'avance de cette mort, a mis ſa robe, & attend impatiemment, dans la maiſon voiſine, l'inſtant d'arriver. Il fait de grandes révérences, en traverſant la cohorte des héritiers avides. Il poſe les ſcellés, aidé de ſon clerc, qui remue toutes les vieilleries, broche ſa beſogne, établit un Gardien, & s'en va.

Les ſcellés ſont des bandes de papier, avec un cachet rouge; mais ces bandes fragiles ſont reſpectées.

Cependant la niece du mort, qui eſt une jolie femme, diſtraite par l'intérêt, avoit oublié un inſtant ſon chien. Tout-à-coup elle jette un cri perçant: ce vilain Commiſſaire, il a mis mon petit Caſimir ſous les ſcellés. En effet, le petit chien pleure, glapit, & la maîtreſſe ſe déſeſpere. On court chez le Commiſſaire, qui vient, en citant la *coutume*, & repréſente qu'il ne peut plus toucher aux ſcellés ſans une ordonnance *ad hoc* du juge. La maîtreſſe s'élance dans ſon carroſſe; ſes chevaux ne vont pas aſſez vîte pour ſatisfaire ſon impatience. Elle arrive chez le juge, qui rend une ordonnance pour la levée des ſcellés, en pré-

ſence de qui il appartiendra; car la maîtreſſe du petit chien eſt en pleurs. Eh ! qui réſiſteroit à ſes prieres?

Elle revient comme un trait; mais voici que le Commiſſaire eſt allé au ſpectacle, & il ne reviendra qu'à neuf heures du ſoir. Quel ſupplice pour une tendreſſe auſſi vive ! Elle ſe couche ſur une chaiſe longue, le plus près qu'elle peut de cette porte fatale, qui lui dérobe les careſſes de ſon bien-aimé. Le Gardien voudroit la diſtraire; mais elle ne reçoit aucune conſolation : le pauvre petit, s'écrie-t-elle, il n'a pas de pâtée ! pas une goutte d'eau !... Le monſtre noir ! où eſt-il que je l'étrangle ?

Telles ſont les paroles qu'elle profere dans ſa douleur. Elle cherche une fente qui puiſſe laiſſer paſſer du bonbon, témoignage impuiſſant de ſon amour. Chaque cri que fait le petit chien, lui perce le cœur. Elle y répond par des gémiſſements plaintifs; mais il n'y en a pas un ſeul pour le mort, qui eſt abandonné à une vieille ſervante, & à un ſimulacre de Prêtre, lequel s'eſt déja emparé d'une bouteille, qu'il vuide ſous les rideaux du défunt.

Allez ! partez ! qu'on l'amene, qu'on le cherche par-tout; allez à l'opéra, aux deux comédies, à l'ambigu-comique; où eſt-il ? un Commiſſaire devroit-il aller au ſpectacle ?

Enfin le Commiſſaire arrive. Cette femme, toute en déſordre, court à lui précipitamment, l'ordonnance du juge à la main, & le preſſe de lever les ſcellés. Tu vas ſortir, mon pauvre petit ami ! Elle adreſſe la parole à ſon favori, d'une voix entrecoupée par la joie & l'impatience.

Le Commiſſaire prend le papier, s'excuſe comme il peut, met ſes lunettes; mais voyant, dans

l'ordonnance, en préſence de qui il appartiendra, il dit avec gravité, & poſément, qu'il ne lui eſt pas poſſible de procéder, qu'en préſence de M. le Procureur du Roi.

Notre jolie femme alloit retomber ſur ſa chaiſe longue, & s'évanouir complétement; mais le danger de ſon favori l'arrache à la pamoiſon. Elle monte en voiture, & vole chez le Procureur du Roi. Celui-ci voit couler ſes larmes, entend ſes prieres, il y eſt ſenſible; mais il eſt dans l'impoſſibilité d'y aller lui-même. Dieu! quel coup de foudre! Il offre ſon ſubſtitut; mais où eſt-il? On le ſuit à la piſte dans trois quartiers différents; on le trouve, on l'embraſſe; il arrive, quel ſpectacle! Le pauvre petit chien, las, épuiſé, haletant, lutte contre la mort. Il n'eſt plus temps. Il regarde triſtement ſa chere maîtreſſe; & couché deſſus ſa gorge, il rend le dernier ſoupir ſur ſes levres. Le ſubſtitut eſt ému quand il entend des cris douloureux, & qui ne ſont pas feints. Ceux qui paſſent dans la rue, attribuent à la perte du mort les regrets que l'on donne à Caſimir. Elle fuit ce théâtre d'horreur, le mouchoir ſur les yeux, emportant avec elle le corps inanimé du plus cher de ſes amis.

Cependant les héritiers ſe raſſemblent le lendemain. On demande à haute voix l'ouverture du teſtament. Oh! qui peindra des viſages qui ne peuvent ſe déguiſer? Chacun des prétendants, un Deniſart à la main, ouvre les yeux & les oreilles. Déja les legs particuliers effraient les héritiers. Chacun va conſulter ſon Procureur, gromelant tout bas; & tapis dans la chambre voiſine, chacun cherche à appliquer, à ce qu'il vient d'entendre, des cauſes de nullité. On diſpute, on ſe chamaille; les héritiers diſent oui, les légataires

taires disent non ; il y auroit de quoi réveiller le mort. Mais bientôt le chant du *de profundis*, qu'on entend dans la rue, est le signal de l'enterrement. Les jurés-crieurs affublent de manteaux noirs & longs, & de cravates blanches, les légataires & les héritiers ; chacun suit le corps, en préméditant dans le fond de son ame un procès contre tous concurrents.

Un testament ! comprend-on bien comment l'homme, à l'approche de sa dissolution, ose croire qu'il étendra encore son existence, en donnant des loix même après sa mort ? Y a-t-il une volonté quand l'homme n'est plus ? la mort n'éteint-elle pas toutes les passions ? & les passions survivroient à l'homme, qui ne peut rien emporter ? & il distribue des dons d'après les caprices qui l'agitoient de son vivant ! L'homme n'est réellement que l'usufruitier de ses biens ; & la loi, qui doit tout ramener à une égalité précieuse, devroit ôter aux testaments les moyens dont l'homme se sert pour consacrer des injustices.

Et par la même raison que presque tous les testaments des Rois sont cassés, on devroit annuller les testaments de ces particuliers, qui jettent dans un papier olographe le dernier éclair de leur vanité, ou le dernier rugissement de leur colere.

Ah ! si la volonté de l'homme est respectable, c'est lorsqu'il peut changer moralement cette même volonté ; mais après la mort il ne peut plus se repentir : il ne devroit donc pas alors pouvoir user des privileges d'un être raisonnable.

Plusieurs Commissaires de nos jours sont instruits, & raisonnent ce que leurs devanciers faisoient par routine ; ils ont des idées patriotiques. Le choix des individus, pour ces places délica-

tes, ſeroit de la plus grande importance ; un Commiſſaire avide ou pervers peut occaſionner une foule de petits maux inapperçus ; premiers juges, premiers conſeils, ils ont l'influence la plus prompte & la plus directe, ſur une multiplicité d'affaires qui s'appaiſent ou ſe développent d'après leur caractere ; le bien public eſt journellement entre leurs mains.

Comme tous les états ont leur foible, leur lucre, & ce qu'on appelle *le tour du bâton*, les commiſſaires ont paſſé pour recevoir des préſents de ceux qui, dans l'infraction des ordonnances de Police, vouloient échapper à leur ſévérité. De-là, les plaiſanteries populaires, qui attribuent à leurs mains la faculté de recevoir à la fois, la chair, le poiſſon, le vin, l'huile, l'écu de la raccrocheuſe. On dit proverbialement, *chair de Commiſſaire*, gras & maigre, pour ſignifier que tout leur vient du voiſinage, ſans bourſe délier. Mais il n'y a point de fonctions publiques que n'accompagnent quelques *rebus* malicieux.

Ils ſont friands de ſcellés, parce qu'ils font par ſuite l'inventaire, beſogne lucrative. Or, le premier venu oblige ſon confrere à reculer, fût-il le couſin-germain du décédé. C'eſt donc à qui guettera un agoniſant. Dès que l'ame eſt ſortie du corps, le Commiſſaire entre dans la maiſon, le cachet & la cire à la main.

Un d'eux guettoit depuis un mois, le riche inventaire d'un moribond. Pour être plus ſûr de ſon fait, il avoit gagné le domeſtique, & s'étoit enfermé dans la cave, d'où il devoit s'élancer au premier bruit ; mais il avoit un camarade auſſi friand que lui, & non moins actif. Celui-ci, endoctriné par le Médecin, s'étoit fait jour dans

la maiſon, & s'étoit caché au grenier. Il ſortit de ſon poſte à l'inſtant précis, & alla vîte poſer les ſcellés ſur les ſerrures de la cave, de ſorte que le Commiſſaire d'en bas fut obligé de demander grace au Commiſſaire d'en haut, & de ſe retirer vaincu.

CHAPITRE DCCXXVII.

Incendie.

Le feu prend dans un des quartiers de la ville; une femme déſeſpérée crie : *Mes enfants ! mes enfants !* C'eſt un homme du peuple qui répond : *Où ſont-ils? où ſont-ils?....* Par-delà cette porte embraſée. L'homme du peuple s'élance à travers le feu, apperçoit une porte fermée, l'enfonce, trouve deux enfants preſque ſuffoqués, les prend dans ſes bras, traverſe de nouveau le braſier, & les rend à leur mere.

Qui a fait cette belle action? *un perruquier !* Et l'orgueil ne voudroit pas qu'on la célébrât!

Les ſecours, pour les incendies, ſont prompts, & le plus ſouvent bien dirigés; mais il y a un grand abus qu'il eſt néceſſaire de réprimer. Dans les incendies, le guet ſe croit en droit d'arrêter brutalement tous ceux qui paſſent, alors il fait la preſſe d'Angleterre; & cela devient pour lui un amuſement. Ces fuſiliers pourſuivent, frappent; on les a vu manquer de reſpect à des hommes libres, dont la décoration & l'âge annonçoient des fonctions magiſtrales.

Chacun doit ſe prêter à ſauver l'édifice du feu; mais ce n'eſt pas la confuſion que cauſe leur brutalité, qui opérera quelque ſecours. La

violence ſubite de cette ſoldateſque inſolente ; qui ſe croit autoriſée à un pareil délit, mérite d'être réprimée ; car elle porte un caractere d'audace & de violation de toute ſûreté perſonnelle.

Un convaleſcent, un homme d'affaires, un vieillard, ſont-ils faits pour ſe trouver entre les mains de ce guet, qui, inſtitué pour veiller à la ſûreté publique, ſe fait un jeu, dans ce moment, d'inſulter aux plus honnêtes gens ? il métamorphoſe la calamité en une véritable farce : & rien n'eſt plus indécent, comme rien n'eſt plus criminel que cet attentat envers le public. De tels travaux doivent être volontaires, afin qu'ils ſoient efficaces ; mais traîner de force & avec dériſion, des hommes dont la ſanté & les occupations ſe refuſent à tout effort, c'eſt un oubli coupable de l'ordre & de la décence. Cet ordre inſenſé & brutal, donné le plus ſouvent par un petit chef ignare & barbare, m'a toujours révolté ; & j'oſe dire que l'indignation que j'en ai reſſentie, m'a mis à deux doigts d'une action qui auroit pu influer cruellement ſur le reſte de ma vie.

J'avois vingt-deux ans ; j'étois en habit noir & en cheveux longs ; on me planta de force près d'un baquet & d'une grande marre d'eau ; & les ſoldats du guet s'amuſerent beaucoup des ſeaux d'eau qui couloient ſur ma chevelure, & de ma grande colere, qui s'exhaloit en une harangue qu'ils n'écouterent pas. Furieux, je pris à la gorge le ſergent ; & me débattant avec lui, je fus aſſez heureux pour qu'il tombât ſous moi. Une baïonnette, que je ſaiſis en me relevant, intimida ſon lâche camarade ; & je m'échappai à travers la file, qui s'ouvrit devant moi. J'aurois pu alors frapper un de ces ſavetiers portant le fuſil, & ma vie entiere étoit empoiſonnée par ce mal-

heur. Le ſergent que je terraſſai fut bleſſé, & moi je ſouffris, de cette même chûte, pendant plus de deux années.

Selon l'édifice qui brûle, le peuple ſe porte de lui-même avec plus ou moins d'intérêt; mais il eſt conſtant que ce n'eſt point le nombre d'individus, mais l'adreſſe des ſecours qui arrête le danger. Pourquoi donc troubler toute une ville, quand quelques pompiers ſuffiſent?

Lors de l'incendie de l'Opéra, cette haute flamme, qui, au milieu de la nuit, léchoit les cieux, pour me ſervir de l'expreſſion de Virgile, ces nuées d'étincelles de toutes couleurs, ces réverbérations ſcarlatines, illuminnt les tours & les clochers de la ville, furent vues à pluſieurs lieues de diſtance. Le peuple de la campagne, ſaiſi d'effroi, regardoit; mais lorſqu'il apprit le lendemain que c'étoit une ſalle de ſpectacle qui avoit brûlé, il ne s'en affligea guere, & même il en rit : car les cultivateurs n'ont aucun point de communication avec les héros & les bergers d'opéra; & l'homme du peuple a une maniere d'obſerver & de ſentir qui lui eſt particuliere : c'eſt une toute autre perſpective.

CHAPITRE DCCXXVIII.

Rencontre.

J'AI voyagé avec un homme que je ne connoiſſois pas. Je me ſuis trouvé *deux heures* avec lui dans une voiture publique, & je voulois deviner *ſon état*. C'étoit bien à mes yeux un homme du peuple; mais quelle étoit ſa profeſſion? voilà ce que je voulois ſavoir; lui demander

bruſquement ce qu'il étoit, cela n'entroit point dans mon plan.

Au bout d'une demi-heure, où par quelque réflexion fort ſimple je l'avois mis ſur la voie ; il m'apprit lui-même qu'il avoit héſité long-temps entre la profeſſion de *menuiſier* & celle de *boucher ;* mais enfin que celle-ci étant plus lucrative, il l'avoit embraſſée.

Je lui dis que toute profeſſion qu'autoriſoient les loix de la ſociété, étoit honnête quand on s'y conduiſoit avec une probité exacte. Mais, lui dis-je, vous êtes-vous familiariſé tout-à-coup avec le maſſacre des animaux ? Oui, dit-il ; je vois couler le ſang des bêtes comme je vois couler l'eau de la fontaine. Le calme avec lequel il proféra ces paroles, ſans me donner aucune averſion pour l'homme, me fit deſcendre de voiture. Je fis le reſte de la route à pied ; je le trouvai à l'auberge ; il ne parut pas s'être apperçu du motif qui m'avoit fait deſcendre ; & après quelques compliments mutuels nous nous ſéparâmes.

Je ne prétends rien inférer contre la ſenſibilité de cet homme, dont la phyſionomie d'ailleurs étoit ouverte ; mais qu'eſt-ce que le métier ? Le métier faiſois dire tranquillement à cet homme, je vois couler le ſang des bêtes comme je vois couler l'eau de la fontaine.

Geoliers de toute eſpece, ſoit de grandes, ſoit de petites priſons, exécuteurs du pouvoir arbitraire ou des loix de la vengeance, vous faites auſſi un métier, c'eſt lui qui vous empêche d'être touché ; & mon compagnon de voyage devint à mes yeux l'*emblême* de pluſieurs *gens* qui ne s'en doutent pas.

CHAPITRE DCCXXIX.

Maréchauſſées.

Je ne manque jamais de ſaluer un cavalier de maréchauſſée, quand je le rencontre; je le regarde comme le ſoldat armé pour ma ſûreté perſonnelle, intimidant les bandits, faiſant la guerre aux ſcélérats, & protégeant ma vie ſur les grandes routes, lorſque je cours de ville en ville, pour faire un jour de mon mieux le tableau de la France (1).

Les armées ſont pour ſoutenir la gloire de la Couronne, &, ſi l'on veut, de la nation; mais le temps des conquêtes & des invaſions eſt paſſé. Jamais l'Anglois ne viendra me couper la gorge ſur la route de Bordeaux. Jamais des Reîtres ou Lanſquenets ne viendront m'aſſaſſiner ſur la route de Flandres; les citoyens paiſibles, les voyageurs philoſophes, les marchands, les époux, les amants qui ſe promenent avec leurs futures; tous ceux enfin qui ſont déſarmés, ont grand beſoin d'être protégés par une troupe qui marche ſans ceſſe, qui a les yeux ouverts jour & nuit, & dont la bravoure, toujours en exercice, me ſauve du poignard & du piſtolet.

Voilà une branche bien précieuſe de la connétablie; j'admets ſa compétence : je jouis d'une ſécurité preſque parfaite à toute heure du jour & de la nuit, parce que cette troupe généreuſe & intrépide devine les attaques & les pieges des

(1) J'en imprimerai la premiere feuille dans ſix ans.

voleurs de grand chemin, & les pourſuit juſques dans leurs plus ſecrets aſyles.

C'eſt à la maréchauſſée qu'eſt due encore la force des loix; car tous les jugements, toutes les ſentences ſeroient illuſoires ſans leur exécution, & les malfaiteurs braveroient les Magiſtrats.

Un cavalier de maréchauſſée fait plus par ſa préſence, & prévient plus de délits que le code muet des loix. Le brigand qui l'apperçoit, éprouve une terreur ſalutaire; & les tribunaux ne maintiendroient jamais le bon ordre, ſans les fonctions de la maréchauſſée, qui embraſſe tout-à-la-fois la pourſuite, la découverte & la capture des ſcélérats.

Cette guerre inteſtine avec la nation, comment la réprimeroit-on ſans ces ſoldats citoyens, protecteurs des citoyens, à qui nous devons cette ſécurité, baſe de la ſociété civile, & ſon plus grand bienfait?

Mais comme cette troupe eſt armée, qu'elle eſt toujours prête à frapper, c'eſt parce qu'elle tient perpétuellement des armes terribles & meurtrieres, que la prudence & la circonſpection doivent préſider à ſes fonctions redoutables. Elle ne doit jamais mettre la main trop légérement ſur un particulier, ni paſſer les bornes de ſa miſſion, ſans quoi le cultivateur ſeroit vexé par ceux même à qui le Souverain a confié la défenſe du foible. Le glaive deviendroit dangereux dans ſa main, troubleroit le bon ordre, & des fonctions utiles deviendroient dangereuſes. Le citoyen ſeroit ſoumis à des vexations; on ne verroit que déſordres de toutes parts.

On eſt trop porté à appeller révolte contre la maréchauſſée en fonctions, un murmure populaire; & les brigadiers ne ſauroient être trop at-

tentifs à ne point frapper, & à ne pas même tirer leurs ſabres : car quelquefois, par cela ſeul, ils excitent la rumeur publique.

Trop ſouvent il arrive que les cavaliers de la maréchauſſée s'oublient au point de mépriſer les bourgeois, & de ſe croire des perſonnages eſſentiels. Les armes qu'ils portent, les rendent audacieux. Ils devroient ne pas oublier que le tribunal leur recommande la plus grande modération. Ce tribunal eſt trop ſage pour ne pas enjoindre aux cavaliers de maréchauſſée, que tant qu'ils ne voient ni rixes, ni déſordres, leur rôle doit être muet & paſſif.

Le mal eſt à côté du bien. Ces cavaliers, par humeur ou par orgueil, s'ingerent trop fréquemment à troubler les plaiſirs innocents du peuple. Ils étendent leur miſſion juſqu'à vouloir régler la police en préſence des Magiſtrats. Quelquefois s'abandonnant à une indiſcrétion coupable, ils mettent le peuple, aſſemblé pour une fête, dans le cas & ſur le point de former une émeute.

Ainſi ils peuvent être les vrais & uniques auteurs du tumulte.

Le tribunal des Maréchaux de France punit toute rebellion envers la maréchauſſée. Ordinairement la peine eſt inévitable, mais en même temps elle eſt modérée. Il ſeroit facile d'inſpirer au peuple du reſpect pour les cavaliers de maréchauſſée; il y eſt déja diſpoſé; il ſent confuſément qu'ils entretiennent la tranquillité & le bon ordre.

Rien ne m'a plus touché que de voir quelquefois au milieu d'une aſſemblée populaire, d'une foire, d'une fête publique, ces paiſibles ſoldats juger de petites rixes, les appaiſer, parler aux

mutins, prévenir les petites violences, protéger la foibleſſe. Je me ſuis plu à les voir empêcher les écarts, & faire finir les diſputes du peuple par une plaiſanterie, qui, conforme au génie de la nation, rendoit le cours à la joie univerſelle.

Quand les peuples éclairés auront renoncé à cette extravagante & inutile fureur, qu'on appelle la *guerre*; quand ils auront reconnu la démence d'expoſer des êtres formés d'os, de chair & de ſang, & de fibres ſenſibles, à des boulets de canon, ces peuples retiendront encore ces ſoldats protecteurs de nos fortunes, défenſeurs de nos vies, qui dans leurs fonctions, quelquefois périlleuſes, pourſuivent ces monſtres de la ſociété, qui, ſous une figure humaine, cachent les appétits ſanguinaires des animaux féroces.

Cependant je ne lis jamais les ſentences de la connétablie, qui condamnent des laboureurs, des vignerons, à des amendes, & quelquefois aux galeres, ſans être peiné, & fortement porté à croire que les cavaliers de maréchauſſée ont outre-paſſé leur pouvoir, & abuſé de la Police qui leur eſt confiée. Ils ſont parties, & dès-lors même il devroit leur être défendu de s'ériger en juges dans les marchés ou dans les foires. Le Procureur-Fiſcal, aſſiſté de quatre ſyndics des lieux circonvoiſins, devroit prononcer s'il y a matiere à arrêter ou non.

J'ai vu un homme de ſoixante-quatorze ans, qui avoit mal aux jambes, au point de ne pouvoir s'en ſervir, arrêté dans ſon lit depuis huit jours, & condamné au bouillon & à la tiſanne, conduit en priſon par la maréchauſſée, pour crime de rebellion, parce qu'ayant vu cette maréchauſſée entrer dans ſa chambre, pour y chercher quelqu'un qu'ils ſoupçonnoient y être, ce malheu-

reux, qui avoit la tête vuide, avoit demandé ſon fuſil. Un homme ſans jambes, & malade, empriſonné pour un crime de rebellion!

Mais quelques abus n'empêchent pas que le tribunal de la connétablie ne ſoit reſpectable & infiniment utile à la ſûreté publique. Les Anglois ſont tourmentés ſur leurs grands chemins, & ſont loin de jouir de la ſécurité qui nous appartient.

CHAPITRE DCCXXX.

Plumaſſerie.

Cet art appartenoit preſqu'excluſivement à la décoration des temples; c'étoit le principal ornement des Rois, des Princes, des Ambaſſadeurs, & des Comédiens qui les repréſentent; le peuple voyoit avec reſpect les plumes flottantes qui couronnoient le dais dans les proceſſions publiques. Tout-à-coup les femmes ſe ſont emparées de tous ces ornements conſacrés à la royauté & à la divinité; elles ont placé, ſur leurs têtes, les plumes du dais devant lequel le peuple s'agenouille. Les plumaſſiers ont fait fortune. Les maris ont eu à payer un nouveau luxe : & comme il ne reſte rien de cette fantaiſie coûteuſe, les femmes y ont été d'autant plus attachées.

Aux promenades, elles ſe raſſemblent en groupe, dans de hautes voitures découvertes, que ſix courſiers emportent. Leurs têtes emplumées offrent de loin une ondulation brillante; mais une pluie ſurvient, & ces plumes colorées, qui jouoient avec les zéphyrs, tombent, s'affaiſſent, & impriment à la figure de toutes ces femmes la triſte image de *poules mouillées*. On les applaudiſſoit au paſ-

ſage, on eſt tenté de les huer au retour; elles cachent leurs têtes, naguere ſuperbes, & paroiſſent auſſi humiliées que ſi elles étoient raſées. Il s'eſt perdu dans ces courſes pour vingt mille écus de plumes flottantes : eh bien, payez, maris, payez ! Votre fortune dépend de l'abaiſſement d'un nuage; commandez aux rayons du ſoleil, ou bien ouvrez votre bourſe, & de bonne grace encore ! Quoi ! chaque plume ne coûte que cinq louis d'or !

Les Poëtes n'ont pas manqué de célébrer cette mode : les uns ont fait des railleries, d'autres ont créé des alluſions malignes; mais les femmes ſont devenues inſenſibles à toutes les épigrammes; elles ſe ſatisfont, & laiſſent dire.

CHAPITRE DCCXXXI.

Portiers.

A JUGER de l'aſſiduité de Mardochée à ſe trouver à la porte du Palais, il ſemble avoir été un des portiers du Roi. (*Hiſt. univ. trad. de l'Angl.* tome Ier., page 16.) Ce Roi, dont le Palais étoit gardé par des portiers, étoit Artaxercès, ſelon l'hiſtoire profane, & Aſſuérus, ſelon l'hiſtoire ſacrée. L'ouvrage que nous venons de citer, parle encore d'un autre Roi de Perſe, qui avoit auſſi un portier, dont des Prêtres corrompirent la fidélité, pour perdre le Philoſophe Zoroaſtre dans l'eſprit du Monarque. Le temple de Jéruſalem avoit auſſi une multitude de portiers.

Un Homme de Lettres, peu inſtruit des uſages de la Capitale, ſe préſente à l'hôtel de l'Archevêque de B...., & demande à parler au por-

tier. Le Suiſſe, qui l'entendit, lui cria en mettant la tête à la porte de ſa loge : apprenez, Monſieur, qu'il n'y a des portiers que chez les Bourgeois ; les gens de condition ont des Suiſſes.

Les gens de condition, ou du moins les Suiſſes, devroient donc trouver un mot plus noble que celui de porte, qui eſt abſolument roturier ; car tant qu'ils auront une porte, celui qui ſera chargé de ſa garde, ne ſera jamais qu'un portier. Il eſt au moins ſingulier, d'ailleurs, que des étrangers qui vivent au milieu d'une nation qui les nourrit, ſe trouvent déshonorés d'être aſſimilés à ceux de cette nation.

Quoi qu'il en ſoit, les Suiſſes ſe font à Paris portiers ou banquiers ; ces deux états leur plaiſent. Quand ils ſont portiers, ils ont une phyſionomie rubiconde, & ils offrent, en mangeant du matin au ſoir, l'infatigable mâchoire de leur pays. Quand ils ſont banquiers, ils ſont pâles, & font politeſſe à tout le monde ; car un Suiſſe eſt toujours extrêmement ſouple dès qu'il s'agit de gagner de l'argent.

Le portier chez les Bourgeois eſt ordinairement un ſavetier bancal, borgne ou boſſu, à qui vous êtes forcé de parler poliment, quand le ſoir, vous voulez vous rendre dans la rue : *ouvrez la porte*, ne ſuffiroit pas ; il faut y ajouter, *s'il vous plaît.* Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'on dit ces mots du ton le plus impératif ; mais enfin on les dit, & rien ne prouve mieux l'étiquette de la politeſſe pariſienne.

L'emploi des portiers eſt de ſiffler, quand on vient vous rendre viſite, autant de coups qu'il y a d'étages pour arriver à l'apartement que vous occupez ; ce qui donne le temps, quand on reçoit ſes amis, de cacher bien vîte tout ce qu'on

n'aime point qu'ils voient, & d'arranger au contraire tout ce qu'on veut qu'ils apperçoivent. Rien n'eſt plus commode dans un pays où l'on a toujours mille petits ſecrets à taire.

Un propriétaire, qui vouloit ſe réſerver les honneurs du ſifflet, les refuſa à Mademoiſelle Laguerre, Actrice de l'opéra, qui logeoit chez lui, prétendant que c'étoit bien aſſez qu'elle fût ſifflée ſur le théâtre. L'Actrice intenta un procès au propriétaire, qui le perdit, & Mlle. Laguerre fut auſſi ſifflée en rentrant chez elle. C'étoit une courtiſanne avide, qui avoit mis dans ſon métier une teinte d'âpreté & de brigandage. Son nom lui alloit aſſez bien.

Un homme de Cour entre chez Mlle.***, danſeuſe à l'opéra, ſe plaint de l'impertinence de ſon portier, & lui dit : *parbleu, vous devriez bien chaſſer ce drôle-là ! — J'y ai bien penſé*, répond la danſeuſe ; *mais, que voulez-vous? c'eſt mon pere.*

Quand les riches ſont conſtipés, ils font matelaſſer les pavés avec du fumier, qui le lendemain, tout pourri, rend la rue fangeuſe & impraticable ; ce qui annonce à tout venant que la ſanté de l'heureux eſt altérée. Alors le marteau de la porte eſt cotonné, le ſifflet du portier eſt enrhumé, la voix des allants & des venants eſt éteinte ; on ne parle qu'en pantomime, & le Suiſſe accompagne ſilencieuſement les viſiteurs condoléants ; il précede le médecin, entr'ouvre la porte ſavonnée, & dit au maître : *le voilà.*

Ces Suiſſes de porte, de retour chez eux, parlent de leurs maîtres comme de leurs égaux, qu'ils ont ſervi par pure complaiſance ; ils ne reconnoîtront pas M. le Duc, ni Monſeigneur le Prince ; hautains dans leurs foyers, ils confirment

cet ancien proverbe : *Ne ſers point celui qui a ſervi.*

Les filles des portiers Suiſſes font fortune. Elles ſont à la porte des temples de Plutus, n'en quittent point le parvis ; & le pontife qui les lorgne, les admet un beau jour dans le ſanctuaire. D'ailleurs, elles en connoiſſent d'avance tous les ſentiers, ainſi que celles qui y furent admiſes.

Ces portiers à bandouliere ont leurs freres, leurs oncles, leurs couſins, qu'on appelle, dans telle partie de la Suiſſe, *M. le Conſeiller-d'Etat*, *M. le Colonel*, *M. le Juſticier*, *M. le Chancelier :* car on eſt là Colonel, quand on fait tourner, le dimanche, deux cents hommes; comme on eſt *Chancelier*, quand on porte à l'audience une écritoire.

CHAPITRE DCCXXXII.

Tapiſſiers.

Ils vous donneront tous les meubles que vous voudrez, & ils ne gagneront que 60 pour 100. Comme ils ſont dans l'uſage de meubler toutes les filles qui veulent ſe mettre dans leur appartement, ils leur vendent le double & le triple de ce que cela vaut ; mais ils leur font crédit pendant une année, pourvu que l'entreteneur cautionne : ou bien ils font un double marché avec l'entreteneur & avec la fille ; ſi l'un manque, ils ſe jettent ſur l'autre. Pour ſe diſculper de leur rapacité, ils diſent qu'ils paient au Roi l'*induſtrie.*

A l'exemple des Souverains, les Courtiſannes mangent toujours une année & demie ou deux

d'avance ; elles ne paient donc qu'au bout de ce temps-là.

Les tapiſſiers perdent rarement leurs créances, parce qu'ils ont action ſur les meubles, & que le tiers comptant qu'ils exigent repréſente la valeur entiere. Voyez-les dans les inventaires, ils achetent tout à bas prix ; ils forment une phalange qui écarte les autres acheteurs ; ils revendent le lendemain au poids de l'or : de tous les uſuriers, ce ſont les plus âpres & encore les plus incivils.

La meilleure couchette perd de ſa bonté entre leurs mains ; ils vous ſaignent les matelas, & de *ſix* ils vous en feront *neuf* ; ils ôteront le bon crin des fauteuils, pour y ſubſtituer de la bourre. Avec quelle facilité n'enlevent-ils pas les clous pour pomper l'édredon, la laine fine ? l'étoffe eſt la même ; mais le meuble mollet, ample & doux devient mince & dur ; chaque coup de marteau qu'ils donnent, eſt un vol ruſé, fait à la bourſe de l'acheteur confiant.

La plupart des meubles qu'ils fourniſſent, n'ont plus que le ſouffle. C'eſt de la colle qui en joint les parties ; dès que la table s'approche du feu, elle ſe décompoſe, & tombe en morceaux.

Quand un débiteur ne veut pas qu'un impitoyable créancier ſaiſiſſe ſes meubles, ſon lit, il s'arrange avec un tapiſſier, qui lui loue des meubles. Quand l'acte eſt paſſé devant Notaire, le tapiſſier arrive, muni de cette piece ; & les ongles crochus des huiſſiers, qui déja s'allongeoient, ſe recourbent en arriere.

Point de marchandiſe plus prompte à avoir, quand on va l'argent à la main ; en moins de trois heures on peut dreſſer ſix lits de maîtres ; les glaces ſe poſent le lendemain ; & au bout de trois jours, l'appartement eſt décoré. Mais les meubles

bles neufs ſont trompeurs ; il faut plutôt s'attacher aux meubles anciens, qui, en général, ont plus de ſolidité.

Les garçons tapiſſiers clouent du matin au ſoir, & l'on ne voit jamais un clou entre leurs mains ; ils les cachent entre leurs doigts, ou dans leur bouche. Toute cette broquette va ſans ceſſe en ligne droite ; aucune ne déborde d'une ligne.

Un Poëte, las de vivre en chambre garnie, & n'ayant pas l'argent néceſſaire pour avoir des meubles, s'aviſa d'épouſer la fille d'un tapiſſier. Le lendemain il fut dans ſes meubles. L'expédient eſt ſûr, & il le propoſe depuis à tous ſes confreres, bien peignés & mal couchés.

Dès qu'un tapiſſier achete des meubles, il fouille dans leurs viſceres, & ſépare conſtamment l'étoffe de la laine ; par ce moyen il bonifie deux meubles imparfaits ; & en vantant ſa marchandiſe, il ne fait qu'un demi-menſonge, de ſorte qu'il ne vous trompe jamais que de moitié : l'honnête communauté !

Le loyer accidentel des meubles ne monte guere qu'à vingt-cinq pour cent. Peut-on ſe plaindre ?

La mode des ciels-de-lit ſuſpendus au plancher ceſſera, je penſe, tout-à-fait, depuis qu'une machine de cette eſpece a failli étouffer un Contrôleur-général des Finances, qui, rêvant millions & milliards, ne ſoupçonnoit pas, dans le calme, un danger de cette nature.

On a vu un de nos fameux Courtiſans oſer mettre des clous de diamant à ſon fauteuil.

Mais qu'il eſt difficile de décorer un appartement dans tout le complément du goût. L'œil, comme l'eſprit, eſt ennemi de l'uniformité. Les bourgeois font un ſépulcre de leurs appartements ;

c'eſt la répétition du même tableau dans les tentures; puis c'eſt la chambre à coucher, avec l'alcove & les rideaux. Mais les lits des Princeſſes, des Ducheſſes, & de celles qui les imitent, ne ſont point accollés à un triſte mur ; on peut tourner autour de l'autel où repoſe la beauté, & le jeu des glaces n'en a pas moins ſon piquant effet.

Toutes les menuiſeries de commodité paſſent par les mains des tapiſſiers; méfiez-vous de ceux qui habitent le fauxbourg Saint-Antoine. Tel vous vend un ſecretaire, qui ſe décolle au bout de trois ſemaine. Vous avez une armoire : attendez la fin du mois, elle laiſſera tomber ſes panneaux. Il y a des meubles ſortis de leurs boutiques, qui ne ſont que des fantômes, & qui, au bout de vingt jours, ſont boîteux, caducs, vermoulus.

Ce n'eſt donc pas une petite ſcience que de n'être point trompé par un tapiſſier qui vous vend des meubles. Le plus ſûr ſeroit d'aller aux inventaires, & d'acheter piece par piece ; mais l'on aime la ſymétrie, l'accord, & qui plus eſt, l'on veut jouir le lendemain. Sans cette précipitation, on pourroit économiſer au moins la moitié de ce que coûte un ameublement.

Je ſuis perſuadé qu'on trouveroit quarante mille lits de maître chez les tapiſſiers de Paris, & qu'ils ſeroient faits & dreſſés dans l'eſpace de trois ſemaines. Il y a des villes où l'on ne ſait comment ſe procurer un lit neuf. Il faut, pour le compléter, le faire venir de ſix endroits, & en envoyer, pour ainſi dire, à tous ces ouvriers épars, le plan géométrique.

On a ſimplifié les couchettes; & j'eſpere bien que, dans quelques années, on ne verra plus

ces effroyables *ciels-de-lit*, ſous leſquels mon imagination n'a jamais pu repoſer depuis l'hiſtoire de cet aubergiſte d'Allemagne, qui faiſoit deſcendre, la nuit, le ciel-de-lit chargé de plomb, ſur ſon homme endormi, & qui le hiſſoit lorſqu'il étoit étouffé. On pourroit faire une hiſtoire de *la chûte des ciels-de-lit*; mais du moins les tapiſſiers modernes, s'ils ſont un peu voleurs, ont plus de goût, & préſervent nos têtes de ces déſaſtres.

CHAPITRE DCCXXXIII.

Epoux, Maris.

Il me ſemble que l'on emploie trop ſouvent à Paris le mot *époux*. A la Cour de Verſailles, & à celle de Lunéville, ceux qui les ont fréquentées, ont toujours oui dire *mari*, au-lieu d'*époux*. Chez le bourgeois, c'eſt tout le contraire; on dit, Monſieur votre *époux*, Madame votre *épouſe*. Quand je dis à la femme d'un marchand ou d'un commis : comment ſe porte votre *mari*? elle s'imagine que je lui parle groſſiérement. Bientôt il faudra leur parler à la troiſieme perſonne.

Lorſqu'une petite bourgeoiſe dit, mon *époux*, au-lieu de mon *mari*, elle croit annoblir celui à qui elle eſt conjointe. Le mari, de ſon côté, n'oſe plus dire, ma *femme*; il appelle ſa ſervante, *Mademoiſelle*, & ſa porteuſe d'eau, *Madame*. Il ſe renfle dans ſon domeſtique, tant qu'il peut. C'eſt pour avoir entendu des tragédies, qu'il a ſubſtitué le mot d'*époux* à celui de *mari*;

mais les époux ne s'aiment plus, & les maris s'aimoient encore autrefois.

Je me rappelle un dialogue de Vulcain avec Vénus. Cet époux infortuné, loin de ſe plaindre avec ſa femme, lui demande pardon de ce qu'il eſt boîteux, enfumé, auſſi laid qu'elle eſt belle; il avoue qu'elle a eu raiſon de lui préférer Mars, Adonis, & compagnie; il convient de bonne foi que s'il avoit eu les agréments, le mérite de ces Seigneurs-là, elle lui auroit accordé la préférence ſur eux.

Vulcain étoit de la pâte de nos maris débonnaires. Ceux-ci parlent à-peu-près de même; mais il y a ſans doute quelques avantages, & quelqu'un a fort bien dit : *Preſque tous les maris des jolies femmes ſont des ſots, & cependant ils ſont tous en place.*

Soyez aimable, ayez du génie, occupez toutes les bouches de la renommée; tout cela ne ſera rien, ou peu de choſe, pour la femme dont vous ſerez le mari.

Antagoras eſt le maître de diſpoſer d'un emploi; l'accordera-t-il à la vertu qu'il ne veut pas connoître, au mérite qu'il envie & qu'il hait, à la miſere qu'il déteſte? Non; l'emploi eſt à vendre au plus offrant & dernier enchériſſeur, à la recommandation d'une de ces femmes, qui paſſent les jours à demander, & les nuits à accorder.

Autour du plafond de la Comédie Françoiſe, on voit les ſignes du zodiaque; on ne ſait pourquoi le Peintre a eu cette idée. Dans une petite loge, au quatrieme, un pauvre époux ſe trouvoit préciſément ſous le ſigne du capricorne, qui dominoit ſur ſa tête en ligne perpendiculaire; & les regards de ſe tourner ſur lui, & les épigram-

mes de circuler : on en parla pendant trois jours. Depuis ce temps-là, tout mari, quand il monte aux quatriemes loges, a ſoin de tourner ſes regards ſur le plafond, & d'examiner ſous quel ſigne le haſard l'a placé.

CHAPITRE DCCXXXIV.

L'Allée des Veuves.

AUTREFOIS les femmes qui avoient perdu leurs maris, n'auroient oſé paroître, même en grand deuil, aux promenades publiques. Il y avoit, aux Champs-Elyſées, *l'allée des veuves*, allée ſombre & ſolitaire, où il ne leur étoit permis de ſe promener qu'après-dîner, pour prendre l'air, & puis rentrer chez elles. Mais l'on voit aujourd'hui des femmes en crêpes paroître à nos ſpectacles. D'autres font de leur deuil un ſujet de parure ; elles donnent, au deuil d'un mari, l'air d'un deuil de Cour. Le défunt n'en obtient pas davantage ; ce reſte de décence n'eſt pas obſervé par des femmes, qui, plus jalouſes de leurs attraits que de reſpect pour l'honnêteté publique, bravent, après le décès de leurs époux, des loix qu'elles ont méconnues pendant leur mariage. Cette conduite des femmes acheve de leur faire perdre la conſidération dont elles jouiſſoient. Le mariage, qui étoit une regle, eſt à la veille de devenir une exception.

On a profané le deuil ; cet emblême de la douleur n'eſt plus qu'une mode, un faſte, un changement d'habit, tel qu'on le pratique lorſqu'on joue une comédie. Oh ! qu'un cenſeur public ſeroit néceſſaire pour conſerver, à la mémoire

des morts, ce reſpect dont l'oubli eſt la plus grande dépravation des mœurs. Les filles de joie, chez la Gourdan, portoient réguliérement le *deuil de Cour*, & ſe félicitoient d'un habillement qu'on leur fourniſſoit *gratis*, & qui relevoit leurs charmes.

Une Marquiſe diſoit ce matin, à ſa femme-de-chambre : *Voilà un deuil qui, depuis quinze jours, m'ennuie bien ! mais, dis-moi donc, Roſette, de qui ſuis-je en deuil?* Et Roſette le lui apprit.

Enfin la bizarrerie ſe mêle à ces témoignages de la douleur, reſpectés chez toutes les autres nations de la terre. M. de Brunoi ayant perdu ſa mere, fit venir des tonneaux d'encre, & mit en deuil les jets d'eau de ſon parc, en les teignant de cette couleur lugubre.

CHAPITRE DCCXXXV.

Hôtel des Monnoies.

C'EST un vaſte monument, conſtruit ſous le regne précédent, & dont la poſition réunit la commodité publique à la décoration du plus beau quartier de la Capitale.

Ce ſuperbe hôtel eſt deſtiné à la fabrication des eſpeces d'or & d'argent, de billons & de cuivre, & en logement pour les Officiers prépoſés à remplir les fonctions de leur état.

Sous l'entrée du périſtile, on voit, à droite, un ſuperbe eſcalier, orné d'un goût magnifique, qui conduit au ſallon deſtiné à l'école de minéralogie, dont M. Sage, de l'Académie des Scien-

ces, & mon ancien camarade d'étude, eſt nommé Profeſſeur.

Rien ne peut égaler le goût exquis & l'élégance que M. Anthoine, architecte, a mis dans la décoration de ce ſallon, qui ſert enſemble & de laboratoire pour les expériences de chymie, & de dépôt précieux des morceaux de mines en tout genre, expoſés à la vue de tout le monde, & claſſés dans un ordre admirable.

Cet établiſſement a pour objet, outre les cours publics, que l'on donne trois fois la ſemaine, de former douze jeunes gens, dont les mœurs ſont connues, qui apprennent l'art d'exploiter les mines, la connoiſſance de la minéralogie & architecture ſouterraine.

En traverſant ſous le périſtile, qui forme l'épaiſſeur du principal corps de l'édifice, on entre dans une grande cour, qui conduit dans les différents laboratoires deſtinés à la fabrication des monnoies.

Là, des hommes en guenilles & en chemiſes trouées, ayant l'air des pâles enfants de la famine, font couler des fleuves d'argent; on croiroit voir les mines du Potoſy miſes en fuſion par un volcan.

Au milieu des branches de ces métaux tentateurs, il faut que ces malheureux ouvriers réſiſtent à la plus forte des tentations; qu'ils manient inceſſamment l'or, & qu'aucune parcelle ne reſte égarée entre leurs mains; car la potence eſt là toute prête. Quel ſpectacle pour un avare que ces ramifications métalliques, qui offrent de tous côtés de véritables barres d'or & d'argent! On marche ſur les lingots ſortis du creuſet, & encore tout brûlants; ils vont former ces pieces de monnoie, que chacun ſe diſpute, depuis le Monarque juſqu'au ſavetier.

Le monnoyage, qui couronne les autres travaux, eſt un des principaux laboratoires dans lequel ſont placés neuf balanciers, qui, dans une action perpétuelle, étonnent par la rapidité avec laquelle on frappe les monnoies. C'eſt un pauvre diable à moitié nud, l'air hâve, & le viſage décharné, qui fait un double louis au front large & ſuperbe; il en fait des milliers, & il n'en a jamais un ſeul dans ſa poche.

J'ai regret que l'on n'ait point fait uſage de l'invention du ſieur Droz de Neuchâtel, graveur intelligent. Il avoit perfectionné une machine qui, d'un ſeul coup de balancier marquoit la piece & la tranche en même-temps. Elle avoit la double utilité d'offrir une monnoie d'une beauté parfaite, & de déjouer les faux monnoyeurs, qui ſe ſeroient trouvés dans l'impoſſibilité de l'imiter. Ce dernier avantage eſt bien ſupérieur à l'autre; car il n'y a rien de plus rare & de plus heureux en politique, que de pouvoir prévenir & épargner le crime à des malheureux.

Sous le Miniſtere de M. de Calonne, l'adminiſtration ordonna la refonte des anciens louis, le prix de l'or étant augmenté depuis pluſieurs années dans le commerce. La proportion du marc d'or au marc d'argent étant reſtée la même en France, & n'étant plus relative aux autres pays, cela avoit occaſionné la rareté de l'or, en ſorte que les orfevres ſe permettoient, au mépris des ordonnances, de fondre les louis. On les fondoit ſous mes yeux, par tas, dans les montagnes de Neufchâtel, pour en faire des boîtes de montre.

La refonte ordonnée, l'ancien louis d'or gagnoit un trente-deuxieme. Auſſi-tôt tous les louis encoffrés, & qui dormoient depuis cinquante

ans ſans avoir vu le jour, reparurent à la clarté du ſoleil. On les porta en foule par l'appas du bénéfice ; pluſieurs furent tardifs & pareſſeux, enfoncés & ſcellés qu'ils étoient par une main avare ; mais ils ſuivirent enfin leurs freres, preſque tous ſe montrerent, & l'eſpece d'or monnoyé ſurpaſſa de beaucoup les calculs des adminiſtrateurs.

On théſauriſe donc, & l'inquiete prévoyance, qui rejette toute ſpéculation, aime mieux garder l'or que de le livrer à la circulation. On vit une infinité de louis qui avoient ſoixante ans, & qui étoient encore neuf & brillants de jeuneſſe. Le payſan, dès qu'il a quelques louis, les enſevelit dans un coin. Jamais un payſan ne paie en or ; il paie en argent ſa taille & les impoſitions royales. Jamais un payſan ne vous donnera un louis d'or pour quatre écus de ſix livres. Ainſi font les vieilles tantes, les oncles grondeurs, les filles décrépites. Tout ce qui eſt ſeptuagénaire, raſſemble l'or, parce qu'il ſe cache, qu'il ſe tranſporte. Enfin, il paroît que, malgré la commotion univerſelle, tous les louis ne ſont pas encore ſortis de leurs ténébreuſes retraites.

On peut bien penſer que l'agiotage ne reſta pas en arriere, & les bras croiſés, pendant ce grand mouvement. Des courtiers ſe promenoient avec des ſacs d'argent, qu'ils faiſoient ſonner, & vous diſoient, au bas du pont-neuf, & tout le long du quai : *Vendez-nous vos louis d'or.*

Mais point de ſuccès brillants ſans revers. Bientôt l'étranger ne voulut recevoir que pour vingt-deux livres dix ſous notre louis. Puis il le portoit finement à Strasbourg, & là il l'échangeoit contre quatre écus de 6 livres.

Au lieu de cette opération, qui allarma le

commerce, & qui lui porta atteinte pendant quelques mois, n'eût-on pas mieux fait, pour ſimplifier les choſes, de porter le louis d'or à vingt-cinq livres ? Cet arrangement auroit ſatisfait tout le monde.

CHAPITRE DCCXXXVI.

Fauxbourg Saint-Antoine.

QUAND je me promene dans le Fauxbourg Saint-Antoine, je me rappelle la guerre de la *Fronde*, Paris ſoulevé pour deux membres du Parlement. Ce Fauxbourg avoit pris la forme d'un champ de bataille ; car le Prince de Condé y combattoit les troupes du Roi.

Alors, les mémoires du Cardinal de Retz me reviennent à l'eſprit. C'eſt ce livre énergique qui m'a fait lire tous les autres livres. Je me repréſente le Coadjuteur créant la guerre civile ; & ſi l'hiſtoire ne me montroit point la date de ces événements, je les croirois beaucoup plus anciens.

Le Roi fut forcé de s'échapper de ſa capitale, à-peu-près dans la même année où le Roi d'Angleterre, détrôné par ſes propres ſujets, fut décapité à Londres.

Le premier Miniſtre, le Cardinal Mazarin, ſe vit rappellé, & encenſé par toute la France, qui avoit mis ſa tête à prix.

Ce Mazarin mourut riche de 30 millions ; il en avoit dépenſé 48.

Enfin, ce Duc de Beaufort, ce Roi des halles, bien révolté contre la Cour, ſembloit devoir changer les intérêts politiques du Royaume ; car

cette guerre civile, dont on ſe moque de nos jours, auroit pu avoir un tout autre effet que celui que lui a aſſigné le ſort, ou plutôt le caractere des chefs. La Fronde tendoit à un but que la folie nationale a ſubitement dérangé.

Je ne ſais comment ce Fauxbourg ſubſiſte. On y vend des meubles d'un bout à l'autre; & la portion pauvre, qui l'habite, n'a point de meubles. Les gens de la campagne font les trois quarts des achats; & en général on ne leur délivre que le rebut de ces marchandiſes, ou ce qu'il y a de plus groſſier dans ce genre de commerce.

CHAPITRE DCCXXXVII.

Le Pré Saint-Gervais.

Il eſt coupé en petites propriétés, qui réjouiſſent la vue. Ces petites cultures ſont variées à l'infini, & ont beaucoup d'agréments. Fruits, racines, légumes, herbes, graines de toutes eſpeces, qu'on recueille toute l'année & en toutes ſaiſons, œillets, petits pois; tout cela forme un ſpectacle charmant. Il faut l'aſſiduité locale & patiente des familles libres, pour attirer ainſi les fruits de la terre. Les grands domaines n'y ſont pas propres. Ici, l'on voit les paniers des vendangeurs & les corbeilles des jardinieres; ici, l'on a conſervé le châtaignier, ce bel arbre, ſi méchamment, ſi bêtement proſcrit, & qui donne en abondance des fruits nourriſſants : je le retrouve, je l'embraſſe, j'ai regret de ne plus le rencontrer ſur les grandes routes. Etrangers! promenez-vous au pré Saint-Gervais, vous verrez que les petites propriétés ſont encore les plus floriſſantes. *Lau-*

dato ingentia rura, exiguum colito, disoit, il y a dix-huit cents ans, le Prince des Poëtes Latins. Promenez-vous sans crainte dans ces lieux chéris de Flore & de Pomone. On ne voit pas aux environs de Paris, ces affreux gibets des justices criminelles, qui épouvantent ailleurs. Les fourches patibulaires de Montfaucon sont dégarnies; & le nom de ce monticule seroit à peine connu de nos jours, sans ceux de quelques héros de la finance, qui lui ont acquis une juste immortalité.

Ce n'est pas qu'on ne pût trouver encore nombre d'acteurs méritants, & bien dignes d'y figurer; mais l'or a trouvé l'art d'adoucir ce qu'il y avoit de trop farouche dans les mœurs françoises, qui sont devenues beaucoup plus indulgentes; & l'on a remarqué d'ailleurs que ce hideux spectacle, fait tout au plus pour attrister les regards, n'avoit aucun pouvoir contre le mal qu'on vouloit guérir. Je serois même tenté de croire que les corpuscules, émanés de ces cadavres aériens & disséminés par les vents, n'ont servi qu'à faire germer au loin cette ivraie lombarde & juive, & à gangrener ce beau Royaume, &c. &c. &c.

CHAPITRE DCCXXXVIII.

Très-haut & très-puissant Seigneur.

Comme ces mots sont ronflants ! mais on les pardonne, quand ils figurent dans un billet d'enterrement, & qu'ils se répetent dans le journal de Paris, à l'article *morts*. C'est le dernier élan de l'orgueil, le dernier soupir de la vanité.

Quelquefois les principautés, les Duchés, les

Comtés, les terres nobles, &c. occupent ſept à huit lignes entieres dans ce journal; mais tout cela finit par *hîc jacet.* Voilà le grand mot philoſophique, le plus conſolant pour les trois quarts & demi de la race humaine. Les très-hauts & très-puiſſants Seigneurs, qui arriveront tour-à-tour ſur ces liſtes inévitables, doivent ſonger qu'on oubliera leurs principautés, & qu'on ne ſe ſouviendra que de leurs vertus.

Dans les billets de mariage on met auſſi, *très-haut & très-puiſſant Seigneur;* ce qui devient ſouvent un menſonge aux yeux de l'épouſe: le Seigneur eſt un enfant, ou un homme blaſé; la *haute* & plus *puiſſante Dame* ſort du Couvent. Elle eſt ſtérile pendant pluſieurs années avec le *très-puiſſant Seigneur*, & puis, elle prend ſon parti, & s'arrange afin de ne pas laiſſer tomber une race noble.

Les mariages de finance ont toujours lieu. La fille de qualité paroît faire grace au financier, en l'admettant dans ſon lit; & le financier, étourdi d'un idiome familier à la nobleſſe, a la ſottiſe de s'eſtimer inférieur à ſa femme.

Quand cette fille de qualité a un enfant, elle ſe lamente ſi c'eſt un garçon; elle aimeroit mieux une fille: & pourquoi? c'eſt qu'elle marieroit ſa fille à un Duc, & qu'elle pourroit l'appeller *mon gendre.*

Qu'eſt-ce qu'un grand Seigneur? C'eſt celui qui a des châteaux, des dettes, & qui affecte de regarder tous les hommes au-deſſous de lui, comme des bêtes de charge pour le ſervir, ou comme des ſinges pour l'amuſer.

Il n'y a point d'ivreſſe comparable à la vanité d'un jeune Seigneur François, s'il n'eſt pas aſſez heureux pour avoir des amis qui répriment ſes

fougues & ſes extravagances; il ſe perſuade aiſément que tous les hommes ſont au-deſſous de lui, nés pour l'admirer ou pour lui rendre hommage. Il a des idées ſi extraordinaires, qu'on ne peut croire ce que l'on entend. Le jeune Seigneur François fait ſur-tout parade d'avoir ſon ſellier, qu'il endoctrine, & de connoître tous ſes ouvrages par leur nom propre.

Les grands Seigneurs cachent beaucoup mieux que les autres leur médiocrité & leur inſuffiſance; voilà leur avantage. Mais tel qui s'intitule très-haut & très-puiſſant Seigneur, & par-delà encore, n'a ſouvent d'autre littérature, (quoiqu'il parle de tout) que la Pucelle de Voltaire, ni d'autre morale que celle d'un Brochet.

Un jeune Seigneur, amateur de livres licencieux, ayant vu, dans un catalogue, l'*Anti-Lucrece*, crut que c'étoit un perſonnage très-oppoſé à la chaſte épouſe qui s'étoit poignardée dans l'ancienne Rome. Il fit acheter le livre, & fut fort ſurpris de n'y trouver rien de ce qu'il attendoit.

La mort regle les comptes du très-haut & très-puiſſant Seigneur, dit Gordon, & montre que c'eſt un gueux tout nud, qui ne poſſede rien que la pouſſiere qui remplit ſa bouche. O mort éloquente! quel eſt celui qui croit cela, juſqu'à ce que tu le lui diſes?

Les très-hauts & très-puiſſants Seigneurs ont été ſcandaliſés de lire, dans le journal de Paris, le *bulletin* de la maladie de M. de Buffon; ce journal ne devant parler, ſelon eux, que de leur veſſie, & non de celle d'un Ecrivain qui intéreſſoit l'Europe littéraire.

CHAPITRE DCCXXXIX.

Whiski.

HAUTES voitures imitées des Anglois. Elles ſont, ſur le pavé de Paris, incommodes, meurtrieres, dangereuſes, même pour celui qui les mene; car elles vomiſſent ſouvent leur conducteur, à raiſon de leur forme & leur élévation.

Les délits commis dans l'ivreſſe, ne doivent point exciter l'indulgence. La loi pourroit prendre pour regle l'ordonnance de Pytacus, qui puniſſoit deux crimes dans un coupable ivre, le crime de l'ivreſſe & celui qu'il a fait commettre.

Que dirons-nous donc de ces forfaits commis avec réflexion, avec jactance; de cette inhumanité barbare, qui, pour épargner la minute d'une heure conſacrée à la débauche, ſe fait un jeu de bleſſer, d'écraſer? Comment parlera-t-on de loix, lorſque la plus facile, la plus néceſſaire à publier, n'eſt pas encore ſortie de notre Police? Les whiski, les cabriolets & les voitures coûtent la vie à près de deux cents hommes; & la légiſlation ſi volumineuſe ſur l'article des impôts, ne s'éveilleroit pas ſur ces barbaries de quelques riches? La ſûreté perſonnelle n'eſt-elle pas encore plus précieuſe que la liberté politique? Et qu'importeroit une légiſlation, grande & majeſtueuſe, (qui ne ſeroit, pour ainſi dire, qu'une décoration extérieure) ſi le pavé d'une ville ſuperbe étoit journellement rougi du ſang des citoyens? Cette ville magnifique ne ſeroit-elle pas alors déshonorée par ces actes de cruauté & d'invigilance?

La ſurveillance publique n'eſt-elle pas enfin la

loi indiſpenſable? Et les aſſaſſins, qui cachent leur poignard, & qui attendent les ténebres, font moins de mal que ces libertins montés dans leurs whiski, roulant le meurtre & l'audace ſous l'œil du jour, & devant une Police impuiſſante.

Nos murailles offrent une multitude de ſentences ſur des abus de peu d'importance, & preſque inſéparables d'une nombreuſe population; & voici qu'on laiſſe à des fous barbares la permiſſion de marcher ſur les femmes, ſur les enfants, ſur les vieillards, pour peu qu'ils barrent le chemin par où ces impudents s'énorgueilliſſent de paſſer avec rapidité, pour arriver plutôt au ſanctuaire de leurs plaiſirs. Une loi, qui feroit ceſſer cet opprobre & ce ſcandale, eſt-elle donc ſi difficile à obtenir? Et point de ſemaine qui ne voie éclorre un réglement, une ordonnance, un édit! Comment la puiſſance, qui fait tant de choſes, ne deſcendroit-elle pas à prévenir ces meurtres, qui ſe renouvellent au milieu des plaintes de l'humanité?

Je ne dirai point que le fantaſſin a le droit de percer ces bourreaux ambulants; toute vengeance eſt illicite; & le ſang ne rachete point le ſang; mais il ſeroit à propos que le peuple fît deſcendre un de ces malheureux étourdis, quand il auroit pouſſé ſes chevaux avec une vélocité barbare, dans des rues fréquentées, & qu'il mît en pieces ſon cabriolet ou ſon whiski.

Un whiski, le jour de Pâques 1788, a écraſé, en un clin-d'œil, une femme & un Prêtre. J'ai été témoin de l'affreux accident. Je le répete: la capitale eſt déshonorée par cette indifférence pour la vie des citoyens. On a purgé la ville d'aſſaſſins; mais l'aſſaſſinat commis par un homme monté dans un haut cabriolet, differe-t-il d'un coup de poignard? Le poignard eſt plus doux que les roues dentellées

dentellées d'une voiture, qui vous laiſſent quelquefois un reſte de vie pour ſouffrir des ſiecles. On peut échapper à des voleurs aſſaſſins, en ſe tenant ſur ſes gardes; on ne ſauroit échapper à ces riches inhumains qui vous paſſent ſur le corps, tandis que vous allez dans les rues pour vaquer à vos affaires.

Le lendemain de la preſſe effroyable dont nous avons parlé dans les premiers volumes de cet ouvrage, le public fantaſſin, à la vue des cadavres, menaçoit de l'œil & du geſte les cochers; car les voitures avoient occaſionné une grande partie du déſaſtre. Les gens à équipages baiſſoient les yeux dans leurs carroſſes; &, pendant un mois, l'allure des chevaux fut modérée.

CHAPITRE DCCXL.

Orthographe du beau monde.

C'EST, ſans doute, ſur les enſeignes de Paris que les belles Dames & les grands Seigneurs apprennent l'orthographe. L'Écrivain des charniers la ſait un peu mieux. Ces Chevaliers de l'écritoire ſont toujours les confidents des ſervantes, qui ſont plus véridiques dans la boutique de l'Ecrivain que dans le confeſſional.

Il y a toujours le ſtyle à quatre ſous, ſix ſous, douze ſous & vingt quatre ſous. Le ſtyle à quatre ſous & ſix ſous, eſt annexé aux lettres des cuiſinieres, tandis que celui de vingt-quatre part, plane & s'élance juſqu'au trône. Celui de douze eſt pour le petit Bourgeois & le Gentilhomme provincial. Mais depuis qu'on débat les matieres politiques, une foule de copiſtes ſont dépoſitaires des projets reſtaurateurs de l'Etat. Tel veut régir

la France dans un regiſtre à *partie double*, comme on fait dans une boutique de la rue Saint-Denis; l'arithmétique y brille plus que l'orthographe. Mais un futur Contrôleur-général (tous aſpirent à l'être) a-t-il beſoin de ſavoir la langue? quand il voudra écrire, n'aura-t-il pas ſecretaires, commis, & le coloriſte? Ces copiſtes rectifient les fautes d'orthographe des adminiſtrateurs du Royaume; mais leur doctrine malheureuſement ſe borne là. Nos jolies femmes regagnent en eſprit & en légéreté ce qu'elles n'ont pas en orthographe; elles s'en paſſent, & n'en manient pas moins la langue avec une grace infinie, tandis que les lourds grammairiens ne ſavent pas répondre à une lettre. Un Maréchal de France en gagne-t-il moins une bataille, parce qu'il ne ſait pas l'orthographe? il n'en a pas même beſoin pour faire des vers, & pour être de l'académie. Concluons que l'orthographe eſt la choſe du monde la plus inutile pour le feu des idées & les charmes de l'élocution. Ainſi le fameux Dupré ſavoit danſer & ne ſavoit pas marcher. Ainſi tel auteur ſait écrire & parle mal. Une boutique n'en eſt pas moins achalandée pour offrir une orthographe vicieuſe; une femme n'en eſt pas moins adorable pour mettre une *s* à la fin d'un *je vous aime*.

CHAPITRE DCCXLI.

Milles.

A PARTIR du parvis Notre-Dame, en face de la Cathédrale, on a placé, depuis quelques années, des colonnes de mille en mille toiſes. Le

dixieme mille ſe voit à l'entrée de Verſailles, près la place.

Le parvis Notre-Dame eſt donc le point central de toutes les routes du Royaume. Ces milles s'étendent aujourd'hui ſur preſque tous les grands chemins, & vont juſqu'au fond des Provinces. Ainſi il n'y a plus de confuſion; le nom de lieues, qui étoit trop arbitraire, eſt remplacé par celui de milles, qui ne laiſſe aucune équivoque; c'eſt un embelliſſement utile & commode. Le fantaſſin peut meſurer ſa marche, & ne point excéder ſes forces.

Mais la poſte aux chevaux & les meſſageries ont profité de ces milles pour multiplier les lieues, & faire payer d'autant plus les voyageurs. La lieue de poſte n'eſt guere que de deux mille toiſes, tandis que celle de Bourgogne étoit de trois mille, celle de Languedoc de quatre mille. On a fait une lieue de poſte dans un clin-d'œil; on change de chevaux lorſqu'à peine ils ſont fatigués. Au bout de trente minutes, nouveau maître de poſte, nouveau poſtillon : ce n'eſt pas une courſe, c'eſt une promenade. Mais ils ſemblent vous faire grace en recevant votre argent; ils ſe plaignent ſans ceſſe, malgré l'augmentation du prix, & quoique le ſalaire des poſtillons ſoit quadruplé.

CHAPITRE DCCXLII.

La Foire aux Jambons.

Elle a lieu le mardi de la ſemaine-ſainte. De grand matin une foule de payſans des environs de Paris s'aſſemblent dans le parvis & dans la rue neuve Notre-Dame, pourvus d'une

immenſe quantité de jambons, de ſauciſſes & de boudins, qu'ils ornent & couronnent de lauriers. Quelle profanation de la couronne des Céſar & des Voltaire !

L'orthodoxe Pariſien, exténué par le jeune, qu'il a ſoigneuſement obſervé pendant le carême, dévore de l'œil ces viandes embellies. Il les prend dans ſes mains, les tourne & les retourne, met le nez deſſus pour les flairer : prends garde d'y mettre la langue, imprudent ! l'Egliſe te le défend ; réprime ta convoitiſe ; mais, dimanche prochain, tout te ſera permis ; tu en mangeras du jambon ſaupoudré de ſalpêtre ; tu ſanctifieras le *ſaint jour de Pâques*, en te bourrant, comme un canon, de ces mets indigeſtes, dont tu précipiteras la digeſtion par un ruiſſeau de vin frélaté : & voilà l'effet du jeûne ordonné par mandement.

La tentation de prévariquer envers la loi eſt bien plus forte pendant la ſemaine-ſainte que pendant tout autre temps de l'année. Les boutiques de charcutiers ſont brillantes ; la cochonnaille, apprêtée ſous mille formes, ſéduit les eſtomacs catholiques ; elle a un air plus ragoûtant dans ces jours ſacrés, où il eſt défendu d'en manger ; elle eſt ſous l'œil & ſous la main des fideles qui doivent la repouſſer. Quelques malheureux ſuccombent à la tentation publique ; on en a vu qui, ne pouvant attendre le dimanche de Pâques, engloutiſſoient furtivement une ſauciſſe le jour même du vendredi-ſaint. Mais ne ſeroit-il pas de la prudence de voiler ces viandes appétiſſantes, qui font trébucher les foibles ? C'eſt la préſence des objets qui les invite à la violation du précepte : *Ruimus in vetitum & nefas, audax Iapeti genus.*

O bizarrerie des temps! quel contraſte entre la pâque du peuple d'Iſraël & celle du peuple Pariſien ! Les Hébreux mangeoient un agneau, & les François mangent l'animal immonde déteſté par les Juifs.

La Police a l'œil ouvert ſur le trafic de cette foire. Beaucoup de filous s'y gliſſent, & les exempts viennent y reconnoître les viſages dont ils ont le ſignalement, tandis que les fideles paſſent à travers cette armée de jambonnaux, pour aller entendre l'office lugubre des ténebres.

Il y a enſuite l'inſpection de ces viandes deſſéchées dans les cheminées des environs de Paris ; mais à qui a-t-on confié cette inſpection, d'ailleurs ſage & ſalutaire ? A des hommes intéreſſés à trouver des délinquants, à des charcutiers, jaloux de voir des manants de village uſer du privilege qu'ils ont acheté, de vendre excluſivement la viande de porc. Auſſi, au moindre ſymptôme de corruption, ils ſe ſaiſiſſent des jambons, ſauciſſes & ſauciſſons ; & malgré les clameurs des payſans, qui s'écrient qu'ils ſeroient trop heureux de pouvoir manger eux-mêmes les viandes qu'on leur arrache, tout eſt jetté dans la Seine, de deſſus le pont où fut le petit Châtelet ; mais les ruſés mariniers des environs ſe tiennent à l'affût ſous les arches du pont, & repêchent une partie des jambons précipités. Leur palais impartial les trouve de bon goût, & ils s'en régalent pendant les fêtes de Pâques, tandis que les triſtes couronnes abandonnées au gré tranquille des flots ſéquaniens, s'en vont battre humblement les murs de ce ſuperbe palais de nos Rois, où on les voit briller ſi glorieuſement, quelques mois après, ſur les fronts académiques.

Ainſi la jalouſie de métier anime les ſyndics de la charcuterie, & les ſaiſies ſe font avec trop de précipitation. Ce qui contribue peut-être à ne pas faire veiller d'aſſez près à un pareil abus, c'eſt que pluſieurs de ces charcutiers de campagne ſe permettent de vendre du ſoin déguiſé en ſauciſſes, andouilles, ou cervelas, à l'aide d'une peau trompeuſe & menſongere.

Si vous aviez, ami Lecteur, une jolie gouvernante; ſi, voulant la conſoler d'un long jeûne, vous aviez volé à la foire pour y acheter une magnifique andouille; & ſi, après cinq heures d'une cuiſſon pénible, votre couteau ne rencontroit que du ſoin pour la régaler, qu'en penſeriez-vous?

CHAPITRE DCCXLIII.

Rumeurs théâtrales.

Il y en a de pluſieurs eſpeces; elles ſont tantôt les vives acclamations d'un peuple enchanté, & tantôt les bruyants murmures d'un peuple indigné. Mais obſervez que, dans ces deux cas, il ne jouit jamais, en toute liberté, parmi nous, du droit qu'il achete à la porte, de témoigner ſon plaiſir ou ſon mécontentement. La ſoldateſque dit aux flots ſoulevés du parterre : *Huc uſquè venies!*

Chez les Romains, il y avoit trois ſortes d'acclamations ou d'applaudiſſements. La premiere s'appelloit *bombi*, parce qu'ils imitoient le bourdonnement des abeilles; la ſeconde étoit appellée *imbrices*, parce qu'ils rendoient un ſon ſemblable au bruit que fait la pluie en tombant ſur

les tuiles, & la troiſieme ſe nommoit *teſtæ*; parce qu'ils imitoient le ſon des coquilles & des caſtagnettes. Tous ces applaudiſſements, comme les acclamations, ſe donnoient en cadence.

Si les anciens témoignoient avec tant d'enthouſiaſme, aux ſpectacles, le plaiſir que leur procuroient les Auteurs ou les Acteurs, ils n'exprimoient pas d'une maniere moins énergique le mécontentement qu'ils leur donnoient. Les Athéniens ſur-tout, qui l'emportoient ſur tous les peuples, pour la délicateſſe du goût, étoient, par cette raiſon, les plus difficiles à ſatisfaire. Ils ne ſe contentoient point de ſiffler avec la bouche; le plus grand nombre, pour mieux ſe faire entendre, portoit des inſtruments propres à ce deſſein; par exemple, des ſifflets compoſés de ſept tuyaux, qui rendoient ſept ſons différents, en ſorte qu'il caractériſoit ſa critique par un ſon varié, plus ou moins fort, du redoutable ſifflet: raffinement de l'art dont nous n'avons pas encore imaginé les notes, malgré leur extrême néceſſité dans ce ſiecle.

Je ſuis de ceux qui regrette l'ancienne licence des parterres; il en réſultoit quelques inconvénients, mais en même-temps les plus grands avantages pour la perfection de l'art des Acteurs, & pour la gloire du Poëte. Une multitude de pieces, qui offenſent le goût, & ſurtout l'honnêteté, n'auroient pas été entendues, il y a quarante ans, ſur le théâtre de la nation.

A Londres, le public fait la police des ſpectacles, & elle eſt bien faite. Le fuſil, en gênant la liberté à Paris, n'empêche cependant pas toujours les ſcenes turbulentes. Le public s'irrite contre l'appareil des armes; & le tumulte effréné

s'accroît quelquefois des efforts indiscrets des sentinelles, qui, faites pour figurer dans un champ de bataille, sont déplacées dans le temple paisible des muses. Le théâtre semble une prison gardée à vue ; mais quand le parterre à fermenté par degrés, il est difficile d'arrêter son explosion. J'ai vu des jours où le public se sentoit comme un besoin de manifester son indépendance, & réagissoit, comme las de la contrainte, avec une turbulence d'où s'élevoient des clameurs désordonnées.

Je suis fondé à croire que l'image menaçante qu'offre la police des spectacles, ne fait qu'ajouter à l'humeur du public ; qu'il trouble son plaisir, parce qu'il en trouve un plus grand à braver les habits bleus. L'indiscipline a des charmes pour cette jeunesse nombreuse de tout état, dont il est difficile de réfréner la bouillante effervescence. Elle se plaît à faire loi, en dépit des réglements arbitraires, parce qu'ils attentent à cette liberté dont on doit jouir, au moins dans les lieux & dans les temps consacrés à l'amusement. Quand la piece, ou l'Acteur déplaît, le public, comme pour regagner son argent, s'abandonne au tumulte de la licence ; & l'héroïque tragédie, qui devoit faire couler des larmes, dégénere en farce bouffonne, qui excite un rire universel.

Mais toute cette sédition tombera à neuf heures. Il ne faut qu'attendre ; que la garde ne s'en mêle point, tout s'appaisera, & les plus échauffés retourneront tranquillement chez eux, amuser, en soupant, leurs amis, du récit burlesque de la petite guerre civile excitée ce soir-là au parterre.

Une chose vraiment révoltante, c'est de voir

la ſoldateſque maltraiter quelquefois les benins parterriens. On eſt indigné quand on apprend qu'elle empriſonne des citoyens ſans la moindre formalité, & que ce régime militaire s'exerce impunément, malgré les tribunaux de police, qui ſeuls ont le droit de prononcer ſur la liberté individuelle de chaque citoyen. Cet odieux abus allarme, avec raiſon, quiconque ſait apprécier le danger énorme qu'il y auroit à laiſſer à des ſoldats, ou à des Officiers, une pareille autorité.

Quand quelqu'un trouble le ſpectacle, le ſeul châtiment qu'il mérite, c'eſt d'être mis à la porte, avec défenſe de rentrer ce jour-là dans la ſalle.

Quelquefois le puplic prend parti pour une Actrice. La ville alors ſe diviſe en deux factions, ainſi que le fut jadis Rome, au ſujet des deux pantomimes, Batyle & Pylade. Mais le Miniſtere ne doit protéger perſonne. Il doit laiſſer au peuple ſes diſputes innocentes. Auguſte ayant tancé Pylade ſur l'animoſité qu'il témoignoit à ſon adverſaire, le pantomime lui donna une leçon politique, en lui diſant : *Vous êtes un ingrat, Seigneur ! laiſſez le peuple s'occuper de nos différends.* On jette un tonneau vuide à une baleine, afin de l'amuſer, & de la détourner d'attaquer le vaiſſeau même.

Il eſt auſſi injuſte qu'indécent de violenter le parterre. C'eſt lui qui acquitte la dette de la nation ; il accueille les Princes illuſtres, les héros couronnés par la victoire. Il fait recommencer l'opéra pour le Roi de Suede ; il commande une fanfare pour honorer le triomphe de l'innocence ; il bat des mains à un Général vainqueur & au fils de Monteſquieu. Ce peuple ſent, de-

vine le mérite, & s'émeut par une commotion électrique. Un *parterriana*, composé par un homme de goût, seroit un livre très-piquant. Il émane souvent de ce tribunal, des arrêts d'une justesse profonde, & quelquefois d'une finesse qu'on ne lui auroit pas soupçonnée. Il devine sur-tout, par une sorte d'instinct, les amis ainsi que les ennemis du bien public. Il est galant; mais il fait justice quand il le faut.

D'ailleurs, n'achete-t-il pas à la porte le droit de dire son avis? Il ne vient au théâtre que pour avoir du plaisir; & si le Comédien ne remplit pas son attente, n'est-il pas fondé à se plaindre d'un Acteur ignorant & paresseux, qui lui fait perdre son temps & son argent? & ce Comédien sera-t-il à l'abri du reproche, parce qu'il est protégé par des baïonnettes? Qu'il appelle donc aussi des baïonnettes pour le nourrir & pour l'applaudir. Les Comédiens veulent-ils ressembler à l'Empereur Néron, qui, lorsqu'il représentoit sur le théâtre, étoit environné de cinq mille soldats, nommés *augustates*, qui entonnoient ses louanges, que le reste des spectateurs étoit obligé de répéter sous peine de mort?

Il faut convenir que nos parterres sont maintenant composés de maniere à ne plus mériter la prépondérance qu'ils avoient sur le sort des ouvrages du temps de Corneille & de Racine.

CHAPITRE DCCXLIV.

Fait pour aller à tout.

EXPRESSION nouvellement accréditée depuis que les femmes ſe mêlent de toutes les affaires, veulent faire depuis un Miniſtre juſqu'à un commis des fermes, juſqu'à un donneur d'eau bénite. Elles parlent inceſſamment de l'élévation *prochaine* de leurs protégés; elles exaltent leur mérite : on diroit qu'elles connoiſſent la Cour. Ces femmes-hommes vont, viennent, ſont partout.

On croiroit, à les entendre, qu'on choiſit avec trop peu de ſoin les hommes en place. Elles ſemblent ſe charger du choix; & avec tout cela que ſavent-elles? devinez.

Elles ſont élevées pour le monde, dans un cloître; elles ſe marient ſans connoître leurs maris; elles ſont meres ſans connoître leurs enfants; elles paſſent leur vie à la toilette, à table, au jeu, au ſpectacle, à ſe faire écrire aux portes.

Dans le grand monde, il y a plus de femmes impertinentes que d'hommes impertinents; c'eſt le contraire dans la bourgeoiſie.

Les petites maiſons ne ſont pas anciennes; mais, depuis long-temps, elles n'ont plus l'air de myſtere; les petit ſoupers ſe font tout bonnement chez ſoi.

CHAPITRE DCCXLV.

Abus de la Société.

La société tue la société. Rien de plus vrai que cet axiome. Les deux sexes, à force d'être réunis, ont éteint toute l'impression qu'ils doivent faire l'un sur l'autre. On n'est plus *amoureux*; on n'a que des *fantaisies*. Rien de plus rare qu'une vraie passion. Or, du temps qu'en France l'amant battoit sa maîtresse, & que le pere de famille battoit sa femme, sa fille, sa servante, l'amour régnoit encore : car, battre ce qu'on aime, lui donner quelques soufflets, voilà le secret du cœur vivement épris, & les preuves d'un grand amour. Ces petites injures, on les répare avec usure par des larmes brûlantes & par des flots de tendresse. Quiconque n'est ni jaloux ni colere, ne mérite pas le titre d'amant; il n'y a point d'amour sans ces fureurs momentanées, qui se transforment en plaisirs vifs & en voluptés nouvelles.

Les femmes de nos jours sont indépendantes; elles ne veulent pas même être grondées, encore moins battues. Les infortunées ! elles ne connoissent pas tout le prix d'un soufflet qu'applique l'amoureuse colere, l'avantage inappreciable d'une robe déchirée. Elles perdent les inconcevables baisers de l'amour. Combien elles sont ennemies d'elles-mêmes ! A la moindre réprimande elles crient *séparation*; & faute d'être battues, elles sont réduites aux langueurs de cette froide galanterie, qui ne remplace jamais les transports véhéments de la passion. Oui, il vaudroit mieux,

pour leurs attraits, qu'on leur arrachât quelques cheveux, que de leur parler trop librement. Elles seroient alors & plus célestes & plus respectées.

Que nos Parisiennes lisent le *Code des Gentoux*; elles verront *qu'une femme, maîtresse de ses actions, se comporte toujours mal pour son propre bonheur*; & qu'un homme doit, le jour & la nuit, contenir tellement sa femme, qu'elle ne puisse rien faire de sa propre volonté. Les maris n'auront pour leurs femmes qu'un sentiment froid, tant que celles-ci, au lieu de se soumettre à quelques coups, (jamais dangereux, quelques violents qu'ils soient) porteront leur *réclamation* en justice, pour une chiquenaude ou une égratignure amoureuse; elles auront beau *galantiser*, rien n'égale ici-bas l'heureux destin d'être battue & aimée. Les Grecs & les Romains, qui nous valoient bien, battoient leurs femmes & leurs maîtresses; car le plus grand vice de l'amour, c'est la langueur, la tiédeur. Les rares plaisirs de la volupté veulent être conquis au milieu des tempêtes & des orages; & la femme qui n'entendra pas ceci, ne méritera pas même un *madrigal à la Florian.* Qu'elle reste familiere avec tous les hommes, elle sortira de la vie sans avoir connu l'amour.

Aussi la rouerie n'a-t-elle eu entrée en France que par les femmes; ce sont elles qui ont formé ces aimables roués, qui, pour récompense, les apprécient à leur valeur. Autrefois on complimentoit les femmes, on les accabloit de soins, de prévenances. Jamais le *cavalier* ne quittoit sa Dame; la galanterie étoit un culte perpétuel. Aujourd'hui on se sépare lestement des femmes, même dans un bal. On les laisse seules; & les jeu-

nes gens forment des grouppes, où ils parlent de ces mêmes femmes délaiſſées en pleine liberté maſculine. Le plus jeune homme annonce qu'il ne ſe gêne point pour les femmes. Il quitte la converſation ou la Dame, pour aller jouer au billard ou lire dans un coin.

A la Cour, le centre de la politeſſe, des égards, & où l'on rendoit aux femmes un hommage perpétuel; à la Cour, on paſſe, pour ainſi dire, devant elles ſans les ſaluer. L'ironie eſt la figure favorite des jeunes gens. Ce changement dans nos mœurs à une date récente.

CHAPITRE DCCXLVI.

Place du Louvre.

En face de cette ſuperbe colonnade que tout étranger admire, on voit beauconp de vieilles hardes, qui, ſuſpendues à des ficelles, & tournant au vent, forment un étalage hideux. Cette friperie a tout-à-la-fois un air ſale & indécent. Là, tous les courtauds de boutique, les maçons & les porte-faix vont ſe recruter en culottes, qui ont manifeſtement ſervi. Les neuves y ſont de contrebande; il y en a de toutes formes, de toutes couleurs & de toute vétuſté, expoſées aux chaſtes regards du ſoleil & des jolies femmes, ſoit Angloiſes, ſoit Italiennes, ſoit Eſpagnoles, qui ne peuvent admirer le périſtile du louvre, ſans voir en même temps ces échoppes ſi ridiculement ornées.

Un calife, (il s'appelloit je ne ſais plus comment) vit un jour, des fenêtres de ſon Palais, de vieilles hardes mal lavées, qu'on faiſoit ſécher au

ſoleil ſur des terraſſes. Il fit jetter en moule quelques centaines de balles d'or, prit une arbalêtre, & s'amuſa à percer ces pauvres habillements, de maniere qu'il donnoit au propriétaire de quoi en avoir de neufs. Ce trait m'a toujours plu.

Sur cette même place, une marchande de pommes, douée d'un grand caractere de charité, adopta deux enfants malheureux, quoiqu'elle en eût déja neuf à nourrir. Elle pourvut à tous leurs beſoins, les confondant avec les ſiens propres. Cette bienfaiſance héroïque fut remarquée lorſqu'elle n'y ſongeoit pas, & elle reçut publiquement le tribut d'éloges & de ſecours que méritoit une généroſité ſi rare dans un rang qu'on dit abject.

Des paraſols chinois, en toile cirée, de dix pieds de haut, mais groſſiérement travaillés, ſervent d'abri à cette multitude de frippiers, étalant là des nippes, ou plutôt des haillons. Lorſque ces paraſols ſont baiſſés la nuit, ils forment, dans l'obſcurité, comme des géants immobiles, rangés ſur deux files, qu'on diroit garder le louvre. Quand on n'eſt pas averti, on recule dans les ténebres au premier aſpect; & l'on ne ſauroit deviner ce que c'eſt que ces fantômes.

Il eſt reconnu que les miaſmes contagieux de différentes maladies, ſe propagent ſur-tout par les étoffes de laine. On vend, au lieu de les brûler, les hardes de ceux qui meurent de phthiſie, de pulmonie, de conſomption. Les frippiers les achetent pour les revendre; & l'habit infecté paſſe ſur le corps ſain d'un pauvre ouvrier, qui, loin de toute idée phyſique, gagne, par le contact de l'étoffe, une maladie dont il étoit exempt. Cette imprudente permutation d'habillements entretient, parmi le peuple, une foule de maux cachés, & dont il eſt loin de découvrir l'origine.

Une charitable ordonnance de Police viendroit à propos pour ſoumettre toutes ces hardes à une ſorte de déſinfection, en les faiſant paſſer, ou par le feu, ou par l'eau, ou par des aromates; mais la pauvreté ſe diſpute ces lambeaux qui ont appartenu à d'autres pauvres; & le trafic de ces miſérables vêtements offre une plus grande concurrence à raiſon du bas prix. On peut s'en convaincre, en voyant pluſieurs acheteurs pour tel vêtement indiſpenſable; & le plus rebutant à l'œil ne reſte pas abandonné.

Au milieu de cette foule, qui ne ſait pas qu'elle achete des poiſons cachés, on vend du café en plein air. Tandis que le limonadier, dans ſa boutique de glace, vous vend la taſſe de café cinq ſous, de petits détailleurs tiennent, ſous ces paraſols chinois, une fontaine de fer-blanc, garnie d'un robinet, verſent le café à la populace; il eſt toujours au lait. Le porte-faix, le manouvrier, la femme de la halle, qui n'ont pas le temps de s'aſſeoir, le prennent debout. Les limonadiers, armés de leurs privileges, vouloient chaſſer ces utiles détailleurs, ainſi que l'opéra chaſſe tous les chanteurs; mais enfin la philoſophie a tellement prévalu chez les hommes en place, qu'on a laiſſé le peuple déjeûner ſous ſes fardeaux, & boire, ſans déplacement, ſon café à deux ſous la taſſe. C'eſt un beau & rare triomphe ſur les privileges excluſifs; & je me plais à le conſigner dans les annales de la liberté civile.

Nous avons des places publiques; mais l'on ne s'y promene point. Il y a du gazon devant l'hôtel des invalides, devant la colonnade du louvre, au milieu de louvre; mais défenſe de s'y aſſeoir & de s'y repoſer. Ce verd gazon eſt là uniquement pour réjouir la vue de M. le Gouverneur.

De

De fortes barrieres & des ſentinelles gardent ces gazons. L'eſprit public n'eſt pas connu en France.

On n'approche point de la ſtatue de Henri IV; elle eſt entourée de grilles offenſives. Juvénal parle d'une ſtatue de bronze à Rome, dont le peuple avoit uſé les mains à force de la baiſer : ici, le peuple paſſe, & ne peut que regarder la ſtatue du Monarque, dont il baiſeroit avec reſpect le piédeſtal.

CHAPITRE DCCXLVII.

Pâté d'imprimerie.

Les lettres mobiles, qui forment les mots d'un livre, ſont d'une compoſition qui tient le milieu entre le fer & le plomb. Le blanc, ou eſpace, met une diſtance entre chaque mot; mais il arrive quelquefois que ces lettres arrangées en pages, viennent à ſe déjoindre, parce que les bois qui les tenoient en reſpect, ſe deſſéchant ou ſe dérangeant, occaſionnent leur chûte. Alors elles forment, dans leur déſordre, ce que l'on appelle un *pâté :* tout eſt brouillé; & dès lors les apprentifs enlevent les eſpaces qui ſéparent les mots, & arrangent les lettres indiſtinctement. Ce *pâté*, ainſi recompoſé, forme un aſſemblage de lettres qui offrent un véritable chaos.

Un apprentif, un jour de fête, ſeul dans l'imprimerie, s'aviſa, pour s'amuſer, d'imprimer un exemplaire du *pâté ;* & puis examinant l'ouvrage indéchiffrable, il lui vint dans l'idée d'en faire une affiche au coin d'une rue.

C'étoit dans un temps où les placards tenoient

toute la Police en mouvement. La multitude s'arrête, veut lire; & ne pouvant y rien comprendre, s'attroupe pour deviner ce que cela pouvoit être. On invoque le Cicéron du quartier, qui y perd ſon latin. Le Commiſſaire arrive, & n'y comprenant rien lui-même, imagine la ſatyre la plus effrénée. Il couvre reſpectueuſement du pan de ſa robe l'affiche prétendue ſcandaleuſe. On la détache avec le plus grand ſoin, pour la porter au Lieutenant de Police. L'inſpecteur & les exempts forment un rempart, & empêchent les regards de la multitude de ſe porter ſur l'imprimé. On le tourne du côté blanc comme pour voiler la ſcélérateſſe du noir. Que dit cette affiche? on n'en ſait rien; & conſéquemment cela ſignifie les choſes les plus monſtrueuſes. Telle eſt la logique des exempts & des inſpecteurs.

Ils arrivent en tremblant chez le Magiſtrat, dépoſent l'imprimé. Tous les déchiffreurs, les algébriſtes ſont mandés. On épuiſe les combinaiſons: oh! c'eſt la langue du diable; mais cette langue dit beaucoup. Chacun haſarde ſes conjectures. Il y a une infernale malice ſous ces mots; car enfin ce ſont des lettres françoiſes. L'imagination enfante bien vîte un libelle diffamatoire contre des perſonnes ſacrées, & pis encore. A force de ſoins & de recherches on découvre le petit apprentif; on l'arrête; on le mene devant le Lieutenant de Police, qui l'interroge.... *Eh! Monſeigneur*, répondit-il en riant, *c'eſt un pâté d'imprimerie.*

CHAPITRE DCCXLVIII.

Tueries.

Il s'écoulera encore du temps avant qu'on ſoit venu à bout de placer les tueries hors de la ville, ainſi que cela ſe pratique à Strasbourg, & dans pluſieurs villes du Royaume, où les municipalités ont conſervé leurs privileges.

La maniere d'aſſommer les bœufs expoſe à des accidents. L'animal furieux s'échappe, & renverſe tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage. On en a vu un entrer dans la boutique d'un miroitier; & là, ſe croyant au milieu de ſon troupeau, vouloir paſſer à travers chaque glace. Ce fut tout-à-la-fois un ſpectacle allarmant & riſible. Les glaces où ſe miroit le terrible animal, miſes en pieces, & ſes cornes redoutables mille fois répétées, effrayoient la foule, & faiſoient croire, à quelque diſtance, que trente bœufs s'étoient réfugiés à la fois dans la boutique du pauvre miroitier.

Un autre entre à Saint-Euſtache, au milieu du ſervice divin, mêlant ſes mugiſſements au chant des vêpres, renverſant chaiſes & fideles; & pour le faire ſortir du temple qu'il profanoit & qu'il enſanglantoit, on fut obligé d'appeller des bouchers, qui amenerent d'autres bœufs pour inviter l'animal dangereux à quitter ce ſaint aſyle. Les Prêtres, cantonnés dans le chœur, ne pouvoient offrir que des bénédictions aux dévots aſſiſtants, qui, bleſſés au pied des autels, métamorphoſoient le bœuf, dans leur effroi, en émiſſaire de la colere divine.

Il ſeroit d'une ſage police de preſcrire aux bou-

chers la maniere tout-à-la-fois la plus ſûre & la plus prompte de tuer les animaux. Il n'eſt ni bon ni ſage d'égorger l'agneau ſous les yeux de l'enfance, de faire couler le ſang des animaux dans les rues. Ces ruiſſeaux enſanglantés affectent le moral de l'homme, ainſi que le phyſique : il s'en exhale une double corruption. Qui ſait ſi tel homme n'eſt pas devenu aſſaſſin en traverſant ces rues, & en revenant chez lui les ſemelles rouges de ſang? Il avoit entendu les gémiſſements des animaux qu'on égorge vivants; & peut-être dans la ſuite fut-il moins ſenſible aux cris étouffés de celui qu'il avoit frappé.

Je reprocherai toujours aux Suiſſes d'égorger le porc devant leurs portes, de plonger leur couteau dans la gorge de l'animal devant les enfants aſſemblés, de recueillir le ſang qui s'écoule, de renouveller ce ſpectacle autant de fois qu'il y a de maiſons dans la ville, d'en faire une eſpece de fête. Comment dans de ſi petites villes, lorſque les Suiſſes n'ont que deux pas à faire pour être dans la campagne, conſentent-ils à remplir leur voiſinage de ces cris perçants, qui imitent quelquefois des voix humaines? Comment, dans certains mois, n'entend-on du matin au ſoir que cette horrible muſique, tandis qu'ils échangent entr'eux le ſang de l'animal, dont ils forment, tout fumant encore, de mauvais boudins, déteſtablement aſſaiſonnés?

Ces ſupplices & ces douleurs frappent plus dans une petite ville que dans une grande. On diroit qu'à Neufchâtel en Suiſſe chaque habitant mange ſon porc tous les jours, tant ces tueries ſont multipliées dans une certaine ſaiſon. Dans la ville de Strasbourg, au contraire, jamais vous n'entendez les gémiſſements d'un animal; jamais

vous ne voyez couler une goutte de ſang : l'habillement des bouchers n'offre pas une ſeule tache, & vous traverſez les boucheries ſans que l'odorat ſoit bleſſé.

J'ai remarqué, dans mes voyages, que quand le corps municipal n'avoit pas trop perdu de ſon autorité, la Police embraſſoit des détails utiles ; & j'ai vu le contraire lorſque le régime politique étoit différent.

Quatre-vingt-douze mille bœufs, vingt-quatre mille vaches, cinq cents mille moutons, voilà la conſommation annuelle de la Capitale. Calculez le nombre que cela fait au bout de cent ans. Joignez-y vingt-deux mille dépouilles mortelles, pour les cimetieres, & voyez ſi cette terre eſt engraiſſée, & comme elle doit abonder un jour en terre calcaire, produit égal, hélas ! des oſſements humains & des oſſements d'animaux.

Les charcutiers, bouchers du ſecond ordre, dont la hache & le couteau ne s'exercent que ſur les malheureux compagnons d'Ulyſſe, avoient auſſi jadis la louable habitude d'égorger leurs victimes, & de les brûler devant leurs portes. Si le ſang réſervé pour les boudins n'inondoit pas les ruiſſeaux, en revanche ils étoient en poſſeſſion d'enfumer tout le voiſinage avec la paille deſtinée à leurs fréquents autodafés. Enfin, en la conſidération de quelques particuliers qui ſe ſont plaints, & à l'inſtigation de quelques autres qui y trouvent leur intérêt, les cochons n'ont pas été aſſommés, égorgés, ni brûlés publiquement. L'hiſtoire des variations, ou pour mieux dire, le dénombrement des lieux différents où il a été tour-à-tour ordonné, défendu ou permis de les aſſaſſiner, n'eſt pas de notre ſujet, & encore moins la pauvreté qui y a donné lieu. Toujours eſt-il vrai

que le public y a gagné de n'être plus enfumé ſi gratuitement. On devroit bien établir une amende ſur les bouchers ou rôtiſſeurs qui égorgeroient des animaux en public, ou qui offriroient un ſpectacle de ſang autour de leurs demeures. Cet impôt eſt dicté par la nature elle-même qui abhorre le ſang, & qui, ſi elle eſt malheureuſement forcée d'être barbare, devroit faire tous ſes efforts pour pouvoir au moins ſe le cacher à elle-même.

CHAPITRE DCCXLIX.

Signalement.

Si la Police ſe trompe dans quelques circonſtances, (& elle ſe trompe quelquefois par les petites cupidités des inſpecteurs, qui font dans leur quartier les Lieutenants de Police) ſi la Police a ſes erreurs & ſes faux calculs, il faut conſidérer qu'elle a preſque le régime militaire; mais comme le bien naît du mal, elle moiſſonne à coup ſûr ces êtres violents & féroces, qui arrivent de tous les pays & de toutes les Provinces, ces perturbateurs de l'ordre, qui penſent être à l'abri des recherches dans cette Capitale immenſe. On les ſuit; mais on les laiſſe aller quelque temps, pour obſerver leur genre de vie; ainſi que pour bien connoître un courſier, on lui laiſſe ſur le pré tous ſes mouvements libres.

Quand un homme eſt *ſignalé*, il ne peut plus faire un pas ſans être ſuivi; livré aux mouches, il a beau modérer ſa marche ou l'accélérer, un œil ſûr & infatigable l'environne & ne l'abandonne point. Il eſt reconduit tous les ſoirs chez lui. Quelquefois, pour ſe dérober, il entre dans une

porte cochere; & quand il ſort, il voit un homme qui rentre. Il croit alors avoir mis en défaut les mouches; il en a ſix au-lieu d'une. Si, paſſé le coin d'une rue, il s'arrête court, collé contre l'angle, on paſſera à dix pas de lui ſans le regarder; mais ſi, impatienté ou furieux, il prend à la gorge une de ces mouches, elle ſe laiſſe battre, jette un coup-d'œil à un paſſant, & ſemble prendre la fuite. Ce paſſant ne déſempare point la rue; c'eſt alors un enchaînement d'Argus. La rapidité de la courſe, ou la lenteur raiſonnée, ne dérobent point celui dont on ſuit les pas; il lui faudroit l'anneau de Gigès; encore la mouche diroit-elle : *il eſt diſparu là.*

Un étranger s'étant apperçu que des mouches paſſoient ſucceſſivement devant lui, & le ſignaloient, tira de ſa poche ſon adreſſe, & la leur donna. *Très-bien!* dit l'un; *mais vous déménagez après-demain.* Cela étoit vrai.

On a enflé la liſte de ces hommes uniquement occupés à ſuivre les actions des autres; c'eſt une erreur utile à la Police : tandis qu'on s'imagine que tout eſt peuplé d'eſpions, elle en a moins à payer, & la langue des babillards indiſcrets devient plus circonſpecte.

Cette inquiſition, qui peut avoir ſes abus, produit la ſûreté publique; & ce grand avantage, cet avantage ineſtimable, qui nous place, pour la tranquillité particuliere, au-deſſus des habitants de Londres, ne ſauroit ſubſiſter ſans les mouchards.

La Police découvre, dans certaines ames, des inclinations dangereuſes, qui les meneroient promptement aux forfaits. Tel caractere tourne déja au crime; il eſt temps de le ſequeſtrer de la ſociété; & quoique ce ſoit un jugement très-

délicat à porter, il eſt impoſſible néanmoins d'abandonner le châtiment aux formes reçues dans les tribunaux ordinaires.

Ce qui manque à la police, ſelon moi, c'eſt un tribunal. Pluſieurs Magiſtrats devroient prononcer lorſqu'il s'agit de l'empriſonnement établi pour prévenir les crimes. Un inſpecteur, un exempt, un commis, tiennent lieu de Magiſtrats; & comme ils n'ont point ces regles fines & ces principes juridiques, qui ſont l'eſſence de la Magiſtrature, leurs propres paſſions les égarent, & le chef de la Police eſt trompé.

N'a-t-on pas vu un inſpecteur qui mettoit des mouchoirs dans la poche de tel pauvre jeune homme, & qui l'arrêtoit enſuite comme filou? N'en a-t-on pas vu un autre commander une édition ſcandaleuſe, faire enſuite le bon valet, le vigilant inquiſiteur, tandis qu'il étoit l'auteur du délit?

Rien ne change plus le cœur de l'homme que d'avoir en main une petite autorité; il l'enfle, il la fait ſervir à ſon intérêt ou à ſes caprices; il s'enorgueillit de ce petit pouvoir devant ſes voiſins, devant les ignorants & les gens crédules. On diroit, à l'entendre, qu'il diſpoſe des premiers reſſorts. C'eſt la manie, c'eſt le ridicule des agents du Miniſtere. Point d'inſpecteur qui ne faſſe quelquefois dans ſon quartier le Magiſtrat, point d'exempt qui ne ſe deſſine en Colonel. La Police enfin a toujours l'air un peu inſolent.

Eh! pourquoi n'auroit-on pas une chambre particuliere dans une partie auſſi importante de l'adminiſtration, lorſque l'on a des Cours des Aides, des Chambres des Comptes, des Cours des Monnoies, &c.? Pourquoi confier la plus terri-

ble des puiſſances à un ſeul homme, ordinairement abſorbé dans une foule de fonctions dont les rapports ſont étendus ? La marche n'en ſeroit pas moins prompte, moins déciſive ; mais il y auroit des regles & des formes qui arrêteroient l'influence d'une foule de paſſions étrangeres & ſubalternes.

C'eſt le lendemain d'une bataille que l'on connoît au juſte le nombre des morts & des bleſſés. C'eſt à la retraite d'un Lieutenant de Police que les cris accuſateurs révelent ſes délits obſcurs. C'eſt donc le moment de le juger lorſqu'il quitte ſa place ; on n'y manque pas ; il peut entendre ſon arrêt. Il n'y a point de place à Paris qui exige une probité plus ferme, une équité plus ſcrupuleuſe, parce qu'il peut envelopper dans les ténebres (tant que dure ſon pouvoir ou ſon crédit) une foule d'erreurs ou de petites malverſations. Il n'y en a point enfin où il ſoit plus néceſſaire d'avoir une ame compoſée d'éléments divers, qui ſemblent ſe combattre : juſtice, pitié, hardieſſe, circonſpection, fermeté, miſéricorde, activité, patience.

CHAPITRE DCCL.

Manufactures royales des glaces.

QUAND une courtiſanne, pour multiplier ſes attraits, s'enferme, ſur un ſopha, dans un cabinet de glaces ; quand un élégant ſe place entre quatre miroirs, pour voir là ſi ſa culotte eſt collée ſur ſa peau, & rapprocher ſon habillement étroit & ſerré des modes les plus immodeſtes, (car les jeunes gens aujourd'hui *font la belle*

cuiſſe) ces êtres, voués à la débauche & à la molle oiſiveté, ne ſongent pas à la ſueur de ſang qui a arroſé le poli de ces glaces, où ils contemplent leur mondaine figure. La luxure endurcit les cœurs, & ravit à l'homme les idées touchantes & inſtructives, qui le rameneroient vers ſes ſemblables.

Oh ! qui peut calculer les durs ſoupirs que coûtent à tant d'ouvriers ces miroirs que nous plaçons par-tout, & qui forment le principal luxe de nos demeures? Entrez avec moi dans l'attelier où l'homme s'eſt ſoumis à des travaux auxquels un tyran n'auroit oſé le condamner! L'attelier vous ſurprendra par ſa grandeur, par la multiplicité des roues & des moëllons, que plus de quatre cents ouvriers, rangés ſur des lignes paralleles, font gliſſer & pirouetter ſur les glaces pour les doucir. On admire enſuite l'ordre, la ſymétrie de ce grand enſemble ; mais bientôt le bruit des roues miſes en mouvement, les efforts violents, les contractions effrayantes de tous les membres de l'ouvrier qui halete, ſouffle, ſue, s'excede pour donner de l'éclat & de la tranſparence à une maſſe de ſable vitrifiée, portent la commiſération & la pitié au fond des ames les plus endurcies. Plus d'un ſpectateur ſent ſes yeux s'emplir de larmes à la vue de ce labeur infernal, & de l'infortuné que la fatale néceſſité ſemble y attacher avec ſes clous de diamants.

C'eſt à Saint-Gobain en Picardie que l'on coule les glaces. Elles arrivent en bateau par l'Oiſe à Paris. Elles ſont alors brutes, ternes & ondulées.

Le volume d'une glace décide du temps qu'il faut employer à la doucir ; & les moindres exigent encore trois jours entiers de travail. La manufacture des glaces fournit les plus grandes que

l'on connoiſſe; elles vont juſqu'à cent vingt pouces de grandeur. Que d'angoiſſes, que d'efforts pénibles juſqu'à ce qu'elles acquierent cet éclat, cette netteté, cette belle couleur d'eau, qui flatte l'œil ſi agréablement!

Heureux les Maures qui n'ont pas de mots pour exprimer *glaces* & *vitres*, parce qu'ils n'en font aucun uſage! S'ils ne peuvent croire à la répétition de leur figure, ils ne ſont pas ſoumis à ces opérations rudes & mal-ſaines, qui fatiguent parmi nous nombres d'hommes, & même des femmes de tout âge. Les Negres n'expriment pas de leurs corps une ſueur auſſi douloureuſe.

On ne peut renouveller l'air dans les atteliers, parce qu'il donneroit à la potée un mordant qui laiſſeroit ſur les glaces des raies qu'il ſeroit difficile de faire diſparoître.

Il eſt à propos ici de parler du danger que courent les ouvriers dans la miſe au tain. Il faut que pendant la durée de chaque opération ils retiennent leur haleine, parce que le mercure, qui ſe volatiliſe d'une maniere ſi imperceptible, s'inſinue abondamment à travers tous les conduits naturels. Ils ſont obligés, pour en arrêter en partie les effets, de ſe laver chaque fois les mains, la bouche, les yeux avec de l'eau fraîche, & d'en reſpirer par les narines. Malgré ces précautions, tous leurs membres ſont dans un continuel tremblement. Les carreaux de l'attelier du tain ſont rongés & déchauſſés par le mercure. Jugez de l'impreſſion qu'il fait ſur les corps!

Mirez-vous préſentement, hommes efféminés, & ſouriez à votre figure! Ce poli qui reflete vos graces, s'eſt fait ſous les bras du dur travail & de la miſere gémiſſante. Au-lieu de votre phyſionomie, appercevez dans ces glaces la mine hâve,

hideuſe, famélique & décharnée de ces malheureux ouvriers. Eh! ne les voyez-vous pas les bras amaigris & nus, le front deſſéché & trempé d'une ſueur ſanguinolente! Voilà l'ouvrage de votre luxe, dévorateur de l'eſpece humaine.

Oſez donc encore, vils libertins, reproduire les ſcenes de la débauche devant ces glaces pures, qui devroient du moins conſerver par miracle ces images honteuſes, pour révéler votre turpitude, votre dégradation, & éterniſer votre opprobre. Ah! ſi une glace s'imprimoit une fois de vos obſcénités, vous n'oſeriez plus vous-même y reporter vos regards. Songez aux infortunés qui ont poli ces miroirs, & vous y ferez entrer alors des images de charité, de décence & de vertu.

Dans les chaleurs de l'été, les curieux qui viennent viſiter les atteliers, ne peuvent y reſter plus d'un quart-d'heure; une vapeur tiede, inſecte, lourde, épaiſſe, les ſuffoque : ils ſe retirent, en ſe bouchant le nez, de ces immondes cloaques, où l'air eſt ſi rare, qu'on croit être ſous le bocal de la machine pneumatique. Un homme très-robuſte peut gagner trois livres par jour dès ſon entrée à la manufacture; mais auſſi cet homme perd en moins de ſix mois la moitié de ſes forces, & puis ſa ſanté dépérit par degré, tant par la fatigue d'un travail qui abſorbe & qui tue, que par l'inſalubrité de l'air. Lorſqu'un ouvrier a le malheur de caſſer ſa glace, on équarrit les morceaux, & on lui retient ſur ſa paye le ſurplus de ſa valeur. O calcul impitoyable! eh! qui compte ainſi? Ceux qui font une immenſe fortune ſur ce labeur écraſant.

Il ne ſe paſſe point de ſemaine ou de mois ſans qu'on apprenne qu'un homme s'eſt bleſſé,

ſoit en tombant avec ſa glace, ſoit en la poliſſant. Quelles plaies! elles effrayent la chirurgie. On ſe ſert du diamant pour équarrir les glaces, & cette opération exige beaucoup de dextérité.

Outre Saint-Gobain, la vorace manufacture poſſede encore deux établiſſements; l'un à Cherbourg, l'autre à Tourleville. Tous ces établiſſements épuiſent le bois des forêts qui les environnent.

Je ne parle pas du *bizeau* des glaces, parce qu'on ne peut reſter long-temps à voir ce travail ſans avoir les oreilles déchirées par le bruit aſſourdiſſant de ces glaces, qu'un ouvrier promene ſur un rondeau de fer, où il étend du ſable fin & de l'émeri, pour en unir les bords.

C'eſt le directeur en chef qui eſtime les glaces; les marchands les achetent enſuite. Un particulier, s'il n'eſt tapiſſier ou miroitier, ne peut faire emplette de glaces à la manufacture. Le tarif n'empêche pas toujours d'être trompé ſur leur valeur; ſi on ne peut l'être relativement à leur voulume, des *bouillons*, des *filets*, des *ondes*, échappent ſouvent à l'œil de l'acheteur inexpérimenté; & le miroitier, ruſé de ſon métier, a ſoin, pour pouvoir vendre ſes glaces, de leur donner, dans ſa boutique, telle inclinaiſon au jour, qui empêche d'en remarquer au premier aſpect les différents défauts.

Cet établiſſement jouit d'un privilege excluſif; il aſpire des millions; car on parle aujourd'hui tranquillement de cinquante mille écus de glaces pour meubler tel château. Bientôt le boudoir de la marchande de draps ſera tout en glaces; & où n'en met-on pas? Dans des alcoves, des paſſages d'eſcalier, des gardes-robes, &c.

Ames innocentes! mirez-vous dans le cryſtal

des fontaines; ne liſez point ce chapitre, & méconnoiſſez à jamais mon livre.

CHAPITRE DCCLI.

Rue Vivienne.

Il y a plus d'argent dans cette ſeule rue que dans tout le reſte de la ville; c'eſt la poche de la Capitale. Les grandes caiſſes y réſident, notamment la caiſſe d'eſcompte. C'eſt-là que trottent les Banquiers, les Agents de change, les courtiers, tous ceux enfin qui font marchandiſe de l'argent monnoyé. Comme toute leur ſcience conſiſte à acheter à bas prix des uns, pour vendre cher aux autres, tout favoriſe leur cupidité. La diverſité immenſe des beſoins travaille tellement les habitants de la Capitale, qu'il faut inceſſamment recourir à ces tourmenteurs de fonds. Ils uſent d'un jargon myſtérieux, & ſe gardent bien de le ſimplifier, parce que ſi le peuple entendoit cette langue d'agiotage, il feroit lui-même ſes affaires.

Toutes les affaires ſont des affaires de finances; mais le peuple eſt conſtamment dupe du calculateur; c'eſt une eſpece de fléau moderne. Un pays eſt malheureuſement agité, lorſque le financier y donne des loix; toutes les fortunes alors éprouvent des convulſions plus ou moins grandes.

Ce qui compoſe l'agiotage, & toute cette race ennemie de la ſainte agriculture, ſe loge aux environs de cette rue, pour être plus à portée des autels de Plutus. Les catins y ſont plus financieres que dans tout autre quartier, & diſtinguent un ſuppôt de la bourſe à ne pas s'y trom-

per. Là, tous ces hommes à argent auroient beſoin de lire plus que les autres, pour ne pas perdre tout-à-fait la faculté de penſer; mais ils ne liſent point du tout; ils donnent à manger à ceux qui écrivent, en ne concevant pas trop comment on exerce un pareil emploi. Le livre le plus précieux pour un financier c'eſt l'*Encyclopédie*; d'abord, parce que ce livre eſt *cher*, & enſuite parce qu'il a entendu dire que cet ouvrage volumineux avoit rapporté *de l'argent*. Tous les habitants de cette rue ſont à la lettre des hommes qui travaillent contre leurs concitoyens, & qui n'en éprouvent aucun remords; ils ne ſe doutent ſeulement pas eux-mêmes à quel point ils ſont coupables aux yeux des vrais citoyens, pour avoir occaſionné depuis trente ans les grands maux de la patrie.

Les capitaliſtes habitent de préférence ce quartier opulent, d'où n'approche jamais la miſere, qui ſe réfugie ailleurs. Qu'eſt-ce qu'un capitaliſte, me dira-t-on? Eſt-ce une bonne tête, une tête ſenſée, un homme de génie? Non, c'eſt un homme qu'eſcortent cinq ou ſix millions, & qui frappe dans les affaires avec cette maſſue irréſiſtible. Voilà un capitaliſte!

CHAPITRE DCCLII.

Cimetiere fermé.

Nous avons dit que l'on dépoſoit dans le cimetiere des Innocents, ſitué dans le quartier le plus habité, près de trois mille cadavres par année. On y enterroit des morts depuis Philippe-le-Bel. Dix millions de cadavres au moins ſe ſont

diſſous dans un étroit eſpace. Quel creuſet! Un marché, où l'on vend des herbages & des légumes, s'eſt élevé ſur ces débris de l'eſpece humaine. Je ne le traverſe point ſans réflexion. Oh! quelle hiſtoire ſortiroit de cette enceinte, ſi les morts pouvoient parler! Que dit la nôtre en comparaiſon de tous ces fait oubliés, & de ces divers caracteres effacés dans la nuit des ténebres? Nous ne ſavons rien ſur nos ancêtres.

L'infection, dans cette étroite enceinte, attaquoit la vie & la ſanté des habitants. Les connoiſſances nouvellement acquiſes ſur la nature de l'air, avoient mis dans un jour évident le danger de ce méphitiſme qui régnoit dans pluſieurs maiſons, & qui pouvoit acquérir de jour en jour plus d'intenſité.

Les réclamations générales, les arrêts du Parlement de Paris, les vœux des Magiſtrats, n'ont pu opérer la ſuppreſſion des cimetieres, parce que cet abus, intimement lié à des cérémonies religieuſes, avoit des racines que la légiſlation même ne put extirper tout-à-coup.

Mais le cimetiere des Innocents exhalant un méphitiſme reconnu de pluſieurs phyſiciens, devint un juſte objet d'allarmes pour le Gouvernement; & après pluſieurs efforts, pour concilier des intérêts divers, le cimetiere fut enfin fermé, non ſans peine; car le bien en tout genre eſt ſi difficile à faire!

Le danger étoit imminent; le bouillon, le lait, ſe gâtoient en peu d'heures dans les maiſons voiſines du cimetiere; le vin s'aigriſſoit lorſqu'il étoit en vuidange; & les miaſmes cadavéreux menaçoient d'empoiſonner l'atmoſphere.

Il étoit temps qu'on élevât une barriere contre la vapeur méphitique que cet antre de la

mort

mort exhaloit ; car le gaz cadavéreux eſt un poiſon énergique, qui porte ſur l'économie animale, & corrompt tous les corps animés qu'il touche. Son action ſur les ſubſtances organiſées eſt effrayante ; cette humidité cadavéreuſe, pour peu que la main la touche, ſurpaſſe les ſucs des végétaux vénéneux ; car elle agit mortellement par le ſimple contact. Oui, poſer imprudemment la main ſur le mur imprégné de cette humidité, c'étoit s'expoſer à l'activité du venin, quoiqu'il ne touchât que la ſuperficie de la peau.

Pour arrêter la corruption de l'atmoſphere, dans un quartier où les aliments récemment préparés paſſoient ſur-le-champ à la putréfaction, il fallait d'abord déméphitiſer une foſſe remplie de 1600 cadavres.

Il eſt peu de tableaux plus ténébreux que celui qu'a offert le travail qui ſe fit au milieu de ce charnier. Il s'agiſſoit de former un lit de pluſieurs pouces de chaux, d'en remplir des tranchées profondes ; & au-lieu de concentrer le méphitiſme qui pouvoit ſe faire une iſſue, il s'agiſſoit d'intercepter toute communication.

Qu'on ſe repréſente des flambeaux allumés, cette foſſe immenſe, ouverte pour la premiere fois, ces différents lits de cadavres tout-à-coup remués, ces débris d'oſſements, ces feux épars que nourriſſent des planches de cercueil, les ombres mouvantes de ces croix funéraires, cette redoutable enceinte ſubitement éclairée dans le ſilence de la nuit ! Les habitants de ce carré s'éveillent, ſortent de leurs lits. Les uns ſe mettent aux fenêtres, demi-nuds ; les autres deſcendent ; le voiſinage accourt ; la beauté, la jeuneſſe, dans le déſordre de l'étonnement & de la curioſité, apparoiſſent. Quel contraſte avec ces tombes, ces

ſeux lugubres, ces débris des morts! De jeunes filles marchent ſur le bord de ces tombes entr'ouvertes; les roſes du jeune âge s'apperçoivent à côté des objets les plus funebres. Cet antre infect de la mort voit dans ſon ſein la beauté qui ſort des bras du ſommeil, & dont le pied demi-nud foule des oſſements.

CHAPITRE DCCLIII.

Les deux chaiſes de poſte.

J'AI rencontré, hors des barrieres, deux chaiſes de poſte oppoſées l'une à l'autre, mais qui étoient côte à côte, & qui ſembloient converſer entr'elles. L'une partoit, & l'autre arrivoit. Celle-ci, leſte, polie, brillante, ayant la livrée neuve, le coffret garni, s'arrêtoit pour entrer d'une maniere plus triomphante; celle-là, maigre, ſale, déchirée, montrant dans ſon fond un jeune homme deſſéché, qui ſe cachoit la moitié du viſage, avoit l'air de fuir. L'arrivante, à ce qu'il m'a ſemblé, ſe moquoit en même temps de la partante; mais je m'imaginai qu'il s'établiſſoit un dialogue entre ces deux voitures, & je crus entendre celle qui partoit, adreſſer ces paroles à celle qui entroit dans la ville: „ Tu ſembles vouloir te moquer „ de moi, parce que tu es toute fraîche & toute „ dorée, & que tu menes ce jeune curieux aux „ joues arrondies; va, va, rentre dans le gouf„ fre d'où je ſors; promenes-y ton maître! Ton „ cuir ſe deſſéchera, ainſi que ſa mine pleine & „ rayonnante; le coffret ſe vuidera; les livrées „ tomberont en pieces. Va, va, te dis-je! je

„ t'ajourne à quinze mois, pour te voir dans un „ état auſſi délabré que le mien. „

La chaiſe de poſte arrivante entra, au bruit du claquement des fouets que ſix poſtillons faiſoient ſonner. L'autre, entr'ouverte, & traînée par des cordes, fila humblement vers la Province; mais elle ſembloit dire à ſa compagne: „ Tu „ repaſſeras par le même chemin, & peut-être „ même que tu ne rameneras point ton jeune & „ brillant propriétaire, qui aura laiſſé à la ville „ ſuperbe ſes os calcinés par le feu de la dé- „ bauche. „

CHAPITRE DCCLIV.

Collier.

Mes chers Lecteurs, je vais vous parler d'un collier, d'un collier de diamants! Procédons par ordre, je vous prie; parlons du premier uſage des diamants en France. Avant Charles VII aucune femme n'en avoit porté. Agnès Sorel, maîtreſſe de ce Roi, a été la premiere qui en ait eu un collier.

C'eſt donc de ce collier-là que je vais vous parler. Les pierres en étoient brutes & groſſiérement montées; mais ce collier faiſoit un effet ſi incommode au cou de cette belle perſonne, qu'elle le nomma le *carcan*, & trouva cette parure un ſupplice. Cependant le Roi lui ayant témoigné du plaiſir à la voir ainſi ornée, elle continua de porter l'incommode bijou, diſant que pour plaire à ce qu'on aime il faut ſavoir ſouffrir. Bientôt les Dames de la Cour de Charles VII imiterent la

favorite ; & l'amour de la nouveauté accrédita les colliers de diamants.

Depuis ce temps le goût varia à pluſieurs repriſes. Les perles étoient la parure recherchée de Catherine de Médicis & de la fameuſe Diane de Poitiers. Marie Stuard, Reine d'Ecoſſe, épouſe du Dauphin François II, depuis Roi de France, apporta avec elle de ſuperbes diamants. Les Princeſſes de ſa Cour en reprirent auſſi l'uſage. Lorſque cette jeune Reine eut quitté la France, les perles redevinrent à la mode. Au couronnement de Marie de Médicis, épouſe de Henri IV, l'habillement des Dames de ſa ſuite étoit orné de perles, & l'on en mettoit des rangs parmi les cheveux, qui flottoient en boucles ſur les épaules. Sous le Cardinal de Richelieu la mode fut eſclave comme le Monarque, les Grands, & tout le reſte ; mais ſous le regne de Louis XIV on reprit de nouveau les diamants, & ce furent les ſpectacles qui les rappellerent. Les fêtes ſuperbes que donnoit le Roi, excitant la vanité des actrices qui y repréſentoient, elles parſemerent leurs habits de pierres fauſſes, qui produiſoient au théâtre le meilleur effet. Les Dames du plus haut rang adopterent cette parure comme diſtinctive ; & non-ſeulement elles eurent des boucles d'oreilles, des colliers, des aigrettes & des bracelets, mais encore des pieces en diamants, que l'on mettoit ſur le devant de leur corps de robe. La Reine en mit de plus à ſa ceinture, aux épaulettes de ſa robe, & à l'agraffe de ſon manteau. Peu-à-peu on augmenta cet ornement ; & aujourd'hui on fait des bouquets, des garnitures d'habits d'hommes, des boutons de chapeaux, des épingles, des montres, des tabatieres & des nœuds d'épée en diamants.

La révolution qui banniroit ce goût ruineux, pour y ſubſtituer une parure plus ſimple & moins coûteuſe, ſeroit vraiment philoſophique ; car y a-t-il ſous le ciel un luxe plus faux & plus cruel que celui des diamants ? Ils me bleſſent la vue & l'ame quand je les vois ſur un homme. Un homme diamanté excite en moi la plus forte antipathie.

CHAPITRE DCCLV.

Imprimerie.

RIEN de plus deſtructeur qu'une imprimerie ; elle ébranle une maiſon juſque dans ſes fondements. Les coups redoublés & la peſanteur d'une preſſe endommagent un plancher, tel fort qu'il ſoit : ce qui fait que beaucoup de perſonnes ne ſe ſoucient, ſur-tout à Paris, de louer une maiſon à un Imprimeur ; car il eſt prouvé qu'une imprimerie, dans une maiſon neuve, la met, au bout de dix ans, au niveau d'une bâtie trente ans auparavant.

N'eſt-ce point là une image de la force morale de l'imprimerie ? Elle ébranle les préjugés ; elle démolit le vieux temple de l'erreur ; elle abat les maſures des ſiecles, leurs loix uſées & impertinentes.

On abuſe ſans doute de cet art utile ; mais de quoi n'abuſe-t-on pas ? La bouſſole, qui n'eût dû ſervir qu'à rapprocher les peuples, qu'à les lier enſemble, la bouſſole leur ſert à promener leur fureur. La poudre à canon, au-lieu de faire la guerre aux bêtes malfaiſantes, ſert à écraſer les villes & à exterminer les hommes. Le temps

du moins nous venge d'un ſot livre ; & la raiſon reprenant tous ſes droits, l'envoie du magaſin chez l'épicier.

Les Rois ſont devenus auteurs, & auteurs volumineux. Les édits, ordonnances, déclarations, &c. de Louis XIV & de Louis XV, forment plus de quarante volumes *in-folio.* Une ſeule feuille d'impreſſion rapporte au Souverain pluſieurs millions ; mais il ne dépenſe plus rien pour mettre ſous preſſe. Le directeur de ſon imprimerie rend encore 15000 livres par an au tréſor royal.

Quand les Rois impriment, leur imprimerie eſt bien gardée ; on ne leur vole pas leurs feuilles pour les contrefaire ; rien n'échappe, rien ne tranſpire ; ordinairement les ouvriers ne ſortent pas. Mais l'imprimerie a une telle tendance à la publicité, qu'il arrive quelquefois qu'on connoît la nature de l'ouvrage royal, & que, malgré les doubles ſentinelles & les barrieres impénétrables, une feuille ſe gliſſe au-dehors, & une fois échappée, c'eſt aſſez pour remplir l'univers. L'imprimerie eſt comme le feu électrique qu'on ne peut enchaîner qu'un inſtant, & qui revole ſans ceſſe à l'eſpace.

Béni ſoit l'inventeur des lettres & de l'écriture ! mais béni ſoit ſur-tout l'inventeur de l'imprimerie qui propage les grandes idées & les belles images ! Avant l'imprimerie, les livres étoient plus rare & plus chers que les pierreries. Nos aïeux ne liſoient point ; auſſi étoient-ils féroces & barbares. On ne lit que depuis François Ier. Aujourd'hui vous voyez une ſoubrette dans ſon entre-ſol, & un laquais dans une anti-chambre, liſant une brochure. On lit dans preſque toutes les claſſes, tant mieux ! Il faut lire encore da-

vantage. La nation qui lit, porte en ſon ſein une force heureuſe & particuliere, qui peut braver ou déſoler le deſpotiſme, parce que rien n'eſt ſi contraire, ſi oppoſé au deſpotiſme, qu'une raiſon ſage & éclairée. Hé! le moyen qu'un homme inſtruit de ſa grandeur & de ſes droits, puiſſe jamais ſe réſoudre à devenir un vil eſclave!

Jadis les Hollandois, aujourd'hui les Suiſſes, vendent & impriment les diſputes théologiques, politiques & littéraires de toute l'Europe, & s'embarraſſent fort peu quelle opinion doit dominer.

CHAPITRE DCCLVI.

Saint-Cloud.

Il y a peu d'expoſition auſſi belles que celle de Saint-Cloud. C'eſt de-là que Henri III, conſidérant la Capitale, s'écrioit avec cette férocité ſourde qui ſuit toujours la foibleſſe : *O chef trop gros du Royaume, bientôt tu ne ſeras plus, & les paſſants demanderont où tu as été!* Il méditoit réellement la ruine de la Capitale.

Le château de Saind-Cloud appartient préſentement à la Reine, ainſi que la Seigneurie du lieu, qui appartenoit ci-devant aux Archevêques de Paris. La beauté des eaux, la caſcade, l'irrégularité & la pente du terrein me rappellent les délicieux côteaux de la Suiſſe.

La Reine s'y plaît ſinguliérement; elle a donné le nom de *la félicité* à un pavillon joliment ſitué. C'eſt en voyant les nouveaux appartements de ce château, que l'on peut dire que les arts s'épuiſent; il ne ſera guere poſſible d'ajouter à cette

élégante richeſſe ; des glaces qui fuient & qui reparoiſſent à volonté, forment un luxe de jouiſſance abſolument inconnu à nos ancêtres. Le jeu des glaces eſt encore plus piquant & plus perfectionné à Trianon, jardin d'Eden, par le nombre & la variété des différents arbres & arbuſtes, tant indigenes qu'étrangers.

Sur une eſplanade appellée *la baluſtrade*, on découvre Paris, dont l'immenſité étonne, & de l'autre on voit un payſage que coupent les eaux de la Seine. Elle ſe replie cent fois, comme chagrine, dit Santeuil, de fuir la Capitale ; elle revient ſur ſes pas, & ſemble gémir d'obéir à la loi qui l'entraîne.

Si Clodoalde, qui fut un des fils de Clodomir, Roi d'Orléans, & petit-fils de Clovis & de Sainte Clotilde, revenoit parmi nous, il ne reconnoîtroit pas ſa ſolitude. Les grandeurs de ſon temps, ainſi que les jouiſſances, n'égaloient pas celles des pages & des palefreniers de notre ſiecle. Le cœur de Henri III eſt à Saint-Cloud.

Quel incroyable changement deux ſiecles n'apportent-ils pas ſur la terre ? Henri III ignominieuſement chaſſé de la Capitale, & méditant d'y rentrer en exterminateur, fut aſſaſſiné à Saint-Cloud, par Jacques Clément, Moine, à qui la Ducheſſe de Montpenſier, ſœur des Guiſe, avoit prodigué ſes faveurs. Jamais l'hiſtoire n'a offert un pareil événement. Un Roi aſſaſſiné, tenant dans ſes mains enſanglantées ſes entrailles ſorties de ſa bleſſure ; le Moine aſſaſſin, percé de coups, dépouillé de ſes habits, & jetté nud par la fenêtre ; Henri IV faiſant le procès au cadavre, qui fut tiré à quatre chevaux ; Paris faiſant un martyr du Jacobin ; la Sorbonne délibérant ſi elle demanderoit ſa canoniſation ; le Pape le comparant à

Judith & à Eléazar; la Ducheſſe de Montpenſier, dans l'ivreſſe de la joie, criant dans les rues de Paris : *Mes amis, le tyran eſt mort!* Enfin les poëtes conſacrant leur génie à louer le courage de l'aſſaſſin : il paroît, par les excès où ſe porta la ville entiere, que jamais Prince ne fut plus déteſté que Henri de Valois. Un Roi guérit difficilement de la haine des peuples; c'eſt lors des premiers ſymptômes qu'il doit appliquer le remede, en variant ſa politique, d'après le vent impétueux de l'opinion générale, qui bientôt fait tout fléchir.

Ces idées triſtes ſaiſiſſent ceux qui ont lu l'hiſtoire, quand ils ſe promenent à Saint-Cloud. C'eſt en vérité un malheur que d'avoir lu l'hiſtoire.

Comme la Seine baigne les murs de Saint-Cloud, les Pariſiens s'embarquent en foule pour ce lieu, ſur des galiotes, quelquefois tellement pleines, que la couleur du gros bateau goudronné diſparoît ſous les individus preſſés; on ne voit que des têtes. D'autres ſe jettent dans de petits batelets, & les ſurchargent au point qu'ils s'enfonceroient au port même, ſans des ſentinelles qui les font ſortir, lorſque le nombre des paſſagers va au-delà de ſeize. On diroit que les Pariſiens veulent ſe noyer dans la Seine par amour pour elle, tant ils s'aveuglent ſur le péril. C'eſt à qui entrera le premier dans le batelet; alors c'eſt preſque un combat entre la garde, qui leur donne des coups de bourrades pour les empêcher de ſe noyer, & les badauds, qui ne veulent pas déſemparer le batelet chargé, qui déja s'enfonce. Cela forme ſpectacle; le ſergent & les ſentinelles haranguent le peuple avec une colere vraiment patriotique. Le peuple eſt ſourd & opi-

niâtre, parce qu'il veut aller à Saint-Coud.

L'embarquement eſt ſi tumultueux & ſi confus, qu'il y en a toujours quelques-uns qui tombent à l'eau. On les repêche; mais cela ne rallentit pas l'ardeur des pourſuivants. Les plus prudents s'entaſſent ſur des charrettes, qui ſentent les choux & le fumier, qu'elles voiturent toute la ſemaine. De petites Demoiſelles endimanchées, montrant d'abord leurs jambes, eſcaladent la voiture à jour. Les voilà rangées comme une marchandiſe à vendre, & preſſées, Dieu ſait! Dès que le charretier jureur a donné le premier coup de fouet, toutes les têtes féminines balotent; les bonnets ſe dérangent, les fichus auſſi; c'eſt le moment des petites licences; & les gros mots du charretier ſemblent préluder au ton du jour.

Si la charrette ainſi chargée rencontre un équipage, pour peu qu'il la heurte, toutes les petites Demoiſelles pirouettent; elles crient d'effroi, tandis que les vieilles font la grimace; mais quand l'eſſieu caſſe, comme toute la compagnie eſt aſſiſe ſur des chaiſes mobiles, ces chaiſes augmentent le déſordre en ſoulevant les petites jupes bourgeoiſes; il n'y a point là de paneaux pour voiler les accidents de la chûte; c'eſt une clameur perçante au milieu des riſées des ſpectateurs. Le charretier ne ſonge qu'à ſon *roſſin* tombé, tandis que le gauche couſin ne ſait s'il débarraſſera ſa couſine ou ſa tante. C'eſt à travers deux cents chocs des plus rudes & autant de contre-coups, que la vieille charrette rend enfin à Saint-Cloud la petite bourgeoiſie cahotée, qui brave tous les accidents de la route, parce que cette voiture eſt la plus économique.

Lorſqu'une petite Demoiſelle a fait deux ou trois promenades de cette eſpece, elle connoît à fond la langue des charretiers & celle des plaiſants licencieux. On diroit qu'elle n'y entend rien ; mais elle n'a pas perdu une ſeule de ces expreſſions énergiques, qui font paroître, il eſt vrai, la voix de ſon amant plus honnête & plus douce, mais qui l'invitent en même-temps à quelques gaudrioles non encore prononcées.

Cette petite bourgeoiſie débarquée ſe jettera, pour dîner, dans des cabarets, ou on lui donnera du vinaigre fouetté pour du vin, & de mauvaiſes viandes mal cuites, à un prix exorbitant. Mais, quoi ! c'eſt le jour de la fête. Si le vin eſt déteſtable, le grand jet d'eau doit aller. Tous ces cabaretiers ſemblent faire payer la vue des caſcades, & taxent le peuple outre meſure. Frippons privilégiés, parce que la famille royale vient quelquefois embellir ces lieux par ſa préſence, ils maîtriſent les dîneurs affamés. Les tantes crient au ſcandale ; mais les petites Demoiſelles endimanchées ont tant de plaiſir à voir les boſquets, le jeu des eaux & le feu d'artifice, qu'elles conſentent à jeûner. Elles ne ſe plaignent point de l'abſtinence du jour : elles ont mal dîné, & ne ſouperont pas ; mais elles ſe ſont promenées ; & les cahots de la charrette revenant le ſoir, ont encore été, ſont, & ſeront toujours des plaiſirs.

CHAPITRE DCCLVII.

Tueurs de chiens.

PENDANT les grands froids, & vers le temps de la canicule, des gens armés d'un bâton dont le bout eſt maſſif, ſe promenent dans les rues; & quand ils rencontrent ces chiens d'une contenance ſuſpecte, la tête penchée, la queue traînante; l'air égaré, ſoudain ils les aſſomment.

Il eſt vrai que ces tueurs abuſent de leur office, & que quelquefois, par paſſe-temps, ils échiennent à tort & à travers; mais quiconque tient la maſſue en tout genre en fait autant. Il faut que la Police faſſe conſtamment la guerre aux chiens, à cette engeance funeſte, qui recele le germe de la maladie la plus effroyable, dont le nom ſeul fait frémir; & qu'elle cherche ſurtout dans les mois chauds de l'année à en diminuer le nombre.

Ces animaux trop multipliés ſont devenus des objets de luxe, de caprice : les perſonnes riches en ont de petits troupeaux; il en réſulte des dangers : les pauvres ont des chiens maigres, épuiſés, qui réfletent la miſere de leurs maîtres, & qui annoncent, avant qu'on les voie, leur négligente malpropreté.

Combien de gens livrent à des chiens le pain qu'ils refuſent aux pauvres, ou qui leur donnent des conſommés! On les nourrit de ſucre; ce ſont des joujous de canapé, de lit & de toilette. Ces animaux prennent entre les mains des riches une nature bizarre & une corruption particuliere.

Le chien de berger eſt le héros de la race;

il eſt utile. Le dogue ſuit & défend ſon maître; c'eſt encore un bon chien. Je le diſtingue, je lui fais grace; mais je ſouhaite la mort à tous ces petits chiens dont s'environnent les femmes, & qui ſont auprès d'elles des enſeignes de dépravation. Comment baiſer la bouche que leche inceſſamment la langue de ces petits animaux coleres & vicieux? Quand je vois ſortir du lit d'une jolie femme un épagneul, qui en fait ſa loge, je n'ai plus envie d'y entrer. Comment les femmes qui ſe rapprochent tant des chiens, oſent-elles offenſer à ce point la délicateſſe de leurs ſemblables ? Une femme de la campagne me paroît plus belle & plus touchante entre ſes deux vaches, que ne l'eſt une de nos beautés, dont la principale occupation eſt d'amuſer ſon chien, de le ſoigner, de le careſſer, de le voiturer, & de lui ſervir de femme-de-chambre, enfin de domeſtique.

Pluſieurs gros chiens tombent, comme certains hommes, dans une détreſſe abſolue ; car les chiens ont auſſi leur deſtinée. Ils perdent leurs maîtres, & ils n'ont plus d'ordinaire réglé. Alors ils ſe mettent à étudier les lavoirs des cuiſines, & à bien graver dans leur tête l'heure à laquelle les cuiſinieres (qu'ils regardent d'un air compatiſſant) jettent leur lavure. Quand ils ont pris poſſeſſion de tel évier, ils écartent les autres chiens, s'emparent de tout ce qu'on jette, & ſur-tout guetent les os à moëlle. Les Auteurs infortunés ſe font paraſites; le gros chien flatte la ſervante; le Poëte le Financier. Tout profite au gros chien, parce qu'il n'a de dégoût pour rien; il fait ventre de tout. Le Poëte affrontant les indigeſtions, en eſt quitte pour une ou deux par mois ; mais adoptant la politique du gros

chien, il tâche d'écarter ſon confrere de la table où il s'aſſied.

CHAPITRE DCCLVIII.

Tragédiſtes.

C'EST-A-DIRE, faiſeurs de tragédies : ils ont renoncé au bon ſens, à la nature, à la vérité hiſtorique; ils ne font pas une piece qu'il n'y ait d'abord un tyran : c'eſt la baſe fondamentale de l'édifice ſérieuſement groteſque. Ils défigurent les faits, les caracteres & les mœurs. La tragédie de Mahomet de Voltaire eſt impardonnable ; c'eſt une calomnie atroce, ridicule & indécente. Sa Sémiramis repouſſe toute probabilité ; c'eſt un délire perpétuel.

Non, on ne voudra pas croire un jour que dans un ſiecle éclairé on ait écouté & applaudi notre tragédie Françoiſe. C'eſt bien la complication des plus grandes abſurdités, & l'outrage le plus bizarre fait au véritable langage des paſſions. Jamais peuple n'a careſſé avec plus d'enthouſiaſme & d'extravagance un fantôme auſſi étrange. Le François fait pitié quand il livre ſon attention à des fables auſſi ridicules. C'eſt bien là l'oppoſé de l'art dramatique.

Mais Poëtes, Acteurs, Spectateurs, nul ne s'en doute. Je vois d'avance le ridicule dont nous ſerons juſtement couverts par nos neveux, qui proſcriront enfin ces farces ſérieuſes qui uſurpent le nom de tragédies ; & il en ſera de la Melpomene Françoiſe comme de notre muſique : les autres nations n'ont pu la goûter, & nous avons été réduits à l'admirer tout ſeuls ; nous l'aban-

donnons aujourd'hui après avoir bien injurié ceux qui nous ont apporté des plaiſirs nouveaux & des ſenſations plus profondes.

Il eſt bon d'entendre ce que les étrangers penſent de notre *tragédie*, ce qu'ils en diſent, & de quelle maniere ils enviſagent l'art dramatique. Les Anglois, les Italiens, les Allemands, les Eſpagnols nous ſont oppoſés; & en France même il y a beaucoup de gens ſenſés qui ne peuvent ſouffrir un genre que nos Auteurs ont rendu abſolument faux, factice, & digne à la lettre de la riſée du Philoſophe.

Il n'y a plus qu'un côté de la tragédie Françoiſe qui puiſſe intéreſſer l'homme qui ne ſort pas du college; c'eſt-là qu'un parterre s'électriſe en un clin-d'œil, & crée des alluſions relatives aux circonſtances publiques. Il y met une malice fixe & profonde; rien ne lui échappe; tout prête à l'interprétation. C'eſt ainſi que le public ſe venge dans certaines occaſions; il n'écoute plus les vers que pour ſaiſir ceux dont il peut détourner le ſens, & le rendre applicable à ſes anathêmes. Les Cenſeurs, les Comédiens ſont en défaut; ils n'ont pas prévu, ils n'ont pas pu prévoir ce qu'on feroit ſortir de tel paſſage. Le public qui brûle de faire entendre ſa voix, la manifeſte dans tel hémiſtiche de Corneille, qui depuis cent-quarante ans portoit une phyſionomie innocente. Telle pauvre piece eſt applaudie pour quatre vers commentés, avec des applaudiſſements d'un quart-d'heure. Le Poëte alors ſe croit un grand homme. On ne ſonge point à lui; on traduit ſes vers plats en ſentiments énergiques. Cela eſt pouſſé ſi loin, qu'à certaines époques il faut ceſſer toute tragédie, parce que le public ne cherchant que des alluſions, en trouve d'inapperçues; & dans tous les

coins de l'ouvrage il fait dire, bon gré, mal gré, à la plus vieille tragédie, & dont les héros ſont en Mauritanie, l'hiſtoire du temps préſent.

La miſérable regle des trois unités, qu'a-t-elle produit? des caricatures, en ce qu'elle s'oppoſe aux rapprochements de temps, de lieu, de ſituation, d'hommes & de choſes. L'action ſeroit plus vraie, plus vraiſemblable, ſi notre eſprit pouvoit ſuivre, conformément à la vérité, la diſtance des lieux, des temps, & voir la ſéparation des événements réels.

CHAPITRE DCCLIX.

Bénéfices.

Il exiſte un moyen unique d'obtenir des bénéfices pour ſoi, & d'en procurer aux autres; c'eſt une maniere de faire fortune dans l'Egliſe & de la faire faire aux autres. Le coryphée de cette ſcience ou de cet art eſt un gros, grand & gras Abbé, qu'on peut offrir pour modele à tous les avides coureurs de bénéfices.

Il s'eſt attaché toute ſa vie à l'étude profonde de tous les *pouillés* eccléſiaſtiques qu'il a pu raſſembler; il en a fait une collection immenſe, ſon unique bibliotheque; c'eſt une encyclopédie fructueuſe, comme on va le voir. Là ſe trouve non-ſeulement la ſituation locale, le revenu actuel de chaque bénéfice, l'augmentation dont il peut être ſuſceptible, mais encore l'âge, la maniere de vivre, les infirmités, les patrons, parents, amis du titulaire, & le nom ſur-tout de ceux qui peuvent avoir quelque influence ſur ſon eſprit.

Voici

Voici l'uſage de ces richeſſes ſi étrangeres aux autres hommes ; c'eſt une ſource inépuiſable de conſeils pour tout Eccléſiaſtique qui a des droits ou des eſpérances, quelque éloignées qu'elles ſoient, ſur un bénéfice quelconque. Jugez de l'attention des conſultants & du reſpect qu'ils ont pour cette érudition enſeignante ; leur reconnoiſſance a dû ſans doute être utile à l'Abbé. Il donne des audiences ; il vous dit littéralement qui a poſſédé le bénéfice depuis cent années ; il raconte les variations ſucceſſives qu'il a éprouvées ; il indique les moyens de l'améliorer ; enfin, identifié des pieds à la tête à la juriſprudence canonique, il éclaircit également les difficultés de droit.

Il eſt ſur-tout très-lumineux quand il s'agit de *réſignations* ; c'eſt alors qu'il ſemble tenir entre ſes mains les moyens infaillibles de diriger les volontés. Il fait plus encore ; quand il favoriſe un prétendant, n'eût-il aucun rapport, aucun droit, il l'inſtruit de la maladie lente de tel Bénéficier ; il épie les approches de l'agonie, calcules les forces du malade, informé qu'il eſt par des émiſſaires répandus par-tout : alors, quand il croit qu'il en eſt temps, il fait courir le bénéfice en Cour de Rome, de maniere que le Pape prévient le plus ſouvent le collateur eccléſiaſtique. Ce moyen a été pour lui-même la principale ſource de ſa fortune ; il lui doit les riches bénéfices qu'il réunit. On n'a vu que ſon nom à la daterie ; & jettant de toutes parts ſes hameçons, il a fatigué d'éternelles demandes tous les Banquiers expéditionnaires.

Dans les cas ordinaires, il ſe contente de recueillir par les Banquiers ; mais quand l'occaſion preſſe, quand les eſpérances ſont aſſurées, il ne

s'en rapporte qu'à lui-même, & lance un courier particulier. Il a prévu, il a comme deviné l'inſtant précis du décès : & ſi parmi les expéditions il y en a pluſieurs qui portent à faux, il en eſt dédommagé par celles qui réuſſiſſent. Son eſprit voyage toujours à Rome ; il demande inceſſamment au Pape, qui accorde toujours, ſauf les fraix de couriers, qu'il paie ſans ſe plaindre. Il ſait les aiguillonner, & ſon regard les careſſe.

Parcourant toute l'étendue du champ eccléſiaſtique, c'eſt un chaſſeur vigilant & infatigable, toujours le fuſil en arrêt, qui ne peut manquer que ſon coup, & payer la charge du mouſquet ; mais il n'eſt pas toujours malheureux ni pour lui ni pour les autres : un gras gibier tombe ſous ſes coups, ou bien ſous ceux de ſes protégés ; alors il les récompenſe amplement de la poudre qu'ils ont pu ci-devant jetter aux moineaux.

Ce curieux Abbé exiſte ; il eſt connu de tous les porte-collets ; on l'aborde avec vénération, en lui demandant des conſeils que lui ſeul peut donner. Quand il a parlé, l'eſpoir échauffe les cœurs des jeunes Abbés, qui ſont étonnés de cette riche érudition, & de cette prévoyance plus ſurprenante encore. L'endoctrineur ſait ce que peſe, à livres, ſous & deniers, tout bénéficier du Royaume ; ce que vaut ſon eſtomac, ce qu'il peut tenir, & ce que tel a à craindre de ſa goutte, ou de l'apoplexie.

Si tous les biens de la terre ſont au premier occupant, ainſi que le dit le docte Abbé, il ne s'agit donc plus que de ſe lever matin. Tout dépend, comme on ſait, de la prévention du Pere des Chrétiens, qui donne au plus alerte de ſes enfants, & récompenſe ainſi ſon empreſſement à

aller vers lui. Des chevaux & des couriers apportent les dons de la grace pontificale, & font ces heureux du ſiecle, qui prient Dieu pour trente, quarante ou ſoixante mille francs par année.

Le rabat eſt ridicule dans un jeune Abbé, lorſqu'il eſt fort gueux; mais ce chiffon parallélogramme devient recommandable, quand il orne le menton d'un Abbé de Cour, & qu'il eſt accompagné d'une Abbaye. Un Abbé de cette eſpece peut s'appeller un jour, *Monſeigneur*, *votre grandeur*, *votre éminence.*

L'Evêque de Rome, qui n'a que des troupes qui craignent la pluie, met ſans ceſſe à contribution des Royaumes qui ont de bonnes troupes, des canons, des bombes, des vaiſſeaux; & il tire de nous, tous les ans, des ſommes conſidérables. Il vend tous les bénéfices vacants en France; il fait tout cela fort tranquillement, ſans que perſonne même s'en étonne. Il n'y a que moi peut-être qui, voyant bien la choſe, ne la conçoive pas entiérement; car enfin, quand il s'agit d'hommages, de reſpect, de génuflexions, on peut-être prodigue, mais on n'aime point à donner ſon argent pour rien.

Or, tout ſe rejette ſur les humbles claſſes de la ſociété: *aux plus pauvres la beſace.* Le bas Clergé paie tout; le haut Clergé paie peu en comparaiſon. Quand j'ai lu dans l'almanach royal les noms & les revenus des Primats, des Archevêques, des Evêques, des Abbés, des Abbeſſes, des Prieurs; & qu'enſuite feuilletant l'Ecriture ſainte, je ne vois nulle part que Jeſus-Chriſt ait dit un mot de tout cela, je ſuis ſi ſurpris, que, n'étant pas encore familiariſé avec de tels objets, je regarde un Abbé commendataire comme une de ces exiſtences merveilleuſes, qui tout-à-la-fois

confondent & font ſourire l'imagination. Quand l'Abbé officie, la mitre en tête, la croſſe à la main, & que je lis l'Evangile, je ferme les yeux pour me recueillir, & je les ouvre enſuite pour voir ſi tout ce que j'ai vu là, ne ſeroit pas un aſſemblage de fantômes.

CHAPITRE DCCLX.

Fantaiſies.

VOILA ce qui deſſeche, ruine & dévore les grandes fortunes des Empires; voilà ce qui rend dur & avare; voilà ce qui empêche d'être juſte; voilà enfin ce qui détruit la liberté politique des nations & la gloire de la patrie. La dévorante prodigalité prend de longs détours, forge de grands mots, s'environne d'un appareil impoſant, ébranle les formes antiques, allarme tout un peuple; pourquoi? afin de renouveller l'argent dépenſé pour des fantaiſies, tableaux, diamants, riche orfévrerie, meubles, luxe de décoration, fêtes, équipages, jardins anglois, &c. : voilà les niaiſeries, les miſeres pour leſquelles on tourmente l'eſpece humaine.

Les fantaiſies n'ont point de bornes; ce ſont des fantômes qui ſe multiplient comme les rayons colorés d'un priſme. La fortune des Etats ne ſuffit point à ces caprices innombrables & changeants. Les révolutions déſaſtreuſes, le déshonneur des Empires & celui des Gouvernements, ont leur racine dans les *fantaiſies;* mais elles ſe puniſſent elles-mêmes; car elles éloignent de l'ame inſenſée qui s'y livre les vraies & pures jouiſſances.

La manie des jardins anglois, cette caricature parisienne, qui veut représenter, dans quelques arpents, des beautés larges & vraiment originales, couvrant un vaste espace, a ruiné des dépositaires de la fortune publique, qui ont fui honteusement. Tel rocher, amené, construit à grands frais, pour déparer un local tranquille, a plus coûté qu'un hôpital. Ces *fantaisies* ont toutes un vil caractere de jouissance exclusive; on n'entre pas dans ces demeures fastueuses qui insultent à la simplicité en voulant saisir son extérieur. Ces promenades champêtres sont sous la clef; la forêt a des murs.

Si l'on faisoit un *régiment des égoïstes*, ce régiment égaleroit une armée de Xercès; que dis-je ! elle seroit plus nombreuse encore. Qui en seroit le *Colonel?* chacun se croiroit en droit de le nommer, & lui-même alors seroit digne de la place; mais il est des dépenses si scandaleuses, si injurieuses à la décence, à l'honnêteté, si outrageantes pour les infortunés, si insolentes en ce qu'elles bravent le cri public, qu'on pourroit personnifier l'*égoïsme*, en nommant tel ou tel individu.

N'ayez pas peur qu'on mette des impôts sur les roues de carrosse, sur les chevaux de selle, sur les chiens de chasse, sur les valets, sur les maîtres-d'hôtel, sur les portes cocheres, sur les tableaux & statues, sur les jardins anglois, &c.: ceux qui imposent ont de tout cela. On aime mieux créer des impôts sur la boisson du peuple & sur les comestibles de premiere nécessité; c'est-à-dire, qu'on aime mieux diminuer le nombre des moyens de subsistance, qui sont le véritable nerf de la prospérité des nations.

Les impôts quelconques sont moins supportés à Paris par la classe des riches, que par celle des

pauvres ; & cette mauvaiſe regle influe ſur les conſommations, & diminue, à la lettre, la force phyſique & morale des individus.

CHAPITRE DCCLXI.

La nouvelle Muraille.

L'INCONCEVABLE muraille, de quinze pieds de hauteur, de près de ſept lieues de tour, qui bientôt va ceindre Paris en entier, devoit coûter douze millions ; mais comme elle en devoit rapporter deux par chaque année, il eſt clair que c'étoit une bonne entrepriſe. Faire payer le peuple pour le faire payer davantage, quoi de plus heureux? Mais on connoît la maniere de calculer des architectes ; & M. Ledoux a démontré à cet égard qu'il méritoit d'être le premier de tous. Il ne tomba jamais dans la tête de M. de Colonne, qui d'ailleurs n'étoit pas vétilleux, que l'architecte de la ferme n'en eût pas ſaiſi l'eſprit, & qu'au lieu de zéros de plus, il en eût mis de moins. Il ne faut donc pas être étonné ſi au lieu de douze millions, ce beau mur fiſcal en coûte quarante. On en ſera quitte pour reprendre cela, & nous paierons, utiles priſonniers, les œuvres de l'honnête geolier M. Ledoux.

On fera circuler, à l'abri de ce rempart, des bataillons d'employés. La ferme générale auroit voulu enclorre l'Iſle de France. Figurez-vous le bon Henri IV, voyant cette muraille !

Mais ce qui eſt révoltant pour tous les regards, c'eſt de voir les antres du fiſc métamorphoſés en palais à colonnes, qui ſont de véritables forteresſes. Des figures coloſſales accompagnent ces mo-

numents. On en voit une du côté de Paſſy qui tient en main des chaînes, qu'elle offre à ceux qui arrivent; c'eſt le génie fiſcal perſonnifié ſous ſes véritables attributs. Ah ! Monſieur Ledoux, vous êtes un terrible architecte !

Il n'y a eu qu'un cri contre cette muraille. Elle s'eſt achevée paiſiblement, & déja l'on perçoit aux nouvelles portes. L'architecture de ces barrieres eſt carrée, anguleuſe; elle a dans ſon ſtyle quelque choſe d'âpre & de menaçant.

Fochen, village célebre en Chine, a trois lieues de circuit, & un million d'habitants. On l'appelle *village*, parce qu'il n'eſt point enfermé de murailles.

On ne pourra point appeller Paris un *village*; car la ferme générale, pour augmenter le produit des impoſitions, a imaginé cette muraille qui doit la ceindre juſque dans la plaine. Ainſi notre finance a déclaré nos boulevards, nos promenades, nos champs, & juſqu'à l'hôpital-général, *Bourgeois de Paris.*

Avec cet argent, & ces pierres qui ont tari les carrieres des environs, on auroit déja bâti les quatre hôpitaux que réclament d'une voix gémiſſante & à moitié perdue la religion & l'humanité.

Telle de ces fortereſſes eſt l'emblême le plus parfait d'un vrai financier. Des pierres brutes en forment la baſe. Vers le milieu ces pierres prennent un certain poli. Des armes, des ſoleils, des ornements recherchés décorent le ſommet.

Les planetes, les corps céleſtes rétrogradent; l'impôt à Paris avance & ne rétrograde point. La Capitale porte la charge & la ſurcharge de dix Rois décédés. Le ſucceſſeur en profite ſans encourir le blâme, & voilà un impôt ineffaçable. On diroit de la loi ſalique.

Les agents du fiſc y portent leur eſprit extendeur, & des deniers ſe métamorphoſent en quarts de livres.

Louis XIV, lors du *dixieme*; dit en ſoupirant: Je n'ai pas le droit de mettre cette impoſition. Il diſoit auſſi en parlant des *lettres de cachet:* Je ne les établirois pas, mais je les ai trouvées en uſage, & je m'en ſervirai.

La Reine mere, pendant ſa régence, n'entendant rien aux affaires, fit préſent un jour des cinq groſſes fermes à ſa femme-de-chambre, croyant que ce n'étoit qu'une bagatelle.

Un Bourgeois de Paris paie les trois vingtiemes, les quatre ſous pour livre, la capitation, l'induſtrie, le logement des ſoldats, le rachat des boues & lanternes; de ſorte qu'à bien prendre, il donne au moins, en y comptant les réparations, environ le tiers du revenu de ſa maiſon. Faut-il s'étonner qu'il murmure un peu, & qu'il s'allarme de la moindre augmentation, quand il ſait par expérience qu'il y a une force progreſſive capable de dévorer le tout?

D'ailleurs, comment ne murmureroit-il pas, en voyant diminuer ſes revenus d'un côté, tandis que de l'autre il voit renchérir les denrées? Vin, ſel, bois, chandelle, viande, draps, tout a doublé preſque de moitié depuis un petit nombre d'année. Auſſi le malheureux ne ſait plus ſur quoi ſe rejetter. L'eſprit de finance a tout envahi; il ſemble que l'eſprit économique, qui s'eſt annoncé comme le ſauveur du peuple, n'ait ſervi qu'à indiquer de nouvelles routes à la rapacité financiere. Il viendra un temps où tous ces eſprits verront à leur tour que la néceſſité a auſſi ſes barrieres & ſes murs de bronze, que le maltôtier le plus intrépide ne peut franchir. Tout a ſes bornes dans

l'univers ; & la finance ſeule prétendroit qu'il n'en eſt point pour elle? Elle aura beau invoquer la déeſſe du tapis verd & les manes de l'Abbé Terray, chiffrer, calculer, compter les grains de ſel que peut manger un homme dans un jour, combien de verres de vin il doit ou ne doit pas boire, peſer ſon induſtrie, examiner ſi ce canard étoit barboteur ou aéronaute, libre ou eſclave, claſſer la canaille denos vins avec le nectar de nos dieux terreſtres, faire payer la bure de Surene, de Fontarabie ou de Vaugirard, autant que les brillantes étoffes de Malvoiſie, &c. &c. &c. ; un jour la déeſſe, l'Abbé, l'infatigable plume calculante, la balance, la jauge, la rouane, le génie fécond de la finance, l'avarice & la cupidité, tout cela ſera en défaut ; & cet heureux tapis verra tarir la ſource de ces benignes influences auxquelles il doit ſa verdeur & ſa fraîcheur éternelles.

Graces à ce bel eſprit financier, on ne pourra bientôt plus payer qu'en or. Déja il nous eſt impoſſible de ſoutenir la concurrence avec aucune autre nation ; & ſi Dieu n'y met la main, les François ne pourront bientôt plus vivre avec les François.

Quand le commerce gêné n'a point ſon étendue, il entre, il ſort moins de marchandiſes ; la conſommation eſt foible : le Gouvernement gagneroit davantage, en percevant moins. Un enfant fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit : voilà l'image de la douane.

La moitié des habitants de la ville eſt donc forcée au célibat ; la plupart redoute une poſtérité, dans la crainte de ne la pouvoir nourrir.

CHAPITRE DCCLXII.

Le Cachot noir.

On veut vivre jusque dans les cachots, puisque l'on vit dans le *cachot noir* de Bicêtre. L'homme privé de l'air, privé de la lumiere, résiste aux tourments de la solitude, de l'ennui & des ténebres. Il cherche encore, dans cet état des tombeaux, à échapper aux traits de la mort. Les douleurs n'éteignent point en lui l'amour de la vie. Isolé dans son affreux cachot, il voit l'univers circonscrit à son foyer humide & ténébreux; & tout enterré qu'il est, il a peur d'achever sa misérable carriere.

Ces cachots souterrains existent. Des piliers percés obliquement permettent au jour d'entrer; mais quel jour ! Quand on fait sortir un prisonnier du cachot noir, il chancele comme s'il avoit bu, dès qu'il est à l'air libre. L'air pur l'enivre; & c'est l'observation qu'on fit faire à M. Necker, lorsqu'il se trompa sur la cause de la titubation du malheureux. Les geoliers crient alors qu'il faut remettre le prisonnier dans un cachot un peu moins obscur, afin qu'il ne perde pas la vie; ce n'est que par une gradation de cachots qu'il peut échapper à la mort.

Et ce cachot est ordinairement une grace que l'on fait à un criminel qui, dans son souterrain, ne jouit pas même en liberté de l'espace qu'il occupe, parce qu'il est souvent attaché à la muraille par une lourde chaîne. Quelle grace !

En finissant ce chapitre, je me suis tristement convaincu qu'il y avoit encore *quatre* ou *cinq*

priſonniers enfermés dans ces cachots, où il faut deſcendre avec des flambeaux, & où il n'y a ni air ni jour. En ſtyle de Bicêtre, on appelle ces malheureux, *les cachotiers.*

Outre Bicêtre, Charenton, &c. la Police a pluſieurs maiſons de force; elle en a fait une du *château Charollois* à la Nouvelle-France, une autre à *Montrouge.* La plupart de ces empriſonnements ſont hors de la loi; mais ils n'en ſont pas moins néceſſités ſouvent par les circonſtances, & ils deviennent un arrêt de famille. Les maniaques, les inſenſés, les violents étourdis, &c. feroient une infinité de maux dans la ſociété, avant que les loix ordinaires puſſent les réprimer. L'abus eſt tout à côté de ce terrible pouvoir; mais auſſi, que de délits qui exigent tout-à-la-fois une force réprimante & de la célérité!

CHAPITRE DCCLXIII.

Queues traînantes.

RIEN de plus léger, de plus élégant, de plus jeune que la parure actuelle des femmes; & cependant vous retrouvez à la Cour les queues traînantes du ſiecle de Louis XIV. Ces queues me rappellent ces moutons Indiens dont on eſt obligé de voiturer les énormes queues dans un chariot qui les ſuit exprès. Nos Ducheſſes marchent ſur le parquet avec ces longues robes, tandis que tout le reſte de la parure eſt abſolument changé. Pourquoi a-t-on retenu cette queue de deux aunes, balayant la pouſſiere derriere elles, s'il y en avoit toutefois ſur le parquet foulé journellement par la Cour?

Mais il y a le maître pour les révérences de préſentation. Il faut apprendre à faire des révérences à reculons, & à rejetter adroitement la queue traînante avec le talon. C'eſt un exercice qu'on fait d'avance à pluſieurs repriſes, devant un grand miroir, & avec le plus grand ſérieux. O mon cher Rabelais! voici que le maître des révérences fait le Roi. On lui prend la main & on s'incline devant lui; mais on ne la baiſe pas. On baiſe celle du Roi, quand il ne daigne pas embraſſer la préſentée; ce qu'il fait le plus ſouvent, car les Rois de France ſont très-galants. Ils embraſſent cérémonieuſement la laideur ainſi que la beauté. O complaiſance vraiment grande!

L'habit de Cour exige que les femmes, dans les jours de préſentation, aient les épaules découvertes. C'étoit jadis un beau ſpectacle; il a changé depuis. L'ambition nourriſſoit alors l'embonpoint des femmes, & ſembloit augmenter leur fraîcheur. On diroit aujourd'hui que cette même ambition les deſſeche & les amaigrit: les travaux de la Cour ſemblent leur avoir enlevé ces attraits rebondis qui diſtinguoient leurs aïeules, ainſi que l'atteſtent leurs portraits; mais il eſt décidé, depuis trente ans, qu'on laiſſera à la bourgeoiſie les témoignages de la pleine ſanté, & qu'on n'en offrira qu'une épuiſée, ou à demi éteinte.

Que ne voit-on pas à la Cour entre les femmes préſentées! que de rivalités ſous cet air de concorde! que de débats plaiſants! que de combats ſinguliers! En voici un du temps de la régence, lors de la querelle entre la Nobleſſe & les Ducs. Ces derniers avoient obtenu la permiſſion de s'aſſembler au Palais-Royal, pour conférer de leurs affaires. La Nobleſſe s'aſſembla d'abord dans le cloître des Cordeliers, & bientôt ils obtinrent

une ſalle des Moines. Cela fut repréſenté au régent, qui défendit de s'aſſembler. On continua; & ce fut à cette occaſion que M. de Beaufremont & autres furent mis à la Baſtille.

Aux bals pour l'Infante, & à celui de Verſailles, comme les Gentilshommes de la chambre étoient Ducs, toutes les Ducheſſes avoient été placées au haut bout, ſans diſcontinuité. Chez le Régent elles furent alternées avec la Nobleſſe.

A l'Hôtel-de-ville elles s'étoient entendues pour arriver les premieres & enſemble; & ainſi elles furent placées au haut bout ſans diſcontinuité. Madame de Beaufremont, & Madame de Sabran qui étoit de la maiſon de Foix, firent le rôle de grenadiers de la nobleſſe. Elles arriverent enſemble, & avancerent juſqu'aux trois quarts de la rangée des Ducheſſes. Celles-ci ſe leverent, & quand les autres ſe trouverent vis-à-vis les Ducheſſes de Saint-Simon & d'Olonne, elles prirent occaſion de les faire tenir debout, en leur faiſant compliment ſur leurs robes; puis tout d'un coup elles ſe gliſſerent entr'elles & leurs chaiſes, où elles s'aſſirent, en leur diſant qu'elles pouvoient aller au bout. Quant à elles, elles reſterent dans les places dont elles s'étoient emparées; de quoi Madame d'Olonne pleuroit grandement devant tout ce monde, & toutes les Ducheſſes s'en allerent.

CHAPITRE DCCLXIV.

Le Déficit.

Mot nouveau dans notre langue, & triſtement naturaliſé. Il préſente l'image d'un abyme obſcur, & il ne fait naître que des cogitations vagues & ténébreuſes ; mais enfin l'Eſpérance avec ſon ancre eſt toujours là qui nous montre le port, en nous promettant d'y ſurgir le vaiſſeau de l'Etat.

Il ne nous faut qu'un homme qui connoiſſe nos facultés, & qui ſache les mettre en œuvre. Enfin la nation aſſemblée peut réparer les maux de la nation ; elle a inconteſtablement les lumieres & ſur-tout la généroſité propres à cette régénération.

Le *déficit*, la *recette*, la *dépenſe*, la *réforme*, voilà les mots avec leſquels on bataille aujourd'hui dans toutes les ſociétés, & chacun y loge une idée toute différente de celle de ſon voiſin.

Le *déficit* eſt un mal ſous un certain rapport ; il eſt un bien ſous un autre : il tempere les fougues de l'autorité, & prive d'aliments les erreurs ambitieuſes ; il éveillera l'honneur national ; il commandera tous les ſacrifices néceſſaires ; il ſanctionnera la foi publique ; il nous donnera une conſtitution, car toutes les vérités ſe tiennent par la main ; il ne nous faut que bien trouver la premiere, & le corps politique, robuſte, mais malade, reprendra force, grandeur & vie, & toute ſa conſidération au-dehors. *Felix culpa !*

On peut bien croire que le Pariſien n'a point tari en plaiſanteries ſur le *déficit ;* mais en plai-

ſantant il penſe & raiſonne : autrefois il plaiſantoit & penſoit peu.

A quelle ſomme réelle monte le *déficit?* Demandez-le à tous les Confeſſeurs; ils vous diront que dans toutes les confeſſions des bons Chrétiens, l'aveu complet du gros péché n'arrive jamais qu'à la fin.

Voulons-nous augmenter nos libertés civiles & politiques, payons, & payons largement. Un peuple qui paie généreuſement & grandement, eſt toujours libre; mais comment faire entendre cela à la tourbe des eſprits? Moins un peuple paie, moins il eſt en état de ſe défendre ou de ſe prémunir contre la volonté terrible des Souverains. Plus l'impôt eſt fort, moins l'eſclavage eſt à redouter. Le tribut large & permanent ſera toujours le gage de la dignité d'une nation; l'avarice des citoyens eſt ce qui tue leur liberté; payons la dette nationale, & nous aurons une patrie.

CHAPITRE DCCLXV.

Réforme.

EDIT du Roi, donné à Verſailles, au mois de Mai 1786, regiſtré en la Chambre des Comptes, regiſtré en la Cour des Aides, portant ſuppreſſion des charges de *Capitaine de Levrettes de la Chambre du Roi*, & des *Lévriers de Champagne.*

J'ignorois que la Champagne avoit des lévriers, que ces lévriers étoient enrégimentés, & avoient auſſi leurs Capitaines, & que leurs femmes, les levrettes, étoient à Verſailles.

J'ignorois que le Roi de France ſe crût aſſujetti à rendre compte à ſon peuple de la ſuppreſſion d'un chef ou ſous-chef de chiens, & qu'il fût obligé de faire paſſer cette ſuppreſſion par-devant pluſieurs Cours ſouveraines.

Un lévrier coûte à nourrir huit ſous par jour. C'eſt plus que la paie d'un ſoldat.

Fin du Tome neuvieme.

TABLE

DES CHAPITRES.

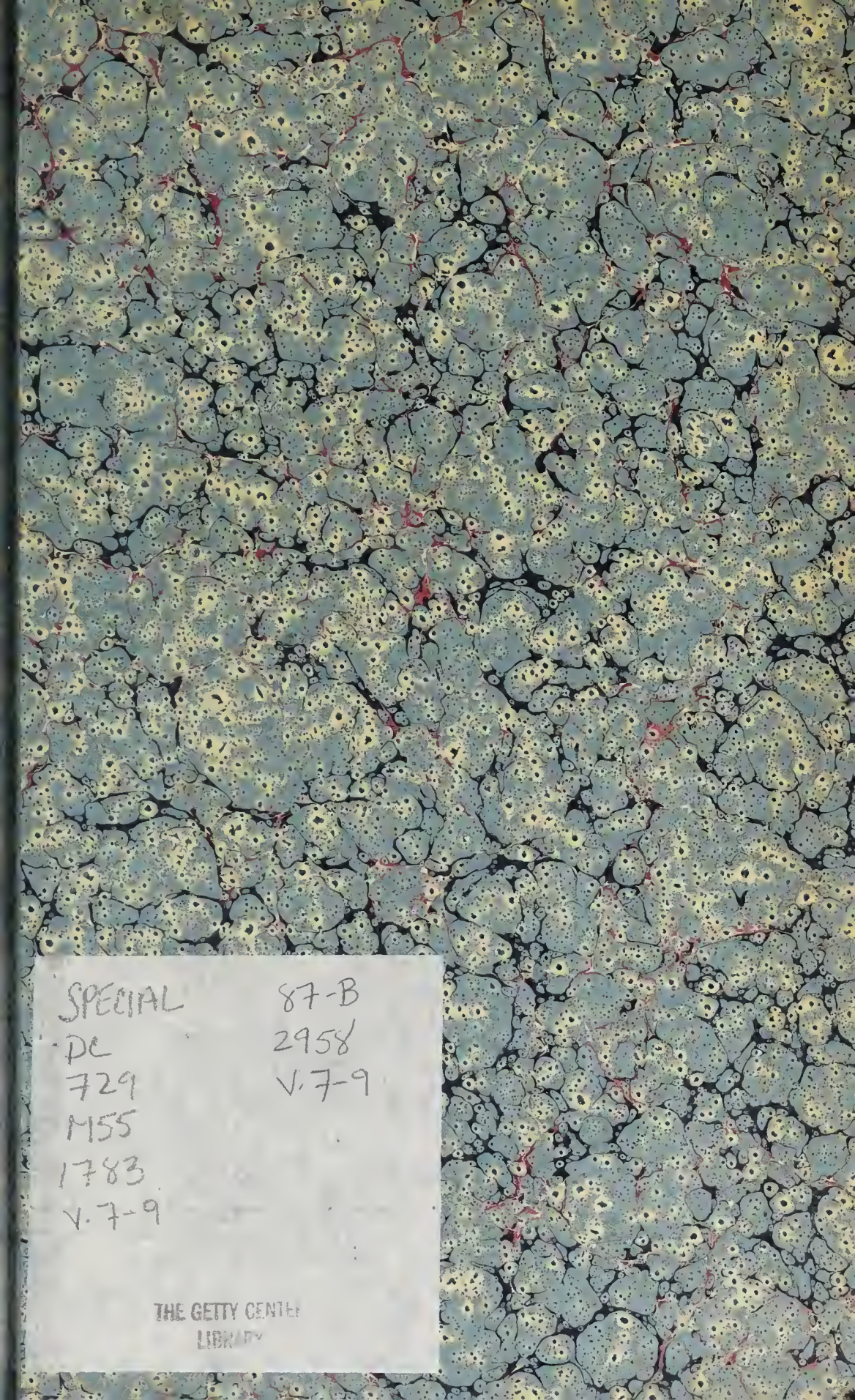
CHAP. DCLXXV. *Les Enragés.* Page 1
CHAP. DCLXXVI. *De la Cour.* 4
CHAP. DCLXXVII. *Suite du précédent.* 10
CHAP. DCLXXVIII. *Le Chantre de Rheims.* 12
CHAP. DCLXXIX. *A tombeau ouvert.* 13
CHAP. DCLXXX. *Porte-chaise d'affaires.* 14
CHAP. DCLXXXI. *Conseil d'Etat.* 15
CHAP. DCLXXXII. *Petits Appartements du Roi.* 18
CHAP. DCLXXXIII. *Département de Paris.* 20
CHAP. DCLXXXIV. *Le Grand-Chambellan.* 24
CHAP. DCLXXXV. *Chercheurs de la Pierre philosophale.* 25
CHAP. DCLXXXVI. *Démonstration du Déluge universel.* 31
CHAP. DCLXXXVII. *Singularités.* 32
CHAP. DCLXXXVIII. *Ex voto.* 34
CHAP. DCLXXXIX. *Jeudi-Saint.* 35
CHAP. DCXC. *Étiquette.* 37
CHAP. DCXCI. *Cérémonial.* 46
CHAP. DCXCII. *L'Anacade.* 49
CHAP. DCXCIII. *Indécor des Femmes.* 51
CHAP. DCXCIV. *Maître des Requêtes.* 52
CHAP. DCXCV. *Bureaucratie.* 57
CHAP. DCXCVI. *Les Cent-Suisses au bal.* 59
CHAP. DCXCVII. *Te Deum.* 60

CHAP. DCXCVIII. *Le Mariage de Figaro.* 61
CHAP. DCXCIX. *Discours scandaleux.* 62
CHAP. DCC. *D'un Arrêt du Conseil.* 64
CHAP. DCCI. *Habit noir. Bas blancs.* 65
CHAP. DCCII. *Marbres.* 68
CHAP. DCCIII. *Intéressés dans les Affaires du Roi.* 69
CHAP. DCCIV. *La Place de Paris.* 71
CHAP. DCCV. *Place de Henri IV.* 72
CHAP. DCCVI. *Donjon de Vincennes.* 73
CHAP. DCCVII. *Fouquet.* 78
CHAP. DCCVIII. *Réverberes.* 80
CHAP. DCCIX. *Champignons.* 81
CHAP. DCCX. *Printemps.* 83
CHAP. DCCXI. *Chansonnier.* 84
CHAP. DCCXII. *Cinq Janvier 1757.* 85
CHAP. DCCXIII. *Cassette.* 88
CHAP. DCCXIV. *Saignée.* 90
CHAP. DCCXV. *Pavillon de l'Infante.* 93
CHAP. DCCXVI. *Tavaïolle.* 96
CHAP. DCCXVII. *Mélange des individus.* 99
CHAP. DCCXVIII. *Femmes d'Artisans & de petits Marchands.* 104
CHAP. DCCXIX. *Le Fiacre blâmé.* 108
CHAP. DCCXX. *Millionnaire ou Roué vif.* 110
CHAP. DCCXXI. *Protêts.* 111
CHAP. DCCXXII. *Mémoires de l'Académie de Chirurgie.* 112
CHAP. DCCXXIII. *Jeunes Chirurgiens.* 117
CHAP. DCCXXIV. *Abreuvoirs.* 120
CHAP. DCCXXV. *Trouveur.* 123
CHAP. DCCXXVI. *Scellés.* 125
CHAP. DCCXXVII. *Incendie.* 131
CHAP. DCCXXVIII. *Rencontre.* 133
CHAP. DCCXXIX. *Maréchaussées.* 135

CHAP. DCCXXX. *Plumaſſerie.* 139
CHAP. DCCXXXI. *Portiers.* 140
CHAP. DCCXXXII. *Tapiſſiers.* 143
CHAP. DCCXXXIII. *Epoux, Maris.* 147
CHAP. DCCCXXXIV. *L'Allée des Veuves.* 149
CHAP. DCCXXXV. *Hôtel des Monnoies.* 150
CHAP. DCCXXXVI. *Fauxbourg Saint-Antoine.* 154
CHAP. DCCXXXVII. *Le Pré Saint-Gervais.* 155
CHAP. DCCXXXVIII. *Très-haut & très-puiſſant Seigneur.* 156
CHAP. DCCXXXIX. *Whiski.* 159
CHAP. DCCXL. *Orthographe du beau monde.* 161
CHAP. DCCXLI. *Milles.* 162
CHAP. DCCXLII. *La Foire aux Jambons.* 163
CHAP. DCCXLIII. *Rumeurs théâtrales.* 166
CHAP. DCCXLIV. *Fait pour aller à tout.* 171
CHAP. DCCXLV. *Abus de la Société.* 172
CHAP. DCCXLVI. *Place du Louvre.* 174
CHAP. DCCXLVII. *Pâté d'imprimerie.* 177
CHAP. DCCXLVIII. *Tueries.* 179
CHAP. DCCXLIX. *Signalement.* 182
CHAP. DCCL. *Manufactures royales des glaces.* 185
CHAP. DCCLI. *Rue Vivienne.* 190
CHAP. DCCLII. *Cimetiere fermé.* 191
CHAP. DCCLIII. *Les deux chaiſes de poſte.* 194
CHAP. DCCLIV. *Collier.* 195
CHAP. DCCLV. *Imprimerie.* 197
CHAP. DCCLVI. *Saint-Cloud.* 199
CHAP. DCCLVII. *Tueurs de chiens.* 204
CHAP. DCCLVIII. *Tragédiſtes.* 206
CHAP. DCCLIX. *Bénéfices.* 208

CHAP. DCCLX. *Fantaisies.* 212
CHAP. DCCLXI. *La nouvelle Muraille.* 214
CHAP. DCCLXII. *Le Cachot noir.* 218
CHAP. DCCLXIII. *Queues traînantes.* 219
CHAP. DCCLXIV. *Le Déficit.* 122
CHAP. DCCLXV. *Réforme.* 223

Fin de la Table du Tome neuvieme.



SPECIAL
DC
729
M55
1783
V.7-9

87-B
2958
V.7-9

THE GETTY CENTER
LIBRARY